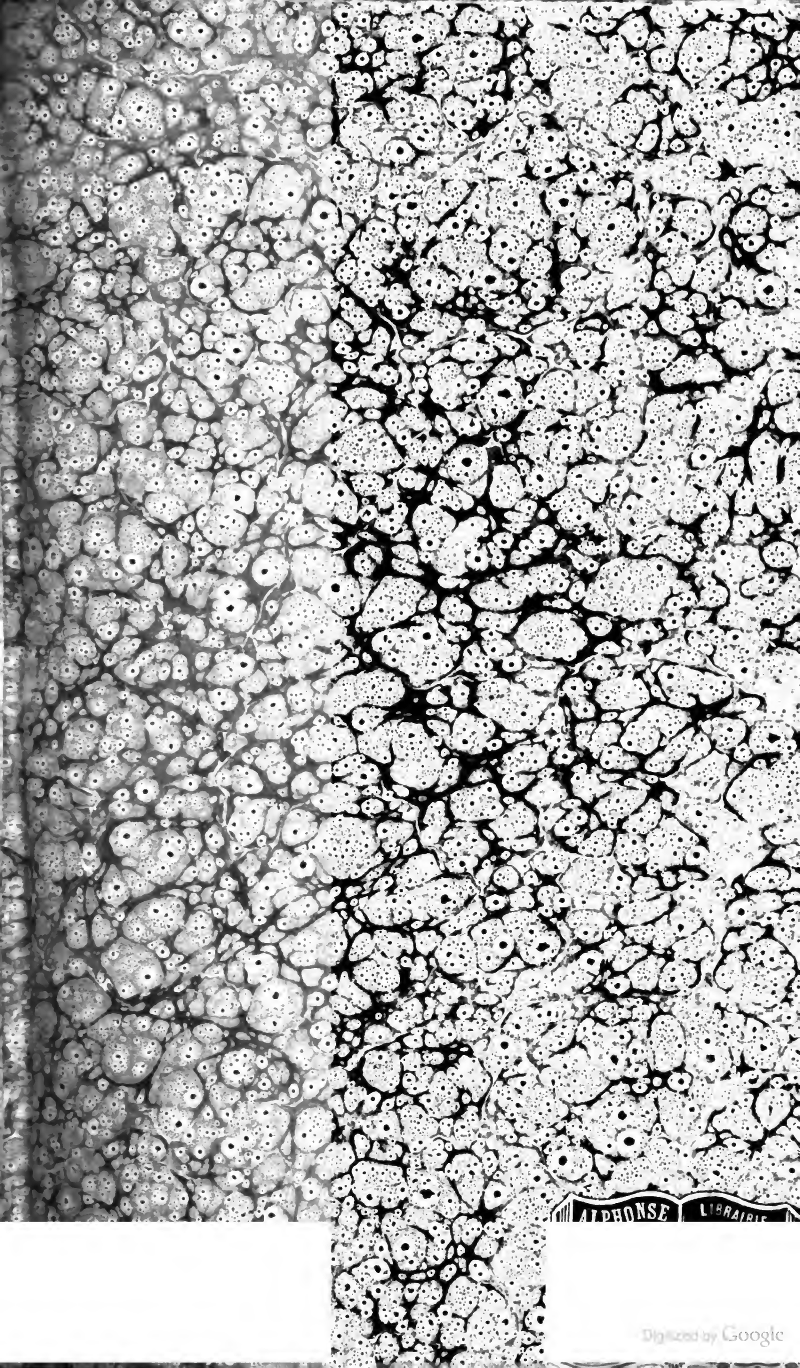

WIDENER LIBRARY
HX JGU2 V


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
VE RI TAS


ALPHONSE
LIBRAIRIE

LE MERCURE

DE FRANCE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
RUE DES JEUNEURS, N. 14.

LE MERCURE

DE FRANCE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

VÉRITÉ, LIBERTÉ.

TOME VINGTIÈME.



Paris,

AU BUREAU DU MERCURE,

RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N. 10.

1828.

LE MERCURE

DE FRANCE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

POÉSIE.

LES TOMBEAUX CHAMPÊTRES;

IMITATION DU CIMETIÈRE DE VILLAGE DE TH. GRAY.

PAR M. DE CHATEAUBRIAND*.

Dans les airs frémissans j'entends le long murmure
De la cloche du soir qui tinte avec lenteur :
Les troupeaux en bêlant errent sur la verdure ;
Le berger se retire, et livre la nature
A la nuit solitaire, à mon penser rêveur.

Dans l'orient d'azur l'astre des nuits s'avance,
Et tout l'air se remplit d'un calme solennel.
Du vieux temple verdi sous ce lierre immortel
L'oiseau de la nuit, seul, trouble le grand silence ;
On n'entend que le bruit de l'insecte incertain,
Et quelquefois encore, au travers de ces hêtres,

* Ces vers furent imprimés dans le *Tableau de Paris*, journal français fait à Londres par Peltier. La date de l'insertion de ces vers est de l'année 1797.

Les sons interrompus des sonnettes champêtres
Du troupeau qui s'endort sur le coteau lointain.
Dans ce champ, où l'on voit l'herbe mélancolique
Flotter sur les sillons que forment ces tombeaux,
Les rustiques aïeux de nos humbles hameaux
Au bruit du vent des nuits dorment sous l'if antique.
De la jeune Progné le ramage confus,
Du zéphyr du matin la voix fraîche et céleste,
Les chants perçans du coq ne réveilleront plus
Ces bergers endormis sous cette couche agreste.
Près de l'âtre brûlant une épouse modeste
N'apprête plus pour eux le champêtre repas;
Jamais, à leur retour, ils ne verront, hélas!
D'enfans au douxparler une troupe légère,
Entourant leurs genoux, et retardant leurs pas,
Se disputer l'amour et les baisers d'un père.

Souvent, ô laboureurs! Cérès mûrit pour vous
antes moissons dans les champs qu'elle dore;
Souvent avec fracas tombèrent sous vos coups
Les pins retentissans dans la forêt sonore.
En vain l'ambition, qu'enivrent ses désirs,
Méprise et vos travaux et vos simples loisirs.
Ah! que sont les honneurs! L'enfant de la victoire,
Le paisible mortel qui conduit un troupeau,
Meurent également; et les pas de la gloire,
Comme ceux du plaisir, ne mènent qu'au tombeau.

Qu'importe que pour nous de vains panégyriques
D'une voix infidèle aient enflé les accens!
Les bustes animés, les pompeux monumens,
Font-ils parler des morts les muettes reliques?
Jetés loin des hasards qui forment la vertu,
Glacés par l'indigence au jour qu'ils ont vécu,

Peut-être ici la mort enchaîne en son empire
Des rustiques Newton de la terre ignorés,
D'illustres inconnus, dont les talens sacrés
Eussent charmé les dieux sur le luth qui respire.
Ainsi brille la perle au fond des vastes mers:
Ainsi meurent aux champs des roses solitaires
Qu'on ne voit point rougir, et qui, loin des bergères,
D'inutiles parfums embaument les déserts.
Là dorment dans l'oubli des poètes sans gloire,
Des orateurs sans voix, des héros sans victoire:
Que dis-je? des Titus faits pour être adorés!
Mais si le sort voila tant de vertus sublimes,
Sous ces arbres en deuil combien aussi de crimes
Le silence et la mort n'ont-ils point dévorés?

Loin d'un monde trompeur, ces bergers sans envie,
Emportant avec eux leurs tranquilles vertus,
Sur le fleuve du temps, passagers inconnus,
Traversèrent sans bruit le désert de la vie.
Une pierre, aux passans demandant un soupir,
Du naufrage des ans a sauvé leur mémoire;
Une muse ignorante y grava leur histoire
Et le texte sacré qui nous aide à mourir.
Eh! qui fuit pour toujours les champs de la lumière
Sans détourner la tête au bout de la carrière?
L'homme qui va passer cherche un secours nouveau:
Que la main d'un ami, que ses soins chers et tendres
Entr'ouvent doucement la pierre du tombeau!
Le feu de l'amitié vit encor dans nos cendres.

Pour moi qui célébrai ces tombes sans honneurs,
Si quelque voyageur, attiré sur ces rives
Par l'amour de rêver et le charme des pleurs,
S'informe de mon sort dans ses courses pensives,...

Peut-être un vieux pasteur, en gardant ses troupeaux,
Lui fera simplement mon histoire en ces mots :

« Souvent nous l'avons vu, dans sa marche empressée,
» Au souris du matin dans l'orient vermeil,
» Gravir les frais coteaux à travers la rosée,
» Pour admirer au loin le lever du soleil.
» Là-bas, près du ruisseau, sur la mousse légère,
» Sous cet ormeau vieilli penché sur le courant,
» Durant les feux du jour il rêvait doucement,
» Attachant ses regards sur l'onde passagère.
» Quelquefois dans les bois il méditait ses vers
» Aux murmures plaintifs du feuillage et des airs.
» Un matin, nos regards sur l'antique bruyère
» Le cherchèrent en vain au sommet du coteau.
» La nuit couvrait les cieux ; et l'arbre, et le ruisseau,
» Et la bruyère encor, tout était solitaire.
» Le jour suivant, hélas ! à la file allongé,
» Un convoi s'avança par le chemin du temple !
» Approche, voyageur ! lis ces vers, et contemple
» Ce triste monument que la mousse a rongé :

ÉPITAPHE.

« Ici dort, à l'abri des orages du monde,
» Celui qui fut long-temps jouet de leur fureur ;
» Des forêts il chercha la retraite profonde,
» Et la mélancolie habita dans son cœur.
» De l'amitié divine il adora les charmes,
» Au malheureux donna tout ce qu'il eut... des larmes !
» Passant ! ne porte point un indiscret flambeau
» Dans l'abîme où la mort le dérobe à ta vue :
» Laisse-le reposer sur la rive inconnue
» De l'autre côté du tombeau. »

MON GRENIER.



AIR : Je suis Français, mon pays avant tout.

JE vous revois, asile où ma jeunesse
De la misère a subi les leçons ;
J'avais vingt ans, une folle maîtresse,
De vrais amis et l'amour des chansons.
Bravant le monde, et les fous, et les sages,
Sans avenir, riche de mon printemps,
Leste et joyeux, je grimpais six étages,
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore ;
Là fut mon lit, bien chétif et bien dur ;
Là fut ma table, et je retrouve encore
Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur.
Apparaissez, plaisirs de mon jeune âge,
Que d'un coup d'aile a fustigés le Temps ;
Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage,
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Lisette ici surtout doit m'apparaître,
Vive et jolie avec un frais chapeau :
Déjà sa main à l'étroite fenêtre
Suspend son schall en guise de rideau ;
Sa robe aussi doit parer ma couchette,
Respecte, Amour, ses plis longs et flottans ;

J'ai su depuis qui payait sa toilette;
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

A table, un jour, jour de grande richesse,
De mes amis les voix brillaient en chœur;
Quand tout à coup monte un cri d'allégresse:
A Marengo Bonaparte est vainqueur!
Le canon gronde... un autre chant commence,
Nous célébrons tant de faits éclatans.
Les rois jamais n'envahirout la France:
Dans un grenier qu'on est bien à vint aus!

Quittons ces lieux où ma raison s'enivre;
Ah! qu'ils sont loin ces jours tant regrettés!
Je donnerais ce qui me reste à vivre
Pour un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.
Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,
Pour dissiper sa vie en peu d'instans,
D'un long espoir pour la voir embellie,
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ams!

P. J. de Béranger.



L'EMPLOI DE MON ANNÉE.



Je ne suis pas de ceux qui disent : ce n'est rien, c'est une année qui s'écoule. Le temps est l'étoffe dont la vie est faite, comme dit Benjamin Franklin, et j'ai peur du froid quand je vois que chaque jour me rogne mon manteau.

Mais ce n'est pas tout que d'appuyer ses coudes sur sa table, de regarder passer l'heure à sa pendule, et de gémir sur la rapidité du temps. La philosophie serait trop facile. Il faut qu'une fois en ma vie je me rende compte de l'emploi de mon année. Voilà bientôt trente ans que je me donne des blancs-seings. Qu'ai-je donc fait durant cet an de grâce ?

Eh ! qu'aurais-je pu faire ? chercher à jouer un rôle politique ? La belle année que j'aurais choisie ! Mathieu Laënsberg n'en a pas prévu de plus impertinente. Il n'est pas une pauvre petite prévision humaine qui n'ait été démentie par l'événement. Le temps n'a plus d'ailes; il est porté par une machine à vapeur. L'Amérique m'avait déjà étonné avec sa royauté, son empire, sa république, qui se succédaient comme dans une lanterne magique; c'était un vivant résumé de l'*Histoire Romaine*. Tout marche encore plus promptement aujourd'hui. Si la création avait prévu un tel emploi du temps, elle aurait borné à six mois la vie humaine. Jouer un rôle, bon Dieu ! Et où en serais-je? Plus ma part au

budget aurait été grande, plus je redouterais les approches de ce terrible mois de février. J'aurais monté ma maison sur un pied magnifique, et il me faudrait maintenant songer à déménager. Un équipage est inutile quand on n'a pas la goutte, soit; mais si j'avais eu pendant un an un équipage, peut-être que la goutte aurait guetté, pour me saisir, le moment où je ne l'aurais plus. Un nombreux domestique n'est pas nécessaire, passe; mais habitué que j'y aurais été, un valet de moins ferait un vide autour de moi qui me rendrait ma maison plus triste. Je ne parle pas des regrets, de la honte, parce que je n'aime pas les phrases. Décidément, j'ai sagement fait de ne me pas lancer dans la politique. J'ai plus de chances.

Mais la littérature?... C'est une langue morte que le public n'entend plus. Il y a aujourd'hui deux classes de littérateurs bien distinctes, les *vieux* et les *jeunes*. La littérature de l'empire, qui fut pendant dix ans à l'affût de tous les coups de canon, et qui ne comprend pas le nouvel air qu'elle respire, est en possession de tous les postes. Elle tient les mille trompettes de la renommée, et elle n'y pousse qu'un tout petit souffle pour tout ce qui est jeune, parce qu'elle veut mourir sur la borne où elle s'est assise haletante. Les jeunes, au lieu de se réunir et de marcher à l'ennemi tête baissée, se sont mis à se quereller entre eux sur la manière d'arriver plus vite. On appelle cela le *classique* et le *romantique*. Chaque siècle a sa manie. Notre pauvre génération s'agite; elle fait une dépense effroyable d'idées, mais les vieux tiennent bon; quand ils quitteront la place, les jeunes, qui sont encore enfans, derrière nous la viendront prendre, et notre savante génération

s'éclipsera en cheveux blancs sans qu'il soit question d'elle ailleurs que sur les registres de l'état civil. Puisque tel devait être mon sort, j'ai bien fait de m'y résigner d'avance, et de ne pas disputer sur le classique et le romantique. Je n'ai pas foi aux grands hommes qui ne font que des rognures, et le siècle n'aime que les rognures. J'ai eu plus d'esprit que vous tous, messieurs; je me suis tu.

Si je m'étais fait industriel!... C'est une belle chose que l'industrie. Elle envahit tout; elle donne la fièvre à l'Europe. Les coups de canon sont usés; la force brutale n'est plus qu'un mot; le siècle a horreur de l'odeur de la poudre. Si jamais des différens s'élèvent entre deux nations, elles étaleront, chacune de son côté, de beaux échantillons de draps, de soieries, de toiles, etc. La plus habile manufacturière aura gain de cause. Il en était ainsi au temps de la chevalerie; quand deux héros se rencontraient, bardés de fer, la victoire restait à celui qui avait les armes de la meilleure trempe. M. Lepage aurait fait des Roland par douzaines. Pourquoi donc ne me suis-je pas fait manufacturier? Que voulez-vous? Moi, chétif, j'ai grand peur de me faire des ennemis. J'ai entendu crier que l'on produisait trop. J'ai eu peur de passer pour un révolutionnaire, et j'ai un procès au conseil-d'état. J'ai passé mon année les bras croisés en citoyen paisible et utile. J'ai consommé presque autant qu'un directeur général; je n'ai pas plus produit que lui, mais j'ai beaucoup moins coûté.

Et la campagne? La campagne! c'est mon rêve. J'ai toujours beaucoup aimé Buffon, à sa terre de Monbars, en frac galonné, s'amusant à croiser des étalons

arabes avec des jumens normandes, et invitant les dames châtelaines des environs à venir admirer la nature. Mais j'ai, par malheur, fait un voyage en Italie. J'y ai aperçu la vie de la campagne sous un aspect tout nouveau. Vos tristes environs de Paris me déplaisent; je m'y sens mal à l'aise; vos arbres ne sont pas verts; on dirait qu'ils ont été peints à l'outre-mer par M. Watelet. Ce sale filet d'eau que vous appelez la Seine, traverse la campagne et ne la termine pas. La mer seule peut compléter un paysage. Je me serais ennuyé près de Paris, et je ne m'en veux pas éloigner, parce que j'aime mieux le pouvoir du roi que celui des préfets.

Je n'ai donc été ni employé, ni littérateur, ni industriel, ni cultivateur. Je n'ai pas voulu mener une vie active, parce qu'il m'aurait fallu commettre beaucoup de sottises. Si quelqu'un croit avoir mieux employé son année, qu'il me jette la première pierre.

LE PRISONNIER DU CAUCASE.

TRADUIT D'UN POEME RUSSE DE POUSKIN.



L'AOUL * était tranquille; on y voyait çà et là des groupes de Circassiens qui se reposaient des fatigues de la journée. Assis sur le seuil de leurs cabanes, ces fiers enfans du Caucase parlaient des combats et des dangers: ils vantaient la grâce et l'agilité de leurs chevaux, le luxe de leurs montagnes, les jouissances d'une vie libre et sauvage; ils se rappelaient ces incursions passées toujours terribles à l'ennemi, les stratagèmes de leurs guerriers, les prodiges de leurs armes meurtrières et de leurs flèches inévitables, les malheurs des bourgades conquises et livrées au pillage. L'attention était soutenue par tant de souvenirs divers, auxquels venait se mêler encore celui des belles captives aux yeux noirs, et des douces caresses qu'ils en avaient obtenues.

Les heures s'écoulaient ainsi lentement au milieu de ces paisibles entretiens. La lune régnait en silence au sein des sombres vapeurs de la nuit. Tout à coup l'on voit s'élancer un Circassien; il est à cheval et tient attaché à une longue corde un jeune homme qu'il entraîne rapidement après lui. C'est un Russe!.. s'écrie-t-il. L'aoul a répondu à ce cri; une foule curieuse et bar-

* Mot générique qui, au Caucase, signifie village, bourgade.

bare accourt de tous côtés. Mais le prisonnier sans mouvement, le visage défiguré, demeure immobile comme la mort. Déjà il ne voit plus l'air farouche de ses ennemis, il n'entend plus leurs menaces. Au-dessus de sa tête plane le dernier sommeil; un froid glacial est sur ses lèvres. Long-temps le malheureux resta couché dans cet état, abandonné de la nature entière.

Le soleil, parvenu vers le milieu de sa course, dardait ses rayons au-dessus de sa tête, lorsqu'il sentit se ranimer en lui le souffle de la vie. Un léger soupir s'échappa de son sein. Réchauffé par l'ardeur de l'astre bienfaisant, l'infortuné soulève doucement la tête. Il promène autour de lui ses regards éteints, et il voit ces inaccessibles montagnes suspendues au sein des nuages, repaires affreux des bandes du Caucase, remparts inexpugnables de leur indépendance. Le souvenir de sa captivité, comme un songe affreux, se retrace à sa pensée. Soudain le fer dont ses jambes sont chargées a retenti. Adieu, liberté sacrée..... il est esclave.

Seul près d'un rocher qu'entoure une haie vive d'aubépine, il appelait la mort de tous ses vœux.

Déjà le soleil avait disparu de nouveau derrière les montagnes; l'écho bruyant avait retenti au loin. De retour des travaux de la campagne, la foule s'acheminait lentement vers l'aoul. On distinguait dans la plaine les blondes chevelures des montagnards. Bientôt les maisons se remplirent, les feux s'allumèrent. Le bruit confus des voix s'apaise par degrés. La nuit étend ses voiles, et le sommeil répand ses pavots. On n'aperçoit plus dans le lointain que l'éclat brillant d'une source qui jaillit d'une roche escarpée, et les cimes resplendissantes du Caucase revêtu d'un vaste manteau de nuages.

Le calme le plus profond règne de toutes parts. Cependant le bruit léger de quelques pas se fait entendre. Qui s'avance ainsi à la lueur tremblante de la lune? Le prisonnier lève sa tête. Une jeune Circassienne est devant lui. Son maintien a quelque chose de mystérieux et de tendre. Il la considère en silence. N'est-ce pas, pense-t-il en lui-même, un songe trompeur, un vain jeu de mes sens fatigués? Mais la jeune fille s'agenouille à côté de lui, et avec le sourire expressif de la plus touchante pitié, elle porte à ses lèvres, d'une main délicate, le lait frais d'une jument. Les doux regards qu'elle promène sur lui, les accens magiques qui s'échappent de sa bouche, ont pénétré, exalté son âme. Il ne comprend pas le sens de ses paroles, il ne sait à quoi attribuer l'expression qui anime ses yeux, l'incarnat qui colore ses joues de rose, mais une voix tendre semble lui dire « tu vivras..... », et cette voix l'a ranimé: il rassemble le reste de ses forces épuisées; soumis à l'ordre de sa bienfaitrice, il se soulève, et approchant ses lèvres du vase qu'elle lui présente, il étanche la soif brûlante qui le dévore, et retombe aussitôt.

Ses regards éteints restaient fixés sur la jeune fille. Elle, assise à ses côtés, triste et pensive, semblait, par le sentiment muet de sa douleur, vouloir alléger ses souffrances. De temps en temps sa bouche s'ouvrait involontairement pour lui parler; mais elle soupirait et ses yeux se remplissaient de larmes.

Cependant les jours succèdent aux jours; ils fuient comme des ombres légères. Enchaîné près des troupeaux confiés à ses soins, le Russe a pour prison un vaste horizon de montagnes. Une grotte obscure et humide lui sert de refuge contre les chaleurs ardentes de l'été. A

l'heure où l'astre au front d'argent blanchit la pente du sombre Caucase, la jeune Circassienne, se glissant à travers le feuillage épais d'un sentier détourné, lui apportait du vin, du lait de jument, du miel odoriférant et du riz blanc comme la neige. Elle venait secrètement partager avec lui son frugal repas. Ses doux regards se reposaient alors tendrement sur l'étranger : elle parlait; ses yeux, ses gestes interprétaient ce que son langage avait d'inintelligible. Souvent elle cherchait à le distraire par le son de sa voix harmonieuse; elle lui chantait à la fois des airs de son pays et les chansons naïves de l'heureuse Géorgie. Elle aimait pour la première fois, pour la première fois elle connaissait le bonheur. Mais, hélas! depuis long-temps l'âme flétrie du prisonnier était inaccessible aux voluptueuses impressions de l'amour. Celui dont il se voyait l'objet, son cœur ne pouvait plus y répondre. Peut-être craignait-il de renouveler les funestes souvenirs d'une passion éteinte!...

On eût dit que l'infortuné s'était fait une triste habitude du malheur. Il cherchait à dissimuler ses chagrins, à comprimer ces feux de révolte qui s'allument dans le cœur de l'esclave. Le matin, à l'heure où la terre est encore toute couverte de l'humide rosée, lentement il gravissait les roches sauvages, et là s'offraient à ses yeux les plus magnifiques tableaux. Il voyait ces nombreuses chaînes de montagnes, dont les masses se dessinent sur l'horizon par leurs teintes bleuâtres. Leurs cimes à perte de vue, éternel empire des neiges, lui paraissaient comme autant de nuages immobiles. Mais il admirait surtout l'Elbrus *, qui, semblable à un géant à deux

* La plus haute montagne du Caucase.

têtes, plane majestueusement au-dessus des autres, et qui, brillant d'une double couronne de glace, blanchit au loin sur un ciel azuré.

Lorsque se mêlant au bruit sourd des échos, le tonnerre, précurseur des tempêtes, roulait avec fracas, combien de fois il allait s'asseoir sur le sommet de la montagne qui domine l'aoul. Sous ses pieds se formaient les nuées obscures. La poussière s'élevait en tourbillonnant dans les alpes. Déjà le daim timide cherche un asile dans les rochers; les aigles s'élancent de leurs retraites escarpées, et s'appellent dans les airs par des cris d'alarme. Les hennissemens des chevaux, les mugissemens des troupeaux sont étouffés par la voix de l'orage; l'éclair sillonne la nue. Soudain la pluie, la grêle, rompant leurs digues, tombent avec violence. Des torrens impétueux se précipitent de toutes parts, et, creusant leurs lits à travers les rocs, entraînent avec eux des pierres énormes que le temps avait respectées. A l'abri de la fureur impuissante des vents, seul sur la montagne, le prisonnier planait au-dessus des orages, attendant le retour du soleil, et contemplant en silence cette scène de désordre que la nature agitée déployait à ses yeux.

Mais, ce qui faisait l'objet principal de ses méditations, c'était ces peuples extraordinaires au milieu desquels le sort l'avait jeté. Il étudiait avec intérêt leurs croyances, leurs caractères, leurs usages. Il aimait leur vie simple, leurs mœurs hospitalières, l'esprit belliqueux qui les anime; il voyait avec surprise la vivacité de leurs mouvemens, leur légèreté à la course, leur force et leur adresse dans les exercices du corps. Quelquefois, pendant des heures entières, il suivait des

yeux, à travers les sinuosités de la montagne, le Circassien agile, qui, revêtu de son noir manteau de feutre, la tête cachée sous un vaste bonnet de fourrure, le corps penché sur son arc, et fortement appuyé sur ses étriers, vole au gré d'un impétueux coursier, s'habituant ainsi de bonne heure aux combats. Le costume du Circassien est à la fois simple et guerrier; ses armes font toute sa gloire, tout son bonheur. Couvert d'une cotte de mailles éclatante, il porte toujours avec lui un carquois, un arc flexible du Kouban *, un poignard, une longue corde et son sabre, le fidèle compagnon de ses peines, de ses loisirs. Rien ne l'étonne, rien ne l'effraie. Toujours il est le même, toujours invincible, implacable et la terreur des indolens cosaques. Toute sa richesse, c'est son cheval; son cheval est son seul ami. Il se cache avec lui sous une grotte obscure ou dans l'épaisseur d'un sombre feuillage, et là il attend sa proie. Un voyageur paraît-il? le brigand s'élance. Un instant a décidé du sort de ce combat inégal. Déjà l'étranger est garrotté; il est traîné de ravins en ravins. Le cheval galope, rempli de feu et de courage; les marais, les plaines sablonneuses, les buissons, les rochers escarpés, les précipices, rien ne l'arrête; il laisse derrière lui une longue trace de sang, et le bruit sourd de sa course retentit dans les steppes. Mais un torrent impétueux roule avec fracas sur son passage. L'animal intrépide se précipite au milieu des vagues retentissantes; le voyageur y tombe à son tour; jeté jusqu'au fond de

* Fleuve de Circassie qui coule au pied du Caucase, et qui par sa position forme une limite naturelle entre la Russie et les peuplades indépendantes de ces montagnes.

l'abîme, il boit l'onde écumeuse; anéanti par la douleur, le malheureux implore la mort. Elle est là... sous ses yeux....

Quelquefois aussi, pendant une de ces nuits sombres, où la lune refuse à notre globe la douteuse clarté de ses rayons, le Circassien saisissant une souche d'arbre déraciné par l'orage et que le Kouban entraîne avec lui, suspend aux branches qui surnagent son bouclier, son manteau de feutre, sa cotte de mailles, ses javelot et son arc : lui-même après il s'élance au sein des eaux. L'ombre est épaisse, le flot mugit. Inaccessible à la crainte, il se laisse aller en silence au rapide couran qui l'emporte le long des rives solitaires non loin desquelles, appuyés sur leurs lances, les Cosaques, du haut des kourgans *, ont les yeux fixés sur le sombre cours du fleuve. Protégé par les ténèbres, le brigand passe tranquille devant eux. Vaillant Cosaque, dis-moi, quelles sont les pensées qui t'occupent? Sans doute tu songes à tes exploits passés; sans doute tu te rappelles ces champs de mort où tu campais entouré de cadavres?

M. DE R.

(*La suite au numéro prochain.*)

* Les kourgans sont des monticules que les anciens Scythes élevaient en l'honneur des morts, et sur lesquels, en temps de guerre, ils plaçaient des sentinelles ou allumaient des signaux. On en trouve beaucoup dans les vastes plaines de la Russie méridionale. Le même usage existait chez les Grecs dès la plus haute antiquité. On voit encore près du cap Sigée les tombeaux d'Achille et de Patrocle qui ne sont autre chose que ce que les successeurs des Scythes appellent des kourgans.

GALERIE MÉDICALE.



M. ITARD. (IIe ARTICLE.)

AUTANT j'ai de plaisir à parler de M. Itard, autant j'éprouve de difficulté à rendre compte de l'impression que m'a faite la lecture de son *Traité des maladies de l'oreille et de l'audition*, seul ouvrage parmi ceux de ce médecin que je me propose d'examiner, parce qu'il est le plus étendu, et celui qui a mis le sceau à sa réputation. Cet excellent livre contient tant de faits, tant d'observations neuves et d'aperçus ingénieux, qu'une analyse, même incomplète, en est très-difficile à faire. Je l'essaierai pourtant, puisque c'est le seul moyen de justifier les éloges que j'ai déjà donnés à ce praticien distingué.

Le *Traité des maladies de l'oreille et de l'audition* est une monographie des plus remarquables; il est même douteux que nous ayons quelque ouvrage de pathologie spéciale à lui comparer. Le sujet est traité à fond, et l'on y trouve beaucoup plus de choses que n'en promet le titre. M. Itard a d'antant plus de droit à l'estime des amis de la science, que sa tâche était difficile à remplir. Que de médecins avant lui s'étaient occupés en France de ce sujet ingrat! Depuis le *Traité de Duverney*, aucun travail remarquable n'avait paru, et M. Itard a eu raison de dire « qu'on attendait encore un exposé lumi-



neux de la structure et de la physiologie de l'organe de l'ouïe, une description exacte et méthodique, et une thérapeutique raisonnée de ses maladies. » Cette lacune était bien réelle, et elle est maintenant remplie aussi complétement que le permettait l'immense difficulté de cette entreprise. M. Itard a été, il est vrai, favorisé par vingt années de pratique dans un hospice destiné aux sourds-muets, mais il ne fallait rien moins que son ardeur pour l'étude et sa grande sagacité, pour tirer un aussi bon parti de sa position.

Avant d'aborder l'étude des maladies de l'oreille, M. Itard est entré dans des détails fort étendus sur l'anatomie et la physiologie de l'organe de l'ouïe. Un chapitre entier est consacré à l'histoire des recherches dont la structure de ce sens a été l'objet. On y voit comment, presque entièrement inconnue aux anciens, l'anatomie de l'oreille ne commença à faire quelques progrès que vers le XVI[e] siècle. L'ouvrage de Vésale est le premier qui contienne une description passable des diverses parties de l'appareil auditif. Après lui, Ingrassias, Eustache et surtout Fallope firent d'importantes découvertes. Dans le XVII[e] siècle, plusieurs anatomistes français dirigèrent leurs études de ce côté. En 1683, parut le traité de Duverney, qui est resté sans rival jusqu'au magnifique travail de Valsalva, si dignement commenté et expliqué par Morgagni. Vers la fin du dernier siècle, l'Italien Cotugno, Meckel, Scarpa, Camper, J. Hunter, Monro et quelques savans moins célèbres apportèrent de nouvelles lumières sur un organe qui semble fait pour lasser la patience des observateurs. Enfin, depuis ces trente dernières années, Sœmmering, Cuvier, Geoffroy-St-Hilaire, Bichat et J. Cloquet ont ajouté encore

aux travaux de leurs devanciers, et ont à peu près porté à sa perfection la connaissance de la structure de l'oreille.

Cette revue, fruit d'une érudition solide, est suivie de la description de l'organe de l'ouïe dans l'homme. M. Itard s'y montre anatomiste consommé; il ne se contente même pas de décrire la structure du sens auditif chez l'homme; il le compare avec celui de toutes les classes d'animaux qui en sont pourvus, et note avec soin en quoi ils diffèrent et en quoi ils sont semblables. Ces chapitres ne sont pas moins remarquables que le premier; mais il faut, pour les lire avec réserve, avoir des connaissances authentiques étendues, sans quoi ils sont inintelligibles. Il n'y a pas peut-être dans le corps humain un organe plus bizarrement construit que l'oreille; et tous ceux qui commencent à l'étudier avec quelque détail, savent combien les préparations en sont difficiles et combien on est exposé à mal voir tout ce qui est placé dans l'apophyse pierreuse; aussi la structure de ce sens ne peut être comprise approximativement dans une description, si l'on n'a déjà étudié soi-même la nature : il y a même certaines circonstances de son organisation qui sont encore mal connues malgré tant de veilles laborieuses.

Si de la description matérielle de l'organe on passe à ses usages, les difficultés sont là plus grandes encore. On sait bien que l'oreille est le sens de l'ouïe; mais quel est le rôle de ses différentes parties dans l'accomplissement de cette fonction? par quel mécanisme cette fonction s'opère-t-elle? c'est ce qu'on ignore absolument. Toutes les hypothèses qu'on a hasardées sont contredites par les faits; mais M. Itard pousse peut-être trop

loin la défiance pour les explications ; ainsi il ne veut point admettre que le pavillon de l'oreille serve à recueillir les ondes sonores et à faciliter l'audition. Son ablation, dit-il, n'influe point d'une manière appréciable sur l'exercice de ce sens ; mais cette raison n'est point concluante. Ne voit-on pas des chiens, privés de leur rate par un faiseur d'expériences, vivre long-temps après l'opération et en parfaite santé? Le cristallin enlevé par l'opération de la cataracte, l'œil ne remplit-il pas sa fonction dans toute son intégrité? La rate et le cristallin sont pourtant utiles à quelque chose dans la vie organique et animale. M. Itard se fait la même idée sur le pavillon des animaux : ici l'usage de cette partie est pourtant plus manifeste encore que chez l'homme ; l'âne et le lièvre s'en servent évidemment pour recueillir les sons. M. Itard veut que cet appendice ne soit qu'un appareil de luxe, au moyen duquel les animaux suppléent à l'expression faciale que la nature leur a refusée. Il est vrai que l'expression physionomique dans le chien, le cheval, se trouve surtout dans les oreilles et même dans la queue ; mais leur usage spécial n'est point celui-là.

C'est là, au reste, une remarque très-peu importante, et peut-être M. Itard n'a tant refusé au pavillon de l'oreille que parce que d'autres lui ont trop accordé ; et il faut convenir avec lui que, dans l'homme, ce cartilage n'est point d'une grande utilité. Il réfute ensuite fort bien une foule d'opinions émises sur les usages de plusieurs parties très-insignifiantes et auxquelles la fureur d'expliquer a pu seule donner de l'importance. L'usage de la caisse lui a paru beaucoup plus démontré : cette cavité, dit-il, terminée de deux côtés par une

membrane très-élastique et percée d'une ouverture analogue à celle qui se trouve au centre de la partie cylindrique d'un tambour, est visiblement un vrai instrument d'acoustique. Quant au rôle de ses membranes et des osselets, l'obscurité recommence. Toutes les hypothèses qu'on a données supposent des mouvemens exécutés par ces parties; or, après la mort ces mouvemens n'existent point, et la situation des parties ne suffit pas pour expliquer clairement la nature et la direction de ces mouvemens. Il est pourtant démontré à M. Itard que la perforation ou l'épaississement de la membrane du tympan et la perte des osselets entraînent des altérations particulières dans l'audition; il combat très-bien l'opinion de ceux qui veulent que la trompe d'Eustache, qui de l'oreille va s'ouvrir dans l'isthme du gosier, puisse suppléer au conduit auditif externe. Il prouve, par des raisonnemens solides et des expériences ingénieuses, que dans aucun cas l'audition ne peut se faire par cette voie. Il explique très-heureusement comment en quelques circonstances les vibrations d'un corps sonore semblent être perçues par le moyen de ce canal, tandis qu'il n'en est rien, par exemple quand on place une montre entre les dents. Dans cette expérience, ce n'est point le *son* proprement dit qui arrive à l'oreille, mais seulement les vibrations du corps sonore lui-même, communiquées de proche en proche par les parties osseuses et solides de la face; et cela est si vrai, que si au lieu de placer la montre entre les dents, on la laisse libre dans l'intérieur de la bouche, on ne l'entend plus.

C'est avec beaucoup de philosophie et de justesse que M. Itard attribue la finesse et de l'ouïe et de l'instinct

musical à une disposition native du centre pensant, plutôt qu'aux différences de l'organisation de l'appareil auditif. Gall avait supérieurement démontré ce fait. Les raisonnemens de M. Itard lui donnent un degré de plus de certitude.

Les découvertes sont bien peu de chose après tant de travaux; aussi M. Itard avoue-t-il ingénuement que la physiologie de l'ouïe est à peu près la même qu'au temps de Galien. Il réduit à trois points ce qu'on en sait :

1° Vibrations ondulatoires de l'air agité par le mouvement total ou partiel d'un corps;

2° Transmission des ondes aériennes jusqu'aux filets du nerf auditif;

3° Impression produite par ces ondes sur le nerf.

Voilà tout ce qu'on sait, dit M. Itard, et pourquoi en voudrait-on savoir davantage?... Sans pousser très-loin le goût des causes finales, on pourrait désirer savoir, non comment il se fait que l'air mû devient un *son*, parce que la sensation est un fait inexplicable, mais on désirerait connaître un peu mieux les différentes modifications qu'éprouve l'air dans le conduit auditif, de même qu'on sait très-bien les principales circonstances du passage de la lumière à travers les membranes et les humeurs de l'œil. L'art de guérir n'y gagnerait peut-être rien, mais l'esprit aurait la satisfaction d'avoir appris tout ce qu'il lui est permis d'espérer d'apprendre dans tout phénomène : les conditions matérielles de son accomplissement.

Je m'étendrai moins longuement sur les maladies de l'oreille et leur thérapeutique. M. Itard les divise en

maladies de l'oreille et maladies de l'audition. Cette division est très-arbitraire, comme il en convient lui-même. Certainement la fonction ne peut guère être troublée sans que l'organe soit malade; mais il l'a adoptée parce que, dans une foule de cas, dans la surdi-mutité de naissance par exemple, la cause matérielle de la lésion fonctionnelle est inappréciable pendant la vie, et très-souvent après la mort. La lésion, dans ces cas, est purement nerveuse, ce qui veut dire, dans le langage médical, inconnue dans son essence.

Les diverses parties du conduit auditif peuvent être affectées d'inflammation; cette affection peut envahir ou le conduit auditif ou la caisse. Elle peut être purulente ou non purulente. Et de ces différences dans le siége ou l'intensité de l'inflammation, M. Itard a établi les divisions de l'otite. L'otalgie, ou les douleurs d'oreille sans traces visibles d'une modification matérielle dans l'organe, fait le sujet d'un chapitre particulier, ainsi que l'otorrhée qui n'est que l'écoulement chronique du pus. Enfin un dernier chapitre sur les vers et insectes qui peuvent se loger dans l'oreille termine l'indication des maladies communes à l'oreille interne et à l'oreille externe. Deux sections, l'une consacrée aux lésions de l'oreille interne, et l'autre à celles de l'oreille externe, complètent ce que l'auteur avait à dire en général sur les maladies de l'organe auditif.

Passant aux maladies de l'audition, M. Itard range sous trois chefs les modifications morbibes que cette fonction peut subir; ainsi l'ouïe peut être 1° exaltée (hypercousie), 2° dépravée (paracousie), 3° diminuée ou abolie (surdité, dysécie et cophose). Il est inutile de faire remarquer que souvent les lésions ont pour cause

manifestes des altérations organiques, et que dans ce cas le traitement doit être dirigé vers celles-ci.

Toute cette partie pathologique du livre de M. Itard est traitée avec une grande supériorité de talent. Toutes les considérations théoriques sont déduites ou étayées de 172 observations, tirées pour la plupart de sa propre pratique. Ces observations sont rapportées avec une bonne foi assez rare pour être citée avec éloges. M. Itard, loin de nous éblouir par ses cures, confesse que dans la majorité des cas toute sa science a échoué, et c'est surtout dans les surdi-mutités que ses efforts ont été trompés: et pourtant que de soins, d'études, de recherches fatigantes, que de travaux de toutes espèce n'a-t-il pas entrepris et continués pendant des années entières, pour éclairer l'étiologie et la thérapeutique de ces maladies! Il est triste de s'avouer à soi-même, après tant de peines, qu'on a si peu gagné, mais il est honorable et digne du vrai médecin de l'avouer aux autres.

Le chapitre relatif aux sourds-muets de naissance est du plus haut intérêt, non seulement médical, mais encore philosophique. M. Itard assigne à la surdité de naissance cinq modes principaux indiqués par les caractères suivans : 1° audition de la parole; 2° audition de voix; 3° audition des sons; 4° audition des bruits; 5° audition nulle ou surdité complète. Cette dernière classe de sourds est la plus nombreuse. La maladie n'est pas également difficile à guérir dans les divers degrés, et des exercices méthodiques d'acoustique peuvent, chez les demi-sourds, améliorer sensiblement le sens de l'ouïe, et par suite la faculté de parler. Disons en passant qu'il

est démontré depuis long-temps que le mutisme dépend uniquement de la surdité, et que l'opinion contraire est un préjugé qui n'existe plus que dans le peuple. Nous voudrions rapporter ici les belles considérations de M. Itard sur les conséquences morales de la surdi-mutité congéniale, ainsi que les essais de traitement, mais l'espace nous manque. Nous nous contenterons de rappeler que ce médecin ingénieux a inventé divers instrumens pour mesurer l'audition (l'acoumètre), pour le cathétérisme de la tompe d'Eustache; des appareils pour maintenir en place et bien fixer les sondes qu'on introduit dans la trompe; pour diriger dans l'oreille interne, par l'ouverture de la trompe, des vaporisations éthérées; des cornets acoustiques de différentes formes; un porte-voix destiné à faire entendre les sourds par la bouche.

Je suis forcé, à mon grand regret, de terminer cet article, et de résumer en quelques mots, sans la pouvoir motiver plus longuement, l'opinion avantageuse que je me suis formée sur l'auteur du *Traité des maladies de l'oreille*.

Le docteur Itard est avant tout homme d'esprit et de sens; il écrit avec une mesure et une élégance parfaites. Il sait, chose fort rare, s'arrêter à propos et ne dire ni trop ni trop peu. Il a su se défendre de cette préoccupation des monographes qui leur fait involontairement attacher une importance démesurée à l'objet de leurs études. Il joint à une intelligence nette et vive, la patience requise de l'observateur de la nature; l'abondance des matières, la multitude des expériences et la contradiction apparente des faits, loin de troubler son

attention, comme il arrive à d'autres, le laissent entièrement libre et maître de lui-même. Le principal caractère de son esprit est la justesse et le discernement. La pratique de l'art et la lecture des livres l'ont rendu très-circonspect sur l'expérience médicale en général; je pourrais même dire défiant, au point qu'on pourrait l'accuser de scepticisme. Mais comme ce scepticisme n'est pas chez lui l'hésitation d'une tête faible, mais la sage retenue d'un penseur profond, cette accusation est plutôt un éloge. Quoique M. Itard ait de l'étendue dans l'esprit et qu'il ne manque pas de ces vues capitales qui dominent tout un sujet en l'éclairant, il possède surtout et emploie plus volontiers cette sagacité qui s'exerce dans les détails, donne la vraie place à chaque chose, et tire de chaque fait toutes les applications et les conséquences dont il est susceptible. Ce n'est pas là du génie, mais c'est ce qui en approche le plus ou y supplée, du bon sens. Les écrivains médicaux de nos jours en manquent en général; la plupart d'entre eux, quoique très-médiocres, mépriseraient un tel éloge, ils visent tous au génie et s'attendent à tout instant à bouleverser le monde. M. Itard l'acceptera volontiers; il sait, comme nous, que si le génie est rare, heureusement les sciences ne réclament pas un Barthez ou un Newton chaque jour. Pour faire marcher le monde intellectuel à souhait, il suffit d'un grand génie tous les vingt ans, et dans les intervalles beaucoup d'esprits droits, justes et clairvoyans comme M. Itard.

Je n'ai plus qu'un mot à dire, en finissant, sur une discussion polémique où M. Itard a figuré dernièrement. Il s'agissait de savoir si des sourds-muets guéris, c'est-à-dire entendant et parlant, avaient besoin d'une

instruction particulière et continuée pendant plusieurs années, pour bien entendre et parler, c'est-à-dire pour profiter de leur guérison. M. Deleau jeune le prétend, et l'Académie des Sciences aussi, car elle a décidé de donner annuellement à ce dernier 6,000 francs sur le prix Monthyon pour élever quelques sourds-muets guéris, d'après une méthode de son invention. M. Itard croit que l'Académie et M. Deleau ont tort : il affirme qu'ils se sont formellement trompés sur l'un ou l'autre de ces deux points : *ou sur la nécessité d'une éducation spéciale à donner à ces jeunes sourds-muets, s'il y a eu réellement guérison de leur surdité ; ou sur la réalité de leur guérison, s'il y a nécessité d'une éducation spéciale*. Il à publié, à ce sujet, quelques lettres pleines d'esprit et de sens comme tout ce qu'il écrit. Elles ont été insérées dans le *Globe* sous le titre de *Lettres sur les sourds-muets qui entendent et qui parlent*. M. Deleau a cru pouvoir y répondre, mais nous ne partageons pas son opinion. Ses raisonnemens sont d'ailleurs si embrouillés et sa polémique si ténébreuse, que nous ne l'avons peut-être pas bien compris. Quelque bien disposés que nous soyons à nous ranger du côté de M. Itard, l'équité ne nous permet pas de juger trop précipitamment un procès pendant encore devant le tribunal du public.

L. P.



CROMWELL.

DRAME.



Un homme du talent de M. Hugo, qui a fait un livre tel que *Cromwell*, doit pouvoir entendre toute la vérité. Que si nos éloges sont grands, il ne pense pas que ce soit un sacrifice à la dureté de nos critiques; tout ce qui sera dit, aura été senti. Que le goût et la raison nous soient en aide pour que nous soyons aussi justes que sincères.

Les temps primitifs sont lyriques, les temps antiques sont épiques, les temps modernes sont dramatiques. Le caractère de la première poésie est la naïveté, le caractère de la seconde est la simplicité, le caractère de la troisième la vérité. Voilà le résumé de la préface du drame de Cromwell. Pour combattre une théorie il faut la suivre pas à pas; la critique des principes doit, pour avoir quelque prise, être aussi développée que leur exposé. Nous passerons donc, sans rien refuser ni accepter des aphorismes de M. Hugo, si ce n'est sa conclusion, que la vérité est la base du drame. Nous nous servons du mot *base* plutôt que du mot *caractère* qu'a écrit M. Hugo, parce que nous supposons qu'il rend plus véritablement sa pensée. Que le caractère d'un ouvrage, ou d'une série d'ouvrages, soit la vérité, c'est un résultat qu'atteint le génie plus facilement peut-être dans la forme du drame *, mais qui n'est pas une con-

* Nous entendons par drame, non pas la pièce coupée en cinq actes, mais bien tout récit qui renferme une action, qu'il s'appelle ballade, histoire, roman, ou tragédie.

séquence ni une vertu de cette forme. Si la vérité est le caractère du talent de M. Shneitz, il ne faut pas dire que la vériré soit le caractère de la peintu re. Ceci posé, passons au drame lui-même, qui nous donnera assez d'occasions d'appliquer ou de combattre la poétique de l'auteu r.

Cromwell est à la veille de se faire proclamer roi, les cavaliers et les puritains oublient leur haine et conspirent contre lui. Les premiers travaillent pour Charle exilé, les seconds défendent les saints principes que trahit leur ancien chef. Les espérances sont diverses, le moyen de les réaliser est le même, c'est la mort de Cromwell. Au premier acte la conspiration se trame à la taverne des Trois Grues d'une part, et dans le parti des cavaliers sont: Ormond, homme de cœur et de fidélité; Rochester, élégant débauché qui boit, jure, et fait des quatrains pour la fille de Cromwell; Davenant, poète jésuite qui joue sur les mots pour conspirer en sûreté de conscience; sir Richard Willis, misérable espion qui vendra la tête des puritains: en regard, et dans le parti contraire, Carr sectaire fanatique qui donnera celle des cavaliers; Barbonne, marchand fanatique qui trahira pour quelques aunes de velours; Overton qui prête sa dignité à son parti; Jenkins, magistrat formaliste, et d'autres qui sont là des deux côtés pour compléter le tableau.

Ce point de départ arrêté, nous entrons au second acte chez Cromwell avec Rochester déguisé en chapelain, chargé d'endormir le protecteur avec un narcotique puissant. Ici nous trouvons les ambassadeurs de toutes les puissances faisant antichambre de roi à la porte du régicide, la famille de Cromwell fatiguée de



ses grandeurs, les délations de Carr et de Richard Willis, les discussions de Cromwell sur la bible, les platitudes des courtisans.

Cromwell connaît déjà les noms de tous les conspirateurs, mais il sait si peu de chose de la conspiration, qu'il soupçonne son fils d'en faire partie, parce qu'il est allé boire dans l'auberge des Trois Grues, et qu'il y a porté la santé de Charles avec les cavaliers pour entrer en partage de leurs plaisirs.

Au troisième acte, Rochester, toujours amoureux de la fille du protecteur, séduit, sous son costume de chapelain, une gouvernante de Francis, et après une déclaration en style du temps, remet son quatrain. Mais ce quatrain n'est autre chose qu'une lettre à l'un des conjurés qu'il a étourdiment échangée. La fille de Cromwell donne la lettre à son père qui a déjà surpris dans le chapeau de Davenant les ordres du roi. Le protecteur tient les fils du complot, et force Rochester à boire le narcotique qui lui était destiné. Cromwell déguisé en sentinelle, et veillant à la porte par où doivent entrer les conjurés, les introduit dans White-Hall; ceux-ci enlèvent Rochester endormi, et bientôt sont saisis par les soldats de Cromwell qui ordonne les préparatifs de son couronnement. Le cinquième acte ne montre Cromwell que changeant subitement de résolution, repoussant la couronne après l'avoir désirée, et enfin faisant grâce à tous les conjurés.

Que dire de la contexture de ce drame? si ce n'est qu'elle est faible, invraisemblable et sans portée. Quel était le but de l'auteur? de peindre Cromwell et son temps; y a-t-il réussi? non! Si vous donnez un roseau à briser à un Hercule, rien ne m'avertit de sa force;

si vous donnez d'aussi imbéciles ennemis à Cromwell, rien ne me révèle son génie. Quoi! la destinée de Cromwell commise aux étourderies d'un Rochester, aux lâchetés d'un Willis, aux folies d'un Carr. Cet homme, qui pèse de tout son pouvoir et de tout son crime sur l'Europe, n'apprend que par hasard, et grâce à des vices étrangers, et non par ses propres vertus. Il ne découvre pas, on lui dit; et encore faut-il lui mettre les points sur les *i* pour qu'il comprenne. C'en est fait, le héros manque de hauteur par l'action.

Maintenant, la partie pensée du personnage, le discours, va-t-il compenser, par son élévation, sa vigueur, l'absence de dignité dans l'action. Vaine espérance! Voici venir Cromwell vrai; car il est faux, fanatique, bavard, railleur et ambitieux d'un nom. Cela est bien, très-bien même; mais comme vous avez oublié de me montrer Cromwell sorti des rangs les moins élevés, guerrier habile et brave, politique profond dans son intérêt, et plus tard donnant à l'Angleterre sa part de la supériorité et du pouvoir de son génie, je ne connais, d'après votre livre, qu'un Cromwell maladroit, discutant des points de controverse, et dont je ne conçois pas la grandeur. Ce qui n'était qu'une imperfection du colosse devient la figure elle-même; l'art est trahi dans ses lois les plus vulgaires.

Ce n'est pas ainsi qu'il fallait peindre. Que si le volume que nous venons de lire était le cinquantième d'une histoire de Cromwell, il serait peut-être excellent à la place, mais seul, il n'est qu'un trait du visage. Je ne reconnais pas le modèle d'un portrait dont je ne vois qu'un œil ou une boucle de cheveux, cela fût-il parfait en soi.

Cette observation qui s'adresse à Cromwell peut s'étendre à presque tous les autres personnages. D'une autre part, je ne puis accepter dans l'art la réalité textuelle des discours de vos héros. Je ne veux pas qu'on m'offre, au lieu d'une statue en marbre, une figure en cire, peinte à couleurs naturelles, avec une perruque et des yeux d'émail. Chacune des notes de l'ouvrage qui certifie l'exactitude de certaines absurdités m'en paraît une critique.

Si l'on me dit que je suis un ennemi de la nature, je renverrai le lecteur à la préface de M. Hugo, où il établit, avec une juste raison, que la vérité de l'art ne saurait être la vérité absolue. Mais où sera la borne, l'endroit précis à choisir, pour que la vérité de l'art représente la vérité de la nature? ma foi je l'ignore et peu m'en soucie. Je dirai à un chanteur qu'il chante faux: mais au diable si personne lui apprend à chanter juste. Si vous avez du goût ou de l'oreille, vous en savez assez pour les gens d'oreille et de goût; mais ni l'un ni l'autre ne se démontre, cela est parce que cela est.

Passons du fond du discours à sa forme. Ici M. Hugo, comme partout, a abusé de la liberté grande: vers sans césure, hiatus, il a tout osé. Nous lui passons ses ballades, amusemens de la partie enfant du poète, qu'on comprend si aisément dès qu'on a manié des rimes et des hémistiches; mais comment se fait-il que l'auteur ait poussé si loin la haine du Richelet? Avec un vers de douze pieds qui admet la césure au 2e, au 3e, au 4e, au 8e, au 9e, au 10e pied, comment s'amuser à le suspendre souvent d'une façon si baroque sur le cinquième et le septième? Cela n'est pas concevable surtout quand il y a

dans ce livre preuve patente du pouvoir de l'auteur à plier la langue aux formes les plus étroites.

Au total des critiques : que le système de l'auteur soit né de son ouvrage, ou son ouvrage de son système, nous pensons que ce n'est pas là un bon livre. Mais, nous dira-t-on, M. Hugo est donc un homme sans talent? hélas ! non, messieurs, nous qui tranchons les mots, nous vous dirons même que c'est un homme de génie, et comme pour la critique, nous vous apporterons Cromwell en preuve de nos éloges. M. Hugo a fait autrement que ses rivaux, qui s'écartent d'inspiration des règles des rhéteurs; il s'est écarté de ses propres règles, et là où il est poussé par lui, là où il crée au lieu de traduire des mémoires, il va au sublime tout droit. La scène de lord Ormond et de lord Broghill lui appartient, celle de Milton, celle de Cromwell et de son fils, supérieure à notre sens à toutes les autres, tout l'acte de la sentinelle, la première des ouvriers, la pensée profonde et moqueuse d'asseoir devant Cromwell les fous qui regardent la tragédie de sa vie, le juif, et avec cela mille vers énergiques ou pittoresques, mille pensées hautes ou généreuses, un dialogue où l'on trouve des pages de Corneille et de l'esprit de Regnard ; enfin un lambeau de pourpre sur lequel brillent sans ordre les plus riches diamans, toutefois si bizarrement tailladés que nous défions M. Hugo lui-même d'y couper un manteau qui drape tout Cromwell : voilà ce qui fait de cet ouvrage un des livres les plus hauts et les plus défectueux, une des productions les plus pernicieuses à l'art et les plus honorables à l'auteur ; enfin un drame de l'effet le plus manqué et de la pensée la plus forte.

LETTRES

SUR

LES THÉATRES LYRIQUES.



L'Exécution. — Mlle Monbelli. — Miss Smithson. — Mlle Sontag. — Mlle Demeri. — *Nausicaa.* — La musique grecque. — Mlle Cinti.

Peuple littérateur, nous autres Français nous jugeons toujours des beaux-arts avec les idées de la littérature. Nous tenons, à la cinquième représentation, une tragédie pour connue ; il nous en faut une autre ; et, Dieu merci ! les auteurs ne manquent pas de répondre à l'appel, car la poésie est tournée au tragique. On pourrait compter sur le pavé de Paris trente ou quarante auteurs qui font plus ou moins proprement les cinq actes.

Cette méthode expéditive n'est guère applicable en musique. De ce que vous avez entendu Mme Mondonville et les orgues s'escrimer contre le Barbier de Séville, il n'en faut pas conclure que vous ayez entendu cet ouvrage. Il y a une infinité de choses dans un opéra de Rossini. A la cinquantième audition vous y pourriez découvrir des beautés que vous n'aviez pas même soupçonnées. Je tiens la gageure qu'il n'y a pas à Paris cent

amateurs qui connaissent bien, mais je dis bien, deux partitions du maître. Personne au monde ne le connaît tout entier; il ne se connaît peut-être pas lui-même. Il a oublié une foule d'idées qu'il a jetées dans les premières partitions, car c'est le propre du génie de se plaire au gaspillage.

L'exécution est à la musique ce qu'est l'action à l'éloquence. L'amateur qui ne connaît que l'*Otello* de Donzelli ne se doute pas de l'*Otello* de Rubini. Voilà plus de trois ans que je cherche le *don Giovanni* de Garcia, et ce n'est assurément pas M. Lecomte qui me le pourra rendre. Aussi les vrais dilettanti riaient-ils dans leur cravate lorsqu'on se lassait de voir sur l'affiche des Bouffes, *Otello*, *il Barbiere*, *la Donna del Lago*, *l'Italiana*, etc. Le public croyait s'ennuyer de n'entendre parler que de Rossini; c'était son Aristide. Un beau soir on lui donna du Vaccaj, et il redemanda à grands cris son pâté d'anguille. Ah! Messieurs, pendant quinze ans encore vous n'aurez que des Vaccaj en France et en Italie. Il faut au moins quinze ans pour que Rossini soit compris de tout le monde; les imitateurs se traîneront dans l'ornière, jusqu'à un homme de génie qui fera autrement par cela seul qu'il trouvera le public rassasié. Que faire jusque-là? rajeunir ces beaux ouvrages par une exécution nouvelle. N'a-t-il pas fallu la Monbelli pour vous révéler la *Cenerentola*?

On commence enfin à pratiquer ce système au théâtre italien. On a essayé de Vaccaj, on a essayé de miss Smithson; le public des Bouffes a renvoyé le nouveau compositeur au public de Feydeau; il a admiré la sublime actrice irlandaise, mais il n'en était pas moins affamé de musique: c'était bien du Rossini qu'il de-

mandait; mais..... mais..... Mlle Soutag est enfin arrivée, et le public a su ce qu'il voulait.

Ne gâtons pas cette charmante cantatrice; n'allons pas lui faire étourdiment un talent de quarante mille guinées; la volage ne nous serait pas long-temps fidèle. Rappelons-nous bien l'histoire de Gigès. Il y a peut-être encore un peu de jeunesse dans son goût et dans sa méthode : sa voix n'a pas encore acquis tous ses développemens; mais aucune virtuose n'a eu au même degré ce charme, cette poésie suave qui fait naître de vives sympathies, cette grâce qui embellit tout. Mlle Sontag aurait droit à un autre éloge; mais quand la rosière a du talent, on a tout autre chose à louer en elle que la couronne de roses qui pare sa tête virginale. L'Institut seul donne des prix de sagesse. La morale année 1827 est ensevelie à tout jamais; elle est allée grossir le passé; et l'an 1828 ne sera probablement pas grand demandeur de billets de confession.

Comme artiste, Mlle Sontag est appelée aux plus hautes destinées; elle vient de sauver le Théâtre Italien. Mlle Demeri avait aussi l'Opéra à sauver, car le départ de Mlle Cinti a singulièrement compromis ce théâtre. Louons, louons le cœur de Mlle Demeri; elle s'est montrée excellente camarade; elle est arrivée en poste de Milan au secours de l'Opéra, qui voulait absolument se passer de Mlle Cinti; a fait un *fiasco* des mieux conditionnés, et est repartie en poste pour la Lombardie. Doutez après cela de l'amitié des femmes; c'est un dévoûment à mettre en tableau. Vite et vite, M. Lubbers, punissez Mlle Cinti de sa fuite, donnez-lui ce qu'elle demande. Pourquoi vous tant regimber con-

tre cet honnête M. Damoreau, que son épouse veut résolument prendre pour ombre? les Damoreau sont-ils si rares à votre théâtre? j'en ai compté, avant-hier, jusqu'à six; mais je ne les nommerai pas, ce sera leurs étrennes.

M. Lubbers n'est pas seulement un homme du monde, c'est encore un artiste d'un grand talent. Nous lui devons la régénération du grand opéra. Si le *Siége de Corinthe* avait été donné au public sous sa direction, le *Siége de Corinthe* aurait fourni une longue et brillante carrière, car, musicalement parlant, cet ouvrage est peut-être supérieur à *Moïse*; l'exécution l'a tué. Mais quand par malheur M. Lubbers s'est chaussé d'une idée, il ne s'en déchausse pas aisément. Il en veut aux Grecs presque autant qu'à M. Damoreau. Je le dénoncerai à M. de Ribeaupierre. Eh! qu'importe que le sujet soit grec ou romain, si la partition est bonne? Vous avez, par exemple, dans vos cartons, un opéra de *Nausicaa*, dont la musique a été entendue et goûtée dans les salons; on dit que le poëme est fort habilement coupé. Que tardez-vous encore? — Mais le sujet.... — Vous avez des voix, un excellent orchestre. — Un sujet grec.... — La partition! la partition! M. Zimmermann a-t-il fait de la musique grecque? Qu'est-ce, s'il vous plaît, que la musique grecque? Je sais que M. Lesueur prépare trois in-folios sur cette matière, et j'aime autant qu'il fasse des livres que des opéras; mais jusqu'ici je ne connais de musique grecque que la Préface que l'on chante à Notre-Dame, et qui nous vient, dit-on, d'une tragédie d'Euripide. J'ai entendu *Nausicaa*, et je n'ai rien trouvé de commun entre les chants gracieux

de M. Zimmermann et ceux de l'Oraison Dominicale. Je ne sais pas trop si je n'étais pas assis auprès de M. Lubbers, et si je n'ai pas vu M. Lubbers applaudir. L'Opéra n'est pas comme les Bouffes; malgré tout son talent, Mlle Cinti (pourquoi ne puis-je pas m'habituer à dire Mme Damoreau?) Mlle Cinti ne pourrait pas se promener impunément pendant un an de *la Vestale* à *Moïse*, et de *Moïse* à *la Vestale*. Il faut un répertoire à ce théâtre, parce qu'il ne s'adresse pas exclusivement aux amateurs. Prenez du grec, prenez du romain; vous n'êtes pas encore en position d'être dédaigneux. Il faut être en landaw pour avoir droit de faire fi de la demi-fortune.

Je ne sais, mais j'augure bien de notre nouvelle année lyrique. Mlle Sontag à Louvois, l'annonce du retour de Mlle Cinti, Feydeau qui se décide enfin à remettre en mouvement sa charrette si long-temps enrayée, c'est plus qu'il n'en faut, sans doute. Puissent ces promesses ne pas être trompeuses! Puissions-nous voir le maître exécuté aux Bouffes et à l'Opéra d'une manière digne de lui; vous-même alors, monsieur, le trouverez nouveau.

Agréez, etc.



MÉTHODE NOUVELLE

POUR

APPRENDRE LA LANGUE LATINE;

Par M. Ordinaire, professeur de l'Université.



CINQ NOMENCLATURES *.

Ces cinq nomenclatures portent les titres suivans: 1° *Nomenclature de l'Epitome historiæ sacræ*, 1 vol. in-12; 2° celle du *De viris illustribus urbis Romæ*, 1 vol. in-12; 3° celle des *Fables de Phèdre*, 1 vol. in-12; 4° celle du *Supplément à ces mêmes Fables*; 5° *la nomenclature du Cornelius-Nepos*, 1 vol. in-12. Ces cinq petits volumes renferment ensemble plus de 6,000 mots. On doit obliger les élèves à en apprendre par cœur, chaque jour, un certain nombre. A l'aide de cette méthode, et sans de grands efforts d'esprit, ils arrivent, au bout de quinze à dix-huit mois, à les posséder tous. Ces mots constituent à peu près la base de la langue latine. Les élèves s'essaient ensuite à la traduction, et un dictionnaire leur suffit pour commencer ce travail dans les auteurs de quatrième classe. La progression rapide de ces études s'indique d'elle-même. Les difficultés qui restent à soumettre lorsque les jeunes gens sont parvenus à ce point des premières études, sont purement lo-

* Cinq vol. in-12. Prix de chacun, 1 fr. 50 c. à Paris, chez Jules Renouard, libraire, rue de Tournon, n° 6.
Et à la Librairie de l'Industrie, rue St.-Marc-Feydeau, n. 10.

giques. Elles les mettent dans la nécessité de supposer la pensée de l'écrivain qu'ils interprètent, d'après un fait précédent, d'après des analogies de raisonnement ou d'histoire. Cette marche, où tout est travail possible, exerce continuellement, assouplit leur pensée; les fait entrer dans les événement retracés, dans leur ordre logique et narratif.

La *Méthode* de M. Ordinaire nous paraît donc avantageuse; elle est digne des lumières du temps, en rapport avec le caractères des études générales. De plus, elle est déjà très-heureusement appliquée dans quelques-uns de nos meilleurs établissemens d'éducation.

Le libraire Charles Gosselin vient de publier un nouvel ouvrage de sir Valter Scott, intitulé *Les Chroniques de la Canongate*. C'est un cadre renfermant trois histoires dont le sujet est puisé dans les chroniques écossaises. Nous reviendrons sur cette production qui forme 4 vol. in-12, prix, 12 fr. Le même libraire en société avec MM. Maine et Delaunay-Vallée, a mis en vente un roman américain du célèbre auteur de l'*Espion* et des *Pionniers*, M. James Fenimore Cooper; ce roman a pour titre le *Corsaire rouge*, 4 vol. in-12, prix, 12 fr. Nous consacrerons un article à cet ouvrage ainsi qu'aux romans qui l'ont précédé.

M. Charles Gosselin parait s'attacher de préférence aux romanciers célèbres; ainsi déjà l'éditeur des romans de *Walter-Scott*, de *Cooper*, de *lady Morgan*, etc., il nous a fait connaître *Horace Schmit*, et va livrer au public une tradnction fidèle et élégante du roman de *Manzoni*, qui a pour titre *les Fiancés*, *histoire milanaise* du XVIIe siècle, 5 vol. in-12, prix, 18 fr.

NOUVELLES DES THÉATRES.



La littérature a aussi sa statistique. On a calculé que la matière achetante ne s'élevait, en France, qu'à huit mille individus. Les recettes des divers théâtres de Paris ne varient pas, d'une année à l'autre, de plus de deux cent mille francs. La somme est à peu près la même; la répartition seule est inégale. De là suit qu'un théâtre ne prospère qu'aux dépens du voisin.

Le Cirque de MM. Franconi, administré avec intelligence et probité, a eu, cette année, la plus large part au budget dramatique; le théâtre des Variétés a eu la moindre.

On répète à la Comédie Française, *Chacun de son côté*, comédie en 5 actes et en prose de M. Mazères, dont la représentation a été un moment douteuse. Cette pièce, dont la donnée est fort originale, avait ému de hautes puissances, mais la diplomatie a passé par là, et à l'aide de quelques suppressions il sera enfin permis à M. Mazères de montrer au public deux époux vivant chacun de son côté.

Feydeau, que le succès de *Mazaniello* condamne pour long-temps à l'inaction, prépare un petit acte sous le titre de *l'Exil de Rochester*, paroles de M. Moreau, musique de M. Russo. Au dire de ses compatriotes, ce

jeune compositeur napolitain donne les plus brillantes espérances.

La charmante comédie du *Portefeuille* de MM. Adolphe et Desforges est venue au secours de *Caleb* qui attire chaque soir la bonne compagnie au théâtre des Nouveautés. *La Joueuse*, de M. Touchard Lafosse, et *Lida*, de M. Théaulon, ne tarderont pas à venir prendre place au répertoire toujours mouvant du théâtre de la Bourse.

A l'Opéra, les répétitions de *la Muette de Portici*, de de MM. Scribe et Auber, semblent avoir absorbé toutes les facultés des chanteurs et de l'orchestre. Rien de plus monotone que le répertoire de cette auguste Académie. M. Auber a travaillé cette partition avec trop de soin pour qu'elle n'ajoute pas à sa réputation.

Une nouvelle ère va s'ouvrir pour le théâtre des Variétés ; mais la foule semble en avoir oublié le chemin. Pour l'y ramener on compte sur *Cinq ans de la Vie d'un Conscrit*.

Allons, courage! la somme disponible est aux mains du public. Les dépenses sont votées. C'est au directeur qui présentera le meilleur chapitre des voies et moyens d'y puiser sans relâche.

Mademoiselle Georges, dont le talent tragique semble avoir acquis plus de perfection et de maturité, au dire des amateurs d'Amiens, d'Angers, et de toutes les villes du midi qu'elle vient de parcourir, doit bientôt porter au sein de l'Allemagne son extérieur imposant,

ses poses nobles et héroïques, ses allures mâles et soutenues, qui la servent avec tant de puissance dans les rôles de Mérope, de Sémiramis, de Jeanne-d'Arc et des Macchabées. Une troupe française sous sa direction a obtenu de plusieurs souverains la permission de représenter nos œuvres classiques, à Francfort, Stutgardt, Munich, Leipsick, Bade, Carlsrhue, etc., dut l'ombre de Schiller s'en indigner et Goëthe en mourir de dépit. Mademoiselle Georges passera le Rhin dans les premiers jours de mars et entrera tout de suite en campagne; son premier bulletin, que nous aurons soin de publier, sera daté du grand-duché de Bade.

De l'Imprimerie de SELLIGUE, rue des Jeûneurs, n. 14.

POÉSIE.



LA VIE.

I.

Le ciel est azuré, la mer est éclatante;
Un navire nouveau part aux feux du matin.
Voyez déjà, voyez, la voile blanchissante
S'éloigne, puis se perd à l'horizon lointain.

Que de vœux différens, d'espérances contraires
Arrachent un soupir à tous ses passagers!
Que de rêves, d'ennuis, de plaisirs, de mystères,
L'un à l'autre inconnus, l'un à l'autre étrangers!

Le vaisseau cependant poursuit sa route immense:
Solitaire égaré sur l'abîme des mers,
Guidé par le destin, conduit par l'espérance;
Il sillonne en fuyant les liquides déserts!

Voguez, navigateurs!... Sort pénible et bizarre!...
Ils s'abordent sans joie et s'en vont sans regrets!
Le destin les unit, le destin les sépare,
Puis ces amis d'un jour se quittent à jamais.

Pour fuir un cœur blasé l'un cherche les voyages;
Loin du pays natal l'autre exile ses pleurs;
Celui-ci pour de l'or va braver les orages;
Celui-là du plaisir cueille en passant les fleurs.

Errant de songe en songe et d'aurore en aurore,
L'un rêve une espérance ou rêve un souvenir;
L'autre, que le malheur flétrit tout jeune encore,
Maudit ses jours passés et ses jours à venir.

Celui-ci... Mais les vents mugissent en furie;
La trombe dans les airs tient les flots suspendus:
Adieu, gloire, projets, douleurs, gaîté, patrie!
L'ouragan a cessé... le navire n'est plus!...

II.

Sur quels monts oubliés, sur quels chemins sans nombre,
Sous quels astres divers, sous quels ciels inconnus,
Le destin qui nous guide à travers la nuit sombre
Ne promène-t-il point nos pas inaperçus?

Vingt ans ont séparé deux amis de l'enfance;
Un jour les réunit!... mais quel accueil glacé!...
Ils se quittent surpris de leur indifférence;
Hélas! sans se comprendre ils parlaient du passé!....

Génie, espoir, douleurs, rêves, plaisirs, chimères,
Hors le nom qu'ils portaient, tout a changé pour eux.
Qu'ont affaire aujourd'hui leurs âmes étrangères?
L'un est riant peut-être, et l'autre malheureux.

Le temps glace le nom le plus doux à l'oreille;
Le temps détruit l'idole et renverse l'autel;
A peine il fait un pas, et le cœur se réveille,
Honteux de cet amour qu'il croyait immortel.

Un rêve se dissipe, un autre le remplace:
Le cœur est une mer que tourmentent les vents;
Chaque erreur tour à tour se soulève et s'efface,
Naît, brille et disparaît, comme les flots mouvans.

Puis la vieillesse arrive esclave et monotone,
Qui pleure sans espoir, ou languit sans désirs;
A peine quelquefois un front blanc se couronne
Des fleurs de sa jeunesse et de ses souvenirs.

III.

O vent mystérieux qui ballottes les hommes,
Va, promène a ton gré leurs pas et leurs destins;
Chacun marche au hasard sur la terre où nous sommes,
Et d'un sort inconnu suit les jours incertains.

Des sables de Libye aux bords océaniques,
Seul, avec ses pensers, se perd le voyageur;
Comme il a vu rouler les vagues atlantiques,
Il voit les souvenirs se presser dans son cœur.

Le courage sourit et vole à la victoire;
Loin du champ des combats se retourne la peur;
Celui-ci veut l'oubli !... celui-là veut la gloire;
Et vainement, hélas! tous veulent le bonheur!...

Le riche, las de tout, qui languit et soupire,
Dit au monde qu'il hait un éternel adieu;
Le mendiant navré s'efforce de sourire,
Et demande au passant l'aumône au nom de Dieu!...

Dans le calme des nuits l'infortuné médite.
Le sommeil du hameau fuit la pourpre des cours.
Pour ses vastes desseins l'ambitieux s'agite.
L'antiquaire pensif évoque les vieux jours.

Ils passent tour à tour; où vont-ils? je l'ignore:
Ils ont rempli leur rôle et tombent inconnus;
Du nord jusqu'au midi, du couchant à l'aurore,
Ils flottèrent un jour: pourquoi sont-ils venus?

IV.

Amis, voilà la vie, et nous l'aimons encore !
Et pour la prolonger nous implorons les cieux !
Et nos voix du trépas ne chantent pas l'aurore,
Comme la voix du cygne, à l'heure des adieux.

L'éternel ouragan d'une mer sans rivages,
Un menaçant désert qu'en vain nous parcourons,
La tempête nocturne au sein des monts sauvages,
Amis, voilà la vie ! et nous la regrettons !

Oh ! quels biens sont cachés sous ces larmes tardives
Que verse le mourant sur ce qu'il a maudit !
Pourquoi ces longs soupirs, ces tristesses craintives,
Et ce dernier regard vers la terre qui fuit ?

La mort a ses secrets, le cercueil ses mystères ;
Un dessein inconnu préside à notre sort.
Hélas ! l'homme ici-bas ne sait que ses misères :
Il ignore la vie, et blasphème la mort.

James-Imbert Galloix, de Genève.

STANCES

Improvisées à Rennes, en apprenant la mort de M. Legraverend, *célèbre criminaliste, et ancien directeur au ministère de la justice.*

Nous sommes dans la nuit, mais l'aube est près de luire,
Et le jour glorieux va renaître pour toi,
O déesse, après qui le monde entier soupire,
Liberté, fille de la loi !

Il n'assistera point en vainqueur à ta fête,
Celui qu'elle eût charmé par de mâles douceurs,
Celui qui s'attelait à ton char de conquête !
Tu perds un de tes défenseurs !

Encore un cœur brûlant que tu ne fais plus battre !
Encore un ferme appui de ta base emporté !
Encore un noble chef que la mort vient d'abattre
Devant tes rangs, ô liberté !

Il ne s'unira point à tes chants de victoires ;
Il meurt trop tôt d'un jour, pour lui, pour son pays !
France, voile ton front, pleure une de tes gloires !
Bretagne, pleure un de tes fils !...

Quoi ! tu maudis ton art, digne enfant d'Esculape * !
Toi qu'en vain la douleur n'a jamais supplié !
Malgré tous tes efforts la mort vient... il t'échappe !
Tu n'as pu sauver l'amitié.

Dis-moi que, dans tes bras, sur la couche fatale,
L'amour de sa patrie adoucit son tourment :
Il a su que son nom à l'urne électorale
Fut notre mot de ralliement **.

Evariste Boulay-Paty, *avocat.*

* M. Chardel, docteur-médecin, ami et compatriote de M. Legraverend.

** M. Legraverend, aux dernières élections de Rennes, n'a manqué son élection que d'un très-petit nombre de voix.



MÉMOIRES INÉDITS

DE

LOUIS-HENRI DE LOMÉNIE,

COMTE DE BRIENNE, SECRÉTAIRE D'ÉTAT SOUS LOUIS XIV ;

Publiés sur les manuscrits autographes, avec un essai sur les mœurs et sur les usages du XVIIe siècle ; par F. Barrière *.



Duclos, je crois, disait : « Nos neveux sauront tout »; nous y arrivons peu à peu ; le temps nous révèle une foule de secrets que de bonnes gens d'aujourd'hui avaient tant d'intérêt à cacher, ennemis qu'ils sont du temps présent, vieux songes-creux qui rêvent le passé, et voudraient le reconstituer à leur profit. Oh ! c'est que c'était le bon temps, que celui dont sans cesse ils nous poursuivent dans leurs harangues, à la chaire, à la tribune, au parquet des gens du roi, et dans les journaux à leur dévotion ! Admirable époque d'innocence, de loyauté, de vertu, de morale et de raison, que celle où une reine forçait à danser le fils d'un favori lâchement assassiné, pour lui faire gagner quelques demi-écus dont le malheureux avait besoin pour acheter des bas à sa mère ;

* 2 vol. in-8. Paris. Chez Ponthieu, au Palais-Royal. Prix : 15 fr. Et à la Librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10.

Où les meurtriers d'un maréchal se vantaient de leur crime commandé expressément par Louis qui recevait le nom de *juste*;

Où les cardinaux commandaient les armées de terre et de mer, faisaient des pièces de comédie, cabalaient pour leurs succès de théâtre, poursuivaient le génie qui ne se vendait pas à leurs prétentions littéraires, dansaient dans les ballets comme des rois, couraient les ruelles, se travestissaient pour aller de nuit chez des courtisanes, recevaient le jour dans leurs palais des femmes perdues de réputation, aspiraient aux cœurs des reines et se vengeaient du mépris qu'inspiraient leur amour en troublant le repos d'une maison royale, en exilant les personnes les plus rapprochées du trône, en répandant le sang à grands flots et en mettant une nation entière dans la nécessité de s'armer contre la royauté;

Où un jeune monarque, déjà l'idole des flatteurs, donnait le bal et le spectacle à l'amie d'une de ses maîtresses, pendant que la reine sa mère se mourait d'un cancer, avertie par une de ses créatures, sans pitié, qu'à la fin ses maux étaient *d'une grande puanteur*.

Où c'était offenser le ciel que de refuser à un évêque la préséance au conseil sur un vieux secrétaire-d'état laïque;

Où une femme de la cour scandalisée, comme aujourd'hui le sont beaucoup de nobles dames, de la participation que les bourgeois prenaient aux affaires du pays, disait naïvement : Les bourgeois de Paris se montrent *infectés de l'amour du bien public*;

Où un duc de Buckingham, amoureux d'une reine de France, semait, pour l'éblouir, les perles sur ses pas,

et recevait en témoignage de reconnaissance d'une façon si galante d'agir, des ferrets d'aiguillettes en diamans;

Où on tirait l'épée pour une place dans un cortége, avec approbation du souverain;

Où le parlement triomphait dans une circonstance d'apparat, se rengorgeant des honneurs que lui rendaient les Suisses, pendant que les soldats tournaient le dos à messieurs de la chambre des comptes;

Où le duc d'Enghien (le grand Condé!) trouvait une consolation à des chagrins réels, dans la jouissance des *grandes entrées;*

Où c'était une affaire grave qu'un *clinquant* d'or de plus ou de moins à un oreiller de velours violet pour le siége de *Monsieur* ou pour celui du premier prince du sang;

Où Vauban éprouvait une joie d'enfant, parce qu'il avait dîné à la Table de Louis XIV devant Namur;

Où le roi de France ne pouvait défaire sa jarretière gauche, parce que cette occupation était dans les priviléges d'un de ses valets;

Où l'étiquette était une charte cent fois plus respectable que toutes les lois du royaume;

Où l'on écrivait *le traité des droits*, afin que chacun connût ses prérogatives, et que le valet de garde-robe, autorisé à présenter au monarque la manche gauche de sa robe de chambre, n'usurpât point les fonctions du valet de chambre, seul privilégié pour la manche droite, comme le premier gentilhomme l'était pour la robe de chambre dans son entier;

Où le droit des gens était moins sacré que celui des valets du palais;

Où l'on révoquait l'édit de Henri IV en faveur des protestans; où..... Oh ! le bon, l'admirable temps!

Nous saurons tout. Déjà depuis dix ans la presse indiscrète nous a fait bien des confidences précieuses, et ce n'est pas fini.

Voici Brienne qui vient après tant d'autres, et qui nous livre dans son déshabillé toute la cour du grand roi, le grand roi lui-même, et Richelieu, et Mazarin, et Pomponne, et Louvois, et les jésuites. Dieu que c'est amusant! Brienne, historien naïf et narrateur spirituel, plaira moins que Boileau aux fanatiques de Louis XIV, mais ceux qui veulent savoir le vrai sur toutes choses, le liront avec grand plaisir. Un heureux hasard a fourni à M. Barrière les élémens du livre intéressant qu'il donne au public; il l'explique dans un avant-propos qui précède le consciencieux essai sur les mœurs et les usages du 17e siècle, dont il a fait comme une introduction aux Mémoires de Brienne. Ce hasard, nous devons lui rendre grâce; il n'a peut-être jamais mieux servi la cause de la raison, il n'a jamais fait de meilleures épigrammes. Mazarin tout entier dans l'esprit de son secrétaire, n'est-ce pas.... Mais c'est trop d'honneur pour Mazarin second, que de le comparer à l'autre.

Comment analyser ces Mémoires? ils abondent en détails, mais rien ne s'y tient. Le personnage le moins curieux de la galerie esquissée par Brienne, n'est pas assurément l'auteur. Mauvais poète, dessinateur et musicien-amateur, flatteur par position et véridique par instinct, par conscience, par éducation, secrétaire d'état à quinze ans, ambitieux, extravagant, raisonnable, libertin quoiqu'il vécût sans maîtresse et sans bel ami (comme il le dit quelque part), joueur, dévot

sans hypocrisie, quittant le ministère pour le couvent qu'il quitte bientôt à son tour pour le monde, dont il se retire encore, prisonnier chez les bénédictins et ensuite à St-Lazare : tel à peu près fut Brienne qu'on fit enfermer comme fou, et qui, s'il ne se montra pas toujours fort sage, témoigna au moins souvent qu'il avait du bon sens, de la sagacité, un goût fin et subtil, un cœur bien placé et une grande facilité à apprendre. Dans les voyages qu'il fit avant d'arriver au ministère, il vit bien des choses qu'il retint à merveille et dont il se para à l'occasion avec habileté. Plusieurs langues lui devinrent aisément familières; il rapporta de son passage dans les cours du Nord des connaissances variées qui parurent fort nouvelles en France, et qui le mirent en réputation. Il était bel homme et homme d'esprit; il réussit auprès de tout le monde et fit beaucoup d'envieux. Il commença étant enfant à être le camarade de jeux de Louis XIV en jaquette; il fit partie de la troupe des enfans d'honneur qui, un siècle plus tard, prit le titre burlesque de *Royal-Bonbon*. Ce fut alors qu'il donna au roi un canon d'or traîné par une puce, et qu'il reçut en échange une arbalète forgée et montée par Louis XIII lui-même, car ce monarque se plaisait aux travaux de l'armurier comme un de ses successeurs à ceux de la serrurerie. Ce fut alors qu'il entra au service de Mme de la Salle, gouvernante du marmot royal qui commandait la légion bambine, une pique à la main, l'épée au côté, le haussecol sur le fichu et le chapeau à plumes sur la tête : caricature délicieuse, tout-à-fait dans le goût du temps, où les travestissemens étaient tellement à la mode que Mme de Rhodez mourut laissant dans sa garde-robe des frocs

de toutes les couleurs, des habits de toutes les observances.

Brienne peint Richelieu, auquel il consacre un chapitre de ses Mémoires, avec des traits que M. Lemercier avait devinés quand il composa la belle comédie historique qu'il vient de publier *. Une des singularités qu'il ignorait peut-être, et dont il lui eût été difficile, au surplus, de tirer parti dans sa pièce, c'est la scène que nous allons citer en l'abrégeant.

Le cardinal était éperdûment amoureux, et ne s'en cachait point, d'une grande princesse. Le respect empêche ce bon comte de Brienne de la nommer. Le cardinal avait eu la pensée de mettre un terme à sa stérilité, mais on l'en remercia civilement. La princesse et sa confidente avaient, en ce temps-là, l'esprit tourné à la joie pour le moins autant qu'à l'intrigue. Un jour qu'elles causaient ensemble, riant aux dépens du cardinal: « Il est passionnément épris, madame, dit la » confidente, je ne sais rien qu'il ne fît pour votre ma» jesté. Voulez-vous que je vous l'envoie, un soir, dans » votre chambre, vêtu en baladin; que je l'oblige à » danser ainsi une sarabande; voulez-vous? il y vien» dra. — Quelle folie! dit la Princesse. » Elle accepta, et le cardinal ne se fit point attendre. Boccau, qui jouait admirablement du violon, avait été appelé: on lui avait recommandé le secret, et c'est de lui qu'on a tout su! Richelieu était vêtu d'un pantalon de velours vert; il avait à ses jarretières des sonnettes d'argent; il tenait en main des castagnettes, et dansa la sarabande que

* 1 vol. Chez A. Dupont, rue Vivienne, n. 16. Prix : 7 fr. Et à la Librairie de l'Industrie. rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

joua Boccau. Les spectatrices et le violon étaient cachés, avec Vautier et Béringhen, derrière un paravent d'où l'on voyait tous les gestes du danseur. On riait à gorge déployée. On fit retirer Boccau, et la déclaration amoureuse fut faite dans toutes les formes. La princesse traita cela de pantalonnade. Cette plaisanterie coûta cher à la reine, comme on sait! Quand on connaît le portrait de Richelieu par Philippe de Champaigne, et qu'on se figure cet homme sec, à la barbe pointue, à l'air sévère, à la moustache blanche, faisant des passe-pieds en jouant des castagnettes, on ne peut s'empêcher de rire. Mais l'amour fait de ces coups! Nous avons vu un grave et vieux docteur en droit danser en rond et chanter: *Il a passé par ici, le furon du bois joli*, avec une bande de jeunes pensionnaires, pour captiver le cœur d'une d'entre elles, qu'il finit, au surplus, par épouser. Au moins le vieux légiste n'avait ni grelots à ses jarretières, ni castagnettes.

Mazarin, dans l'intimité de qui vécut Brienne, n'a jamais été aussi bien représenté que par l'auteur des *Mémoires*, dont M. Barrière s'est rendu l'éditeur. Il avait plu au premier ministre, parce qu'écrivant sous sa dictée, il avait l'oreille fine et la main d'une incroyable vitesse, et qu'il ne le faisait jamais répéter. Ce fut une heureuse faculté pour Brienne que celle-là, dont le ciel l'avait pourvu, car elle lui valut l'exemption de trois ans pour l'exercice de l'emploi de secrétaire-d'état, et sa fortune en fut d'autant plus rapide. Brienne rendit de véritables services à ce cardinal, et puis il le prit par son endroit sensible. Une fois surtout il le charma par un madrigal en fort méchans vers, assez bons cependant pour Son Éminence, parce qu'ils étaient assez

louangeurs. Les sept rimes firent un très-bon effet; Brienne, à qui Fouquet retenait sans motifs ses appointemens de deux ans, les lui paya par ordre du Mécène charmé des complimens de son Horace.

Il est, dans les Mémoires de Louis-Henri de Loménie, cent particularités que je ne puis rapporter ici et qui en rendent la lecture fort agréable. A chaque page on trouve des choses délicieuses. Ici, que Brienne défiait en souplesse, en audace et en légèreté, Tartas, gentilhomme basque, et le Mazurier de son temps; là que les dragons envoyés par Louis XIV aux Huguenots, prenaient le nom de *missionnaires bottés*; pour les distinguer des autres qui faisaient la campagne religieuse avec eux et qui ne portaient pas de bottes. A ce feuillet nous voyons que Mazarin qui trichait en politique, trichait aussi au jeu, et qu'il appelait cela *prendre ses avantages*; à cet autre, que le cardinal, fort avare, passait une partie de ses journées à peser les pistoles qu'il retirait des tables de brelan, et qu'il mettait de côté celles qui manquaient de poids pour les produire les premières au jeu. Ces deux traits donnent de la conscience de Mazarin une très-bonne idée, n'est-ce pas? conscience de jésuite après tout.

La mort du premier ministre est sous la plume fidèlement maligne de Brienne un tableau achevé. Si la censure voulait permettre qu'on mît sur la scène cet acte du drame où Mazarin joue un si grand rôle, jamais peut-être le Théâtre Français n'aurait eu un ouvrage d'un plus grand effet. Mazarin pleurant sur les objets précieux qui ornent son appartement et qu'il faudra laisser bientôt; Mazarin se faisant peindre la figure pour cacher à ses courtisans l'état de ses traits, et démasqué

par le comte de Nogent qui se jouait avec cruauté de cette faiblesse du moribond; Guénaud disant avec franchise à cet homme si attaché aux choses de la terre, qu'il doit se préparer à les quitter, et que tout est fini désormais pour lui; les courtisans jouant dans la chambre à coucher du ministre, et faisant tout bas des épigrammes contre celui que tout haut encore ils encensent à peu près : tout cela est beau comme la vérité. L'invention ne va pas jusqu'à ces excellens détails pour lesquels nous renvoyons au livre.

La plume de Brienne n'est pas toujours fort décente, mais elle avait à raconter le XVIIe siècle et les hommes de la cour. L'écrivain met cependant toute la réserve possible dans certaines descriptions, dans le narré de certains faits; il va jusqu'à écrire en latin une anecdote scandaleuse, et qui donne des goûts de *Monsieur* une opinion factieuse, car elle le place à côté de Tilladet et de ses semblables. Il y a aussi loin de lui à Bussi Rabutin que d'Albane à Baudouin. Les Mémoires de Brienne sont une des bonnes lectures que nous connaissions; ils nous font voir le despotisme tout nu, et sont une nouvelle preuve à l'appui de ce que nous savions déjà, que le bon temps c'est le nôtre, comparativement avec celui qu'on nous prêche.



GALERIE MÉDICALE.



M. RICHERAND.

Il y aura bientôt trente ans que M. Richerand, aujourd'hui chirurgien en chef de l'hôpital St.-Louis et professeur à la Faculté de Médecine, a commencé à se faire un nom en France. On peut faire bien des choses en trente années, surtout dans les sciences où le temps bien employé est un indispensable auxiliaire du génie. Ce médecin célèbre (et non illustre, comme on l'a dit, sans doute par erreur) a eu tout l'éclat et subi tous les mécomptes des talens précoces. Ils promettent beaucoup et tiennent peu. Ce n'est pas que M. Richerand ait abandonné tout à coup une carrière si heureusement commencée par son premier ouvrage (*Nouveaux Élémens de Physiologie*). Loin de là, stimulé par un début si brillant, il n'a cessé, soit par des ouvrages nouveaux, soit par la réimpression des anciens, d'appeler sur lui l'attention du public le plus bienveillant, mais aussi peut-être le plus oublieux de l'Europe. On ne peut pas dire précisément que ses peines aient été perdues, mais toujours est-il vrai qu'il se trouve avoir une réputation tout autre que celle qu'il a paru rechercher. L'auteur des *Élémens de Physiologie*, de la *Nosographie chirurgicale*, de l'*Histoire des Progrès de la Chirurgie*, etc., ouvrages certes très-connus et dont les éditions attestent

le débit, l'auteur, dis-je, de ces traités scientifiques, n'est cité nulle part, soit comme physiologiste, soit comme chirurgien; fait incroyable, mais positif!... M. Richerand est un de ces hommes dont on ne prononce le nom qu'avec quelqu'une de ces exclamations admiratives assez harmonieuses à l'oreille, mais si vagues, si générales, qu'elles ne semblent que l'écho d'un bruit populaire, et ne signifient pas plus. En effet, peu de gens pourraient vous les motiver. Demandez à un praticien son avis sur les écrits chirurgicaux de M. Richerand; il vous répondra qu'il écrit fort bien. Questionnez qui vous voudrez sur son habileté opératoire; point de réponse. Interrogez un savant ou une dame sur sa *Physiologie*: celui-ci vous dira que son style est fort agréable; celle-là que le livre est fort amusant. Quant à son *Histoire*, les opinions sont un peu plus précises: ici le fond l'a emporté sur la forme. L'historien a touché à tant de réputations, cité tant de faits, prononcé tant de noms, que la question littéraire s'est trouvée étouffée par le soulèvement des intérêts personnels, froissés à chaque page par une critique accusée par les esprits les plus modérés, d'exagération et d'incertitude, et par les plus mécontens, d'infidélité, d'injustice, de partialité et de malveillance.

D'après ce qui précède on voit que l'opinion publique, sans refuser positivement à M. Richerand les talens et le savoir du praticien, ne lui accorde bien expressément que le mérite et l'habileté de l'écrivain. Cet éloge ne saurait déplaire en lui-même, mais l'espèce d'exclusion qui l'accompagne est fâcheuse. On peut craindre que M. Richerand n'en soit pas complétement satisfait. Médecin, c'est-à-dire membre d'un corps essentiellement

scientifique, chirurgien en chef d'un vaste hôpital, poste éminent qui parfois ne prouve pas l'habileté, mais qui toujours la suppose, en possession d'une de ces chaires qui jadis se gagnaient et maintenant se donnent, il a dû et doit chercher à faire preuve de connaissances étendues, positives, propres à reculer les bornes de l'art; il a dû par conséquent envier avant tout l'approbation des gens de l'art, plutôt que celle des gens de lettres. Dans ce cas, dire qu'il n'a obtenu que celle de ces derniers, serait presque un reproche.

L'examen de ses principaux ouvrages nous éclairera sans doute sur cet objet.

C'est en 1801 que parut la première édition des *Nouveaux Élémens de Physiologie*. La huitième et dernière a été publiée en 1825. Peu de livres, dans les sciences surtout, ont une pareille fortune. C'est là un succès réel, bien avéré. Il faut en chercher la cause dans l'utilité et le mérite du livre en lui-même et non ailleurs, toute autre cause que celle-ci n'aurait pu suffire à une si longue vie. A l'epoque de leur apparition, les *Élémens de Physiologie* étaient vraiment *nouveaux* sous tous les rapports. A peine au sortir des orages politiques, il s'opérait une sorte de renaissance pour les sciences et les lettres. Pendant long-temps en effet on n'avait imprimé que les bulletins de nos victoires. Les esprits, souriant à un avenir de paix, se tournaient volontiers vers les études pacifiques et sérieuses. Le public était donc bien disposé. L'état de la science n'était pas moins favorable. La physiologie naissait à l'École de Paris; les leçons de M. Chaussier en répandaient le goût en en démontrant l'importance. Les travaux de Haller lui avaient donné

une marche expérimentale qui promettait enfin non plus des rêves ingénieux, mais des faits positifs et des résultats pratiques. Bichat venait de publier ses *Recherches sur la Vie et la Mort* et son *Traité des Membranes*, ouvrages d'un génie vaste et brillant. Ses écrits si originaux étonnaient et séduisaient tout ensemble. Enfin c'était le moment où Pinel introduisant la philosophie dans la médecine, lui préparait le plus bel avenir.

Le livre de M. Richerand parut dans ces circonstances. Il fut accueilli avec reconnaissance, car il manquait aux besoins de l'instruction. On ne possédait sur l'ensemble de la physiologie aucun traité estimé des élèves. Les faits accumulés par les travaux des savans français et étrangers étaient assez nombreux et assez complets pour pouvoir être coordonnés en doctrine. M. Richerand l'entreprit et l'exécuta avec bonheur. Ce qu'il mit dans son livre, faits et théories, était connu déjà ; mais le tout était dispersé dans une foule de mémoires épars ou dans des ouvrages peu faciles à consulter. Les commençans ne pouvaient aller chercher la science à ces sources. M. Richerand leur rendit le service de la leur offrir toute faite, avec une méthode lumineuse dans l'ensemble, une clarté admirable dans les détails, et dans un langage harmonieux, facile et élégant. Le livre était éminemment élémentaire. Il est même un modèle du genre. Pas de digressions oiseuses, point d'étalage de science ni d'érudition ; partout une exposition simple et rapide des faits les mieux constatés. Quelques critiques ont travesti ces qualités en défauts. Ils ont trouvé l'ouvrage superficiel, incomplet, insuffisant ; ils ont eu le tort grave de ne pas faire assez attention que M. Richerand n'a rédigé ce traité que pour des

élèves, tout-à-fait étrangers à une science dont ils connaissent à peine le nom. Il lui a donc fallu se proportionner à leurs forces, et ne pas les décourager par trop de difficultés. Voilà pourquoi (du moins dans notre manière de voir) il s'est contenté d'esquisser l'histoire naturelle des fonctions, sans jamais les approfondir; voilà pourquoi il n'a pas consigné dans son livre une seule de ses propres recherches, pas dit un seul mot de ses doctrines particulières, ne voulant pas, sans doute, donner matière à controverse dans un ouvrage purement didactique.

Cette production, examinée sous ce point de vue, est également à l'abri du reproche qu'on lui a fait bien des fois de n'être qu'une compilation et une compilation tronquée. Si M. Richerand a emprunté ses principales divisions à Grimaud et à Bichat, et la plupart de ses détails à Haller, à Bordeu, à Cabanis, à Barthez, à Chaussier, et à bien d'autres encore, il faut l'en louer et non l'en blâmer. En effet pouvait-il mieux s'adresser pour des renseignemens? et d'ailleurs ne l'a-t-il pas fait sciemment et par calcul, comme on ne peut s'empêcher de le croire, vu le nombre et l'authenticité de ses emprunts? s'il n'a nommé aucun de ces auteurs, morts ou vivans, n'est-ce pas parce que leurs idées sont si reconnaissables dans son livre, qu'il a pensé que personne ne pouvait s'y méprendre, et que citer eût été une précaution inutile? C'est là une réflexion qu'aurait dû faire M. Chaussier, au lieu de prendre de l'humeur ainsi qu'il lui est arrivé, assez mal à propos comme on voit.

Il nous semble donc évident que M. Richerand n'a point prétendu, par la publication de son dernier ouvrage, au titre de grand physiologiste. Il voulut seule-

ment faire un traité utile aux élèves, et il réussit. Si cependant ses prétentions avaient été plus hautes, il se serait complétement trompé, car son livre n'a jamais été et n'est encore qu'un résumé élémentaire. En 1801 il était excellent, aujourd'hui il est à refaire. C'est l'auteur lui-même qui doit se charger de cette recomposition. Aucun écrivain médical en France ne possède aussi bien l'art de raconter, d'exposer, d'expliquer. Il n'est pas un phénomène si compliqué dans le grand rouage du corps humain que M. Richerand ne décrive avec une clarté telle que l'esprit s'en fait sur-le-champ une idée distincte. C'est là surtout le mérite incontestable des *Élémens de Physiologie*. C'est ce qui leur a assuré un succès si durable. Ce seul mérite lutte encore contre la vétusté de l'ouvrage. Le titre a beau, après trente ans et huit éditions, l'annoncer encore comme nouveau, il a vieilli dans presque toutes ses parties. M. Richerand compte trop sur le charme de son style. Pour mettre le livre *au niveau de la science*, comme on dit aujourd'hui, il ne suffit pas d'y ajouter quelques notes et d'effacer quelques lignes; l'auteur devrait le recomposer sur un plan plus vaste; il devrait y mettre ce qui y manque, un peu plus de science, et en retrancher ce qu'il y a de trop, c'est-à-dire grand nombre d'erreurs surannées et quelques vérités trop connues. Sans cette précaution, M. Richerand ne tardera pas à voir son traité remplacé par un autre plus convenable, et il est même étonnant que personne n'y ait songé jusqu'ici. Nous n'avons en France que trois autres traités de physiologie. Quoique postérieurs aux *Élémens* et tous supérieurs à ceux-ci sous le rapport de la science, ils n'ont pu leur faire perdre leur popularité. Celui de *Dumas*,

surchargé d'érudition et de métaphysique, ne peut convenir aux élèves, et les médecins de l'école de Paris eux-mêmes méprisent trop la philosophie raisonneuse et spéculative de Montpellier, pour se résoudre à y chercher les choses excellentes qu'il contient. Celui de M. Adelon, très-riche aussi, historiquement parlant, est mal écrit, dépourvu de critique, et beaucoup trop long. Le dernier appartient à M. *Magendie*. Les opinions de l'auteur y tiennent trop de place, et loin d'être un *précis* de la science, c'est plutôt un mémoire sur des expériences et des idées nouvelles, très-ingénieuses sans doute, mais encore trop contestées. C'est un livre écrit pour les savans. Il suppose dans le lecteur des connaissances fort étendues. Le contenu dément le titre. C'est cette disette d'un ouvrage élémentaire et solide à la fois, qui a protégé les *Nouveaux Élémens* contre l'oubli. La Société des Bonnes-Lettres a été bien inspirée de proposer un prix pour la rédaction d'un travail de ce genre. Désirons que son zèle ne soit pas perdu, mais doutons-en aussi; car rarement voit-on sortir de beaux produits de tous ces métiers mis en jeu par les sociétés savantes; par les trois considérations suivantes : la modicité de la récompense, les chances d'une loterie, et la peur, fondée ou non, d'un jugement de Midas.

L. P.



LE PRISONNIER DU CAUCASE.

TRADUIT D'UN POEME RUSSE DE POUSKIN.

DEUXIÈME ARTICLE.

O VIERGE du Caucase, tu les as connus ces enthousiasmes du cœur, ces ineffables voluptés qui enchantent la vie! Tes doux regards, embellis par l'innocence, ont brillé d'amour et de bonheur, lorsqu'au milieu des ombres discrètes de la nuit, ton âme brûlante de désirs se confondait avec celle de ton bien-aimé. Tu lui disais: « Jeune étranger, pourquoi cet air triste et abattu? Viens sur mon sein, oublie la liberté... oublie ta patrie! » Alors le prisonnier s'attendrissait, les souvenirs du passé s'évanouissaient; une fois même des larmes coulèrent en abondance de ses yeux. Mais, ainsi qu'un poids accablant, l'amour, quand il n'a plus d'espoir, s'appesantit douloureusement dans le cœur des mortels. Enfin le prisonnier ne fut plus maître de ses souffrances.

« Laisse-moi, dit-il à la jeune fille, je suis indigne de toi; je ne mérite pas ton amour. Ne profane pas ainsi les jours précieux de ta jeunesse. Qu'un autre soit plus heureux, son âme répondra mieux à la tienne. Il sera fidèle; il sentira le prix de ta beauté, de tes regards célestes; il goûtera les douceurs de tes innocentes caresses;

il partagera avec transport ces épanchemens de ta flamme. Moi, sans avenir, sans espoir, je me consume de douleur. Telles sont les suites d'un amour malheureux, les conséquences terribles d'une passion funeste. Laisse-moi... plains seulement ma déplorable destinée. Ah! pourquoi ne t'ai-je pas connue plus tôt, dans ces jours où je m'abanndonnais encore à de séduisantes illusions? Maintenant il est trop tard; le fantôme de l'espérance a disparu : je suis mort pour le bonheur. Qu'il est triste de ne répondre que par des larmes à un doux sourire! Comment échanger avec des lèvres glacées les brûlans baisers d'une amante! Les forces de mon cœur sont épuisées; je suis insensible jusque dans tes bras. Lorsque ta bouche effleure voluptueusement la mienne, et que les heures s'écoulent ainsi délicieusement pour toi, je souffre, hélas!... une autre occupe toutes mes pensées, son image chérie me poursuit en tous lieux; elle m'apparaît mystérieusement comme un songe... je la vois... je l'appelle... vers elle je m'élance... j'oublie tout... Abusé par mes sens, je me livre à toi; je crois la presser sur mon cœur, et c'est toi que j'embrasse... Voilà ce qui fait couler mes larmes; voilà ce qui cause mes tourmens. Qu'attends-tu de moi? Ces fers... hélas! c'est tout ce qui me reste. Mes souvenirs, mes chagrins, tu ne peux les partager. Adieu... tu connais le secret de mon cœur... donne-moi la main pour la dernière fois. Tu ne souffriras pas toujours...l'absence guérit l'amour d'une femme; il passe, l'ennui lui succède; l'amour revient, et la beauté se laisse fléchir encore. »

Immobile, tremblante, pâle comme l'ombre du soir, la Circassienne écoutait ces paroles. Son regard fixe, étonné, exprimait le reproche et le sombre désespoir.

Sa main glacée était restée dans celle du prisonnier ; elle gardait le silence ; enfin elle poussa un long soupir, et avec l'accent déchirant de la douleur : « Etranger, lui dit-elle, ah! pourquoi n'ai-je pas su lire dans ton cœur? pourquoi me suis-je livrée à toi pour toujours? Ton amie n'a pas long-temps reposé sa tête sur ton sein. Ils ont fui avec la rapidité de l'éclair, ces instans d'ivresse; ne reviendront-ils plus? n'est-il plus jamais de bonheur pour moi?... Hélas! que ne m'as-tu laissé une si douce illusion?... Par pitié seulement!... tu aurais pu flatter mon inexpérience. Une caresse feinte, le silence même... aurait suffi. J'aurais soulagé ton destin; soumise à tes moindres désirs, ma tendre sollicitude aurait veillé sur toi; j'aurais protégé ton sommeil, respecté le doux repos de ton âme accablée. Tu n'as pas voulu... Mais... qui est-elle... cette heureuse amante? Tu aimes... tu es aimé... je comprends tes souffrances... ah! ne sois pas insensible à celles que j'endure. Pardonne à l'expression de ma douleur. » La poitrine de l'infortunée était suffoquée par des sanglots ; cependant ses yeux ne versaient pas de larmes. Eperdue, respirant à peine, elle était tombée sans mouvement aux genoux de celui qu'elle aimait encore. Le prisonnier avait relevé la jeune Circassienne; il la soutenait dans ses bras, et lui prodiguait les soins les plus touchans. « Ah! calme-toi, s'est-il écrié; et moi aussi, ne suis-je pas la victime du sort? mon cœur n'est-il pas en proie à tous les tourmens d'un amour sans espoir? Non... je ne suis pas aimé; j'aime seul, je souffre seul. Ainsi qu'un feu qui s'éteint, et duquel s'élève encore une légère fumée, je finirai mes jours dans cette vallée solitaire. Je mourrai loin des rives chéries de mon enfance. Ces steppes seront mon

tombeau, et cette pesante chaîne se rouillera sur mes os proscrits. »

Les étoiles suspendues à la sombre voûte des cieux avaient disparu, et l'on voyait déjà blanchir les cimes des montagnes couvertes de neige. Les yeux baissés, la tête tristement penchée vers la terre, le Russe et la Circassienne se sont séparés en silence. Depuis ce moment le prisonnier, resté seul, n'avait plus revu la fidèle compagne de sa captivité.

Un jour qu'il errait pensif non loin des murs qui forment l'enceinte de l'aoul, il entend tout à coup le cri de guerre *faboun**!... *faboun !* répété mille fois par les échos d'alentour. De toutes parts règne le plus grand tumulte. Le bruit éclatant des armes retentit. Les cottes de mailles étincelantes brillent confondues avec les noirs manteaux de feutre. Les chevaux impatiens blanchissent leurs freins d'écume. L'aoul tout entier s'est levé pour voler au combat, et du penchant des Caucases se précipitent comme un torrent les sauvages enfans des forêts. Altérée de sang, avide de pillage, leur troupe s'élance le long des rives du Kouban.

Cependant la nuit couvre de son ombre le sommet des roches antiques. La lune paraît tremblante dans le ciel, et la lueur de son disque argenté se réfléchit sur les chamières blanchâtres de l'aoul. Tout se tait dans les steppes. Les cerfs sommeillent tranquillement penchés sur les eaux. Le cri tardif des aigles a cessé, et l'on entend seulement encore le galop lointain des chevaux

* *Faboun* signifie littéralement un troupeau de chevaux. C'est un mot oriental en usage dans plusieurs dialectes. Le sens qu'il présente dans cette occasion répond au cri *à cheval*.

dont le bruit se prolonge sourdement dans les montagnes. Mais quelqu'un s'avance rapidement dans l'obscurité... C'est elle... c'est la jeune fille. Un long voile blanc tombe sur ses épaules. Triste, pâle, elle s'est approchée du Russe. Sa bouche charmante s'ouvre pour lui parler. Ses longs cheveux, noirs comme l'ébène, flottent sur son sein. D'une main elle tient une lime; dans l'autre brille un poignard : on eût dit qu'elle allait à un rendez-vous fatal, à quelque mystérieux combat. « Fuis, étranger, dit-elle, fuis... Nulle part le Circassien ne te rencontrera. Ne perds pas les heures propices de la nuit. Prends ce poignard. Les ténèbres déroberont ta trace à tous les yeux. » En même temps elle s'incline aux pieds du prisonnier. Le fer crie sous la lime. Une larme involontaire s'échappe de la paupière de la jeune fille. La chaîne se rompt, tombe et résonne. « Tu es libre... fuis, répète-t-elle encore; adieu... » Son regard était calme, mais sinistre; il exprimait toutes les angoisses de l'amour. Un vent violent agitait son voile et le faisait tournoyer autour de sa tête. « Ma bien-aimée, s'est écrié le Russe, je suis à toi... à toi jusqu'au tombeau! Abandonnons ensemble ces funestes contrées; viens... fuis avec moi. — Non... non... il a disparu pour moi... le charme de la vie. Je n'attends plus rien... J'ai connu le bonheur... et tout a passé... J'ai tout perdu, même l'avenir!... Fuir avec toi!... jamais!... tu en aimes une autre... va... tu la retrouveras... aime-la... Pourquoi gémir? pourquoi se plaindre?... adieu... que l'amour te protége, qu'il soit avec toi... toujours... adieu... oublie ce que j'ai souffert... donne-moi la main... » Le cœur du prisonnier, ranimé par l'espérance, battait avec transport; il vole dans les bras de sa

libératrice, et le baiser si amer de l'adieu fut pour eux le baiser de l'amour.

Les deux jeunes gens se tenant par la main sont descendus lentement sur le rivage. Déjà le Russe s'est précipité dans le fleuve, et nage au sein des vagues écumantes; déjà il avait atteint l'autre bord, et en gravissait péniblement les rochers escarpés, lorsque soudain un bruit sourd retentit dans l'abîme. Il entend dans le lointain un long gémissement. Il monte sur la rive sauvage et tourne la tête. L'horizon s'éclaircissait, mais il ne voit la jeune fille ni près du rivage ni au pied de la montagne. Tout semble frappé de mort... A peine le frémissement du zéphyr trouble-t-il le calme profond dans lequel la nature se trouve plongée. Mais, à la clarté de la lune, il aperçoit dans le fleuve un cercle mobile qui sillonne la surface de l'onde, qui s'efface et disparaît. Il a tout compris... Il salue d'un dernier regard l'aoul, les murailles qui l'entourent, et cette plaine où il menait paître son troupeau. Les ténèbres avaient fait place au jour : il commençait à luire sur les sombres vallées; l'aurore avait paru... Le jeune homme marchait le long d'un chemin s'étendant à perte de vue dans les steppes. Déjà à travers les vapeurs légères du matin il a vu briller les baïonnettes des soldats russes, et son cœur a tressailli aux cris des vedettes cosaques qui veillent du haut des Kourgans.



L'ERMITE DES ALPES,

NOUVELLE;

PAR A. BIGNAN *.



Le roman est de tous les genres de littérature celui qui a subi le plus de changemens successifs et revêtu le plus de formes diverses : capricieux et mobile par la nature de son objet, il s'est modifié avec les vices, les vertus, les ridicules et les passions de l'homme, dont il est l'expression vivante; il a suivi de siècle en siècle les variations de l'esprit et du cœur humain; né dans l'Asie, il semble d'abord reproduire dans ses fables riantes un reflet de la couleur brillante et pure du ciel oriental; transporté de l'Asie dans la Grèce, il y conserve sa poétique origine; exilé de la Grèce avec les arts et les lettres, il se réfugie sous la tente voyageuse de l'Arabe, qu'il charme par le récit de ses enchantemens. Les croisades et la chevalerie lui impriment une couleur nouvelle; en célébrant les fées et les saints, les paladins et les géans, il devient un fidèle écho des croyances populaires du moyen âge; de la lice du tournoi et

* Un volume in-18. Prix : 3 fr. 50 c. A la Libraire universelle, rue Vivienne, n. 2; chez Hubert, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois, n. 222.

Et à la Librairie de l'Industrie, rue St.-Marc-Feydeau, n. 10.

du pont-levis du château, il passe sur les rives du Lignon où il dépose la lance pour la houlette; mais bientôt il remplace les fadeurs de la bergerie par des fanfaronnades et de grands coups d'épée. Après avoir été tour à tour, dans le XVIIe et le XVIIIe siècle, burlesque, satirique, frondeur, philosophique, immoral et licencieux, il semble remonter vers son origine, il redevient naturel sous la plume de Bernardin de St-Pierre et de M. de Châteaubriand. Enfin, pour se conformer aux goûts et aux besoins de notre époque, il contracte une alliance intime avec l'histoire; le siècle demande donc des romans *historiques*, non point à la Genlis, mais à la Walter-Scott : l'amour du réel et du positif s'est étendu jusqu'au domaine de la fiction. On aura beau crier à l'anarchie, à la confusion des genres : en vain prétendra-t-on que ce mélange de l'histoire et du roman a l'inconvénient de trop rabaisser l'une et de trop élever l'autre : le succès est une réponse péremptoire à toutes les objections de la critique; d'ailleurs, le genre dont il est question est le genre le moins justiciable des pédans et des rhéteurs. *Aristote et sa docte cabale* n'ont que faire ici : libre dans le choix et l'exécution de ses sujets, le romancier doit n'avoir qu'un but, celui de plaire et d'intéresser; quand il a su atteindre ce but il a réussi. Son ouvrage fût-il contraire aux règles, sa gloire n'en n'est pas moins légitime : l'orthodoxie est dans le succès.

D'après ce préambule on pourrait conclure que faire l'éloge des romans historiques c'est faire la critique de tous ceux qui ne le sont pas : loin de nous cette pensée! autrement il faudrait condamner les sauvages amours d'*Atala*, les sublimes rêveries de *René*, les brillantes

infortunes du *dernier des Abencérages*, et certes nous ne sommes pas de ces juges intolérans qui mettent à l'index des chefs-d'œuvre. Nous aimons trop le génie pour ne pas haïr la censure; nous avons prétendu seulement constater la tendance littéraire de notre siècle sous le rapport des romans; mais, comme le despotisme ne mène à rien de bon, même en littérature, nous ne proscrivons pas totalement les ouvrages de pure invention, lorsqu'ils nous intéressent. Que M. Bignan se rassure donc! quand même le peu d'étendue de son roman ne nous défendrait pas de le juger d'après les doctrines applicables à des compositions plus importantes, les auteurs qu'il a pris pour modèles lui serviraient de bouclier contre les traits de notre critique : il y a des noms qui sont une sauvegarde.

L'*Ermite des Alpes* est composé dans le même système qui a produit *René* et *Adolphe*; c'est moins une série d'événemens extraordinaires et compliqués que l'analyse d'un sentiment, le développement d'une situation, la statistique de l'une des nombreuses passions du cœur humain. Le sujet de la *nouvelle* de M. Bignan est celui de *Mirrha* dans un sens inverse : c'est un père qui aime sa fille; cet amour est un sentiment plus rare sans doute que celui d'un frère amoureux de sa sœur, comme dans M. de Châteaubriand; mais il est plus vraisemblable que celui d'une fille qui aime l'auteur de ses jours, comme dans Ovide. Toutefois la nature de ce sujet est probablement la cause du grand courroux de M. de Bonald contre M. Bignan, en lui défendant de publier sa *nouvelle* dans un recueil périodique; il lui a écrit que les lecteurs honnêtes et amis des bonnes mœurs regrettaient qu'il n'eût pas choisi un

sujet moins *révoltant*, et que le bureau de censure avait cru devoir supprimer les peintures trop vives qui le rendaient encore plus *dangereux*. On ne conçoit pas pourquoi M. de Bonald a lancé ses anathèmes contre un ouvrage qui ne peut pas offrir de *danger* pour les *mœurs*, puisque le vice y est représenté d'abord malheureux, ensuite repentant, et enfin consolé par la religion. *L'Ermite des Alpes* est au contraire composé dans un but moral; il tend à prouver, selon les paroles de son auteur, « que si le cœur humain contient le germe des » passions les plus criminelles, le sein de Dieu ren- » ferme des trésors inépuisables d'indulgence et de mi- » séricorde, et que la religion peut donner au repentir » sur la terre un avant-goût de cette paix inaltéra- » ble que l'innocence est appelée à savourer dans le » ciel ».

Le lieu de la scène est l'hospice du Grand-St-Bernard, et l'action se rattache à une époque fameuse, le passage de l'armée française. Le père Ambroise, infirmier de l'hospice, retrouve un de ses anciens amis, le capitaine de St-Géran; tandis que l'armée repose plongée dans un profond sommeil, il lui raconte comment, lassé du tourbillon des plaisirs et des agitations du grand monde, il est venu se réfugier dans le calme de la vie monastique; il lui avoue son criminel amour pour Louise, la fuite de sa fille, le hasard qui les a réunis l'un à l'autre pour peu d'instans, et le trépas de cette malheureuse victime, dont les restes sont encore déposés dans la chapelle des morts. « C'est là, dit-il, que depuis treize an- » nées elle est ensevelie, telle à peu près que le trépas » l'a surprise : la mélancolie et la sérénité de son visage » semblent offrir une dernière image de ses chagrins

» dans ce monde et révéler déjà une première trace de
» son bonheur céleste. »

Le capitaine de St-Géran, qui n'a pu écouter sans frémir le récit du père Ambroise, le conjure de le mener dans la chapelle : là, en présence du cadavre de Louise, il avoue que c'est lui qui a engagé la jeune fille à fuir la maison paternelle, et qu'en refusant de réaliser sa promesse de l'épouser il a causé ses malheurs et sa mort. Le père Ambroise lui pardonne ses torts, et St-Géran se précipite dans les bras de son vieil ami : « spec-
» tacle touchant et pieux qui, personnifiant en quelque
» sorte deux idées abstraites, montre la religion accueil-
» lant le repentir dans son sein ». Un roulement de tambour arrache le capitaine à cette scène déchirante, il part et va se faire tuer à Marengo. Quant au père Ambroise, il périt plus tard enseveli sous une avalanche, en cherchant à sauver des malheureux : « pour
» un soldat de Jésus-christ c'est mourir dans un poste
» d'honneur ».

Telle est à peu près l'analyse de l'ouvrage de M. Bignan; la critique peut reprocher à ce jeune auteur de n'avoir pas supprimé quelques passages trop abondans en descriptions de lieux et en réflexions philosophiques; d'avoir quelquefois trop brillanté, trop maniéré, trop poétisé son style où l'on retrouve souvent l'habitude de l'*alexandrin*. Malgré ces légères taches, l'*Ermite des Alpes* porte l'empreinte d'un véritable talent : l'intérêt en est pressant et animé, surtout vers la fin, et le style a beaucoup de rapidité et d'éclat. M. Bignan était connu jusqu'à présent par un recueil de poésies, par plusieurs succès académiques et par les fragmens d'une traduction en vers de l'Iliade, qu'on dit être achevée. La *nouvelle*

qu'il publie donne une heureuse idée de son talent dans un genre nouveau; comme poète, comme prosateur, il a des titres au brevet de *doktor in utroque*. Nous ne pouvons que conseiller la lecture d'un ouvrage dont le mérite principal consiste dans la peinture d'une passion neuve, chose assez rare maintenant, et dans un style clair et brillant, qualité non moins rare. L'*Ermite des Alpes*, *romantique* dans son sujet, est donc *classique* dans son exécution; il a emprunté aux deux écoles ce que chacune a de meilleur : tel est le secret de réussir : la France a besoin d'une littérature de *coalition* pour obtenir une majorité d'hommes de talent.

Le *Mercure* a souvent inséré des vers de M. Bignan; pour donner à nos lecteurs un spécimen de sa prose, nous citerons le début de sa *nouvelle*.

« C'était le 29 floréal de l'an VIII de la République » Française. L'armée de réserve passait le Grand-St-Ber» nard qui, après un silence de tant de siècles, s'éton» nait de retentir tout à coup du bruit de la guerre; » mais aussi pour réveiller ses échos endormis depuis » César et Charlemagne, il ne manquait rien moins que » la grande voix de Bonaparte. Ce Bonaparte, qui allait » jeter des fers à l'Italie avec des proclamations de li» berté, semblait vouloir dompter la nature, afin de » s'essayer à vaincre les peuples et les rois. S'il franchis» sait les hauteurs du St-Bernard, c'était pour faire » l'apprentissage du trône; car il n'y avait en lui de » républicain que ses paroles; sa pensée était toute des» potique, et à travers les replis de la redingote grise » du général, on apercevait déjà le manteau de pour» pre de l'empereur. Mais sa gloire était une enveloppe » brillante qui lui servait à cacher la profondeur de ses

» desseins ; les bulletins de ses victoires avaient popularisé son nom, et l'étendard aux trois couleurs commençait à devenir pour tous les partis un signe de » ralliement : c'était un fanal dans la tempête. Cet étendard qui, vainqueur à Fleurus et à Jemmapes, venait » de voyager à l'ombre des pyramides du Caire et de » Memphis, flottait alors au sommet des Alpes, autre » espèce de pyramides naturelles et vivantes qui dureront plus long-temps que leurs sœurs d'Egypte. Quarante mille Français gravissaient les flancs du St-Bernard, pour se précipiter de là, comme l'avalanche, » sur Marengo ; mais cette armée qui marchait à la victoire, offrit presque l'image d'une déroute, tant le » passage de la montagne était hérissé d'obstacles et de » périls ! Point d'ordre, point de rangs ; les soldats s'avançaient l'un après l'autre, appuyés sur leurs fusils » ou de grands bâtons ferrés, à travers des sentiers » roides et raboteux, bordés par une double ceinture » de rochers et de précipices ; leurs pieds, fermes ailleurs sur les champs de bataille, glissaient sur la » neige, et plusieurs roulaient au fond de l'abîme : » Bonaparte manqua lui-même y tomber..... Un pas de » plus..... que serait devenue l'Europe ? »

Le style de ce morceau est plein de mouvement et de chaleur ; on le retrouve dans beaucoup d'autres parties de la *nouvelle* de M. Bignan. N'en déplaise à M. de Bonald et consorts, l'*Ermite des Alpes* mérite d'être lu, et il le sera avec plaisir : l'opinion publique le vengera du tort que lui a fait la censure.

SCÈNES ÉPIQUES

ET

DRAMATIQUES.

Tel est le titre d'un volume que M. Nestor de Lamarque se propose de publier. Aujourd'hui que tout s'use, même le bizarre, nous nous empressons de mettre au jour cet essai d'un genre neuf mais intelligible, qui appartient à la fois au classique et au romantique, mais, quoi qu'il en puisse être, à un ordre de poésie très-remarquable, à une grande variété de moyens. Le chantre de *la Liberté*, en se plaçant sous l'inspiration immédiate de l'époque, a pris rang parmi les poètes qui méritent le plus de fixer notre attention. Le morceau suivant n'a pas besoin de sommaire ; il suffira d'en lire l'épigraphe, tirée de l'écrivain célèbre qui a fait contraster avec l'éclat ordinaire de son style, et une philosophie toute nationale, les deux grandes figures de Washington et de Bonaparte.

« Quelque chose me dit que ma destinée s'accomplit ; si ce n'est pas aujourd'hui même, elle n'en sera que plus funeste : elle ne peut reculer que vers le malheur. »

Les Natchez, t. II, p. 229.

Aux champs de Waterloo quel spectre se présente
C'est la Mort ! et l'Honneur se place à ses côtés...

Déjà sous sa faux menaçante
Et sous sa bannière imposante,
Ainsi que des épis la moisson jaunissante,
Tombent les bataillons à flots précipités.
Les braves ont péri, mais leur chef vit encore.

LA MORT.

Tous les tiens sont à moi.
Qu'attends-tu?

LE GUERRIER.

Du destin je subirai la loi,
Et ce n'est pas toi que j'implore.

LA MORT.

Mais Caton...

LE GUERRIER.

Ce Caton, que son trépas honore,
Combattait pour la liberté;
Je combats pour ma gloire : elle n'est pas perdue!
Et mon ÉTOILE encor, sur moi redescendue,
Evoquera les jours de ma prospérité.

LA MORT.

Vaine erreur! Qu'as-tu fait de ton antique audace?

LE GUERRIER.

Ah! j'affrontai cent fois ta sanglante menace,
Et l'on connaît assez mon intrépidité.

LA MORT.

Montre-la : que dira l'univers qui t'admire?

LE GUERRIER.

Il a vu qu'en trois pas je reprends un empire!
Il dira que l'espoir jamais ne m'a quitté.

LA MORT.

Ici je ne suis rien, ailleurs je suis affreuse !
Je puis rendre ta fin sinistre, malheureuse :
D'une longue souffrance...

LE GUERRIER.

Eh bien ! je souffrirai.

LA MORT.

Meurs plutôt maintenant.

LE GUERRIER.

Je l'ai dit, je vivrai.

LA MORT.

Si tu m'évites glorieuse,
Nécessaire je t'atteindrai !

LE GUERRIER.

Je laisse faire au sort, et je l'accomplirai.

CLASSIQUES LATINS.



M. Panckoucke a fait paraître la huitième livraison de la collection des traductions des auteurs latins, ou Bibliothèque latine-française, publiée par M. Jules Pierrot, professeur de rhétorique à l'université, et professeur suppléant à la faculté des lettres.

M. Pierrot a pensé, avec raison, qu'une version élégante et fidèle, mise à côté des classiques latins, remplacerait avec avantage, pour la plupart des lecteurs, ces longues notes qui font oublier le texte, et souvent encore sans donner la solution des difficultés les plus graves. Une traduction est un interprète prompt, et nécessaire même à ceux qui n'ont pas oublié les leçons de leur jeunesse, et qu'un mot viendrait quelquefois arrêter au milieu de leur lecture.

La traduction des dix-sept premiers livres de Justin publiée dernièrement par M. Panckoucke, fait beaucoup d'honneur à MM. Boitard et Pierrot; cette traduction représente avec fidélité la manière rapide, spirituelle et souvent éloquente de l'historien latin. Obligé de resserrer en quelques pages l'histoire du monde, Justin saisit habilement les traits heureux qui peignent d'un mot le génie des grands hommes et des peuples entiers; s'il paraît quelquefois trop court aux modernes privés de tant de monumens historiques, il devait plaire sin-

gulièrement à ses contemporains, qui retrouvaient dans son livre les grands jalons de leur gloire. Aussi a-t-il fait oublier celui-là même qu'il avait pris pour modèle, Trajan-Pompée. Une notice de M. Laya donne un nouveau prix à la traduction de Justin.

La belle entreprise de la collection des classiques latins se continue avec zèle; la riche galerie des grands maîtres de l'antiquité, la plupart honteusement travestis et imprimés d'une manière si peu digne d'eux, pourra, grâces aux soins du nouvel éditeur de leurs œuvres immortelles, briller aux premiers rangs dans les bibliothèques des savans, des magistrats et de tous ceux qui aiment à puiser aux sources et à cultiver les belles-lettres. Cette grande collection, qui n'avait jamais été exécutée dans son ensemble, est un véritable service rendu à la littérature; elle mérite toutes sortes d'éloges et d'encouragemens. Déjà l'éditeur a publié *Juvénal, Pline le jeune, Velleius-Paterculus, Cornelius-Nepos, Florus, Valère-Maxime* et *Justin*. *Suétone, Stace* et *César* sont sous presse. Prix: 7 fr. chaque vol.; chez l'éditeur C. L. F. Panckoucke, rue des Poitevins, n°. 14.

Et à la Librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10.

Voyage dans les cinq parties du monde, où l'on décrit les principales contrées de la terre, les curiosités naturelles, industrielles, scientifiques ou littéraires, les mœurs et les coutumes des nations, les formes de leurs gouvernemens, leurs forces de terre et de mer, leurs richesses, leurs cultes, les notabilités, les villes et les

populations des différens états; *par M. Albert-Montémont.*

Cet important ouvrage formera 6 vol. grand in-18, imprimés sur raisin fin satiné, et contiendra 36 cartes coloriées, dessinées par M. Perrot et gravées avec beaucoup de soin par MM. Tardieu et Chartier. Prix des 6 vol., 30 fr., et par la poste 34 fr. 50 cent.; à Paris, chez Selligue, imprimeur-libraire et éditeur, rue des Jeûneurs, n. 14, et chez Charles Béchet, libraire, quai des Augustins, n. 57.

Les deux premiers volumes, comprenant l'*Europe*, avec 13 cartes, sont en vente. Les quatre autres, qui doivent renfermer, le 3e l'*Asie*, le 4e l'*Afrique*, le 5e l'*Amérique*, et le 6e l'*Océanie*, paraîtront successivement de mois en mois. En tête du premier volume se trouve une mappemonde où les deux hémisphères sont représentés avec leur convexité et les deux pôles à la hauteur et au méridien de Paris; les continens y sont coloriés de manière à ce que la vue embrasse d'un regard toute leur surface.

L'auteur des *Lettres sur l'Astronomie*, et du *Voyage aux Alpes et en Italie*, ouvrages qui ont déjà eu plusieurs éditions, est trop avantageusement connu dans le monde savant pour qu'il soit permis d'insister sur le mérite de ce nouveau travail; c'est une statistique raisonnée du globe, d'après les documens les plus nouveaux, entremêlée de considérations dans lesquelles on montre les états de la terre, d'abord dans leur ensemble, ensuite dans leurs particularités pour arriver à l'examen de leurs villes principales.

Le format in-18 n'a été adopté que pour la commodité des lecteurs; tout y est substantiel et aucune place

n'est accordée à la frivolité, soit dans les textes, soit dans les cartes, comme on le voit dans une foule d'autres productions.

Le *Voyage en Grèce*, poëme en neuf chants, par M. Pierre Lebrun, auteur de *Marie Stuart*. 1 vol. in-8. Prix : 6 fr. Chez Ponthieu, libraire, au Palais-Royal.

Examen du Salon de 1827. Ire et IIe livraisons. Deux brochures in-8. Prix : 3 fr., et franc de port 4 fr. A Paris, chez Roret, libraire, rue Hautefeuille ; et chez les principaux libraires ;

Tous ces ouvrages se trouvent aussi à la librairie de l'Industrie, rue St-Marc-Feydeau, n. 10.



THÉATRES.



De la Mise en scène et du Ballet.

C'est une vérité fâcheuse que de nos jours la littérature fuit le théâtre; la peinture et la musique l'en ont chassée : de là un art nouveau, auquel on a donné le nom de *mise en scène*.

Autrefois les fonctions d'un régisseur se bornaient à régler le répertoire de la semaine, à surveiller la distribution des rôles, et à haranguer le public quand il brisait les banquettes. Une figure humaine et une culotte de soie suffisaient pour faire un régisseur. Les choses ont bien changé, vraiment! Le régisseur ne harangue plus, parce qu'il a ses gendarmes en habits de claqueurs qui suffisent pour contenir le parterre et représenter l'opinion publique; mais les pièces qu'on lit au comité ne sont plus que des programmes : c'est lui qui est chargé d'en faire des ouvrages. Il calcule les entrées et les sorties, médite le mouvement des groupes, donne un ballet à la joie, un chœur à la tristesse, fait une introduction avec du papier haché qu'il appelle de la neige, brûle au finale deux onces de résine, et, nouveau Salmonée, fait rouler deux lourdes charrettes pour sauver l'innocence par un coup de tonnerre.

Demens! qui nimbos, et non imitabile fulmen
Aere et cornipedum pulsu simularet equorum.

Au théâtre, tout est sacrifié au plaisir des yeux. La Comédie Française elle-même a cédé à l'entraînement général. On connaît de très-honnêtes gens qui n'ont vu deux fois *Régulus* que pour voir deux fois le Tibre, et la représentation fidèle du tableau de M. David n'a pas peu contribué au succès de *Léonidas*.

Est-ce donc à défaut de talent que la littérature cède le pas à l'art du décorateur et de la mise en scène? je ne le pense pas. C'est l'effet de l'agitation de la vue. Il n'y a plus de vie privée en France; chacun prend plus ou moins part aux intérêts généraux; l'esprit se fatigue à ce perpétuel exercice; quand il arrive au théâtre tous ses ressorts sont détendus, et il ne les veut pas tendre de nouveau pour des hémistiches. Les géomètres ne sont pas les seuls qui demandent à une représentation de Phèdre : « Qu'est-ce que cela prouve? » C'est donc aux sens qu'il faut parler. Aucun directeur de théâtre n'a fait ce raisonnement, car on ne raisonne pas dans les coulisses; mais l'intérêt personnel a un instinct qui ne se trompe jamais.

Voulez-vous avoir une preuve de ce qu'on avance? allez louer une loge au Cirque de Franconi. Deux ans passés à peine la bonne compagnie ne s'aventurait guère sur le boulevart du Temple. Vous y verrez aujourd'hui la chambre des pairs en frac et le conseil d'état en redingote.

On a beau faire, on ne peut pas lutter contre la disposition générale des esprits. Il faudrait des prodiges pour ramener le public au goût de la littérature dramatique, et je ne crois pas que les bottiers de Paris chaussent beaucoup d'hommes de génie. Tant que la poli-

tique sera un terrain contesté, il n'y aura d'autre spectacle en France que le ballet, l'opéra et les chevaux des frères Franconi, parce que la littérature ne peut pas fleurir lorsqu'elle n'est plus une occupation pour le public. On n'acquiert pas du talent de propos délibéré, seul, dans sa chambre, devant un cahier de papier vélin. Il faut que le public vous y pousse; que sais-je? il vous faut peut-être des ennemis ; et un article politique bien frappé vous fera plus de jaloux que dix comédies en cinq actes, parce qu'il y a un avenir dans un article politique, il n'y a qu'un fauteuil académique dans dix comédies.

Mais, dira-t-on, le ballet est bien usé. J'ai vu, à l'Opéra, des bâillemens solennels aux *Filets de Vulcain*. On n'est ennuyé que des visages. Le public sait par cœur tout le personnel de l'Opéra. Des figures nouvelles piqueraient sa curiosité; le jour que Mlle Mimi-Dupuis vint prêter ses grâces espiègles à la *Somnambule*, il y eut une grande jubilation parmi les élus. Nous avons à Paris une institution mortelle pour les théâtres royaux; c'est la pension. Elle cloue, bon gré, mal gré, les acteurs sur les planches; ils y sont usés; il faut que le public les y voie mourir dans une agonie de dix ans. C'est un abus; il durera.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin, qui ne donne pas de pension, et qui peut toujours courir après le mieux, va vous prouver ce que peuvent sur le public de nouveaux visages. Le ballet des *Grecs* vient d'obtenir un succès d'enthousiasme à Bordeaux ; la troupe dansante de Bordeaux va prendre la poste et arriver avec les *Grecs* à la Porte-Saint-Martin. Cet échange de

talens entre la capitale et les provinces est juste et utile. Tout Paris sera cet hiver à la Porte-Saint-Martin.

Quant à la littérature dramatique, elle peut, je crois, envoyer ses billets de faire part. La résurrection sera-t-elle prochaine? Je le désire plus que je ne l'espère. Il y a tant de choses dans ce désir!

POST-SCRIPTUM.



Il y a de par le monde une grande nouvelle littéraire, c'est le changement de notre politique, et le *Mercure*, tout étranger qu'il soit aux combinaisons ministérielles, n'en doit pas moins enregistrer dans ses colonnes innocentes la chute d'une administration qui ne l'était guère. Ce sera pour nous une prochaine occasion de réflexions, que, non pas encore le triomphe des lumières sur l'ignorance, la victoire de la civilisation sur la sottise, mais la fin d'un joug odieux et ridicule, la première déroute de l'armée à longues armes et à courtes robes. Les Omar de toutes les tailles et de toutes les espèces qui en voulaient à toute la nation pensante, écrivante ou étudiante, sont au moins arrêtés dans leur marche triomphale. Les révérends pères de la persécution sont chassés de leurs avant-postes. Les lettres, les arts, les sciences, la pensée humaine ont au moins obtenu une trève au vaste système qui depuis six ans pesait sur eux. Faut-il se réjouir de ce résultat? la civilisation serait-elle comme ces hommes célèbres qui vieillissent, et auxquels les demi-succès suffisent? Nous ne le croyons pas.

Sans prendre les choses de si haut, le *Mercure*, en

sa qualité d'organe de la littérature, aura bientôt à examiner la réaction de notre politique moins oppressive sur les travaux de l'intelligence, qui aspire à être indépendante. Contentons-nous aujourd'hui de quelques nouvelles, en attendant que nous puissions discuter des doctrines. Le théâtre ministériel nous montre d'autres acteurs, cela veut-il dire aussi que nous aurons un autre répertoire? Le fait est que le monde ne ressemble pas mal dans ce moment à un foyer de théâtre avant la levée du rideau. On s'occupe plus de la composition de la troupe que du fond des pièces que l'on doit représenter. Aurons-nous les vieux pensionnaires avec les nouveaux chefs d'emploi? les doublures tiendront-elles long-temps la place des supérieurs? Enfin on vit de questions dans tous les cercles, et la société a l'air de danser sur un point d'interrogation.

Nous sommes persuadés que jamais l'Almanach des 25 mille adresses n'aura eu plus de succès que cette année. En effet on jette tant de noms dans le public pour les fonctions que la haine ou l'incapacité ont rendues vacantes, qu'on ne peut se mettre au courant de toutes les visites à faire aux mille excellences ou fractions d'excellences en herbe, qu'à l'aide de l'utile recueil qui vous instruit avec exactitude de la rue et du numéro de tous les personnages connus.

Nos auteurs comiques sont embarrassés de faire des

pièces. Ah! mon Dieu! qu'un homme d'esprit monte seulement en cabriolet comme y monte plus d'un modèle, qu'il aille dans les salons de la grandeur tombée et de la grandeur à son aurore, il trouvera souvent le même monsieur promettant de rester fidèle, et jurant de devenir parjure; qu'il entre ensuite dans un bureau de journal, il reverra son homme poussant à la colère ceux qu'ailleurs il dépeint comme des *antipacifiques*. Qu'en ce moment l'auteur comique ne reste pas dans son cabinet, et dans quinze jours je lui réponds qu'il pourra y revenir avec un sujet.

Il peut d'autant plus se mettre à la besogne, que l'on annonce une ère un peu plus libre pour nos théâtres. Le mariage de Figaro pourrait bien d'ici à quelques jours reparaître sur l'affiche. Ce serait un assez bon prospectus pour un ministre de l'intérieur. On ajoute, du reste, que ce départment va être divisé en sections dont on choisira pour chefs quelques-uns des noms honorables de notre littérature. Le *grenier d'un homme de lettres* devenu un salon! Diable! si l'on voit cette métamorphose, on croira à la retraite éternelle de M. de Corbière.

Quoi qu'il en soit de ces nouvelles et des combinaisons de la politique, il paraît, comme premier résultat, que les lettres françaises peuvent concevoir quelques espérances. Nous verrons bien.

De l'Imprimerie de SELLIGUE, rue des Jeûneurs, n. 14.

POÉSIE.



LA PERTE DE L'ANIO.

AU MARQUIS T. DE BAROL.



EXTRAIT D'UN RECUEIL INÉDIT DE M. DE LAMARTINE, INTITULÉ HARMONIES POÉTIQUES.

J'avais rêvé jadis au bruit de ses cascades,
Couché sur le gazon qu'Homère avait foulé,
A l'ombre des vieilles arcades
Où la Sybille dort sous son temple écroulé;
Je l'avais vu tomber dans les grottes profondes
Où la flottante Iris se jouait dans ses ondes,
Comme avec les crins blancs d'un coursier des déserts
Le vent aime à jouer pendant qu'il fend les airs;
Je l'avais vu plus loin, sur la mousse écumante,
Diviser en ruisseau sa nappe encor fumante,
Etendre, resserrer ses ondoyans réseaux,
Jeter sur le gazon le voile errant des eaux,
Et, comblant le vallon de bruit et de poussière,
Poursuivre au loin sa course en vagues de lumière!
Mes regards, à ses flots suspendus tout le jour,
Les cherchaient, les suivaient, les perdaient tour à tour;
Comme un esprit, flottant de pensée en pensée,
Qui les perd et revient sur leur trace effacée;

Je le voyais monter, rouler, s'évanouir,
Et de ses flots brillans j'aimais à m'éblouir!
Il me semblait revoir ces longs rayons de gloire
Dont la ville éternelle avait ceint sa mémoire,
Remontant vers leur source à travers l'âge obscur,
En couronner encor les sommets de Tibur,
Et quand des flots hurlant dans leurs larges abîmes
Mon oreille écoutait les murmures sublimes,
Dans ces convulsions, ces voix, ces cris des flots,
Multipliés cent fois par de roulans échos,
Il me semblait entendre, à travers la distance,
Les secousses, les pas, la voix d'un peuple immense
Qui, pareil à ces eaux, mais plus prompt dans son cours,
Fit du bruit sur ces bords, et s'est tu pour toujours!

O fleuve! lui disais-je, ô toi qui vis les âges
Prêter et retirer l'empire à tes rivages!
Toi, dont le nom chanté par un humble affranchi
Vient braver, grâce à lui, le temps qu'il a franchi;
Toi, qui vis sur tes bords les oppresseurs du monde
Errer, et demander du sommeil à ton onde *,
Tibulle soupirer les délices du cœur,
Scipion dédaigner les faisceaux du licteur,
César fuir son triomphe au fond de tes retraites,
Mécène y mendier de la gloire aux poètes,
Brutus rêver le crime et Caton la vertu:
Dans tes cent mille voix, fleuve, que me dis-tu?
M'apportes-tu des sons de la lyre d'Horace,
Ou la voix de César qui flatte et qui menace,
Ou l'orageux forum d'un peuple de héros,
Dont la voix des tribuns précipitait les flots,
Et qui, dans sa fureur, montant comme ton onde,
Trop vaste pour son lit, débordait sur le monde?

* Mécène, dans les derniers temps de sa vie, ne pouvait dormir qu'à Tibur, au bruit des cascatelles. (*Historique.*)

Hélas ! ces bruits divers ont passé sans retour !
Plus d'armes, de forum, de lyre, ni d'amour !
Ce n'est qu'une eau qui pleut sur le rocher sonore,
Ce n'est qu'une eau qui tombe et qui murmure encore.
Que dis-je ! il murmurait : il ne murmure plus ;
De leur lit desséché ses flots sont disparus ;
Et ces rochers pendans, et ces cavernes vides,
Et ces arbres privés de leurs perles liquides,
Et la génisse errante, et la biche, et l'oiseau
Qui vient sur le rocher chercher sa goutte d'eau,
Attendent vainement que l'onde évanouie
Rende au vallon muet le murmure et la vie ;
Et dans leur solitude, et dans leur nudité,
Semblent prendre une voix, et dire : Vanité !...

Ah ! faut-il s'étonner que les empires tombent,
Que de nos faibles mains les ouvrages succombent,
Quand ce que la nature avait fait éternel
S'altère par degrés et meurt comme un mortel ?
Quand un fleuve écumant, qu'ont vu rouler les âges,
Disparu tout à coup, laisse à nu ses rivages ?
Un fleuve a disparu ! mais ces trônes du jour,
Ces gigantesques monts, crouleront à leur tour ;
Mais dans ces cieux semés de leur sable splendide
Tous ces astres éteints laisseront la nuit vide ;
Mais cet espace même à la fin périra,
Et de tout ce qui fut, un jour rien ne sera.
Rien ne sera, Seigneur ; mais toi, source des mondes,
Qui fais briller les feux, qui fais couler les ondes,
Qui sur l'axe du temps fais circuler les jours,
Tu seras, tu seras ce que tu fus toujours !
Tous ces astres éteints, ces fleuves qui tarissent,
Ces sommes écroulés, ces mondes qui périssent,
Dans l'abîme des temps ces siècles engloutis,
Ce temps et cet espace eux-même anéantis,
Ce pouvoir qui se rit de ses propres ouvrages,
A celui qui survit ce sont autant d'hommages !

Et chaque être mortel par le temps emporté
Est un hymne de plus à ton éternité.

Italie ! Italie ! ah ! pleure tes collines
Où l'histoire du monde est écrite en ruines !
Où l'empire, en passant de climats en climats,
A gravé plus avant l'empreinte de ses pas ;
Où la gloire, qui prit ton nom pour son emblème,
Laisse un voile éclatant sur ta nudité même :
Voilà le plus parlant de tes sacrés débris.

Pleure ! un cri de pitié va répondre à tes cris.
Terre que consacra l'empire et l'infortune,
Source des nations ! reine ! mère commune !
Tu n'es pas seulement chère aux nobles enfans
Que ta verte vieillesse a portés dans ses flancs ;
De tes ennemis même enviée et chérie,
De tout ce qui naît grand ton ombre est la patrie !
Et l'esprit inquiet qui dans l'antiquité
Remonte vers la gloire et vers la liberté,
Et l'esprit résigné qu'un jour plus pur inonde,
Qui, dédaignant ces dieux qu'adore en vain le monde,
Plus loin, plus haut encor, cherche un unique autel
Pour le Dieu véritable, unique, universel:
Le cœur plein tous les deux d'une tendresse amère,
T'adorent dans ta poudre, et te disent : Ma mère !
Le vent, en ravissant tes os à ton cercueil,
Semble outrager la gloire et profaner le deuil !
De chaque monument qu'ouvre le soc de Rome
On croit voir s'exhaler les mânes d'un grand homme ;
Et dans ce temple immense où le Dieu du chrétien
Règne sur les débris du Jupiter païen,
Tout mortel en entrant prie, et sent mieux encore
Que ton temple appartient à tout ce qui l'adore !...

Sur tes monts glorieux chaque arbre qui périt,
Chaque rocher miné, chaque urne qui tarit,

Chaque fleur que le soc brise sur une tombe,
De tes sacrés débris chaque pierre qui tombe,
Au cœur des nations retentissent long-temps,
Comme un coup plus hardi de l'audace du temps,
Et tout ce qui flétrit ta majesté suprême
Semble, en te dégradant, nous dégrader nous-même!
Le malheur pour toi seule a doublé le respect!
Tout cœur s'ouvre à ton nom! tout œil à ton aspect!
Ton soleil, trop brillant pour une humble paupière,
Semble épancher sur toi la gloire et la lumière;
Et la voile qui vient de sillonner tes mers,
Quand tes grands horizons se montrent dans les airs,
Sensible et frémissante à ces grandes images,
S'abaisse d'elle-même en touchant tes rivages!

Ah! garde-nous long-temps, veuve des nations!
Garde au pieux respect des générations
Ces titres mutilés de la grandeur de l'homme,
Qu'on retrouve à tes pieds dans la cendre de Rome!
Respecte tout de toi, jusques à tes lambeaux!
Ne porte point envie à des destins plus beaux!
Mais semblable à César, qui, quand l'heure fut prête,
De son manteau de pourpre enveloppa sa tête,
Quel que soit le destin que couvre l'avenir,
Terre! enveloppe-toi de ton grand souvenir!
Que t'importe où s'en vont l'empire et la victoire?
Il n'est point d'avenir égal à ta mémoire.



LE MIROIR MAGIQUE.



Premier chapitre des Aventures de CORNÉLIUS AGRIPPA.
Chronique romantique du seizième siècle.

LE seizième siècle vit agiter toutes les grandes questions de l'ordre social. Comme la religion et la politique, les sciences eurent leurs révolutions. Dans la fermentation générale des esprits, dans l'ébranlement de toutes les croyances, au milieu de la superstition opiniâtre des uns et de l'orgueilleuse ivresse des autres, le génie de l'homme eut la fièvre, et dans l'énergie de son premier essor, dans ses rêves de perfectibilité, il crut que rien ne résisterait à son audace : on eût dit que le fameux levier d'Archimède était trouvé. Les orateurs de ce siècle étaient des Titans intellectuels qui se partageaient la domination du ciel aussi bien que celle de la terre. Un moine, qui dans tout autre âge eût borné son ambition à devenir le chef de son ordre ou à embarrasser par des arguties scolastiques les argumentateurs du cloître, déclarait en quelque sorte la guerre à Dieu même, dans la personne de son vicaire apostolique; et ce vicaire était un Léon X, dont les architectes bâtissaient des temples dans les airs. Un petit gentilhomme génois, armé d'une simple aiguille aimantée, avait donné tout un monde nouveau à la reine d'Espagne. Un empirique, parlant un jargon moitié

latin moitié allemand, le fougueux Paracelse, détrônait dans les écoles Hippocrate et Galien, brûlait tous les livres et ne consultait plus que les astres. Enfin ce siècle de grands monarques, de grands pontifes, de grands capitaines, de grands séditieux, de grands philosophes, etc., etc., eut aussi son bouffon par excellence, qui se moqua de tout et parodia tout, frappant impunément de sa marotte les rois, les papes, les hérétiques, les moines, les savans, les guerriers; mais digne encore, par son génie, d'être appelé de nos jours un *Homère grotesque* *.

Parmi ces hommes d'une énergique volonté, les uns persécutés, les autres caressés par les monarques, brillait le rival de Paracelse, l'illustre Cornélius Agrippa, successivement militaire, docteur en droit, professeur d'hébreu, théologien aux conciles, médecin, astrologue, qui a tout su et écrit sur tout, même sur la vanité des sciences **. Jeune encore et déjà fier à juste titre d'un nom qui avait fait le tour de l'Europe, Cornélius s'était fixé à Lyon et y exerçait la médecine, après avoir subi tous les hasards et les périls d'une vie aventureuse. Mais il était principalement consulté comme astrologue, et l'on sait qu'il lui en coûta cher pour avoir fait l'horoscope du connétable de Bourbon.

Cornélius avait terminé ses visites du matin et s'était renfermé dans son laboratoire pour s'y livrer à ses méditations solitaires, ou aux opérations les plus secrètes

* C'est ainsi que, le premier, M. Charles Nodier a appelé Rabelais. Voyez la préface du *Cromwel* de M. V. Hugo.

** Voyez son livre *De incertitudine et vanitate scientiarum declamatio invectiva*. In-8. *Coloniæ*, 1527.

de son art. Jetant un coup d'œil dédaigneux sur sa table, où étaient négligemment entr'ouvertes les lettres des plus puissans souverains qui l'appelaient vainement à leur cour, il choisit un vieux manuscrit, et après en avoir lu quelques pages avec attention, il laissa retomber sa tête sur son sein, et dit d'un ton profond de découragement :

« A quoi bon tant de veilles, de lectures et d'études laborieuses, tant de mystères arrachés aux passions, à l'avenir? le terme de ma carrière est la mort : le médecin et ses malades courent également à cette conclusion inévitable. A peine entrevoyons-nous quelques éclairs de la vérité, que nous fermons à jamais les yeux! Combien la plus longue vie est courte encore! Ah! si je pouvais seulement prolonger la mienne de quelques siècles, pour ne pas laisser après moi des travaux trop incomplets! »

En cet instant, un léger bruit se fait entendre à la porte du philosophe : on ouvre, et il voit entrer un homme dont l'aspect a quelque chose qui l'étonne et s'empare vivement de son imagination. Cet homme paraît être un voyageur; il y a dans sa démarche et toute sa personne un singulier mélange de force, de fatigue, de verdeur et de vieillesse : ses cheveux sont touffus quoique blanchis; son front pâle et son visage n'offrent aucune ride; ses yeux étincellent d'un feu vif; l'expression de ses traits est celle de la sagesse, mais d'une sagesse acquise dans les épreuves de la douleur; ses pas s'appuient sur un bâton de pélerin, et à sa ceinture pend un sac de soie sur lequel sont brodés des caractères hébreux.

« Pardonnez à un étranger sa visite importune, dit-il

à Cornelius; mais j'ai ouï tant de prodiges de votre savoir, que passant par cette ville, j'ai espéré en éprouver moi-même les admirables effets. »

Agrippa n'avait pas moins d'orgueil que de mérite; mais en présence de cet étranger, il sentit malgré lui le besoin d'être modeste : ce fut donc avec une bienveillante affabilité qu'il lui répondit :

« On vous a sans doute exagéré mes talens, et vous en reconnaîtrez, hélas! l'insuffisance! Que sont quelques secrets, pénibles fruits de longues années d'étude?

« — Que parlez-vous de *longues années*? répliqua l'inconnu avec un amer sourire ; êtes-vous seulement arrivé à votre huitième lustre? Mais n'importe, vous possédez, assure-t-on, un miroir magique dans lequel vous pouvez reproduire, grâces à votre art. l'image d'une personne dont les distances nous séparent, ou dont la mort nous a privé pour jamais. Voulez-vous me montrer dans cette glace miraculeuse, une fille adorée dont le souvenir est tout ce qui reste à son père? Une telle vue serait plus douce pour moi que tout ce qu'il y a de plus précieux sous le ciel..... excepté l'asile de la tombe! »

Cornélius Aprippa n'accordait pas facilement la vue du miroir magique, même à ceux qui l'imploraient au nom de la puissance, ou au prix de cet or qu'il n'est pas toujours permis aux sages de fouler aux pieds. Mais il ne lui vint pas même à l'idée qu'il pût hésiter d'accéder à la demande de l'inconnu. Sans plus de réflexion, l'astrologue s'affubla de son manteau doublé d'une fourrure de renard blanc, mit sur sa tête son chapeau pyramidal, imité de la coiffure des mages de Pharaon, posa sur son sein le pentacle ou linge symbolique à cinq

plis, figurant les cinq sens, se serra les reins avec une ceinture que son scalpel avait taillée sur un cadavre ravi au cercueil, et y suspendit une épée sans fourreau; fermant ensuite hermétiquement toutes les issues de son cabinet pour en exclure la clarté du jour, Cornélius s'arma de sa baguette et pirouettant sur lui-même, prononça les paroles d'une incantation qui résonnèrent à l'oreille de l'étranger comme la mélopée d'une poésie mystérieuse : soudain une lumière surnaturelle éclaira le labortoire, en se reflétant par intervalle sur un miroir devant lequel passait et repassait sans cesse un nuage flotttant.

« Quel était le nom de ta fille? demanda Cornélius.

» — Myriam.

» — Etait-elle épouse ou vierge?

» — Vierge et sans tache, comme la neige des plus hauts sommets.

» — Depuis combien d'années l'as-tu perdue?

» — Depuis combien d'années ! ah! je ne saurais les compter.

» — C'est cependant essentiel, car à chaque dixième année je dois agiter ma baguette, jusqu'à ce que ta fille paraisse à tes yeux.

» — Eh bien ! agite ta baguette, et ne te lasse pas. »

Cornélius crut entrevoir dans cet étrange visiteur le caractère d'une inexplicable infortune qui devait faire excuser ce qu'il y avait d'impérieux dans ses réponses; il agita donc sa baguette une première fois, une seconde, une troisième, et puis encore, encore, pendant longtemps; chaque fois qu'il s'arrêtait en interrogeant l'inconnu du regard, celui-ci lui criait : « Agite, agite encore».

« Malheureux! dit enfin Agrippa, te raillerais-tu de mon art? Celle que tu te prétends désireux de revoir a-t-elle jamais existé? Le nuage couvre encore la glace magique.

» — Agite encore, agite toujours, répéta le voyageur avec un accent irrésistible. »

C. Agrippa éprouvait une singulière curiosité qui triompha de son impatience et de son doute. Lorsqu'il crut, d'après ses calculs, avoir compté par les mouvemens de son bras fatigué plus de quinze siècles, la vapeur s'écarta peu à peu, et il vit se dessiner dans le miroir une perspective que l'étranger contempla avec une inexprimable émotion de tendresse et de douleur. Dans le fond s'élevaient de hautes montagnes couronnées de cèdres; un fleuve coulait dans la plaine, et sur ses bords paissaient des chameaux; plus près, dans une source limpide qui allait porter ses humbles flots dans le fleuve voyageur, des brebis se désaltéraient ou lavaient leurs blanches toisons. Sous un palmier à l'écart, une jeune fille, dans le costume oriental et d'une rare beauté, trouvait un abri contre les ardeurs du midi, sous l'ombrage d'un palmier.

« Myriam! Myriam! s'écria l'étranger en étendant vers elle sa main tremblante, ma fille; ma bien-aimée! je te revois... Oui, c'est elle, c'est Myriam; elle sourit, elle pense peut-être à l'amour de son père. Ah! prononce une seule parole, Myriam, c'est moi... me voici.» Et il s'élançait vers le miroir enchanté.

« Arrêtez, dit Cornélius, vous avez fait évanouir le charme. » Et le nuage en effet balança de nouveau sur la glace son réseau vaporeux.

L'inconnu, au désespoir, porta les mains à son front,

comme celui qui, éveillé d'un songe chéri, cherche à retrouver dans l'obscurité le sommeil et ses illusions fugitives. Quand il fut un peu revenu de son accablement, il tira de son sac de soie une bourse pleine d'or, et voulut l'offrir à Cornélius; mais celui-ci la refusa. « Non, non, dit-il, je ne saurais rien accepter de vous; je serai assez récompensé si vous voulez m'apprendre qui vous êtes. »

L'inconnu paraissait hésiter douloureusement dans sa réponse, lorsque, parcourant des yeux le laboratoire de l'astrologue, il aperçut une peinture qui en décorait les murailles.

« Quel est ce tableau? demanda-t-il.

» — Vous voyez, répondit Agrippa, l'œuvre admirée d'un de nos plus anciens peintres, qui a représenté sur cette toile *le Sauveur portant sa croix*.

» — Et cet homme, quel est-il, là, à gauche, dans le coin du tableau?

» — Cet homme, dit Agrippa, surpris tout à coup d'une ressemblance étrange entre l'inconnu et cette figure, cet homme est le malheureux infidèle qui donna un soufflet au Christ en lui reprochant de marcher trop lentement; et depuis ce temps-là le malheureux est condamné à marcher lui-même sur la terre jusqu'au second avénement du Sauveur.

» — Eh bien! ce malheureux, c'est moi, s'écria l'étranger, qui sortit à ces mots. » Cornélius, convaincu qu'il avait reçu la visite du JUIF ERRANT, resta longtemps encore comme en extase devant le tableau. . .

. . . .

Post-Scriptum du Rédacteur.

L'auteur, qui nous a autorisés à insérer ce fragment, nous prévient qu'il a emprunté à un poète anglais, M. Niel, l'idée de la visite qu'Assuérus le juif errant fait à Agrippa. Mais ce n'est là qu'une scène d'une espèce de tableau dramatique des croyances et des opinions du seizième siècle : Cornélius Agrippa y jouera un grand rôle parce que c'est en quelque sorte lui qui nous mettra en rapport avec ses illustres contemporains. Le juif errant, que nous reverrons sans doute, est un des personnages poétiques ou de tradition que l'auteur doit associer aux personnages historiques, pour compléter son tableau, et donner un corps et la vie aux superstitions populaires, comme aux idées religieuses ou politiques, qui changèrent la face de l'Europe dans le siècle de Léon X et de Charles-Quint. L'idée philosophique d'un tel livre mériterait d'être adoptée et fécondée par une imagination comme celle de Charles Nodier qui possède déjà, dit-on, dans son portefeuille une chronique curieuse du Juif errant. Notre auteur, qui nous en révèle l'existence, se dit de ses amis, et compte peut-être sur son aide pour guérir son héros Agrippa de sa soif de longévité par les confidences d'Assuérus ; mais il préférerait livrer lui-même toutes ses notes à l'auteur de Jean Sbogar, et il nous prie d'être ici ses interprètes auprès de lui. Le *Mercure* acceptera avec reconnaissance la chronique de Cornélius Agrippa, quel qu'en soit le rédacteur. N'oublions pas l'épigraphe du livre : C'est le portrait de Cornélius, tracé par un auteur latin dans cette phrase précise :

Ipse philosophus, dæmon, heros, deus et omnia. R.

SUPPLÉMENT

A LA DERNIÈRE ÉDITION

DU THÉATRE DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY;

Ou Lettres critiques d'un professeur de l'Université sur la traduction des Fragmens de Ménandre et de Philémon par M. Raoul Rochette.



Le père Brumoy, égaré par le système de traduction le plus mensonger qui ait passé par une tête de traducteur, a donné aux hommes du monde et à ceux de nos littérateurs qui n'ont pas fait de fortes études, une idée fausse et incomplète du théâtre des Grecs. Si le succès de son ouvrage s'est soutenu jusqu'à nos jours, c'est moins parce qu'il renferme des parties bien traitées que parce qu'il n'en existe pas d'autre. Lorsqu'on annonça que M. Raoul Rochette, membre de l'Institut, chevalier de la Légion-d'Honneur, professeur d'archéologie, conservateur-administrateur de la Bibliothèque du Roi, rédacteur du *Journal des Savans*, etc., etc., allait remettre en lumière, revoir, corriger et considérablement améliorer le travail du père Brumoy, le public crut, sur la foi de quelques journaux, que notre littérature allait enfin avoir un livre sur le théâtre des Grecs. Nous, qui avions lu l'*Histoire de la Suisse*, qui avions entendu

M. Raoul Rochette professant l'histoire des Papes et l'archéologie au collége Duplessis et à la Bibliothèque du Roi, nous qui l'avions vu expliquer avec la même facilité des médailles et des hiéroglyphes, tour à tour historisant, numismatisant, hellénisant, nous eûmes peu de confiance en cette entreprise. Un tel travail, outre d'immenses connaissances, aurait demandé toute une vie de savant, et M. Raoul Rochette promettait son Père Brumoy de livraison en livraison, dans l'espace de temps que M. Boissonade aurait mis à revoir les épreuves. Nous sommes de ceux qui n'ont pas foi en la science expéditive, et, de peur de succomber à la tentation, nous achetâmes sur les quais la vieille édition du père Brumoy.

Cependant l'ouvrage faisait fureur à l'Institut parmi les poëtes et les membres de la section des beaux-arts. C'était presque une honte que de n'avoir pas fait inscrire son nom sur un aussi beau monument; les gravures seules valaient l'argent. L'entraînement est un des plus grands avantages de la vie. On plaît tant à ceux qu'on imite et dont adopte les avis! membre de l'Académie j'aurais refusé; candidat en espoir, je me résignai de bonne grâce. Hélas! au moment même où je venais d'acheter le père Brumoy avec des gravures, M. Raoul Rochette passait sur le pont des Arts, sa dernière livraison sous le bras. Savez-vous à quel indice je reconnais qu'un ouvrage est écrit avec conscience? Au visage de l'auteur.

Pour peu qu'une entreprise littéraire dépasse six ou huit cents pages, l'homme de lettres doit arriver à son dernier volume, le teint plombé, les cheveux incultes, l'œil éteint. Dieu de bonté! non, jamais M. Raoul Ro-

chette n'eut le visage plus Apollonien que le jour qu'il put prendre sa dernière livraison sous son bras! Sa bouche s'ouvrait au sourire, ses yeux étincelaient, ses cheveux, qui ont comme ceux de M. de *** en ses portraits le privilége de ne jamais grisonner, recouvraient ses tempes en boucles bien soigneusement peignées, bien reluisantes. Quel dommage que M. Raoul Rochette ne puisse pas être embrassé par nos femmes savantes pour l'amour du grec! jamais la science ne leur aurait apparu sous des dehors plus aimables.

Je m'armai de patience, je consumai à lire M. Raoul Rochette plus de nuits que M. Raoul Rochette n'en avait mis à composer; mais je ne pus jamais parvenir à trouver du Raoul Rochette : je ne trouvai jamais que le père Brumoy dans le texte et tous les annotateurs français et allemands dans les notes. Je relus bien soigneusement le titre, le nom de M. Raoul Rochette y brillait en gros caractères qui avaient l'air de narguer le père Brumoy. De volume en volume, voici enfin venir la traduction des fragmens de Ménandre et de Philémon. Encore une fois, hélas! elle est copiée avec précipitation de quatre ou cinq traducteurs. M. Raoul Rochette a religieusement conservé leurs contre-sens, et il a revu les textes dans la traduction latine. Si la réputation d'helléniste que M. Raoul Rochette avait prise commence à chanceler, on peut assurer du moins qu'il est assez bon humaniste : toute l'Académie n'en est pas là.

Grâces soient rendues au professeur qui vient de faire bonne justice de cette compilation si négligée! Il pousse M. Raoul Rochette de contre-sens en contre-sens, d'anachronisme en anachronisme; là où les précurseurs de M. Raoul Rochette ont menti au texte, il démontre que

M. Raoul Rochette a menti au texte. Il n'a donc pas traduit, qu'a-t-il donc fait? des notes! Le professeur le poursuit encore dans ses notes; il indique toutes les sources où elles ont été puisées; *six* seulement appartiennent à M. Raoul Rochette, et elles sont presque toutes erronées. On ne plombe pas son teint à une aussi rude besogne.

« Voici, dit le professeur, voici le trait saillant qui » a été loué par les journaux comme un grand trait d'é» rudition : l'auteur veut prouver, contre Voltaire, que » les *Nuées* d'Aristophane n'ont point eu d'influence » sur la mort de Socrate, et la raison la plus décisive » qu'il en donne, c'est qu'elles ont été représentées » vingt-cinq ans avant cet événement. Cette belle dé» couverte traîne partout, vous la trouverez dans un » mémoire de Freret, dans l'article de Clavier sur Aris» tophane. Il est certain, dit-il, que les *Nuées* n'eurent » aucune influence sur la condamnation de Socrate, » qui n'eut lieu que vingt-trois ans après. » Le professeur observe, avec beaucoup de raison, dans une note qui lui appartient, avantage que n'ont pas toutes les notes, il observe que Socrate, dans *l'Apologie de Platon*, compte *Aristophane au nombre de ses accusateurs*, de ceux qui *ont préparé de longue main son accusation*, qui ont contribué à faire naître *dans l'esprit de ses juges, dès leur première jeunesse, les préventions dont il va être victime.*

M. Raoul Rochette acceptera peut-être avec reconnaissance le reproche d'avoir emprunté sa fameuse note à M. Clavière, car M. Gail a reproduit cette opinion dans une note de son *Anthologie grecque*, et je soupçonne véhémentement M. Raoul Rochette de ne l'avoir

» archéologue Kœhler, à qui M. Raoul Rochette prétendait donner des leçons, a fait une si complète justice. Il faut lire cette terrible critique pour savoir jusqu'où peut aller un homme qui, le nez au vent, se lance comme un perdu au beau milieu d'un sujet qu'il connaît à peine, et s'empresse d'alléguer aux autres ce qu'il ne sait pas encore..... Ceux qui liront les lettres suivantes, ne douteront pas que la traduction des fragmens de Ménandre et de Philémon ne fût réservée au même sort. Cela étant, on conviendra qu'il n'aurait pas été fort honorable pour nous que cette espèce de correction nouvelle fût administrée à M. Raoul Rochette par des étrangers. Montrons-leur donc que nous savons aussi, quand nous le voulons, faire nos affaires, nous autres.... Il est bon qu'une telle atteinte à l'honneur de l'érudition française puisse être repoussée par un des plus jeunes et des plus obscurs professeurs de notre Université! »



LE VOYAGE DE GRÈCE,

POEME;

PAR M. PIERRE LEBRUN *.



Sans rebattre les idées anciennes et actuelles que le nom de Grèce réveille dans tous les esprits, et faisant grâce au lecteur de tout préambule sur un sujet si fécond, présentons bien vite une idée générale du plan de M. Lebrun, par les titres qu'il a donnés à chacun des chants de son poëme : 1 le Thémistocle, 2 le Péloponèse, 3 l'Attique, 4 Constantinople, 5 l'Insurrection, 6 l'Insurrection en Morée, 7 les Montagnes, 8 le Départ de la flotte, 9 le Bazar de Smyrne : telles sont les divisions, assez vagues, de l'ouvrage. Chaque titre est pour l'auteur un thème qu'il développe ou dont il s'écarte à son gré. Ce ne sont pas des chants, parce qu'il n'y a pas de poëme, et il n'y a pas de poëme parce qu'il n'y a ni action ni personnages; ce sont donc des élégies, des odes, des méditations sur la Grèce, inspirées à l'auteur par son voyage et par les événemens de l'insurrection. L'ouvrage est précédé d'une préface et d'un prologue en vers adressé aux puissances chré-

* Un volume in-8°. Prix : 6 fr. A Paris, chez Ponthieu; à Leipsick, chez Michelsen;

Et à la Librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10.

tiennes; il est suivi de notes sur les mœurs des Grecs et des Turcs. Les vers ne sont que pour moitié dans l'épaisseur du volume : cette proportion est heureuse, s'il est vrai que les lecteurs du jour aient perdu le goût de la poésie, proposition qu'il serait bon d'examiner, car elle n'est pas d'une évidence absolue, mais que nous laissons de côté pour le moment.

Depuis les premiers jours du réveil de la Grèce, il a été publié beaucoup de prose et de vers sur ce grand événement. M. Lebrun arrive le dernier, et cependant il avait composé la moitié de son poëme avant que personne songeât à la Grèce. Il nous l'assure dans sa préface, et il dit vrai. En 1820, l'auteur d'*Ulysse* et de *Marie-Stuart* s'embarqua à Marseille sur le navire grec *le Thémistocle*, pour aller parcourir cette terre toute poétique, peu connue, peu visitée, et que l'*Itinéraire* de M. de Châteaubriand avait presque révélée à l'Europe. Les Grecs, à cette époque, paraissaient tellement broyés sous le despotisme, selon l'expression de l'illustre voyageur, que l'observateur ne pouvait guère espérer leur prochaine régénération. M. Lebrun publiant son *Voyage poétique* en 1827, profite avec bonheur des faits et des noms héroïques de l'insurrection grecque pour rompre autant que possible la monotonie de son plan, pour donner quelque mouvement et quelque chaleur à ses descriptions des localités et des mœurs. Il résulte toutefois de ce mélange alternatif de poésie descriptive et de poésie héroïque une série de tirades sans but déterminé, et qui fatiguent l'esprit à la longue, parce que le cœur n'est jamais intéressé.

Il ne faut pas que la poésie ne soit que des vers. Dans le pélerinage de Childe Harold on ne trouve pas positi-

vement une action; mais quel intérêt porté dans l'âme du lecteur par la figure étrange et sombre du voyageur mystérieux! quelle couleur vigoureuse prennent les objets, lorsque leur image nous parvient après avoir passé par cette âme si fière, si terrible et si puissante! voilà le secret d'intéresser dans un poëme descriptif.

Les vers de M. Lebrun sont difficiles à caractériser, aujourd'hui qu'il est nécessaire de dire si un ouvrage nouveau appartient à l'école classique ou à l'école romantique. Nous déclarons d'abord que nous sommes les admirateurs du beau dans toutes les écoles, et que nous avons en outre un penchant pour le beau qui est neuf. M. Lebrun, dans les ouvrages peu nombreux qu'il a publiés jusqu'à ce jour, et particulièrement dans sa tragédie de *Marie-Stuart*, s'est montré poète élégant et correct, mais un peu dépourvu de couleur, d'inspiration et de force. Pendant que sa lyre est restée muette, des rivaux audacieux se sont élancés dans des chemins perdus où ils ont frayé une nouvelle route. Mais ils n'avaient pas marché dans d'autres sentiers, et si leur allure fut parfois bizarre, du moins elle fut toujours libre. M. Lebrun, ne voulant pas rester en arrière, s'est proposé de lutter avec eux sur leur terrain, de peur de se voir classé parmi les voltigeurs de la poésie. Ses vers sont bien tournés, ils ont de l'harmonie, son expression est poétique, on y trouve des coupes heureuses, des passages à effet. Que peut-on ajouter à cet éloge? Eh bien! toutes ces qualités perdent leur vertu d'enchantement par les efforts sensibles et continuels de l'auteur pour travailler dans le nouveau système. De là une facture généralement tourmentée, qui manque de franchise et d'abandon, où l'on cherche vainement cet art de donner à

la pensée le ton neuf, hardi, imprévu, étrange même, souvent gigantesque et heurté, mais presque toujours poétique, qui caractérise spécialement la nouvelle école.

Citons pour exemple le début du 4e chant, intitulé *Constantinople*. C'est un morceau que l'auteur a sans doute caressé avec affection. On y trouvera les qualités et les défauts dont nous avons parlé. Ces vers plairont par la grâce et l'harmonie, mais on sera probablement étonné de voir des madrigaux sur une ville, de voir cette ville qualifiée de fille, d'épouse, de veuve, qui se mire dans les eaux et qui ne trouve au monde rien de comparable à son image.

Avez-vous vu la reine de l'aurore ?
La cité merveilleuse, épouse des sultans,
Dont les palais légers, fragiles, éclatans,
D'un triple amphithéâtre enchantent le Bosphore ?
Connaissez-vous ses tours, ses dômes, ses forêts
De mâts, de cyprès noirs et de blancs minarets,
Où l'or, dans un ciel bleu, jour et nuit étincelle ?
Des arts de l'Orient la fille la plus belle ?
Du dernier Constantin cette veuve infidèle ?
Cette Istamboul enfin, dont le miroir des mers
Répète avec amour le ravissant rivage,
Qui se plaît à s'y voir, et dans tout l'univers
N'a d'égale que son image ?
De son premier aspect tout votre œil s'éblouit,
Frappé quand elle accourt au-devant de vos voiles,
Comme au sein d'une fête, alors que dans la nuit
Quelque feu jaillissant au ciel épanouit
Son bouquet éclatant d'étoiles.

Les notes, avons-nous dit, forment la moitié du volume; faisons comme M. Lebrun, et que ses notes nous

fournissent le complément de cet article. Elles sont intéressantes et bien écrites. Nous allons en extraire quelques faits détachés, parmi ceux qui nous paraissent les plus propres à piquer la curiosité du lecteur, sans nous astreindre à aucun ordre méthodique.

La Grèce ancienne se retrouve partout dans la Grèce moderne. Il y en a autant de vestiges dans les mœurs et dans les habitudes, que dans les lieux et les monumens. Dans les campagnes, les usages et le costume sont restés les mêmes en beaucoup de cantons : la façon d'ensemencer, la forme de la charrue, la manière de faire le vin, la coutume d'y mettre une pomme de pin. Les cabaretiers qui font peindre, en France, des pommes de pin sur leurs enseignes, ne se doutent pas que cela vient de la Grèce. L'ancienne hospitalité est partout; la jeune fille de la maison vient toujours verser de l'eau sur les mains du voyageur et le servir. On a retrouvé dans la guerre actuelle des habitudes tout homériques. Deux hommes de camps différens, l'un grec, l'autre turc, qui ont eu des relations d'hospitalité ou de voisinage, se sont donné la main, ont causé ensemble avec amitié dans les momens de trève qu'amène chaque jour la chaleur de midi.

Athènes moderne était sous la protection spéciale du grand-eunuque (Kizlar-Aga, le maître des filles); elle formait son apanage. Une jeune Athénienne, esclave au sérail en 1600, attira cette protection sur sa patrie.

Le peuple grec ignore les grands noms de l'histoire ancienne, mais il connaît et chante les exploits des hommes qui, à diverses époques, se sont armés contre l'oppression des Turcs. Nous ne connaissons pas tous vos noms européens, vos Thémistocle, vos Epimanon-

das, vos Léonidas, disent-ils; mais notre courage s'allume aux noms de Lambros, de Zacharie, de Christos, de Borkovallas. Nous trouvant dans la plaine de Troie avec un Albanais, dit M. Lebrun, nous lui expliquions sur les lieux mêmes les combats d'Achille et d'Hector, et toute la guerre des Grecs contre les Troïens. *Mais les Turcs*, dit le soldat de Souli, *que faisaient les Turcs?* Il ne comprenait pas un temps où il n'y eût pas de Turcs, et des guerres où ils ne fussent pas les ennemis.

Les Turcs, si peu humains pour les hommes, le sont beaucoup pour les animaux; ils oppriment et accablent de coups un *raïa* (sujet grec), et ils ont des lois contre celui qui charge trop un mulet. Tel musulman qui tient des chrétiens dans le plus dur esclavage, ne peut voir des oiseaux dans une cage, sans les acheter pour leur rendre la liberté. Le milieu des rues de Constantinople est rempli d'une longue traînée de chiens qui y séjournent avec leurs petits, ne subsistant que de la charité des fidèles de l'islamisme. Leur distribuer du pain est une bonne œuvre. Chaque quartier a ses chiens, et un chien en chef qui domine tous les autres. Ils ne se jettent sur la pitance que lorsque le chien *aga* a donné le signal en prenant lui-même un lopin.

Les musulmans ne peignent jamais de personnages; leur religion le leur a défendu pour les détourner du culte des idoles. Ils croient qu'au jour du jugement les figures qu'ils auraient créées sur la toile pourraient venir leur demander une âme.

Les femmes du sultan sont toutes des esclaves achetées, dont aucune ne peut jamais être *épouse*, et qui ne peuvent être de sang turc. Telle est la loi politique et religieuse. Les empereurs ottomans ne sont donc ja-

mais que des fils d'esclaves. Aussi *fils de l'esclave* est l'injure dont les Turcs se servent pour désigner leur maître quand ils sont mécontens.

Le kizlar-aga (chef des eunuques), qui gouverne en chef le sérail, est le troisième personnage de l'état. Le grand-visir n'a aucune espèce d'autorité dans le sérail, et ne pénètre même que jusqu'à la seconde cour. M. Lebrun raconte, à ce propos, une anecdote par laquelle nous terminerons.

J'ai entendu, dit-il, conter à Smyrne, par le consul-général de France, M. David, que l'ancien pacha de Bosnie, dans la résidence duquel il avait habité comme consul, se faisait lire un jour le *Bajazet* de Racine (car ce pacha était un homme instruit de nos langues d'Europe, ce qui est fort rare parmi les Turcs). Entre autres choses qui l'étonnaient dans cette pièce, où il ne retrouvait pas toujours les mœurs musulmanes, une surtout le frappait, et le faisait rire avec irrévérence. Accoutumé qu'il était, lorsque lui-même était grand-visir, à voir toute l'autorité du sérail aux mains du kizlar-aga, il disait et répétait à chaque scène, en voyant le visir Acomat, les femmes et tous les personnages aller et venir si librement : « Mais où est donc le kizlar-aga ? Si le kizlar-aga était là, il leur ferait couper la tête. »

Un pacha turc critiquant Racine, et le critiquant avec raison ! quelle leçon donnée aux auteurs qui exigeraient de nous une admiration absolue ?

LA CENSURE ET LA DISSOLUTION,

OU

LES PROJETS DE LA COTERIE ET SES EMBARRAS,

COMÉDIE POLITIQUE EN TROIS ACTES, PAR A. SENTY, AUTEUR DE LA CONGRÉGATION ET LA DIPLOMATIE.



La vraie comédie est celle qui attaque directement les vices qui naissent du caractère dominant d'une époque. Chaque époque a son caractère : chaque époque doit avoir sa comédie. Celle des Athéniens, au temps de Périclès, était sur la place publique ; celle des Français, au temps de Louis XIV, était à la cour et dans la boutique des marchands ; celle de notre temps est dans le salon de nos ministres. Dans la démocratie athénienne, où les affaires de l'état se traitaient en plein air et à haute voix, le poète comique exerçait une sorte de magistrature, en démasquant au théâtre l'ambition des chefs de parti, la bassesse de leurs créatures, et toutes les intrigues inséparables de cette forme de gouvernement. Non content de rire aux dépens des idoles du peuple, Aristophane riait souvent aux dépens du peuple lui-même ; et ce peuple qui, en sa qualité de souverain, demandait avant tout qu'on l'amusât, consentait bien à se prêter au badinage ; mais, comme tous les autres souverains du monde, il se gardait de profiter de la leçon.

Quand Molière créa la haute comédie en France, nous n'avions ni tribune aux harangues ni orateurs populaires. Depuis les dernières convulsions de la Fronde, toute vie publique était éteinte même pour les grands. Mais une cour s'était formée où toutes les illustrations de l'époque venaient rehausser la gloire du grand roi. Une ère de mœurs nouvelles avait commencé pour la France. Louis XIV n'était plus, comme Henri IV, le *premier gentilhomme* de son royaume : il était tout l'état. Le siècle où s'opère une révolution dans les mœurs offre toujours un champ fertile à la comédie. Heureusement venu dans ce siècle, le génie de Molière, en voyant quels contrastes existaient entre les anciennes mœurs de la bourgeoisie et de la noblesse de province avec les mœurs nouvelles de la noblesse de cour, mit en scène et courtisans et bourgeois, et nous laissa dans ses admirables comédies un tableau toujours vivant de la société de son époque.

Les auteurs comiques venus après lui ont mis dans leurs pièces de l'esprit, du style, de l'observation, mais ils n'ont pu communiquer à leurs personnages cette vie et cette originalité qui manquaient peut-être à la société au milieu de laquelle ils ont vécu. Pour le poète comique il ne suffit pas d'être un homme de génie, il faut encore venir à temps.

Notre époque a cela de commun avec celle où vécut Molière, que deux générations qui ont, sinon des mœurs différentes, du moins des sentimens et des besoins divers, se partagent la société. Une foule de contrastes piquans doivent naturellement ressortir de ce contact de tous les jours entre des prétentions surannées et des intérêts positifs. La comédie, en s'emparant de cette

donnée et en mettant en scène les partis et leurs manœuvres, peut retrouver dans cette peinture la vie et l'originalité qui depuis long-temps manquent à ses tableaux : récemment quelques essais heureux ont été faits dans ce genre. Parmi les jeunes auteurs qui ont tenté cette carrière nouvelle, il faut compter M. Senty, qui le premier a osé aborder directement la comédie politique, en publiant la *Congrégation et la Diplômatie*, dont le Mercure a rendu compte. Les partis et les hommes du pouvoir eux-mêmes, mis en scène avec une verve peu commune, et surtout avec une rare impartialité, firent rechercher cette première comédie d'un jeune écrivain qui avait cette fois gardé l'anonyme. M. Senty paraît de nouveau, en se nommant, sur le même terrain. Ce sont encore les hommes du pouvoir et toutes les trigauderies d'un certain parti qu'il met en scène, mais avec tous les progrès d'absurdité et de ridicule dont nous avons été témoins dans l'année qui s'est écoulée. La comédie nouvelle est l'histoire des quatre derniers mois de la censure jusqu'à la dissolution de la chambre des députés, en dialogue vif et mordant. L'auteur vous transporte tour à tour dans un salon du faubourg St-Germain, à l'entrée d'une église, dans le cabinet des anciens ministres, dans les bureaux de la censure ou à la porte d'un cabaret. On voit figurer parmi ses acteurs une vieille marquise entichée de sa noblesse, une jeune baronne libérale à son insu, un cardinal homme de cour qui croit qu'on gouverne la France avec des phrases et de l'eau bénite, un abbé intrigant qui mène le cardinal, des hommes d'état qui veulent à tout prix garder leurs portefeuilles, quelques ambitieux subalternes, des ouvriers, des gendarmes et des censeurs.

La vieille marquise et le cardinal, qui tout en riant de la Charte, de la France nouvelle et des manières communes de nos excellences, n'aspirent à rien moins qu'à leur succéder, représentent parfaitement ce mélange d'entêtement et d'imprévoyance qui caractérise une certaine coterie. Quant au caractère du président du conseil, il était impossible de mettre en scène d'une manière plus vraie cette obstination d'un homme qui, ayant à lutter contre des obstacles de tous genres, employait son habileté à esquiver la difficulté du jour, incertain s'il ne sera pas emporté par celle que le lendemain fera naître. Plusieurs scènes de la comédie de M. Senty offrent la peinture énergique d'une ambition qui se débat sous les coups d'un parti pour conserver quelques jours de plus un pouvoir qui lui échappe. La scène où les trois ministres, obligés de donner leur démission, se reprochent mutuellement leurs fautes et leurs torts envers le pays, est devenue en ce moment tout-à-fait de circonstance. Il y a plusieurs autres scènes, dans cette comédie, qui à l'intérêt d'une fine satire politique joignent une leçon morale, que les partis devraient comprendre, s'il n'était pas dans leur destinée d'avoir des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre. Tandis qu'un missionnaire fait descendre du haut de la chaire l'anathème sur l'esprit du siècle, sur la liberté de la presse et le philosophisme qui a corrompu le peuple, ce bon peuple, qui n'en peut mais, danse à la porte de l'église; car la scène est dans un village, un jour de fête, aux environs de Paris, et les joyeux refrains de l'orchestre du bal viennent souvent interrompre les anathèmes du prédicateur.

Cela n'est plus de la comédie satirique; il y a au

fond de ce tableau une idée de poète. Une autre scène populaire qui n'est pas moins remarquable, est celle où figurent un vieux jacobin, un soldat de la vieille armée et quelques ouvriers de diverses nuances d'opinion; elle fait admirablement ressortir cette vérité, que ce n'est pas en censurant des journaux qu'on parvient à déraciner des opinions dans la tête des hommes.

La comédie de M. Senty peut servir à l'histoire des mœurs du temps. Maintenant que les hommes qu'il met en scène sont rentrés dans l'obscurité, et que les coteries dont il attaque les prétentions et les ridicules ont perdu leur influence, on aimera à retrouver dans sa comédie la peinture vivante des tracasseries de notre époque. La vivacité comique de son dialogue et, surtout, l'impartialité d'esprit dont il a fait preuve dans ses comédies politiques imprimées, nous font augurer bien de son avenir dans la composition des pièces historiques contemporaines.



ISMALIE

OU

LA MORT ET L'AMOUR,

ROMAN-POEME, PAR M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT *.



Voila un roman comme je n'en ai jamais lu et comme je n'en lirai jamais, à moins que M. le vicomte d'Arlincourt, voulant donner une mystification à ce bon public qui ne lui a fait aucun mal, ne reprenne la plume dans un accès de fièvre, et que moi, dans un accès de patience et de dévouement, je ne consente à rendre compte des nouvelles productions de cet écrivain vraiment extraordinaire. Tout dans ce roman-poëme sort de la ligne commune, le titre même : *La Mort et l'Amour*. Cela promet du vague, de l'horrible; et pour parler le langage de M. le vicomte, du *cabalistique* ! Comprenez-vous? — Non. — Tant mieux : car M. d'Arlincourt se proclame, dans une préface presque raisonnable, le chef de l'école romantique, et il veut que ce genre de littérature soit *vague comme les inspirations de la harpe des prophètes, mystérieux comme les promesses de l'autre vie*; enfin il voit le beau idéal du ro-

* 2 vol. Prix : 10 fr. Chez Ponthieu, au Palais-Royal. Et à la Librairie de l'Industrie, rue St.-Marc-Feydeau, n. 10.

mantique dans une extase contemplative qui n'aurait rien de terrestre. Je ne me comprends pas beaucoup non plus dans cette phrase. Oh! pouvoir magique de l'influence! depuis que j'ai lu *Ismalie*, mon esprit, devenu tout à coup aérien, voltige, ou erre, comme vous voudrez, dans les régions *atmosphériques* de... je m'embrouille aussi; je reprends donc l'analyse du roman.

La scène se passe à St.-Paër, dans le Vexin normand.

La nuit étend son voile sombre.

C'est de rigueur. *Ismalie*, fille du baron de Nesler, noble chevalier mort en Palestine, est *l'amour du vallon*, elle est encore *l'ange de St.-Paër*, *l'Hébé de la Neustrie*, la *Daphné du vallon;* elle a seize ans, et par conséquent son cœur ne demande qu'une occasion pour aimer. Elle

Veut regarder et craint de voir,
Veut apprendre et craint de savoir;
Le voile du mystère est plein d'attraits pour elle;
Et tout mystère lui fait peur.

Cependant Berthe, sa mère, bonne femme tout-à-fait, lui apprend que le guerrier Oscar de Romélie vient d'arriver. La petite, qui avait déjà, malgré son innocence, décrite en un chapitre de vingt pages, quelques idées vagues, demande avec une ingénuité touchante: *Ma mère! est-il beau?* Oscar paraît:

Quel moment pour la jouvencelle!
Ses pieds, comme enchaînés, à la terre s'attachent.
O surprise!... à sa vue Oscar a tressailli.
Sa poitrine, oppressée, avec peine respire.
Sur son siége en arrière Oscar s'est rejeté.

Est-ce d'horreur ou d'amour? d'amour; mais Oscar « *aime comme un autre hait* ». Chacun sa manière. Il veut s'en aller, il reste, il part, revient brûlant d'amour, mais ayant toujours l'air de haïr. Enfin il fait une belle déclaration muette, parce qu'il n'est pas orateur; heureusement qu'il n'a pas cette manie, car il serait tant soit peu obscur : *Ismalie*, *Berthe* et *Oscar* avouent qu'ils ne se comprennent ni l'un ni l'autre, j'en puis dire autant. *Ismalie* a une vision terrible; un fantôme, une sybille de Saint-Lazare, lui apparaît et lui apprend qu'elle s'appelait avant sa mort *Azila*, que le perfide et galant Oscar, *qui aime comme un autre hait*, l'avait séduite et délaissée. Mais bourrelé de remords, il avait juré au pied des autels de ne dire à une femme *je t'aime*, qu'après qu'il serait son époux. Le revenant *Azila* insinua à *Ismalie* de faire prononcer le mot fatal à son amant. Il fait de grandes difficultés;

Mais son œil est sinistre, et sa voix menaçante.
« Tu triomphes, malheur à toi!
» Je t'obéis, tremble!... *Je t'aime!* »

Tout devient nuit, désordre, horreur, mugissemens,
Et du milieu des airs de vagues tintemens
Semblent de la nature entière
Avoir sonné l'heure dernière.

. . . .

Le flambeau de l'hymen est le feu de l'orage;
La voix des ouragans l'hymne du mariage,
La tombe le lit nuptial.

Oscar est mort. *Ismalie* se désole, *Azila*, le beau revenant, se réjouit; mais

« La tombe a ses amours, la poussière a sa voix,
« Et le néant a ses prodiges. »

Aussi Oscar ressuscite un soir; il exige que son hymen avec *Ismalie* s'accomplisse ; cependant, comme elle ne se soucie pas de joindre *la vie à la mort*, il l'engage à épouser Blondel, ami du roi Richard; mais cette pensée révolte l'amante fidèle qui se marie avec son Oscar chéri... Nous voilà à la fin du second volume. Je ne parlerai pas de la fin de cet ouvrage, parce qu'il faut avoir lu pour analyser... M. d'Arlincourt va encore se plaindre de ce qu'on le critique sans l'avoir lu; mais à qui la faute? pourquoi son style exhale-t-il des vapeurs *soporifiques ?*

Décidément, M. d'Arlincourt se moque de ses lecteurs. Il rit sous cape en voyant le mal que se donnent les critiques pour blâmer ou louer ses œuvres; car on ne peut nier qu'il n'ait du talent ; mais il veut faire des parodies, qu'il nous présente le plus sérieusement du monde. Comment croire qu'un homme dont l'imagination est brillante puisse entasser de bonne foi extravagances sur extravagances, et consente à rendre ridicule un nom très-harmonieux ?

(La suite, comme le mot d'une énigme, au numéro prochain.)



LETTRES

SUR

LES SPECTACLES.



Compte rendu du théâtre des Nouveautés. — Les Amendes. — Les Retenues. — Les Décorations de *Faust*. — La Fête de l'Ambassadeur d'Angleterre. — Le Privilége.

Parlons finances ; c'est la science à l'ordre du jour.

Et d'abord que de puissance dans le chiffre ! comme notre alphabet d'homme de lettres est mesquin auprès de l'alphabet de la bourse ! Il nous faut un attirail effroyable de mots pour rendre une pensée ; en une demi-ligne Barème vous donne matière à rêver pour une heure.

Il y a quelque chose qu'on apprécie aujourd'hui au-delà de toute autre, c'est la bonne foi, parce que le temps n'était guère à la bonne foi durant les cinq ou six années qui viennent de s'écouler. On avait annoncé qu'on jouerait cartes sur table. L'a-t-on fait ? hum !... on a bien souvent tourné le roi !

Voici par exemple qui peut s'appeler jouer sur table. Je tiens là, sous mes yeux, en un carré de papier grand comme la main, toute l'histoire du théâtre des Nouveautés depuis le jour de son ouverture.

Pour la plus grande partie du public le spectacle ne commence qu'au lever du rideau, et il finit à sa chute. Le public sait bien où il porte son argent, mais il ne s'informe pas de ce qu'il devient. Ce sont des contributions qu'il paie auxquelles il ne pense plus, et dont il ne demande pas même quittance. Il n'est si misérable morceau de toile peinte, si pauvre oripeau, si mince costume qui ne lui semble avoir constitué l'administration en frais énormes. Il croit que l'on parle au théâtre comme on parle au budget, toujours par millions. Le public n'a jamais vu le spectacle que de la galerie, faisons-le entrer un moment dans les coulisses.

Du mois de mars au mois de novembre 1827, le théâtre des Nouveautés a reçu 325,117 f. dans ses bureaux, et 166 fr. 66 c. de loyers. Les comédiens, classe indocile et paresseuse, négligent souvent leurs devoirs; les rhumes et les indispositions sont plus rares dans les théâtres secondaires que dans les théâtres royaux, mais enfin il y a aussi des indispositions et des rhumes. On en a trouvé aux Nouveautés pour 86 fr. de mauvais aloi, et on les a portés en recette sous le titre d'amendes. Si la comédie française et Feydeau adoptaient cette méthode, l'argent qu'on reçoit à la porte serait la plus faible partie du budget.

Nous sommes dans un siècle d'entraînement et d'ivresse. On est pressé de vivre, et l'on donne volontiers au plaisir le prix des travaux du lendemain. Or, pour être artiste on n'en est pas moins homme, et les acteurs des Nouveautés ont quelquefois recouru au caissier avant ce bienheureux jour du mois. Sous le titre de *Retenues sur les avances faites aux acteurs*, M. Bérard a porté en recette 1216 fr. 55 c., c'est ce que les

banquiers appellent vulgairement escompte. Le comptable a avancé de ses deniers une somme de 100,866 fr. 22 c. Jusqu'ici le budget de l'état et celui des Nouveautés ne variaient que pour le chiffre; les avances du comptable ont détruit la parité.

La récapitulation est aisée. J'ai refait vingt fois l'addition. Je vous la soumets. La voici : 427,452 fr. 43 c.

Passons vite aux dépenses, car aussi bien je suis entré en matière sans vous demander grâce pour les détails.

On a dépensé : 1° Pour le théâtre 302,588 fr. 45 c. Là-dedans sont compris le gros rire de M. Philippe comme la gentillesse de Mme Albert, le plaid de *Caleb* comme la tunique du *Coureur de Veuves*. M. Jausserand a aussi sa part dans les francs et les quarante-cinq centimes. Tout y est, absolument tout; c'est encore comme au budget de l'état, où se trouvent la veste du garde-chasse et l'habit brodé de M. Dudon. 2° Pour *frais de premier établissement*, 88,911 fr. 21 c. 3° Pour remboursement sur les avances du comptable, 35,952 fr. 77 c. Additionnons bien vite, 427,452 fr. 43 c. Vous le voyez, il n'y a aucun déficit dans la caisse, puisque le comptable a pourvu à tout de ses propres deniers. Oh ! que M. de Calonne aurait voulu en pouvoir dire autant à la cour! il n'aurait pas été obligé de le dire au peuple, et nos pères n'auraient jamais quitté leur province pour venir en habits de notables à Paris.

Vous avez admiré, monsieur, les décorations et la richesse des costumes de *Faust*. L'effet de l'escalier qui conduit au couvent des orphelines de Rosenthal tient presque de la magie. Eh bien ! tout cela n'occupe que cinq chiffres bien modestes au budget. Avec 10,081 fr. 91 c. on vous a promené de la tourelle du

château de Rosenthal aux portes du couvent; de la baronnie du seigneur Faust à la chambre à coucher de Marguerite. A la première représentation, mon voisin, gros amateur qui pleurait de tendresse, estimait tout cela je ne sais combien de poignées de billets de banque. Les 10,081 fr. 91 c. lui auraient gâté le magnifique escalier.

Je me souviens, à ce sujet, que notre ambassadeur à Naples donna un soir une brillante fête. Le lendemain il n'était bruit que de cela. L'ambassadeur anglais en perdit le sommeil. Deux jours après, il envoie à son tour ses invitations, et il déploie tant de luxe et de bon goût que la France est vaincue. Mais, ô désappointement! cette fête si belle a coûté quelques mille *scudi* de moins que celle du Français. La nouvelle circule, et l'on n'épargne guère le pauvre ambassadeur de la Grande-Bretagne. Sa soirée était détestable; en y pensant, la comtesse C..... avait des nausées. Mon Anglais donne le lendemain une fête exactement semblable; on apporte un grand réchaud sur le buffet; son excellence y jette, avec un sang-froid à la Charles XII, pour quarante mille écus de coupons de rente qui deviennent aussitôt la proie des flammes. « Eh bien! dit-il, est-elle » belle maintenant? »

L'année qui vient de s'écouler a été une année désastreuse pour les théâtres : cela tient à un grand nombre de causes qu'il serait trop long d'énumérer; mais la première, la plus puissante, c'est l'acharnement que le pouvoir a mis à persécuter l'art dramatique. Il faut le dire, nous avons beaucoup gagné, sans doute, en courage civil, mais nous avons encore un reste de servilité d'opinion qui nous porte à abandonner tout ce que le

pouvoir persécute. Nous ne savons pas encore être fidèles au malheur, cela viendra : tant d'autres choses nous sont déjà venues!.... Malgré les chances défavorables contre lesquelles il lui a fallu lutter, tiraillé en sens contraire par le public qui demandait à grands cris l'opéra-comique, et par le pouvoir qui, lui montrant silencieusement du doigt le privilége de Feydeau, le faisait menacer par M. Pixérécourt de faire fermer ses *portes* s'il ne s'en tenait pas au *flonflon*, le théâtre des Nouveautés a soutenu la concurrence avec ses rivaux. Le Gymnase ne l'a vaincu que de 31,965 fr. 35 cent. sur les recettes des bureaux, le Vaudeville seulement de 1,903 fr., et il a vaincu à son tour les Variétés de 19,284f.

On ne saurait faire trop de vœux pour un théâtre administré avec tant de sagesse, et qui court au-devant de la publicité. En général, il faut le dire, tous les théâtres de Paris sont administrés avec probité et intelligence ; mais il est à désirer que les directeurs suivent l'exemple que M. Bérard vient de leur donner. Des bruits fâcheux circulent! Réfutez-les par les faits. Le compte rendu de M. Bérard démontre que deux bons ouvrages paieront même les frais du premier établissement. Tous les théâtres secondaires sont dans la même attente. N'y a-t-il donc pas deux hommes de talent à Paris? c'est ce que nous saurons avant la fin de l'hiver.

PROVERBES

ET

SCÈNES CONTEMPORAINES.



En combattant le projet de loi qui devait réprimer la licence de la presse, un orateur adressait à la Chambre cet apologue :

« J'ai lu dans une vieille comédie qu'Arlequin voulant donner des étrennes à ses enfans, leur acheta des tambours et des trompettes, et leur dit : Tenez, mes enfans, amusez-vous bien, mais ne faites pas de bruit. » Voilà ce que nous répètent nos censeurs dramatiques : Messieurs les auteurs, vous avez la liberté de parler de tout, de fronder tous les travers, hors ceux des gens en place qui, très-nombreux en France, interviennent dans presque toutes nos relations sociales, et par conséquent ont le plus besoin d'être avertis, ou repris par la muse comique aux jeux innocens du théâtre. Vous pouvez vous égayer aux dépens de ces êtres sans consistance, qui n'ont aucune influence sur la société ; mais ne jetez pas un regard malin sur ces esprits rétrogrades qui veulent nous rendre heureux en reculant de quelques siècles.

Dans cet état de choses, d'ingénieux écrivains ont tenté une route nouvelle. A leur tête, M. Théodore Leclercq s'est placé dans une position où les ciseaux de

la censure ne peuvent l'atteindre, et de là jetant le sel à pleines mains sur les ridicules protégés, il entend tous les échos des salons de Paris et de la province répéter ses spirituelles plaisanteries. Plus robuste et plus nerveux, l'auteur des *Soirées de Neuilly* est entré dans la lice avec moins de grâce que M. Leclercq, mais avec plus de vigueur. Après eux il faut citer l'auteur des *Proverbes romantiques*, le bon et spirituel Romieu, qu'un arrêt de famille condamne à éteindre sa verve joyeuse au fond de la Basse-Bretagne.

Signalons encore les *Scènes contemporaines* de la pseudonyme comtesse de Chamilly, que le libraire Urbain Canel vient de publier récemment*. Neuf pièces composent ce recueil, parmi lesquelles on peut citer comme les plus piquantes, *le Prêtre marié*, *le Philanthrope*, *le Tableau du Sacre*, et *le Prix de vertu*.

Le Prêtre marié est un homme simple qui, élevé dans un séminaire, a borné toute son ambition à devenir un de ces bons curés de campagne qui, loin des intrigues du monde, prêchent la morale, et font part du peu de lumières que leur éducation leur a données à la paroisse confiée à leurs soins. La révolution vient lui enlever son état; il choisit une femme sage et modeste : heureux avec elle, il consacre sa vie à instruire les jeunes enfans d'un village. Mais avec lui avait étudié au séminaire un de ces esprits ardens, qui ne montent à l'autel que pour se mêler des affaires du monde, et qui vont, l'évangile à la main, quêter des honneurs et des places. Dufay aspirait déjà à l'épiscopat; mais la révo-

* Un vol. in-8°. Prix : 6 fr. Rue St-Germain-des-Prés, n. 9. Et à la Librairie de l'Industrie, rue St.-Marc-Feydeau, n. 10.

lution change ses projets : il troque le froc pour le casque, et va dans les camps chercher la fortune. La restauration le ramène à ses idées premières ; il devient aumônier, et bientôt évêque. Il chasse de son village son ancien camarade, qui refuse d'abandonner sa femme et ses enfans.

Rien de plus plaisant que la scène d'un fourrier faisant la leçon de catéchisme à ses soldats, d'après les instructions de Dufay, alors qu'il était aumônier de ce régiment.

LE FOURRIER.

Attention au commandement, nous allons passer au péché originel. Il y a toutes sortes de péchés... N° 4, au bout du banc, on ne rit pas pendant l'instruction du catéchisme.

LE SOLDAT.

Fourrier, c'est Lablague qui me fait rire.

LE FOURRIER.

Allons, mobile! Le premier péché est le péché originel. N° 6 là-bas, qu'est-ce que le péché originel?

LE SOLDAT N. 6.

Le péché originel, fourrier...?

LE FOURRIER.

Nous sommes censés sous les armes, et on ne fume pas.

LE SOLDAT.

Y a pas d'offense, elle était finite... Le péché originel, fourrier, sans vous commander, je crois que c'est

celui qu'on fait des fois dans les quartiers éloignés... ça va sans dire, pardi...!

LE FOURRIER.

Imbécille! c'est pas ça. Je vous l'ai dit plus de vingt fois. (*Il lit.*) Nous disons que le péché originel est un péché dans lequel nous sommes conçus; que diable, c'est simple comme bonjour... Art. II, page 31. Quelles sont les suites maintenant du péché originel? Voilà là-bas un farceur n. 4 qui dort.

LE SOLDAT N. 4.

Fourrier, c'est la chaleur; causez toujours.

LE FOURRIER.

Les suites du péché originel... c'est important ceci (*il lit*), car c'est l'ignorance, la concupiscence... Comprenez-vons ça?

UN SOLDAT.

Fourrier, pas pour le moment.

LE FOURRIER.

Tu y mets de l'ostination, toi... je te fourrerai à la salle de police : l'aumônier t'a recommandé.

LE SOLDAT.

Du tout, je n'y mets pas d'insubordination; foi de Lapin.

LE FOURRIER.

Qu'est-ce qui comprend? Que ceux qui comprennent

lèvent la main... Personne? alors je vais vous l'expliquer...

UN SOLDAT.

Est-ce fini, fourrier? J'ai la permission de dix heures, et je m'en vas au quartier des Miracles, histoire de rire.

Enfin l'aumônier arrive, et avec les pièces de 5 fr. qu'il distribne on va au quartier des Miracles.

Dans le *Tableau du Sacre,* le grand peintre David est chargé de faire ce tableau du Sacre de Napoléon. Tous les courtisans, voire même d'anciens émigrés, qui depuis ont dit tant de mal de l'*usurpateur*, se disputaient l'honneur de figurer dans le tableau à côté de l'empereur. David était obsédé par un chambellan et le comte de Sinécure.

Pour vous, messieurs, leur dit-il, je ne puis vous mettre que dans l'église.

LE COMTE.

Mais justement c'est ce que nous voulons.

DAVID.

Mes groupes militaires sont terminés. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de mettre M. le comte en diacre, et vous, chambellan, qui êtes plus jeune, en enfant de chœur.

LE CHAMBELLAN.

Moi, en enfant de chœur! je ne le souffrirai pas.

LE COMTE.

En diacre! mettez-moi au moins en cardinal.

DAVID.

J'ai plus de cardinaux que je n'en voudrais. Si vous me croyez, vous poserez tout de suite; demain il n'y aurait peut-être plus de place, ni de diacre, ni d'enfant de chœur.

LE COMTE.

Puisqu'il le faut...

DAVID.

Voyez, j'ai tous les costumes que m'a envoyés l'archevêque; je vous draperai plus tard. Vous ne craignez pas le bonnet rouge, M. le chambellan?

LE CHAMBELLAN, *souriant.*

Non, non.

DAVID.

Mettez-vous plus bas, à genoux, l'encensoir à la main; vous voyez que je ne vous fais pas sortir de vos attributions.

Et les mêmes personnages au tableau du *Sacre de Charles X* se présentent pour y figurer encore.

Un portrait frappant de vérité est celui du philanthrope Messidor, d'abord commandant le massacre des citoyens, au nom du tribunal révolutionnaire, à Bordeaux, puis donnant plus tard au profit des parens de ceux qu'il a immolés des bals dits *bals des victimes*, sous l'empire s'enrichissant dans les fournitures, toujours par philanthropie, et en 1826 se faisant jésuite, encore par philanthropie!!!

DE LA NOUVELLE ÉLECTION

DE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE.



La mort d'un homme de bien et de talent, de M. le comte François de Neufchâteau, laisse une place vacante à l'Académie Française. *Le Mercure*, confident ordinaire des nobles pensées de ce vieillard que Voltaire avait nommé son héritier, *le Mercure* doit à la religion du souvenir d'appeler de tous ses vœux au fauteuil vacant un successeur qui soutienne dignement l'héritage philosophique qu'il s'agit de recueillir.

Le temps est venu, même pour les lettres, de ces candidatures publiques, avouées d'une part, discutées de l'autre, où les titres s'exposent et se débattent, où les compétiteurs et leurs adversaires doivent monter sur les *hustings*, où la foule elle-même doit être entendue dans ses prédilections et dans ses répugnances, afin d'assurer à tous les organes de la société cette sanction populaire qui sied bien à tout le monde, même aux académiciens. Le *vox populi* est notre devise, et il ne tiendra pas à nous qu'il ne retentisse dans le temple du dieu qui réside entre la rue Mazarine et la rue Guénégaud, à la grande porte en face du pont des Arts.

Après deux cents ans d'épigrammes, l'Académie

Française mérite d'être prise au sérieux. Son immortalité est une fiction sans conséquence, qui fait la joie de quelques écrivains laborieux, et un honneur qui peut consoler quelque talent honnête et libre, que le pouvoir laisse sans récompense et sans cordons. A tout prendre, c'est une chambre élective qui n'a pas de grands droits, mais qui peut au moins remplir quelques devoirs; elle fait rencontrer ensemble des gens qui, sans ce lieu de rendez-vous, ne se verraient jamais; elle met en contact les représentans des idées les plus contraires; elle frotte le classique contre le romantique, la prose contre la poésie, la critique contre l'imagination, le ridicule avec le sublime, M. de Bonald avec M. de Châteaubriand. Avec un peu de bonne volonté, on ferait encore pour l'Académie un mémoire apologétique qui pourrait valoir celui de cet excellent Delille de Sales en faveur de Dieu.

Il y a peu de temps la fille de Richelieu eût un peu embarrassé ses avocats, il y avait contre elle de terribles argumens. On eût dit une succursale de la congrégation, et une antichambre de la trésorerie. Une noble motion dans le grand péril des lettres, un choix généreux, espèce de signal donné à d'autres choix, l'élection enfin de M. Royer Collard apprenant à tout un peuple à en faire de bonnes, il y avait là de quoi rajeunir les parchemins les plus vermoulus de notre aristocratie littéraire : aussi l'Académie peut aujourd'hui être défendue.

Comment périssent les choses d'ici-bas? Comment meurent les institutions? Comment tombent les dynasties elles-mêmes? Quand elles cessent d'être l'expression des idées générales, quand elles ne marchent plus avec les générations qui s'élèvent, quand leur vieux tronc

repousse le lierre naissant qui cacherait leur vétusté sous sa verdure. Si l'Académie veut vivre ailleurs que dans l'*Almanach Royal*, il faut donc qu'elle suive le siècle dans son mouvement, qu'elle attire à elle des intelligences qui aillent au-delà de la grammaire ou de la prosodie, et qu'enfin elle devienne bien plus l'asile de la pensée que la ruelle du beau langage.

Voilà les voies de la popularité ouvertes ; le plus difficile est fait : avec de l'honneur, la première classe de l'Institut a effacé son passé, avec de l'esprit elle saura tracer son avenir. C'est dans ce sens, selon nous, que devront être discutés par les quarante les titres des prétendans à la succession vacante de M. François de Neufchâteau. Naguère ils étaient divisés en côté droit et en côté gauche. Le danger de tous et la générosité de quelques-uns ont là, comme ailleurs, mêlé les rangs et rapproché les banquettes ennemies. Mais tel immortel, honnête libéral en politique, est resté servile en littérature ; plus d'un ennemi des préjugés s'est fait l'ami des préventions. M. Andrieux, qui fut un tribun courageux, est un écrivain timide, il n'aime pas l'ancien régime, et pourtant il repousse la nouveauté dramatique. M. Parseval Grandmaison croit aux poëmes épiques, M. Baour Lormian à la richesse des rimes, M. Laya à la rhétorique de Lebatteux ; d'autres encore ont d'autres prédilections particulières. Enfin l'esprit de concorde est revenu au palais des Quatre-Nations, mais je ne répondrais pas qu'il n'y eût survécu des divisions de doctrines, d'antiques engouemens, ou de nouvelles antipathies : c'est ce que l'élection prochaine nous fera voir. En attendant l'arrêt du tribunal, faisons l'appel des prévenus par ordre alphabétique, attendu qu'il n'y

à ni grandes ni petites entrées dans la république des lettres, et que nous craindrions trop d'être appelé le Dreux-Brézé de l'Institut.

A.... M. Ancelot. Il se recommande par la modestie avec laquelle il s'est retiré devant deux personnages de couleur différente, devant M. de Montmorency et devant M. Royer-Collard. M. Ancelot est jeune, il a eu raison, il peut attendre. On doit donc être indulgent pour qui n'est pas pressé, et nous nous étendrons peu sur les titres d'un candidat qui chaque année les augmente. Toutefois l'addition est ici une œuvre de conscience, la voici : *Louis XI, le Maire du Palais, Fiesque*, tragédies ; *Marie de Brabant*, poëme dramatique ; un *Voyage en Russie*, morceau en prose ; l'*Important*, comédie en vers ; l'*Homme du Monde*, comédie en prose ; et le *même Homme du Monde*, roman de mœurs. M. Ancelot, comme on le voit, s'est exercé dans tous les genres avec un égal talent ; il demande ce qu'ont obtenu avant lui MM. Soumet, Guiraud et Briffaut. Appartenant au même camp, on ne s'explique pas en vérité comment M. Ancelot a été ainsi mis à la suite : pardon, il y en a une raison, quelquefois puissante à l'Académie, c'est qu'il a plus fait que les autres.

B... M. de Barante. Les droits de ce candidat sont nombreux, ils sont surtout d'un ordre supérieur. M. de Barante est un des chefs de cette armée de penseurs qui voient dans les lettres quelque chose de plus qu'une distraction des loisirs ou une joie de l'amour-propre, qui font de la pensée humaine un instrument d'amélioration sociale, qui suivent et dirigent les mouvemens du siècle, qui fouillent le passé au profit du présent, qui sont enfin les expressions vivantes des progrès de la

10*

civilisation. *Le Tableau de la littérature française au 18e siècle* est un livre riche d'idées, fécond en aperçus, d'un style parfait, d'une consciencieuse impartialité, et qui offrirait, suivant l'heureuse expression de M. Villemain, de quoi défrayer vingt discours académiques. L'*Histoire des ducs de Bourgogne*, tableau pittoresque et vrai, ouvrage en douze volumes, qui se lit avec autant de plaisir que s'il n'était qu'en un, bonne et louable *entaille* (comme l'a dit un homme de beaucoup d'esprit), *aux quatorze siècles de gloire et de bonheur*. Dans un ordre de travaux purement littéraires, la *Traduction* et la *Vie* de Schiller, première importation du génie étranger sur notre sol, source de rajeunissement pour notre Melpomène un peu épuisée; et pour ne rien oublier, un livre sur l'*Aristocratie et les Communes*, une foule de morceaux pleins de goût et d'idées, tels que les articles de Philippe de Comines et de Bossuet dans la *Biographie universelle*.

M. Casimir Bonjour. Ce jeune homme s'est livré au théâtre avec les plus louables intentions. Il travaille beaucoup, et il est déjà père de quatre comédies, la *Mère rivale*, l'*Éducation*, le *Mari à bonnes fortunes* et l'*Argent*. Nous trouvons que le travail du cabinet nuit un peu à ses peintures du monde; ses tableaux sont d'une date incertaine, d'un millésime douteux. On voit qu'il connaît bien le répertoire, mais qu'il connaît peut-être moins la société. Il voit encore le cœur humain d'un œil fâché, et l'on sort triste de ses comédies. Toutefois un homme qui cultive son art avec cette estimable opiniâtreté mérite une indulgence qui peut avec espoir compter sur d'autres travaux. Le *labor improbus omnia vincit* fera sans doute ouvrir à M. Bon-

jour les portes de l'Institut, mais avant il sera peut-être obligé de pousser ses pièces jusqu'à la douzaine.

L,.. M. Lebrun. Il porte un nom poétique qu'il soutient fort bien. Il a fait des odes, et de belles, mais dans un siècle qui n'est guère pindarique. Il est auteur des tragédies d'*Ulysse* et de *Marie Stuart*. Nous n'avons pas besoin d'en analyser le mérite, un académicien le proclame aujourd'hui dans un journal. M. Lebrun est sûr d'obtenir la voix de M. de Jouy; c'est un commencement de majorité.

P... M. de Pongerville. On est convenu de dire aujourd'hui, en parlant de M. de Pongerville : l'auteur des belles traductions de Lucrèce et d'Ovide. Il est en effet difficile d'appliquer l'art de la versification avec plus de succès. C'est un beau travail, mais ce n'est peut-être qu'un travail, et il n'y a pas de doute que l'originalité, si on peut la trouver dans quelques-uns de nos auteurs, doit obtenir la préférence. Et puis, pour bien apprécier M. de Pongerville, il faut savoir le latin, les juges sont pour lui plus rares dans le monde, et, qu'on nous pardonne le blasphême, peut-être ailleurs.

V... M. Viennet. Quant à ce candidat, on ne peut pas dire qu'il soit fainéant. Son *Clovis* est bien dessiné. Il a d'autres tragédies reçues au Théâtre-Français. Il en fera encore d'autres, et beaucoup d'autres. Gardez-vous d'en douter. Il est tel poète qui, avec un moindre bagage littéraire, a forcé les portes. Ses *Épîtres* sont d'une école toute voltairienne, riches d'idées et de vers frappés fortement. La personne de M. Viennet nous est chère, et cela retient nos éloges; mais nous lui disons en confidence que quand il aura publié son poëme de *Philippe-Auguste*, dont nous connaissons des morceaux

pleins de verve, nous ferons violence à toute retenue d'amitié, et en sa faveur nous crierons à l'Académie Française : *Quousque tandem?*

Résumé. La candidature tout entière est honorable. Chacun des réclamans ci-dessus nommés a déjà reçu du public la récompense de travaux distingués; mais il nous semble que, dans le recensement des titres, nous trouvons que les vers occupent une place beaucoup plus considérable que ne comporte le goût du siècle ; que ces poètes appartiennent bien plus à un ordre de poésie qui finit qu'à une ère poétique qui commence ; que la ressemblance du mérite, grande en elle-même, en diminue l'éclat pour chacun de ceux qui le possèdent ; que les tragédies méritent peut-être de ne plus tant peser dans la balance de la justice littéraire, car nous connaissons, et nous pourrions nommer trente-trois personnes vivantes ayant manié le poignard avec une distinction suivie d'applaudissemens plus ou moins bruyans; que le prosateur qui se rencontre là sans rivaux, que M. de Barante représente plus directement le genre d'esprit, de caractère et de travaux dont l'Académie Française a besoin pour achever la réhabilitation que le choix de M. Royer-Collard lui a value. Nous votons donc pour M. de Barante à bulletin ouvert, appelant de tous nos vœux après lui les honorables candidats qui, d'ailleurs, lui céderont peut-être la place.

Nous avons entendu dire qu'il y avait déjà à l'Académie beaucoup de pairs de France.

Nous n'avons point compté. Il en est dont la double qualité est ignorée du public. Parlons sérieusement : quel serait l'inconvénient que des pairs qui ne doivent

point leur dignité aux suffrages de l'opinion, acquissent le noble orgueil de venir soumettre leur talent, exercé ailleurs pour la patrie, aux sentences d'une élection académique qui le jugerait et le récompenserait tout ensemble? Mais telle n'est point la question. M. de Barante ne se présente pas à l'Académie comme pair de France, mais comme homme de lettres, et le public a vérifié et sanctionné ses titres.

BULLETIN

DE

LITTÉRATURE POLITIQUE.



Dans les gouvernemens constitutionnels, la politique déborde, si l'on peut s'exprimer ainsi, sur toutes les autres études de l'homme. Si l'on interdisait à un journal littéraire de toucher aux objets qu'elle touche, il n'y aurait plus de journaux littéraires, car il n'y a pas un des genres de la littérature qui ne ressente son influence. C'est seulement sous le rapport de ces contacts immédiats et multipliés qu'il nous est permis de pénétrer quelquefois dans ce domaine défendu, ou plutôt qu'il nous est impossible de ne pas en franchir de temps en temps les limites. L'empire de la critique s'est agrandi avec celui de la parole. Un pays gouverné par l'esprit doit lui payer quelque tribut.

Les premiers actes du ministère de M. de Martignac ont été presque tout littéraires. Ils ont eu pour but d'abord de réparer des rigueurs ridicules et inutiles. On ne peut qu'approuver ce système de compensation, et il serait à souhaiter que les administrations prochaines en acceptassent l'héritage; l'injustice ne serait plus qu'un accident temporaire, et une voie plus large serait ouverte aux oppositions fières et généreuses. On dira peut-être que le courage deviendrait quel-

quefois, dans cette hypothèse, une espèce de spéculation ; mais tous les perfectionnemens entraînent leurs inconvéniens.

Une excellente ordonnance sur la librairie, qui abolit une honteuse exaction, a fait concevoir de grandes espérances à tous les hommes qui publient des livres, qui en vendent et qui en achètent. Cette classe, qui s'augmente tous les jours, a reconnu, pour la première fois depuis le ministère de François de Neufchâteau, qu'elle avait affaire à un administrateur homme de lettres.

La création d'une commission chargée de l'examen des livres, des manuscrits, des tableaux, des productions de la littérature et des arts, est une idée ingénieuse et féconde : ingénieuse, parce qu'elle met le pouvoir à l'abri des atteintes immédiates de la critique, qui a toujours si beau jeu avec lui; féconde, parce qu'il ne manque à cette pensée spirituelle que d'avoir été plus réfléchie, pour être plus développée, plus complète, pour ne rien laisser aux exigences légitimes de ce peuple d'artistes et de lettrés qu'elle soumet, sans aveu, à des juges sans appel qu'il n'a pas choisis.

Le système représentatif nous a un peu gâtés. Nous voulons voir clair dans nos affaires, et nous ne les livrons à une décision définitive qu'autant que nous trouvons dans nos arbitres les facultés nécessaires pour juger.

Les membres de la commission actuelle méritent nos éloges, et on reconnaît dans leur choix l'action d'une aptitude immense et soudaine qui a désigné avec rapidité tout ce que l'opinion désigne souvent à l'insu de l'autorité. Qui jugerait d'un ouvrage sur les sciences naturelles avec plus de puissance que M. Cuvier ; sur les sciences exactes que M. Fourrier ; sur les langues orien-

tales que M. Remusat; sur la littérature dramatique que M. Andrieux ; sur la prose oratoire que M. Michaud ? Quel peintre est plus digne d'apprécier les peintres à leur valeur que M. Gérard ? quel architecte a un sentiment plus achevé des arts du dessin que M. Fontaine ? Malheureusement, comme nous l'avons dit, cette combinaison encyclopédique laisse quelques vides fâcheux, qui révèlent à la vérité le vague et l'incertitude de nos doctrines. Personne ne conteste par exemple un talent très-remarquable aux jeunes fondateurs de notre nouvelle école de poésie et de peinture, et nous demandons qui pourra représenter leurs intérêts dans la combinaison actuelle du nouveau jury ? Le classique M. Fontaine ne sera probablement pas plus favorable aux tentations audacieuses de Delacroix et de Boulanger, que le classique M. Andrieux à celles de Victor Hugo. Ce n'est pas tout. On se tromperait si l'on croyait cette brillante élite de savans, de gens de lettres et d'artistes, appelée à jugeravec une autorité infaillible tous les ouvrages qui doivent lui être présentés. Elle sera tout-à-fait incompétente sur une quantité innombrable de travaux et de productions, et malheureusement sur le genre de productions et de travaux qui a le plus grand besoin d'encouragement et d'appui ; car, ce qu'il est question de protéger, ce n'est pas exclusivement l'art devenu un peu vulgaire de broder sur tous les textes des phrases sonores et retentissantes, ou de relever par la pompe des vers et l'harmonie de la rime des idées qui ne vaudraient pas la peine d'être exprimées en prose. Avec l'aide de Dieu et celle des journaux, les écrivains de cette catégorie seront toujours assez riches. Ce qui doit appeler la sollicitude du pouvoir, ce sont les études obscures du savant

ou de l'érudit qui écrit pour un petit nombre de lecteurs des choses utiles et profitables, et qui est prôné par peu de voix, parce qu'il y a peu d'oreilles qui l'entendent.

On commence à ambitionner en France un genre de gloire littéraire que les Anglais, et surtout les Allemands, nous ravissent depuis deux siècles. La philologie, aujourd'hui éclairée par le goût, a repris un rang distingué dans notre littérature. Ses études très-laborieuses ont plus d'intérêt que d'éclat. C'est pour cela qu'il faut lui prêter un secours assidu. A qui adressera-t-elle, dans le jury, ses curieuses recherches? M. Rémusat sait merveilleusement le chinois, mais je suis sûr qu'il ne donnerait pas la plus petite de toutes les monnaies de la Chine pour déplacer une virgule de Pindare, ou pour éclaircir une des énigmes de Perse.

Un mouvement fort analogue à celui-ci nous a ramenés à l'investigation des souvenirs du moyen âge. On convient que cette pensée était naturelle, qu'elle était patriotique, qu'elle peut avoir des résultats avantageux pour les arts de la parole et du dessin. Elle convenait si bien à la nation, que tout le monde s'est mis au gothique. C'est peut-être la première fois qu'une conquête de la science a profité à la mode. Il fallait tenir compte à la société actuelle de cette acquisition rétrograde. A qui l'antiquaire adressera-t-il, dans le jury, ses découvertes ou ses conjectures? M. Fourrier, que nous reconnaissons pour un homme universel, a mesuré des pyramides et déshabillé des momies. Mais qui nous prouvera qu'il embrasse avec beaucoup de chaleur l'intérêt d'un *dolmen* ou d'un *tumulus?* Ce ne sont pas des Égyptiens qui dorment là, ce ne sont que nos pères.

Je ne parle pas de quelques autres sciences *plébéiennes* dont il n'a jamais été question à l'Institut, mais qui, par cette raison même, devraient trouver une protection spéciale dans l'autorité. Encore quelques siècles, et l'histoire des hommes et des livres sera l'histoire du monde. Le biographe, le bibliographe, l'annaliste de faits, sont les sténographes du genre humain. Il y a bien une sorte de biographie *composite* qui aura des juges dans le jury, cette biographie oratoire qui arrondit des périodes élégantes sur la date d'un livre, et qui prêterait au besoin les grâces du style et le pouvoir de l'éloquence à l'approbation du censeur et au privilége du roi. La biographie proprement dite, celle qui n'exige qu'une vaste instruction et une conscience exquise, à qui adressera-t-elle dans le jury ses pages modestes et savantes? Si on prononçait devant ce jury si bien choisi, et auquel il ne manque pour être parfait que d'être complet, les noms de Van Praet et de Weiss, il demanderait ce que c'est que MM. Van Praet et de Weiss. Rien n'est plus naturel. Il y a si peu de personnes en Europe qui puissent embrasser du regard l'immense portée de leur savoir.

Que faut-il conclure de là? que M. de Martignac a institué une chose bonne, qu'il l'a composée d'excellens élémens, qu'il sentira la nécessité de la compléter. Puisque son esprit si généreux et si libéral a reconnu l'aristocratie de l'Institut, il trouvera, même dans l'Institut, des gens qui savent l'histoire des livres et des hommes, un peu de latin, un peu de grec, un peu de philosophie. Il s'est placé dans le cercle de Popilius, mais par bonheur M. Boissonnade et M. Royer-Collard y sont aussi.

Il faut le répéter en finissant. Nous examinerons ces actes littéraires, parce qu'ils sont littéraires, et surtout parce qu'ils sont bons; espérons bien de ce début d'un ministre ami des lettres, espérons aussi qu'il marchera habilement dans des projets que sa modestie ne lui permettait pas de concevoir d'avance, qu'il rejettera ce qui déplaît à l'opinion, qu'il s'entourera de ce qu'elle aime, et qu'il comprendra le secret de cette nouvelle politique qui avoue avec Shakespeare que l'opinion est la reine du monde.

LETTRE

À M. LE PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DE L'INSTITUT.

Paris, 17 décembre 1827.

MONSIEUR,

JE vous prie, ainsi que l'Académie, de vouloir bien m'excuser si je me permets de l'entretenir de l'opuscule * que je lui ai présenté en juillet dernier, et sur lequel elle a chargé un de ses membres de lui faire un rapport verbal. Comme cet ouvrage a pu être lu par tous les membres de l'Académie, si du moins il n'est pas privé de la faculté de se laisser lire, ce rapport aura pu paraître inutile, surtout si l'ouvrage ne contient absolument aucune vérité nouvelle, importante, et par conséquent utile. Mais j'ose insister à cet égard, dans la persuasion où je suis du contraire, afin que si je ne me suis pas trompé, ces vérités ne passent point inaperçues pour ne devoir leur admission qu'à la lente succession des temps.

J'oserai me permettre à cette occasion de rectifier ici un raisonnement consigné dans mon ouvrage, et relatif à la nature de la lumière. Après avoir expliqué l'état de vibration des corps par leur élasticité, je montre que

* *Exposé* de quelques principes nouveaux sur l'Acoustique et la Théorie des Vibrations, etc.

la lumière, ainsi que la transparence, est un produit de vibrations, en m'appuyant sur l'impossibilité de l'existence de la lumière comme matière; impossibilité que je compare à un infini du second ordre. J'aurais dû dire, pour être exact, *un infini du 3e degré*. En effet, la lumière supposée matière, aussi subtile que possible, exige dans tous les corps transparens une infinité de pores rectilignes qui la laissent passer dans une direction quelconque; puis cette même infinité de pores dans l'infinité de directions que l'on peut faire passer dans un plan autour d'un centre; puis enfin dans l'infinité de positions que l'on peut faire prendre à ce plan autour d'un axe donné; de telle sorte que dire que la lumière est une matière, me paraît maintenant aussi absurde que de soutenir que le son aussi en est une.

J'espère que ce raisonnement ainsi rectifié satisfera l'Académie et inspirera à ceux de ses honorables membres qui n'auraient pas encore lu mon opuscule, et qui ne l'auraient cru consacré qu'à quelques phénomènes d'acoustique, seulement applicables à la musique, le désir d'en connaître l'ensemble, et entre autres mon explication de la sensation des couleurs dérivées des vibrations lumineuses, par la manière dont je démontre qu'elles sont nécessairement transmises par la tranche d'un prisme triangulaire de cristal.

J'ai l'honneur, etc.

Signé, Le Baron BLEIN.

ANNONCES.

Tableaux poétiques, par M. le comte Jules de Rességuier, 1 vol. in-8°, imprimé avec beaucoup de soin, et orné de deux belles vignettes. Prix : 6 fr. Chez Urbain Canel, rue St-Germain-des-Prés, n. 9.

Quelques-unes des pièces qui composent ce Recueil, ont été déjà publiées dans les *Annales romantiques*. Dans une versification où s'allient aux plus intimes émotions de l'âme un coloris brillant et une rare élégance de style, l'auteur nous fait voir combien les scènes les plus naturelles de la société offrent de ressources à la poésie, sous la plume facile d'un homme de talent.

Le duc de Guise à Naples, 1 vol. in-8°, 2e édition. Prix : 6 fr., et 7 fr. par la poste.

Les Deux années 1827 *et* 1828, petite brochure in-32. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 cent. par la poste.

Et à la Librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10.

De l'Imprimerie de SELLIGUE, rue des Jeûneurs, n. 14.

POÉSIE.



LE CHIEN DE CHASSE

ET

LE VIEUX SOLDAT.

FABLE.

Sur les traces d'un cerf, dans la plaine lancée,
Détalait en japant une meute exercée ;
Les sons bruyans du cor excitaient son ardeur ;
Et d'une curée aboudante
Flattant cette meute aboyante,
La voix perçante du piqueur
Par maint éloge et par mainte promesse
Des limiers acharnés redoublait la vitesse.
« Bravo, Rougeot ! bravo, Tayaut !
À toi, Diane ! à toi, Gerfaut !
Le cerf est aux abois ; courage, il faut le prendre !
Pousse, Carlin ! pousse, Pataut !
Vous en aurez : il boite, il est prêt à se rendre. »
Et les bons limiers de courir,
Et le pauvre cerf de frémir.
Bref, la meute triomphe, et la bête est forcée ;
Sur le gazon sanglant la voilà terrassée ;
Et soudain les heureux limiers,

Sur la foi du piqueur, attaquant cette proie,
Fondent en glapissant et trépignant de joie
Sur son échine et ses quartiers.
Mais le fouet à la main le piqueur se présente :
« Tout beau, coquins ; arrêtez, attendez »,
Dit alors sa voix menaçante,
Et sur les chiens affriandés
Frappe à coups redoublés sa lanière sifflante.
Les conquérans du cerf n'en ont pas un morceau ;
Echappent en criant au fouet de leur bourreau ;
Et, contemplant de loin leur victime fumante,
Le dos blessé, la gueule haletante,
Tirent la langue ou lèchent leur museau.
L'un des chiens, dont la pate en ce combat meurtrie
A peine soutenait sa fuite appesantie,
Clopin clopant vint se réfugier
Sous la jambe de bois d'un pauvre grenadier,
Qui, par hasard témoin de cette scène,
Se reposait au pied d'un chêne.
« Viens, mon pauvre Tayaut, lui dit le vieux soldat ;
» Nous avons fait tous deux un métier fort ingrat.
» On nous promet beaucoup lorsque sous la mitraille
» Il faut charger les ennemis.
» J'ai laissé comme toi ma pate à la bataille,
» Et l'on n'a point tenu ce qu'on m'avait promis.
» La chasse a ses piqueurs, la guerre a ses commis.
» Le gain n'est pas toujours pour celui qui travaille. »

VIENNET.



SUITE DE LA RELATION

DE

DON RODRIGO DE VIVERO Y VELASCO,

Gouverneur et capitaine-général des Philippines, naufragé sur les côtes du Japon, en 1608 *.



Pendant les trente lieues plus ou moins que je cheminai jusqu'à la ville de Jendo, où comme je l'ai dit réside la cour du prince, je ne remarquai point de chose digne d'être rapportée; car, quoique les villes par où je passai soient très-considérables et le pays si peuplé que nous en étions émerveillés, j'en ai vu depuis tant et de si fréquens exemples que je me dispenserai d'en parler. Partout je fus accueilli, hébergé et régalé avec autant d'affection qu'aurait pu l'être l'homme le plus estimé du roi et de la nation. Le jour où je dus entrer dans la fameuse capitale de Jendo, plusieurs des principaux de la ville sortirent hors des portes pour me prier d'être leur hôte; je ne pus faire de choix entre eux, parce que le prince avait ordonné qu'on me préparât une maison, à laquelle j'arrivai vers les cinq heures après midi, suivi d'une grande foule qui était sortie de la ville à ma rencontre, attirée par la curiosité de voir pour la première fois des étrangers dont les mœurs et les costumes étaient si différens de ceux des

* Voir le numéro 240, page 264 du tome XIXe.

Japonais. Force fut de les retenir et de les faire ranger dans les rues, qui, malgré leur grande largeur ne pouvaient les contenir, sans quoi il m'eût été impossible d'avancer. Le bruit de l'arrivée des nouveaux venus se répandit si vite que pendant les huit jours que je passai pour la première fois dans cette ville, on ne me laissa pas un moment de repos. Je ne me dispensai pas de recevoir les visites des personnes de marque, mais pour que les plébéiens et les gens du commun me laissassent manger et reposer, je fus obligé d'user de la protection du secrétaire, lequel mit une garde à ma porte en y faisant afficher une défense à qui que ce fût, d'entrer chez moi sans ma permission. Quoique la ville de Jendo ne soit pas de beaucoup aussi peuplée que d'autres du Japon, elle est remarquable sous plusieurs rapports qui la rendent fameuse : je les ferai connaître autant que ma mémoire me les rappellera.

Cette ville contient sept cent cinquante mille habitans; la mer ne baigne pas ses murs, mais un grand fleuve la traverse; il ne porte pas de grands navires, parce qu'il n'est pas assez profond, mais bien des barques d'un port raisonnable. C'est par ce fleuve, divisé en plusieurs branches qui passent par divers quartiers, qu'arrivent la plus grande partie des provisions, si commodément et à si bon marché, qu'un homme peut raisonnablement vivre pour un-demi réal par jour*; et quoique les Japonais ne mangent guère de pain que par extraordinaire et seulement au dessert, ce n'est pas exagérer que de dire que celui qui se fait en cette ville est le meilleur du monde; et comme très-peu de personnes

* Quatorze centimes à peu près.

en achètent, il se vend presque pour rien. Les rues et les places de cette ville sont aussi admirables que son gouvernement est parfait, car on peut le comparer à celui des Romains. Il y a peu de rues moins belles les unes que les autres; elles sont toutes égales en proportions de largeur, de longueur et d'alignement, et bien supérieures en tout à celles de notre Espagne. Les maisons sont en bois; quelques-unes en petit nombre ont deux étages; les nôtres ont plus d'apparence au dehors, mais l'intérieur de celles-là est bien plus beau. Quant à la propreté des rues, elle est telle qu'on dirait que personne n'y passe. Elles ont toutes des arcades et elles sont divisées en quartiers pour chaque classe, profession, ou métier des habitans. Ainsi toute une rue est occupée par des charpentiers, sans qu'il soit permis à qui que ce soit d'un autre métier de venir s'y établir. Dans d'autres rues sont les cordonniers, les forgerons, les tailleurs; en somme dans des quartiers et rues différens on trouve tous les métiers et toutes les professions qu'on peut imaginer, outre une infinité d'autres qui sont ini connus en Europe. Il en est de même des marchands qui ont aussi leurs quartiers et leurs rues particulières, de telle manière que les orfévres pour l'or ne sont pas mêlés avec ceux qui travaillent l'argent; jamais enfin on ne rencontre dans une rue deux professions ou offices différens. Il y a une place particulière et des rues assignées pour la vente du gibier, qui consiste en perdrix, oies, grues, canards, poules et toute espèce de volaille en grande abondance; dans une autre rue est le marché des autres espèces de gibiers, tels que lapins, ièvres, sangliers et chevreuils dont on apporte un nombre incompréhensible. Il y a un autre quartier appelé

la poissonnerie, qu'on me mena voir pour me faire admirer sa grande propreté, où l'on vend tous les genres de poissons de mer et de rivière qu'on peut désirer, soit frais, secs ou salés, et dans des grands vases remplis d'eau ils entretiennent beaucoup de poisson vivant, de sorte que chacun peut choisir suivant son goût. La quantité de vendeurs est si considérable, qu'ils viennent au-devant de l'acheteur et font bon marché suivant le temps ou le besoin qu'ils ont de vendre. Le marché aux légumes et aux fruits est également séparé, et n'est pas moins digne d'être vu que tout ce dont j'ai parlé, parce que, outre la variété et l'abondance, l'extrême propreté avec laquelle il est tenu donne de l'appétit aux acheteurs. Il y a aussi plusieurs rues où l'on ne trouve que des auberges sans aucune interruption, d'autres où se vendent et se louent les chevaux; et il y en a en si grand nombre, que lorsque le voyageur arrive, car l'usage est de changer de cheval de deux en deux lieues, il est fort embarrassé pour le choix. Le quartier des femmes de mauvaise vie est toujours placé dans les faubourgs des villes. Les seigneurs et les gentilshommes habitent des quartiers et des rues séparés du reste de la ville, sans qu'aucune personne des classes inférieures y établisse son domicile. Ce quartier se fait reconnaître facilement, parce que les nobles seuls placent l'écu de leurs armes, peint et doré, sur le haut des portes de leurs maisons; et ils dépensent tant en cet article, qu'il y a telle porte qui coûte plus de vingt mille ducats.

Quant au gouvernement politique de la ville, il y a un gouverneur supérieur à tous les autres juges; mais chaque rue a deux portes, l'une à l'entrée et l'autre à la sortie. L'homme le plus honnête et le plus propre à

ces fonctions parmi ceux qui habitent cette rue, en est l'alcalde et le juge; et il entend de tous les procès civils et criminels, dont il rend compte au gouverneur supérieur lorsqu'il se présente des cas graves ou des difficultés, la première loi du pays étant que les juges ne puissent admettre des prières ni des intercessions, soit d'un supérieur soit d'un inférieur, qui puissent les empêcher de rendre la justice. Ces rues se ferment à l'entrée de la nuit, et il y a toujours des soldats de garde de jour et de nuit, de sorte que s'il se commet un délit, l'avis en est donné sur-le-champ, les portes sont fermées à l'instant, et le délinquant est pris et châtié. Ce n'est pas seulement dans la ville de Jendo, qui est la résidence du prince, où les choses se passent de la manière que je le raconte. Toutes les villes du royaume sont administrées de la même sorte politiquement et civilement, et comme la plus grande partie des villes sont bâties sur le bord de la mer, elles jouissent également de la même abondance de poisson, car les Japonais, d'après leurs lois, ne peuvent manger d'autre viande que celle qu'ils tuent à la chasse.

Dans cette ville de Jendo, le prince a permis l'établissement public d'un monastère de religieux déchaussés de Saint-François. Cette permission est unique dans le royaume; il n'y a pas d'autre église publique : seulement il y a des chapelles qui sont tolérées dans quelques maisons.

Deux jours après mon arrivée, pendant lesquels le prince m'envoya visiter deux fois par son général de mer, son secrétaire *consecondum* me fit prévenir que je pouvais aller baiser les mains au prince, ce que je fis un après-midi à quatre heures. Ce ne sera pas sans peine

que je réussirai à bien expliquer tout ce que je vis de grand et de beau dans ce palais, tant pour l'édifice en lui même que pour la quantité de gentilshommes et de soldats qui le remplissaient ce jour-là, car sans aucun doute, depuis la première porte du palais jusqu'à l'appartement du prince, il y avait plus de vingt mille personnes, non pas venues par occasion, mais employées avec salaires et remplissant diverses fonctions dans le palais. La première et principale muraille est construite avec d'immenses pierres de taille carrées, sans chaux ni autre ciment, mais placées sur la muraille; celle-ci est très-large, et percée de créneaux pour l'artillerie, qui est en petite quantité. Au-dessous de la muraille il y a un fossé battu par la rivière et un pont-levis qui est le plus artistement construit que j'aie jamais vu. Les portes sont fortes, et dès qu'elles me furent ouvertes, j'aperçus deux files d'arquebusiers et de mousquetaires dont je jugeai que le nombre pouvait être de plus de mille, et si je ne me trompe, il me fut dit ainsi par leur capitaine, qui vint jusqu'à la seconde porte, où je vis une autre espèce de muraille faite en terre-plein. La distance entre les deux portes était de trois cents pas. Là était une compagnie de quatre cents hommes armés de piques et de lances. On me conduisit à la troisième porte qui a un mur de pierre de quatre vares de hauteur, et dans celui-ci il y a de distance en distance des ravelins pour les arquebuses et pour les mousquets, et une autre compagnie de *manguinatas*, qui sont des espèces de hallebardes au nombre de trois cents hommes. Ceux-ci et les autres ont leurs maisons construites sur le terrain qui est entre les trois portes, avec de fort jolis jardins et des fenêtres qui donnent du côté

de la ville. Après avoir passé la troisième porte, on commence à entrer dans la maison royale, d'un côté de laquelle sont les écuries remplies de plus de deux cents chevaux, qui seraient parfaits s'ils étaient aussi bien dressés à l'européenne qu'ils sont gras et bien pansés. Ils étaient attachés chacun avec deux licous de chaînes de fer, la croupe tournée vers la muraille et la tête vers la porte d'entrée, pour éviter le danger des coups de pied ; de l'autre côté est l'arsenal du prince, rempli de corselets dorés dont les Japonais ont coutume de se servir, de piques, de lances, d'arquebuses de *catanas*, et d'un grand nombre d'armes suffisant pour cent mille hommes. On entre dans la première salle du palais, où l'on ne peut voir ni le plancher, ni les murailles, ni le plafond, parce que le sol est couvert d'une espèce de tapis de paille qu'ils appellent *tatames*, pareils aux nôtres, mais beaucoup plus élégans et garnis tout autour d'étoffes d'or, de satin brodé et de velours à fleurs d'or, et comme ils sont carrés ils s'ajustent si bien qu'ils sont très-agréables à voir. Les murailles, qui toutes sont en bois et en planches, sont nuancées de peintures en or, en argent et en couleur, représentant divers sujets champêtres. Le plafond est de même, de sorte qu'on ne peut voir le bois dont il est construit, et quoiqu'il nous parût, à nous autres étrangers, qu'on ne pouvait imaginer rien de plus beau que ce que nous vîmes dans cette première salle, la seconde était beaucoup plus belle, la troisième surpassait celle-ci, et plus nous avancions dans l'intérieur du palais, plus nous trouvions de richesses et de raretés. A l'entrée de toutes ces salles j'étais reçu par plusieurs seigneurs et gentilshommes qui, d'après ce que j'appris, n'avaient

point la permission de passer d'une salle à l'autre, parce que les uns me laissaient et d'autres me recevaient. Le prince m'attendait dans un grand salon au milieu duquel était une estrade élevée de trois marches, et à six ou sept pas en dedans il était assis sur un de ces tapis dont j'ai parlé, recouvert d'une autre pièce d'étoffe carrée qui me parut être de velours cramoisi garni en or. Son habit était vert et jaune, avec deux surtouts de ceux qu'ils appellent *quimones*, l'épée ceinte pardessus, ainsi que sa dague, appelée *catana*. Il ne portait sur la tête pour toute coiffure que quelques rubans de couleur, mêlés et tressés avec ses cheveux. C'est un homme de trente-cinq ans, brun, mais d'un visage agréable et d'une assez belle prestance. Ses secrétaires firent rester à la porte ceux qui me servaient, et ils entrèrent seuls avec moi et me placèrent sur un siége qui était sur l'estrade comme celui du prince, à sa gauche et à la distance d'environ quatre pas de l'endroit où il était lui-même. Il me fit couvrir d'abord, et s'étant mis à sourire, il dit aux interprètes, qu'autant il avait de plaisir à me voir et à faire connaissance avec moi, autant il était sensible à la peine que devaient me causer les pertes que j'avais essuyées; mais que les hommes aussi considérables que je l'étais ne devaient point s'attrister des malheurs qui n'arrivaient pas par leur faute; que je prenne courage, que j'étais dans son royaume, où il me donnerait tout ce que je pourrais désirer. Je lui rendis des actions de grâces pour cette faveur, et je lui répondis du mieux que je pus le faire. Il m'entretint une demi-heure environ sur mon voyage et sur le naufrage du vaisseau que je montais, et finalement je lui demandai la permission de partir le lendemain pour la

cour de l'empereur, son père. Il me répondit qu'il ne me l'accordait qu'à quatre jours de là, parce qu'il voulait le prévenir de mon arrivée et qu'il ordonnerait que pendant ce voyage je fusse accueilli et hébergé comme ma personne le méritait. Après cela je pris congé de lui et retournai à ma maison à une heure assez avancée, et quatre jours après je partis pour la cour de Zurunga, qui est à quarante lieues de Jendo; et quoique je ne manque pas de sujets de faire une narration de ce que j'ai vu de beau et de curieux dans les villes par lesquelles je passai, je m'en dispense pour ne pas perdre de temps. Je me contenterai de dire que des endroits qui ont plus de cinq mille âmes de population portent le nom de villages, et que sur toutes les routes qui conduisent d'une ville à l'autre, et même de Zurunga à Meaco, il ne se trouve point un espace d'un quart de lieue où il n'y ait un grand nombre d'habitations, quoiqu'il y ait cent lieues de distance. Vers quelque point que le voyageur jette les yeux, il voit aller et venir des habitans, et ordinairement en aussi grand nombre qu'on en trouve dans nos villes. Le chemin est planté à droite et à gauche d'une double rangée d'arbres, particulièrement de pins, qui donnent un ombrage très-agréable que le soleil ne pénètre jamais, de sorte que les voyageurs n'en sont point incommodés; et pour éviter aux voyageurs de s'informer du nombre de lieues qu'ils ont parcourues, elles sont mesurées et marquées par une petite éminence entre deux arbres. Si le terme d'une lieue se trouvait où est bâtie une maison, elle serait détruite, et la marque serait placée sans qu'aucune faveur humaine pût l'avancer ni la reculer.

Enfin j'arrivai à Zurunga après avoir cheminé pen-

dant cinq jours, et, d'après les ordres du prince, je fus si bien accueilli et hebergé partout, que si ces barbares avaient la connaissance du vrai Dieu, et si je n'étais sujet de mon roi, j'abandonnerais ma patrie pour la leur. La ville de Zurunga contient environ six cent mille habitans, et quoique ses rues et ses édifices soient moins beaux qu'à Jendo, le séjour en est préférable à cause de la beauté de son climat; c'est pourquoi l'empereur *Taico-Sama* l'a choisie pour sa résidence. Il envoya au-devant de moi un employé de sa maison pour me recevoir, et m'indiquer le logement où je devais descendre, et où j'arrivai avec le même embarras que j'avais éprouvé dans les autres endroits où je m'étais arrêté, tant était grand le concours de curieux qui voulaient voir les étrangers. La foule était si considérable qu'à peine nous pouvions passer dans les rues. Le lendemain de mon arrivée l'empereur m'envoya visiter par un de ses secrétaires, qui m'apporta de sa part douze vêtemens complets de ceux qu'il portait lui-même, brodés de fleurs d'or et de soie de diverses couleurs. Le secrétaire me dit que l'empereur s'était réjoui de mon arrivée dans sa capitale : qu'il désirait que je lui fisse donner des nouvelles de ma santé; qu'il m'engageait à me reposer et à me vêtir des habits qu'il m'envoyait, et qu'il avait jugé que sortant nu de la mer, le présent le plus convenable qu'il pouvait me faire, était de m'envoyer de quoi me vêtir. Il resta un moment avec moi à me faire des questions sur l'Espagne et sur le roi notre maître. Pendant les autres jours que je restai à Zurunga, on m'apportait fréquemment de sa part et de celle de l'empereur des présens de fruits, de confitures et des poires aussi grosses que deux des plus

grosses d'Espagne. Après un séjour de six jours dans cette résidence, le secrétaire me demanda quand je voudrais voir l'empereur. Je répondis que cela ne dépendait pas de ma volonté, mais de celle de son altesse; lorsqu'il se retira, il me fit prévenir que le lendemain, à deux heures après-midi, il enverrait quelques gentilshommes du palais pour m'y conduire. Je sortis à l'heure indiquée, et j'arrivai aux premières portes de la résidence de l'empereur, qui est bien moins belle que celle du prince son fils, quoiqu'elle fût assez magnifique pour me causer une grande admiration si je n'avais déjà vu l'autre. Sous beaucoup de rapports, le prince affecte plus de représentation que son père, quoique cependant il y ait peu de différence entre les deux palais, quant au nombre des gardes et aux fortifications des murailles et des fossés; mais comme l'empereur est plus vieux et peut craindre une mort violente, ainsi qu'il arrive quelquefois aux souverains de ce pays, où les droits au trône ne sont pas bien établis, mais s'obtiennent par la tyrannie ou par la force des armes, il se tient sur ses gardes et entretient plus de troupes que le prince. Le palais a aussi trois portes fortifiées comme celui de Jendo, avec la même espèce de soldats, mais en plus grand nombre. Après avoir traversé ces portes je commençai à entrer dans les appartemens du palais, et je remarquai que les costumes et les décorations de ceux qui me recevaient dans une salle, étaient différens de ceux que portaient les autres gentilshommes qui m'attendaient dans la suivante. Arrivé à une pièce qui précédait celle où était l'empereur, je vis sortir deux de ses secrétaires, qui sont les personnages les plus estimés et de plus grande autorité auprès des personnes

royales du Japon, comme le montrait leur nombreuse suite. Il y eut d'abord entre nous assaut de politesse à qui s'assiérait le premier. Enfin ils l'emportèrent et me forcèrent à prendre la place d'honneur, et le plus âgé et le plus élevé en dignité des deux m'adressa un long discours dans lequel il me félicitait d'être parvenu aussi près de leur roi, ce qui devait me consoler de toutes mes traverses; et qu'eux, en leur qualité de ministres de S. A., qui expédiaient les affaires les plus importantes du royaume, prendraient connaissance de mes affaires et de mes prétentions. Je les remerciai de cette communication, et après que j'eus répondu, il reprit la parole et me dit que ce qui l'avait le plus embarrassé, était que comme l'empereur possédait la plus grande monarchie du monde, et par conséquent était le plus élevé en majesté et en autorité, tellement respecté que les plus grands seigneurs de son empire, ceux même qui avaient trois millions de rente, n'osaient l'approcher qu'en se prosternant à cent pas de son trône, et en se faisant précéder de riches présens, sans se permettre de lui adresser la parole, ni de parler à personne en sa présence, il craignait que malgré la condescendance dont j'étais l'objet, je n'interprétasse défavorablement pour moi la conduite de sa majesté impériale, tandis qu'au contraire je devais être persuadé que l'intention de S. M. était de me témoigner des égards extraordinaires et beaucoup de bienveillance.

Je crus que ces observations exigeaient de ma part une réponse réfléchie et qui ne laissât rien d'ambigu dans les expressions. En conséquence je recommandai aux interprètes de bien écouter et de rendre fidèlement le sens de mes paroles. Je commençai ma réponse en

disant que j'avais écouté avec beaucoup d'attention tout ce qu'il venait de me dire, et que je croyais devoir répondre en lui rappelant ce que je lui avais dit dans une autre occasion, que le roi Philippe, mon maître, m'avait honoré en m'employant en qualité de gouverneur des Philippines, et que revenant pour lui rendre compte de ma mission, sans que ma route dût se diriger par le Japon, dont elle s'éloignait de plusieurs centaines de lieues, ce qui rendait presque impossible que jamais aucun de mes successeurs, tout malheureux qu'il fût, se vît dans la même nécessité. Le vaisseau sur lequel j'étais fut brisé, après une horrible tempête, sur les côtes de ce royaume, que nous reconnûmes avec joie être le Japon, où régnait un roi si grand et si compatissant pour les étrangers; qu'après les actions de grâces que nous devions d'abord au ciel pour la faveur qu'il nous avait faite, au milieu de notre disgrâce, de nous jeter sur une terre amie, nous devions encore lui en adresser de nouvelles pour les bons traitemens que nous avions reçus; que je sentais tout le prix des faveurs que j'avais particulièrement reçues, et qu'après avoir couru le risque d'être traité comme un captif et de perdre la vie, je n'étais pas fondé à élever des prétentions exagérées sur les honneurs qui devaient m'être rendus; mais je devais faire observer que l'empereur avait deux manières de m'accueillir, la première en qualité de gentilhomme particulier naufragé sur les côtes de son royaume, et l'autre comme serviteur de mon roi, qui avait représenté sa personne royale dans un poste éminent; que dans le premier cas je ne songerais à élever aucune difficulté, parce que tout ce que S. M. I. aurait la bonté de faire en ma faveur serait

beaucoup plus que je ne méritais; mais que si l'empereur se déterminait à me considérer comme serviteur et ministre de mon roi, cela demandait réflexion, parce que le roi Philippe, mon maître, était sans contestation le plus grand monarque de la terre, car ses empires et ses royaumes s'étendent sur toute la surface des Indes orientales et occidentales, outre ses immenses possessions d'Europe qui seules avaient suffi à ses ancêtres pour être placés au rang des plus grands rois; or l'empereur du Japon étant son ami, et voulant augmenter et conserver son amitié, il ne pouvait rien faire de trop dans cette intention; je répétai d'ailleurs que quant à moi personnellement je serais toujours satisfait et reconnaissant du traitement que S. M. I. daignerait me faire.

Le secrétaire parut écouter ma réponse avec beaucoup d'attention et même avec plaisir, et dès que les interprètes eurent fini de parler, il y eut un moment de silence, après quoi il dit qu'il ne voulait pas que je fusse introduit tout de suite auprès de l'empereur, parce que ce que je venais de dire était trop important pour qu'il n'en entretînt pas S. M. avant qu'elle me reçût. Il resta avec l'empereur une demi-heure environ que j'employai à voir quelques raretés précieuses et dignes d'un si grand monarque, qui étaient dans deux cabinets voisins de la salle où était l'empereur. Le secrétaire sortit pour me prévenir que ce prince m'attendait pour m'accorder une faveur et me faire un honneur tel que jamais personne n'en avait reçu dans cet empire, dont les habitans seraient dans l'étonnement et dans l'admiration, quand ils apprendraient la distinction inouïe dont j'étais l'objet.

ECONOMIE POLITIQUE.



LETTRE D'UN AMÉRICAIN.

Vous vous souvenez, mon cher ami, de ces temps passés sur les bords de notre jolie Sandy-River; nous pestions alors contre la rigueur de notre sort, qui nous faisait les créateurs d'une petite ville et les bienfaiteurs d'une vallée. Tous nos regards tendaient vers ces heureux pays où les villes sont toutes faites et les champs défrichés. Le soir notre humeur s'exhalait en belles contemplations philosophiques. C'est en France, disions-nous, qu'existent la véritable liberté, la véritable industrie; là se trouve toute sécurité pour les produits du génie. L'avidité de nos marchands, la facilité des procès, ont confondu toutes les idées. La propriété n'est point fixée, et nul ne peut donner une valeur à ses productions. Le papier de banque, qui n'est qu'un papier-monnaie, a tout détérioré.

Nous disions, et cependant nous bâtîmes une ville, nous défrichâmes dix mille acres; et, en retour de nos jambons et de notre tabac, nous vîmes affluer chez nous les étoffes de l'Inde, les meubles les plus précieux de la Chine, des draps, des cotonnades anglaises, et d'excellens vins de France. Dans le pays nous pûmes assez échanger de nos produits pour y faire construire pour

notre commodité de bons carrosses, auxquels nous fîmes atteler de beaux chevaux de Virginie. Nos rivières, nos forêts fournissaient au luxe de notre table, et bon nombre de nos concitoyens consentirent à partager notre opulence, en nous aidant à la continuer par les travaux qu'ils nous donnaient en échange.

Plus hardis ou plus intelligens, nous nous étions faits les centres d'une vaste entreprise, pour laquelle nous n'offrions de garantie que notre bonne mine. Quelques honnêtes Virginiens avaient bien voulu nous aider de leurs signatures; une banque nous avait soutenus de son crédit, et, en dix ans, nous étions à la tête des plus beaux capitaux du monde. Nous étions véritablement heureux; que nous manquait-il? Aimés, considérés de nos voisins, instruits des destinées du monde par des papiers, affranchis de tout langage déguisé, libres de donner à notre génie créateur tout l'essor que nous voulions, appelés dans toutes les délibérations qui concernaient notre état, nous crûmes cependant qu'il existait mieux que cela dans l'univers. C'est une vie d'habitude et de routine, disions-nous; la progression sociale n'est point ici, elle est dans cette vieille Europe d'où nous sommes issus, c'est dans son sein qu'il faut vivre. Ce désir fut augmenté par un petit événement qui nous rendit très-raisonneurs sur la prospérité des Etats-Unis. La banque de B. fit faillite; nous y perdîmes la moitié de nos économies. Te souviens-tu alors de nos déclamations sur le papier-monnaie. Pauvres gens! nous nous emportions contre notre mère nourricière; elle nous enlevait à peine un dixième de ce qu'elle nous avait donné, et nous avions l'ingratitude de la maudire. Sans elle, sans le crédit qu'elle nous accorda, où aurions-nous trouvé

le levier pour soulever chez les autres le travail matériel que nous avons employé pour accomplir les conceptions de notre intelligence. Je ne savais pas alors tout ce que nous lui devions, et tu ne t'en doutes peut-être pas encore. Quoi qu'il en soit, alors nous fûmes transportés d'indignation, et il fut décidé que l'un des deux associés irait en France chercher un meilleur emploi et de nos facultés et de nos capitaux acquis. Je partis pour cet Eldorado.

Pour mieux me faire aux usages et à la langue des hommes que j'allais visiter, je frétai mon passage sur un bâtiment de leur nation; il était moins beau, moins propre, moins soigné que les américains qui étaient en foule dans le port de New-York pour la même destination. Je ne m'aperçus pas d'abord de cette différence; mais à peine fus-je en mer, que des inconvéniens de tous genres vinrent me révéler la faute que j'avais faite. J'en pris mon parti, et j'en causai assez froidement avec le capitaine. C'était un homme de sens; il convint de tout, et me dit : « Vous nous voyez manœuvrer, nous ne sommes pas plus maladroits que d'autres; mais si notre navire est peu commode, trop encombré, mal tenu, cela vient de ce que nous manquons à bord des choses les plus essentielles; nos armateurs ont peu de capitaux, et veulent racheter la difficulté de leurs opérations par l'économie. Nos voyages ne leur rapportent rien; d'ailleurs le défaut de crédit dans notre pays les éloigne de toute opération combinée, les force à réaliser de suite, ce qui les laisse bien en arrière des Anglais et des Américains qui vendent à terme, et dans un voyage profitent de toutes les circonstances, parce que le défaut de crédit les arrête rarement. »

Je compris ce que voulait dire cet honnête capitaine, mais je n'en crus pas un mot. Comment croire, en effet, que les habitans du pays qui a le plus de numéraire, qui exporte la meilleure huile du monde, les meilleurs vins, les eaux-de-vie les plus renommées, qui en même temps cultive la soie et le lin, et peut fournir à l'univers les plus belles batistes et les plus belles soieries, qui avec cela cultive tous les genres de céréales avec un immense succès, qui de plus impose à l'univers son goût en toutes choses, comment croire que les citoyens d'une telle contrée manquent de crédit pour utiliser une semblable position? Mon pauvre capitaine, me disais-je, est un homme ruiné, qui veut déguiser son malheur sous le prétexte d'une calamité générale.

J'arrivai à Bordeaux, et je fus confirmé dans cette idée, en voyant l'apparente prospérité des vignobles de ses environs; une seule chose me semblait étrange : les vignerons ne me paraissaient pas retirer un grand profit de leur belle culture. Je voulus en avoir le cœur net. Je questionnai l'un d'entre eux.

« Mon ami, lui dis-je, vous êtes trop économe, vous êtes mal habillé, vous vous nourrissez mal, et vous travaillez trop, vous voulez donc amasser des trésors? » Il crut que je me moquais de lui. « Mais, monsieur, c'est à peine si je gagne de quoi payer mes dépenses, et je suis bien heureux quant au bout de l'année je puis lier les deux bouts. » Je lui fis son compte, et je lui prouvai qu'au prix où était le vin à Bordeaux, il devait gagner beaucoup. « Cela serait si je ne vendais pas ma récolte d'avance, me répondit-il ; mais, voyez-vous, les frais de culture sont énormes, et les vignerons n'ont

pas de capitaux.-- Ne pouvez-vous pas négocier votre papier, lui dis-je, et vous procurer ainsi les moyens d'attendre l'instant prospère pour réaliser vos récoltes?» Il rit beaucoup, et me dit que le papier de vigneron ne se négociait pas. Je commençai à réfléchir et à penser que, malgré quelques légers accidens, les petites banques des États-Unis étaient bonnes à quelque chose, puisque le cultivateur virginien, qui n'a pas l'honneur de faire le meilleur vin du monde, a du moins l'avantage de pouvoir échanger contre ses jambons et son tabac de quoi l'habiller proprement, le nourrir abondamment, et lire la gazette.

Ils sont un peu aristocrates les Français, me dis-je, ils veulent maintenir leurs paysans dans la pauvreté; mais au moins leurs spéculateurs tirent avantage de cela et font de grosses fortunes avec ces bons vins qu'on expédie dans toutes les parties du monde; j'en dis deux mots à un bon négociant, que je félicitais à ce sujet: «Aux États-Unis, lui dis-je, les riches n'ont pas si beau jeu.» Il n'eut pas l'air de me comprendre; quand je me fus mieux expliqué: «Vous vous trompez, me dit-il, ces bénéfices qu'on fait sur la pénurie du paysan ne sont pas pour nous, ils échoient à des Anglais et Américains; leurs marchands vont dans nos campagnes, et contractent des marchés l'argent comptant à la main: ces gens-là ont de si gros capitaux! — Ainsi donc, par défaut de crédit, les Français donnent à vil prix une denrée précieuse, lui dis-je, et vous recevez par contre au plus haut prix l'argent qu'on vous apporte. — Mais pourvu qu'on exporte nos vins, me dit-il, n'est-ce pas gagner tout l'argent qu'on nous donne contre?» Cette réponse me pétrifia et je reculai tout étonné.

Tout ceci bouleversa mes idées; il manque évidemment des banques pour les cultivateurs, et des maîtres d'économie politique aux spéculateurs, me dis-je; mais au moins les vastes encouragemens du gouvernement, et les nombreux capitaux accumulés à Paris, doivent développer au centre de la France une prospérité inouïe: je partis pour la capitale.

Je m'y acheminai dans une voiture publique, assez mal tenue; je traversai des villages misérables, et je ne pus m'empêcher d'en témoigner mon étonnement. Un élève de l'école Polytechnique qui se trouvait dans la voiture avec moi, m'apprit qu'une des choses les plus difficiles en France, était d'obtenir la permission de faire des chemins, même à ses propres frais, et que la plupart des villages de l'intérieur étaient sans communication, ce qui détruisait toute l'aisance du pays.

« Il y a des fortunes énormes à faire, me dit-il, en construisant des canaux, des chemins de fers, ou tout bonnement des chemins ordinaires dans le sein de départemens où sont enfouies des richesses immenses en charbons de terre, en minerai, en forêts, en matériaux et en produits du sol; mais on ne trouve pas de capitaux pour cela. Les études qu'on nous fait faire, ajouta-t-il, deviennent une source de contrariété pour toute notre vie, elles nous font apercevoir des améliorations sans nombre à faire, et cependant nous languissons dans une inactivité désespérante; si les capitalistes entendaient raison, on doublerait en dix ans la valeur de la France.— Mais, lui dis-je, vous dépendez donc bien de ces gens-là? n'avez-vous aucun moyen de crédit?—Un ingénieur, me dit-il, ne trouverait pas un sou sur sa signature. » Oh! oh! me dis-je, qu'est-ce que cela?

dans un tel pays, je n'aurai jamais défriché dix mille acres, ni bâti une ville à laquelle j'ai donné mon nom, sans avoir la moindre avance. Mais voyons Paris.

Mon pauvre ami, j'y suis depuis dix-huit jours, et je n'entends que plaintes amères; les transactions les plus mesquines s'y traînent péniblement : malheur à qui n'a pas son coffre plein d'argent *monnayé*, il ne peut venir à bout d'aucune opération; on perd d'énormes capitaux pour entretenir cette inutile réserve; les hommes les plus intelligens restent oisifs, si pour recommander leur savoir-faire leurs pères ne leur ont pas laissé une bonne somme : aussi la moitié de la ville est-elle sans occupation. Les Français rattrapent tout ce qu'ils ne produisent, pas par de l'économie : si les ouvriers gagnent peu, ils consomment peu; et c'est ainsi qu'en produisant moins on consomme moins : cette vérité qui saute aux yeux dans ce pays plus qu'ailleurs, n'y amène cependant qu'une conviction contraire. Bien loin d'être éclairés par leurs malheurs, les Français en ont tiré des axiômes qui doivent les perpétuer. Les déclamations contre l'industrie, contre le peu de sûreté du commerce, sont ici à l'ordre du jour. On se vante même de quelque sagesse, lorsqu'on ne s'aide les uns les autres qu'avec des sûretés réciproques; et pour vrai dire, l'on ne sait pas du tout ce que c'est que le crédit, ni les institutions qui le développent. Si on en avait la moindre idée, on pourrait donner un essor prodigieux à ce peuple intelligent et actif.

En attendant, mon cher ami, on se félicite ici de cette prudence qui les fait mourir de faim; mais bénissons le ciel qui a accordé à notre pays assez de licence et assez de folie pour alimenter cinq cents banques, et

pour nous rendre très-étourdis et très-imprudens en affaires ; car au sein de notre désordre, le moindre ouvrier est chez nous mieux habillé et mieux nourri qu'un marchand presque opulent de Paris ; tandis qu'avec leur sage temporisation, les Français ont enfanté un ordre par lequel on ne produit pas la moitié de ce que réclament les besoins ; cependant avec un peu de folie ils parviendraient à vivre dans l'abondance.

Ce qu'il y a de pis, c'est que cette position est une véritable énigme pour les gens qui osent réfléchir, et que le moyen d'en sortir ne paraisse compris de personne. Autant les Français sont dégagés de préjugés politiques, autant ils en ont sur les affaires civiles ; et ce qui me paraît le plus remarquable, c'est que les libéraux n'en sont pas les moins imbus. Je ne suis ici que depuis quelques jours, et il me paraît manifeste que l'état de malaise de ce pays dérive du défaut d'institutions de crédit. Mon ami, l'abus de l'esprit d'entreprise est bien moins funeste que son absence. Dans une prochaine lettre, je tâcherai de te faire partager la conviction que j'éprouve en voyant le peuple le plus spirituel et le plus actif plié sous une routine opiniâtre, qui ronge et dénature tout ce qu'il pourrait produire de grand et de généreux.

James Kénidot,
Cultivateur virginien.

GALERIE MÉDICALE.

M. RICHERAND.

DEUXIÈME ARTICLE.

Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis la publication des *Nouveaux Elémens*, que M. Richerand livra au public sa *Nosographie chirurgicale* (1803). Les éditions de ce livre sont fort nombreuses comme celles du premier. Il se recommande à l'estime du public par le même genre de mérite, et est entaché des mêmes défauts. Les commençans y peuvent apprendre quelque chose, les praticiens presque rien. On a loué généralement les divisions, la clarté de l'exposition, l'ordonnance du sujet, et ces éloges sont mérités, car M. Richerand entend à merveille l'art de faire un livre : il a un vrai talent d'artiste. Donnez-lui des idées, il en tirera le meilleur parti possible ; fournissez-lui des matériaux, il va les mettre en œuvre mieux que personne. Dans sa *Nosographie* peu de choses lui appartiennent en propre ; le fond en est emprunté aux meilleurs praticiens de notre temps, et surtout à l'ancienne académie de chirurgie. Je ne veux point pousser ce reproche trop loin, car ces sortes de plagiats sont inévitables dans les sciences. Les faits appartiennent à tout le monde, et dès qu'une opération est sanctionnée par l'usage, dès qu'un procédé thérapeutique est adopté, il est permis à chacun de les

décrire et de les conseiller. Si on ne peut exiger qu'un savant ne nous donne que du nouveau, et qu'il crée tout une science à lui seul, il vaudrait mieux cependant que, riche de son propre fonds, il ajoutât quelque chose aux travaux de ses devanciers, et ne se contentât pas de n'être qu'un bon arrangeur. Ce reproche, ainsi modifié, peut être fait à M. Richerand, d'autant plus qu'il est depuis plus de vingt ans professeur de chirurgie à l'école de Paris et chef d'un vaste établissement. Sa position a dû rendre le public plus exigeant à son égard qu'à l'égard de tout autre, et il est fâcheux qu'il n'ait pu mieux le satisfaire sous ce rapport. Il résulte de cette stérilité que ses ouvrages, quoique lus et relus par tout le monde et jouissant d'une réputation d'utilité incontestable, n'ont pu lui assurer une solide réputation scientifique; on s'en sert avec plaisir, mais on ne lui en a nulle obligation.

Autre reproche plus grave à mon avis : M. Richerand a le défaut des imaginations vives et des talens faciles; il est paresseux et superficiel. Il parle volontiers de tout, mais avec une grande légèreté. Il ne s'attache point assez à se tenir au courant de ce qui se passe dans la science; aussi les éditions de ses livres, et en particulier de la *Nosographie*, ne sont que des réimpressions, sans changemens notables. Il n'est pas assez convaincu que les livres ne sont pas long-temps nouveaux. Bien des choses reconnues pour véritables dans un temps, sont bientôt classées parmi les erreurs dans un autre, et un auteur qui se réimprime ne doit pas s'obstiner à répéter à ses contemporains d'aujourd'hui ce qu'il a dit à ses contemporains d'autrefois. Je sais qu'il est difficile d'oublier ce qu'on apprit avec tant de peine, pénible d'avouer

qu'on s'est trompé, plus pénible encore d'être toujours sur les bancs de l'école, et d'étudier sans cesse; mais c'est là le sort inévitable de tous ceux qui s'occupent de science. Il n'y a pas de repos possible pour le médecin ni pour le chirurgien, surtout quand ils veulent écrire convenablement sur leur art. Ces réflexions sont directement applicables à la *Nosographie* de M. Richerand; les dernières éditions ressemblent aux premières. L'état de la science n'y est représenté que d'une manière fort incomplète. Parmi les procédés opératoires qui s'y trouvent décrits, plusieurs sont abandonnés aujourd'hui *; d'autres ont subi des modifications importantes, et l'auteur, quoique secrétaire de la section de chirurgie, et malgré quelques prétentions à l'érudition, ne tient nul compte de tout cela. La dernière édition ne diffère des précédentes que par la forme. L'auteur en a fait un traité de médecine opératoire, et son livre est ainsi devenu la base du cours qu'il fait à la faculté en qualité de professeur d'opérations et appareils. Tous ces défauts, et bien d'autres encore que je néglige de signaler, ont été généralement aperçus par les critiques, et ils sont incurables.

A quoi tient donc le succès de cet ouvrage? Je l'ai dit, à la clarté des divisions, à la distribution des matières, et à l'agrément du style. Les opérations chirurgicales y sont décrites avec un grand talent. Quelque compliquées et nombreuses que soient les manœuvres

* M. Richerand, entre autres erreurs, recommande encore l'usage des ligatures d'attente, dont Scarpa et les chirurgiens anglais ont démontré l'inutilité, et que les expériences de M. Dupuytren ont prouvé être dangereuses.

maîtres de l'art tels que MM. Dupuytren, Boyer, Roux, Lallemant et bien d'autres encore.

Au défaut de génie chirurgical, M. Richerand a de l'audace, ou plutôt de la témérité; il ne recule jamais devant les opérations les plus chançeuses. Il s'est fait grand bruit il y a quelques années de son opération de la résection des rates et d'une portion de poumon cancéreux; il en fut beaucoup parlé dans les journaux de médecine, et les avis furent partagés. La majorité des critiques, cependant, se prononça contre l'opération. Le malade guérit de l'opération, mais mourut peu de temps après par la reproduction du cancer. Quelques reproches qu'on ait faits à M. Richerand à ce sujet, il faut avouer, pour être juste, que l'opération réussit, et et que si la maladie n'avait été entretenue par une cause interne aussi redoutable, il y a toute apparence que la guérison eût été complète et durable. C'est là à peu près tout ce qu'a fait de remarquable, en chirurgie pratique, M. Richerand, et il n'est pas sûr même qu'il ait eu l'honneur de l'invention.

Voilà sur quels titres se fonde la renommée de M. Richerand à ce sujet comme physiologiste et comme chirurgien. Si les remarques qui précèdent sont justes, le lecteur doit commencer à se faire une idée assez exacte de ce professeur. L'examen de son dernier ouvrage (*Histoire des Progrès récens de la Chirurgie*) va nous le montrer sous le point de vue nouveau d'historien et de critique.

L. P.

HISTOIRE D'ÉCOSSE,

PAR WALTER SCOTT.



Sir Walter Scott est né avec deux vocations en apparence contradictoires, celle de poète et celle d'antiquaire. Voilà où il faut chercher la cause du mérite original et de l'immense succès de ses romans. Leur conception annonce toutes les ressources d'une imagination poétique; leur exécution est le fruit d'une profonde connaissance des mœurs et de l'esprit du moyen âge étudié dans les chroniques. La recherche des antiquités de cette époque est même l'occupation favorite de l'auteur; elle sert à la fois de délassement et de préparation à ses autres travaux. Dans notre vieille littérature historique, la plus riche de l'Europe en mémoires particuliers, il n'y en a pas un que Walter Scott ne connaisse, et dont il ne lise couramment le vieux français. L'érudition et l'imagination, deux qualités qui semblent s'exclure, nous offrent donc la clef de son génie comme romancier.

A la lecture des romans historiques de notre auteur, à cette peinture si vraie, si énergique et si réelle des temps passés, chacun s'écria : « Ah! si l'histoire était écrite comme cela! Ah! si Walter Scott écrivait l'histoire! Quel intérêt un si habile raconteur saurait donner au fatras illisible et indigeste que nous avons nommé

histoire jusqu'à ce jour! » Ces acclamations unanimes, qui le saluaient historien, entraînèrent l'illustre romancier à une entreprise qu'il n'eût certainement pas tentée de lui-même. L'*Histoire de Napoléon* parut : quel mécompte! quel désappointement aussi universel que les illusions! Mais ne revenons pas sur un ouvrage qui a été jugé de même par toute l'Europe, et qui n'a pas eu plus de succès en Angleterre qu'en France.

Qu'un mauvais livre d'histoire ne nous empêche pas de rendre justice à l'écrivain qui a si souvent charmé nos loisirs, et ne nous fasse pas oublier les importans services qu'il nous a rendus en indiquant une nouvelle route d'intérêt et de vérité où tous les genres sont entrés sur ses traces. Il y a très-peu d'années que dans les romans, l'histoire et les pièces de théâtre, quels que fussent l'époque de l'action, le lieu de la scène, le caractère des personnages, un auteur ne peignait autre chose que son propre siècle et l'esprit de la societé autour de lui, sans offrir aucun de ces détails spéciaux de costumes et de mœurs, qui sont le type des temps et des lieux. Tous ceux qui observent la marche de l'esprit humain reconnaîssent l'influence exercée sur toutes les branches de la littérature par l'auteur de Waverley. Une révolution s'est opérée en histoire, par lui et sans lui; révolution d'une haute importance, dont M. de Barante a été le premier organe en France dans son *Histoire des Ducs de Bourgogne*, et que le même écrivain consommera probablement par la publication prochaine de l'*Histoire du parlement de Paris*, laquelle ne sera, j'imagine, que l'*Histoire de France* dépouillée du détail fastidieux des guerres. M. de Barante, doué de toutes les qualités de l'écrivain et de toutes les lumières

du savant, a compris que pour donner à l'histoire l'intérêt, l'attrait même dont on ne l'avait pas crue susceptible, pour captiver enfin la curiosité du lecteur, moyen infaillible d'éclairer sa raison, il fallait remettre en action les faits, les temps et les caractères du passé, rendre le mouvement aux scènes et la vie aux personnages, les faire redevenir actuels en les faisant agir et parler comme ils le firent alors; et que le secret d'atteindre ce but dramatique était de fondre dans le récit, après les avoir discutés l'un par l'autre, tous ces documens, ces mémoires originaux où l'époque rend témoignage d'elle-même, expose ses opinions, ses passions, ses folies ou ses fureurs, et se montre, en un mot, à nous toute vivante. C'est ainsi que M. de Barante est devenu le créateur d'un genre historique plein de vérité, de mouvement et d'*actualité*, qui servira désormais de modèle, et qui a déjà suscité d'heureux imitateurs.

C'est à Walter-Scott qu'il faut faire hommage d'une pareille innovation, elle est inspirée de lui, mais lui-même ne l'a pas su exécuter dans son premier ouvrage historique : voyons le second.

L'*Histoire d'Écosse* qui nous sert de texte n'est pas encore publiée : on nous communique seulement les deux premiers tomes sortant de la presse; ils comprennent depuis l'établissement des Romains jusqu'en 1545, à la mort du roi d'Écosse Jacques V, contemporain de Henri VIII, roi d'Angleterre. L'ouvrage aura six volumes et paraîtra dans le cours de février prochain; c'est dire que nous ne pouvons le juger dans son ensemble. Il ne s'agit ici que de donner au lecteur un avant-goût de cette nouvelle production.

Cette fois, sir Walter-Scott est sur son propre terrain,

et nulle personne en Europe ne possède mieux le sujet qu'il traite. Quant à la facture, à l'exécution, elle doit désarmer la critique par la modestie de ses prétentions. L'auteur n'embouche pas la trompette de Clio pour donner aux hommes de sérieuses et solennelles instructions; son ouvrage s'adresse tout simplement aux enfans de huit ou dix ans : c'est, comme le dit le titre, une *Histoire racontée par un grand-père à son petit-fils Little-John* (*Petit-Jean*). Cette histoire, à en juger par les deux premiers volumes, sera probablement regardée comme un chef-d'œuvre du genre, c'est-à-dire comme remplissant parfaitement le but annoncé d'instruire et d'amuser l'enfance.

Des critiques moroses diront peut-être que s'il faut beaucoup de talent pour composer un bon ouvrage élémentaire, un tel ouvrage ne saurait faire monter son auteur au rang des historiens; que l'histoire, cette grande leçon des générations éteintes aux générations vivantes, exige un mélange de tous les tons, depuis le plus naïf jusqu'au plus imposant, et perd toute son autorité dans une racontance familière; que si l'historien pédantesque nous assomme, celui qui affecte une bonhomie puérile nous devient insipide; que l'abbé Millot a écrit pour la jeunesse des abrégés très-distingués, quelle comprend parce qu'ils sont clairs, et que l'âge mûr relit encore avec fruit parce qu'ils sont empreints d'une raison forte et semés de réflexions frappantes; qu'enfin sir Walter-Scott, pour vouloir se mettre tout-à-fait à la portée de l'enfance, a écrit son histoire sur le ton des contes de Claude Perrault ou de M. Bouilly. Laissons-les dire; l'histoire d'Écosse, écrite pour les petits enfans, sera aussi recherchée par les grands enfans que

les romans de l'auteur, dont elle devient le complément, ou pour mieux dire l'introduction indispensable; elle est écrite dans un système amusant, qui consiste à passer rapidement sur les faits ingrats par eux-mêmes, à traiter avec le développement convenable tous ceux qui fournissent à l'intérêt du récit, et à multiplier les anecdotes qui se rencontrent dans le sujet. Notre but ne pouvant être de présenter ni le jugement ni l'analyse d'un ouvrage qui ne paraît pas encore, nous nous bornerons à en extraire un morceau comme échantillon.

« Parmi les exploits guerriers de cette époque (1335), où les femmes commandaient les châteaux et combattaient quelquefois en bataille rangée, nous ne devons pas oublier la défense du château de Dunbar par la célèbre comtesse de March. Son mari avait embrassé le parti de David Bruce, et s'était mis en campagne avec le régent. La comtesse, que son teint basané et ses cheveux d'ébène avaient fait surnommer Agnès la Noire, nom par lequel on la désigne encore, était une femme courageuse et entreprenante, fille de Thomas Randolph, comte de Moray, et digne héritière de sa valeur et de son patriotisme. Le château de Dunbar était très-fort par lui-même; bâti sur une chaîne de rochers qui s'étendaient jusqu'à la mer, il n'avait qu'un seul passage qui conduisît dans l'intérieur des terres, et qui était très-bien fortifié. Ce château fut assiégé par Montague, comte de Salisbury, qui employa pour détruire ses murailles de grands engins de guerre propres à jeter de grosses pierres, et avec lesquels on attaquait les fortifications avant de se servir du canon.

» Agnès la Noire déjoua tous ses efforts, et se montra sur les murs accompagnée de ses femmes, essuyant avec des mouchoirs blancs les endroits où les pierres avaient frappé, comme si elles ne pouvaient faire d'autre dommage à son château que d'y élever un peu de poussière.

» Le comte de Salisbury commanda alors à ses gens de faire avancer une machine d'une autre espèce : c'était une sorte de hangar ou de maison de bois montée sur des roues, avec un toit d'une solidité et d'une force remarquables, dont la forme, ressemblant au dos d'un sanglier, lui avait fait donner le nom de *truie*. Cette machine, dans l'ancienne manière de faire la guerre, était roulée contre les murs de la ville ou du château qu'on voulait prendre, et servait de rempart contre les flèches et les pierres que jetaient les assiégés, à une troupe de soldats qu'on plaçait dans la truie, et qui cherchaient à miner les murs ou à pratiquer une brèche avec des pioches et des outils de mineurs. Dès que la comtesse de March vit cet engin avancer contre les murs du château, elle cria au comte de Salisbury, d'un ton moqueur et dans une sorte de prose rimée, digne de l'époque :

« Prends garde à toi, Salisburie,
» Des petits va faire ta truie. »

Au même instant elle fit un signal, et un énorme fragment de rocher qu'elle avait fait détacher tout exprès fut précipité du haut des murailles sur la truie, dont le toit fut brisé en mille pièces. Comme les soldats anglais

qui y étaient renfermés s'enfuyaient aussi vite qu'ils le pouvaient pour éviter et la chute des débris du toit, et les flèches et les pierres qu'on leur lançait du château, Agnès la Noire s'écria : « Voyez toute cette portée de » petits cochons anglais ! »

» Le comte de Salisbury savait aussi plaisanter, même dans des circonstances aussi sérieuses. Un jour il faisait à cheval une reconnaissance près des murs du château, accompagné d'un chevalier couvert d'une armure à toute épreuve et d'une triple cotte de maille sur une jaquette de cuir. Malgré cela, un certain William Spens décocha une flèche à ce chevalier avec une telle force qu'elle pénétra jusqu'à son cœur, à travers toutes ces barrières. « C'est un gage d'amour de la comtesse, dit » le comte en voyant son compagnon tomber mort de » son cheval, les traits d'Agnès la Noire arrivent tou» jours jusqu'au cœur. »

» Dans une autre occasion la comtesse de March fut bien près de faire le comte de Salisbury prisonnier. Elle lui avait envoyé un de ses gens, qui, feignant de la trahir, offrit de le faire entrer dans le château. Se fiant à ses promesses, Salisbury vint à minuit devant la porte, qu'il trouva ouverte ; la herse était levée. Comme le comte était sur le point d'entrer, un nommé John Copland, seigneur du Northumberland, le devança de quelques pas, et à peine eut-il passé le seuil de la porte que la herse fut abaissée. Les Ecossais manquèrent ainsi la proie qu'ils espéraient, et ne firent prisonnier qu'une personne d'un rang inférieur.

» Enfin le château de Dunbar fut secouru par Alexandre Ramsay de Dalwolsy, qui mena par mer à la comtesse des soldats et des provisions. Le comte de Sa-

lisbury, apprenant cela, désespéra de réussir et leva le siége, qui avait duré dix-neuf semaines. Les ménestrels firent des chansons pour célébrer la persévérance et le courage d'Agnès la Noire. Les vers suivans contiennent à peu près le sens de ce qui nous en est resté :

« C'était une fière gaillarde,
» Qui toujours faisait bonne garde ;
» Que l'on vînt tôt, que l'on vînt tard,
» Agnès était sur le rempart. »

La Médecine sans le Médecin, ou Manuel de santé, par le docteur Audin Rouvière, médecin-consultant. Dixième édition, revue, corrigée et augmentée. Un gros vol. in-8°. Prix : 6 fr. A Paris, rue d'Antin, n. 10.

Et à la Librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10.

CHRONIQUE.



Nous travaillons pour une centaine de connaisseurs, écrivait Le Poussin. Je ne sais si de notre temps le nombre des vrais amateurs s'est augmenté; mais toujours est-il certain que cette élite fait ou défait, tôt ou tard, les réputations. En passant rapidement en revue quelques-uns des noms qui se sont illustrés dans la peinture héroïque depuis trente ans, on aura cette idée consolante, qu'à une ou deux exceptions près, le public a été l'écho rapide des arrêts d'un goût cultivé, uni au sentiment in né du beau, si varié dans la nature et dans les arts d'imagination. Ainsi, au premier rang de ceux qui ont eu la part de gloire la plus prompte et la plus soutenue, viennent se placer David, simple, sévère, mais aride; Renaud, doué de tant de facilité, enfant gâté du talent; Prudhon, si suave et si magique, quoique parfois maniéré; Gérard, le Fabius temporiseur de la peinture; Girodet, dont le génie s'élève encore si haut, malgré les milliers d'entraves qu'il se forgeait; Gros, peintre immortel de la gloire militaire moderne; le judicieux Guérin; Ingres, sublime dessinateur de sublimes traditions; l'intarissable Horace Vernet, dont la mémoire est si pittoresque et si sûre; Géricault, lutteur vigoureux qui attaque la nature corps à corps, au vif et au vrai, peut-être avec trop de rudesse pour le vulgaire; Schnetz, le Carravage français; Cogniet, qui abandonnera sans doute le joli pour venir au beau; Court,

auquel il ne manqua que de compléter un tableau; Sigalon, qui, après son brillant début, vient cette fois de perdre une grande bataille glorieuse encore à nos yeux; Champmartin, imitateur du naturel, sans concessions; le coloriste Lacroix, à la pantomime imprévue, poétique et vraie, à la pensée ingénieuse et profonde, mais dont l'exécution renverse toutes les idées académiques; et tant d'autres qu'il y aurait à citer, si nous n'étions pressés d'arriver à deux hommes nouveaux, derniers venus, qui réclament hautement dans les rangs une place à laquelle il est du devoir du critique de constater leurs droits.

Tandis que la foule se succède dans le grand salon devant le charmant tableau de la naissance de Henri IV, par Devéria, et en admire, peut-être un peu sur la foi des journaux (car malheureusement la masse du public en France n'est pas encore très-éclairée en peinture), tout le brillant, l'harmonie et la magie du pinceau, des groupes peu nombreux, mais choisis, se forment à l'extrémité du salon, et examinent longuement un tableau placé trop haut, malgré sa grande dimension. Des exclamations à demi-voix, quelques mots rares, trahissent seuls une admiration sentie; et en effet, cette peinture n'invite pas à l'épanchement. Elle a tant de profondeur, d'énergie, de volonté savante, qu'on éprouve le besoin de se recueillir pour en pénétrer tout le mystère et toute la force. Pour la première fois, on a compris et traduit Byron dans toute l'étendue de son gigantesque talent. C'est bien là Mazeppa, aussi indompté, il y a quelques minutes, que le cheval fougueux sur lequel on l'attache. Que de désespoir et d'énergie sur ce front pâlissant, dans ces membres qui se

roidissent, et qui cependant n'ont rien de forcé, rien de hors nature! Et quelle belle tournure que celle de l'homme vu de dos! Comme le modelé en est fort, la couleur italienne! J'insiste sur les qualités de ces deux figures, parce qu'on ne saurait trop encourager les jeunes artistes à aborder franchement la partie la plus difficile et la plus importante de l'art, le nu. La lumière répandue sur le Mazeppa ne l'emporte peut-être pas assez sur celle qui éclaire la tête du cheval; mais comme cette tête est hennissante, pleine d'ardeur! On pressent les suites du supplice : on voit ce coursier sauvage, pris au piége de la veille, s'échapper des mains des hommes, raser la plaine avec la vitesse du vent, se frayer une route à travers les branches épaisses de la forêt, les eaux rapides du torrent; et encore épouvanté du souvenir des sons de la voix humaine, emporter avec lui son fardeau sanglant et mutilé. Il y a dans le seul moment que le peintre a choisi, tout le sentiment du poëme et de l'histoire; car ce hardi jeune homme ne mourra point, il lutte avec trop de puissance contre la douleur et contre le sort.

Je n'ai rien dit encore de la partie peut-être la plus étonnante du tableau, comme poésie, comme couleur et composition. Ce tribunal féodal qui, d'un lieu élevé, commande et domine le supplice; le geste du comte, l'expression de sa tête, la manière majestueuse et terrible dont le groupe est éclairé, sont autant d'admirables conceptions : et le château, dont les créneaux gothiques se détachent sur un ciel sombre et orageux, complète l'ensemble de cette scène.

Il faut le dire, et le dire hautement; il y a dans ce début, d'un jeune homme de vingt ans, l'annonce d'un digne

successeur de Géricault, non d'un imitateur. Comme Géricault, M. Boulanger est élève des vieux maîtres et de la nature. C'est de son amour pour l'art et de son âme que lui vient son génie. Quelques critiques lui ont reproché, dit-on, trop d'emportement, comme si un pareil sujet ne comportait pas toute la fougue dont un homme est capable : qu'il laisse dire, et qu'il suive ses inspirations. En France, on a si long-temps été comprimé dans le cercle étroit des convenances, qu'on a peur des émotions vives ; on s'effraie de se sentir remué, ébranlé, comme d'un choc électrique : j'entends la génération qui passe, car celle qui grandit veut à tout prix sortir de cette nullité ; et c'est à celle-là qu'il faut plaire, sous peine d'être oublié, et de mourir de son vivant avec les traditions qui s'effacent de jour en jour.

Si l'on était tenté de trouver de l'exagération dans nos éloges, je renverrais au tableau, sous l'inspiration duquel j'ai écrit. Du reste, je l'ai entendu admirer au salon par de grands artistes anglais qui, tout en s'étonnant de voir leur premier poète moderne aussi bien compris, regrettaient, dans leur orgueil national, de ne pouvoir réclamer un compatriote dans le jeune peintre, dont les brillantes qualités l'emportent déjà autant sur quelques défauts d'expérience.

Les biographies sont une invention de ce siècle et une conséquence des mœurs constitutionnelles. Tout le monde s'occupant des affaires publiques, on veut connaître ceux qui les font. Mais l'abus était facile à prévoir. Les premières biographies furent purement poli-

tiques : chaque parti eut la sienne, et dans chacune le même homme se trouvait, comme de raison, honni ou préconisé, et toujours travesti. L'inépuisable exploitation de la crédulité publique fit éclore ensuite un vrai déluge de biographies de tous formats et sur tous les sujets, depuis celle des souverains du 19e siècle jusqu'à celle des vaudevillistes et des dames de la cour. Des personnalités de mauvaise compagnie, des épigrammes insipides, et un style de café, décréditèrent le genre, qui se trouva relégué dès-lors dans la basse littérature.

Une biographie d'hommes vivans est cependant indispensable dans notre système représentatif. De même que le dictionnaire d'une langue sert en littérature à fixer le sens et l'emploi des mots, le catalogue biographique des noms propres remplit en politique cet objet à l'égard des hommes; mais il faudrait qu'un pareil travail fût très-bien fait. Le dernier ministère avait, dit-on, composé une biographie à son usage particulier. Je suis sûr que celle-là était exacte et impartiale. Ne vous récriez pas. Personne mieux que ses auteurs n'était à même d'avoir des renseignemens certains, qui manqueront toujours aux autres : voilà pour l'exactitude. Quant à l'impartialité, je la présume de ce que l'ouvrage étant rédigé dans le plus profond mystère, et par conséquent sans aucun but d'action sur l'opinion publique, les biographes n'avaient aucun intérêt de se dissimuler la vérité à eux-mêmes, et ne pouvaient pas se la dissimuler, parce que votre ennemi est toujours l'homme du monde qui vous apprécie le mieux dans le for intérieur de sa conscience. Le manuscrit d'un pareil ouvrage vaudrait cent mille francs.

A toutes les sessions on voit paraître une biographie

des députés. Celle que nous annonçons*, quoique publiée récemment, a été écrite et imprimée sous l'ancien ministère. Les événemens ont marché plus vite que la presse. On sent à la lecture de ce livre que beaucoup d'articles auraient été modifiés et que l'inspiration générale eût pris une couleur ou une nuance différente, si l'auteur eût travaillé pour le quart d'heure actuel. Nous ne ferons pas de citations, parce que tel nom qui figure avec peu d'avantage dans cette biographie, pourrait mériter la reconnaissance publique dans le cours de la session.

Les investigations biographiques doivent précéder une élection. Rien de plus juste. Les commettans ont alors le droit de scruter l'homme qui se présente pour leur servir de mandataire. Le jugement biographique est également de droit après la session : on examine alors comment le mandat a été rempli. Mais est-il possible de qualifier avec certitude les membres d'une chambre qui n'existe encore que nominalement? Tel député de la dernière session nous revient peut-être régénéré par tous les changemens qui viennent d'avoir lieu; tel autre voit ses anciens engagemens rompus et n'obéira désormais qu'à sa conscience; un troisième dînait dans une opinion, on va le faire dîner dans une autre. Espérons, espérons beaucoup, et ne décourageons pas ceux qui font notre espoir.

On parle d'un procès qui donnera libre carrière à la malice. Puisqu'on trouve matière à rire dans des

* 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. Chez les marchands de nouveautés. Et à la Librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10.

serrures crochetées, voici un vol qui vaut au moins deux colonnes de journal.

Un auteur dramatique, beau diseur, prétend avoir raconté le sujet d'un ouvrage à un de ses confrères. Ce nouveau Dufresny a trouvé un autre Regnard. Il va, dit-on, envoyer un huissier, non pour saisir la gloire, mais pour demander sa part dans les recettes. Hélas! voici bien un autre incident! un troisième auteur prétend à son tour avoir été volé par l'auteur qu'on vole. Il y aurait un livre à faire sur cette idée qui court par tant de cerveaux. Sa généalogie serait presque aussi longue que celle racontée par le docteur Pangloss.

— M. Falconet, de Naples, a publié un recueil de romances que nous recommandons vivement à nos lectrices. Le *Refrain des montagnes* brille surtout par un chant pur, gracieux et original. Nous le signalons à tous les auteurs de vaudeville.

— La rivalité de Mme Pisaroni et de Mlle Sontag est déjà oubliée. « Eh quoi! tout cela finira-t-il sans un » coup d'épée? » disait un vieux gentilhomme qui reçut jadis une balle dans l'épaule gauche pour la plus grande gloire de Sacchini, et à qui personne ne peut contester le droit de se pâmer à *OEdipe*. « De mon » temps il y aurait eu du sang. Décidément les beaux- » arts s'en vont. »

— Une nouvelle ère de liberté commence. Jamais les opinions n'avaient été plus violemment comprimées que dans les deux sombres années qui viennent de s'écouler, et pourtant la presse n'a jamais été plus calme et plus sage. C'est que le présent semble promettre un long avenir; c'est que l'on jouit de la liberté comme d'un bien qu'on ne craint plus de se voir enlever;

Parmi les nombreuses améliorations que projette le nouveau pouvoir, on parle de la liberté illimitée des théâtres. La mesure serait digne d'un ministère qui veut mériter le titre de réparateur; mais peut-être ne sera-t-elle pas complète si elle ne s'applique qu'aux théâtres secondaires. Le mélodrame et le vaudeville ont déjà assez d'interprètes. C'est à Feydeau et à la Comédie-Française qu'il faut donner des rivaux.

Bien des gens estiment que la tragédie historique, telle que la réclament les besoins et les goûts de l'époque, ne peut pas naître sur le terrain usé de la rue de Richelieu. Les traditions, le vieux répertoire, les prétentions des chefs d'emploi, mille et mille obstacles, qu'il serait trop long d'énumérer, s'opposeront toujours à la création d'un genre neuf, indépendant, original et vrai. Sans doute les théâtres de mélodrame offrent une scène vierge aux auteurs qui voudront courir cette noble carrière; mais ces théâtres sont dédaignés par la plupart des auteurs, et peut-être le public éclairé n'en prendrait-il le chemin qu'avec répugnance. D'ailleurs bien des gens estiment encore que la tragédie romantique ne saurait se passer du secours du vers. A quoi bon laisser à la Comédie-Française le privilége de la poésie? voilà plus de trente ans qu'elle ne s'en sert pas. Il y a prescription contre elle.

Quant au genre de l'opéra-comique, il est démontré aux moins clairvoyans qu'un seul théâtre ne peut suffire. Le répertoire de Feydeau est condamné à la monotonie; un succès le défraie pour six mois, et c'est à peine s'il peut représenter annuellement huit ouvrages nouveaux. On s'étonne de voir les artistes manquer au mouvement musical qui s'est opéré depuis plusieurs

années! où veut-on donc qu'ils se forment? où veut-on qu'ils fassent connaissance avec le public?

Les priviléges des théâtres royaux sont à l'art dramatique ce que les prohibitions sont au commerce. Liberté pour tout le monde!

Le ministère, décidé qu'il est à entrer dans les voies de la légalité, cherche aussi à adoucir la censure dramatique si long-temps exercée en haine de toutes les idées généreuses, au profit de ce bon monsieur *Tartufe*. On prépare une loi à ce sujet.

En attendant, la censure ne vexe plus les colombes. Il n'est bruit dans le monde littéraire que d'une lettre que M. le ministre de l'intérieur aurait écrite à l'un de nos plus célèbres académiciens. « Vous êtes membre » de l'Académie, lui aurait-il mandé; ce titre suffit » pour inspirer toute confiance. Je ne vois donc pas » pourquoi votre ouvrage serait soumis à une censure » préalable. Toutefois, si vous craignez qu'il n'y ait » quelques allusions politiques qui puissent être mal » interprétées, venez me voir, nous le lirons ensemble.» Si ce ne sont ses paroles expresses, c'en est le sens. La littérature en masse devrait voter des adresses de remercîmens aux colléges électoraux.

Il est une question sur laquelle on a trop légèrement passé condamnation, c'est celle des journaux littéraires. L'impôt du timbre dont on les frappe est arbitraire, car l'arbitraire pour être légal n'en est pas moins de l'arbitraire. La charte reconnaît à tous les citoyens le droit de publier leur opinion en matière de gouvernement. La moitié des hommes de lettres de la France est placée hors du droit commun. On ne veut point s'élever ici contre les priviléges et les cautionnemens des

journaux politiques, parce que la question serait trop longue à débattre. Mais si vous me ravissez un droit, vous êtes obligé de m'accorder un avantage. C'est à moi d'opter. Ainsi, en Angleterre, l'homme de lettres qui consent à se taire sur les matières politiques, est dispensé de payer au fisc le droit du timbre, qui pèse même sur les brochures. C'est une sorte de marché passé entre le ministère et les citoyens. En France que nous a-t-on donné en échange du droit de tout homme libre? le timbre, des droits de poste exorbitans, et des procureurs du roi qui microscopisent les allusions. C'est trop de moitié.

Nous reviendrons sur toutes ces questions, car le moment nous semble opportun. Un homme de beaucoup d'esprit disait dernièrement: « Les ministres sont comme » les jeunes élèves du Conservatoire. En entrant au » théâtre elles prêtent l'oreille à tout le monde; une fois » actrices, elles font condamner la porte de leur bou» doir. » Hâtons-nous de parler, nous qui n'avons jamais frappé aux portes dérobées.

De l'Imprimerie de SELLIGUE, rue des Jeûneurs, n. 14.

POÉSIE.



LE SERMENT DES TROIS SUISSES.

Seul debout, contemplant l'Europe assujettie,
Le descendant de Tell, aux monts de l'Helvétie,
Fidèle à ses vertus, à sa mâle fierté,
Respire près des cieux l'air de la liberté.
La liberté! c'est là qu'auprès d'un peuple austère
S'arrête encor son vol prêt à quitter la terre.
Sur ces monts, défiant les temps et les dangers,
Qui fonda son autel? l'accord de trois bergers.

La nuit a dans les cieux jeté ses voiles sombres;
Près du lac des Cantons, la lune au sein des ombres
Glisse un pâle rayon entre les rocs déserts
Que le Grütli sauvage élève dans les airs;
Plus loin, des hauts glaciers brille la cime blanche,
Où mugit l'ouragan, d'où tombe l'avalanche.
Tous trois ont en secret fui leur canton natal;
C'est Verner, Valther-Furst et le jeune Melchtal;
Complice des forfaits, l'ombre ici les rassemble;
Mais c'est pour la vertu qu'ils conspirent ensemble.
Ils disent le pays dans un long deuil plongé;
L'honneur du citoyen dans sa fille outragé;
La liberté flétrie, et son symbole antique
Qu'on érige en trophée au pouvoir despotique;
Guillaume Tell forcé par Gessler triomphant
D'abattre un but impie au front de son enfant.

« De plus noires fureurs ont été signalées,
» S'écrie alors Melchtal, au sein de nos vallées ;
» Je labourais en paix le champ de mes aïeux ;
» Un satellite armé se présente à mes yeux,
» M'aborde, et détachant de ses mains despotiques
» Les taureaux compagnons de mes travaux rustiques :
» S'il veut du pain, dit-il, que le vil laboureur
» S'attelle au soc lui-même. A ces mots, de fureur
» L'âme d'un citoyen s'embrase tout entière.
» Mon bras de l'ennemi combat l'audace altière ;
» Devant un homme libre il fuit épouvanté,
» Et l'exil me dérobe au tyran irrité.
» Mais, avide d'un sang que sa fureur espère,
» Laudenberg devant lui fait traîner mon vieux père.
» Livre-nous, lui dit-il, l'asile de Melchtal :
» Son supplice l'attend. A cet arrêt fatal,
» Mon père offre au tyran sa tête octogénaire,
» Et les lâches bourreaux d'un monstre sanguinaire
» Renversent à leurs pieds le vieillard tout tremblant,
» Et dans ses yeux éteints, ô crime ! un fer brûlant !!!
» Vous frémissez ! c'est peu : chassé de sa chaumière,
» Dépouillé de ses biens, privé de la lumière,
» Ce vieillard déplorable, un bâton à la main,
» Est mendiant, proscrit, jeté sur le chemin ! »
Il dit : « Des trois héros l'âme vers Dieu s'élève ;
» D'une sainte révolte ils ont tiré le glaive.
» Dans leurs rustiques mains, des Cantons fraternels
» La liberté reçoit les sermens solennels.
» Et déjà des tyrans tombent les fosteresses ;
» Déjà sur les sommets des Alpes vengeresses
» La flamme du signal brille, et Guillaume Tell
» Au chemin de Kusnach tend son arc immortel. »

Pichald.

Nous acquittons dans ce numéro un juste tribut d'hommage à la mémoire de M. Pichald, par l'insertion d'un fragment de son *Guillaume Tell*, ou-

vrage qui reste inachevé. Les détails sur la vie de l'auteur sont courts : du talent, des qualités précieuses, un succès éclatant, beaucoup de chagrins et une mort prématurée, telle fut la carrière de l'auteur de *Léonidas*. Son goût pour la poésie s'était déclaré de bonne heure, et presque en rhétorique il avait composé sa tragédie de *Turnus*, dont on lui a souvent entendu lire des morceaux dans le monde, avec cette déclamation animée et pompeuse qui le caractérisait. Destitué sans raison d'une modeste place qu'il occupait dans un ministère, peut-être parce qu'il se classait parmi les écrivains constitutionnels, cet acte d'une brutalité absurde le laissa presque sans ressource avec une femme et des enfans ; et l'homme de talent, l'homme du caractère le plus inoffensif éprouvait les angoisses de la gêne à ses derniers momens. Un homme récemment arrivé au pouvoir s'est empressé de lui tendre une main généreuse, et sa sollicitude s'est reportée ensuite sur la famille du poète malheureux. De pareils traits ne partent pas seulement du cœur ; ils décèlent un esprit élevé, des vues grandes et nobles. Les premiers actes d'un ministre font tout espérer pour la dignité des lettres trop long-temps avilie.



PREMIER BULLETIN

DE

LA LITTÉRATURE ANGLAISE *.



Londres, 18 janvier 1828.

LA REVUE DE TRIMESTRE (*Quarterly Review*). — WALTER SCOTT PRÉDICATEUR, etc.

HOMÈRE précéda Aristote; et pendant long-temps la critique céda le pas à la poésie proprement dite. Mais depuis la multiplication et l'importance relative des gazettes, on peut dire comme le médecin de Molière : « Nous avons changé tout cela. » Déjà les défunts ministres avant leur chute avaient prévu cette usurpation et cette omnipotence des journaux. Personnifiant cette voix que tous les matins imterrompait leur sommeil comme celle d'un *watchman* importun, ils avaient créé pour elle le nom de *journalisme*; ce nom survivra peut-être aux leurs. Cette puissance n'était pas un vain cau-

* Ce premier bulletin est extrait de notre correspondance avec la Grande-Bretagne; il sera suivi de plusieurs autres pour tenir au courant de la littérature anglaise les lecteurs du *Mercure*. L'auteur habite l'Angleterre, et nous promet d'être un correspondant exact. Nous profiterons de ses indications pour donner aussi dans notre journal des extraits des ouvrages nouveaux qui mériteront d'être connus en France. (*Note du Rédacteur.*)

chemar; elle est réelle en politique; elle ne le sera pas moins en littérature. En Angleterre, son invasion est consommée. Aussi que deviennent les poètes? Ils écrivent dans les *revues* et les *magasines*. Que deviennent les prosateurs? Ils font des articles comme les poètes. Ceux qui résistent encore s'apercevront bientôt qu'ils exercent un métier de dupe; car, grâce au format et à la justification typographique des recueils périodiques anglais, ces vrais monstres littéraires, après les avoir cruellement déchirés par l'analyse, pompent et absorbent, pour ainsi dire, par de nombreux extraits, le plus pur de leur sang et leur substance la plus précieuse.

Mon intention est, dans ces bulletins, de donner une idée des principales revues britanniques, en leur appliquant de temps à autre le même procédé qu'elles emploient pour s'enrichir des dépouilles des auteurs isolés. Mais comme il ne faut pas prendre à la lettre ce que je viens d'avancer sur la littérature anglaise en général, je réparerai quelquefois l'oubli des *revues* et des *magasines*, en parlant aussi des principaux ouvrages en prose ou en vers qui paraîtront dans le courant de chaque trimestre, et que les critiques auraient négligés. Ce qu'il y a de plus nouveau ici au jour où j'écris, c'est le 73ᵉ numéro du *Quarterly Review*. Un mot d'abord sur l'esprit de cette revue: elle est rédigée aujourd'hui par M. Lockart, le gendre de Walter Scott, qui a succédé à M. Gifford. M. Lockart, en prose, est un romancier sentimental; en poésie, un habile traducteur du *romancero* espagnol. Ses principes de composition tendent à ce qu'on appelle en France le romantisme; sa critique n'est pas volontiers laudative (en exceptant toujours son illustre beau-père).

En somme, il y a de la jeunesse dans ses idées; de la poésie surtout. C'est un homme d'esprit; et sa malice souvent citée est celle de sa première profession. Les avocats ont généralement une propension à voir le mauvais côté de la vie humaine. En politique, M. Lockart est tory, mais de l'école de Walter Scott, c'est-à-dire plus libéral que servile, quoi qu'on ait dit du beau-père et du gendre. Mais la *Quarterly Review* s'adresse à l'aristocratie anglaise et au clergé anglican. Les nuances individuelles de chaque rédacteur disparaissent devant la couleur arrêtée du journal. La grande règle, c'est d'être *courtisan* en politique, *anti-catholique* en religion, et *anti-français* dans toutes les questions d'histoire, de diplomatie, de morale, de littérature. L'analyse de quelques numéros me fournira du reste l'occasion de faire connaître cette Revue dans tous ses principes de détail, et surtout dans ses rivalités avec celle d'Édimbourg et les autres.

Art. 1er. — *Deux années dans la nouvelle Galles méridionale, esquisse de l'état actuel de la société dans cette colonie, et avantages qu'elle offre aux émigrans; sa topographie, son histoire naturelle;* par Pierre Cunningham, chirurgien de la marine royale.

Les voyages occupent nécessairement une place considérable dans les grandes revues anglaises, mais surtout dans la *Quarterly*. Ce premier bulletin n'est guère qu'une table des matières; mais nous pourrons par la suite offrir aux lecteurs du *Mercure* des extraits intéressans de cette partie de la littérature périodique anglaise. M. Pierre Cunningham est le frère du poète-romancier de ce nom, remarquable par une imagination féconde et brillante.

Les deux frères sont sortis de la classe du peuple, ce que la Revue ne manque pas de remarquer, en reprochant à Pierre Cunningham *un style de boxeur*. C'est cependant un style qu'affectionnent aussi les lords fashionables. Les détails de ce voyage sont curieux. C'est une singulière colonie que celle de ce paradis américain, comme l'appelle M. Cunningham, dont l'Adam et l'Ève sortaient des prisons de Newgate. Aussi, une petite fille du port Jackson disait naïvement qu'elle aurait bien peur d'aller en Angleterre. — Et pourquoi? — Il doit y avoir bien des voleurs, répondit-elle, puisqu'on nous en envoie tous les ans des cargaisons. M. Cunningham dit ailleurs qu'on risque bien moins pour ses poches à Botany-Bey, parce qu'on sait à qui on a affaire. La vérité est que la police y est parfaite et la morale en honneur, comme à l'Opéra de Paris. On y trouve des quakers, des quakeresses, des puritaines même, etc. Rome avait commencé par être un refuge de brigands, etc.

Art. 2. — *Histoire des progrès et de la suppression de la réforme en Italie, dans le* 16e *siècle;* par Th. Mac-Crie.

Article tout ecclésiastique, dans le genre de Southey. M. Mac-Crie est l'historien de John Knox, ou plutôt l'apologiste de ce fougueux réformateur. Dans ce nouvel ouvrage, il cherche à prouver l'antiquité du protestantisme, en le faisant remonter bien avant le 15e siècle. L'auteur de l'article classe Dante, Boccace, Pétrarque, et tous les grands génies de l'Italie, parmi les protestans. Il est certain que de tout temps les catholiques raisonnables ont *protesté* contre les abus de leur église. Quel-

ques esprits judicieux en Angleterre *protestent* aussi de temps en temps contre les abus, et surtout la haineuse intolérance du clergé anglican. Faut-il donc les considérer comme des catholiques? L'histoire des martyrs italiens est intéressante. Mais pourquoi la réforme fut-elle étouffée si facilement en Italie? se demande le rédacteur. Parce que l'Italie est un pays essentiellement païen, et le catholicisme un paganisme déguisé. Les saints ne sont pour l'Italien que les dieux mythologiques sous de nouveaux noms; les saintes, y compris la Sainte-Vierge, les nymphes et les déesses de l'Olympe. Cependant, le rédacteur compte aussi pour quelque chose le *compelle intrare* de l'inquisition.

ART. 3.

Cet article est consacré à un petit poëme satirique, à un roman-parodie, et aux jolis volumes d'étrennes qui paraissent chaque année aux approches de la Noël.

Le poëme, *May-Fair*, en quatre chants, est une moquerie spirituelle des mœurs de la capitale. Le roman *White-Hall et Georges IV* est supposé écrit dans trois ou quatre siècles d'ici par un auteur qui voudra faire un roman historique du règne de Georges IV. Le portrait d'un soldat des gardes, avec les détails de son costume, est comique. La parodie attaque plutôt Horace Smith que l'éternel mais toujours amusant Walter Scott, quoique le soldat aux gardes ait quelques faux airs de son Leslie le Balafré (*Quentin Durward*).

Quant aux *Annuaires*, le *Keepsake* l'emporte cette année sur tous les recueils de la même famille. Quinze mille exemplaires en ont été vendus. Combien vend-on en France des Annales romantiques?

ART. 4. *Relation d'un voyage dans l'Inde depuis Calcuta jusqu'à Bombay*; par feu Réginald Héber, lord évêque de Calcuta.

Walter Scott vient d'essayer une excursion dans l'Inde par son dernier roman : cette magnifique contrée l'a séduit comme un pays de féerie ; mais c'est dans les souvenirs des voyageurs qu'il faut l'étudier, ou dans les tableaux de Daniel, plutôt que dans l'esquisse du romancier écossais. M. R. Héber l'a visitée en poète. Depuis le voyageur Bernier, personne ne l'avait peinte avec d'aussi vives couleurs que l'évêque de Calcuta. Je ne mutilerai pas cet article du plus haut intérêt, il mérite qu'on en insère dans le *Mercure* de copieux extraits. Voici seulement ses impressions en entrant au temple de Mahadeo. Ce passage si court nous révèle dans M. R. Héber l'homme pieux et le poète :

« Ces parfums et cette température qui me rappelaient l'air d'une serre, l'aspect exotique des plantes et du peuple, la verdure des champs, les sombres ombrages des arbres, la vigueur surabondante et cependant négligée du sol, auraient été remarquables dans toute circonstance ; ils devaient surtout frapper des personnes qui débarquaient après un voyage de trois mois. Pour ce qui me regarde, quand je me souvenais des motifs qui m'amenaient dans l'Inde, la physionomie aimable et les mœurs douces de ce peuple, contrastant avec les symboles de son absurde idolâtrie, m'inspirèrent le désir solennel de pouvoir contribuer à dessiller les yeux de ces créatures si bonnes et si égarées. *Angeli forent si essent christiani.* Ce seraient des anges s'ils étaient des

chrétiens. Quand le soleil baissa à l'horizon, des troupes de chauve-souris monstrueuses, de la taille des plus gros corbeaux, et qui se distinguent de ces oiseaux par les larges dentelures de leurs ailes, se détachèrent des palmiers, et dirigèrent au-dessus de nous leur vol ralenti. On aurait pu les prendre pour les génies de la pagode, etc., etc. »

ART. 5.

Cet article est consacré à divers ouvrages sur la réforme qu'appelle la législation criminelle en Angleterre. *Hâtez-vous lentement*, telle est la devise des rédacteurs de la *Revue* sur cette question comme sur toutes celles qui accusent de gothicité le vieil édifice de la monarchie anglaise. Nous nous en occuperons quand nous examinerons l'esprit de la *Revue radicale* (*Westminster Review*.)

ART. 6.—*Histoire constitutionnelle d'Angleterre depuis Henri VII jusqu'à la mort de Georges II*; par Henri Hallam.

M. Hallam est connu en France par la traduction de son *Histoire de l'Europe au moyen âge*; ouvrage de l'école philosophique, riche d'érudition sur le passé, de prévision pour l'avenir. Ce nouvel ouvrage n'est pas moins remarquable. Il est singulier qu'on se soit contenté d'en donner en France un abrégé qui manque nécessairement de développemens. La Revue traite M. Hallam avec une grande sévérité. Hâtons-nous de dire qu'il dévoile la plaie de l'anglicanisme : or, cette religion prétendue constitutionnelle n'est qu'un catholicisme bâtard, qu'un bon esprit ne saurait voir avec

l'enthousiasme obligé des torys anglais. En vain, M. Hallam juge avec une espèce d'animosité les doctrines catholiques. Que m'importe que vous frappiez mon ennemi, si vous ne m'épargnez pas moi-même? L'intolérance anglicane, renforcée d'orgueil et d'hypocrisie, ne saurait souffrir la contradiction. M. Hallam n'a point fait grâce à Laud, c'est un des martyrs de l'anglicanisme. Donc M. Hallam est un historien injuste et de mauvaise foi sur toutes les questions. On insinue même qu'il est le diable en personne : « *Ex pede Herculem*, dit le rédacteur, au pied on reconnaît Hercule; M. Hallam n'est pas un Hercule, et son pied est fourchu : *his foot is a Cloven one.* » On sait que Satan est appelé familièrement en Angleterre *the Cloven foot*. Voilà la charité anglicane et l'urbanité anglaise.

ART. 7.

Deux auteurs qui ont écrit sur les États-Unis, ont fourni la matière de ce dernier article. Le nom seul de la grande république américaine réveille toute la vieille rancune anglaise des rédacteurs de la *Quarterly*. C'est ordinairement avec une morgue aristocratique que ces messieurs parlent de cet état parvenu. Cet article-ci est un des plus modérés. Cependant, on n'y pardonne pas à M. de Roos d'avoir trouvé les femmes américaines jolies. M. de Roos est un jeune lieutenant de vaisseau; sa galanterie est tournée en ridicule; « car il n'est pas étonnant qu'un nouveau débarqué, après un long voyage, trouve toutes les dames à son goût ». La statistique des États-Unis est du reste examinée sérieusement dans cet article. J'en parlerais plus longuement, si M. de

Châteaubriand n'avait dernièrement inséré dans le *Mercure* deux éloquens chapitres de ses voyages, sur le même sujet.

Conclusion. Avec tout son mauvais ton, son intolérance hypocrite ou moqueuse, et sa partialité, la *Quarterly Review* continue d'être un riche répertoire de faits, d'observations, d'extraits curieux, d'analyses habiles. Nous verrons que l'*Edinburg Review* a bien aussi les préjugés de sa couleur.

Sir Walter Scott est un des rédacteurs de la *Quarterly Review*. Le bruit a couru ces jours passés que l'illustre romancier allait se faire prédicateur et l'émule du docteur Irving. Voici le mot de l'énigme : Sir Walter Scott va publier trois sermons; ces sermons sont composés depuis long-temps, mais sa défunte moitié s'était toujours opposée à leur publication. Si le romancier était mort, les trois discours religieux se fussent vendus fort cher à son inventaire; car un sermon manuscrit est un véritable capital qui rapporte intérêts dans l'église anglicane comme dans l'église catholique. Sir Walter Scott veut éprouver l'effet des siens de son vivant. Chacun est curieux de connaître ces nouvelles compositions qui, au lieu de romancier historien, peuvent bien mériter à l'auteur le titre de romancier-sermonaire. Ombres de Tillotson, de Barrow, de Blair, etc., ouvrez vos rangs. C'est ainsi que le grand Corneille s'occupa sur la fin de ses jours d'une *Paraphrase des louanges de la Vierge* et de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Soyons justes toutefois, Walter Scott n'a pas encore fait son Pertharite.

O.

PHASES

DE

LA POÉSIE FRANÇAISE.



La poésie n'est que l'impression d'une pensée ou d'un sentiment, ou la peinture d'une action, revêtue d'une forme accentuée et harmonieuse. Toutes les fantaisies de l'imagination, toutes les combinaisons de l'esprit, toutes les impressions de l'âme, peuvent tour à tour emprunter ce langage pittoresque et cadencé par lequel elles se communiquent au vulgaire : dès-lors il est facile de concevoir comment les conceptions poétiques d'un peuple diffèrent de celles d'un autre peuple, selon la diversité de leurs croyances, le cours de leurs pensées, la force de leurs habitudes et la nature de leurs idées.

De là vient que les peuples nouveaux seulement ont une poésie originale. La civilisation en confondant les nations voisines, et l'étude des langues en rapprochant celles qui sont éloignées ou par les temps ou par les distances, opèrent entre elles une fusion, un mélange réciproque d'où résulte une sorte d'uniformité dans leurs actions, dans leurs pensées, et même dans leur langage.

C'est avant que les peuples aient eu des communications faciles et fréquentes entre eux, avant surtout que leurs langages divers leur soient devenus familiers, qu'il faut remonter pour trouver leur poésie nationale, qui ne peut plus être alors que conforme à leur goût et à

leur esprit. Plus tard la littérature, comme les mœurs, comme les coutumes, se modifie et perd de son caractère primitif, s'efface et se confond avec les littératures des peuples voisins, qui elles-mêmes éprouvent un changement analogue en participant des goûts et des modes des nations voisines.

Il est donc utile d'étudier les premières productions littéraires d'un peuple pour connaître l'esprit qui lui est propre, et qui ne l'abandonne jamais entièrement. Il n'est pas moins intéresssant de suivre à travers ses différentes phases la marche de sa littérature, modifiée et changée par les connaissances nouvelles qu'il acquiert, pour juger avec connaissance de cause de la vérité de l'axiome, si souvent répété, que la littérature d'un peuple n'est que l'expression de sa société.

Aucune théorie, telle ingénieuse qu'elle soit, ne peut résister à l'évidence de faits qui la combattent; et trop souvent *ce qui doit être* a été infirmé par *ce qui est.*

Il est assez naturel de penser que la croyance, les vœux et les besoins d'un peuple soient exprimés dans sa poésie; que les différentes directions qu'elle prend lui soient indiquées par ses pensées les plus habituelles. Chez les nations anciennes, où la pensée était populaire, il en était certainement ainsi; mais la poésie, chez la plus grande partie des peuples modernes, n'est goûtée et pratiquée que par une seule classe de la société, qui sacrifie tour à tour et toujours à la mode, plutôt qu'au goût général.

La France poétique des premiers siècles de la monarchie peut se diviser en deux parties fort distinctes : les langues d'Oc et d'Oil, l'une au midi et au levant, l'autre au nord et à l'ouest, séparées par la Loire, offrent au-

tant de différence dans leur idiome que dans les sujets qu'elles affectionnent.

Au midi, les troubadours languedociens, la plupart chevaliers, gentilshommes, princes même, consacrèrent leurs chants à l'amour et à la galanterie : les trouvères bretons et normands, simples clercs ou religieux, s'attachèrent plus particulièrement à la narration. Ils s'emparèrent d'une sorte d'épopée et du conte, l'une pour célébrer la gloire, l'autre pour exciter la moquerie et le rire.

Il est inutile de rechercher en ce moment si les troubadours, qui servirent plus tard de modèles aux Italiens, avaient eux-mêmes imité les Maures d'Espagne; et si les trouvères puisèrent chez les bardes de l'Armorique la forme de leurs romans rimés et de leurs fabliaux. Toujours est-il vrai que ces deux peuples ignoraient également les règles observées par les auteurs de l'antiquité, et avaient adopté des poétiques aussi différentes entre elles par leur but que par leur forme.

Cette distinction fut long-temps établie, et le goût français a participé jusque aujourd'hui de celui des trouvères plus que de celui des troubadours. En vain Constance, fille de Guillaume, comte de Provence, en épousant le roi Robert, l'année 1000, amena-t-elle à sa suite de ce côté de la Loire une foule de troubadours qui, bien qu'admirés pour la douceur et la grâce de leurs chants, ne parvinrent point à changer le goût public pour les contes grivois, les romans épiques et les lais bretons ou chansons populaires. Ce ne fut que sous le règne de Philippe Auguste, c'est-à-dire vers la fin du XIIe siècle, que les guerres contre les Albigeois, en attirant vers les contrées du midi de la France une partie de la population du Nord, firent en même temps connaître et goûter les chants provençaux.

Encore voyons-nous que Thibault, comte de Champagne et roi de Navarre, fut à peu près le seul qui, adoptant le langage d'Oil, imita les troubadours d'outre-Loire. Le sire de Coucy, en admettant que les chansons publiées sous son nom soient réellement de lui, prit son exemple; mais Chrétien de Troyes, qui composa dans le même temps le roman du *Saint-Graal;* Hélynaux dans son poëme *de la Mort*; Alexandre de Bernay dans celui d'*Alexandre;* l'auteur du roman du *Renard*, Pierre Nesson; Huon de Merry dans *le Tournoi de l'Antechrist*; l'auteur de la *Bible*, Guyot, etc., etc., composèrent tous les poëmes historiques ou satiriques à l'imitation du roman du *Brut*, traduit de l'armoricain en langue d'Oil, par maître Wace, dès le commencement du XIIe siècle. Marie de France, poète du XIIIe, imite encore les lais bretons. Le *Dolopathos* enfin, recueil de contes indiens, après avoir été traduit, dit-on, du syriaque en arabe, et de l'arabe en latin, au milieu du Xe siècle, fut connu par nos trouvères lors des croisades, et devint une mine abondante qu'ils exploitèrent dans leurs fabliaux. *L'Ordenne de chevalerie, le Castoiement*, ce dernier traduit du latin, sont des recueils de contes, et jusqu'à l'apparition du roman de *la Rose*, par Guillaume de Lorris, ce genre de poésie fut presque le seul adopté par les écrivains du XIIIe siècle.

Ce roman allégorique, qui ne fut cependant pas le premier de cette espèce, fit naître une foule d'imitations par le succès qu'il obtint. Les poètes ne surent plus que mettre en vers de prétendus songes, pendant lesquels les vices et les vertus personnifiés et revêtus d'une forme humaine, venaient les tromper ou les éclairer par leurs conseils. Jean de Meung continua le roman de la *Rose*, dont il paraît qu'il supprima le dé-

nonment pour le reporter quatorze mille vers plus loin. Guillaume de Guilleville composa en trois songes le *Pélerinage de la vie humaine*; Jean Dupin publia le *Champ vertueux*; Jean Lefèvre rima le *Champ de la Mort*; le *Paradis d'amour* de Froissart est encore un poëme où la même forme est observée, ainsi que le *Temple des Vertus* de Jean Lemasle, le livre de *la Fontaine périlleuse*, le *Songe du Verger*, poëmes anonymes sous une apparente moralité on discute longuement sur le grand œuvre, sont encore des ouvrages allégoriques rêvés; Martin Franc, auteur du *Champion des Dames*, choisit pour défendre celles-ci la même forme que Jean de Meung avait prise pour les attaquer. Le *Doctrinal de Cour* composé par Pierre Michaud et la *Danse aux aveugles*, quoique publiés long-temps après les ouvrages ci-dessus indiqués, sont encore des poëmes allégoriques du même genre; ce qui prouve combien il nous est difficile de nous écarter d'une route tracée par un homme de talent, et combien est forte en France l'habitude de l'imitation.

Les troubadours et leurs descendans n'ont pas été beaucoup plus originaux; comme leurs poésies ne sont point narratives, ils n'ont pas été forcés de rêver, au risque d'endormir leurs lecteurs, pour nous raconter ce qu'ils imaginaient; mais leurs chansons, taillées sur le même modèle, ont pour premier couplet obligé un éloge du printemps. Thibault, comte de Champagne, qui les imite, a cependant tourné lui-même en ridicule cette uniformité qui devait amener l'ennui.

Ce goût pour l'allégorie, que l'on trouvera peut-être tout naturel chez un peuple moqueur, soumis au double joug des puissances spirituelles et temporelles, se ma-

nifesta cependant quelquefois, dans les ouvrages qu'il inspira à quelques auteurs rebelles à l'usage, sous une autre forme que celle du songe, et sans qu'il en arrivât rien de fâcheux pour leurs auteurs. Alain Chartier composa plusieurs poëmes tels que le *Débat du Gras et du Maigre*, le *Breviaire des Nobles*, le livre *des Quatre dames*, le *Curial* (courtisan), quoique Chartier fût courtisan lui-même. Il trouva bientôt des imitateurs dans Martin Franc, Jean Lemasle, Jean Lemaire, Laurent Desmoulin, Jean Meschinod, l'auteur anonyme des *Dits du bon chien Souillard*, etc., etc., qui tous, sous prétexte de faire intervenir des personnages allégoriques et d'invention, trouvèrent le moyen de s'exprimer avec la plus grande liberté contre l'Université, les nobles et l'Église. *L'Abusé en cour du bon roi René* est encore un poëme satirique composé dans cet esprit.

Villon, qui en avait prodigieusement, ne se traîna point sur les traces de ses devanciers; il ouvrit à son tour une route nouvelle par ses *Repues franches*, quoiqu'après avoir imité, mais en maître, quelques poésies de ses prédécesseurs auteurs de *Testamens*, poëmes où, sous le prétexte d'indiquer leurs dernières volontés, ils se livrent à une satire amère et des hommes leurs contemporains et des choses de leur temps. Villon fit revivre le rondeau et la ballade, en leur rendant leur première naïveté maligne que la manie des allégories avait fait presque oublier.

Les *Repues franches* sont le récit des moyens qu'employaient quelques mauvais sujets pour s'amuser et vivre à crédit : les mœurs y sont peu respectées, et il y a lieu de croire que celles que peint Villon étaient en effet peu respectables. La *Légende de maître Pierre*

J'aifeu par Charles Bordigné est un ouvrage du même genre et assez servilement imité; car les auteurs de ces siècles grossiers recherchaient peu le mérite de la forme. Cette sorte de récit d'événemens imaginaires donna probablement l'idée de décrire également les événemens de l'histoire. Martial de Paris, sous le titre de *Vigiles de Charles VII*, écrivit en rimes l'histoire de ce roi : ce n'est qu'une gazette rimée. Jean Marot, père de Clément, à l'exemple de Martial, fit un poëme des deux Voyages de Gênes et de Venise, dans lesquels il suivit le roi Louis XII. Georges Chatelain et Jean Molinet mirent en vers les choses merveilleuses de leur temps, et le seigneur de Borderie fit un discours poétique de son voyage à Constantinople. Jean Régnier publia également un poëme sur les malheurs de la France (1433) et un testament.

Il me serait impossible de nommer chaque poète imitateur de chacun de ces genres, je me borne aux plus remarquables. La nomenclature de ces *moutons* formerait à elle seule un énorme volume.

En ce même temps, et comme si les vers français, peu scrupuleux il est vrai à cette époque, n'eût pas offert assez de difficultés à surmonter, les poètes en inventèrent une multitude de forme nouvelle, auxquels ils donnèrent des noms aussi bizarres que les vers qu'ils désignaient étaient ridicules. Chacun se mit, comme à l'envi, à composer avec des efforts incroyables des pièces de poésie sans aucun sens pour la plupart, en rimes fraternisées, rétrogrades, enchaînées, sénées, couronnées, équivoques, emperières, etc., etc. Ce fut le siècle brillant de l'anagramme et de l'acrostiche. Ce goût détestable, qui donnait à la patience un immense avan-

tage sur le génie, distingua les règnes de Charles VIII et de Louis XII, et prit une telle faveur que Marot lui-même en fut atteint, et qu'il est peu de ces pièces ridicules qui ne figurent au nombre de ses poésies.

Il est à remarquer que c'est de cette époque précisément que date la première *poétique* écrite en français, le *Jardin de plaisance*; c'est de ce moment aussi que la poésie française perd entièrement de son caractère original, pour imiter l'antiquité.

Après Albin des Avenelles qui traduisit *Ovide* en vers français au milieu du XVe siècle, Octavien de Saint-Gelais mit également en vers l'*Odyssée* et l'*Enéide*. Aussitôt, Hugues, Salet et Amadis Jamin rimèrent l'*Iliade*. Jacques Pelletier, François Habert traduisirent *Horace*, André Delavigne les *Epitres d'Ovide*. Térence obtint le même honneur, et cent poètes, non contens du travail de leurs prédécesseurs, donnèrent de nouvelles versions des mêmes auteurs.

Clément Marot, Melin de St-Gelais font quelques épigrammes et inventent le conte épigrammatique. Ici la tâche, quoique plus difficile, ne tarda pas à être entreprise par Charles de Ste-Marthe, Tahureau, Pelletier, Joachim du Bellay, François Habert, Furendet, etc.

Que le sonnet soit d'origine française ou provençale, comme il est difficile d'en douter, puisqu'il nous en reste plusieurs d'un nommé Girard de Bourneuil, troubadour, mort en 1278, et que ce titre de sonnet était employé dans notre poésie plus de cent ans auparavant, toujours est-il vrai qu'il nous revint par l'Italie vers l'époque précitée. Melin de Saint-Gelais paraît être le premier qui le rendit à la France, et Joachim du Bellay, dès l'année 1549, publia, avec un succès prodigieux,

les cinquante sonnets à la louange d'Olire, sa maîtresse. Alors un déluge de sonnets inonda la France; il fit oublier toutes ces petites pièces gauloises, remarquables au moins par leur origine, les ballades, rondeaux, virelais, etc., que Scévole de Saint-Marthe regrettait de voir remplacés par le sonnet, qu'il regarde comme italien.

> Venez en rang (dit-il), venez, petits huitains;
> Venez, dizains, vrais enfans de la France!
> Si au marcher vous n'êtes si hautains,
> Vous avez bien, dessous moindre apparence,
> Autant de grâce, et ne méritez pas
> Qu'un étranger vous fasse mettre à bas.

Pontus de Thiart, Baïf, Étienne Pasquier, Louis le Caron, Guillaume des Autelz, Etienne de la Boetie, Olivier de Magny, Tahureau, Jodelle, Amadis Jamin, Jean de la Peruse, Claude Binet, Nicolas Rapin, Claude de Pontoux, Jacques Grévin, Pierre le Loyer et toute l'immense tourbe des poètes moins connus de cette époque féconde, chantèrent leurs amours imaginaires on réels en procédant par centaines de sonnets, dont il n'est plus possible aujourd'hui de lire un seul.

Ronsard lui-même, très jeune alors, composa une multitude de sonnets pour la belle Cassandre; ils obtinrent une réputation telle, que Marc-Antoine de Muret daigna les enrichir d'un docte commentaire. Encouragé par un tel succès, Ronsard célébra sur le même ton Marie et Hélène, et il obtint le même honneur de Belleau et de Richelet.

Cependant les efforts qu'on avait tentés depuis peu de temps pour faire passer les beautés poétiques des anciens dans notre langue ouvraient les yeux à Ronsard,

qui joignait la connaissance du grec à celle du latin. Tout en sacrifiant au goût de son siècle il tenta des routes nouvelles. Le premier il fit passer dans ses vers l'inspiration et le désordre de l'ode antique. Il composa des élégies, des bucoliques; il essaya même l'épopée, et si ses tentatives ne furent pas toutes heureuses, parce que son goût était peu réglé, cependant, et nonobstant le préjugé qui a fait de son nom même une injure poétique, on ne peut disconvenir qu'il retira la poésie française de l'ornière gothique où elle se trouvait depuis de longs siècles. En suivant ses traces, Messemé, Jean du Monin, Marc Papillon, Guy de Tours, la Boderie, Maurice Save et même Dubartas s'égarèrent avec mille autres ignorés aujourd'hui; pourtant ce fut son exemple qui invita Passerat, du Perron, Lafresnaye, Vauquelin, Bertaux et Desportes à l'étude et à l'imitation des anciens. Malherbe et Regnier eurent l'honneur de cette régénération; mais leur génie, qui légitima en France la poésie antique d'Horace, eût été insuffisant pour renverser la puissance surannée de nos vieux romanciers, si de hardis partisans d'avant-garde n'eussent porté les premiers coups.

La lutte se prolongea; les troubles de la ligue y contribuèrent en détournant de nouvelles études. Maynard se conforma, avec quelques esprits sages, aux préceptes suivis par Malherbe; Agrippa d'Aubigné et quelques autres conservèrent l'ancienne manière. Toutefois, la poésie devint lyrique et satirique, de galante qu'elle était. On ne composa plus guère que des odes ou des satires, sans abandonner entièrement le sonnet, qui jusqu'après Boileau conserva du crédit.

LETTRES INÉDITES DE LOUIS XIV.

Tout est dit sur Louis XIV. Ses qualités, ses défauts sont également pesés. Des écrits originaux peuvent seuls nous faire découvrir en lui quelques nuances encore inaperçues. Parmi plusieurs lettres inédites de Louis XIV, qu'on voit à la Bibliothèque royale, j'en ai choisi deux qui me semblent réunir les principaux traits de son caractère. Elles sont adressées à Colbert; l'une respire la fierté orientale d'un maître irrité, et la force d'un souverain qui règne par lui-même; l'autre est dictée par une bonté indulgente, mais que la majesté royale n'abandonne jamais. On remarque, dans l'une comme dans l'autre, l'absence totale d'effusion et de sensibilité; mais on y trouve quelque chose de mieux pour un roi. Je les imprime avec l'orthographe originale. Les voici :

A Chantilly, ce 24 avril 1671.

« Je fus assés maistre de moy avant ier pour vous
» cacher la peine que j'avois dentendre un homme que
» j'ai comblé de bienfais comme vous me parler de la
» maniere que vous faisies. J'ai eu beaucoup damitié
» pour vous il y paroist par ce que j'ai fait jen ai encore
» presentement et je croy vous en donner une assés
» grande marque en vous disant que je me suis con-

» traint un seul moment pour vous et que je n'ai pas
» voulu vous dire moy mesme ce que je vuos escris
» pour ne vous pas comettre à me desplaire davantage.
» C'est la mémoire des services que vous mavés rendus
» et mon amitié qui me donne ce sentiment. Profités-
» en et nazardés plus de me fascher encore car après
» que jauré entendu vos raisons et celles de vos con-
» freres et que jauré prononcé sur toutes vos preten-
» tions je ne veux plus jamais en entendre parler. Voiés
» si la marine ne vous convient pas si vous ne lavés à
» votre mode si vous aimeriés mieux autre chose parlés
» librement mais apres la décision que je donnerai je
» ne veux pas une seule replique. Je vous dis ce que
» je pense pour que vous travaillés sur un fondement
» assuré et pour que vous ne preniés pas de fausses me-
» sures. »

La suscription porte : *A Colbert.*

Louis XIV tout entier est dans cette phrace : *Je crois vous donner une assez grande marque d'amitié en vous disant que je me suis contraint* un seul moment *pour vous.* C'est encore plus fort que ce mot célèbre : *J'ai failli attendre.*

Voici la seconde lettre ; c'est un simple billet.

A Liancourt, ce 26 avril 1671.

« Ne croiés pas que mon amitié diminue ; vos ser-
» vices continuant, cela ne se peut ; mais il me les faut

» rendre comme je le desire et croire que je fais tout
» pour le mieux. La préference que vous craignes que
» je donne aux autres, ne vous doit faire aucune peine;
» je veux seulement ne pas faire d'injustice et travailler
» au bien de mon service, c'est ce que je ferai quand
» vous serés tous auprès de moy; croyes en attendant
» que je ne suis point changé pour vous et que je suis
» dans les sentimens que vous pouves desirer. »

Les dates sont remarquables. Louis XIV arriva le jeudi au soir à Chantilly, où l'attendait M. le prince de Condé; il courut un cerf au clair de la lune (voyez madame de Sévigné) : il vit un feu d'artifice, il se promena, il fit collation dans un *lieu tapissé de jonquilles;* il soupa ; le suicide ridicule de Vatel jeta l'alarme dans le château; le roi s'en occupa comme tout le monde; et au milieu de ces fêtes, de ce bruit, de cette agitation, il eut le temps de songer aux affaires de l'État, et de donner ses ordres à Colbert pour la formation d'un ministère.

Le Présent et le Passé, épître aux détracteurs de l'époque actuelle; par M. le comte Alexis de Saint-Priest.

Nous ferons connaître à nos lecteurs l'esprit de cette production vraiment remarquable.

LE RETOUR;

ÉPITRE EN VERS,

PAR Mlle DELPHINE GAY.

Si l'Italie est maintenant stérile en grands hommes, elle est du moins, elle est toujours la patrie des beaux souvenirs et des inspirations poétiques. Elle a, depuis des siècles, le privilége d'enchanter l'obscur voyageur et d'enflammer le génie. Milton semble avoir le premier donné aux poètes du Nord l'exemple d'aller puiser à cette source des grandes pensées. De nos jours lord Byron et Mme de Staël (que je ne mets point par erreur au rang des poètes), M. de Lamartine et M. Casimir Delavigne, qui ont tour à tour chanté l'Italie avec des talens divers, avec un bonheur égal, n'en ont point épuisé les inspirations.

Mlle Delphine Gay vient aussi d'accomplir un pélerinage dans cette patrie commune des esprits supérieurs, et elle nous révèle ses impressions dans les beaux vers que nous annonçons trop tard et que tout le monde sait déjà par cœur. Mlle Gay a trouvé encore à glaner après ses devanciers.

Sensible aux beautés de l'Italie, avec toute la vive imagination d'une femme, avec tout l'enthousiasme d'une muse, ce sont surtout les souvenirs français, les hauts faits domestiques qu'on cherche en Italie et qu'elle

chante avec amour. *Celebrare domestica facta.* C'est là une idée neuve, pleine tout à la fois de poésie et de patriotisme. C'est toujours *la muse de la patrie.*

Ainsi dans sa généreuse et libre admiration, Mlle Gay célèbre tour à tour les renommées antiques et les gloires modernes. Montmorency et le vainqueur d'Arcole, Horatius Coclès et le héros de Lodi ont des droits égaux à ses chants.

« Ainsi dans le passé nos héros se confondent :
» D'Arcole et de Zama les échos se répondent. »

Le souvenir du peintre de Psyché né à Rome, les hommages rendus à Florence à la beauté française représentée par Mme la duchesse de Guiche, satisfont et inspirent ensuite l'orgueil national de Mlle Gay. Il faut être belle et modeste comme elle pour donner des louanges aussi désintéressées à la beauté d'une autre femme. Au surplus, cessons de nous en étonner. Mlle Delphine nous révèle elle-même son secret.

« Un cœur que fit battre la gloire
» Reste sourd à la vanité. »

Elle a pour les miracles de l'art, au Simplon, des vers admirables de précision et de poésie; elle a pour les merveilles de la nature, à Naples, des vers ravissans de grâce rêveuse et de volupté idéale. On y retrouve tous les enchantemens de Parthénope, comme dans le poëme du *Chantre de Sorrente.*

Ces lieux de délices lui rappellent deux poètes qui seraient ses rivaux, s'ils n'étaient eux-mêmes ses admirateurs passionnés; et son talent est si flexible, à force

de puissance, qu'on croit entendre un écho des *Méditations poétiques* dans ces vers qui en célèbrent l'auteur :

« Puis tournant mes regards vers ces îles d'azur,
» Qu'en ses chants célébra l'heureux amant d'Elvire,
» Mon cœur se rappela son sublime délire,
» Sa piété si tendre et son amour si pur,
» Par les derniers accens de celle qui l'inspire
» Là tout semble encore animé,
» Et de la nuit le souffle parfumé,
» Le doux frémissement des voiles du navire,
» L'écho de leurs accens, comme autrefois charmé,
» Tout ce qui chante, aime et soupire,
» Redit encore : *Ils ont aimé !.....* »

La Rome chrétienne a aussi parlé à l'imagination de l'auteur de *Magdeleine*. Elle le raconte avec une simplicité touchante et une grâce parfaite :

» Mon pélerinage est fini ;
» Je rapporte, ma sœur, de Rome antique et sainte
» Des chapelets d'agate et d'hyacinthe,
» Quelques vases d'argile et du laurier béni. »

Les derniers vers de cette épître sont empreints d'une noblesse de sentimens et d'un charme de mélancolie où l'on retrouve Mlle Gay tout entière. Elle est heureuse de son retour aux lieux de sa naissance et de ses affections ; elle ne veut pas les quitter :

« J'ai besoin, pour chanter, du ciel de la patrie :
» C'est là qu'il faut aimer, c'est là qu'il faut mourir ! »

Il y avait pourtant quelque mérite pour Mlle Gay à conserver si fidèlement, dans son voyage, le souvenir de la France ; car ce voyage n'a été qu'un enchaînement de

triomphes. Partout on a fêté cette véritable Corinne. On était heureux de l'entendre, sur les bords de l'Arno, éciter ses vers à M. Delamartine, qui répondait par les siens. On était heureux, à Ferrare, d'inscrire sur le mur de la prison du Tasse, son nom si jeune et déjà si célèbre, entre les noms de l'auteur de *Childe Harold* et du chantre des *Messéniennes*. On était heureux de la voir, à Rome, à l'Académie Tibérine, réaliser la plus poétique des fictions de Mme de Staël, et rajeunir les gloires de ce Capitole qui depuis si long-temps n'avait pas vu de triomphes.

On dit que Mlle Gay a fait à Rome deux nouveaux chants du poëme de *Magdeleine*, et que celui de la *Passion*, rêvé à Saint-Pierre pendant les cérémonies de la semaine sainte, et sous les inspirations du *Miserere*, est digne du sujet. Il faut espérer que la muse de l'Évangile ne tardera pas à achever ce poëme, qu'elle seule pouvait faire, comme M. de Châteaubriand pouvait seul créer *Atala*, et Mme de Staël *Corinne*. G. M.



NÉCROLOGIE.



Madame la duchesse de Duras vient de mourir à Nice, le 16 janvier, à la suite d'une longue et cruelle maladie. Parmi les femmes d'un rang élevé et d'un esprit distingué, nulle ne pouvait exciter de plus sensibles et de plus nombreux regrets. Le public ne la connaît que par deux ouvrages, qui ont obtenu le plus grand succès. *Ourika* et *Edouard* ont appris à beaucoup de milliers de lecteurs quelle délicatesse de sentimens, quelle élévation d'âme, quelle connaissance et quelle pitié des souffrances du cœur formaient le caractère distinctif du talent de Mme de Duras. Si elle a excellé à retracer toutes les nuances sociales, et cette hiérarchie à la fois réelle et indéfinie qui règne dans le grand monde, ce n'est pas qu'elle ait voulu peindre des ridicules, ni même faire un tableau de mœurs. Dans les différences de situation ou de rang, elle n'a semblé voir que leur effet sur les affections tendres. Sans amertume contre la société, elle a montré comment ses lois et ses distinctions pouvaient cruellement opprimer les plus naturelles et les plus pures émotions de l'âme. Elle s'est plu à représenter de telles barrières, nécessaires peut-être, ou qui du moins ne peuvent disparaître au gré de ceux qu'elles oppriment, comme une sorte de fatalité contre laquelle viennent se briser les élans du cœur.

Telle est l'idée que Mme de Duras a donnée d'elle

par deux bien petits volumes, qui désormais ont pris place pour toujours auprès des romans de Mme La Fayette et de Mme Cottin; mais elle n'a laissé entrevoir aux lecteurs de ses livres qu'une faible portion de ce qu'elle valait. A ses amis elle a légué de bien autres souvenirs; c'est pour eux une triste consolation de dire qui ils ont perdu, et de se faire envier par ceux dont n'a pas été connue la noble personne qu'ils regrettent. C'est à eux de dire ce qu'elle avait d'élevé dans l'esprit, de passionné dans l'âme, de généreux dans le caractère : jamais de malveillance contre personne : un goût naturel et vif pour tout ce qui était distingué et animé, pour tout ce qui remuait les idées ou faisait battre le cœur : l'émulation pour le bien, la répugnance à croire le mal. Avant la restauration, lorsqu'elle se tenait écartée des routes qui auraient pu la ramener dans les hautes régions du nouvel empire, Mme de Duras avait cette liberté d'esprit, cette franchise de langage qui distinguent ordinairemement l'opposition au pouvoir, quand elle se fonde sur l'amour de la justice et non sur l'intérêt blessé, sur la dignité et non sur la vanité. Rien ne semblait lui coûter dans cette situation, et ses plaintes étaient pour la France opprimée plus que pour l'ancien régime perdu. La restauration la remplit d'enthousiasme, mais nulle femme ne l'avait conçue d'une façon plus grande et plus généreuse; elle y voyait la gloire de la patrie, l'union du passé et du présent, le libre développement des esprits; elle parait cette révolution tant souhaitée de tous les rêves de son imagination. Aussi sa tolérance pour toutes les opinions etait complète; elle se les figurait toujours sincères et désintéressées, et leur savait

gré, pour ainsi dire, de se manifester avec franchise. Elle eût volontiers pris les plus profonds dissentimens pour de simples malentendus entre gens qui, au fond, voulaient tous la même chose. Son salon, où elle se plaisait à réunir toutes les illustrations de la politique, des lettres, des sciences, des arts, où elle accueillait tous les succès, était comme une sorte de terrain neutre sur lequel elle maintenait la paix; on n'y connaissait qu'un seul parti, le parti des gens d'esprit. Ce n'était pas à ces seules jouissances de société que se bornait son caractère de concorde et de tolérance. S'agissait-il de rendre un bon office, de réparer une iniquité, d'arrêter une persécution, le zèle de Mme de Duras devenait actif et passionné. C'était un besoin de son cœur; c'était aussi une sorte d'amour propre pour la restauration : elle n'eût pas voulu lui laisser encourir le reproche d'avoir méconnu un droit ou fait verser une larme.

Quand on a peint un tel caractère, il est bien évident que ces écrits où l'on a trouvé du charme, que ce commerce du monde, ces relations aimables avec les indifférens, avec les amis d'un jour, ne furent pas la plus grande affaire de la vie. L'âme ne trouve pas un mobile si actif dans des intérêts secondaires. Les affections seules, la faculté de sentir vivement, peuvent lui donner ce vol élevé. Les sentimens de Mme de Duras avaient quelque chose de passionné, de dévoué et de durable. Elle en a trouvé la plus juste récompense. Pendant les tristes années où l'on voyait sa santé se détruire successivement dans de cruelles souffrances, sa fille, Mme la duchesse de Rauzan, lui a prodigué les soins les plus touchans, ne l'a jamais quittée, l'a suivie dans la soli-

tude, dans les voyages, a adouci ses derniers momens par la pitié filiale la plus tendre. Mme la comtesse de La Rochejaquelein, dès qu'elle a su que l'état de sa mère pouvait donner quelque inquiétude, est accourue aussi sur-le-champ à Nice. Elle y est arrivée à temps encore pour recevoir ses adieux, et l'a trouvée supportant la plus douloureuse agonie avec une résignation forte et pieuse, dans la plénitude de sa raison. De si longues souffrances l'avaient affaiblie sans l'abattre, et elle a pu sentir cette consolation qu'éprouvent les mourans de se voir entourés jusqu'au dernier instant des plus chers objets de leur affection.

P. DE BARANTE.



ÉLOQUENCE PARLEMENTAIRE.



PREMIER ARTICLE.

Encore quelques jours, et les débats de la nouvelle chambre vont s'ouvrir! Tous les intérêts et toutes les passions sont dans l'attente. Les uns s'agitent pour saisir le pouvoir, les autres demandent justice du passé, quelques-uns s'inquiètent seulement de l'avenir. Certes, ce sera un moment solennel que celui où le retentissement du canon apprendra à la France que ses destinées sont remises aux mains des mandataires qu'elle a choisis! Au milieu de cette attente universelle, qui n'est pas sans anxiété, on s'accorde à dire que depuis l'assemblée constituante, jamais plus nombreuse réunion d'hommes de talens ne se leva tout à coup du sein de la France. De graves philosophes, de profonds et d'ingénieux publicistes vont siéger à côté de ces vieux capitaines, qui savent parler comme ils ont su combattre; et de ces hommes pour qui le commerce n'est pas seulement une affaire de spéculations privées, mais un intérêt public. La magistrature, représentée par des interprètes dignes d'elle, unira sa voix à celle des avocats les plus illustres du barreau, et d'habiles administrateurs porteront l'élégance et la lumière jusque dans les discussions les plus ardues. C'est par là que la chambre nouvelle appartient aux amis des lettres comme elle appartient aux amis de la monarchie constitutionnelle, et qu'il nous sera permis d'entretenir nos lecteurs de ces débats, présens à toutes les pensées.

L'éloquence politique a pris chez nous la place de l'éloquence religieuse. C'est à la tribune que s'élancent maintenant les hommes qui jadis seraient montés peut-être dans la chaire de Bossuet et de Massillon. Là est la foi, là est l'éloquence. On ne verra plus désormais un auditoire religieux se soulever d'effroi en entendant un Massillon s'écrier : « Seigneur, où sont vos élus, et » que reste-t-il pour votre partage? » Peuples et pasteurs, tout a changé. Mais qu'un simple citoyen, environné de l'estime public, monte à la tribune pour y défendre les droits de tous, ses graves paroles iront retentir au loin dans la France. Ainsi une nouvelle source de gloire est ouverte à notre littérature; elle se renouvelle en vieillissant, et déjà les modèles ne manquent pas chez nous aux orateurs novices.

Voilà bientôt quarante ans que l'éloquence politique naquit en France, brillante de génie et de nouveauté! Qu'on se figure quel dut être, au premier abord, l'enthousiasme d'un peuple livré à une incroyable hardiesse de pensées, mais qui jusque-là n'avait pas osé lui-même prendre ses utopies au sérieux! Ce qui n'était naguère que légers propos de salons, frivoles entretiens des soupers, distractions des courtisans, fatigués de leur grandeur, devenait dans la bouche de Syeyes ou de Mirabeau un article des droits de l'homme. Chaque discours nouveau faisait une révolution nouvelle: aujourd'hui l'abolition de tous les droits féodaux; demain la souveraineté du peuple; et déjà ces grands seigneurs, disciples de Voltaire et de Rousseau; ces abbés, beaux esprits philosophes tant qu'il ne s'agissait que de fronder le gouvernement et de s'abandonner aux plaisirs mondains, commençant à craindre pour leurs châteaux

et leurs bénéfices, revenaient doucement à la monarchie et à la religion. Malheureusement la foi ne naît pas de l'intérêt, et la foi seule peut vaincre le monde.

On conçoit quelle devait être l'éloquence des deux partis rivaux dans l'assemblée constituante. Chez les réformateurs, qui ne s'inquiétaient guère des souvenirs de l'histoire, de l'expérience des peuples, et des dangers de l'avenir, on admirait cette élévation que donnent l'enthousiasme et la bonne foi, cet éclat qui s'attache aux conceptions audacieuses, cette rigueur de principes que des hommes nouveaux seuls possèdent. Voilà ce qui faisait l'éloquence des Barnave, des Dupont, des Lameth. Je ne parle pas de Mirabeau, homme à part, qui domptait jusqu'à ses vices par son génie, éloquent sans probité, tribun sans conviction, admiré, craint, obéi quoique connu, sachant tout et voulant le bien par rectitude d'esprit, quoiqu'il cherchât d'abord son intérêt. Certes, le ton de cette époque ne conviendrait pas à nos temps de calme. L'ordre légal parle un autre langage. L'éloquence, il faut en convenir, ne perdrait rien pourtant à la véhémence des passions.

Ce qui manquait aux défenseurs des priviléges, plutôt que de la monarchie, ce n'était ni l'esprit ni la science du beau langage, c'était la conviction, la franchise, l'accord complet des sentimens et des paroles. L'abbé Maury se disait à la tribune le défenseur d'une religion dont il plaisantait le soir dans les salons. Comment n'aurait-il pas été souvent déclamateur et sophiste? Quelques grands seigneurs se portaient au secours de la monarchie ébranlée; mais ils n'auraient pas sacrifié à cette monarchie le moindre de leurs priviléges. Ils aimaient mieux voir tout se confondre, espérant que la

France, fatiguée des désordres, les appellerait enfin à son aide sans marchander sur le prix de leurs secours. Cazalès cependant est justement estimé.

Les temps qui suivirent, quoique chargés déjà de sombres nuages, laissaient cependant quelque place encore à l'éloquence. Trop souvent le langage fut austère jusqu'à la dureté, véhément jusqu'à l'injure. Le moment des grandes catastrophes approchait. Les sectaires, aux idées inflexibles, aux théories impitoyables, avaient succédé aux politiques. Mais comment oublier sans ingratitude l'illustre tribu des Girondins, ces Vergniaud, ces Louvet, ces Roland, ennemis imprudens de la monarchie, mais intrépides défenseurs de la morale et de la liberté; nobles victimes, qui payèrent de leur sang leurs brillantes et courtes erreurs! Après eux, il ne faut plus chercher d'éloquence. Là où manque le courage chez les uns, le sens du vrai et du bien chez les autres; là où le crime n'est plus qu'un moyen, où le règne de la force, dans toute sa hideuse simplicité, se cache sous le faste des mots et l'impudent attirail des sophismes, les arts, les lettres, le langage même, tout périt.

Sous le Directoire, l'aurore d'un nouveau jour commence à poindre. Les Camille-Jordan, les Barbé-Marbois, quelques autres encore paraissent à la tribune et osent prononcer le mot de religion. Chose vraiment merveilleuse! quelques années à peine s'étaient écoulées, et la France, toute catholique en 89, s'étonnait aux hardies propositions de ces hommes, qui demandaient.... quoi? le rétablissement des cloches et l'ouverture des églises. Mais les désirs de ces hommes de bien allaient plus loin que leurs paroles. On les comprit. L'exil paya leur dévoûment, et bientôt, au lieu

de la paix et de l'ordre légal dont on ne voulait pas, on eut le despotisme et la gloire. Il ne s'agissait pas d'éloquence politique sous Bonaparte.

La restauration vint rouvrir à la France cette glorieuse arène, et les illustrations de tous les partis s'empressèrent d'y entrer. La révolution nous avait légué quelques citoyens courageux, trop fidèles peut-être aux traditions de 89, mais défenseurs obstinés de la liberté, le directoire des publicistes et des jurisconsultes éclairés, l'empire des généraux, couverts de gloire et trop accoutumés aux grandes choses pour ne pas s'éprendre des merveilles de la tribune. L'émigration ramenait avec elle quelques vieux soldats de l'armée de Condé, d'abord victimes peut-être de leur légèreté, mais éprouvés ensuite par le malheur et martyrs de leur dévoûment. Tous siégèrent bientôt à la chambre des pairs ou à la chambre des députés. C'était plus qu'il n'en fallait pour ressusciter chez nous l'éloquence politique. Aussi vit-on briller en peu de temps les Foy, les Lainé, les de Serre, les Benjamin Constant, les de Broglie, les Royer-Collard, les Châteaubriand.

Il faut le dire cependant : quelque chose de faux et d'indécis nuisit à l'éclat de ses premières années. Peu de personnes se trouvaient à leur place. Aux amis de la liberté s'étaient réunis tous ceux qu'une disgrâce nécessaire condamnait à l'opposition ; et l'opposition, brillante de talens et même de vertus, souffrit de ces anomalies, et finit par y succomber. L'éloquence même y perdit de sa force et de sa simplicité.

D'un autre côté, les amis du régime impérial, pour se placer sous l'égide de la restauration, cherchaient à se confondre dans les rangs des vieux défenseurs de la

monarchie. Ils y apportaient leurs traditions de despotisme. De là encore d'étranges bigarrures; de là les mots de dévoûment, de fidélité, de religion, jetés sans mesure et sans discernement dans les discussions; de là une éloquence souvent vide et fausse. Les bonapartistes finirent par perdre l'émigration comme ils avaient perdu les libéraux.

La véritable éloquence parlementaire datera chez nous de cette chambre de 1823, dont tous les travaux sont loin d'avoir mérité l'assentiment national. A cette époque la lutte des conspirations finit, la lutte de la légalité commence. L'opposition, instruite par ses revers, mieux conseillée et mieux conduite, trop faible en nombre pour n'avoir pas de prudence, se renferme dans la défense des libertés publiques; elle reconnaît pour chef, dans la chambre des députés, M. Royer-Collard. Son éloquence devient grave et sévère. En même temps la chambre des pairs, composée d'hommes mûrs par l'expérience et les affaires, au-dessus des passions et des vanités, passe à l'opposition opprimée. L'éloquence parlementaire, formée à l'école des Pasquier, des de Broglie, des Châteaubriand, des Barante, ne s'emportera plus désormais jusqu'à l'invective et jusqu'au ton factieux. Elle sera élevée, elle pourra être brillante, mais elle restera calme.

Tel sera, nous le croyons, le caractère de la chambre nouvelle, que nous nous proposons d'étudier. Qu'on ne nous reproche pas de chercher avec un soin frivole la littérature dans la haute politique! Les lettres humanisent, embellisent tout ce qu'elles touchent; l'amertume des passions s'en adoucit, et l'amour du beau conduit souvent à l'amour du vrai et du bien.

LETTRES

SUR

LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE.



Chacun de son côté.

QUAND MM. Scribe et Mazères prirent le parti de ne ne plus faire seulement des vaudevilles et d'essayer leurs forces sur une scène plus relevée, tous les amis de l'art dramatique se félicitèrent d'une pareille résolution. Comme ils avaient rajeuni le vieux genre du vaudeville, comme il y avait dans leurs petites pièces des aperçus nouveaux, des idées neuves, des observations ingénieuses, on espéra qu'ils conserveraient cette heureuse nouveauté d'esprit dans des ouvrages plus importans, et qu'ils rompraient un peu la monotonie du Théâtre-Français. M. Mazères débuta par le *Jeune Mari*, pièce vive et gaie qui ne disait peut-être pas tout ce qu'elle signifiait, mais qui le laissait habilement entrevoir. Bientôt vinrent *les Trois Quartiers*, comédie qui, pour la première fois peut-être, fut amusante à force d'impartialité, et qui faisant la part de blâme et d'éloge à chacun, fut gaie en même temps que vraie. De pareils débuts de la part de M. Mazères promettaient beaucoup.

Depuis long temps on parlait du *Mariage d'argent*

de M. Scribe, et de *Chacun de son côté,* de M. Mazères. Ces deux pièces étaient, dit-on, hardies et neuves. Les auteurs n'avaient pas craint de beaucoup risquer. Tant mieux, pensait-on. Grâce à eux, nous allons sortir de l'ornière. Le *Mariage d'argent* parut d'abord. Que vit-on? de petites combinaisons, de petits ressorts, des quarts ou des moitiés de caractères, des personnages peints de profil, rien de franc ni de vrai, et surtout une indécision notable dans l'idée première de l'auteur. Il n'avait pas osé justifier hardiment les mariages d'argent, ou même sans vouloir les justifier, les peindre tels qu'ils se font dans le monde, par des gens qui ayant du reste toutes les vertus d'homme et de citoyen, manquent seulement de ce genre de vertu raffinée qui veut qu'on ne se marie qu'après avoir choisi au gré de son cœur. Ces gens-là, quoique mariés selon les idées du monde, n'en sont pas moins estimés, et souvent même n'en sont pas moins heureux. Ainsi, il était permis de mettre en scène un pareil personnage sans le rendre méprisable ou ridicule : c'est ce que M. Scribe n'a pas osé. Il n'a pas voulu non plus se ranger tout-à-fait du côté des auteurs routiniers qui, fidèles à la morale amoureuse du théâtre, mettent toujours les mariages d'amour au-dessus des mariages d'argent. Aussi ne sait-on guère ce que veut sa pièce. Il y a une indécision qui refroidit et qui déconcerte. Cette indécision tient, selon nous, au défaut de réflexion et de méditation. Il n'a point assez mûri l'idée première de la pièce; de là un vice originel; de là des détails spirituels et un ensemble faux et mesquin.

C'est ce même défaut de réflexion qui nuit, quoiqu'à un moindre degré, à la pièce de M. Mazères. On

sent qu'il ne s'est point assez rendu compte de ce qu'il voulait faire, et que, pressé par la vivacité de son esprit, il s'est mis à l'ouvrage avant d'avoir déterminé nettement l'idée de sa comédie : autre chose est de faire le plan, autre chose est de mûrir la conception d'un ouvrage. Ainsi, dans *Chacun de son côté*, le plan est fait avec habileté, les ressorts sont inventés avec adresse; enfin c'est une machine bien construite. Qu'y manque-t-il donc? une idée première, grande et forte. La logique n'est pas seulement une science d'école ou de barreau ou de trtbune; c'est aussi, j'imagine, une partie importante de l'art dramatique; or, une des premières règles de la logique, c'est de bien savoir ce qu'on veut prouver, c'est d'avoir arrêté nettement ses regards sur ce qu'on veut peindre. La supériorité de l'avocat dépend surtout du talent de voir où gît le point de la difficulté; le mérite du médecin, de reconnaître le genre de la maladie. Eh bien! l'auteur comique doit également déterminer et fixer son idée. Une fois qu'à l'aide d'une réflexion attentive il a pu la voir nette et claire, sa pièce est faite; car il ne reste plus qu'à s'occuper du plan et des détails, ce qui semble tout pour les esprits habitués à travailler scène à scène, ce qui n'est rien pour une tête habituée à réfléchir et à concevoir fortement.

M. Mazères a voulu représenter l'état de deux époux qui, ayant des torts mutuels, finissent par se séparer volontairement. Il y avait deux manières de peindre cette situation, c'était de la prendre au sérieux ou au plaisant, à moins de mêler habilement les deux genres.

Quant au sérieux, quoique dans *Misanthropie et Repentir* Kotzebue semble avoir montré cette face du

sujet, il y avait pourtant encore manière de traiter cette situation d'une façon neuve, et, j'ose le dire, plus profonde que celle de l'auteur allemand. En effet, il n'y a rien de plus commun au fond et de plus trivialement pathétique que la conception de *Misanthropie et Repentir*. Une femme adultère qui a quitté son mari, qui le retrouve, et à qui il pardonne. Il n'y a pas de romancier qui, avec un peu de chaleur de tête, ne fasse d'un pareil sujet un drame attendrissant. Mais il y a une idée plus forte à tirer de la séparation ou du divorce de deux époux; c'est qu'en dépit de leur éloignement, ils sont cependant tellement attachés l'un à l'autre, leurs destinées, quoique séparées par la loi ou par leur volonté, sont pourtant liées si étroitement, qu'à moins d'une insouciance coupable ils ne peuvent cesser de veiller l'un sur l'autre, l'homme pour protéger encore celle qu'il a juré une fois de protéger, la femme pour soulager celui qu'elle a promis de soulager dans les maux de la vie. Cette idée, qui montre combien c'est une institutiou étrangère et indifférente à la morale que le divorce, puisque après sa prononciation il reste encore entre les deux époux, s'ils sont gens de bien, des devoirs de protection et de soulagement à remplir, puisque cette séparation légale n'efface aucune des obligations qu'impose la morale; cette idée, qui sanctionne l'irrévocabilité salutaire du mariage, M. Mazères l'a eue, reconnaissons-le. Ainsi, quoique séparés, Mme de Vallière engage sa fortune pour son mari ruiné, et M. de Vallière défend, les armes à la main, l'honneur de sa femme compromis par les indiscrétions d'un fat. Il y a plus, Mme Bajcot,

quoique chargée d'être le bouffon de la pièce, dit, à mon avis, un mot d'uu grand sens, quand à la fin, voyant M. et Mme de Vallière se réconcilier, elle demande à quoi sert de se séparer puisqu'on devait se réunir. M. Mazères me permettra d'attacher une grande importance à cette réflexion. C'est là, selon moi, ce qui eût dû être l'idée capitale de la pièce, et ce qui ne l'est pas assez, faute de réflexion.

Or, avant de commenter le mot de Mme Bajcot, changeons-y quelque chose. A quoi bon se séparer, dirons-nous, puisqu'il reste encore des devoirs mutuels à remplir ? Autant valait rester mari et femme tout-à-fait. En effet, excepté les roués, sorte de gens qui ne sont plus de notre siècle, qui osera dire qu'on puisse ainsi se prendre et se quitter selon sa fantaisie? Quoi! pas de devoirs entre l'homme et la femme qui se sont aimés et qui ont vécu ensemble! une fois séparés, il n'y a plus rien qui les oblige l'un envers l'autre! Ils n'ont plus qu'à s'oublier. Désormais indiffférens l'un à l'autre, qu'ils soient heureux ou malheureux, qu'importe? ils ne se doivent ni protection ni soulagement! Funeste système qui dégrade l'humanité jusqu'au rang des bêtes sauvages. Non, non! que l'homme sache que toutes les fois qu'il engage quelque part ses sentimens, il engage aussi sa conscience! qu'il sache qu'il ne peut aimer sans contracter un devoir! Bravo! dira-t-on, épousons les grisettes que nous avons aimées.—Eh! non, monsieur le rieur, ne les épousez pas, mais soulagez-les, protégez-les; car vous le devez. Eh! quand il s'agit de mariage, de quel front dira-t-on que je ne dois rien à la femme qui porte mon nom et qui a eu mon amour? J'en suis séparé!

C'est un malheur ; je ne suis plus dès le jour de ma séparation chargé de faire son bonheur, mais je suis encore obligé de la protéger.

A quoi donc servent les séparations ? voilà l'idée fondamentale de la pièce. C'est ici que je me plains de M. Mazères. Pourquoi n'a-t-il pas fait ressortir plus vivement cette idée ? pourquoi ne pas montrer que la séparation, entre honnêtes gens, laissant presque autant de devoirs à remplir l'un envers l'autre, n'a d'autre effet que d'être du bonheur de moins sans être de la liberté de plus ? Ne serait-ce pas un spectacle digne d'intérêt que de voir un époux séparé de sa femme incessamment sous le poids de ce devoir de protection que rien ne peut abolir, et une femme sans cesse obligée par sa conscience à consoler, à soulager l'époux qu'elle a quitté. La séparation donne dans le monde une fausse position aux deux époux. Eh bien ! développez cette idée, et ajoutez-y que cette position n'est fausse que parce qu'elle laisse autant d'obligations à remplir, autant de convenances à respecter. Voilà quel est le côté sérieux d'un pareil sujet. M. Mazères l'a vu, mais il ne l'a pas fait voir assez vivement. Ainsi sa pièce, aux yeux du public, risque de passer pour n'être qu'une pièce d'intrigue, tandis que ce pouvait être la grande et fidèle peinture d'une situation locale. Il y a une idée juste et belle dans sa pièce, mais elle n'a pas été suffisamment mûrie et développée par la réflexion.

Quant au côté plaisant du sujet, il n'est guère moins intéressant, quoique, sans contredit, j'aime mieux le côté sérieux. Cependant il y a, dit-on, dans le monde des femmes du temps du divorce qui sont parfois exposées à rencontrer en société deux ou trois maris de dates

différentes, sans compter le mari du jour. Ces rencontres ne sont-elles pas comiques, si l'on veut bien ne pas faire attention à ce qu'elles offrent de scandaleux? Ces femmes-là ne sont-elles pas sujettes à la juridiction de la comédie satirique? Je sais que mettre sur la scène de pareilles situations, c'est marcher sur des charbons ardens, tant le sujet est délicat! tant on risque d'être indécent en étant vrai! mais M. Mazères a montré dans le jeune mari qu'il savait être hardi et adroit, faisant ainsi excuser la hardiesse par l'adresse. Il ne doit pas craindre les sujets périlleux, car il glisse habilement où les autres tombent.

Encore deux mots: il y a beaucoup de vérité dans le rôle du notaire Bajeot, homme de plaisir, homme d'esprit, et surtout homme d'honneur. Sa femme est bien de ces femmes qu'un mari n'épouse que pour payer une charge, et qu'une femme ne prend pour en faire sa société qu'en désespoir de trouver quelque autre *chaperon* dans le monde.

La traduction des *Fiancés* par M. Rey Dussueil, si impatiemment attendue, vient de paraître chez le libraire Gosselin, rue St-Germain-des-Prés, n. 9.

Et à la librairie de l'Industrie, rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

Nous rendrons compte dans notre prochaine livraison de cet important ouvrage.

THÉATRES SECONDAIRES.



Hatons-nous d'acquitter la dette flottante. Tout sera dit en trois mots.

L'*Anneau de la Fiancée* ou le *Nouveau Don Juan* semble promettre quelques recettes au théâtre des Nouveautés. Si l'on jugeait la pièce comme œuvre dramatique, il y aurait plus d'une objection à faire; mais comme œuvre lyrique, elle est du petit nombre de celles qui offrent au musicien du mouvement, des situations heureuses et une coupe habile.

« A entendre les partitions de M. Blangini, disait un » spectateur que j'ai vû tomber à l'Opéra-Comique, on » croirait que la gamme n'a que deux notes. » La monotonie est en effet l'un des plus grands défauts de l'école où M. Blangini a puisé les principes de son art. Pleine de grâce et de fraîcheur, la musique de ce maître manque de résolution. L'harmonie est traitée un peu trop cavalièrement peut-être ; mais, deux ou trois maîtres exceptés, fait-on mieux que M. Blangini à l'Opéra-Comique? Ceux qui ont noté sur leur calepin tous les succès que Feydeau nous a fait essuyer depuis quinze ans savent bien qu'en penser. Assurément si l'on superposait toutes les têtes de l'honnête public qui s'assemble au parterre du théâtre de l'Opéra-Comique, on n'obtiendrait pas dix pouces de crâne.

Jean Pacot ou *Cinq ans d'un Conscrit* a ramené la

foule au théâtre des Variétés. C'est encore une idée qui n'est que soupçonnée, qu'entrevue; mais si la conception manque de hardiesse et de portée, les détails sont traités avec beaucoup d'esprit et de naturel. Cet ouvrage sera vu long-temps avec plaisir, car, en littérature comme en politique, le public est un peu moutonnier de sa nature. Pour être vrai, il faudrait à un auteur dramatique plus de courage encore que de talent.

L'auteur du *Chasseur noir* (théâtre de la Porte-Saint-Martin) a tiré sa révérence à la vérité, mais il a du moins été original. Sa pièce est une énigme dont le public ne devine le mot qu'au moment où le rideau tombe. Plusieurs scènes sont traitées avec un talent fort remarquable. Décidément les théâtres du boulevart sont en travail, et si jamais des auteurs se rencontrent qui secondent des acteurs tels que Frédéric et Mme Dorval, le hoquet tragique courra de grands risques.

Au prochain numéro nous parlerons de *Jérôme ou les Deux Epoques*, pièce en trois actes, que l'on joue avec beaucoup de succès au théâtre du Vaudeville, et de *Christine ou la Jeune Reine*, très-jolie comédie de M. Bayard, représentée au théâtre de Madame.

De l'Imprimerie de SELLIGUE, rue des Jeûneurs, n. 14.

POÉSIE.



LE POÈTE DE SOCIÉTÉ.

« Non, non, messieurs, je ne suis point auteur.
— Vous nous mentez ; on nous dit que vous faites
Et prose et vers ; qu'au rang des bons poètes
Vous aspirez. — Ah ! messieurs, quelle erreur !
Je monterais avec eux au Parnasse ?
Mais, dans leur rang pour oser prendre place,
Ai-je comme eux cet esprit cultivé,
Ce sens exquis ? Ai-je cette éloquence
Qui de leur âme en traits de feu s'élance ?
Ai-je surtout cette persévérance
Qui dans une œuvre où tout semble achevé
Polit, ajoute, efface, recommence ?
C'est une muse aussi que la constance.
Je vous l'ai dit, je ne suis point auteur.
Examinez et mes vers et ma prose,
Et le papier sur lequel je compose
Atteste-t-il un pénible labeur ?
Y trouve-t-on ces lignes effacées
Qu'un peu plus bas on voit recommencées ?
Ces coins remplis de vers mis à l'écart,
Que dans leur ordre on placera plus tard ?
L'œil s'y perd-il dans l'obscur griffonnage
De mots sans suite, où l'auteur voit un sens ?
Y trouve-t-on ces puérils ornemens
Dont on s'amuse à salir une page
Lorsqu'on attend la rime qui voyage ?

Oh! non, messieurs, le travail me fait peur.
Quand un désir me prend par aventure
De revêtir de poétique allure
Une pensée éclose dans mon cœur,
Que sans effort mon vers se forme et naisse,
Ou, je le sens, ma force me délaisse ;
Bientôt je prends mon sujet en horreur,
La plume échappe à ma main sans vigueur,
Je m'abandonne à la molle paresse.

Dans ce tableau voyez-vous un auteur
Qui veut gagner la publique faveur ?
J'aurais voulu vivre sous la régence :
Alors brillaient au rang des beaux esprits
Galans abbés, joyeux petits marquis,
A qui manquaient et génie et science,
Mais qui plaisaient par mille riens exquis ;
Charmans roués remplis d'impertinence,
Qui savaient tout sans avoir rien appris.
Peut-être alors comme eux j'aurais su plaire.
Les desservans d'un Apollon banal
Etaient Bernis, Crébillon, Saint-Aulaire,
Auteur fameux qui fit un madrigal !
Chanter l'amour était leur grande affaire ;
C'était toujours au choc bruyant du verre
Que pour Iris ils tournaient un couplet.
Puis chaque auteur, sortant du cabaret,
Tout débraillé, plein d'amour et d'ivresse,
Allait tomber au pied de sa maîtresse ;
Amant heureux, poète sans revers,
Mille baisers le payaient de ses vers !

A ces festins où la gaîté nous gagne,
Si vous trouviez, en sablant le Champagne,
Un de ces mots que le sel accompagne,
C'était soudain la nouvelle du jour ;
On en parlait à la ville, à la cour :
Vous deveniez un poète adorable ;
Il n'était bruit que du propos aimable,

Et plus d'un grand eût donné de bon cœur
Son bien, son rang, pour en être l'auteur.
Pour les plaisirs de la race future,
On inserait le mot délicieux
Dans le *Trévoux*, dans le premier *Mercure*
(Et le *Mercure* était alors fameux).
Or, écoutez jusqu'au bout l'aventure :
Vous parveniez jusqu'à Philippe-roi ;
Il vous dotait, vous faisait gentilhomme ;
Chez les Quarante on entrait malgré soi,
Et, sans savoir ni comment ni pourquoi,
Un beau matin on s'éveillait grand homme.

Mais aujourd'hui qu'écrire ? Tout est dit.
Des bons auteurs le nombre vous accable.
Un mot heureux fera-t-il quelque bruit !
Tous les matins un journal en fournit
Pour vos deux sous ; et, chose déplorable !
Dans le *Mentor* vous trouvez de l'esprit !
Dans chaque genre excelle un homme habile ;
Le genre aisé cesse d'être facile.
D'un trait malin, de quelque gai flonflon,
Piron, Collé, formaient une chanson.
Sous un grand homme elle a changé son mode :
Un Béranger la place au rang de l'ode ;
Mélange heureux de grâce, de raison,
Tout en chantant il monte l'Hélicon !
Pour moi, l'aspect de la double colline
M'inspire moins la gloire que la peur.
Quels sentiers durs ! Sous la ronce et l'épine
Ma main timide irait chercher la fleur !
Je n'en veux pas. — Si d'un noble délire
En votre cœur vous éteignez l'accès,
Pourquoi ces vers ? qui vous force d'écrire ?
— L'espoir flatteur d'avoir quelque succès
Et de bravos sans craindre les sifflets.
J'ai des amis qui, sans grande science,
Ont quelque goût, beaucoup de complaisance,

A qui je fais une exquise faveur
Quand je leur lis mes vers en confidence:
Je m'en suis fait un public amateur,
Public charmant, auquel un rien sait plaire.
Il faut entendre avec quelle chaleur
Je lis mon œuvre, et par quelle manière
A des vers nuls je donne une couleur.
Voici venir un vers faible et sans grâce,
Adroitement je l'esquive, je passe
Comme un nocher à l'aspect d'un écueil;
Mais je réserve un plus aimable accueil
A ce passage où je vois ma pensée,
Pleine à la fois de charme et de bon sens,
Dans de bons vers strictement cadencée;
Et si ces vers sont nobles et touchans,
Je m'y complais, m'y repose, et les rends
Deux fois plus purs et deux fois plus coulans;
Et puis après on me flatte, on m'admire:
« Les jolis vers! » Soi-même on veut les lire;
Mais ce souhait n'est jamais exaucé:
L'œil n'y verrait que des règles fraudées,
Des hiatus, des rimes hasardées,
Le plus souvent l'hémistiche cassé,
Le vers boîteux, le repos mal placé;
Je lis mes vers: la prudence conseille
De les cacher aux regards curieux.
Avec du nombre, avec un rhythme heureux
Il est aisé de surprendre l'oreille;
Mais les défauts se découvrent aux yeux.
Je sais de plus un moyen légitime
De défier les critiques amers,
Et mon orgueil n'est jamais la victime
Du jugement qu'on porte sur mes vers:
Qu'on les louange ou bien qu'on les déprime,
Je reste calme aux coups que je reçoi;
S'ils sont mauvais, je garde l'anonyme;
Et s'ils sont bons, je dis qu'ils sont de moi. »

LITTÉRATURE ESPAGNOLE.



OBRAS LITERARIAS

DE

FRANCISCO MARTINEZ DE LA ROSA *.

C'est une chose importante à étudier dans la dernière révolution espagnole, que le mouvement particulier des esprits sous le rapport des idées littéraires. Dans son indignation contre les abus du favoritisme, dans ses efforts contre l'invasion étrangère, dans son retour à un gouvernement absolu, dans ses réactions en sens contraires depuis le règne du prince de la Paix jusqu'à la prise du Trocadero, l'Espagne, comme tous les peuples entraînés dans le tourbillon des changemens politiques, n'a pas exclusivement employé les armes matérielles de la sédition et de la résistance, la carabine du miquelet ou la croix du moine, elle n'a pas seulement poussé les acclamations tumultueuses des places publiques, les cris d'alarme ou de menace des champs de bataille, sa littérature a aussi combattu; les presses ont multiplié les manifestes de ses chefs, les harangues

* 3 vol. in-12. Paris, 1828. Chez Bobée, Baudry, etc.
Et à la librairie de l'Industrie, rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

de ses orateurs, les sermons de son clergé, les chants de ses poètes. Le théâtre enfin, qui réunit les masses dans son enceinte, les fait pleurer et frémir sur des malheurs supposés, les électrise pour une gloire souvent étrangère, et excite en elles cette unanimité de sentimens qui les fait se lever comme un seul homme, le théâtre dut faire aussi un appel aux sentimens populaires, et changer souvent de sujet et de but, etc. Il est une des pièces de Martinez de la Rosa qui fut jouée, pour la première fois, à Cadix, en 1812, au bruit des bombes, dans un théâtre construit exprès le plus loin possible du feu de l'ennemi. Le titre seul valait une proclamation : *La Viuda de Padilla*, la veuve de ce don Juan de Padilla avec qui périrent les franchises de Castille, en 1522, dans les plaines de Villalar; cette femme héroïque, qui défendit si vaillamment Tolède, fit peindre la tête sanglante de son époux sur son étendard, et protesta la dernière, au nom de la liberté, contre la tyrannie de Charles-Quint! Tous les théâtres de l'Espagne représentèrent des sujets analogues à celui-ci et en harmonie avec la politique du moment.

Quelle que soit l'issue finale d'une révolution, il est impossible que la littérature nationale ne se ressente pas de l'enthousiasme ou de la fermentation qu'elle a excitée. Là où la révolution sera le plus étrangère au sujet, on la retrouvera dans le mouvement et le tour de la phrase; et quand on croira la fuir dans l'impartiale étude du passé, on se surprendra à applaudir les allusions ou les mots qui la rappellent. C'est ainsi qu'en chantant les romances du *Cid* le Castillan appliquait aux Français ses malédictions contre le Maure de Grenade; et, par le même sentiment, les triomphes de

Bernard del Carpio contre les pairs de Charlemagne inspiraient les mêmes émotions de patriotisme que les vers consacrés par Gallego, Quintana, Tapia, Sanchez Barbero, Arriaza, Martinez et d'autres, à rappeler l'invasion du Charlemagne moderne, la défense de Saragosse et de Girone, les scènes du 2 mai à Madrid et le serment à la Constitution.

En citant ou analysant quelques-unes des compositions de l'Espagne moderne, nous tâcherons d'apprécier l'influence de la politique sur le talent de chaque auteur. Nous ne saurions dédaigner une époque littéraire qui a produit des orateurs et des économistes tels que les Villamil, les Jovellanos, les Cevallos, les Martinez Marina, les Cabarrus, les Almenara; nous avons cité tout à l'heure des noms chers aux Muses, nous devons leur joindre ceux de Moratin, de Conde et du tendre Melendez. Certes, si quelque chose pouvait consoler des malheurs de la guerre étrangère et de la guerre civile, ce serait ce développement immense de l'intelligence espagnole, que l'invasion française a plus que favorisé dans la péninsule. Le glaive de Buonaparte brisa le nœud gordien de la superstition et de l'absolutisme, dont on tente vainement de rejoindre les deux bouts.

Malgré les silencieux efforts de quelques hautes capacités, l'Espagne était dans une sorte de torpeur morale; la voix de Napoléon retentit du haut des Pyrénées comme jadis le cor de Roland à Roncevaux: l'Espagne se réveilla, et de la réaction que nécessita l'attaque naquit cette énergie que l'Europe a admirée. L'Espagne, surprise dans cette lutte, tomba d'abord, mais elle se releva géant, et s'égala par

le courage à celui qui l'avait abattue. Géant elle restera et brisera un jour les fils lilliputiens dont on voudrait l'enchaîner encore. L'Espagne littéraire a perdu dans la guerre les riches bibliothèques de Valence; les flammes consumèrent celles de Saragosse, d'Oviedo et de Girone. Le pillage, la dévastation, dispersèrent les trésors scientifiques d'une foule de monastères. Les études furent suspendues dans les universités; les moines, les professeurs, les écoliers maniaient plus souvent le sabre, l'escopette et le couteau immortel de Palafox, que la plume du littérateur paisible; mais la littérature de l'Espagne se retrempait par l'esprit public, par l'héroïsme, par les nobles pensées de liberté et d'indépendance nationale. Ses hommes de lettres ont passé par le feu créateur du patriotisme; ils ont connu la persécution, le martyr : leur mission a commencé.

Parmi les Espagnols qui ont été à la fois hommes publics et hommes de lettres, M. Martinez de la Rosa mérite d'être nommé des premiers : les loisirs de l'exil sont employés par lui à la publication de ses œuvres. Des trois volumes qu'elles doivent former, deux seulement ont paru, le premier et le troisième. Le premier contient une poétique en vers, où les préceptes sont exprimés avec une harmonieuse élégance, qui sert en même temps de modèle. Des notes curieuses complètent la partie technique de cet ouvrage, qui mérite d'être lu par tous ceux qui veulent connaître la poésie espagnole, ses principes, ses règles et surtout son esprit. Nous aurons l'occasion d'y revenir et d'en discuter quelques préceptes et quelques exemples.

Il paraît que le second volume des œuvres de M. M

tinez de la Rosa contiendra la poétique du théâtre, ou plutôt une histoire raisonnée de l'art dramatique en Espagne. Nous dirons à ce sujet qu'on s'occupe en ce moment, à Madrid et à Londres, d'un répertoire qui réunira tous les vieux auteurs dramatiques espagnols, Lope de Vega, Calderon, Moreto, Terso de Molina, Ruez d'Allarcon, Perez de Montalban, etc. Sans doute quelques-uns de ces auteurs, dont le nom est à peine connu en France, figureront dans la suite des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers promis par le libraire Ladvocat.

Le troisième volume de M. Martinez contient un poëme sur le *Siége de Saragosse*, une comédie et la tragédie de *la Viuda de Padilla*. La comédie intitulée *la Nina en la casa y la Madre a la mascara* a beaucoup de rapport avec *la Fille à la maison et la Mère au bal*, que nous avons vu jouer sur un de nos théâtres secondaires. Quant à la tragédie et au précis historique qui la précède, nous nous proposons de l'examiner en même temps qu'une *Histoire des Comuneros de Castilla* que nous savons devoir paraître dans le courant de l'hiver; d'ailleurs le second volume de M. Martinez de la Rosa nous fournira l'occasion de parler de l'ensemble de ses ouvrages.

O.



LITTÉRATURE ITALIENNE.



LES FIANCÉS,

HISTOIRE MILANAISE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE,

PAR M. MANZONI;

Traduite de l'italien, sur la troisième édition, par M. Rey Dusseuil *.

S'IL est un genre de littérature auquel l'entier développement des doctrines classiques ait porté un coup funeste, c'est assurément le genre historique. Nos historiens ont toujours perdu le peuple de vue. On dirait, à les lire, que les grands événemens qu'ils nous retracent ne se sont jamais passés qu'entre deux rois, leurs armées et leurs cours. C'était moins la liberté de dire qui leur manquait, que l'indépendance d'esprit. Dociles imitateurs de deux littératures nées d'un autre ordre de choses et d'idées, ils cherchaient l'idéalité, même dans les événemens de l'histoire; ils les voulaient réduire au système de l'unité.

La littérature moderne a une tendance toute contraire. Quelque sujet qu'elle aborde, elle s'efforce d'é-

* 5 vol. in-12. Prix : 18 fr. Paris, chez Gosselin, rue St-Germain-des-Prés, n. 9; Sautelet, place de la Bourse;
Et à la librairie de l'Industrie, rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

tre vraie, pour être à la portée de toutes les intelligences. Voltaire est le premier qui se soit proposé ce but : aussi Voltaire est-il l'auteur de la grande révolution intellectuelle qui s'achève de nos jours, et dont nos neveux seront appelés à recueillir les fruits.

Le roman, tel que sir Walter Scott l'a conçu, est pour l'histoire ce que les contes de Voltaire furent pour les sciences et pour la philosophie. L'auteur anglais a voulu rendre l'histoire populaire par le drame, comme le poète français avait voulu populariser la philosophie par la grâce et le piquant des formes.

Considéré dans son but, le roman historique serait encore l'une des conceptions les plus utiles, alors même que sir Walter Scott ne l'aurait pas élevé par son génie au rang des plus grandes compositions littéraires. L'Écosse tout entière vit dans ces pages immortelles où les plus hautes leçons historiques sont cachées sous les formes du drame. Tel est l'avantage de ces compositions, que, si tous les détails sont de pure invention, ils sont plus *vrais* que l'histoire classique. Assurément le poète Scott a mieux fait connaître Marie Stuart que ne l'avait fait le philosophe Hume.

L'histoire, si on la conçoit comme elle était jadis, est toujours guindée et dédaigneuse; elle rejette tout ce qui est de l'homme; elle ne voit jamais que le héros: elle fait presque de la statuaire. Jamais sa gravité ne s'est déridée ; elle n'a vu la vie que sous un aspect sérieux. C'est une sybille sans emportemens et sans ivresse. Elle parle de haut, elle prophétise. Et pourtant, s'il y a tant de choses dans la vie de l'homme, que de choses n'y a-t-il pas dans la vie des peuples ! Rien n'est absolu dans la nature, car la nature n'a point de système. Dans

les événemens les plus tristes elle sait trouver place aux incidens les plus comiques, elle fait naître le rire auprès des larmes. Mais l'historien ne voit rien, ne veut rien voir d'humain; il pousse du bout de son compas tout ce qui ne saurait entrer dans son triste procès-verbal : c'est un greffier de cour d'assises, qui n'enregistre que le dire des juges et celui de l'accusé; il n'a point d'oreilles pour les témoins.

Ces détails familiers que rejetaient les auteurs des XVIIe et XVIIIe siècles, ces contrastes qui sont tout le drame de la vie, cette action qui fait tout le charme et toute la vérité du premier de nos historiens, de l'inimitable Froissard, sont précisément ce qui rend l'histoire vraie, parce qu'ils la rendent intelligible, palpable, et ressemblante à celle que nous voyons tous les jours courir les rues. C'est là tout le roman historique. Walter Scott exercera une longue influence sur la littérature naissante de notre époque, non seulement comme auteur dramatique, mais encore comme historien. Déjà l'on pourrait citer plus d'un Froisssard contemporain formé à son école.

Toutefois, il faut le dire, le genre ne vaut pas les ouvrages qu'il a produits; on doit prendre garde de l'appliquer aveuglément à tous les sujets. Le Barde écossais, avec cette mesure, ce sens exquis, qui sont l'apanage du génie, a toujours su se retenir dans de justes limites. Appliqué à de hauts événemens politiques, le roman devient aussi faux que l'histoire classique. Il ne se plaît qu'aux grandes infortunes, à la partie dramatique de l'histoire, et peut-être même est-il plus à l'aise dans l'histoire d'une seule province que dans celle de tout une nation, parce qu'il n'est point forcé alors de sacrifier au drame les grands intérêts politiques. Mais,

ou tous les bons esprits s'abusent, ou l'histoire à venir sera obligée de se greffer sur l'*Essai sur les Mœurs* de Voltaire et sur les brillantes créations de Walter Scott, donnant ainsi à la philosophie et au drame tout ce qu'il y faut donner, et faisant sa part à chacun.

Notre époque a une tendance, ou, si l'on écoute quelques littérateurs chagrins, une manie qui n'a pas peu contribué à étendre l'influence de l'auteur d'*Ivanhoe* et des *Puritains*. Sous le nom assez vague de *romantique*, un système littéraire a pris naissance, qui veut créer une littérature tout actuelle, toute moderne. Son principe est toujours l'imitation, mais il ne veut imiter que la nature; il répudie, il flétrit l'imitation des chefs-d'œuvre de l'art. Ce système est loin d'être encore fixé. Jusqu'ici il a un peu trop sacrifié peut-être le beau au vrai, l'idéal au réel. Il affecte pour les formes un mépris trop grand pour être durable. Son esprit de prosélytisme est ardent et vaste. La victoire lui donnera probablement de la modération.

La France est aujourd'hui le terrain où se sont rencontrés et où combattent les partisans des nouvelles et des anciennes doctrines. Brillante satellite, c'est depuis un siècle et demi le sort de l'Italie d'être toujours entraînée dans notre mouvement littéraire; mais on sent combien l'Italie devait répugner d'abord aux nouveaux principes. Sa littérature tout idéale, son peuple tout poétique, éprouvaient peu de sympathie pour les idées des littératures du Nord; et toutefois le romantique a trouvé dans M. Alexandre Manzoni l'un de ses plus éloquens soutiens. Mais ce mouvement littéraire est loin d'être en Italie le mouvement principal; il n'est que secondaire.

Parmi les littérateurs de profession qui comptent les belles-lettres au nombre des choses de la vie, une querelle s'est élevée qui les touche de plus près et les intéresse beaucoup plus que le *classique* et le *romantique :* c'est celle de leur langue. On a remarqué depuis long-temps que toutes les langues du midi tendaient à se franciser. La langue italienne s'efforce vainement de lutter contre le mouvement qui l'entraîne. Une école s'est formée qui veut faire revivre la langue de Boccace et de Machiavel, qui veut ramener l'italien à ses vieilles tournures et à son caractère primitif. À l'apparition d'un ouvrage nouveau, on examine moins le fond que la forme. Le parti français a visiblement le dessous dans les livres; toutefois l'entreprise de l'école des *trois cents* paraît à peu près désespérée. On opère difficilement par la langue écrite sur la langue parlée, surtout dans un pays où le peuple parle beaucoup et lit peu. Et d'ailleurs, faire revivre le passé est une chose qui excède les forces de l'homme. On finira, comme en toute chose, par prendre un moyen terme, et la langue n'en périra pas moins, parce que toute langue doit périr. La nôtre même, notre langue si exacte, si claire, si positive, si hors de toute atteinte étrangère, est menacée depuis quelque temps de corruption.

Dans cet état de choses, les prosateurs doivent manquer en Italie, parce que les prosateurs manquent toujours à une littérature qui s'éteint. La poésie est le langage du grand siècle d'une littérature et de son dernier âge; la prose est le langage des temps intermédiaires. D'ailleurs la prose est fort difficile à manier en Italie, parce qu'il y a autant de dialectes que de pro-

vinces. La poésie seule, avec ses mots convenus, ses tournures admises, est goûtée par tous les Italiens, qu'elle soit de l'école lombarde ou de l'école vénitienne.

A ces rapides aperçus, on devine combien d'intérêts se rattachent à l'ouvrage qu'on va lire. Pour nous, lecteurs français, la question se borne à celle du romantique; pour les Italiens, elle touche à toutes les questions qui s'agitent par-delà les monts.

M. Alexandre Manzoni, imbu des nouvelles doctrines littéraires qui gagnent chaque jour du terrain parmi nous, a le premier essayé de naturaliser le romantisme sur la scène italienne. La tragédie de *Carmagnola* sera long-temps regardée comme l'un des plus heureux essais de cette poésie, qu'on pourrait en quelque sorte appeler la poésie du réalisme. Tout n'est pas également bon dans cet ouvrage, peut-ère même l'auteur n'a-t-il pas assez osé; mais depuis Alfieri la tragédie italienne n'avait pas parlé un aussi mâle langage, et jamais elle n'en avait parlé un aussi vrai. Cette révolution littéraire passa presque inaperçue en Italie; tandis que le public discutait sur le style, les unités mouraient dans les entr'actes sous la main du machiniste. M. Manzoni a voulu pousser plus loin la réforme, en naturalisant le roman historique dans sa patrie. L'entreprise était périlleuse, car n'oublions pas que le langage de la prose n'est point fixé en Italie. Sa composition a réuni tous les suffrages. Ce n'est point ce romantique absurde qui se plaît à tout ce qui est vague, dont toutes les formes sont inarrêtées, qui ne sait pas choisir dans la nature : c'est le romantique d'un homme de génie qui cède au temps, et ne se livre à la fougue de

son imagination qu'en se laissant guider par le goût. C'est peut-être un ouvrage romantique écrit par un auteur classique. Le fond est original; les formes sont toujours pures.

On pourrait reduire cette belle composition à trois idées principales. L'auteur a voulu peindre la domination espagnole, la famine qui désola le Milanais au dix-septième siècle, et la peste qui succéda à la famine. L'histoire de deux jeunes fiancés, persécutés par un chef de *bravi*, est plutôt le prétexte qu'il prend pour esquisser ces grands événemens que son sujet. Quand il aborde la partie romanesque de son livre, il remue vivement le cœur; quand il arrive à la partie purement historique, il intéresse, il attache, il instruit. Plus qu'un autre, cet ouvrage peut porter le titre de roman historique : car là où l'histoire commence, le roman cesse. On dirait que l'auteur a voulu faire une histoire nationale qui pût plaire au peuple, faible enfant à qui il faut toujours emmieller les bords du vase.

Peut-être ce système de composition paraîtra-t-il singulier à la première lecture, peut-être ce mélange de réalités et de fictions excitera-t-il quelque surprise. Mais l'ouvrage de M. Manzoni n'est point un roman : c'est un livre. Avant de le juger, il faut bien étudier le rapport intime qui existe entre toutes les parties, le grand art qui a présidé à sa composition. Jamais les mœurs italiennes n'ont été dépeintes avec tant de bonheur, jamais on n'a mieux fait intervenir des figures populaires au milieu des grands événemens de l'histoire; et quels événemens, grand Dieu! une disette, une invasion, une épidémie qui emporte les deux tiers de la population!

Depuis l'apparition des *Promessi sposi*, on a comparé plus d'une fois M. Manzoni à sir Walter Scott. Jamais auteurs ne se ressemblèrent moins ni pour le genre ni pour le système.

Sir Walter Scott excelle à peindre les effets des passions, mais il remonte rarement à la cause; M. Manzoni est plus moraliste que peintre. L'un rend la nature telle qu'il la voit, il ne choisit pas; il jette pêle-mêle sur sa toile le beau et l'horrible, le comique et le trivial. L'autre ne voit le vrai que dans le beau, et le beau que dans l'idéal. Enfin sir Walter Scott passe par l'histoire pour arriver au roman; c'est par le roman que M. Manzoni arrive à l'histoire.

Si Walter Scott avait eu de semblables mœurs à retracer, on pourrait presque assurer qu'il aurait envisagé le sujet sous un autre aspect. Son imagination, fière et aventureuse, nous aurait intéressé aux *bravi*; il aurait ennobli à nos yeux ces horribles brigands. Le grand Inconnu, le terrible *Innominato*, ne se serait pas humilié aux pieds d'un prêtre : il serait mort comme ce chef de clan, ce Mac-Ivor, dont l'agonie et le supplice nous poursuivent jusque dans nos rêves. L'âme douce et rêveuse de M. Manzoni a sympathisé avec d'autres idées. S'il avait moins de génie, si l'on pouvait penser qu'il imite quelqu'un, on le croirait plutôt l'élève des romanciers allemands. Il en a tout le mysticisme, toute l'idéalité, quelquefois même toute la recherche.

Jamais peut-être Walter Scott n'a esquissé une figure de vierge plus suave que celle de Lucia. Jamais peut-être son pinceau n'a été aussi sombre, aussi vigoureux et aussi poétique à la fois que celui de M. Manzoni dans

le tableau de la peste. Mais, il faut le confessser, M. Manzoni ne sait pas faire mouvoir les masses comme l'auteur des *Puritains ;* il ne sait pas voir et écouter la foule ; il ne la comprend pas. Dès que le peuple est en mouvement, il ne le domine point, il le suit pas à pas, il le voit avec une joie d'enfant commettre des fautes ; il s'indigne lorsque, sous une domination tyrannique et brutale, il le voit se lever dans sa colère et demander du sang ; puis, se perdant dans d'interminables détails, il laisse échapper les principales figures du tableau. Quand on se rappelle le sublime début de la *Prison d'Édimbourg*, l'émeute de Milan paraît bien froide et bien décolorée. Il est vrai que l'auteur italien a une excuse. Sir Walter Scott n'écrit que sous l'inspiration de ses propres pensées ; M. Manzoni écrit sous les yeux de la censure autrichienne. Et pourtant, malgré la mesure de l'auteur, malgré son éloignement pour les masses, jamais acte d'accusation plus terrible ne fut dressé contre les dominateurs actuels de ces belles contrées. La ressemblance du portrait a échappé à la perspicacité du censeur.

La fable du roman est peu compliquée, mais il y a quelque chose de sublime dans la conception. Tandis que tous les personnages s'agitent pour les petits intérêts de la vie, celui-ci oppresseur, celui-là opprimé, la peste s'annonce de loin, elle plane sur leurs têtes, et finit par promener sur eux son terrible niveau. Dante a peu de tableaux aussi horriblement beaux que celui de Milan en proie à ce mal funeste. Ici les souvenirs historiques se marient habilement aux créations de l'auteur. De cette situation si neuve et si hardie il a fait sortir des scènes tour à tour comiques, tendres, pathé-

liques. L'âme a-t-elle jamais été plus fortement remuée que lorsqu'on voit ces hideux *monatti* se promener sur des chars infects, assis sur des cadavres, buvant à la ronde, et chantant : « Vive la peste! »

Les *Promessi sposi* n'appartiennent à aucune école, à aucun type connu. Partout on y découvre le poète dramatique caché derrière le romancier et l'historien ; partout on y voit l'homme entraîné par la séduction vers les doctrines romantiques, et retenu, malgré lui, dans le goût et la mesure classiques. Cette sorte de lutte entre deux systèmes fait des *Promessi sposi* l'un des ouvrages les plus originaux de l'époque.

Sous le rapport du style, les *Promessi sposi* offrent un singulier phénomème littéraire. Si l'on parle de ce style intime qui revêt la pensée d'expressions justes et élégantes, jamais ouvrage n'eut ce mérite au même degré. M. Manzoni rend sa pensée avec un bonheur de diction bien rare, même chez nos plus grands écrivains; mais ce n'est pas tout en Italie.

Nous l'avons dit, la langue est loin d'être fixée en Italie. On dirait qu'elle échappe aux auteurs, et elle leur échappe d'autant plus, que ce n'est point une langue qui se forme, mais une langue qui s'en va. Chaque province, formant un royaume séparé et indépendant, a, comme ses mœurs, son langage à part. Tous les mots dont on se sert sont italiens, sans doute; mais tel est usité en Toscane, qui excite le rire à Rome. Un Romain trouvera, par exemple, aussi ridicule le mot *tasca* (poche) qu'un Toscan le mot *saccoccia*. De là suit qu'un prosateur est difficilement goûté hors de sa province. Les idiotismes surtout varient d'un ruisseau à l'autre. Parmi ces nombreux dialectes, le lombard est

celui qui a le moins de partisans. En général, les Italiens professent un souverain mépris pour leurs compatriotes du nord, et l'on trouvera des traces de cette aversion dans les *Promessi sposi*.

En écrivant un ouvrage sur l'histoire de son pays, M. Manzoni a voulu, en quelque sorte, fixer un langage, faire pour la prose italienne moderne ce que Pascal a fait pour le français. L'œuvre était difficile; et, il faut bien l'avouer, nous ne croyons pas que M. Manzoni ait réussi. Ce grand poète est d'une érudition peu commune; personne ne possède mieux que lui l'histoire littéraire de son pays; il connaît toutes les ressources, toutes les finesses de sa langue, et cet éloge, qui aurait presque l'air d'une raillerie appliqué à un auteur français, est immense aux yeux des Italiens. M. Manzoni a beaucoup lu; il prend des idiotismes dans tous les dialectes; il fait quelquefois une page de pur toscan, quelquefois dix pages entières de lombard; mais quoique le fond de son style soit milanais, il n'a pas de style à lui. Le dialecte lombard est lourd et dur; sa construction est traînante et embarrassée; il n'a pas gagné en énergie ce qu'il a perdu en grâce, et il répugne surtout à une alliance avec tout autre dialecte. Le plus grand vice du style de M. Manzoni, c'est de manquer de *fondu*.

Un des plus illustres auteurs de l'école lombarde, Verri, inférieur sous beaucoup d'autres rapports à M. Manzoni, nous semble, sur ce point, avoir l'avantage. Le style de Verri est original, il se soutient; une fois que le lecteur est entré dans les artifices de cette diction vraiment admirable, il l'adopte, quelle que soit sa province, quelle que soit sa prédilection pour

tel ou tel dialecte. M. Manzoni ne se soutient qu'à force de génie.

Nous avons emprunté l'analyse qu'on vient de lire à l'introduction dont M. Rey Dussueil a fait précéder sa traduction des *Fiancés*.

De justes motifs de convenances nous empêchent de rendre à notre collaborateur toute la justice qui lui est due. Sa traduction se distingue par un sentiment profond des beautés du texte et une rare élégance. Toujours fidèle au sens de l'auteur, s'il s'en écarte quelquefois, c'est pour supprimer des longueurs que l'auteur lui-même se propose de retrancher dans une nouvelle édition, ou pour lui prêter une beauté de plus. Traduire ainsi, c'est être original.

M. Rey Dussueil s'est exercé jusqu'ici dans des genres au-dessous de son talent. Nous annonçons avec plaisir qu'avant de mettre la dernière main à son *Histoire de Malte*, il livrera au public son poëme dramatique de *Nostradamus*. Nous donnerons bientôt à nos lecteurs les prémices de ce poétique ouvrage.

S. M.



VOYAGE EN ITALIE ET EN SICILE,

PAR M. SIMOND.



Il n'y a pas plus de deux siècles que la plus petite course hors de ses foyers était difficile et dangereuse. On faisait son testament, dit St.-Evremond, quand il s'agissait d'aller à Marseille, et le voyage à Rome du cardinal de Retz semblait une des plus grandes singularité de sa vie. Alors on se rendait facilement célèbre par un voyage; la moindre relation excitait la curiosité. Mais aujourd'hui qu'on ne rencontre pas un homme qui n'ait quelque voyage à raconter; aujourd'hui que l'on va dîner du Havre à Baltimore aussi facilement que du faubourg St-Germain dans la Chaussée-d'Antin, et que des relais de poste se sont élevés dans les forêts vierges de l'Amérique; aujourd'hui qu'une belle Anglaise a établi sa cour au milieu des sables de la Syrie, et que la Nubie voit rouler des équipages à quatre chevaux; aujourd'hui enfin qu'on accomplit le tour du monde en quelques mois, on ne peut guère être admis à faire au public la confidence de ses voyages, à moins d'avoir exploré les antiquités de l'Égypte, visité les saints lieux, ou gravi les cimes du Chimborazo.

Il n'y a qu'un petit nombre de voyageurs privilégiés, *pauci quos æquus amavit Jupiter* à qui il soit donné d'exciter l'intérêt par le récit de leurs souvenirs ou de leurs impressions; encore ont-ils soin de les entourer des charmes de la poésie ou des séductions du roman.

On a regardé comme une des merveilles du génie de

Mme de Staël et de lord Byron, d'avoir rajeuni les enchantemens de l'Italie, et d'en avoir fait encore aimer la peinture. L'Italie est en effet un pays que tout le monde veut voir, mais sur lequel on ne veut plus rien lire, parce que, dit-on, la matière est épuisée. Cette proscription est-elle juste? Pas tout-à-fait, selon moi. Je ne sache pas qu'il y ait sur l'Italie un de ces ouvrages après lesquels il n'est plus permis de parler d'un pays, tels que le *Voyage en Syrie* de Volney, les *Tableaux de la nature* de M. de Humboldt, et l'*Itinéraire* de M. de Chateaubriand. Qui donc aurait épuisé la matière? Serait-ce le lourd Delalande, le prétentieux Dupaty, l'aride Creuzé-Delesser, l'épicurien Duclos, la consciencieuse, mais froide Eliza de la Recke, l'épigrammatique et partiale lady Morgan? Le sujet a peut être été défloré par la médiocrité, mais non pas épuisé par le talent; l'Italie n'a été bien peinte que par fragmens, et la carrière nous semble encore tout ouverte à ceux qui auront le talent de la parcourir en entier, et de vaincre le dégoût du public pour les voyages en Italie.

L'illustre auteur de la *Lettre sur Rome*, à M. de Fontanes, aurait pu sans doute mieux que personne obtenir un pareil succès. Pourquoi n'a-t-il pu terminer l'ouvrage dont il vient de nous révéler les premières inspirations? Alors, pour nous servir d'une de ses expressions, *le tableau eût trouvé un peintre*.

M. Simond, auteur d'estimables Voyages en Angleterre et en Suisse, vient d'en publier un en Italie. Est-ce à lui qu'il était réservé d'être ce peintre? C'est ce que nous allons examiner.

D'abord le plus grand tort de cette tardive publication est de ne pas présenter l'Italie telle qu'elle est aujour-

d'hui. M. Simond ne tient aucun compte des changemens qui s'y sont opérés depuis dix ans, et puis, avant de parcourir l'Italie, M. Simond avait déjà beaucoup voyagé. C'est là sans doute un grand avantage. On ne peut bien juger que quand on peut beaucoup comparer; et, ce que Charles-Quint disait de l'homme qui sait quatre langues, je le dirais plus volontiers de celui qui a vu quatre peuples différens. *Qui mores hominum multorum vidit et urbes*. Cet avantage-là toutefois peut avoir aussi ses inconvéniens, si, par un trop long séjour dans un pays, et par un attachement trop exclusif à ses usages, on s'est rendu incapable de juger ceux d'un autre pays avec discernement et impartialité. M. Simond a tour à tour habité l'Angleterre, Genève, et surtout les Etats-Unis; il a adopté les principes de ces trois contrées, principes qui, comme on sait, sont les mêmes sous beaucoup de rapports; il se les est appropriés, il en a fait un corps de doctrine à lui, dont rien ne peut le faire départir. Il est donc arrivé en Italie avec ses idées toutes faites, ses admirations toutes décidées, ses goûts tout arrêtés. Il juge tout d'après eux; blâme ce qui le blesse, et même seulement ce qui l'étonne; tourne en dérision ce qu'il ne ne comprend pas. Tout entier à ses souvenirs, absorbé par ses préoccupations, il se rend soigneusement inaccessible à toute impression nouvelle, invulnérable à toute émotion. Faut-il s'étonner, d'après cela, que M. Simond ait été sévère et injuste envers l'Italie, qui ne ressemble guère à aucun des trois pays où il a passé sa vie et formé ses opinions? Faut-il s'étonner que cet économiste dépaysé n'ait pas compris toute la poésie de cette Italie, consacrée tour à tour par la gloire et l'in-

fortune, de cette terre du passé, de cette patrie des souvenirs et des tombeaux? Faut-il s'étonner qu'il n'ait vu dans ses vieilles ruines que de vieilles pierres en désordre, et dans ses habitans que des mendians en guenilles? Non, certes, et M. Simond est plus à plaindre qu'à blâmer.

Je ne crois pas que l'Italie ait jamais si faiblement parlé à l'imagination d'un voyageur. Rien ne le passionne, ni les noms héroïques, ni les merveilles de l'art, ni les enchantemens de la nature, ni les vertus austères de la vieille Rome, ni la magnificence et les saintetés de la Rome chrétienne. La ville flottante de Venise et la Basilique de St.-Pierre, les délices de la baie de Naples et les horreurs de son volcan, le trouvent également insensible. C'est une sorte de *nil admirari* continuel et sans exception ; et, ce qu'il y a de pis, c'est que cette froideur à toute épreuve est réelle et sincère ; ce n'est pas le jeu d'une imagination bizarre, qui cherche l'originalité jusque dans le déguisement de ses impressions. En disant qu'il se défend de l'enthousiasme, je croirais flatter M. Simond et le traiter magnifiquement.

Aussi voyez comme tout, dans cet ouvrage, se ressent de la triste et flétrissante disposition dans laquelle il a accompli son voyage. Tous les tableaux sont ternes et décolorés, l'expression est aussi glacée que la pensée est aride; aucun élan de l'âme, aucune de ces paroles fortes et généreuses qui font vibrer le cœur, ne viennent interrompre le cours de ses observations matérielles et prosaïques. M. Simond s'assied sans émotion aux spectacles de la gloire ; il traite le génie, comme Candide la vertu, avec indifférence, scepticisme et dérision. C'est en vain que vous lui demandez un rayon de ce brillant soleil, un reflet de ces contrées poétiques; dans les deux

volumes de M. Simond, il n'y a pas une page qui vous rende l'Italie, cette Italie qui vit tout entière dans un vers de *Childe-Harold* ou des *Méditations*, dans une phrase de *Corinne* ou de la *Lettre à M. de Fontanes*.

N'attendez pas que M. Simond réveille aucun de ces souvenirs, devenus inséparables des lieux qu'ils vivifient. N'attendez pas qu'en visitant Nisida, il rappelle les sublimes adieux de Brutus et de Porcie, dont cette île fut le théâtre; qu'en parcourant le Pausilippe, il y salue le tombeau de Virgile, et que de là il jette un regard sur le berceau du Tasse, qu'il s'arrête à Ferrare pour y voir la prison du Tasse; à Amalfi pour y chercher la maison de ce héros trivial et sanguinaire, de ce Masaniel aux brillantes fureurs. N'attendez pas qu'il vous conduise au Lido, où lord Byron a chanté, où Mme de Krudener et Charles Nodier ont placé des scènes si touchantes; ni qu'en faisant le tour de Santa-Croce, à Florence, il vous fasse lire sur les tombeaux les noms de Machiavel et de Galilée, de Michel-Ange et d'Alfieri!....

Ce n'est pas toutefois que M. Simond préfère les illustrations nouvelles. Il ne se permet pas de célébrer un seul nom moderne. A Venise, il ne cite pas la comtesse Albrizzi, l'amie de Goethe, de Canova, de Byron, l'élégant auteur *de' Ritratti*, et il ne parle de son palais que pour estropier son nom. Aucune considération générale ne fait connaître la décadence subite des beaux-arts dans la terre qui fut si long-temps leur patrie, et où peut-être ils ne doivent plus renaître; ni l'état bizarre d'une littérature, jadis si riche, maintenant stationnaire au milieu des progrès de la science et des développemens de la pensée par toute l'Europe.

Les gloires consacrées par le culte de plusieurs générations n'inspirent aucun respect à M. Simond. S'il parle des *Stanze* de Raphaël, et de sa Transfiguration, c'est pour en critiquer le dessin et la composition ; de la *Vénus de Médicis*, c'est pour en dire, comme Mme de Genlis de la *Vénus de Milo*, qu'elle est *horriblement laide.* S'il vient à citer le jugement dernier de Michel-Ange, il le compare à un *pouding de ressuscités;* il blâme le caractère trivial de Saint-Pierre de Rome ; les chevaux d'or de Venise, ces chevaux brillans comme la fortune, et voyageurs comme elle, lui inspirent cette pensée : « *On sait qu'ils ont vu du pays, ce qui » ne les empêche pas d'être toujours gros et gras ; ce se- » rait d'excellens limoniers pour la poste.* » S'il va visiter le Colisée pendant la nuit, rien n'y frappe son imagination que *le bruit du talon de ses bottes sur l'ancien pavé romain.* Enfin il n'admire jamais rien, excepté toutefois la cascade de Terni et celle de Tivoli, qui lui paraissent *du meilleur goût;* et les femmes de Palerme, qu'il trouve *favorisées de la nature.*

Quand on lit la relation de M. Simond, on se prend souvent à croire qu'il a été condamné au voyage d'Italie comme à un rude châtiment, et qu'il a eu toutes les peines du monde à accomplir sa pénitence. Son devoir de voyageur lui pèse ; heureux et soulagé quand il l'a rempli, il l'est plus encore quand il peut s'y soustraire. Il se félicite d'avoir pu *dépêcher les curiosités de Pise en une matinée ;* il ne va pas visiter Ravenne ni St-Marin, parce que, dit il, *nous sommes trop nombreux et trop chargés de bagage pour nous écarter du droit chemin.* Il néglige à peu près Brescia et tout-à-fait Vicence, mais en revanche il consacre deux pages au récit d'une

armoire renversée. S'il visite le Vatican aux flambeaux et le Colisée au clair de lune, c'est uniquement, il l'avoue, *pour satisfaire à la mode;* la fatigue l'empêche d'achever l'ascension de l'Etna; il ne va point à Sorrente, parce que *ses marins ont affaire à Castellamare;* enfin il sacrifie Pœstum *à l'espoir séduisant d'être bientôt delivré des misères de la felouque*. Qu'y a-t-il à répondre à d'aussi bonnes raisons?

Je ne sais, après tout, si ces aventures personnelles ont beaucoup d'intérêt et de dignité; M. Simond me paraît rappeler singulièrement le voyageur qui traversant Florence de nuit s'écriait avec joie et fierté : « *Bon, voilà encore une ville de vue!* » Bien des gens pourront admirer dans tout cela la bonne foi de M. Simond et l'humilité de ses confessions. Toujours est-il que s'il accomplit une pénible tâche en visitant les monumens et les musées, c'en est une aussi que de suivre dans ses promenades et dans ses descriptions un voyageur si dédaigneux et si dégoûté. Il semble respirer en arrivant à la fin de son voyage: mais à coup sûr le lecteur en fait bien autant.

Ici toutefois il est nécessaire de s'expliquer. On se méprendrait étrangement sur ma pensée, si l'on me prenait pour un prôneur des admirations banales et des enthousiasmes de commande. Je plains ceux qui ne savent pas se former une libre opinion, et qui admirent servilement tout ce qu'on a admiré avant eux. Mais je ne veux pas non plus, qu'exagérant l'indépendance de ses idées, on se livre à un esprit de dénigrement général et systématique. Il peut y avoir un juste milieu entre ces deux extrêmes, et, selon moi, il est encore possible de sentir vivement et de louer avec chaleur sans tomber

dans le lieu commun. De plus, s'il faut le dire, j'aime les faits autant que qui que ce soit (et je le prouverai tout à l'heure à M. Simond), mais j'aime encore mieux l'imagination, par la raison que je place les créations du génie au-dessus des compilations de la science.

Les cérémonies de la semaine sainte n'ont pas eu, plus que tout le reste, le privilége de toucher M. Simond, et elles sont pour lui un sujet intarissable de sarcasmes dignes de lady Morgan. Le spirituel article de la *Revue française* le lui a déjà reproché. M. Simond aurait dû se rappeler cette pensée de M. de Barante, *qu'il n'y a pas loin d'une religion sans culte à une vertu sans pratique*. M. Simond est protestant, je le sais; mais Mme de Staël et Mme de la Recke étaient protestantes aussi, et cela ne les a pas empêchées de rendre justice aux solennités de l'Église. Cette dernière parle avec vénération de Pie VII, et M. Simond lui accorde seulement *une physionomie honnête et franche, mais peut-être un peu bourrue*, en ajoutant que son *caractère personnel n'est pas l'hypocrisie, et qu'il ne dramatise pas par goût*. M. Simond est si avare de louanges, que je ne doute pas qu'il n'ait pris tout cela pour un brillant éloge. Son bon goût aurait dû lui défendre au moins ces satires et ces quolibets surannés sur les papes, qui étaient à la mode dans le siècle dernier, mais qui ne sont plus de mise dans un siècle sérieux comme le nôtre.

L'humeur chagrine que M. Simond a portée en Italie l'a sans doute empêché de songer aux transitions, et de donner quelque unité à l'ensemble de son ouvrage. C'est encore à cela qu'on doit peut-être attribuer cette habitude d'expressions triviales qui contrastent avec la gravité naturelle de son esprit.

Il faut être vrai sans doute dans ses descriptions, mais il y a une dignité de langage dont l'écrivain ne devrait jamais s'écarter. Ainsi, l'on voudrait que M. Simond vît dans la cathédrale de Sienne tout autre chose qu'un *morceau d'architecture*, et dans la ville de Venise que *la catacombe des poissons de l'Adriatique;* on voudrait qu'il ne reprochât pas aux anciens, du ton dont il pourrait en blâmer ses enfans, de *gribouiller sur les murs;* que dans sa description de l'Etna il ne montrât pas ce volcan *jouant au bilboquet avec des rochers;* enfin qu'à la fameuse bénédiction du pape *urbi et orbi*, il eût été moins uniquement frappé *d'un rare assemblage de guenilles*. M. Simond affectionne beaucoup les peintures affligeantes et les scènes ignobles; il insiste, avec je ne sais quel mauvais plaisir, et revient sans cesse sur d'éternels détails de misère, de nudité, de vermine. On se gratte, disait quelqu'un, en lisant M. Simond.

Il vaut mieux en venir à d'autres accusations, aux reproches les plus graves qu'on puisse faire à un voyageur comme à un historien : les erreurs de faits.

En général, M. Simond n'offre guère que des informations de seconde main; il ne puise pas aux sources originales; son érudition est une érudition d'itinéraire, et l'on pourrait dire de lui, comme de je ne sais quel écrivain, que les savans le prennent pour un littérateur, et les gens de lettres pour un savant.

Dussé-je maintenant passer pour un pédant, il faut bien adresser à M. Simond les observations suivantes : 1° Des quatre statues de l'église de Carignan, à Gênes, deux seulement sont du Puget; 2° à Caserte, il y a au bout du parc et du canal un véritable et très-beau jardin anglais; et, de ce que M. Simond ne l'a pas vu, il

n'en résulte pas forcément que ce jardin n'existe pas; 3° ce n'est pas le nom de Henri III, mais bien celui de Henri IV, qui était sur le livre d'or de Venise, et si M. Simond avait évité cette erreur, il n'aurait pas été entraîné à faire si étrangement Louis XVIII descendant de Henri III; 4° quant au connétable de Bourbon, qui ne sait qu'au siége de Rome il commandait les troupes d'un roi, chrétien peut-être, mais non pas celles du roi très-chrétien? ce qui est bien différent; 5° qui ne sait aussi qu'Horatius Coclès arrêta l'armée de Porsenna, non sur le *pons Emilius* ou *Palatinus*, aujourd'hui *ponte Rotto*, mais sur le *pons Sublicius*, dont on voit encore quelques vestiges au milieu du cours du Tibre.

Enfin, comment M. Simond a-t-il osé écrire ces lignes sur Michel-Ange : « *On ne saurait qu'être surpris » qu'il ait si peu travaillé; qu'a-t-il donc fait pendant » ses 80 ans?* » Ceci est plus qu'une erreur, c'est un sacrilége. Si M. Simond retourne jamais à Florence, qu'il aille dans la galerie, et que, Vasari ou Duppa à la main, il s'arrête devant cette tête de Faune qui ouvrit la carrière de Michel-Ange, et devant ce Brutus qui fut son dernier chef-d'œuvre, et qu'entre ces deux monumens il place, en idée, les innombrables ouvrages qu'a créés leur auteur, comme peintre, comme sculpteur, comme architecte, comme historien, comme poète; alors il devra reconnaître que Michel-Ange est un de ces hommes dont l'activité étonne et confond davantage, et qu'il est peut-être un des génies les plus vastes et les plus complets de l'histoire. On pourrait dire de lui, comme de Leibnitz, qu'à la différence des anciens, qui de plusieurs Hercules n'en avaient fait qu'un, de lui seul on pourrait faire plusieurs grands hommes.

Après avoir fait la part de la critique, il est juste de faire aussi celle de l'éloge. Tout l'ouvrage de M. Simond respire une grande bonne foi, un amour sincère de l'humanité; souvent même il offre des réflexions ingénieuses et piquantes. Les idées, arrêtées et faites d'avance, dont nous avons blâmé M. Simond, lui ont aussi inspiré de bonnes et sages réflexions sur le gouvernement représentatif, sur l'agriculture, sur l'instruction populaire, et sur les mœurs actuelles de l'Italie, ces mœurs tout ensemble si relâchées et si frivoles. Nous croyons toutefois qu'il n'a pas jugé avec profondeur l'état politique et social de l'Italie, et qu'il n'a pas pénétré assez avant dans les causes de cet état. Il y a même quelque dureté à tant reprocher à un peuple ses malheurs; mais nous ne pouvons pas expliquer ici notre pensée tout entière. Nous croyons surtout que M. Simond s'abuse, en se servant, pour juger l'Italie, de points de vue pris dans les autres pays, et en voulant la relever par les moyens qui réussissent ailleurs. L'Italie nous semble une contrée à part sous tous les rapports, et ce serait la désenchanter, sans lui rendre ni bonheur, ni liberté, ni splendeur, que d'établir des usines sur le Palatin, des bateaux à vapeur sur le Tibre, et des chemins de fer sur la voie Appienne.

J'ai été sévère envers M. Simond, comme M. Simond envers l'Italie. Mais nous avons eu tort tous les deux, car je crois qu'il en est de M. Simond comme de l'Italie, qui est trop vieille pour se corriger. Pour moi, du moins, qui suis assez jeune encore pour profiter de mes fautes, j'espère qu'il ne m'arrivera plus de critiquer si rudement un homme qui a mis dix ans à écrire un ouvrage, qui le croit bon, et qui promet de ne plus en faire.

G. M.

LETTRE

A L'ÉDITEUR DU MERCURE,

SUR

LE CROMWELL DE M. V. HUGO.



Vous vous êtes empressé, Monsieur, de rendre compte d'un livre que la curiosité oisive, la critique dénigrante et l'admiration éclairée attendaient avec une égale impatience. Ce grand ouvrage de M. Hugo, dont la franche originalité heurte de front tous nos préjugés littéraires et dérange brusquement nos habitudes dramatiques, n'a pas été, ce me semble, convenablement apprécié par votre rédacteur. *Cromwell* me paraît admirable dans plusieurs de ses parties et *caractéristique* dans toutes.

La destinée des productions hautes et fortes, comme celle des hommes supérieurs, est orageuse et disputée. Quelque chose d'étrange et d'inusité les signale toujours à la malignité ignorante ou au pédantisme vulgaire. Les gens de lettres manqués, les connaisseurs à courte vue ne pouvant saisir les proportions générales d'un grand ensemble, en détachent, avec intention, quelques fragmens, qu'ils rendent monstrueux en les isolant, et la foule servile (*servum pecus*), qui ne voit que ce qu'on lui montre, crie et se moque sur parole, et se scandalise par obéissance; cela est sans doute plus

facile que d'étudier et de sentir. C'est surtout lorsqu'un ouvrage se présente à la fois empreint de poésie et d'originalité que l'envie est impitoyable et la sottise imperturbable. La *Divina comedia*, de Dante, la *Jérusalem délivrée*, le *Paradis perdu*, les tragédies de Shakespeare, le *Cid*, *Athalie*, et, de nos jours, les poëmes de lord Byron et les *Martyrs* de M. Châteaubriand ont été, à leur apparition, accueillis par une dédaigneuse indifférence ou par des sarcasmes amers. Des littérateurs d'un certain goût et d'une certaine instruction ont même dit d'assez bonnes choses contre ces magnifiques ouvrages. Qu'importe? Si les *opposans* au génie étaient en force, ses défenseurs n'ont pas reculé; il y a eu combat, et l'on sait à qui est demeurée la victoire. Mais quelle longue et triste guerre!

Vive un ouvrage élégamment médiocre pour prospérer.... pendant quinze jours. Il se montre, chacun lui fait politesse : censure administrative, comités de lecture, comédiens, public payé et même payant, il ne contrarie et ne choque personne, il n'éveille ni l'envie ni la colère.... ni le plaisir. Tant de gens préfèrent leur ancien ennui à une jouissance nouvelle! Tant de prétendus amateurs ne demandent à la poésie qu'une espèce de ramage sans énergie et sans émotion, et se croient trop heureux si aucun accent mâle et imprévu, si aucun son inaccoutumé ne vient effaroucher le *sybaritisme* de leurs oreilles!... Mais un grand malheur pour les productions vulgairement correctes, c'est que les hommes qui savent penser et parler n'en pensent rien et n'en parlent jamais : leur silence, c'est bientôt l'oubli.

Certes, le *Cromwell* de M. Victor Hugo, ainsi que

les belles *Odes* de ce jeune poète, ne brillera pas impunément à l'horizon littéraire. Ses nombreux admirateurs entendront nier son éclat, verront entraver sa marche et rabaisser sa hauteur, tant mieux! tant mieux pour l'art et pour le *Cromwell* lui-même. Les discussions animées font la vie des *Lettres* et la célébrité des ouvrages supérieurs. Nous ne pouvons ici éclairer suffisamment aucun point de cette grande discussion. Nous n'avons guère que le temps et l'espace de constater les effets actuels et l'avenir certain d'une œuvre qui doit faire époque.

Nous dirons cependant que la préface dont M. Victor Hugo a fortifié son drame serait, à elle seule, un des livres les plus remarquables du temps; que lors même que certains esprits n'en adopteraient pas toutes les doctrines, telles, par exemple, que la nécessité du *grotesque* mêlé au *tragique* dans le drame moderne (question qui nous paraît affirmativement et définitivement jugée, surtout depuis les représentations du théâtre anglais), il leur serait impossible de ne pas reconnaître combien de vérités grandes et neuves ressortent d'un système dont ils combattraient le principe; que d'ailleurs il y a quelque chose de plus fort et de plus beau que tous les systèmes, c'est le talent, et que le talent surabonde dans cette préface, où la critique est si éloquente, la plaisanterie si vigoureuse, la raison si spirituelle et si poétique! Arrivant au drame même, nous ferons d'abord remarquer que, sous cette désignation, il ne faut pas chercher ici cette espèce de tragédie bourgeoise ou de comédie larmoyante, genre bâtard, qui a quelquefois l'intérêt et toujours le destin des romans vulgaires : M. Victor Hugo a employé le

mot *drame* dans sa primitive acception, et seulement comme l'expression générique d'une action combinée pour la scène. Nous ferons observer ensuite que si le *Cromwell*, tel qu'il est, dépasse de beaucoup les limites d'une œuvre théâtrale, il serait facile à son auteur, dans le cas où la censure en reconnaîtrait le peu d'inconvénient politique, d'en extraire, ainsi qu'il le dit lui-même, une pièce qui n'occuperait que la durée d'une représentation, mais qui l'occuperait tout entière, comme le *Mariage de Figaro*. C'est dans le désespoir d'être jamais représenté que M. Victor Hugo s'est laissé aller aux fantaisies de la composition, et le lecteur y gagne, en développemens riches et curieux, tout ce que le spectateur serait obligé de perdre. Nous dirons encore que cette pièce suppose une étude profonde de l'histoire et des mœurs et une connaissance des hommes et de l'homme, bien rares parmi nos auteurs dramatiques; qu'on y trouve plus de vingt personnages créés ou ressuscités de manière à les croire vivans, et au moins quinze scènes étincelantes de verve comique ou palpitantes de l'accent tragique le plus imposant, surtout la grande scène nocturne du troisième acte entre Cromwell et le juif Manassé, où la terreur et la poésie sont portées au plus haut degré que puisse atteindre l'art. Mais ce que la plus injuste prévention ne saurait méconnaître, c'est « ce style libre, » franc, loyal, osant tout dire sans pruderie, tout » exprimer sans recherche; ce vers savant et naïf, pas- » sant d'une naturelle allure de la comédie à la tragédie, » du sublime au grotesque; tour à tour positif et » poétique, tout ensemble artiste et inspiré, sachant » briser à propos et déplacer la césure pour déguiser

» sa monotonie d'alexandrin; fidèle à la rime, cette
» esclave reine, cette suprême grâce de notre poésie,
» ce générateur de notre mètre; inépuisable dans la
» variété de ses tours, insaisissable dans ses secrets
» d'élégance et de facture, irréconciliable ennemi des
» fleurs de collége, de l'ampoule et des lieux com-
» muns. » Nous venons d'emprunter quelques lignes de la définition que donne M. Victor Hugo du genre de vers qui convient au drame, et nous ne pouvons mieux les appliquer qu'aux vers même de son drame, qui parcourent avec une souplesse surprenante toute la gamme poétique, sans toutefois faire résonner jamais le ton de l'élégie ni celui de l'épître, qu'on a si faussement prodigués dans la tragédie et dans la comédie depuis que tant d'auteurs ont abandonné la manière large et vraie de Corneille et de Molière. M. Victor Hugo nous y ramène; c'était une grande difficulté, ce sera une grande gloire.

La fidèle couleur des temps, dont le *Cromwell* est imprégné, n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage; quelque part que vous l'ouvriez, vous êtes à Londres, et sous le joug pesant du *protecteur*. Il n'y a que des talens du premier ordre qui sachent répandre, non pas à la surface, mais au fond, dans le cœur même du drame, cette *couleur locale* qui vivifie tout et que rien ne remplace. C'est ce qu'ont fait de nos jours M. *Lemercier* dans *Agamemnon*, et M. *Soumet* dans *Clytemnestre* et dans *Saül;* trois belles tragédies *antiques* qui vivraient par cette seule qualité, quand même elles n'auraient pas toutes les autres. M. Victor Hugo est le seul poète français qui, depuis Corneille dans son admirable

Cid, nous ait étonné par un langage aussi continuellement *juste et étudié*, dans un sujet *moderne* *.

Après cela, qu'on reprenne avec plus ou moins de discernement, avec plus ou moins de bienveillance, quelques parties défectueuses ou étranges de l'ouvrage de M. Victor Hugo; qu'on reproche à son talent d'outrer et d'exagérer les qualités mêmes qui le caractérisent; de dépasser dans plusieurs endroits le but proposé; d'avoir, dans certaines scènes, laissé trop long-temps dominer le *pittoresque* au préjudice de l'intérêt *dramatique;* d'employer le *grotesque* avec trop peu d'économie, enfin, de paraître quelquefois chercher avec complaisance ce qu'il faudrait seulement ne pas éviter.... C'est bien; que M. Victor Hugo dédaigne les critiques sottes ou grossières, et qu'il profite des observations judicieuses, c'est encore mieux. Mais qu'on nous permette seulement une remarque : la plupart de nos auteurs, lorsqu'ils veulent faire une pièce de théâtre, pensent d'abord à l'action, à la marche de l'ouvrage, au nœud de l'intrigue, etc., puis, ils jettent, dans cette intrigue, dans cette action, des personnages si peu caractérisés, si peu individualisés, qu'aux noms près, ce

* Nous regrettons beaucoup que le *Cid d'Andalousie* de M. Lebrun n'ait pas été imprimé. Ce n'est pas à une représentation aussi orageuse que celle où nous avons assisté, qu'on peut juger sainement du style et de la versification d'un grand ouvrage. Nous pouvons cependant affirmer que le *ton* général du langage nous a paru excellent, surtout dans les scènes d'amour, où il est presque toujours si faux sur notre théâtre actuel. Cette tentative très-remarquable de l'aûteur de *Marie Stuart* vers un genre de tragédie plus simple et plus poétique à la fois que nos tragédies habituelles, devait du moins être encouragée; le peu d'accueil qu'on lui a fait donnerait à penser que le public de Paris n'est pas plus avancé que certaines académies de province.

sont les mêmes gens qu'on a vus et entendus dans cinquante autres pièces ; M. Victor Hugo a fait l'opération inverse ; on reconnaît facilement, qu'à l'exemple de *Shakespeare*, il a commencé par méditer, par composer ses personnages, par les douer chacun d'un caractère, d'un langage, d'une physionomie indélébiles ; ces personnages une fois debout, l'action est obligée de marcher comme eux ; et l'agencement des scènes et des situations est une conséquence des développemens de leurs caractères. De ces deux points de vue si opposés, l'action du drame doit nécessairement se dérouler dans des proportions et avec des formes très-différentes. Les avantages et les inconvéniens de ces deux systèmes sont en contradiction perpétuelle. Dans le système *classique*, la fable du drame est plus serrée, plus rapide, plus régulièrement conduite, depuis l'exposition jusqu'à la catastrophe, en passant par la péripétie *inévitable* ; mais aussi, les personnages ont moins d'individualité, les mœurs moins de vérité, tout l'ouvrage moins de vie ; dans le système *romantique*, l'action est moins homogène, la contexture de la pièce moins solidement charpentée, l'intérêt *vulgaire* moins bien combiné, peut être ; mais comme les caractères y sont plus saillans ! comme le langage y est plus varié ! comme les lieux et les temps nous apparaissent ! combien de magnifiques développemens qui seraient des longueurs impossibles dans un drame étroitement classique ! M. Victor Hugo, en important ce nouveau procédé dans notre littérature dramatique, nous donne tout ce qui nous manquait, ou du moins fortifie toutes les parties faibles de notre théâtre : c'est donc tout bénéfice pour nous. Si l'on voulait discuter la supériorité intrinsèque des deux

manières, peut-être les plus entêtés *scholastiques* seraient-ils forcés de reconnaître qu'il est plus conforme aux lois de la nature, et par conséquent à celles de l'art, que *l'homme* soit créé avant *ses événemens*.... Il nous semble qu'il faut *d'abord vivre*, pour avoir toutes les passions, toutes les joies et tous les malheurs de la vie. Arranger l'existence des gens, quand ces gens n'existent pas, et vouloir nous intéresser à des situations sans avoir songé à nous intéresser aux personnages..., cela peut être fort *classique*, mais cela surtout est fort absurde.

Quoi qu'il en soit, il faut bien convenir que chez tous les peuples, les arts, à certaines époques, changent de formes et de moyens, quoique leur but et leurs effets soient toujours les mêmes. Il en est de cela comme des lois. De temps à autre, de nouvelles combinaisons de plaisirs, de nouvelles conditions de succès deviennent nécessaires. Nous en sommes là aujourd'hui pour tous les arts. La révolution musicale opérée par M. *Rossini*, celle qui s'opère en ce moment dans la peinture, d'un côté par un maître aussi célèbre que M. *Ingres*, d'un autre côté par des artistes pleins de flamme, de science et d'imagination, comme MM. *Delacroix*, *Dévéria* et *Boulanger*, sont des preuves irrécusables de cette vérité. On ne peut nier l'immense révolution produite dans la littérature française par le *Génie du christianisme*; pourquoi l'art dramatique n'aurait-il pas son tour? Tout finirait *par s'effacer* et se perdre dans les *pâleurs* de l'imitation et dans les déviations de la routine, si, de loin en loin, de puissans régénérateurs ne venaient ouvrir des voies nouvelles, ou retremper l'art aux sources primitives. Quand ils viennent, indignés qu'ils sont

de l'état de décrépitude élégante où l'art est tombé, ils le relèvent rudement et le rejettent bien loin; voilà ce qui explique les écarts, l'exagération qu'une critique superficielle reproche trop lourdement à M. Victor Hugo, sans s'apercevoir que cette surabondance de séve et de jeunesse est un contrepoids nécessaire à la végétation expirante, à la fécondité caduque qui poussent et se perpétuent encore aux quinquets de nos coulisses.

Mais les réformateurs arrivent avec leurs fautes : sans doute, avec *leurs* fautes comme avec *leurs* beautés. C'est déjà beaucoup que ce ne soient pas celles de tout le monde. Et depuis quand la perfection est-elle dans les créations humaines? Croit-on que Virgile même et Racine soient parfaits? Ils ont aussi leurs défauts. Il y a quelquefois dans leurs ouvrages défaut de force, défaut d'imagination, défaut d'originalité; comme les défauts de Shakespeare et de Dante sont le mauvais goût, l'inconvenance et l'irrégularité. Chez les uns, les défauts sont négatifs, et pour ainsi dire d'omission; chez les autres, ils sont positifs et en relief : voilà tout. Ces quatre hommes n'en sont pas moins quatre poètes divins. Et puisque, ainsi que l'a dit M. de Châteaubriand, il faut toujours citer, il est temps de laisser la critique mesquine des défauts pour la grande et féconde critique des beautés; nous avons assez de gens pour faire très-bien la première, nous pouvons sans scrupule tenter la seconde. Nous avons vu exposer à la risée du peuple des salons quelques vers du *Cromwell*, comme ridicules et barbares; mais on s'est bien gardé de dire dans quelle bouche et dans quelle situation ils se trouvent. Il nous serait facile d'extraire des *Femmes*

savantes ou *de l'École des Femmes*, une multitude de vers qui feraient hausser les épaules à tous nos hommes de goût, s'ils ne connaissaient pas d'avance ce que c'est qu'*Armande*, *Trissotin* et *Arnolphe*. Au surplus, on ne saurait trop se méfier des jugemens des hommes d'esprit qui ne savent rien, ou des savans qui n'ont pas d'esprit, et on ne s'en méfie nullement. La supériorité dans un juge littéraire est presque aussi rare que dans un auteur, et elle a presque toujours le même sort. Les enthousiasmes et les anathèmes de ces esprits d'élite sont d'abord traités d'oracles insensés par le public aveugle et sourd; mais leur voix a un écho dans les âmes ouvertes aux émotions poétiques; mais, peu à peu, leurs paroles trouvent des bouches pour les répéter, des oreilles pour les entendre, des intelligences pour les apprécier, et ce qui paraît folie et mensonge aujourd'hui sera sagesse et vérité dans quelques années. Vingt personnes voient déjà ce que tout le monde verra plus tard. Ce n'est qu'une question de temps.

M. Victor Hugo ne perdra pas pour attendre. En attendant, nous ne saurions le répéter trop haut, il n'y a rien de vulgaire, rien de bourgeois, rien de commun dans son *Cromwell*, œuvre poétique, toute virile, toute réfléchie, même dans ses parties les plus attaquées; or, c'est le *commun* seul qui dans notre siècle tue les arts et les lettres, soit qu'il garde la forme *classique* ou qu'il affecte la forme *romantique*; c'est contre le *commun* que toutes les colères de la saine critique doivent être maintenant dirigées, et, si nous avons des voiles pour quelques défauts, du moins, n'avons-nous pas de couronnes pour la médiocrité.

E. Deschamps.

BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE.



Collection des classiques latins avec la traduction en regard, publiée sous les auspices de S. A. R. M. le Dauphin, par Jules Pierrot, professeur de rhétorique au collége royal de Louis-le-Grand, et professeur suppléant d'éloquence française à la faculté des lettres*

Le quinzième siècle retrouva l'antiquité, le seizième la commenta, le dix-septième la prit pour modèle, le dix-huitième s'en moqua : au dix-neuxième était réservée la mission de la traduire. Sauf quelques exceptions, qu'il serait injuste de méconnaître, les divers caractères que nous venons d'indiquer sont d'une exactitude rigoureuse. Il n'a pas fallu moins de cinq siècles d'études littéraires, et surtout d'épreuves politiques, pour nous mettre à même de restituer à l'antiquité son sens total, sa vivante et originale physionomie. Les débris de la civilisation antique, poussés d'Orient sur nos rivages par le grand flot de la barbarie, nous arrivèrent comme les fragmens d'un édifice qu'il fallait nettoyer et polir avant de songer à les remettre en place. Alors se forma la génération des érudits, qui, courbée sur des manus-

* Le prix de chaque volume est de 7 fr. Il paraîtra 10 à 12 vol. par an. Ainsi les souscripteurs de toute cette belle et unique collection ne s'engageront qu'à une dépense d'à peu près six fr. par mois. On peut aussi acquérir chaque auteur séparément. Chez l'éditeur, C. L. F. Panckoucke, rue des Poitevins, n. 14.

Et à la Librairie de l'Industrie, rue St.-Marc-Feydeau, n. 10.

crits et sur des textes, consuma des années à restituer des mots, des demi-phrases, des phrases entières. Cette lente opération s'enveloppait en quelque sorte du voile qui couvre toujours celle de la lime et du ciseau. L'antiquité réparée par les Scaliger, les Muret, les Turnèbe, les Casaubon et tant d'autres, n'en demeurait pas moins invisible à l'immense majorité des modernes. Les traducteurs se présentèrent pour lever le voile, mais avant de l'essayer, chacun d'eux badigeonna la partie de l'édifice qui se trouvait sous sa main de la couleur dominante au siècle où il vivait : se présentait-il un bas-relief, un groupe, une statue? vite il en affublait les personnages du costume le plus à la mode, tantôt celui d'une excessive naïveté, tantôt celui d'une dignité fausse. De là cette tournure gauche et incertaine, cette absence de naturel et de franchise qui compromirent si long-temps les héros anciens.

Les progrès de la raison et du goût devaient amener une époque où ce système suranné tomberait tout à coup et serait jugé plus ridicule encore que les héros qu'il défigurait. Cette époque est la nôtre : nous le sentons intérieurement, nous en avons la conviction profonde, fortifiée par des preuves irrécusables et nombreuses. Tous nos écrivains, même ceux du second ordre, sont doués généralement, et dans des proportions à peu près égales, du talent de saisir en toute chose les élémens qui constituent l'individualité et les nuances qui la déterminent. C'est un avantage dont ils peuvent se prévaloir sans orgueil, puisque sous ce rapport ils n'ont fait que recueillir l'héritage des années.

Le moment favorable étant une fois venu, c'était une belle et heureuse idée que d'en profiter pour mettre su-

bitement en contact la plus grande nation du monde ancien avec la plus grande nation du monde moderne. Telle en effet, et sans exagération aucune, nous apparaît la pensée conçue par M. Panckoukce, pensée qu'on peut d'ailleurs s'épargner la peine d'apprécier en théorie, puisque aujourd'hui l'exécution en a confirmé la justesse et l'à propos par le succès.

Huit livraisons de cette collection magnifique ont été déjà publiées : nous possédons *Juvénal*, *Velleius Paterculus*, *Florus* et *Cornelius Nepos* tout entiers : nous avons les premiers volumes de *Pline le jeune*, de *Valère Maxime* et de *Justin*; la poésie, l'histoire, l'éloquence et la morale ont donc payé tour à tour leur tribut à ce recueil qui doit être le Panthéon de la littérature romaine.

Deux systèmes de traduction sont mis en œuvre par les collaborateurs de la *Bibliothèque latine-française* : le premier consiste à retoucher les traductions anciennes dont la renommée est établie, dont le fond est reconnu bon, mais qui pèchent par les détails; le second à donner des traductions nouvelles, dont quelques-unes sont faites par deux hommes de lettres en société. L'excellence de cette dernière méthode ne peut être révoquée en doute par quiconque s'est occupé d'imiter ou de traduire : l'un des deux traducteurs sert à l'autre de public, et corrige facilement les erreurs d'un premier travail, que la patience bien plus que le génie, le sang-froid bien plus que la verve, peuvent amener à la perfection.

Les *Satires de Juvénal*, qui forment deux livraisons de la *Bibliothèque latine-française*, ont été traduites suivant le premier de ces systèmes. La *version de Dusaulx*

jouissait dans les lettres d'une réputation brillante. Cet interprète, qui avait passé sa vie avec son modèle, réussit presque toujours à en reproduire l'énergique âpreté, parce que, comme le disait un de ses éditeurs, « son » amour passionné pour la vertu, sa sainte indignation » contre les vices de son siècle lui donnaient quelque » conformité avec le poète qu'il étudiait sans cesse ». Toutefois les qualités de Dusaulx n'étaient pas exemptes de taches; Jules Pierrot s'est chargé lui-même de les faire disparaître, et il s'est acquitté de cette mission avec tant d'art et de goût, qu'il en est résulté une métamorphose complète dans l'aspect de l'ouvrage primitif. C'est au critique, c'est au juge qui a sous les yeux les pièces de comparaison, de signaler l'importance, et de décerner le prix d'une œuvre de ce genre. Le public en jouira sans la connaître : il ne dépendra pas de nous que M. Jules Pierrot ne recueille toutes les récompenses que méritent son abnégation littéraire et son honorable dévoûment.

Nous devons à M. Després, ancien conseiller de l'université, la *Traduction de Velleius Paterculus*. Ce travail, remarquable par une liberté toujours fidèle et par une aisance toujours concise, est précédé d'une introduction de M. Jules Pierrot, et d'une notice de M. Després lui-même sur Velleius, sur ses traducteurs et commentateurs. Ces deux morceaux, qui contiennent des aperçus pleins de finesse, préparent très-adroitement à l'étude de l'un des écrivains les plus mutilés, mais les plus curieux de l'antiquité.

Le premier volume des *Lettres de Pline le jeune* suit le tome unique de Velleius. Ces lettres écrites pour la postérité sont parvenues à leur adresse : le temps n'a

pas encore découvert de plus précieux mémoires sur les détails de la vie publique et privée des Romains de l'empire, sur le mouvement intérieur de leur société, sur leurs travaux, leurs plaisirs, sur leurs vertus, leurs vices et même leurs ridicules. Depuis cent ans le nom de Desacy s'était associé à celui de Pline. Sa traduction si vantée par Rollin, et demeurée sans rivale, ouvrit à son auteur les portes de l'Académie. Il fallait donc respecter cet ouvrage, dont quelquefois pourtant les grâces avaient vieilli. Pour la seconde fois M. Jules Pierrot prit en main le stylet, et alternativement il l'employa pour effacer et pour écrire. Rajeuni par ce judicieux critique, Desacy n'est plus reconnaissable; il n'appelle plus *grand seigneur* un citoyen de Rome, *colonel* un tribun, *intendant des finances* un préfet du trésor public; il est purgé des nombreux contre-sens, dont plusieurs ont été relevés par le bon Rollin lui-même. Enfin la traduction des Lettres de Pline est devenue un titre commun entre le jeune professeur et le vieil académicien.

Les quatres dernières livraisons, non moins importantes que les premières, se composent d'auteurs nouvellement traduits, *Florus* par M. Ragon, *Cornelius Nepos* par MM. de Calonne et Pommier, *Justin* par MM. Pierrot et Boitard, *Valère Maxime* par M. Fremion. M. Villemain, de l'Académie Française, a donné sur *Florus* un morceau brillant de pensée et de style. M. Laya, qui fait partie du même corps, a prouvé de nouveau, dans un jugement sur *Justin*, l'étendue de ses études et la solidité de son goût. Ces diverses traductions, également recommandables par la conscience du travail et par la pureté des principes, mériteraient cha-

cune un article détaillé. Dans l'impuissance d'accorder à leurs auteurs ce que réclament leurs talens et leur zèle, nous nous bornerons à déclarer que jamais dans une entreprise de si longue haleine, et à laquelle tant de mains participent, nous n'avons vu régner un accord plus rare, un esprit général mieux dirigé.

Disons un mot de la partie typographique : c'est quelque chose que d'exceller dans un genre où il est convenu que tout le monde excelle. Nous ne craignons pas un démenti, lorsque nous avançons que l'exécution matérielle de la *Bibliothèque latine-française* est au-dessus de tout éloge. La forme élégante et nette des caractères qu'emploie l'éditeur, se détache admirablement sur l'éblouissante blancheur du papier; la correction des textes, empruntés aux éditions les plus renommées, atteste la vigilance et la capacité du chef qui préside à la révision générale des travaux.

Conduite de cette manière, la grande conception de M. Panckoucke obtiendra le succès auquel seule elle pouvait prétendre, celui de rendre populaire dans la France moderne toute une période ancienne de lumières et de civilisation. Nous disons que seule elle pouvait y prétendre, d'abord à cause du choix de l'époque, la première qui permette d'espérer des traductions excellentes; ensuite à cause de l'universalité qui caractérise la *Bibliothèque latine-française*. Jamais un nombre égal de traductions publiées séparément n'aurait atteint le même but, ni excité le même intérêt.



MÉLODIES HELVÉTIQUES,

PAR CHARLES DIDIER *.



C'est un mauvais recueil qui n'est pourtant pas un recueil de mauvais vers. Commençons par une citation: elle est tirée de la mélodie XIV, intitulée *le Firmament*.

. . . .
Depuis quand brillez-vous dans les plaines du vide,
Soleils purs, dont l'éclat ne fut jamais terni?
Et vous globes flottans, quel pilote vous guide
Aux vastes mers de l'infini?
Sur votre sein brillant la vie existe-t-elle?
Vos habitans lointains, comme nous ignorans,
Aiment-ils sur les feux dont la nuit étincelle
A promener leurs yeux errans?
Avi·les comme nous de savoir la nature,
En elle placent-ils leur gloire et leurs plaisirs?
Accusent-ils aussi leur destinée obscure,
L'impuissance de leurs désirs?
Ah! tandis que je rêve aux célestes campagnes,
Un autre tel que moi peut-être, en ce moment,
Sur un globe inconnu, du haut d'autres montagnes,
Contemple aussi le firmament.
Au-delà du présent portant sa rêverie,
Incertain de la vie, effrayé du trépas,

* Un vol. in-18. Prix: 3 fr. A Paris, chez Ambroise Dupont, ru Vivienne; à Genève, chez Barbezat;
Et à la Librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10.

Peut-être, ainsi que nous, il cherche une patrie
Dans les cieux qu'il ne connaît pas.
Nulle voix ne résout l'insoluble problème;
Et, toujours aussi purs, aussi doux à nos yeux,
Décorant de la nuit l'imposant diadème,
Les astres roulent dans les cieux.

Il y a là un genre de talent, une facture élégante et des intentions poétiques. Le jeune auteur de ces vers mérite que la critique lui dise ses vérités. Qu'il sache donc, puisqu'il habite Genève, qu'à Paris nous avons goûté et souvent même admiré les compositions de MM. de Lamartine et Victor Hugo, que nous ne proscrivons pas les vers de leur école, mais que la servile imitation de leur manière, la traduction de leurs idées sous d'autres rimes, un recueil enfin symétriquement taillé sur les leurs, est pour nous la chose du monde la plus fastidieuse. Les secondes *Méditations poétiques* de M. de Lamartine ont eu peu de succès, parce que l'auteur se continuait et s'imitait lui-même sans prendre un essor plus élevé. Quel intérêt peuvent exciter maintenant *la Cataracte*, *les Nuages*, *la Promenade*, *le Désenchantement*, *la Cloche du Soir*, et les autres méditations de M. Charles Didier, au nombre de vingt-sept, toutes sur des sujets non moins rebattus? Un véritable fléau du genre, un fléau surtout insupportable chez les imitateurs, c'est la mélancolie qui dévore inévitablement le poète romantique. Aussi notre auteur n'épargne pas les doléances de convention. Quoique jeune, il a déjà

L'expérience amère
De vingt ans de vie et de deuil.

. . . .

Dévoré par l'ennui sous lequel je succombe,

D'un œil désespéré je vois glisser mes jours.

. . . .

De bonne heure j'appris à connaître la vie.
Chimère que mes vœux ont long-temps poursuivie,
Bonheur, tu n'es qu'un mot.

. . . .

Avais-je mérité l'arrêt qui me consume?
Malheureux en naissant, nourri dans l'amertume,
Comptant mes jours par mes malheurs,
Je ne vois dans les jours que le passé dévore,
Dans ceux que l'avenir sous mes pas fait éclore,
Que des orages et des pleurs.

Du temps de Boileau, c'était

Pour une Iris en l'air faire le langoureux,
Et toujours bien mangeant mourir par métaphore.

A présent, c'est la mélancolie, le vague, le malheur. Le poète romantique doit se peindre dans un état de consomption hypocondriaque. Un brevet d'invention attend le premier de ces messieurs qui voudra chanter le bonheur.

POÉSIES LÉGÈRES ET ROMANCES HISTORIQUES,

PAR M. LE CHEVALIER LABLÉE *.

Après un écolier du nouveau système poétique, voici un vétéran de l'ancien, M. Lablée, qui, depuis 1785, enrichit l'*Almanach des Muses* de ses poésies fugitives. Le titre nous révèle que ce recueil en est à sa cinquième édition, et la préface, que la vie de l'auteur a été agitée par *beaucoup d'événemens extraordinaires* dont il a pu-

* Un vol. in-18. Prix : 3 fr. Chez l'éditeur, rue Montmartre, n. 15. Et à la librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10.

blié le récit, sous le titre de *Mémoires d'un homme de lettres*, en un volume in-8°.

La seule comparaison des titres que portent les pièces de M. Charles Didier et celles de M. Lablée, établit la différence des deux époques. Le jeune poète chante *l'Aigle des Alpes, les Mines, l'Apparition, la Voix de l'Onde;* M. Lablée nous donne *l'Aventure d'un Troubadour, la Séduction inévitable, l'Amour nourri par l'Espérance, l'Amour lié par le Temps, la Vie champêtre, les Amours séparés*, etc., etc. Les sujets du jeune poète génevois ne nous paraissaient plus assez neufs, que dire des inspirations de M. Lablée? Il y a pourtant une petite pièce fugitive dont le sujet nous a paru neuf et original, et le titre surtout fort curieux. La voici :

A deux jolies sœurs près desquelles je me trouvais à une séance du tribunal criminel.

Dans ces augustes lieux où l'éloquence tonne,
Où la foudre des lois va frapper le méchant,
Mon cœur tour à tour s'abandonne
Au penser le plus sombre, au plus doux sentiment.
L'innocence accusée excite ses alarmes ;
Le crime dévoilé d'horreur vient le saisir.
Mais, ô jeunes beautés ! à l'aspect de vos charmes,
S'il bat encor, c'est de plaisir.

Que dites-vous de cette déclaration en cour d'assises ? Et le trait final ? Vous ne vous y attendiez certainement pas.

« Il me semble, me dit une personne dont je désirais le suffrage, que vos légères poésies aient été écrites il y a un siècle », raconte l'auteur dans sa préface ; et il ajoute : « Aucun éloge ne m'a antant flatté. » Ne troublons pas une satisfaction qui ne fait de mal à personne.

ATLAS

DES

LITTÉRATURES ANCIENNES ET MODERNES,

DES SCIENCES, DES ARTS,

Rédigé sur le plan de l'Atlas historique de A. Lesage; par M. Jarry de Mancy, professeur d'histoire à l'Académie, ancien élève de l'Ecole Normale. — Septième livraison *.



La publication de ce recueil important marche avec une extrême rapidité. Les souscripteurs doivent être satisfaits sous ce rapport et sous celui de la rédaction des tableaux, savante, nette, vive : ils posséderont, sans une longue attente, cette *partie complémentaire* de *l'Atlas de Lesage*. En effet, les indications de la portion littéraire du bel ouvrage de M. Las Cases sont réduites, par nécessité du plan, à quelques faits généraux, et ceux-ci encore ne sont pas rassemblés avec assez de précision, ni assez séparés des autres faits.

La littérature des peuples est leur peinture morale. C'est elle qui manifeste les plus beaux élans de la nature humaine. On ne devait pas la laisser ce qu'elle est

* L'ouvrage en aura treize. Prix de chacune : 8 fr. On souscrit chez Jules Renouard, libraire, rue de Tournon, n. 6.
Et à la Librairie de l'Industrie. rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

dans le travail de M. de Las Cases, l'énonciation d'un trop petit nombre de faits. Cela est incontestable. Ensuite, puisque la grande utilité de *l'Atlas de Lesage* est démontrée, celle de celui-ci doit l'être par le même fait.

Cet ouvrage constitue aussi à part un répertoire universel littéraire : achevé comme il est commencé, ce sera le plus clair, le plus méthodique et le plus complet qui existe.

La 7ᵉ livraison que nous annonçons renferme le *Tableau de la Littérature ecclésiastique*, partagée en deux sections, l'*Hagiographie inspirée* et l'*Hagiographie sacrée*, division de Mauro-Boni et Gamba. Le 2ᵉ tableau renferme une grande *esquisse de la littérature française* dans les 15ᵉ et 16ᵉ siècles.



TABLETTES CONTEMPORAINES.



L'HISTOIRE des séductions tentées par les Espagnols auprès du général Vallin est fausse. D'Esc..., ancien commissaire-général, et petit-fils d'un des juges de Calas, m'a raconté que Vallin ignorait lui-même, deux jours avant son arrivée à la Bidassoa, quelle brigade il commanderait, et qu'on était bien plus occupé au quartier-général des marchés Ouvrard et de la querelle entre Bellune et Guilleminot, que de la légion libérale et du drapeau tricolore qui flottait sur l'autre rive. — En général, d'Esc... m'a raconté, avec sa vivacité méridionale, cette scène d'une façon fort plaisante. Vallin, vieux troupier, se promenait le long du fleuve, qui n'est pas aussi large que le bras gauche de la Seine devant l'île Saint-Louis, et regardait en grognant les cent cinquante hommes de Fabvier, qui s'étaient placés derrière le bâtiment de la douane espagnole, et se montraient de moment en moment. Déjà le premier jour il se rangèrent à découvert; l'un d'eux agitait un drapeau tricolore, et ils criaient aux artilleurs français : Braves camarades, ralliez-vous au glorieux drapeau de la révolution!... Combattrez-vous contre la liberté? etc. — Vallin, sur l'autre rive, s'avançait quelquefois, et leur disait : Voulez-vous bien vous en aller! F.......-moi le camp! et autres phrases semblables; ou il disait à un lieutenant de leur intimer l'ordre de partir, et

celui-ci criait à son tour entre ses deux mains, comme du fond d'un cornet : On ne vous écoute pas ici ! Faites-moi le plaisir de vous retirer. Les soldats, tous libéraux, comme le sont les artilleurs, se tenaient cois et regardaient leurs pièces. Cette manœuvre se répéta pendant trois jours. Enfin Vallin impatienté, ou ayant peut-être des ordres, fit crier une dernière fois aux réfugiés de s'éloigner, et voyant qu'ils ne bougeaient, donna l'ordre de tirer un coup à mitraille, et fit en même temps passer des soldats et un lieutenant sur des barques pour les tourner ; ce qui fut fait. Une vingtaine d'hommes tomba ; celui qui tenait le drapeau fut tué. Ils firent alors retraite, laissant leurs morts et leurs blessés. On sait que la plupart d'entre eux se rendirent à la Corogne, où ils montrèrent beaucoup de courage. Le généralissime fit transporter les blessés prisonniers loin de l'armée. Le régiment espagnol Alexandre, qui était en bataille, ne bougea que pour faire retraite. D'Esc... était témoin oculaire.

— 3 Février 1828. Octavien de Gr....... était avant-hier au bal du duc d'Orléans. Il m'a conté que madame de Castellane, connue par son esprit, eut une manche de dentelle accrochée par les cinq ou six décorations que porte Rothschild sur un habit rouge, avec des épaulettes. Tout en se dégageant à grand'peine, madame de Castellane dit en souriant : « Ce que c'est que la guerre ! » Ce mot a fait fortune.

— Mme du Cayla est venue à ce bal avec une robe de brocard d'or, et portant au cou, suspendu à une longue chaîne, un énorme portrait en camée, qui pendait jusque sur le ventre, à la manière anglaise. Sa vue a

excité l'hilarité générale, même de la part d'éminens personnages.

— M. de Tall...... disait, il y a peu de jours, de M. de M..., dont la voix criarde ressemble à un bruit de poulies, que sa mère avait eu un regard de la machine de Marly.

— Dans une orgie, le prince de Galles, remplissant son verre, proposa à Hanger, l'un des compagnons de ses plaisirs, ce toast : *To the honest mans !* (aux honnêtes gens!) et lui en jeta le contenu au visage. Celui-ci se tourna tranquillement vers son autre voisin, et, à son tour, lui jeta au nez le vin qu'il s'était versé, en lui disant : C'est le toast du prince. Le voisin imita Hanger, et ce singulier toast passa d'ivrogne en ivrogne jusqu'au prince exclusivement.

— Voici l'histoire du mariage de lord Pomfret, qui était ici l'hiver dernier. Il se trouvait dans un *thé* où l'on servait de ces petits pains anglais nommés *muffins*. — Voici, dit lord Pomfret, un laquais de bon sens. Il a rôti les muffins des deux côtés. Je ne puis souffrir un muffin grillé d'un côté seulement. — Ni moi non plus, dit une jeune miss placée près de lui. — En vérité, vous n'aimez les muffins que grillés des deux côtés? — Oui, vraiment, milord, je n'en saurais manger d'autres. — Êtes-vous mariée? — Non, milord. — Je vous épouse.

— Voici une autre histoire d'un mariage anglais; j'ai oublié les noms des personnages. Sir *** a cinq filles; toute la famille était à Paris au commencement de l'hiver. Un Anglais faisait les doux yeux depuis six ans à l'une d'elles

sans oser lui adresser la parole. Enfin, dans un bal à la Chaussée-d'Antin, il s'enhardit et se place auprès d'elle tandis que ses sœurs dansaient. Miss, dit-il, vous vous êtes sans doute aperçue que je vous aime? — La jeune miss, sans détourner les yeux : *Yes, sir.* — Je dois alors vous dire que si j'ai si long-temps tardé à vous le faire connaître, c'est que ma fortune n'égalant pas la vôtre, j'ai craint un refus de la part de votre père. — C'est ce que je pensais, sir. — Et consentiriez-vous à m'aimer? — Mais je pense que oui, sir. — Vous voudriez donc bien vous en aller avec moi? — *Yes, sir.* Donnez-moi mon châle. — Où est-il? — Sur la banquette. Prenez garde de le confondre avec celui de ma sœur; le mien est jaune.

Le lendemain ils étaient déjà en route pour l'Écosse.



THÉATRES.



THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Première représentation du *Prisonnier d'état.*

Par égard pour les stationnaires, classe utile et respectable, on va analyser en deux mots le poëme du *Prisonnier d'état;* mais on les prie bien d'observer que c'est sous toutes les réserves de droit pour l'honneur des principes.

Brandt, ancien hussard, a élevé le jeune baron de Felsheim. Celui-ci a l'insolence de battre l'ennemi sans l'ordre du roi; il est arrêté et conduit dans un château fort. Le geôlier Brandt.... Mais voilà qu'on allait faire comme l'auteur du poëme. C'est du *Prisonnier d'état* qu'il s'agit, et non du roman de M. Pigault-Lebrun. Le poète a pourtant bien pris ses mesures pour qu'on ne pût pas s'y tromper? Il a transporté la scène en Russie; Frédéric est devenu en un clin d'œil Pierre-le-Grand; au lieu de la guerre de sept ans vous avez la bataille de Pultawa. C'est un petit acte innocent comme un cantique, et que M. Huet joue avec amour, parce qu'il s'y pavane en perruque frisée, en habit brodé, bardé d'un large cordon bleu, et parce qu'on lui dit : « Monsieur le général ». L'auteur a eu la barbarie de garder l'anonyme. Que de victimes, grand

Dieu ! et à quel poète d'opéra comique ne l'attribuera-t-on pas!

Le public de Feydeau a dû être soumis au renouvellement intégral, car il a fait preuve, en cette occurrence, d'un bons sens admirable. Le poëme n'a pas excité le plus léger murmure; il a réservé toute sa colère pour la musique. On aurait toutefois désiré moins de sifflets et plus de bâillemens. Le sifflet sent encore un peu l'écolier; le bâillement est digne.

Mais quoi! sera-t-on condamné à donner ici une analyse de cette triste partition? Il n'y a rien, absolument rien; pas un pauvre petit éclair. C'est de la médiocrité en un volume in-quarto. Tout y est étroit, commun, mesquin, gauche. Ce jugement semble sévère; on voudrait pouvoir le rendre dur, afin d'irriter l'amour propre d'un jeune homme qui a donné des espérances, et qui s'endort sans avoir rien fait encore. C'est peut-être le seul moyen de lui tirer l'ouvrage qu'il a au corps, et c'est ainsi que nous entendons la critique. Dans les beaux-arts il faut toujours penser à l'avenir. L'homme qu'on attaque aujourd'hui nous forcera à le louer demain, si, en nous montrant inexorables pour ses fautes, nous lui pouvons donner le sentiment de sa force. Les doctrines seules doivent être immuables, et encore.... Mais il y aurait bien du malheur si nous, qui venons de coopérer à une révolution musicale, nous étions dépassés par une révolution nouvelle! Qui sait? dans dix ans peut-être nous serons les traînards. Comme M. D*****, Marius musical qui erre sur les ruines de Grétry, nous errerons sur les débris de Rossini. Oh! que je voudrais connaître le petit bonhomme qui forcera un jour les dilettanti à changer de principes, sous peine

d'être ridicules! Heureux enfant! quelle main te berce? où est ta patrie? Quel honneur pour la rue Saint-Honoré si tu avais été baptisé à Saint-Roch! Mais j'ai bien peur que la langue que tu bégaies en ce moment ne soit la langue qu'a parlé Cimarosa.

Après Rossini et son successeur inconnu, venir à M. *** c'est perdre bien du terrain; mais il faut se résumer. Si Feydeau se respecte, le *Prisonnier d'État* doit disparaître de l'affiche.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS.

Première représentation du *Barbier châtelain.*

Une pièce de Kotzbüe, les contes de Musœus et la loterie de ce bon M. Reinganum, qui fait des princes allemands pour dix écus, ont donné aux auteurs du *Barbier châtelain* l'idée de leur pièce.

M. Scribe excepté, car M. Scribe est un homme à part, M. Théaulon est presque le seul de nos vaudevillistes qui ait un vrai talent. J'entends des vaudevillistes qui dramatisent depuis quinze ans beaucoup plus pour leur fortune que pour nos plaisirs, car parmi nos auteurs il en est plus d'un qui donne de brillantes espérances et qui paraît avoir pour le *flon flon* aussi peu de sympathie que le public. Lorsque M. Théaulon rencontre un sujet heureux, l'exécution ne le trahit jamais. C'est une chose rare sur les théâtres de vaudeville, où l'on a défloré toute la littérature étrangère.

Il est un défaut qu'il faut pourtant reprocher à ce spirituel auteur. On voit toujours dans ses pièces qu'il est pressé de finir. Il attaque vivement son sujet; mais il se hâte trop de courir au dénoûment, et il se con-

tente d'indiquer des scènes qui, traitées avec le talent qu'on lui connaît, seraient d'un effet sûr au théâtre. Ce défaut est sensible dans *le Barbier châtelain*; mais il y a des mots si heureux, une telle verve de gaîté dans les deux premiers actes, que le public excuse aisément la pâleur du troisième.

Cet ouvrage est trop amusant pour ne pas obtenir un succès brillant et mérité.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Jérôme, ou *les Deux Époques*. Ce nouvel ouvrage de MM. Brazier et Mélesville ne manque pas de mérite. Un émigré sauvé par un patriote; plus tard la fille du patriote enlevée par le fils de l'émigré, et enfin l'émigré ordonnant une alliance qui récompense la belle action du patriote et répare l'étourderie de son fils, voilà le fond du drame. Le premier acte est très-habilement conduit, et, s'il était plus impartial, il devrait être loué sans restriction, parce qu'on y entrevoit un reflet de l'époque. Les deux autres n'ont pas cet attrait; ils se passent sous l'empire, et les mœurs de l'empire n'y apparaissent en aucune façon. Néanmoins, il est vrai de dire qu'ils ne sont pas dénués d'intérêt. Perfectionnez ce genre, c'est-à-dire fondez ensemble le drame et l'histoire, vous aurez des pièces dignes d'attention, capables d'occuper les Français d'aujourd'hui. Le Vaudeville cherche à dépouiller le vieil homme, et le public, plus nombreux de jour en jour, semble l'y encourager.

M. Villenave fils, déjà connu par une épître aux

Grecs et par d'autres poésies, dont plusieurs ont été insérées dans le *Mercure de France*, vient de faire recevoir, au second Théâtre-Français, une tragédie de *Walstein*, qui depuis longtemps était annoncée avec éloge par toutes les personnes qui en ont entendu la lecture.

ANNONCES.

Biographie universelle et portative des contemporains, ou Dictionnaire historique des hommes célèbres de toutes les nations morts ou vivans. Ouvrage entièrement neuf, contenant plus de trois mille notices nouvelles, qui ne se trouvent dans aucune biographie, et rédigé d'après les documens les plus authentiques. Un seul volume in-8°, avec un Atlas de 200 portraits, contenant les matières de plus de 40 volumes in-8°.

Cette belle entreprise se poursuit avec une activité soutenue. Les soins que les rédacteurs apportent à chaque article placent cette Biographie au rang des bons ouvrages de notre époque. Les publications se font maintenant en deux parties simultanément. La première commence à la lettre *A* et se termine à la lettre *K*. La seconde commence à la lettre *L* et se termine à la dernière lettre de l'Alphabet. Trente-quatre livraisons de la première partie ont paru et se terminent à la lettre *E Y N*. Neuf de la seconde sont en vente et comprennent depuis *L* jusqu'à la lettre *M A L*. On y remarque les articles *La Harpe, La Fayette, Louis XVI, Louis XVIII*, et beaucoup d'autres rédigés avec une

impartialité et un talent remarquables. De 50 à 60 livraisons. Prix : 2 fr. 50 c. chaque livraison.

Chez Aucher-Éloy, éditeurs, rue Saint-André-des Arcs, n° 65.

Le Ménétrier, ou *une Insurrection en Suisse*, ouvrage très-curieux d'Henry Zschokke, qui, malgré la dureté de son nom, jouit en Suisse, comme écrivain, d'une réputation égale à celle de feu Paul-Louis Courrier, vient d'être publié en français par le traducteur de *Wanderwelde*, M. Loëve Weimar. Ce roman, en cinq volumes, paraît chez Urbain Canel, éditeur des *Scènes contemporaines* et de *Cinq Mars*, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9. Le prix est de 15 francs.

Les 6e, 7e et 8e livraisons du Répertoire du théâtre de Madame, contenant *le Charlatanisme*, *Simple Histoire* et *Rodolphe*, viennent de paraître chez Baudouin frères, rue de Vaugirard, n. 17.

Prix : 1 fr., chaque pièce in-32.

Tous ces ouvrages se trouvent aussi à la librairie de l'Industrie, rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

De l'imprimerie de SELLIGUE, rue des Jeûneurs, n. 14.

POÉSIE.



LE PRÉSAGE.

Oui, je vais le revoir; je le sens, j'en suis sûre!
Mon front brûle et rougit; un charme est dans mes pleurs.
Je veux parler... j'écoute! et j'attends: doux augure!
Oui, je vais le revoir, je le sens, j'en suis sûre,
Et le frisson qu'il donne a fait fuir mes couleurs.
Un songe en s'envolant l'a prédit. L'heure même
A pris une autre voix pour m'annoncer le jour;
Et ce ramier dans l'air, ce présage que j'aime,
Me ferait-il trembler s'il venait sans l'Amour?

Toujours de ce tribut je payai sa présence;
L'Amour dans sa pitié me prépare au bonheur;
Je n'ai plus froid de son absence:
Tient-il déjà mon cœur enfermé sous son cœur?

Eh bien! que dit ce livre? Ah! je ne sais plus lire.
Tous les mots confondus disent ensemble: Il vient!
Comme un enfant je pleure et je me sens sourire;
C'est ainsi qu'on espère, Amour! il m'en souvient!
Mais prends garde à ma vie; un instant fais-moi grâce;
La lumière est trop vive en sortant de la nuit;
Laisse-moi rêver sur sa trace,
Arrête le temps et le bruit.

Saule ému, taisez-vous; ruisseau, daignez vous taire;

Ecoutez ! calmez-vous, il ne tardera pas :
J'ai senti palpiter la terre,
Comme au temps où mes pas me portaient sur ses pas.

Me voici sur la route, et j'ai fui ma fenêtre ;
Trop de fleurs l'ombrageaient... Quoi ! c'est encor l'été ?
Quoi ! les champs sont en fleurs ? le monde est habité ?
Hier, c'est donc lui seul qui manquait à mon être ?
Hier, pas un rayon n'éclairait mon ennui :
Dieu !... l'été, la lumière et le ciel, c'est donc lui !
Oui, ma vie ! oui, tout rit à deux âmes fidèles :
Tu viens : l'été, l'amour, le ciel, tout est à moi !
Et je sens qu'il m'éclot des ailes
Pour m'élancer vers toi.

Où suis-je ? le sol fuit sous mes pieds, l'air m'oppresse ;
Ah ! si j'allais mourir sans l'avoir vu... Non, non !
Mais tantôt, affaiblie et pâle de tendresse,
Que me restera-t-il à lui dire ? Son nom !
Oui, son nom dans ma voix est un secret intime,
Un langage où toujours mon destin parlera ;
C'est mon cri de bonheur, c'est la foi qui m'anime,
C'est ma seule éloquence... il la reconnaîtra.

Mais quoi ! ces longs tourmens ? et puis ce long silence ?
Et cette nuit de l'âme ? et ce froid désespoir ?
Et... l'Amour m'éblouit, ma mémoire balance ;
Je ne peux plus souffrir... Oui, je vais le revoir !

MARCELINE VALMORE.



GALERIE MÉDICALE.

M. RICHERAND.



TROISIÈME ARTICLE.

L'HISTOIRE *des progrès récens de la chirurgie*, publiée en 1825, a fait une vive sensation, non qu'elle soit remarquable sous le rapport scientifique, mais par des causes toutes différentes. Le public médical, déjà familiarisé avec les écrits de ce professeur, s'attendait à y trouver un seul genre de mérite, l'exécution littéraire, et le défaut incurable des faiseurs d'histoire contemporaine, la passion et la partialité. Cette fois le public a été trompé, car il n'a pas trouvé le mérite et n'a eu que le défaut; il est vrai qu'il l'a eu très-complet, très-caractérisé, très-propre enfin à servir de modèle dans l'occasion. Ainsi, M. Richerand, en désappointant ses lecteurs sous un rapport, les a libéralement indemnisés sous un autre. Il ne paraît même pas avoir voulu sérieusement faire une *histoire*: ce serait lui supposer trop d'inexpérience et de maladresse que de le penser, en le voyant si mal réussir. Un écrivain aussi exercé n'aurait pu ignorer à ce point les règles fondamentales d'une composition historique; croyons plutôt qu'il a agi à bon escient, et que c'est avec pleine connaissance de cause qu'il a, suivant le langage de l'Église, péché

par pensée, par action et par omission, ainsi que de plus habiles que moi l'ont déjà démontré.

Ainsi il pèche, et c'est là le vrai mot, car la haine du prochain est un péché devant Dieu et devant les hommes; il pèche, dis-je, par action, quand il attribue à un chirurgien ce qui appartient à un autre, comme il arrive à l'égard d'Anel et de Desault, parce qu'ils sont français; et à l'égard de MM. Samson, Roux, Dupuytren, parce qu'ils sont vivans. Il pèche par omission, lorsque citant un procédé, il tait le nom de l'inventeur; lorsqu'il passe sous silence une foule de travaux qui honorent notre pays, et qu'il doit connaître en sa qualité de secrétaire de la section de chirurgie. Il pèche enfin par pensée, d'un bout à l'autre de son livre, par l'ironie de ses éloges, le peu de justesse de ses appréciations et l'intention blâmable de ses réticences.

Il est difficile de parler froidement d'un pareil ouvrage. Je conçois que plusieurs critiques se soient laissés emporter jusqu'à l'indignation. Heureusement, parmi tant de choses blâmables, il en est beaucoup de ridicules; j'en citerai, pour le soulagement des lecteurs et pour le mien, quelques exemples assez remarquables.

De ce nombre est cette belle passion pour l'Angleterre, pays que M. Richerand aime par-dessus tous les autres. C'est à elle que les admirateurs du pathos sentimental et de l'enthousiasme académique doivent la magnifique apostrophe suivante, très à propos amenée par le traitement de l'hydrocèle par injection : «Je te salue, terre » classique de la liberté, des sciences et de la philoso- » phie; patrie des Harvey, des Locke et des Newton; » toi qui, jadis, au milieu de l'Europe prosternée de-

» vant les volontés absolues et le bon plaisir de ses sou-
» verains, offris la première l'imposant spectacle d'un
» pacte juré entre le monarque et son peuple, et qui,
» depuis cette heureuse époque, placée à la tête de la
» civilisation, les précède dans la carrière de la civilisa-
» tion, et dans toutes les routes qui conduisent à l'amé-
» lioration progressive de notre espèce : tant de fois in-
» juriée par des bouches serviles et des plumes vénales,
» reçois l'hommage d'un homme libre et désintéressé!...»
Voilà une belle période cicéronienne digne de la faveur des Anglais, ainsi qu'une longue note où l'auteur explique et développe ses motifs. C'est dans ce précieux commentaire d'un si précieux texte qu'on peut apprendre que l'amour de la patrie n'est qu'un égoïsme odieux et une passion de sauvages; c'est là que le chevalier Richerand (profanation insolente!) ajoute au grand nom de Napoléon ceux de *sycophante* et de *misérable!*..... Oui, il l'a écrit, lisez à la page 322 de ce livre, où la vérité, dit son auteur, a été recherchée avec scrupule et proclamée avec courage*. Remarquez le courage surtout, et relisez la fable du *Lion malade*, c'est une des meilleures de La Fontaine.

Citons encore cette complaisance avec laquelle l'auteur se met en scène à tout propos, nous mettant dans la confidence de ses émotions secrètes; nous parlant sans cesse de sa conviction profonde; nous disant bien haut, de peur qu'on ne s'y méprenne, qu'il est impartial, ami de la vérité, homme droit et naïf; nous entretenant, avec la gravité que la chose mérite, de ses nouveaux procédés pour la guérison des varices, procédé qui n'est

* Préface, page xiv.

ni nouveau ni utile ; pour les fractures de l'humérus, invention connue du temps d'Hippocrate; pour l'ablation des cancers de la lèvre inférieure, par lequel on substitue avec génie des ciseaux courbes sur leur plat, au bistouri ordinaire ; nous récitant enfin en dix pages l'histoire d'une résection de côtes, opération qui réussit et ne réussit pas, improvisée par lui, à ce que dit le livre, mais en réalité pratiquée, il y a vingt ans, par M. Percy.

M. Richerand a tant d'universalité dans l'esprit et une telle confiance dans les charmes de sa diction, qu'il à voulu comme Bayle, dit-il, se débarrasser dans ses notes des règles d'une composition régulière, et traiter en passant toute espèce de sujets. Il y a mis tout ce qui restait dans son portefeuille, des notices historiques, des oraisons funèbres, des discours d'apparat, des digressions philosophiques, littéraires et politiques, et des diatribes contre ses confrères. Il y passe du grave au doux, du plaisant au sévère, et ne tarit pas en faconde. Par malheur il réussit gauchement dans ce rôle difficile, de faire du paradoxe avec esprit et de divaguer avec grâce. M. Richerand a beau nous renvoyer à l'exemple de Bayle, qui était, dit-il, un grand homme et non un visionnaire comme Descartes et Mallebranche. Le mal n'est point d'imiter Bayle, mais de le suivre maladroitement et mal à propos. Je lui adresse ce reproche sans crainte d'avoir des contradicteurs autres que lui-même. Qu'il me permette en outre de lui faire observer, en passant, que Descartes a été une des plus puissantes intelligences qui aient existé, et que Mallebranche a écrit sur la métaphysique des livres peu lus des chirurgiens.

Ce ne sont là que des ridicules, dont on doit savoir gré à M. Richerand, puisque le sourire qu'ils provoquent tempère les sentimens plus sérieux que fait naître l'hostilité de sa critique. Je prononce le mot d'hostilité parce que la chose existe. Les formules polies dont il enveloppe ses attaques ne sont, a-t-on dit, que de l'ironie; mais j'ajouterai, moi, d'une ironie toute particulière. D'ordinaire, ces formules ne sont qu'une sorte de concession commandée par les convenances et la politesse, qui ne permettent pas de dire crûment les choses; mais chez M. Richerand elles ajoutent de la force et de la réalité à ses intentions. Bien mieux que l'expression propre, elles rendent toute son idée, et son idée est celle-ci : Je n'estime pas vos talens; je n'aime guère votre personne; je voudrais bien que votre réputation ne fût pas si bonne, et j'ai un plaisir inexprimable à vous le dire. Quelques-unes des critiques de M. Richerand sont justes; mais le parti hostile qu'il en veut tirer indispose contre lui ses lecteurs.

Je ne citerai plus qu'un exemple des écarts où la passion jette souvent notre historien.

M. Dupuytren, quelque regret qu'en ait M. Richerand, est un chirurgien de la plus grande force. Nul autre peut-être, en France, ne peut lui être comparé en habileté opératoire et en connaissances pratiques. Sa renommée est européenne. Les hommes compétens à en juger sont à peu près d'accord en cela. On dit que M. Dupuytren n'est pas aimé de tout le monde, je le crois, et le contraire m'étonnerait bien davantage; mais je sais que par prudence, et dans l'intérêt même de

leurs passions, ses ennemis devraient se taire. Ils doivent voir, s'ils sont sages et hommes de sens, que M. Dupuytren est inattaquable par sa position et sa supériorité, et se contenter de souffrir en silence. Se battre contre la force par le sentiment de son bon droit est déjà une témérité; mais se battre par dépit est ridicule. M. Richerand ne craint pas de courir cette chance; il a apparemment des motifs particuliers pour trouver à redire à tout ce que fait M. Dupuytren; et comme son nom se rencontre à chaque pas dans l'histoire de la chirurgie française, les occasions ne manquent point; M. Richerand les saisit avec grande joie, et a le bonheur de s'épancher en toute liberté. A son dire, ce chirurgien n'a rien inventé, rien perfectionné. S'il a eu quelque influence sur la science, elle a été plutôt nuisible qu'utile, et ses travaux sont moins des progrès que des pas rétrogrades. Toutes ces allégations et insinuations sont si dénuées de fondement, que toute réfutation serait superflue. Je ne pense même pas que M. Richerand s'imagine que quelqu'un puisse y ajouter foi. Il blâme vraisemblablement pour avoir le plaisir de blâmer, et non pour convaincre qui que ce soit. Ses critiques pourraient souvent être prises pour des personnalités, comme, par exemple, quand dans une allégorie assez fade il fait le portrait d'un certain charlatan du XVIe siècle. Je me tais à ce sujet, de crainte de dépasser moi-même les bornes que je me suis imposées. Je dirai cependant, pour finir, que parmi les défauts de M. Dupuytren, l'historien a oublié de citer le plus énorme, celui d'être chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, et de réunir la moitié des élèves de l'école à sa clinique.

M. Richerand a tant de prévention contre les chirurgiens de l'Hôtel-Dieu, qu'il ne peut s'empêcher de vouloir du mal à Desault de l'avoir été il y a trente ans, et c'est pour cela sans doute que reniant son génie, qu'il admirait si fort autrefois, il le cite aujourd'hui comme un des hommes qui ont le plus contribué à retarder les progrès de notre chirurgie.

Pour résumer en quelques mots le jugement à porter sur *l'Histoire des progrès de la Chirurgie*, je dirai que cette histoire est incomplète, inexacte, infidèle sous le rapport des faits, partiale et passionnée sous le rapport de la critique, pédantesque, guindée et plus que médiocre sous le rapport du style.

Quoique M. Richerand n'ait épargné sa mauvaise humeur à personne; quoiqu'il ne soit pas prodigue d'éloges, si ce n'est pour lui et pour ses Anglais de l'*Edinburg Review*, je voudrais de grand cœur avoir eu moins à reprendre dans ses écrits; je voudrais même, s'il était possible, pouvoir le signaler, en finissant, comme un grand professeur; mais ce serait trahir la vérité. Ses cours de physiologie ont été autrefois très-suivis, et se distinguèrent, comme ses ouvrages, par la méthode et la clarté. Ceux qu'il fait aujourd'hui sur les opérations font regretter ceux de son prédécesseur Lassus. Ils ne sont ni aussi savans ni aussi bien récités. M. Richerand a une prononciation très-laborieuse, que la moindre émotion rend plus pénible encore; pour peu qu'il s'anime, sa langue s'embarrasse, et il s'ensuit une gêne qui ôte à ses discours une partie de leur charme. Sur le tout, c'est un professeur comme il y en a tant; il est même singulier qu'il puisse passer pour un des meilleurs entre ceux qui occupent, en l'an de

grâce 1828, les chaires des Pinel, des Sabatier, des Dubois et des Hallé.

Outre les ouvrages dont j'ai tâché d'apprécier le mérite aussi bien qu'il m'a été possible, M. Richerand a publié un volume in 8° sur les *Erreurs populaires relatives à la Médecine* (1803); les *Leçons du C. Boyer sur les maladies des os, rédigées en un Traité complet de ces maladies* (1812); plusieurs discours académiques, des brochures, et un grand nombre d'articles et de mémoires pour divers journaux scientifiques et littéraires. Il est un des auteurs du *Dictionnaire des Sciences Médicales*.

L. P.

Gymnastique des Jeunes Gens, ou Traité des exercices propres à fortifier le corps, entretenir la santé et préparer un bon tempérament; 1 volume in-18, orné de 33 planches. Prix : 2 fr. 50 c., port, 50 c.

Calisthénie, ou *Gymnastique des Jeunes Filles*. Traité des exercices propres à fortifier le corps, entretenir la santé et préparer un bon tempérament; 1 volume in-18 orné de 25 planches gravées. Prix : 2 fr. 50 c., port, 50 c.

Paris, chez Audot, rue des Maçons-Sorbonne, n. 11.

Et à la librairie de l'Industrie, rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

JOSEPH VERNET;

ODE COURONNÉE A L'ACADÉMIE DE VAUCLUSE,

PAR BIGNAN *.



En littérature, comme en politique, la centralisation nous semblera toujours un mal; nous applaudirons toujours aux efforts que l'esprit humain fera pour multiplier ses connaissances et étendre ses lumières : une heureuse condition de notre gouvernement représentatif, c'est que le savoir est l'instrument obligé des ambitions louables; aussi avec quel zèle actif les corps littéraires s'établissent, se correspondent, s'unissent pour féconder le domaine intellectuel et améliorer l'état de la société! Les petites académies de province], comme leur grande sœur de Paris, ne sont pas, sans doute, exemptes de quelques ridicules, ni à l'abri de tout reproche : l'esprit de coterie et d'intrigue règne là comme ailleurs, et les amours propres départementaux se mettent en jeu comme ceux de la capitale : mais la somme des avantages l'emporte sur celle des inconvéniens. Parmi ces nombreuses académies, qui pullulent dans chaque sous-préfecture, les unes s'occupent d'améliorations concernant le commerce et l'agriculture; les

* Chez Hubert, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n. 222. Prix : 1 fr.

Et à la Librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10.

autres proposent des questions importantes de législation ou d'économie politique, et décernent les honneurs d'un éloge public aux guerriers qui ont défendu la patrie, aux sages qui l'ont éclairée, aux poètes, aux orateurs, aux peintres qui l'ont enrichie de leurs chefs-d'œuvre. Déterminée par ces nobles exemples, l'académie de Vaucluse proposa, l'année dernière, aux jeunes athlètes de son concours poétique, l'éloge de Joseph Vernet, dont la célébrité a réfléchi tant d'éclat sur la ville d'Avignon, qui s'enorgueillit de le compter au nombre de ses enfans : on sait que ce concours a été fort brillant, et que la palme a été décernée à M. Bignan, jeune poète, connu par d'autres succès académiques et par les essais d'une traduction d'Homère, dont plusieurs fragmens, insérés dans *le Mercure*, ont fait concevoir de hautes espérances. L'ode couronnée nous semble mériter la distinction dont elle a été l'objet : la poésie et la peinture sont sœurs, et puisque les grandes pensées se répondent sur la lyre et sur la palette, l'enthousiasme du poète a été l'heureux interprète de notre admiration pour le peintre : il est vrai de dire que M. Bignan, qui avait son talent pour auxiliaire, a dû être aussi puissamment secondé par la nature même du sujet. Rien n'était plus propre à lui fournir des inspirations poétiques que l'éloge d'un peintre qui a su mettre tant de vie, tant d'âme, tant de poésie enfin dans tous ses tableaux.

Lorsque J. Vernet commença à peindre, une époque intermédiaire commençait aussi pour la peinture : à Rome, cette veine brillante et féconde qui avait produit les Guide, les Dominiquin, les Poussin, les Salvator-Rosa, paraissait comme épuisée : à Paris, les Le-

brun, les Lesueur, les Pierre Mignard n'étaient plus, et dans les ouvrages de leurs successeurs se manifestaient déjà des signes de décadence. Il semble que dans les arts, comme dans les lettres, l'affectation, les proportions mesquines et maniérées dussent remplacer la grandeur et la simplicité empreintes dans les créations du siècle de Louis XIV. Entouré d'exemples dangereux, Vernet se prémunit contre la contagion par l'étude des chefs-d'œuvre classiques : les ouvrages du Poussin lui offrirent la belle ordonnance des fabriques, distribuées avec art dans ses paysages historiques, et l'heureux choix des épisodes et des accessoires; les traits larges et hardis avec lesquels Salvator excellait à rappeler les phénomènes d'une nature sauvage, ont pu lui inspirer les idées si pathétiques et l'effrayante vérité de quelques scènes de tempêtes et de naufrages; Claude Lorrain l'a initié au secret d'exprimer les accidens de la lumière et de l'ombre, les effets de la perspective, du lever ou du coucher du soleil; mais si, sous ces divers rapports, J. Vernet s'élève souvent à la hauteur de ses illustres devanciers, combien il leur est supérieur dans la composition et le dessin des personnages groupés dans ses tableaux! quel sentiment exquis de l'antique ne montre-t-il pas jusque dans les scènes familières ou terribles dont il se plaît à animer les rives de la mer! Ainsi, dans les poses molles et négligées de la jeune fille qui vient remplir son urne à la foutaine du rivage, comme dans les mâles efforts du matelot penché sur les câbles d'un navire en détresse, on retrouve les proportions gracieuses ou athlétiques, mais toujours vraies, qui peuvent seules préserver le style tempéré de la bassesse, et le style héroïque de l'exagération.

Ce talent si fécond, si varié dans le paysage idéal, ne s'est point borné à ce genre, qui devait être si attrayant pour lui, puisqu'il laisse au peintre la faculté de demander librement à sa mémoire ou à son imagination les plus belles lignes, le site et le ciel le plus en harmonie avec sa pensée première. Vernet a su également s'assujettir à la représentation exacte et fidèle de la nature dans ses tableaux des principaux ports de France : en étudiant ces belles compositions, on sent que les progrès du genre descriptif, alors si marqués dans notre littérature, ne l'étaient pas moins dans les arts; ce n'est pas seulement dans la prose de Buffon et dans les vers de Delille que les grandes scènes de la nature ont été reproduites avec de brillantes couleurs; Vernet a su réunir le double mérite de l'imitation et de l'invention; son pinceau conserve sa hardiesse jusque dans son exactitude : il crée en copiant.

Tels sont les principaux caractères qui nous semblent constituer le talent de J. Vernet : nous ne citerons aucun fragment de l'ode de M. Bignan, dont le mérite poétique est avantageusement connu; nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage même, où ils trouveront un plan bien conçu, des tableaux contrastés avec habileté et des images exprimées avec noblesse.

Cette ode a été lue dans la séance publique, où assistaient MM. Carle et Horace Vernet, postérité digne de son auteur et héritière de ses talens : il est des générations privilégiées pour qui la gloire ne s'interrompt pas.

J. L.

VOYAGE

AUX ALPES ET EN ITALIE;

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT *.

Le nombre des objets que l'auteur de ce voyage embrasse dans son plan est considérable; aussi, malgré le troisième volume ajouté à cette nouvelle édition, et qui lui a permis d'insister sur les points les plus intéressans, il ne prend quelquefois que *la fleur des matières*; c'est le conseil de La Fontaine.

Parti de Paris avec M. de Montémont, le lecteur traverse d'abord la Franche-Comté, s'arrête à Genève, cette métropole du calvinisme; visite Ferney, Lausanne et tous les bords du lac; s'enfonce par Bonneville, Cluze et Sallanche, dans les gorges du Faucigny, et parvient dans cette vallée de Chamouni, si complétement ignorée il y a quatre-vingts ans, si fréquentée aujourd'hui par les curieux de toute l'Europe. Les pages consacrées à la décrire en donnent une image frappante; et, pour le dire en passant, on reconnaît avec plaisir dans le début du chapitre une imitation heureuse de l'une des plus jolies lettres de Mme de Sévigné.

* Deuxième édition. 3 vol. in-18, ornés de jolies gravures. Paris, chez Ch. Béchet, quai des Augustins, n. 57. Prix : 10 fr.
Et à la Librairie de l'Industrie, rue St.-Marc-Feydeau, n. 10.

Les voyageurs, pour l'ordinaire, ne sont pas long-temps à Chamouni sans vouloir tenter une ascension au Mont-Blanc; et M. de Montémont nous y fait monter avec lui, ce qui est plus facile et plus agréable qu'en réalité. Outre l'inconvénient de mourir de froid et de faim pendant trois jours, d'avoir la figure brûlée par les neiges, et les yeux peut-être aveuglés, comme il est arrivé à l'intrépide fille de Balmat, on n'est nullement sûr d'en revenir. Pour ma part, tant que la nature ne me donnera pas les jambes d'un chamois, je ne crois pas que l'envie me prenne de traverser jamais le glacier de la Côte, ou d'autres qui lui ressemblent; et l'idée de finir mes jours dans une de ces belles fentes larges et profondes, d'une cassure si nette et d'un reflet si bien azuré, n'a rien du tout qui me sourie, dussé-je atteindre par ce noble trépas la célébrité du jeune poète Eschen; dussé-je même, plus heureux qu'Empédocle, dont le volcan ne rejeta, dit-on, que les pantoufles, être tôt ou tard reporté à la lumière des cieux, pour y solliciter comme Palinure la grâce des honneurs funèbres. Car il faut savoir que par une loi physique, dont la cause est simple, mais dont le résultat paraît singulier, les glaces ne gardent aucune impureté dans leur sein et reportent tout à leur surface; ainsi, dit l'auteur,

> Ainsi qu'une âme bien placée
> Rejette une sotte pensée.

Pourquoi *sotte* pensée ? Lorsqu'une sottise se présente à M. de Montémont, c'est son *esprit* judicieux qui la rejette; mais pour faire intervenir son *âme*, il faut supposer un mauvais génie lui conseillant quelque démar-

che peu généreuse, quelque avantage acquis au prix de l'honneur;

> Alors son âme bien placée
> Rejette une *indigne* pensée.

Puisque j'en suis auxphénomènes physiques du Mont-Blanc, je dirai que l'auteur décrit et analyse fort bien celui de tous qui frappe le plus l'imagination, et qu'on n'observe au reste que près du sommet : cette noirceur du ciel qui fait paraître les étoiles comme des flambeaux de deuil sur un drap mortuaire, noirceur qui provient uniquement de ce qu'on a déjà dépassé la moitié de l'air dont notre globe est environné, et de ce qu'en s'approchant des espaces du vide, on commence à découvrir (chose horrible à penser) l'absence de toutes les couleurs, la *couleur du néant*.

M. de Montémont a été moins heureux dans l'explication d'un autre fait, à moins qu'il ne faille attribuer l'erreur, comme je le crois, à la rédaction trop rapide de sa phrase. Il s'agit de la gêne et de l'embarras connus que l'on éprouve à respirer sur les montagnes du premier ordre. C'est bien le manque d'une absorption suffisante d'oxigène qui fatigue alors les poumons; mais cette insuffisance ne résulte que de l'air lui-même, devenu trop rare par la dilatation; elle ne vient point d'un changement de proportion dans les deux principes qui le composent. Leur pesanteur spécifique a beau n'être pas semblable, cette inégalité n'est d'aucune influence, attendu la combinaison intime qui les unit dans l'air atmosphérique. Aussi, quoique la densité de ce dernier varie suivant les hauteurs, il n'en est pas de même du rapport de ses élémens, l'azote

et l'oxigène, qui sont toujours entre eux comme 78 est à 22, aussi bien sur le Ténériffe ou le Chimboraço qu'à Paris sur le Pont-Neuf.

Mais descendons du Mont-Blanc, et sans négliger de donner un coup d'œil au *Jardin* du Talèfre, visitons les alentours de cette montagne colossale, la source de l'Arvéron, la croix de Flégère, le panorama du Bréven. Partout nous rencontrerons des scènes d'un intérêt nouveau, et prêts à retourner sur les versans du Rhône par le col de Valorsine, nous ne quitterons pas sans regret l'étonnante vallée qui renferme tant de beautés gracieuses ou terribles, et dont l'auteur a dit avec justesse :

C'est ici le palais de Flore et d'Orythie ;
Chaque instant, chaque pas m'offre une autre saison :
Je trouve Hybla dans la Scythie,
Je vois tous les climats sous un seul horizon.

M. de Montémont, après avoir placé à Valorsine l'épisode d'une nouvelle *Bergère des Alpes,* nous conduit à Martigny, à Saint-Maurice, à Sion, et nous fait entreprendre une excursion au Grand-Saint-Bernard, à ce passage fameux où la France a laissé un monument de la gloire de ses guerriers, où la religion s'en élève un plus durable encore par l'héroïsme de de ses pacifiques soldats. Ramenés dans le Valais, nous allons chercher à Brieg l'admirable route du Simplon, qui nous fait descendre à Domo d'Ossola, non loin du lac Majeur et des îles Borromées.

Les limites d'un article ne me permettent pas de suivre l'auteur à Milan, à Venise et dans toutes les villes de la haute Italie qu'il parcourt successivement, en faisant connaître leur population, leurs ressources, la physionomie qu'elles présentent et les hommes célèbres

qu'elles ont produits. De retour par Gènes et Turin, il rentre en France par le col de Fénestrelle, ce qui lui donne occasion de peindre Briançon, Embrun, Gap, Grenoble et la Grande-Chartreuse. Mais au moment de s'éloigner des Alpes, il ne peut les quitter sans y faire une dernière excursion, dont le bassin de la Savoie devient le théâtre. Il y trouve, comme on s'en doute bien, les souvenirs de Ducis et ceux de Rousseau. C'est près de Chambéry qu'il visite la demeure de Mme de Warens, de cette femme intéressante et malheureuse, dont Jean-Jacques avait moins que tout autre le droit de divulguer les faiblesses. L'auteur ne pouvait fermer les yeux sur cette noire ingratitude, aussi l'hommage qu'il rend au célèbre misanthrope génevois est-il moins absolu que son admiration pour Voltaire : celle-ci ne paraît point avoir de bornes. On conçoit, en effet, tout l'empire que doit exercer sur les imaginations vives la vaste renommée de cet esprit supérieur, qui donna pendant cinquante ans l'impulsion aux idées de son siècle. Néanmoins, la raison ne doit jamais se courber sous le joug de l'*ipse dixit*, pas plus pour Arouet que pour Aristote; et si M. de Montémont, dans son pélerinage à Ferney, n'eût pas éprouvé, comme tous les voyageurs, la contagion du culte qu'on rend à l'idole (culte dont la superstition est complète, puisqu'on ne sort point de la pagode sans en emporter des reliques), sa philosophie indépendante et saine lui eût fait reconnaître aisément que le seigneur du lieu, quoi qu'on en dise, participait souvent, par de petites haines, par de grandes flatteries, et par un *fanatisme à rebours*, aux imperfections de l'humanité.

LETTRES

SUR

LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE.



La Reine de Seize ans. — La Mort de Tibère.

JAMAIS reine n'eut et ne se fit une destinée si extraordinaire que Christine, reine de Suède. Fille du grand Gustave Adolphe, à six ans elle était reine, et à vingt-neuf ans elle avait abdiqué le trône. Elle abjura le protestantisme sans être meilleure catholique, et alla vivre quelque temps à Rome; bientôt elle vint en France, et à Fontainebleau fit tuer Monaldeschi, son écuyer; retourna en Suède, où elle chercha à remonter sur le trône; essaya d'être roi de Pologne, après l'abdication de Jean Casimir; puis enfin revint mourir à Rome au milieu de sa bibliothèque et de ses médailles. Femme singulière plutôt que grande, elle exagéra à dessein les singularités de son caractère. Fille du grand Gustave Adolphe, comme par sa naissance elle se trouvait sur le trône, elle s'ennuya de régner comme un homme ordinaire, s'ennuya de la monotonie de son état, et ne pouvant pas, ainsi qu'un soldat de fortune, mettre sa grandeur à parvenir au trône, elle la mit à en descendre. Nourrie aux sciences qui semblent réservées aux hommes et mise à part de son sexe par son éducation, elle résolut de ne jamais se marier, et tint parole. Ce qu'elle ai-

mait avant tout, c'était le nouveau et l'extraordinaire, le bruit et la renommée. On sent partout dans sa vie que fille du grand Gustave elle était travaillée de l'idée de ne pas rester au-dessous du nom d'un pareil père. Son génie la portait vers le grand, mais comme la nature de femme se mêlait à ce génie, malgré son dédain pour son sexe il y avait quelque chose de capricieux dans tout ce qu'elle faisait de grand.

Elle manquait de ce bon sens que donne le juste rapport de l'éducation et de la nature; aussi elle ne mettait jamais d'accord les idées de son esprit avec les saillies de de son caractère. Tantôt femme, tantôt reine, tantôt savante, mêlant tous ces personnages divers, jamais elle ne sut donner d'unité à sa vie. Tant qu'elle fut sur le trône, tous ces contrastes s'effaçaient, vus de bas et de loin par le vulgaire; quand elle descendit à la vie privée, ils éclatèrent vivement et déconcertèrent les pays qu'elle traversa. Ainsi parfois c'était une femme bel-esprit qui se faisait présenter les savans, et semblait faite pour tenir cercle à l'hôtel de Rambouillet; tout à coup la reine reparaissait, reine irritée et despotique, faisant exécuter son écuyer dans le palais même du roi de France, ensanglantant Fontainebleau, puis causant avec Mme de la Suze de vers et de poésie amoureuse. Catholique par indifférence pour toutes les religions, elle semblait s'être convertie au beau ciel de l'Italie et aux arts de Rome, plutôt qu'aux dogmes de la foi romaine. Telle fut Christine, personnage dramatique, puisqu'il est pétri de contrastes, mais qui semble peu propre à la scène du Vaudeville et du Gymnase.

Aussi n'est-ce point le meurtre de Monaldeschi que M. Boisard a mis au théâtre. Sa *Reine de seize ans* n'a

de Christine que son nom et quelques traits de fierté qui, se combinant avec les souvenirs que ce nom éveille dans l'esprit, finissent par faire croire au spectateur qu'après tout telle pouvait être Christine à seize ans.

Au fait, il ne s'agit que d'une jeune reine qui aime un jeune officier et pense même à l'épouser, puis enfin se résigne à la raison et renonce à ses amours. Il y a, j'imagine, bien d'autres jeunes reines que Christine, qui ont aimé ainsi sans pouvoir épouser, qui ont souffert et se sont résignées. Car les reines, avant la grande Catherine de Russie, n'avaient pas encore appris à avoir des amans comme un roi a des maîtresses. Déjà Mme de Genlis, dans *Mademoiselle de Clermont*, qui est un chef-d'œuvre, avait peint l'amour d'une princesse forcée par son rang à faire des avances qu'une femme d'un rang ordinaire ne ferait pas. C'est un trait de caractère que M. Boisard n'a pas oublié. Christine, éprise d'un jeune officier sans fortune, dépitée de voir qu'à force de la respecter il ne songe pas à l'aimer, Christine est prête à chaque instant à avouer son amour.

Ce rôle de la jeune reine, toujours suspendue entre le scrupule de sa dignité de reine et la vivacité de son amour, toujours prête à prendre pour des témoignages de tendressse ce qui n'est que des témoignages de respect; ce rôle est plein de délicatesse et de grâce. Il a, à mes yeux, un grand mérite, c'est que, sans sortir du genre de la comédie-vaudeville, il a quelque chose de vrai et de naturel. Ce n'est pas un rôle de roi ou de reine de théâtre, sortes de personnages qui sont toujours faux, quoique faux d'une façon différente selon la scène. Ainsi, est-ce dans une tragédie ou un drame? les rois et reines sont faux par enflure et par emphase;

est-ce dans un vaudeville ou un opéra-comique ? ils sont faux par caricature et par trivialité : soit au sérieux, soit au plaisant, ce sont toujours des rôles de convention.

La Christine du Gymnase n'a pas ce défaut ; ce n'est pas sans doute la Christine grave et capricieuse, sévère et bizarre de l'histoire. Ce n'est pas celle qui croyait que Dieu peut s'adorer sous tous les noms et dans tous les cultes, et qui pourtant croyait à l'alchimie et à l'astrologie ; celle qui faisait venir des savans à sa cour de tous les coins du monde, et qui faisait danser la danse grecque à Meibom et à Naudé, deux fameux érudits qui se prêtèrent de fort bonne grâce à commenter ainsi par des pas et des entrechats les auteurs grecs qui avaient parlé de la danse. La Christine du Gymnase n'a d'autre caractère que d'aimer un de ses sujets et de ne pas pouvoir l'épouser, arrêtée qu'elle est par les convenances politiques. Ainsi, rien de nouveau dans ce caractère ; ce n'est qu'une des nuances, une des faces de cette vaste passion de l'amour, inépuisable nourricière de la littérature de tous les peuples et de tous les siècles ; mais aussi rien de guindé ni de grimacier dans ce caractère. Nous voyons plutôt la femme qui aime que la reine qui règne ; mais aussi, si le caractère de la royauté est effacé en grande partie, ce qui en reste pour encadrer d'une manière neuve et piquante cette peinture de l'amour, ce qui en reste, disons-le, n'est ni altéré ni exagéré. C'est là un grand mérite.

Le rôle du ministre a le même genre de mérite ; il n'est ni exagéré ni peint de fantaisie. Ministre honnête homme et dévoué à la reine, il est prêt, s'il le faut, à se sacrifier pour l'état ; mais il veut aussi rester ministre,

tant est grande, même pour les honnêtes gens, la séduction du pouvoir! J'aime à reconnaître ce trait caractéristique du personnage de ministre. Que d'auteurs auraient mis en scène un de ces ministres qu'on ne trouve qu'au théâtre, un homme toujours prêt à sacrifier sa place, à peu près comme ces héros de tragédie qui disent toujours qu'on leur perce le sein! De ce côté, le gouvernement représentatif, en nous familiarisant avec ce que c'est qu'un ministre, en rappelant aussi aux ministres, par la censure de la presse, qu'ils sont hommes encore, si haut qu'ils soient, le gouvernement représentatif a contribué à faire que nos auteurs missent dorénavant plus de vérité dans la peinture de ce rôle.

Parlons maintenant de *la Mort de Tibère*, tragédie de M. Arnault fils, jouée avec succès au Théâtre-Français. C'est une heureuse idée de peindre la mort d'un roi ou d'un empereur, non telle qu'elle se voit d'ordinaire au théâtre, où les princes ne meurent guère de mort naturelle, où toujours, pour le plus grand intérêt de la scène, le poison ou les conspirations hâtent le dernier jour des rois, mais telle qu'elle se passe dans les palais, quand, avec les derniers soupirs d'un monarque, meurent les projets de quelques ambitieux et naissent les espérances de quelques autres. Les révolutions de crainte et d'espérance qui accompagnent la mort des princes valent bien, pour l'intérêt, les conspirations de tragédie. L'histoire même a des accidens qui passent de beaucoup en intérêt tous les coups de théâtre. Ainsi Tacite raconte, avec son style plein d'éclat et de force, que déjà Caligula, entouré de flatteurs, allait prendre possession de l'autorité impériale, quand tout à coup on apprend que Tibère revient à la

vie. « Il a ouvert les yeux; il a parlé; il a demandé de la nourriture pour soutenir ses forces défaillantes. Alors l'effroi est partout; on se disperse, les uns prenant l'air triste, les autres un air d'ignorance. Caligula, immobile et muet, tout à l'heure empereur, se voyait déjà criminel. Macron, gardant seul sa résolution, ordonne qu'on étouffe Tibère, et que la cour s'éloigne. » Certes, cette défaillance, ce retour à la vie, cet effroi, voilà un coup de théâtre aussi beau que ceux qui se voient dans nos tragédies. M. Arnault en a fait, avec raison, la plus belle scène de sa pièce.

Marmontel, dans ses *Mémoires de la Régence*, raconte quelque chose de semblable de la mort de Louis XIV. La foule s'empressait déjà ainsi chez le duc d'Orléans, quand tout à coup on apprend qu'il y a eu une crise favorable dans l'état du roi; aussitôt ses salons sont vides; puis bientôt, la maladie empirant, se remplissent pour se vider encore, selon que le roi allait mal ou bien. Aussi le duc d'Orléans, dont l'esprit insouciant se faisait volontiers un spectacle et un amusement de tout, disait en riant à ses *roués* : « S'il y a du mieux encore, nous n'aurons plus personne. » Ainsi la mort des princes, même naturelle, est toujours une source féconde de craintes et d'espérances ambitieuses, et les passions de la cour éclatent avec vivacité dans ces circonstances.

Que sera-ce donc quand c'est Tibère qui meurt, c'est-à-dire un vieux tyran implacable, qui fatigue depuis long-temps Rome et le monde de ses cruautés et de ses débauches? Quel réveil pour tous ces esclaves ! quelles saturnales ! Malheureux qui, entre Tibère et Caligula, se hâtent de prendre un instant de joie, et de goûter un

peu de cette liberté que permet toujours le passage d'un règne à un autre. M. Arnault a admirablement mis en relief cette idée dans sa grande scène du sénat. Tibère vient de défaillir; Caligula, empressé, reçoit les hommages du sénat; le nom de Tibère est maudit; et le sénat, se vengeant à la manière des esclaves, renverse lui-même les statues du vieux tyran : tout à coup apparaît une pâle figure; c'est Tibère : tout change : Caligula tombe de son trône, et les sénateurs restent glacés d'épouvante. Cette résurrection de la tyrannie, qu'on ne bravait que parce qu'on la croyait morte; cette terrible apparition du vieux prince qui, faible et moribond, reprend son pouvoir par la vieille terreur de son nom; cette force de l'habitude d'être esclave, tous ces hommes frappés d'épouvante, qui se laissent dompter par le coup d'œil d'un mourant, sans que personne, entre tous, ose avoir l'idée de résister; ce despotisme continué jusque dans l'agonie, et ce dernier soupir qui se fait encore obéir, voilà de grandes idées, et des idées vraies, mises sur la scène. De ce côté, je me plais à rendre entière justice à M. Arnault. Il vise à l'effet dramatique, mais il y atteint; il montre, comme un peintre pourrait le faire sur la toile, l'aspect de ces révolutions de passions qui accompagnent la mort des tyrans. C'est là son mérite; mais c'est en même temps son défaut.

En effet, avec cette manière théâtrale, il peint surtout le dehors des choses; il n'entre pas assez profondément dans le mystère des passions qu'excite la mort des monarques : aussi sa tragédie, quoique dans les scènes de Tibère et de Chariclès il ait cherché à mettre de la vérité et de la simplicité, me semble appartenir au

genre des dernières pièces de Voltaire, où il cherchait à amener des effets de scène, à frapper les yeux, à étonner, excitant la curiosité plutôt que l'intérêt. C'est ce que j'appelle la tragédie-machine, sorte de pièces qui a aussi son mérite, puisqu'elles se piquent surtout de mettre en relief les idées, et qu'après tout c'est là le but de tous les arts et de toute la littérature; mais la tragédie-machine me semble dépasser ce but : elle fait de l'art scénique quelque chose de trop important; l'art dramatique aussi est presque sacrifié à l'art de la mise en scène, qui, depuis quelque temps, prend une dangereuse importance. Je m'imagine que Racine ne se donnait pas beaucoup de peine pour la mise en scène de *Britannicus*, ni Corneille pour celle de *Nicomède*.

Au premier rang de la tragédie-machine est *Sémiramis*, que rendent d'ailleurs admirable la manière grande et pathétique dont les passions sont traitées, l'intention philosophique qui n'abandonne jamais l'auteur, et enfin l'éclat du style. Car ce qu'il faut remarquer, c'est que Voltaire ne semble chercher ces situations et ces scènes d'effet que pour animer davantage les passions de ses héros. C'est alors qu'il triomphe à exciter l'intérêt. Ainsi dans *Mahomet*, il y a de l'art du machiniste en quelque sorte dans la manière dont est amenée la reconnaissance de Zopire et de ses enfans; mais voyez comme alors l'horreur et l'attendrissement agitent tous les cœurs. Dans ses imitateurs, au contraire, la tragédie-machine n'amène pas un plus vif développement des passions; elle n'excite que la curiosité, qui n'est pas, à elle seule, un sentiment dramatique. La tragédie-machine a pour dernier terme la pantomime dialoguée, comme la tragédie de caractère a pour dernier terme

l'épître dialoguée. Nous avons eu de nos jours des exemples de ces deux sortes de décadences. On peut dire cependant que c'est surtout à la tragédie-machine qu'appartiennent, avec des degrés différens de mérite, la plupart de nos pièces modernes.

Encore une observation avant de finir. Ce qu'il y a surtout de malheureux dans la tragédie-machine, c'est qu'elle se prête aussi bien au genre classique qu'au genre romantique, et je crains même, si le romantisme monte enfin sur la scène, qu'il n'adopte le cadre de ce genre de tragédie. Il y perdra la moitié de sa nouveauté. Il n'y a de salut pour lui que s'il prend le genre de la tragédie de caractère. C'est là seulement qu'il peut faire preuve de nouveauté et de force. Mais s'il se borne à faire des coups de théâtre dans la rue et sur la place publique, au lieu de les faire dans les palais et dans une chambre de six pieds carrés, s'il se contente de substituer le sabot au cothurne, je n'appellerai pas cela de la nouveauté. Ce sera tout bonnement une mise en scène différente.

L'Odéon nous a donné tout à la fois cette semaine du romantique pour pleurer et du romantique pour rire. Et comme il faut que tout se partage dans ce monde, *Amy Robsart* a été sifflée, et *les Ephémères* ont été applaudies. Ainsi c'est un ancien qui a le mieux réussi dans l'innovation; c'est M. Picard, vétéran de la gaîté, qui avec sa verve de doyen a trouvé le secret de rajeunir une farce de carnaval. Jl est vrai de dire pourtant qu'il a pour collaborateur un jeune homme qui a eu la

modestie de garder l'anonyme, quoiqu'un grand succès obtenu sur le Théâtre-Français lui ait donné tous les droits d'être associé au maître dont il a partagé déjà plus d'une fois les triomphes.

Comme on n'analyse pas la folie, nous nous garderons bien d'expliquer l'intrigue fort mince des *Ephémères*. Elle est fort spirituellement absurde, et c'est un grand mérite pour le genre et pour la circonstance. Les personnages y naissent, y grandissent et y meurent la montre à la main ; tous les accidens de la vie, les plus simples et les plus extraordinaires qui puissent se passer sur terre entre le néant et l'éternité, se pressent et se heurtent sous les yeux du parterre de l'Odéon, que cette pièce va rendre plus nombreux. Les *Ephémères* dureront plus que leur titre : c'est un bal masqué que ce théâtre s'est réservé pour le carême.

TABLETTES CONTEMPORAINES.



On a beaucoup parlé dans ces derniers temps de l'abbé de Montgaillard et de son *Histoire de France*. Voici quelques anecdotes sur ce vieillard atrabilaire, violent et partial :

Il vivait seul, sans domestique ni cuisinière ; cependant il aimait à bien dîner. Un jour il achète une dinde truffée, et charge son portier de la faire cuire. Il mange les deux ailes et les truffes, puis jette le reste dans la rue. « Mon coquin de portier, dit-il, s'est sans doute figuré que je ne mangerais pas tout. Il se frotte les mains en attendant sa part. Quel plaisir de la donner aux chiens ! »

Il demeurait dans une petite chambre vis-à-vis l'hôtel de Cambacérès. Un soir l'archichancelier donnait un bal, tandis que l'historien épanchait sa bile sur le papier. Ennuyé par le bruit de la fête, il ouvre sa fenêtre : « Réjouis-toi, s'écrie-t-il avec un sourire amer, pavane-toi au milieu de tes flatteurs ; va, tu paieras cher les violons ; je te burine une page qui troublera ton repos pour toujours. »

Plusieurs officiers dînaient gaîment à une table d'hôte dans une ville de province. Entrent M. de Montgaillard et un jeune homme avec qui il avait lié connaissance aux eaux de... A l'aspect du vieil abbé, les convives cessent aussitôt leurs propos joyeux ; mais il

les mit bien vite à leur aise : « Ayez la bonté de me passer les cornichons, s'il vous plaît, dit-il à son voisin. » Il en pique un avec son couteau, et se tournant vers son compagnon, il ajoute : « Savez-vous pourquoi je prends celui-ci? Parce qu'il ressemble au nez de l'évêque qu'on vient de nommer dans le diocèse. »

Son caractère ne se démentit pas même au lit de mort; cette clause de son testament le prouve : « J'ai huit mille francs de rentes; à qui les léguerai-je? A ma famille? je la méprise. Au clergé? je le déteste. Aux pauvres malades? ils me dégoûtent. Mais si je ne fais pas de testament, c'est le gouvernement qui sera mon héritier, et le gouvernement m'ennuie mille fois plus que tout le reste. Va donc pour les pauvres malades; ils ne me doivent pas de reconnaissance : car si je teste en leur faveur, ce n'est qu'en haine de tous les autres. »

— On a entendu M. F... lire dans plusieurs salons des chapitres de sa nouvelle et piquante brochure, la *Gérontocratie*, ou abus de la sagesse des vieillards dans le gouvernement de la France.

— Mme de Cast... a surnommé M. B..., qui se vante de connaître vingt-deux langues parlées, l'*interprète de la Tour de Babel.*

— Un Gascon, homme de mérite et fort galant homme, qui, fils de ses œuvres, se trouve en position de briguer en même temps le laurier d'Apollon et la feuille de chêne civique, se recommande ainsi aux électeurs : « Mes amis, vous connaissez tous mes titres à la con-
» fiance de mes concitoyens; faites-les valoir, mais ne

» dites à personne que je descends des princes souverains du Béarn. Il ne faut pas humilier la fierté roturière. »

DIALOGUE

ENTRE UN DÉPUTÉ ET UN HOMME DE LETTRES.

LE DÉPUTÉ.

Tu iras plus loin que Voltaire; oui, je te l'ai toujours dit, tu iras plus loin que lui; mais travaille, travaille.

L'HOMME DE LETTRES.

Il y a du Fox en toi. *Vox faucibus hæsit*: il n'y a qu'une voix là-dessus.

LE DÉPUTÉ.

Allons donc, pas de flatterie. J'avoue que quand je suis sur un bon terrain, que je tiens bien la question, je me sens parfois du Mirabeau.

De l'imprimerie de SELLIGUE, rue des Jeûneurs, n. 14.

POÉSIE.



APPARITION DE JEANNE D'ARC

DANS LE CONSEIL DE CHARLES VII.

FRAGMENT.

. . . .

Le jeune roi vient de recueillir les avis opposés de l'assemblée indécise et tumultueuse.

. . . .

Comme le buis que lance un enfant dans ses jeux,
Sous le fouet allongé roule et gronde orageux ;
Comme au fond du vallon, légère et tournoyante,
S'amasse des forêts la dépouille bruyante ;
Comme on voit, quand les vents ont passé sur les eaux,
Du grand fleuve ombragé s'agiter les roseaux ;
Comme on entend de loin de nombreuses abeilles,
Que le printemps rassemble autour de ses corbeilles,
Bourdonner, murmurer sous les feux du matin :
Tel le conseil murmure et s'agite incertain.
Enfin pour protéger la vierge secourable
Se lève tout à coup un vieillard vénérable ;
Sa robe pastorale était blanche, et sa main
Tenait le bâton blanc dont il s'aide en chemin ;
Le manteau voyageur pendait à son épaule ;
Le peuple l'admirait... c'était François de Paule,

Grand saint de la Calabre, et que du plus doux miel
Nourrirent soixante ans les abeilles du ciel.
Il venait de sa grotte au pays où nous sommes
Enseigner l'indulgence et la prière aux hommes,
Et dans le camp français il était consulté
A cause de son âge et de sa sainteté.
On croit, en écoutant ce pieux solitaire,
Pour l'air léger des cieux quitter l'air de la terre,
Tant sa parole est douce et prête des attraits
A ces dogmes d'un Dieu dont il a quelques traits;
Sur son paisible front son âme se révèle.
Moins calmes, les rayons de la lune nouvelle
Reposent à minuit sur les lis du vallon,
Ou les flots transparens du beau lac d'Ajalon.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Charles quitte son trône; il veut qu'au même instant
Paraisse devant lui la vierge qu'on attend.
C'est elle... Un cri d'amour annonce la bergère;
Son chapel surmonté d'une fleur étrangère,
Ses longs et noirs cheveux sur son sein voltigeant,
Et son collier de verre au crucifix d'argent,
Tout rappelait encore ses humbles destinées.
Grande, belle et modeste, enfant de seize années;
Miraculeux vengeur promis à notre affront!
La chasteté repose et rougit sur son front.
Son œil mystérieux laisse entrevoir à peine
Sa lumière d'azur sous de longs fils d'ébène,
Comme si son regard s'efforçait de voiler
Quelque secret du ciel qu'il craint de révéler.
De grâce et de candeur je ne sais quel mélange
Donne à ses traits charmans la pureté de l'ange.
On croirait voir en elle un *habitant* des cieux,
Si quelquefois des pleurs, attristant ses beaux yeux,
N'avaient dit de son cœur le trouble involontaire,
Et qu'elle avait sa part aux douleurs de la terre.

Quelquefois d'un regard timide et languissant,
Rêveuse, elle semblait chercher un être absent,
Et prêter dans les airs une oreille attentive
Au souffle d'une voix lointaine et fugitive.

Vers le jeune Dauphin qu'elle ne connaît pas
La bergère sans guide ayant porté ses pas,
Se prosterne et lui dit, de la foule suivie :
« Gentil roi, que le ciel vous donne heureuse vie!
— Je ne suis pas le roi que vous cherchez ici,
Et, montrant un seigneur de sa cour, le voici,
Répond Charle.—Eh! mon Dieu, c'est vous, non pas un autre ;
Je n'ai pas vu de roi, mais vous êtes le nôtre,
Reprit-elle, cessez de m'éprouver; enfin,
De par le roi du ciel, salut, noble Dauphin!
J'ai nom Jeanne la vierge; une voix inconnue
M'a dit de vous chercher, prince... je suis venue :
Dieu vous mande par moi que, dans Reims délivré,
Vous, son vrai lieutenant, devez être sacré.
Donnez-moi gens de guerre, et, sans être arrêtée,
Je pars, car Dieu m'a dit : Tu seras assistée. »
. . . .

Alexandre Soumet.

Gymnase lyrique, 4e année. Recueil de chansons et poésies inédites. 1 vol. in-18, très-bien imprimé sur beau papier satiné. Prix : 3 fr. 50 c. Chez Dondey-Dupré, libraire, rue de Richelieu, n. 47 bis.

Et à la Librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10.

EMPIRE DU BRÉSIL.



INSTRUCTION PUBLIQUE.

On ne saurait donner trop de publicité à tout ce qui marque l'influence du système représentatif. L'empereur don Pedro, qui, comme on sait, est le fondateur de la seule monarchie constitutionnelle qui soit en Amérique, n'ambitionnant d'autre gloire que celle de gouverner des peuples libres et éclairés, a fixé toute son attention sur l'instruction publique. Sa Majesté a sanctionné, par ordonnance du 11 août 1827, l'institution de deux nouvelles académies pour l'enseignement du droit, l'une dans la ville de St-Paul, l'autre dans celle de Pernambuco. La durée de chaque cours sera de cinq années, employées ainsi qu'il suit : première année, droit naturel, public, et des gens, et analyse de la constitution de l'empire; deuxième année, la suite des mêmes matières avec le droit public ecclésiastique; troisième et quatrième années, droit brésilien ou *patrio*, droit maritime et du commerce; cinquième année, économie politique. A chaque cours doivent être attachés neuf professeurs titulaires et cinq suppléans; la plupart sont déjà nommés, et de ce nombre sont quelques étrangers qui étaient à Rio-Janeiro. Les premiers reçoivent douze mille francs d'appointemens par an, les seconds presque la moitié. Ils jouissent en outre des honneurs attachés à la charge des *desembargadores da relaçao* (conseillers à la cour de cassation). Le choix des livres, le réglement de l'académie, tout ce qui concerne l'enseignement, est

du ressort exclusif des professeurs, qui forment un comité sous la présidence d'un directeur nommé par l'état. Les élèves y sont admis gratuitement et sans distinction; on n'exige d'eux que l'âge convenable, et la connaissance des langues latine et française, de la rhétorique et de la géométrie.

L'empereur avait déjà soumis, dans toutes ses provinces, l'instruction publique à un système uniforme; il y existait des écoles et des colléges où la jeunesse puise les premiers élémens des sciences et des lettres; et pour ne rien laisser à désirer à l'éducation, il vient d'en fonder de nouveaux où elle sera versée dans les hautes sciences, et conduite au dernier degré de perfectionnement. La capitale surtout est, depuis quelques années, l'objet de la constante sollicitude du gouvernement. On y enseigne à ses frais les mathématiques pures et transcendantes, et toutes les sciences qui s'y rattachent; la philosophie, la logique, la rhétorique, le grec, le latin, et presque toutes les langues de l'Europe. L'école de médecine et de chirurgie, fondée par le roi Jean VI, a subi des améliorations importantes, et l'un de ses professeurs les plus distingués vient d'arriver tout exprès à Paris pour y visiter nos écoles. On voit encore s'élever à Rio-Janeiro une académie militaire, où l'on apprend aux élèves tout ce qui concerne l'art de la guerre, capable de rivaliser avec plusieurs institutions du même genre, florissantes en Europe depuis long-temps. Une académie de marine pour les gardes de la marine; une académie des beaux-arts, dont l'empereur se plaît à ouvrir les séances en personne, et qui compte parmi se professeurs et ses membres quelques Français d'un mérite éminent. La société pour l'encouragement de l'in-

dustrie nationale est un établissement particulier, mais elle s'assemble dans une des salles du palais de l'auguste monarque qui l'a bien voulu prêter à l'honorable compagnie ; il a fait mettre à sa disposition toutes les machines qui décorent le muséum. Les séminaires, qui servaient de casernes avant son avénement au trône, ont repris par lui leur ancienne destination en faveur des jeunes personnes qui se destinent à l'église. On y admet les orphelins pauvres qui ont atteint l'âge exigé, et les séculiers ne sont pas exclus.*

L'enseignement mutuel est adopté au Brésil depuis 5 ans, et l'autorité a fixé un nombre d'élèves qui est reçu dans les écoles à ses frais. Elle entretient encore à Rio-Janeiro un cours public de tachigraphie, dont les professeurs sont salariés par elle.

Parmi les bibliothèques spéciales, on doit remarquer la bibliothèque impériale, dont la direction a été heureusement confiée à un savant, qui, animé d'un zèle ardent pour la gloire de son pays, fait imprimer en ce moment à Paris la *Flore brésilienne*, sur un plan magnifique. Ce monument est visible tous les jours, on y dépose tous les ouvrages nouveaux. La bibliothèque de la marine est digne également d'attirer les regards des curieux. Plusieurs départemens de l'administration publique ont aussi leurs bibliothèques, et celui des affaires étrangères, sous le ministère du vicomte de *Cachoeira*,

* C'est à tort que les auteurs de la *Géographie enseignée en trente-six leçons*, et de quelques brochures sur le Brésil qui viennent de paraître, avancent que le culte catholique y est le seul permis; nous nous permettrons, purement dans l'intérêt de la vérité, de relever cette erreur : la religion catholique est, dans cet empire, la religion de l'état ; mais, d'après la loi fondamentale, tous les cultes sont tolérés.

en a obtenu une des mieux choisies, composée de livres achetés exprès en Europe, par ordre du gouvernement, et d'autres provenant de la libéralité du sous-secrétaire d'état *Montinho*.

Le muséum de Rio-Janeiro, qui est ouvert au public une fois par semaine, et le jardin des plantes qu'on peut voir tous les jours, captivent l'admiration de tous les étrangers.

L'an dernier S. M. a augmenté le traitement des maîtres d'écoles primaires, dans tout l'empire. Il manquait à Rio-Janeiro un observatoire astronomique, un décret du 15 octobre 1827 vient d'on ordonner l'établissement sous la direction du ministre de l'intérieur, d'après le projet proposé par les professeurs de l'académie militaire et de celle de la marine, d'accord avec les officiers du génie. La presse est libre en cette ville autant qu'on peut le désirer, et elle possède beaucoup d'imprimeries, d'où sortent des journaux estimés, mais qui tout entiers à la politique n'ont guère le loisir de s'occuper des sciences et des arts.

Que l'on considère l'attention réfléchie, le calme, la persévérance qu'exige l'organisation intérieure de tant d'institutions nouvelles; que ce même gouvernement qui prodigue ses soins à toutes les branches de son administration, se dégageant en même temps du chaos d'une révolution, a bien plus d'obstacles à surmonter que les nations déjà formées; et l'on conviendra que si un tel état, dans sa naissance, trouve le temps de s'occuper de l'instruction publique, c'est qu'il a la conviction intime de sa stabilité. Non, le Brésil n'est pas sous l'influence d'une domination incertaine : il marche dans les voies constitutionnelles, tout le monde est intéressé à sa conservation.

PHASES DE LA POÉSIE FRANÇAISE.



DEUXIÈME ARTICLE.

Déja La Peruse, Jodelle et Larivey avaient donné au public le goût du théâtre, abandonné jusqu'alors à la farce et aux mystères. Ils furent imités par Grevin, Jean et Jacques de la Taille, Montchrétien, Claude Billard, Pierre le Loyer, Mathieu et une foule d'autres. Bientôt après, Mayret, Duryer, Théophile Viaud et Hardy, Rotrou enfin, donnèrent une nouvelle direction à l'esprit poétique. Mais Anne d'Autriche, fille de Philippe III, en épousant Louis XIII, amena en France le goût de la poésie espagnole. De ce moment, l'enflure, le pathos, les rodomontades s'introduisirent dans le dialogue: peu de pièces furent publiées sans qu'un matamore, capitan ridicule, y tînt sa place obligée. Ce goût perce encore dans les pièces du grand Corneille, quoique Desmarets ait repris ce travers dans sa comédie des *Visionnaires*. Les antithèses, les pointes, les jeux de mots italiens furent généralement adoptés.

Ce fut à cette même époque que plusieurs admirateurs de Villon, ou de ses principes libertins, composèrent des poésies licencieuses, que le moraliste le plus

relâché n'oserait avouer aujourd'hui. Théophile Viaud fut leur chef, du moins fut-il condamné au feu comme auteur ou éditeur du *Parnasse satirique*, qui n'est qu'un recueil de pièces obscènes de Sigognes, Mottin, Berthelot, Franchères, etc. Regnier lui-même figure dans cette honteuse *Biographie*. Le *Parnasse satirique*, le *Cabinet satirique*, l'*Espadon satirique* et quelques autres recueils, heureusement fort rares, renferment tout ce que l'esprit le plus déréglé peut imaginer dans ce genre.

Le burlesque, autre déréglement de l'esprit, fut ensuite en grande faveur. On travestit Virgile et Ovide en langage barbare, où les expressions des halles sont mêlées à dessein avec celles des ruelles et des salons. Scarron, Nouguier, d'Alibray, Dassoucy, Petit, Saint-Amand, Boisrobert même et Voiture, sacrifièrent souvent à ce mauvais goût. La guerre de la fronde contribua à populariser le burlesque par les satires grossières que l'on publia contre le cardinal Mazarin, et que l'on a rassemblées en une infinité de volumes sous le titre de *Mazarinades*. Il faut avouer aussi qu'une sorte de bouffissure imitée des Espagnols au moment où leur littérature venait d'emprunter les formes italiennes, et les concetti de ses poètes, donnaient aux ouvrages des nôtres, dans la bouche des Porchères et des Cerisy, un aspect dont le ridicule ne pouvait être surpassé que par l'ennui qu'ils causaient; et les hommes d'un esprit caustique et gai aimèrent mieux se moquer de ces ouvrages que les imiter.

Nous avons vu que Ronsard avait voulu traiter l'épopée. Il commença en effet un poëme intitulé *la Franciade*, qui fut abandonné sans être terminé. Ronsard

avait eu quelques imitateurs malheureux, tels que Sébastien Garnier, auteur d'un poëme de *la Loyssée*; le sieur Descallis, auteur de *la Lyliade*; et de Deymier, auteur de l'*Austriade*. Messire Jean Dennetières composa un poëme épique des faits du chevaliers Delalain, héros aussi inconnu que son chantre; et frère Remy de Beauvais fit un poëme de la *Madeleine*. Le Père de Saint-Louis s'empara de ce sujet comme Christophe de Gamon avait fait de la *Semaine de Dubartas*. Gamon eut à son tour pour imitateur le sieur d'Argent. On mit en vers les *Travaux de Jésus*, *Emmanuel*, *la Velleyade*, *la Sainte-Franciade* ou *Vie de Saint-François*, etc., etc.

Aussitôt enfin qu'une nouvelle forme était employée, elle était adoptée de toutes parts. Ainsi J. de Lingendes avait publié un poëme en stances de six vers intitulé *les Changemens de la bergère Iris*, à l'imitation des poésies italiennes. Honoré d'Urfé composa le *Sireine* dans la même forme, et Maynard imita ces deux modèles dans son *Philandre*.

Au commencement du 17e siècle la manie du poëme épique reprit avec une sorte de fureur. On compterait difficilement la quantité qu'on en composa dans l'espace de trente ans. Nous allons citer les plus remarquables, qui ne sont plus connus aujourd'hui pour la plupart que par les satires de Boileau. *Moïse sauvé*, de Saint-Amand; *David*, de Lafargues; *Alaric*, de Scudéry; *Saint-Louis*, du P. Lemoine; *la Pucelle*, de Chapelain; *Clovis*, *Marie Madeleine*, de Desmarets; *David*, *Samson*, *Jonas et Josué*, de Coras; *Charlemagne*, de Lelaboureur; *la Madeleine*, de Cotin; *les Sarrasins chassés de France*, que Boileau nomme *Childebrand*, de Carel de Ste.-Garde; *Charlemagne ou le Rétablisse-*

ment de l'empire romain, et *Charlemagne pénitent*, de Courtin; *Saint-Paulin*, de Perrault; une foule d'autres, enfin, d'auteurs inconnus et qui méritent bien de l'être; *Hélie*, *Jésus crucifié*, *Joseph ou l'Esclave fidèle*, etc., etc. Presque tous ces poëmes contiennent, comme celui de Chapelain, douze fois douze cents méchans vers!

Les anciennes pièces gauloises sortirent de l'oubli où elles avaient été plongées long-temps. La Fontaine renouvela le rondeau, le triolet, la ballade; Voiture, Sarrasin, Saint-Amand, Chapelle et Saint-Pavin suivirent cet exemple. Le sonnet, qui jamais n'avait été totalement abandonné, reprit faveur entre les mains de Malleville, de Gombault, de Benserade, et de Colletet. Un fou, nommé Dulot, s'avisa d'en faire un grand nombre en blanc, c'est-à-dire qu'il réunit les quatorze mots rimés qui terminent les vers nécessaires pour composer un sonnet. Chacun se hâta de les remplir tant bien que mal, et l'on ne sentit le ridicule de cette belle occupation que lorsque Sarrasin, qui en avait été justement choqué, eut publié son poëme de la défaite des bouts rimés.

L'Académie était formée. Racine et Boileau écrivaient, la langue, le goût s'épurèrent. On n'osa peut-être plus se livrer aux écarts d'une imagination déréglée; mais l'imitation n'en devint pas pour cela plus servile qu'elle n'avait été jusque-là; seulement la foule inévitable des singes imita de bons modèles au lieu d'en copier de mauvais. La difficulté devint plus grande; aussi Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine comptent-ils moins de successeurs sans talent que n'en avaient eu Ronsard et Dubartas. Dufresny, Regnard, Dancourt, Destouches même et Piron, ne font pas honte à Mo-

lière. J.-B. Rousseau s'inspira dignement des chœurs d'*Athalie;* Crébillon marcha de loin sur les traces de Corneille ; Racine fut moins heureux dans Campistron, Lagrange-Chancel, etc. Sénecé, formé par La Fontaine et Boileau, est parfois digne de ses maîtres. On ferait une nombreuse bibliothèque des contes et des fables composés après La Fontaine ; si l'on n'approcha pas de la naïveté du fablier, le conteur trouva dans Vergier et quelques autres des émules honorables. Chaulieu, élève de Chapelle et Voiture, les surpassa tous deux, et Voltaire, en s'appuyant sur tous ses devanciers, parvint à s'élever à leur hauteur.

Les essais infructueux dont Despréaux avait fait justice dégoûtèrent pendant quelque temps du poëme épique ; mais l'*Art poétique*, du même auteur, ouvrit la porte au genre didactique. Le P. Sanlecque composa un poëme sur le geste ; Villiers fit un art de prêcher, un poëme sur l'éducation des rois, etc.

Avant que de quitter ce XVIIe siècle, si fécond pour la France littéraire, il est utile, je crois, de remarquer que ce fut pendant son cours que les premières atteintes furent portées aux anciens par Desmarets, de Saint Sorlin et Perrault. Nonobstant la défense énergique qu'opposèrent à ces détracteurs de l'antiquité, Boileau, Racine, Corneille et La Fontaine, cet homme le plus original de son siècle, quoique Despréaux surtout eût fait justice de ses antagonistes, la querelle renouvelée par Lamotte et continuée par Mercier, Cubières Palmezeaux, etc., n'est pas encore vidée et recommence de nos jours.

Après la mort de Louis XIV, la futilité de la régence ne produisit guère qu'une foule de madrigaux à l'imi-

tation de La Sablière et de Pavillon. L'abbé Tétu, Saint-Aulaire, Hamilton, Lainé, Fontenelle, Lafaye, Moncrif et une quantité innombrable de gens de la cour et du monde à qui une élégante facilité permettait de se livrer à la poésie fugitive; des hommes de lettres se distinguèrent dans ce genre agréable, tels que Lamonnoye, Ducerceau, Fuzelier, Ferrand, le président Hénault ainsi que plusieurs femmes, parmi lesquelles on distingue Mmes Deshoulières, Delavigne, Bernard et de Murat.

Racine le fils, en publiant son poëme de la religion, ne s'attendait pas à ouvrir une nouvelle branche d'industrie à la poésie. Dulard marcha sur ses traces par son poëme descriptif de la *Grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature*. De ce moment l'on ne pensa plus qu'à la description, que l'on trouva le moyen de faire entrer partout en empruntant la forme didactique. On vit bientôt des poëmes sur toutes sortes de sujets, mais qui n'en furent pas plus variés pour cela. L'agriculture, l'art de la guerre, l'éloquence, l'architecture, la peinture, la navigation eurent leurs chantres; ensuite vinrent les saisons, les mois, les quatre parties du jour et les quatre âges; puis les jeux de l'enfance, les jardins, les trois règnes de la nature, et enfin le potager, le verger, les plantes, les fleurs, les oiseaux de la ferme, etc., etc., etc. On se remit à traduire les anciens en style descriptif, et il serait difficile de supputer le nombre des traductions auxquelles les *Géorgiques* de l'abbé Delille donnèrent naissance. Ce fut alors aussi qu'une traduction de l'*Ossian de Macpherson* par Letourneur donna le goût du poëme ossianique, abandonné

avec autant de mépris qu'il avait été adopté avec ardeur.

Mais parmi tous ces auteurs qui eurent la gloire de former une école, aucun sans doute n'exerça plus d'influence que Voltaire. Son théâtre créa les La Harpe, Marmontel, Colardeau, du Belloy, Lemierre et vingt autres. Sa *Henriade* fit surgir une multitude de poëmes dans lesquels on ne reconnaît l'original que par l'ennui qu'ils causent; ses contes même, où brille un esprit si propre à lui seul, inspirèrent de froids et faibles imitateurs. Il n'est pas jusqu'à celui de ses ouvrages qu'il suffit de ne point nommer pour le désigner, dont on répéta les gravelures sans les dissimuler du moins sous la grâce pernicieuse qui les voile.

Comme il faut que dans chaque siècle chaque faculté de l'esprit ait son essor, le burlesque fut remplacé pour le dévergondage de son expression par le poissard. Vadé, créateur de ce genre ignoble, eut aussi ses imitateurs. Les Jeannot, Cadet-Roussel, Jocrisse inspirèrent ensuite la verve de nos auteurs populaciers, et de nos jours ce comique bas et vulgaire compte encore de nombreux adeptes.

La poésie est une musique qui demande à être souvent et long-temps entendue pour être goûtée. La politique, qu'il importe aujourd'hui aux intérêts de chacun de connaître, a fait négliger l'étude et même la lecture des poètes; occupation futile en effet, et indifférente à l'existence matérielle. Cependant l'ennui gagne parfois; le besoin de distraction se fait sentir; on ouvre au hasard un livre de poésie; la bizarrerie, la contrainte des formes étonne et bientôt fatigue une

oreille étrangère au rhythme, un esprit accoutumé aux spéculations positives. On se demande pourquoi ces auteurs, qui jadis ont plu, ne causent aujourd'hui que dégoût; et on l'explique par la différence qui existe entre les mœurs, les habitudes et les croyances de nos ancêtres et les nôtres. Une imitation, une traduction d'une langue étrangère tombe sous les yeux; frappé par une apparence nouvelle, par des formes singulières, par des pensées bizarres peut-être, mais qui semblent originales, on se persuade que cette poésie nous convient : voilà ce qu'il faut! s'écrie-t-on, et la plèbe poétique, répondant à cet appel comme elle a répondu à tant d'autres, obéit, pour satisfaire, dit-elle, aux *exigences* du moment, c'est-à-dire à la mode.

Oui, c'est la mode, la mode seule, si puissante sur le Français, si ridicule dès que son moment est passé, qui fit composer des allégories pendant un siècle, des sonnets pendant un autre, ensuite des poëmes épiques, puis descriptifs, puis romantiques. Les mœurs du XVIe siècle n'exigeaient pas plus des sonnets que le siècle suivant ne demanda de l'épopée, et le siècle dernier de la poésie descriptive. Dans chacun de ces siècles, au contraire, il se trouva un ou plusieurs hommes qui luttèrent contre la mode, et ce furent les seuls dont on a conservé la mémoire.

V. L. D.

Erratum. Dans le premier article sur les Phases de la Poésie française, première ligne, on a imprimé : La poésie n'est que l'*impression* d'une pensée, etc. Lisez l'*expression*.

IDAMORE,

OU

LE SAUVAGE CIVILISÉ;

Par M. Vernet de Luze, auteur du *Voyage sentimental à Yverdun*, de *Mathilde au Mont-Carmel*, etc.*



C'est un roman moral où l'auteur a mis en action les idées de philosophie religieuse qui sont l'objet habituel de ses travaux. Il a précédemment publié un ouvrage intitulé *la Déicée*, ou Méditations nouvelles sur l'existence et la nature de Dieu, sur ses perfections, ses œuvres et la destinée de l'homme. Les deux tiers du dernier volume d'*Idamore* sont consacrés à l'exposition succincte des intentions de Dieu sur l'homme selon les principes de la *Deicée*.

Quant au roman, les incidens qu'il présente n'ont qu'un faible degré d'intérêt. M. Delmare, émigré français, accompagné de sa fille Amélie, a fondé un établissement dans la Louisiane; Idamore, jeune sauvage de la nation des Illinois, leur a sauvé la vie à tous deux; épris d'Amélie, il a quitté les forêts; les leçons de Delmare et l'amour d'Amélie ont fait de lui un chrétien et un

* 3 volumes in-12 avec fig. Prix : 7 fr. Chez Corbet, quai des Augustins, n. 61.

Et à la librairie de l'Industrie, rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

homme civilisé, qui conserve toutefois les vertus et la rudesse de son éducation première. Idamore doit épouser Amélie; on s'est rendu à la capitale de la colonie pour célébrer le mariage. Mais le fils du vice-roi espagnol devient amoureux de la jeune Française, il la dispute à Idamore, et reproche en termes méprisans à celui-ci son origine sauvage. Tous deux tirent l'épée, le jeune comte est tué; Idamore est traduit pour ce meurtre devant l'audience royale, qui le condamne au dernier supplice. Cependant Idamore n'est pas né Illinois; sa mère a péri dans un naufrage; il a été recueilli par un chef de tribu. Il avait au cou un portrait de femme; enfin, Idamore se trouve être le fils de l'archevêque de la Louisiane!

Plusieurs épisodes sont cousus à l'action principale: un jeune homme qui a fait vœu de prendre l'état ecclésiastique parcourt les forêts de la Louisiane sous le costume de missionnaire. Il rencontre une jeune femme, veuve de son ami; il devient son protecteur et son guide, lui fait prendre le même costume, et tous deux vont prêcher les sauvages. On veut les brûler, à moins qu'ils n'adorent la divinité du pays, et le missionnaire y consent, malgré sa ferveur très-réelle pour le christianisme, regardant une vaine cérémonie comme sans importance devant Dieu. De retour dans la colonie, il épouse sa compagne de voyage, dont les charmes et les vertus l'emportent sur les premiers vœux qu'il avait faits.

Un autre épisode nous montre un jeune Espagnol enlevant d'un couvent de Mexico une jeune religieuse floridienne, nouvellement convertie. On poursuit les deux fugitifs, on les atteint, mais ils se défendent en

désespérés. Une flèche lancée par la Floridienne tue le père du jeune homme, et celui-ci n'en épouse pas moins son amante qui, au surplus, ne connaissait pas le père de son futur époux. L'auteur a sans doute voulu prouver qu'un crime involontaire n'est pas un crime.

Un archevêque dont on retrouve les enfans; un missionnaire courant les bois avec une femme, adorant les idoles, et renonçant à son habit pour se marier; un jeune homme épousant celle qui a tué son père, voilà des incidens singulièrement placés dans un roman moral, et dont le lecteur peu éclairé pourrait tirer d'étranges conclusions. C'est en vain que des développemens sur le spiritualisme et sur la philosophie religieuse, que l'auteur nomme *Déicée*, remplissent la moitié de son livre, si les faits choquent les convenances de la société et les principes de la morale usuelle. Il faut, je crois, que le moraliste soit sévère; dans la mission qu'il exerce sur le cœur humain, c'est le cas de demander beaucoup pour avoir peu : témoins le stoïcisme et le christianisme.

Ajoutons toutefois que tout le reste de l'ouvrage respire les intentions les plus pures, que l'auteur n'a voulu attaquer que ce qu'il regarde comme des préjugés, et que la classe inférieure parmi les lecteurs de romans recueillera les fruits les plus utiles des différens ouvrages de M. de Luze. Les travaux de ce philanthrope religieux méritent des encouragemens.

APPLICATION

DE LA PERSPECTIVE LINÉAIRE,

AUX ARTS DU DESSIN,

Ouvrage posthume de J. T. Thibault, peintre et architecte, membre de l'Institut, professeur à l'école royale des Beaux-Arts, mise au jour par M. Chapuis, son élève.—4e, 5e et dernière livraisons *.



Cet ouvrage magnifique est maintenant terminé; nous nous en féliciterons dans l'intérêt des artistes dont il dissipera les doutes, quant à une infinité de points perspectifs; ce sera le juge, le conservateur des principes. Quand sur une difficulté une règle ne sera pas positivement applicable, cet ouvrage indiquera à l'esprit du peintre les moyens d'éluder la difficulté qui surgit, de rester dans la nature et dans les lois de la composition, d'être vrai pour les yeux, en représentant fidèlement les objets, considérés extérieurement seulement, par masses, d'après les modifications, les états les plus fréquens de l'atmosphère.

Une partie de ces 4e et 5e livraisons traite des faits que doivent donner les simples calculs du compas. Ce sont

* Un fort volume grand in-4°, papier vélin, avec 55 planches. Prix : 50 fr. A Paris, chez M. Jules Renouard, libraire, rue de Tournon, n° 6.

Et à la Librairie de l'Industrie, rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

ceux de la *perspective théâtrale*, effets purement géométriques. M. Thibault fait sortir quelques-uns des principes essentiels de cette spécialité de son art de l'historique des théories célèbres, soit qu'elles remontent à l'antiquité, soit que la culture des arts les ait créées dans les temps modernes. Ce résumé, que l'auteur a appuyé sur d'admirables planches, est sur cette matière un morceau complet.

M. Thibault considère ensuite la perspective des eaux. Ici ses vues, autant que nous pouvons en juger par des souvenirs, nous paraissent justes et souvent nouvelles.

Mais la *perspective aérienne* est l'objet d'un chapitre plus curieux. M. Thibault l'a écrit incontestablement sur les lieux devant les effets mêmes. Mais dans cette partie de l'ouvrage il a trouvé bien rarement à appliquer ses lignes; là, elles ne signifient rien. Tout se borne donc à une petite suite d'observations justes, et il n'y avait que cela à prendre. Ces observations se trouvent déjà dans le *Traité de la Peinture* de Léonard de Vinci. M. Thibaut a l'avantage de les exprimer dans un langage plus net, plus rapide. Parfois il les restitue à ce grand maître. On voit que sa manière de constater les théories de la perspective, en les vérifiant en présence des faits, offre de la certitude et un vif intérêt. Le savant professeur possédait à fond ces théories. Ensuite son style a une timidité et une élégance rares. C'est ce style peu commun dans les arts qui nous montre son imagination de peintre élégant et vrai, souvent dans les notes les plus rapides, à travers des descriptions arides.

On remarquera un autre fragment de ce traité qui a

pour objet de présenter au lecteur quelques vues sur ce qui est à faire pour peindre la rosée dans les vallées, sur les arbres, au bord des mers, au moment où le soleil se lève. Ce chapitre est un tableau plein de poésie et de vérité. Claude Lorrain l'aurait rendu sur ces simples lignes, et l'on se rappelle que ce grand peintre, né dans la pauvreté, dont l'esprit est demeuré inculte, étranger à toutes les études, s'était pénétré des idées de Vinci qui lui avaient été transmises.

D'admirables planches, gravées tantôt au trait simple, tantôt à l'eau forte ou terminées, appuient les théories revues et lumineuses de ce savant et magnifique travail qui fera bientôt loi dans les arts.

ESQUISSES

DE

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE,

DEPUIS LA RÉVOLUTION.

N° I[er].

Une journée chez Mme Récamier, à Clichy-la-Garenne.

Ne serait-ce pas une amusante histoire que celle des salons de Paris depuis la révolution? il faudrait, pour l'écrire, avoir été soi-même *répandu*, et combien de mémoires particuliers qui paraissent tous les jours fourniraient des scènes toutes faites! Quel charme de pouvoir, du coin de son feu, se transporter par la lecture et l'imagination, comme un hôte invisible, et sans frais de bas de soie, dans ces sociétés, les unes brillantes, les autres intimes, où l'homme d'état, le financier, le militaire, le littérateur, se font hommes du monde, chacun à sa manière! quel plaisir d'écouter l'un et de voir comment un autre sait écouter! que de discussions! que de saillies! que d'aveux ou de rétractations! Heureux l'auteur qui pour ce travail aurait deux qualités essentielles : la mémoire des masques, pour peindre chaque physionomie d'après nature, et la mémoire des mots, pour sténographier fidèlement les conversations. Voilà où est la vraie comédie historique, l'histoire même, ou

du moins celle des mœurs, des costumes, des opinions d'une époque ! Je ferais volontiers ce piquant ouvrage, ou plutôt il doit être déjà fait, et par paresse encore plus que par modestie, j'aime mieux avoir à le lire qu'à l'écrire : il est fait.... en voici un chapitre que l'auteur a voulu essayer sur un public étranger : c'est d'Angleterre qu'il nous revient : il aura une suite, soit qu'elle paraisse d'abord à Londres, soit que Paris en jouisse cette fois avant la capitale de John Bull. Laissons parler l'auteur, qui commence par une citation :

« Le souvenir, présent céleste,
Ombre des biens que l'on n'a plus,
Est encore un plaisir qui reste
Après tous ceux qu'on a perdus.

» Sur les bords de la Seine, environ à une demi-lieue de Paris, Mme Juliette Récamier habitait, à Clichy-la Garenne, le château qui avait été autrefois la résidence des ducs de Lévis. Elle avait à cette époque à peine vingt ans, et sa grande beauté, ses qualités rares, encore plus que son immense fortune, la rendaient l'objet de l'intérêt général; tous les hommes marquans de Paris et tous les étrangers qui visitaient la France étaient charmés de pouvoir être introduits chez une des merveilles d'un siècle qui fut assez fécond en merveilles.

» La France jouissait alors d'un de ces courts intervalles de paix auxquels ont succédé de longues et sanglantes guerres. Les lois de proscription contre les émigrés commençaient à n'être plus observées aussi strictement, et l'aurore d'un avenir plus heureux semblait enfin naître pour l'Europe. J'arrivais de Suède, où j'avais suivi ma famille dans l'émigration. Je ne recouvrai

pas les propriétés que j'étais venu réclamer; mais dans mon désappointement, je fus consolé par la bienveillance généreuse d'une femme qui semblait intervenir, comme un génie tutélaire, dans toutes les infortunes de mon enfance et les vicissitudes de mon âge mûr. C'est ainsi que souffrant encore toutes les privations de l'exil, je fus soudainement transporté d'une vallée de larmes au palais d'Armide : et dans la terre enchantée de Clichy-la-Garenne je trouvai l'être le plus accompli qu'une imagination ardente puisse désirer d'appeler du nom d'amie.

» L'horloge du château avait sonné sept heures, lorsque, dans une belle matinée du mois d'août, Mme Récamier traversa le tapis de verdure qui s'étendait au pied de la terrasse, pour se rendre à l'église du village, dont la cloche invitait les habitans de Clichy à la messe. Elle était vêtue de blanc, avec ses beaux cheveux bruns simplement arrangés sous un fichu de gaze. Sa mère, Mme Bernard, s'appuyait sur son bras, et elle était suivie par sa cousine Mme Franciskini, son amie Mlle Laugefleuri, M. de La Harpe et moi. Ayant reçu l'eau bénite à la porte, notre petit cortége entra dans l'église, et il fut très-édifiant de nous voir, après cet acte de dévotion, retourner au château pour y prendre notre part des bruyans amusemens d'un jour tel qu'on en passait alors à Clichy-la-Garenne, et que je vais essayer de décrire.

» L'église de Clichy, comme toutes celles qui étaient alors rouvertes aux personnes pieuses, conservait encore des traces du vandalisme révolutionnaire. Après avoir servi aux séances d'un club, elle avait été convertie en asile pour les pauvres, et quelques fenêtres go-

thiques indiquaient seules sa destination primitive. Sur les débris d'un autel, orné de fleurs en l'absence d'ornemens plus riches, les saints mystères furent célébrés par le prêtre de la paroisse, qui avait miraculeusement échappé aux massacres de l'abbaye, le 3 septembre. C'était d'après le récit de cet homme vénérable, que Mme Récamier avait fait exécuter un tableau très-connu, représentant la bénédiction donnée par le père l'Enfant, confesseur de Louis XVI, aux prisonniers de l'abbaye. Sous cette voûte sacrée, les hymnes de la piété avaient succédé aux blasphèmes de la débauche et du crime; et aujourd'hui une femme belle comme l'espérance y élevait son âme au dispensateur de tout bien. Si la vraie dévotion est un reste de notre céleste héritage, jamais prière ne fut plus digne du ciel. Auprès de cet ange de bonté était agenouillé M. de La Harpe, se frappant la poitrine avec ses mains, et demandant, d'une voix distincte, pardon au ciel et à la terre des *erreurs* de sa jeunesse, et de la fatale influence qu'avaient exercé ses opinions et ses écrits au commencement de la révolution. Le malheur l'avait rendu à la piété; mais il faisait trop parade de son repentir, et son expiation eût été peut-être plus touchante si elle avait eu moins d'éclat.

» La messe finie, M. de La Harpe et Mme Bernard retournèrent au château, tandis que les autres dames, se rendant à la rivière, qui coulait le long des murs du parc, se baignèrent dans les eaux pures de la Seine, sous des tentes dressées exprès pour cela. Elles rentrèrent sur les dix heures, et M. de La Harpe fit sa leçon de littérature et d'élocution. Rien de plus drôle que sa manière de déclamer le rôle d'Orosmane et d'apprendre à Mme Récamier celui de Zaïre. Un châle roulé autour de son

bonnet de nuit lui servait de turban, et une vieille robe de chambre de soie à ramages, qu'il jetait sur ses épaules en guise de pelisse turque, lui donnait la tournure la plus grotesque du monde. Son débit du fameux passage, *Zaïre, vous pleurez!* était une preuve de plus en faveur du proverbe qui dit que du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas. Ce n'était plus alors le philosophe converti, mais le disciple, l'enfant gâté de Voltaire, qu'il n'appelait jamais que le grand homme, imitant les sons de sa voix et appuyant sur les passages que le patriarche de Ferney avait changés d'après ses avis, en le remerciant de son utile et lumineuse critique. Mais si, au milieu d'une de ses tirades favorites, la singularité de son costume et les bizarres inflexions de son accent nous arrachaient quelque expression de gaîté, malgré nos efforts pour nous contenir, sa colère devenait alors toute naturelle, et son amour propre offensé se répandait en reproches bien moins mesurés que ceux que Voltaire a mis dans la bouche de son soudan jaloux. Il n'était guère plus de dix heures quand arriva le jeune acteur Lafon, que ses brillans débuts semblaient annoncer comme un rival de Talma. Il venait donner à Mme Récamier une seconde leçon de déclamation. C'était le général Junot qui, selon un usage assez fréquent, l'avait amené ce matin dans sa voiture. Le général était grand amateur de l'art de déclamer, et n'étant peut-être pas moins admirateur des charmes de l'élève que des talens du maître, il manquait rarement d'être présent à nos leçons du matin. Nous répétâmes quelques scènes d'*Athalie*, d'*Iphigénie* et d'*Esther*. Junot déclamait très-bien, et réussissait surtout dans les passages énergiques : son visage et sa taille allaient à merveille aux rôles de Talma et à ces héros de Shakes-

peare, que nous devions alors à Ducis de connaître au moins de profil. C'était avec un air de véritable inspiration qu'il répétait une tirade qui semblait avoir été faite exprès pour lui, dans la septième scène du second acte d'*Othello*, où Pézare dit au More de Venise :

Le peuple élève au ciel ta valeur, ta vertu ;
Mais tu n'es pour les grands qu'un soldat parvenu !

OTHELLO.

Un soldat parvenu ! ce mot de l'insolence,
Ce mot me force au moins à la reconnaissance.
Oui, grâce à leurs dédains, de moi seul soutenu,
J'ai mérité ce nom de soldat parvenu !
Ils n'ont pas, tous ces grands, manqué d'intelligence
En consacrant entre eux les droits de la naissance ;
Comme ils sont tout par elle, elle est tout à leurs yeux :
Que leur resterait-il s'ils n'avaient des aïeux ?

» Excusez-moi si je vous laisse, dit Mme Récamier au général au bout de quelque temps, car je dois aller faire un peu de toilette : j'attends à tout instant MM. Fox, Erskine et Adair, à qui j'ai été dernièrement présentée, et qui m'ont prié de les inviter à déjeuner avec le général Moreau. Ils seront charmés de vous connaître : j'espère donc que vous resterez. Si M. Lafon y consent, nous reprendrons notre leçon quand ces messieurs seront partis. Lafon s'excusa, ayant une répétition à la Comédie-Française pour une heure. Il retourna donc à Paris dans la voiture du général ; et Junot, qui n'avait aucun engagement, saisit avec empressement l'occasion de voir ces intéressans voyageurs, que tant de renommée avait précédés en France.

» A peine les dames venaient de se retirer, que nous

vîmes arriver M. de Narbonne avec M. Emmanuel Dupaty : le premier, célèbre par ses talens et ses grâces personnelles, était regardé comme un modèle de l'urbanité française. Emmanuel Dupaty était fils du président de ce nom, et ses productions littéraires l'avaient déjà mis au rang de nos poètes les plus estimés. Bientôt après, vint M. de Longchamps, qui, désirant avoir l'opinion de La Harpe sur sa nouvelle pièce, *le Séducteur amoureux*, devait nous la lire ce jour-là même, avant de la présenter au comité de la Comédie-Françatie. Après lui, se succédèrent MM. de Lamoignon, Adrien et Mathieu de Montmorency, dont les noms illustres avaient cessé d'être pour eux une sentence de mort, et qui ressuscitant en quelque sorte du milieu des ruines de la révolution, apportaient au nouveau régime leur élégance de mœurs, et ces formes françaises qui appartenaient exclusivement autrefois à leurs nobles aïeux.

» Enfin arriva le général Moreau, et quelques momens après lui parurent MM. Erskine, Fox et Adair. Ainsi se trouvaient réunis des hommes de l'ancienne et de la nouvelle France, et des étrangers qui ne se connaissaient la plupart que de nom. Ils s'observaient avant de parler ; et malgré le talent de M. de Narbonne pour animer et varier une conversation, ils étaient tous plus embarrassés les uns que les autres. Mais les dames rentrèrent, et cette froide formalité fut bientôt bannie. Mme Récamier s'avança vers M. Fox, et lui dit avec cette grâce qui la distingue si particulièrement : « Je suis heureuse, monsieur, d'avoir l'honneur de recevoir chez moi un homme qui n'est pas moins estimé en France qu'admiré en Angleterre : me permettez-vous de vous présenter

mes amis, ainsi qu'à MM. Erskine et Adair? » Elle nomma alors toutes les personnes présentes, faisant quelque allusion au talent particulier de chacune; elle présenta ensuite les trois Anglais à sa mère et aux dames. La conversation devint bientôt générale.

» Acoutumée comme elle l'était au rôle brillant qu'elle jouait dans le monde depuis quelques années, Mme Récamier paraissait un peu embarrassée quand elle entrait dans une société étrangère, et dans les lieux publics où elle était le point de mire de tous les yeux, où tous ses mouvemens étaient examinés, et ses plus simples mots le sujet d'un commentaire. Il en résultait que la timidité si naturelle dans une femme si jeune, était souvent prise pour un manque d'intelligence ou d'usage. Cependant si un jugement sain, un esprit libre de tout préjugé, un goût capable d'apprécier tout ce qui est bon comme tout ce qui est noble, et enfin une instruction réelle sans ostentation aucune, peuvent donner des titres à la réputation de femme d'esprit, rien ne manquait à Mme Récamier pour l'obtenir.

» Le déjeuner fut annoncé. Nous nous rendîmes dans une pièce voisine, qui donnait sur un beau parterre, comme si on avait voulu y faire jouir deux sens à la fois. Si on veut bien se rappeler quels étaient les convives, on apprendra sans surprise que quelques minutes suffirent pour éloigner toute réserve et en faire une réunion d'amis. Mme Bernard faisait les honneurs de la table de sa fille avec ses prévenances accoutumées. Mme Récamier était assise auprès de Fox et de Moreau, qui semblaient être tous les deux parfaitement à leur aise. Pour moi un heureux hasard me plaça à côté de M. Adair,

qui me transporta avec lui dans toutes les parties de l'Angleterre, d'une façon si piquante, et par des descriptions si animées, que lorsque je sortis de table je pouvais me vanter d'avoir fait le tour des trois royaumes. M. Adair parlait de son illustre ami avec un enthousiasme qui partait évidemment du cœur. Ses remarques sur les affaires de la France étaient si profondes et si judicieuses, que je ne pouvais trop admirer un politique qui connaissait si bien les hommes et les choses.

» On ne s'attend pas que je rapporte mot pour mot toutes les choses ingénieuses et remarquables qui furent dites pendant deux heures que dura le déjeuner. On parla guerre et politique, littérature et beaux-arts : on compara l'Angleterre à la France; on essaya de caractériser le mérite respectif de chacun des deux peuples.

» Fox et Moreau attirèrent surtout l'attention. On aurait dit deux amis qui se retrouvaient après une longue absence. Le premier joignait à l'esprit le plus aimable une grande verve de conversation et une gaîté franche et entraînante. Le second, simple et modeste, donnait son opinion avec tant de réserve, et il écoutait avec une complaisance si attentive qu'il n'aurait pas eu besoin de sa brillante réputation pour se faire chérir de tous ceux qui l'approchèrent. Avec quelle simplicité charmante il dit à Erskine, qui venait de nous faire un éloquent précis de la cause de Thomas Paine, qu'il avait défendue sans succès : « J'aurais dû être aussi avocat, c'é-
» tait le désir de ma famille; si je suis militaire, je dois
» m'en prendre en partie à la fortune et en partie à
» mes goûts; mais on est si peu maître du rôle qu'on

» jouera dans le monde, que ce n'est qu'à la fin de sa » carrière qu'on peut réellement regretter son choix ou »s'en applaudir ».

» M. de La Harpe était assis auprès d'Erskine; tous les deux s'interrogeaient et se répondaient souvent, nous amusant par des saillies qui ne tarissaient pas. Lorsque M. de Narbonne tentait de rendre la conversation générale, chaçun des convives cherchait à la fixer sur quelque point de l'histoire des autres : c'est ainsi que tour à tour on mit sur le tapis, on analysa et on applaudit la retraite fameuse de Moreau, les adresses de Fox au roi pour forcer Pitt à faire la paix, les discours d'Erskine sur le jury, l'administration de Narbonne, le cours de littérature de La Harpe, la vie publique et privée de Montmorency, la bravoure de Junot, les vers de Dupaty, etc. Il était doux pour tant d'hommes célèbres de briller aux yeux de leurs pairs; mais leur belle hôtesse n'était pas oubliée. Chacun admirait la femme charmante qui avait su réunir autour d'elle tant de talens si divers, et qui semblait être la muse dont le sourire inspirait leurs pensées les plus profondes, comme leurs spirituelles reparties.

« Le café venait d'être servi lorsque nous entendîmes dans la cour un bruit de chevaux, et un instant après on annonça Eugène Beauharnais et ses deux amis Philippe de Ségur et Hippolyte d'Espinchal. Jeune et vif, brillant de sa propre gloire et du reflet de celle de son beau-père, Eugène n'était nullement enivré de sa belle position. Vous pouviez aisément reconnaître, sous l'élégant uniforme d'un colonel *des guides* de la garde, le même jeune homme qui, quelques années auparavant, avait été aussi bon fils qu'il était devenu bon sol-

dat; celui qui avait aidé sa mère et sa sœur à Bordeaux du fruit de son travail quotidien *, et qui, dans un court espace de temps, transporté des plaines de l'Italie conquise aux pieds des pyramides, était devenu le fils adoptif de l'homme extraordinaire que la France alors appelait son sauveur, toute l'Europe un héros. S'avançant d'un air aimable vers Mme Récamier, il la pria de vouloir bien lui permettre de témoigner son regret d'être arrivé si tard à une fête dans laquelle il lui avait été si agréable d'être invité.

« Mais, ajouta-t-il, retenu par le premier consul pour des détails de service, je n'ai pu m'échapper plus tôt : voilà Ségur et Espinchal, qui m'ont attendu deux heures dans la cour du Carrousel. » Ensuite s'approchant de M. Fox : « Je me flatte, dit-il, que je pourrai bientôt me dédommager auprès de vous, monsieur, car je suis chargé par ma mère de vous accompagner à la Malmaison, et je ne précède que de quelques minutes les voitures qui doivent vous y conduire avec vos amis, aussitôt que vous pourrez vous arracher au charme qui vous arrête ici. J'aurai beaucoup de plaisir à vous servir de guide. » Il présenta alors Ségur et d'Espinchal aux voyageurs, et touchant la main aux personnes de la société qu'il connaissait, il s'assit à table comme un soldat habitué aux repas précipités du premier consul. Quelques momens après nous nous levâmes, et la société se dispersa, chacun choisissant ses compagnons d'après son goût ou le hasard, pour aller faire une courte promenade dans le parc. Mme Récamier prit mon bras et nous nous

* On prétendait qu'il s'était fait apprenti menuisier pour soutenir sa mère à Bordeaux.

trouvâmes bientôt seuls, elle et moi, avec M. Fox. Elle me présenta de nouveau à lui comme l'ami de son enfance, qui, ajouta-t-elle, arrivait de ses voyages en Allemagne, en Suède et en Danemarck. M. Fox me félicita d'avoir vu ces pays. « Sans doute, lui répondis-je, rien n'est à la fois plus agréable et plus utile que de voyager, mais quand on le fait par force, les chagrins de l'exil laissent peu de temps à l'observation. — Eh bien, me dit Fox, vous devriez venir avec votre amie voir l'Angleterre; j'espère que vous y seriez reçu de manière a ne pas nous quitter sans quelque regret. » Il y avait dans ce peu de mots une bienveillance si franche que je compris comment Fox savait inspirer tant d'affection à ses amis. Nous fûmes accostés en ce moment par un autre groupe et nous revînmes sur nos pas. Moreau nous enleva Fox en le prenant sous le bras jusqu'au château.

» Tels furent les paroles que j'échangeai avec cet homme célèbre. Fox descendit dans la tombe avant que l'on parlât un peu de moi dans le monde. Je parus devant lui comme un inconnu : il était à l'apogée de sa gloire, et moi dans toute mon obscurité; mon nom peut-être ne demeura pas un jour entier dans sa mémoire. Je me sens heureux cependant de la bonne fortune de l'avoir vu, de lui avoir parlé : il y a une vertu dans le regard d'un tel homme, et un charme puissant attaché à son souvenir *.

* A quelques phrases près, nous traduisons presque littéralement cette esquisse: on y trouvera même quelques anglicismes sans doute; mais que l'auteur original soit Anglais ou Français, il a imité ici, peut-être sans le savoir, un passage de l'entrevue de M. de Château-

«En rentrant dans le salon, nous y trouvâmes MM. Chazet et Longuerue, qui venaient d'arriver. Dès que ces messieurs eurent salué, M. de Lamoignon pria Mme Récamier de chanter. Elle se mit à sa harpe et chanta en s'accompagnant la jolie romance de Plantade:

«Te bien aimer, ô ma chère Zélie!»

»Mme Récamier était si belle, sa voix était si douce, et Naderman l'avait rendue si bonne musicienne, qu'elle ravit toute la société en extase. Félix de Longuerue profita de ce moment pour esquisser un portrait de Fox; il avait fini avant que la romance fût chantée. Nous admirâmes tous la ressemblance de ce dessin.

«En si agréable compagnie, le temps passe vite.» Cette remarque fut faite par Philippe de Ségur, qui ajouta que les voitures du premier consul attendaient depuis une heure dans l'avenue. La société se sépara. Fox et ses amis prirent congé de la *belle châtelaine*, en sollicitant la faveur de répéter leur visite, faveur qu'elle sut accorder comme si c'en était une pour

briand avec Washington, insérée dans la publication récente des *Voyages en Amérique*.

«Telle fut ma rencontre avec cet homme qui a affranchi tout un monde. Washington est descendu dans la tombe avant qu'un peu de bruit se fût attaché à mes pas. J'ai passé devant lui comme l'être le plus inconnu. Il était dans tout son éclat, et moi dans toute mon obscurité. Mon nom n'est peut-être pas demeuré un jour entier dans sa mémoire. Heureux pourtant que ses regards soient tombés sur moi; je m'en suis senti réchauffé le reste de ma vie. Il y a une vertu dans le regard d'un grand homme. (*Note du Rédacteur.*)

elle-même. Eugène et Ségur suivirent MM. Fox et Adair; mais d'Espinchal resta avec nous.

»Nous nous entretenions de nos hôtes anglais, lorsqu'on annonça la duchesse de Gordon, et sa fille lady Georgiana, aujourd'hui duchesse de Bedford. La duchesse de Gordon était d'un naturel charmant et d'une aimable affabilité; mais quelques mots français qu'elle estropiait dans son accent contribuèrent peut-être autant à sa réputation que son rang et ses qualités personnelles. Qui n'a pas entendu vanter la beauté de sa fille? Il ne fallait pas être médiocrement douée de beauté et de grâce pour être encore remarquée auprès de madame Récamier. Mais cette *belle Anglaise* avait un air si virginal, tant de douceur et de charme dans ses yeux et ses traits, que les juges semblaient indécis quand il s'agissait de donner la pomme. Aucune Française n'égalait madame Récamier; aucune Anglaise ne pouvait le disputer à lady Georgiana.

»Ces dames entrèrent au moment où M. de Lonchamp s'apprêtait à nous lire sa pièce: elles demandèrent à faire partie de notre aréopage; et l'auteur commença. Nous fûmes tous charmés de sa jolie comédie, et le public confirma depuis notre arrêt. M. de La Harpe, juge ordinairement sévère, fit lui-même ses complimens à l'auteur. Il était occupé à commenter quelques scènes, lorque la poésie fut obligée de faire place à une autre muse. Le personnage nouveau qui survint n'était rien moins que M. Abraham, le maître à danser par excellence, exact à paraître quand trois heures sonnaient. Un des événemens de l'époque était l'invention d'une nouvelle gavote par Vestris, et que le fils du *Dieu de la danse* avait composée pour la jeune Hortense

Beauharnais, dont elle portait le nom. Une dame jouait du tambourin, une autre dansait avec un châle en agitant ses plis ondoyans dans tous les sens, et toutes deux tournaient autour du cavalier. M. Abraham donnait des leçons à lady Georgiana aussi-bien qu'à Mme Récamier; et il n'était pas peu fier de semblables élèves. Il fut question de renvoyer la leçon au lendemain; mais M. Abraham n'était pas facile à congédier : il avait une belle occasion de faire juger son génie dans ses deux plus jolies écolières. Il intéressa notre curiosité à tous en nous parlant de la gavote Hortense, que ces dames, dit-il, auraient pu essayer ensemble. Les dames se firent un peu prier : d'ailleurs il fallait un cavalier. A cela ne tienne, dit Espinchal, qui dansait alors aussi-bien qu'il se battit depuis; à cela ne tienne : j'ai vu danser la nouvelle gavote à Saint-Germain, chez madame Campan, dans le bal qui suivit la représentation d'Athalie; je tâcherai de m'en souvenir. Il n'y avait plus d'objection possible : M. Abraham se prépara au triomphe; il s'arma de son violon de poche, qu'il n'eût pas échangé contre la lyre d'Arion, que dis-je? contre le sceptre du monde. Jamais nymphes plus légères ne charmèrent des yeux mortels : je crus voir s'animer deux des plus élégantes figures des vases d'Herculanum. Mme Recamier, le tambourin à la main, l'élevait au-dessus de sa tête à chaque pas, avec une grâce toujours nouvelle, pendant que lady Georgiana, bayadère un peu plus timide, semblait, en déployant le châle, vouloir s'en servir comme d'un voile. Il y avait dans ses attitudes ce mélange d'abandon et de pudeur qui embellit encore les formes les plus belles; ses charmes à demi cachés ou à demi révélés sous les ondulations du flexible tissu; ses yeux tour à

tour baissés ou lançant un regard furtif, tout en elle était une séduction; mais les mouvemens et les poses variées de Mme Récamier parvenaient encore à distraire les yeux les plus occupés de la danse de Georgiana, et il y avait surtout dans son sourire un charme qui faisait pencher les suffrages de son côté. Au milieu de l'enthousiasme on oubliait presque la satisfaction comique de M. Abraham, qui semblait attribuer toute cette poésie de formes et de mouvemens, d'expressions et d'attitudes, à la magique cadence de son petit violon.

»Après ce ballet ravissant et imprévu, la duchesse de Gordon nous conduisit, Mme Récamier et moi, dans sa voiture, jusqu'au bois de Boulogne.»

La suite à un prochain numéro.

Vues des Monumens antiques de Naples, gravées à l'*aqua-tinta*, par Le Riche. 8e livraison. Prix : 10 francs. Chez Brière, éditeur, quai des Augustins, n. 17.

Le Parfait Capitaine, ou guide des commerçans, armateurs, navigateurs. Un vol. in-8, par Saget de Podio. 2e édition. Prix : 7 fr. Chez Dondey-Dupré, libraire, rue Richelieu, n. 47 bis.

Le Manuel de l'amateur d'Huîtres, contenant l'histoire naturelle de l'huître, une notice sur la pêche, le parcage et le commerce de ce mollusque en France, et des dissertations hygiéniques et gourmandes sur l'huître considérée comme aliment, avec figures coloriées, dessinées par M. Henri Monnier; 1 vol. in-18, 2 fr., port 25 cent. Chez Audot, rue des Maçons-Sorbonne, n. 11.

Tous ces ouvrages se trouvent aussi à la librairie de l'Industrie, rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

NAPOLÉON

AUX AVANT-POSTES DEVANT BAUTZEN,

LE 21 MAI 1813.



(*Traduit du russe de M. de Bulgarinn.*)

Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié les fragmens vraiment remarquables que nous leur avons donnés des *Mœurs russes au dix-neuvième siècle* par M. de Bulgarinn. L'anecdote suivante est extraite de cet ouvrage, dont notre savant correspondant de Pétersbourg doit bientôt publier la traduction.

La ville de Bautzen est située aux pieds des montagnes qui s'élèvent du côté de Gœrlitz, en face de la ville. Des deux côtés de la route de Dresde s'étend une vaste plaine coupée sur la droite par de profondes ravines, au-dessus desquelles s'élèvent çà et là de jolis petits villages et quelques monticules. Cette plaine, du côté de Dresde, est aussi terminée par des montagnes et par une forêt. L'armée russe, postée devant Bautzen, étendait son aile droite jusqu'aux montagnes, et sa gauche jusqu'aux ravins. L'armée française avait pris position à l'extrémité de la plaine, derrière les villages Auretz, Nadevitz et Bourg, dans les bois et sur les collines.

Dans la nuit du 20 au 21, l'armée française eut or-

dre de se préparer au combat. Les soldats attendaient avec impatience ce jour qui devait décider de leur sort; « car, disaient-ils, si nous sommes vainqueurs, les » Autrichiens sont à nous, et la paix suivra, la paix » qui sera la récompense de nos travaux! »

Je me trouvais aux avant-postes avec trente hulans, derrière un tertre, à une portée de pistolet des cosaques. A trois heures du matin, l'aide-de-camp général Labruyère m'apporta un ordre ainsi conçu: « Que les soldats ne fassent pas le moindre mouvement qui puisse découvrir la marche de l'empereur. On les dispense du salut; ils doivent ne s'occuper que de leur besogne ordinaire. » A trois heures et demie, deux escadrons des lanciers de la garde se mirent en bataille à un demi-quart de lieue de mon poste, et quatre hommes à cheval, se détachant de ces escadrons, vinrent à nous au pas. Les cosaques, que nous avions en face, ne s'aperçurent de rien, à ce qu'il paraît, et continuèrent de faire manger leurs chevaux dans la main, en se promenant tranquillement dans les blés verts. Bientôt je vis paraître Napoléon; il était en surtout gris et en petit chapeau à trois cornes, sans aucune marque de distinction quelconque, et il montait un cheval *baillet*. A ses côtés étaient les maréchaux Bertier et Ney, et notre général de division Labruyère, parent du premier. Ils se glissèrent avec leurs chevaux derrière le coteau, et comme ils n'avaient pris ni valets ni ordonnance, il fallut que mon fourrier tînt leurs chevaux. Mes soldats, d'après l'ordre que je leur avais transmis, n'eurent point l'air de remarquer leurs hôtes: plusieurs se tenaient près de leurs chevaux, les autres près du feu, et quelques-uns buvaient de la

bière. Pour moi, je me promenais sur le revers de la colline en fumant ma pipe; je saluai l'empereur en portant la main à mon schako, et je continuai d'aller et venir. Mes quatre hôtes s'assirent par terre, derrière un bloc de rochers. Bertier déroula une carte, et Napoléon prit de ses mains la lunette d'approche. Lorsqu'ils eurent conféré quelques minutes et consulté la carte, le général Labruyère mit un genou en terre, et Napoléon, appuyant la lunette sur son épaule à droite, se tint courbé pendant un quart d'heure, regardant la position de l'ennemi, tantôt la ville de Bautzen, située directement vis-à-vis de nous, tantôt les hauteurs qui se trouvaient couvertes de canons et d'infanterie russe. Après cela, ils s'assirent de nouveau tous les quatre sur des pierres, et Napoléon me fit signe d'approcher. — Y a-t-il long-temps que vous servez? me demanda-t-il. — C'est mon métier, sire; à seize ans j'aimais déjà l'odeur de la poudre. — Que pensez-vous des cosaques? — Ils ont beaucoup de feu, sire; ce sont d'excellens soldats pour le service des camps; mais dans une bataille rangée on trouve en eux peu de ressources. — C'est vrai. Et vous est-il arrivé de charger l'infanterie russe? — Oui, sire. Excellente infanterie! bien digne, par son intrépidité, de lutter contre la vaillante infanterie de Votre Majesté! — Il a raison, dit Napoléon en s'adressant à Ney... Vous autres Polonais vous avez une langue presque semblable à celle des Russes, poursuit Napoléon. — En effet, sire, nous nous comprenons les uns les autres comme les Suédois comprennent les Danois, et les Allemands les Hollandais. — A propos, est-ce que vous parlez allemand? — Oui, sire. — Eh bien! montez à cheval, et m'allez chercher dans ce pe-

tit village que vous voyez à cent pas le premier paysan que vous trouverez; je commanderai le poste en votre absence.

Mon cheval était tout sellé, je m'élançai dessus, et me précipitai au grand galop dans le village. En entrant, je vois à une extrémité des chasseurs russes qui font cuire du gruau; à l'autre bout, des carabiniers français qui allaient tranquillement de maison en maison. Dans la partie du village où je me trouvais, un Allemand, presqu'en chemise, vint à sortir d'une maison; je pousse à lui en disant : Camarade! veux-tu que notre général te donne de l'argent? — De l'argent! répondit-il, je ne demande pas mieux; mais à quel prix? — Il s'agit de causer avec lui quatre ou cinq minutes. — Peut-être il me retiendra comme *guide?* — Ne crains pas cela, je te jure sur l'honneur qu'il te renverra tout de suite. Au reste, pas tant de façons, mon vieux, monte ici ou je te casse la tête! (En même temps, pour l'effrayer davantage, je tirai un pistolet de ma ceinture). — Partons, monsieur, partons, dit le paysan demi-mort de frayeur. — A la bonne heure, lui dis-je en souriant malgré moi. Il monte en croupe, et, prompt comme l'éclair, mon cheval me ramène au rendez-vous. — Bravo! M. l'officier, je vous remercie, me dit Napoléon. Le paysan s'inclina, et il attendait avec inquiétude les suites de son enlèvement; Napoléon, qui lui tournait le dos, se mit à lui faire, par l'entremise de Ney, les questions suivantes : — Est-il profond, l'ami, ce ruisseau qui va se jeter dans le ravin là-bas à main droite? (C'était le flanc gauche des Russes). — On en a jusqu'au genou, répondit l'Allemand. — Le traversez-vous quelquefois en charrette? — Toujours, hors dans

le printemps et dans l'automne, quand les eaux sont hautes. — Est-il guéable partout ? — Non pas. En certains endroits le fond est rocailleux; mais depuis le petit pont que vous voyez à droite jusqu'à un quart de mille, il n'y a qu'un lit de sable uni et commode.

Napoléon fut extrêmement satisfait des réponses de mon paysan, et il parut se trouver en très-bonne humeur. Il demanda de l'argent à Bertier, prit une pleine poignée de louis d'or et la donna au paysan en lui disant : « Tiens, voilà pour boire à la santé de l'empereur des Français! Le manant voulut alors se jeter à ses pieds. Un moment, dit Napoléon ; connais-tu l'empereur? — Mon Dieu! non, et je me meurs d'envie de le voir. — Eh bien ! regarde-le donc, ajouta-t-il, en lui montrant le maréchal Ney, qui, ouvrant alors son surtout, découvrait son uniforme brodé en or. Le paysan vint aussitôt lui baiser les pieds. Ney l'arrêta et lui dit en riant : « Ce monsieur se moque de toi...., voilà l'empereur! » et il désignait Bertier. Voilà le paysan qui se prosterne devant Bertier; celui-ci, qui s'exprimait très-mal en langue allemande, ne put que montrer du doigt Labruyère en disant : « Voici l'empereur. » Le rustre allait encore se jeter tout bonnemont aux pieds de Labruyère, qui lui dit : « Je suis trop jeune, mon ami, pour être empereur; mais que ne fais-tu plutôt ta révérence à celui qui t'a donné de l'argent. — C'est juste, répliqua l'Allemand. Lorsqu'il eut saisi et baisé la main de Napoléon, il ajouta : Voilà la main d'or ! »

On rit de bon cœur; puis mes hôtes renvoyèrent le paysan à son village, et descendirent au pied de la colline. Napoléon dit à Bertier de donner à chacun de mes soldats un louis d'or, ce qui fut exécuté en un clin

d'œil. — Bertier, écrivez le nom de M. l'officier, dit Napoléon ». Puis, étant remonté à cheval, il ajouta en s'adressant à moi : « J'ai parlé de vous tout à l'heure » avec vos gens; je suis content, très-content. En cas de » besoin, venez droit à moi; vous n'aurez qu'à me rap- » peler notre entrevue devant Bautzen, aux avant- » postes. Adieu! je souhaite que vous soyez bientôt » capitaine. »

Je m'inclinai respectueusement, et ils regagnèrent au pas les escadrons des lanciers de la garde, qui, durant cet intervalle, étaient restés sur leurs chevaux. Au bout d'une heure, je fus relevé dans mon poste par des chasseurs à cheval; je retournai joindre mon régiment, et le premier mot que m'adressa mon colonel, fut : « Je vous félicite, monsieur le capitaine! » Tout le régiment avait déjà lu l'ordre de ma promotion; mes amis partageant ma joie, vidèrent avec moi quelques cruchons d'un bon vin vieux, et 40 minutes après nous allâmes nous jeter, la tête haute, au milieu des balles, lesquelles, hélas! ne respectent pas plus les capitaines que les porte-enseignes.

L'Académie Française vient de nommer au fauteuil vacant par le décès de M. François de Neufchâteau, M. Pierre Lebrun, auteur des tragédies d'*Ulysse*, de *Marie Stuart*, du *Cid d'Andalousie* et du poëme sur *la Grèce*. Ses concurrens étaient M. Ancelot, M. de Pongerville, et M. Lucien Arnault qui s'était retiré de la lice avant le choix de l'Académie.

LE GÉNÉRAL CAMUS DE RICHEMONT.



En juillet 1797, la défense de Prevesa et de Nicopolis fut confiée à un faible détachement de grenadiers français, et donna lieu à un trait d'audace renouvelé plusieurs fois dans ce siècle de miracles guerriers. Le capitaine Richemont, prévoyant l'issue d'une lutte désastreuse avec les Albanais d'Ali-Pacha, s'était saisi d'un fusil, et cédant pas à pas le terrain, il avait gagné le massif du grand théâtre de Nicopolis, qui lui servait d'epaulement. A côté de lui paraît presque aussitôt le jeune lieutenant de grenadiers Gabory, aussi célèbre dans l'armée par sa beauté que par sa valeur. Richemont lui propose de rallier quelques soldats de sa compagnie, embusquée au milieu des touffes de myrthe et de lentisques, qui périssaient en détail : Gabory cède à cet avis; mais à peine avait-il quitté son ami, qu'il fut assailli par un cavalier arnaute auquel il donna la mort, qu'il reçut à son tour de plusieurs coups dirigés contre lui. A ce spectacle, Richemont exalte son âme, et ne pense plus qu'à mourir en vendant chèrement sa vie.

Son fusil armé, il mesure de l'œil l'espace qui le sépare des Albanais, qu'il voyait bondir comme des sangliers, lorsqu'un d'entre eux l'aperçoit; il vient en précipitant le galop de son cheval; Richemont, qui le voit seul, court à sa rencontre, et, évitant son choc, il le renverse sans vie d'un coup de baïonnette. Un second,

i s'avance pour venger son camarade, tombe percé ıne balle. Richemont semble à lui seul un peloton de dats. L'ennemi effrayé lui donne le temps de charger ı fusil et de regagner le pilier du théâtre. Là, un esdron entier voltige autour de ce généreux soldat, dont contenance assurée repousse les plus intrépides. Il servait, m'a-t-il dit souvent, son dernier coup de feu our Mouctar-Pacha, qui venait enfin de se montrer. l le reconnaît, l'ajuste, et la balle, au lieu d'atteindre e fils aîné du satrape, frappe et casse la cuisse de son cuyer. Alors une grêle de balles pleuvent sur Richemont, mais sans lui faire aucune blessure mortelle. Son fusil, qui étincelle entre ses mains, fait reculer les cavaliers qui se heurtent et semblent devoir l'accabler; enfin, comme pressé de terminer la lutte, il s'élance vers les barbares, et sa baïonnette qui reste enfoncée dans la tête d'un cheval qu'il frappe, le livre désarmé à la rage sanguinaire des barbares.

En un instant il est couvert de blessures; on arrache ses vêtemens de son corps ensanglanté; on l'enlève par les cheveux pour lui trancher la tête, lorsque Hassan de Tchapari, aga de Margariti, suspend le coup fatal et sauve le brave des braves. Ali, descendu sur le champ de bataille au milieu des houras de la victoire, com manda de le respecter.

Le capitaine Richemont, rendu plus tard à son pays, devint colonel du génie au siége de Dantzick, et puis général; il fait maintenant partie de la chambre des députés, élu par le département de l'Allier.

THÉATRES.



THÉATRE ANGLAIS A PARIS.

La tragédie de *Richard III* n'a pas obtenu, au théâtre anglais, tout le succès qu'on en devait espérer. La faute en est peut-être au littérateur qui a cru devoir mutiler cet ouvrage. Shakspeare a fait une tragédie historique; on en a fait une tragédie de caractère. Nous sommes de ceux qui ont peu goûté les retranchemens et les additions qu'un académicien, homme d'esprit, avait fait subir au *Nicomède* de Corneille; les retranchemens et les additions qu'on a fait subir à Shakspeare ne nous vont guère plus.

Mis Smithson a déployé un talent admirable dans la scène des adieux. Chapman nous a montré tout entier le Richard III, qu'il ne nous avait fait qu'entrevoir dans *Jane Shore*. On dit que cet acteur imite Kean; sa verve a pourtant un air d'indépendance qu'on ne conçoit que difficilement dans un imitateur.

THÉATRES SECONDAIRES.

Le Bourguemestre de Blackschwartz.—Le Banquier empaillé. — Les pièces de carnaval.

Assurément nous respectons beaucoup la classe nombreuse des vaudevillistes; mais ces messieurs ont un tort dont ils ne se doutent guère, puisqu'ils ne s'en corrigent pas; ce tort c'est de considérer un théâtre de vaudeville comme leur propriété exclusive. Malheur à l'imprudent qui ose s'aventurer, le manuscrit à la main,

sur la place de la Bourse ou dans la rue de Chartres, sans avoir été sifflé quinze ou vingt fois de compagnie avec les optimistes qui passent leur vie à vanter les douceurs de tous les régimes. Tel jeune homme qui a plus d'avenir dans sa tête que tout l'état-major du *flon flon*, est obligé, pour arriver jusqu'au public, de confier son ouvrage à M. tel ou tel; heureux encore si son patron se contente d'y ajouter un mouvement de danse, ou de changer l'air du vaudeville final!

Il y aurait des choses incroyables à raconter sur quelques littérateurs caducs qui vont vaudevillisant, comme le maraîcher va labourant. Celui-ci vous dira que M. *** ne réussira jamais, parce qu'il est trop instruit; celui-là vous parlera de l'orthographe comme d'une chose de luxe dans un auteur dramatique; mais ces curieux détails valent un article à part. Bornons-nous aujourd'hui à faire des vœux pour que la jeune littérature puisse bientôt se produire sans obstacle, et peindre enfin les mœurs de l'époque. On a bien tort de comparer le vaudeville, tel que nous le font les vétérans de ce qu'on appelle la gaîté française, à un enfant : il ressemble trait pour trait au nain que M. Deveria a mis dans son tableau. Rien n'y manque, pas même le perroquet.

M. Victor Ducange est l'homme que la coterie redoute le plus de voir arriver au théâtre des Nouveautés. C'est peut-être la seule tête vraiment dramatique que la littérature du second ordre ait produite. Il a assez de ressources dans le talent pour créer un genre; voilà surtout ce qu'il importe d'empêcher. Mais, par malheur, *le Bourguemestre de Blackschwartz* a fait rire aux larmes, et le public n'a pas trop compris ceux qui lui voulaient persuader qu'il avait tort de se divertir. Il y a

beaucoup de mouvement et de gaîté dans cette pièce; l'intrigue marche avec une rapidité entraînante; Mme Albert joue un rôle de soubrette avec sa verve accoutumée, et Bouffé déploie, dans le rôle du bossu Michel, un talent du premier ordre. Je ne sais, mais j'ai le pressentiment que Bouffé est l'acteur par qui le *flon flon* doit périr. Il a un talent franc, original et vrai, je le signale à la haine de la vieillesse et de l'âge mûr qui font le couplet de facture.

Si *le Banquier empaillé* n'a pas été aussi heureux que *le Bourguemestre de Blackschwartz*, la faute en est au sujet. M. Montigny avait pris la donnée de sa pièce dans une anecdote racontée avec beaucoup de grâce par M. de Ségur. L'impératrice Catherine vient de perdre son chien favori; dans sa douleur, elle ordonne qu'on l'empaille. Par malheur, un banquier de Pétersbourg porte le même nom que l'épagneul de l'impératrice, et c'est chez le banquier que court l'exécuteur des ordres de la princesse souveraine. M. Montigny a dépensé dans cette bluette plus d'esprit et de gaîté que n'en fourniraient au creuset dix vaudevilles à cinquante re-représentations; mais le public n'a pas pu entrer dans le sujet. Beaucoup d'auteurs qui réussissent à la journée se tiendraient fort honorés d'un tel échec.

En général, ce n'est pas la folie qui a manqué aux pièces de carnaval, c'est un public fou. Le carnaval lui-même a eu l'air de s'en aller comme tant de vieilles choses; et si jamais le public rédigeait ses litanies littéraires, je crois qu'il mettrait le *flon flon* en tête de ses *libera*.

De l'imprimerie de SELLIGUE, rue des Jeûneurs, n. 14.

POÉSIE.



L'ANGE ET LE RAMEAU.



Que ce rameau béni protège ta demeure;
L'ange du souvenir me l'a donné pour toi.
Toi, qui n'aimes pas que l'on pleure,
Sois heureux! plus heureux que moi.

Ecoute! à ce rameau j'attache une espérance:
L'ange qui me conduit sait mon cœur comme toi.
S'il a bien compris ma souffrance,
Sois heureux! plus heureux que moi.

J'ai respiré l'encens de ce vieux sanctuaire,
Et je m'y suis assise, et j'ai prié pour toi;
Je n'ai dit que cette prière:
Sois heureux! plus heureux que moi.

Pour passer près de toi j'ai fait un long voyage;
Mais l'ange me rappelle et veut m'ôter à toi:
Adieu..... donne-moi du courage!
Sois heureux! plus heureux que moi.

Marceline VALMORE.



OEUVRES DE VIRGILE.

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR MM. DEGUERLE, AMAR ET BÉGUIN DEGUERLE.



Un traducteur doit se proposer pour but principal de faire passer dans sa langue l'esprit de l'auteur qu'il traduit; or, au premier coup d'œil, le meilleur moyen pour y parvenir c'est d'écrire comme cet auteur a pensé lui-même; c'est-à-dire d'écrire en vers, s'il a pensé en vers, et en prose, s'il a pensé en prose. Car, n'en doutons pas, pour rendre des beautés poétiques ou oratoires, il faut, ce nous semble, ce qu'il a fallu pour les concevoir : il faut être poète ou orateur; et lorsqu'on est parvenu à sentir fortement l'original, il faut encore avoir le talent d'exprimer ce que l'on a bien senti.

Il a été donné à deux de nos écrivains de parler dans leur prose le langage des poètes; c'est un mérite qui leur est particulier, ils ne le partagent avec personne. Fénélon et M. de Châteaubriand de notre temps ont enrichi notre langue d'un genre d'écrire qu'elle ne connaissait pas avant eux; ils ont agrandi son domaine; elle est devenue, sous leur plume, une espèce de poésie. Si l'on pouvait pénétrer les secrets de leur imagination, si l'on pouvait leur dérober cette richesse d'expressions tout à la fois simples, pittoresques et énergiques, peut-être alors un traducteur pourrait faire re-

vivre dans sa prose le mouvement, la précision et la merveilleuse élégance de Virgile et d'Horace. Et encore n'y a-t-il pas des beautés que le génie crée plus facilement qu'il ne saurait les traduire? Cependant on peut, je ne dirai pas égaler, mais chercher du moins à imiter cette prose poétique dont l'auteur de *Télémaque* et des *Martyrs* nous ont donné le modèle. Celui qui se sera bien pénétré de leur manière d'écrire, se présentera avec de grands avantages pour entreprendre un semblable travail. C'est un genre qu'ils ont emprunté aux poètes de l'antiquité; mais c'est dans ces emprunts mêmes qu'il faut chercher le secret de traduire ce qu'ils n'ont fait qu'imiter, et alors on pourra parvenir à faire une traduction satisfaisante. Car, nous devons l'avouer, il y a une élégance, un éclat, une harmonie même dont la prose est susceptible.

Un autre mérite essentiel que nous devons lui reconnaître, c'est celui de donner une idée plus exacte de l'original. Bien que, dans sa fidélité, elle affaiblisse, et souvent même fasse disparaître le mouvement de la poésie, elle laisse mieux, je ne dirai pas voir, mais deviner quel est le fond, quel est le mérite propre de l'ouvrage qu'on lit. On a moins à craindre en effet dans une version en prose de voir le traducteur substituer ses idées à celles de son auteur, ou l'enrichir, quelquefois même, il faut le dire, l'appauvrir par le mélange des pensées qu'il lui prête.

Examinons maintenant l'ouvrage que nous avons annoncé.

Traduire Virgile après tant d'écrivains dont le travail est loin d'être sans mérite, était une entreprise difficile, presque téméraire, si ce projet avait été conçu

par un homme moins habile que M. de Guerle. Doué d'un esprit juste et pénétrant, il composa, dès sa jeunesse, des poésies pleines de grâce qui annonçaient un goût pur et une imagination heureuse. Dans la suite, livré à des études plus graves, il consacra sa vie à l'éducation de la jeunesse, et pour lui être utile jusque dans ses loisirs, il passa vingt années à perfectionner le travail qui n'a été publié qu'après sa mort. Aussi exacte que l'ouvrage de M. Binet, cette traduction lui est bien supérieure par la rapidité et l'elégance de la diction. Si M. Binet a bien compris son auteur, M. de Guerle a fait plus; il l'a bien senti. Ce n'est qu'après avoir étudié pendant plusieurs années le génie de Virgile, qu'il a essayé de le traduire. Aussi lui a-t-il mieux conservé le ton et la couleur poétique. Toujours il saisit vivement les beautés de l'original; souvent il réussit à le rendre. Il fait des efforts pour reproduire l'harmonie des coupes et la rapidité du mouvement, et ses efforts sont ordinairement heureux. Il rencontre les tours les plus animés, les plus capables de rendre l'idée de l'auteur. Partout le style est brillant et poétique; quelquefois même, disons-le sans craindre de déprécier un ouvrage si estimable, il est trop orné : voilà la seule tache qui se fasse remarquer dans son travail.

Les *Géorgiques* étaient peut-être l'ouvrage le plus difficile à bien rendre : c'est le chef-d'œuvre de Virgile, et l'antiquité n'a rien qui soit au-dessus de cette perfection. Delille lui-même, qui en a donné une traduction admirable, n'a pu atteindre la hauteur de son modèle.

Les *Géorgiques* contiennent un grand nombre de détails didactiques auxquels notre langue ne se prête qu'avec peine. Ainsi, ce que l'on devra surtout exiger,

ce sera une traduction exacte et élégante. Le travail de M. Amar, qui s'est chargé de cette tâche pénible, ne laisse rien à désirer pour ces deux qualités. Son style est toujours simple, pur et clair; on ne peut lui reprocher qu'un peu de lenteur : en un mot c'est une prose qu'on lit avec plaisir, même après avoir lu la poésie de Delille.

Parlons maintenant des Bucoliques, où Virgile a autant de grâce et de naïveté qu'il a de noblesse et de force quand il nous représente Didon victime de son amour, ou le vieil Anchise déroulant aux yeux d'Enée le tableau des héros et de la gloire de Rome. Ainsi, rival d'Homère dans son *Enéide*, souvent vainqueur d'Hésiode et de Théocrite dans ses *Géorgiques* et ses *églogues*, lui seul il dispute aux Grecs une triple couronne; en lui seul il a réuni la gloire de trois grands poètes.

M. Héguin de Guerle, à qui nous avons l'obligation d'avoir publié l'ouvrage de son oncle, a traduit cette dernière partie des *OEuvres de Virgile.* Et certes, il est loin de s'être montré indigne de M. de Guerle. Sa traduction réunit les qualités que nous avons louées dans l'*Enéide*, sans avoir aucune des taches que nous avons signalées dans le travail de son oncle. Le genre était bien différent : quelle ressemblance y a-t-il en effet entre la poésie pastorale et la poésie héroïque? Les difficultés n'étaient pas les mêmes; mais si elles étaient d'une autre nature, elles n'en étaient pas moins capables d'effrayer un professeur moins exercé que M. Héguin. Il a saisi avec art toutes les nuances qui distinguent les divers entretiens de ses bergers; son expression est pure et simple comme celle de Virgile; jamais elle n'est for-

cée ; jamais il ne perd de vue son auteur ; il ne retranche rien, il n'ajoute rien ; il est toujours traducteur élégant, et presque digne de son modèle. Soit que Virgile nous dépeigne la douleur de Mélibée forcé de s'exiler, et le bonheur de Tityre à qui la faveur d'un dieu propice conserve les champs de ses pères, soit qu'il prête à ses bergers ces vers d'une beauté si parfaite, où, après avoir pleuré la mort de Daphnis, ils le placent au rang des dieux, le traducteur sait approprier son style à tous les tons. Il sait exprimer avec un égal succès les accens de la tristesse, et les chants du vieux Silène qui célèbre l'origine du monde. Toutes les églogues sont traduites avec ce soin scrupuleux.

Pour faire sentir le mérite de son ouvrage, nous ne citerons qu'un seul morceau. Nous le choisirons, non parmi ceux qui sont le mieux traduits, car le choix serait trop difficile, mais parmi les passages de l'auteur latin qui sont le mieux connus, et dont les beautés doivent être plus présentes à la mémoire du lecteur. Prenons par exemple quelques vers de la seconde églogue, où Corydon, brûlant d'amour pour Alexis, lui reproche ses mépris, et tâche de fléchir sa fierté dédaigneuse. Nous mettrons d'abord sous les yeux la traduction en vers de M. Langeac ; elle doit probablement se distinguer par quelques qualités, puisqu'on l'a choisie pour faire suite à la traduction de Delille. Quant à nous, nous ne voyons pas bien quels peuvent être ses titres à cet honneur. Le lecteur pourra juger :

« Quel mépris ! songe-t-elle (Lycoris) à s'informer de moi ?
Qui suis-je ! quels troupeaux reconnaissent ma loi ?
De mille agneaux pourtant une troupe docile
S'égare dans mes prés, sur les monts de Sicile ;

Riche en toutes saisons, un laitage argenté
Ruisselle entre mes doigts et l'hiver et l'été.
Ces chants *dont* l'Aracynthe à jamais se rappelle,
Quand le triste Amphion de sa lyre immortelle
Appelait ses troupeaux ravis de l'écouter,
Oui, ces divins accords je puis les répéter.
Mes traits n'ont rien d'affreux : penché sur le rivage,
Dans les tranquilles flots j'ai saisi mon image.
Et je vous prends pour juge entre Daphnis et moi,
Si l'onde offre une image assez digne de foi.
Oh ! seulement un jour que mon humble retraite,
Le spectacle des champs, la chasse vous arrête !
Régnez sur mes chevreaux, ce jeune peuple est doux ;
Venez d'un bois léger les chasser devant vous.
Imitons le dieu Pan, nous chanterons ensemble. »

On a remarqué sans doute que M. Langeac, par je ne sais quelle pruderie, avait substitué le nom de Lycoris à celui d'Alexis. Grâce à sa nouvelle version, l'amour de Corydon devient beaucoup plus moral ; mais c'est sacrifier à un scrupule bien puéril l'exacte peinture des mœurs du temps.

Entendons maintenant M. Héguin :

« Alexis ! tu méprises mon amour, tu ne daignes même pas t'informer qui je suis ; si mon bercail est riche en troupeaux, s'il fournit en abondance un lait plus blanc que la neige. Cependant je possède mille brebis, errantes sur les montagnes de Sicile ; un lait toujours nouveau ne tarit pour moi ni l'été ni l'hiver. Je sais chanter les airs dont Amphion le Thébain charmait les échos du mont Aracynthe, lorsqu'il rassemblait ses troupeaux. Et suis-je donc si difforme ? L'autre jour, près du rivage, j'ai vu mes traits répétés dans les eaux, lorsque les vents endormis n'agitaient

plus une mer immobile : si ce miroir n'est jamais trompeur, je ne craindrais ni Daphnis pour rival, ni Alexis pour juge. Oh! daigne seulement parcourir avec moi ces campagnes, objets de tes dédains : viens habiter nos humbles cabanes et percer de tes traits les cerfs rapides; armé d'une verte houlette, viens guider mes chevreaux au pâturage; viens, émules du dieu Pan, nous ferons retentir les bois de nos chants. »

Après la lecture de ce morceau, qui pourrait établir la moindre comparaison entre les deux traducteurs? Disons-le hardiment, la prose de M. Héguin est beaucoup plus poétique que les vers de M. Langeac. Dans le prosateur, il n'y a ni recherche ni affectation; sa traduction est élégante, mais c'est une élégance toujours simple. Que trouvons-nous au contraire dans la version du poète traducteur? des vers faibles et sans couleur, qui ne donnent absolument aucune idée de l'original. Parfois, dans sa traduction, M. Langeac donne ses idées pour celles de Virgile; et certes, le poète latin se passerait volontiers d'un semblable échange. Jamais on ne peut reprocher ce défaut à M. Héguin : il a trop de ce bon sens exquis que l'on appelle goût en littérature, pour ne pas sentir qu'il faut se contenter de traduire un grand poète le mieux qu'on le peut, et que vouloir l'embellir c'est se perdre.

Cet ouvrage est imprimé avec un soin qui fait honneur à M. Delalain; on y reconnaît l'éditeur de tant de livres classiques remarquables par la correction scrupuleuse du texte. Par le temps qui court, c'est un mérite qui commence à devenir très-rare.

TABLEAUX POÉTIQUES,

PAR

M. LE COMTE JULES DE RESSÉGUIER *.



JAMAIS ouvrage n'a mieux justifié son titre. Le recueil de M. de Rességuier est en effet une galerie de tableaux où le lecteur revient souvent, attiré par la variété des sujets et par le charme du talent. On y trouve des tableaux d'histoire, comme *le Convoi d'Isabeau de Bavière*; des tableaux de genre, comme *le Pélerin* ou *la Bayadère;* des paysages, comme *la Promenade du soir;* et même des portraits, comme *Delphine*, ou comme la pièce qui ouvre le livre, et qui porte le nom d'*Alexandre Soumet.*

Dans ce morceau, un des plus remarquables du volume, l'auteur suit M. Soumet dans toute sa vie poétique, et passe en revue, avec autant de talent que d'enthousiasme, les différens ouvrages qui ont fait la gloire de son ami.

Voici quelques vers sur la tragédie de Saül :

Mais Saül est maudit, et sa bouche blasphème,
Et contre Jéhova suscite les enfers.
Un berger, un enfant, mais choisi par Dieu même,
Paraît dans Israel, et vient briser ses fers.

* 1 vol. in-8°, orné de deux belles vignettes. Prix : 6 fr. Chez Urbain Canel, rue St-Germain-des-Prés.

Et à la librairie de l'Industrie, rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

Aux appels d'une voix à ce monde étrangère,
De la voix qui tira les soleils du néant,
Avec son faible bras et sa fronde légère,
Le berger se présente au combat du géant;
Et la muse frémit quand son hymne commence,
Car elle doit mêler dans ses chants glorieux
Les cris des réprouvés et les concerts des cieux.
Le poète et l'enfant de cette lutte immense
Tous deux sortent victorieux.

Nous savions que M. le comte de Rességuier était de la même ville que M. Soumet; ses vers nous apprennent qu'il parle la même langue, et qu'il doit entendre les mêmes applaudissemens.

Nous allons en donner une preuve de plus en mettant sous les yeux de nos lecteurs quelques passages d'une pièce charmante, ayant pour titre *la Fille de la Légion d'Honneur* :

Saint-Denis, où la mort sur des tombes royales
Grave les plus beaux noms de ses vastes annales,
Où l'on a vu long-temps de vieux moines prier,
Est l'asile aujourd'hui des filles du guerrier.
Une d'elles surtout, au printemps de son âge,
Conduite par sa mère, y fut charmante et sage.
. . . .
Sur les vieux parchemins, aux images gothiques,
Elle suivait le cours de nos longues chroniques,
Et passant des combats livrés sous nos grands rois,
Aux glorieux récits des modernes campagnes,
Sur la carte montrait à ses jeunes compagnes
Le village où son père avait gagné sa croix.
. . . .

Après avoir dépeint avec beaucoup de grâce les jeux, les travaux et les succès de la *jeune élève*, le

poète nous la montre sortant de Saint-Denis pour se marier :

Déjà devant ses pas le vieux cloître s'ouvrait ;
Le monde l'invitait à sa brillante fête,
Et pourtant vers le seuil elle tournait la tête,
Et, quoique libre, elle pleurait.

Une colombe essaie, au lever de l'aurore,
Pour son premier départ son aile faible encore ;
Mais, prête à se livrer aux souffles inconstans,
Sur le bord de son nid elle hésite long-temps.

La vérité seule peut avoir autant de charme ; *la Fille de la Légion-d'Honneur* doit exister ailleurs que dans l'imagination du poète, quelque brillante qu'elle soit, et c'est encore un *tableau* qu'il faut ranger au nombre des *portraits*. Sans doute qu'en lisant les vers qu'elle a si bien inspirés, la jeune femme qui fut la jeune élève a pleuré encore, au milieu des plaisirs troublés du monde, cette royale et paisible maison de Saint-Denis, dont nous ne pouvons plus oublier qu'elle fut l'amour et l'orgueil.

Parmi les élégies si distinguées qui remplissent ce volume, on distingue encore *le Bal ;* c'est une composition d'une fraîcheur, d'une originalité et d'une grâce parfaites, et qu'on peut regarder comme le type de la manière de M. de Rességuier, et comme le modèle d'un nouveau genre d'élégies. Un de nos jeunes poètes *les plus poètes*, M. le comte Alfred de Vigny, avait déjà publié sous le même titre une pièce de vers, pleine de mélancolie et d'émotions profondes, qui vivra toujours dans la mémoire des connaisseurs. Il était impossible de faire oublier *le Bal* de M. de Vigny ; M. de Rességuier

a pris l'excellent parti de ne le rappeler en rien : pensées, images, sentimens, formes de style, tout est différent.....excepté le talent et le succès qui se ressemblent beaucoup. Nous regrettons bien de ne pouvoir citer quelque chose du *Bal*, mais ce serait déparer une aussi jolie fête que de ne pas la montrer dans son ensemble. Nous allons dédommager nos lecteurs en mettant sous leurs yeux la belle comparaison qui termine la pièce intitulée *le Souvenir*.

Ainsi, quand Parthénope, aux heures du repos,
Voit briller et courir sur la mer azurée
La voile du pêcheur, sa nacelle dorée,
Avec ses verts festons, ses mobiles drapeaux,
L'œil suit le mât long-temps sur l'humide étendue;
Et, lorsqu'à l'horizon la nacelle est perdue,
On voit encor les fleurs qui retombent dans l'air,
Et le rayon brillant qui sillonne la mer.

Nous avons donné dans notre article sur les *Tableaux poétiques* une grande place aux citations. C'est toujours le meilleur moyen d'être équitable; c'est quelquefois (cette fois-ci par exemple) la plus sûre manière d'être agréable et intéressant. Les gens de l'art se seront aperçus tout de suite que M. le comte de Rességuier possède à un haut degré cette facture de vers à la fois savante et pittoresque, qui est le *cachet* de la nouvelle école; qu'il connaît le secret de ces tours imprévus, de ces mouvemens combinés, de ces images et de cette harmonie long-temps oubliées en France, et qui font de la poésie une musique qui pense, une peinture qui remue. Nous remarquons, pour l'en féliciter, que son vers, plein et sonore, est religieusement fidèle à la rime, cette esclave reine, cette suprême grâce de notre poésie, ce

générateur de notre mètre, comme l'appelle M. Victor Hugo dans sa magnifique préface de *Cromwell;* la rime, qu'ont amoureusement caressée tous les grands poètes du grand siècle; qui s'est vue négligée et dédaignée par la versification sèche et molle de l'âge suivant; qu'on retrouve aujourd'hui riche et brillante dans les chansons de *Béranger* comme dans les méditations de *Lamartine*, et qui vient d'être si poétiquement chantée par M. *Sainte-Beuve* dans des strophes d'une grâce, d'une vigueur et d'un caractère très-remarquables, insérées aux *Annales romantiques* de cette année.

Des hommes de beaucoup d'esprit d'ailleurs, mais un peu trop étrangers au mécanisme du vers français, ne voient dans la richesse des rimes qu'une chaîne, quand il faut y voir une parure. Des vers *à peu près* rimés sont comme des vers qui auraient *presque* la mesure, et par conséquent ne sont plus des vers. La mesure et les autres règles de la versification imposent des gênes et des sacrifices, aussi bien que la rime; mais, encore une fois, l'art a ses moules dont on ne peut le faire sortir, sous peine de le défigurer; c'est au talent à les remplir sans efforts visibles, et à s'arranger d'un *matériel* invariable, qui n'est rien à lui seul, mais sans lequel il n'y a plus d'art.

A propos de *matériel,* n'oublions pas de dire que l'édition des *Tableaux poétiques* a été soignée avec un luxe plein de goût, et que les deux vignettes qui la décorent sont dues au crayon si habile de M. le vicomte *de Sennones;* il y a beaucoup de vers aujourd'hui qui seraient écrasés sous une aussi belle toilette; ceux de M. de Rességuier s'en embellissent encore.

E. D.

URBIN FOSANO,

OU

LA JETTATURA,

HISTOIRE NAPOLITAINE, PAR A. DE CARADEUC *.



Il y a au fond de cet ouvrage une idée philosophique qui doit donner matière à de graves réflexions pour les politiques de certaine faction; l'auteur nous présente un jeune duc dont l'éducation a été faite dans un sens rétrograde, au sein de la solitude, par un de ces hommes du temps jadis, ennemis de toute espèce d'innovation. Cependant, dès son premier pas dans le monde, ce héros du roman suit l'impulsion de la nature qui l'élève au niveau du siècle; il discerne la vérité, bien qu'il soit entouré des brillans mensonges de la richesse et des honneurs; il comprend l'égalité native des hommes, quoiqu'il ait été bercé par le préjugé de la naissance; et son cœur bat pour l'indépendance de la patrie, quoique formé pour l'esclavage des cours. Cette idée mère est soutenue par une situation fort dramatique : ce jeune homme, comblé de tous les dons que le hasard puisse entasser sur une seule personne, est tout à coup arrêté

* 4 vol. in-12. Prix : 12 fr. A Paris, chez Lecointe et Durey, Pigoreau, Corbet ; chez tous les marchands de nouveautés ;

Et à la librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10.

à l'entrée de sa carrière par une honteuse superstition fort en crédit à Naples, et nommée *jettatura*. Ici les préjugés se combattent entre eux. Fixons notre pensée sur les événemens politiques qui résultent de cette lutte morale, et nous placerons ce roman, quel que soit du reste le mérite de l'exécution, au-dessus de cette foule d'ouvrages dont on inonde la librairie. Aujourd'hui c'est la tendance de tous les esprits droits que de chercher à donner une âme, un but d'utilité à toute chose, même aux écrits destinés à nous distraire; et il est facile de distinguer que la fable du roman que nous annonçons est un moyen de protéger des discussions politiques et philosophiques qui, selon le vœu de l'auteur, ne doivent plus être étrangères à aucune classe de la société.

Urbin Fosano arrive à Naples pour être présenté à la cour; il y vient remplir les fonctions de premier gentilhomme de la chambre; mais le pauvre jeune homme a une tache dans l'œil gauche, et ce petit, inconvénient change la face de sa destinée. Le monarque croit, avec la majeure partie de ses sujets, que ce signe visible de la *jettatura* est l'annonce des plus grands malheurs; aussi, pour éviter tout maléfice, il nomme une autre personne à la place que notre héros venait occuper. Cependant Urbin n'est pas abattu par sa disgrâce; il la regarde au contraire comme un heureux événement; il semble respirer plus librement, et, pour obéir à son père qui lui a fait une loi d'illustrer son nom, il se place à la tête des mécontens. Il devient chef de parti; il entreprend de rendre à la Campanie son antique indépendance. Le succès couronne ses efforts. Mais l'Autriche ne saurait souffrir que l'Italie fût libre; et quand le roi Ferdinand rentre dans ses états, à la suite d'une

armée étrangère, Urbin succombe, comme Masaniello, sous les coups de cette tourbe qu'il voulait placer au rang des nations.

Ce roman, comme on le voit, nous transporte à Naples, en 1820. Les différens personnages, par leur caractère, leurs discours et leurs actions, nous peignent la situation du pays, les besoins du peuple, l'influence du siècle, et les tristes effets d'un pouvoir absolu confié à des mains inhabiles. Quelques-uns de ces personnages sont bien tracés; il y a des chapitres plaisans et des scènes fortement conçues; en un mot, c'est un ouvrage qu'il faut lire, malgré des longueurs que l'auteur fera disparaître, comme on dit, dans une seconde édition.

Jean Pacot, ou Cinq ans d'un conscrit, vaudeville en cinq actes, par MM. Francis et Dartois, représenté sur le théâtre des Variétés, le 26 janvier 1828. Prix : 2 fr.

Les Inconvéniens de la Diligence, ou M. Bonaventure; six tableaux-vaudevilles dans le même cadre, par MM. Francis, Théaulon et Dartois, représentés sur le théâtre des Variétés. Deuxième édition, corrigée et conforme à la représentation. Prix : 1 fr. 50 c.

Paris, chez J.-N. Barba, éditeur, cour des Fontaines, n. 7, et au magasin de pièces de théâtre, Palais-Royal, rue St-Honoré, n. 210, près le Théâtre-Français.

Et à la librairie de l'Industrie, rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

LE MÉNÉTRIER,

OU

UNE INSURRECTION EN SUISSE,

Histoire de 1653, par Henri Zschokke, traduite de l'allemand, par A. Loëve-Veimars *.



Il ne faut pas trop se passionner pour la littérature allemande ; c'est celle qui court le plus après la vérité, et c'est peut-être la plus fausse de toutes. L'Allemand fait l'idée comme chez nous le rhéteur fait la phrase ; il estime l'invention par-dessus toutes choses, et tire son humble révérence à la raison. Il tient toujours son lecteur à distance ; il dédaigne de sympathiser avec lui. Son cerveau est pour lui l'univers ; le monde visible n'est pas digne de son attention ; il jouit de sa pensée ; il en est jaloux comme d'une belle maîtresse, et, de peur de la laisser paraître aux regards, il la couvre de mille voiles.

Toutefois quelques auteurs font exception à ce système. Henri Zschokke mérite surtout d'être étudié. « Zschokke, a dit l'illustre Boettiger, possède un avantage sur les auteurs les plus chéris de notre époque, il a lui-même, comme l'ont fait les grands écrivains et les

* 5 vol. in-12. Prix : 15 fr. Chez Urbain Canel.
Et à la Librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10.

hommes d'état de tous les temps, joué un rôle important et actif dans les débats politiques de son pays, dont il a sondé toutes les plaies et compris tous les besoins, et il unit à une connaissance profonde des événemens et des hommes, à une sagesse fruit de l'expérience, toute la vivacité d'imagination d'un poète et toute l'énergie d'un homme de bien; aussi toutes ses compositions, ses romans et ses tableaux historiques, comme ses poésies et ses contes, portent-ils le caractère de la vérité et le cachet de la vie. »

« Si ses tableaux, a dit la *Gazette littéraire de Jéna*, étaient copiés d'après ceux du grand inconnu écossais, on se les arracherait d'un bout de l'Europe à l'autre; toutefois ils sont déjà parvenus à la célébrité qu'ils méritent. On y trouve en effet tout ce qui distingue la plume de Walter Scott : le coloris, la vérité des descriptions, l'exactitude des lieux, une entente admirable de la manière historique qui convient au roman, c'est-à-dire libre et hardie, et plaçant les grands événemens au fond du tableau et comme hors du cadre. Il faut ajouter aussi que pour la peinture des sentimens et des secrets de l'âme, Zschokke s'est montré supérieur à son rival. Ses regards profonds et justes lui font apprécier en homme du monde les actions et les choses; il se montre surtout plus compatissant pour les faiblesses et les erreurs humaines, et surtout plus impartial que le romancier écossais. »

C'est ce brillant rival de sir Walter Scott que M. Loëve-Veimars a entrepris de faire connaître aux lecteurs français. Personne autant que lui n'était digne de se livrer à ce travail difficile. M. Loëve-Veimars est peut-être celui de nos littérateurs qui entend le mieux toutes

les finesses de la langue allemande; traducteur fidèle, écrivain correct, élégant, harmonieux et concis, il rend avec un rare bonheur toutes les beautés du texte. Le *Ménétrier* peut être proposé comme le modèle des traductions allemandes.

Les œuvres de Zschokke formeront un nombre de volumes à peu près égal à celui des romans de Vandervelde, publiés par M. Loëve-Veimars. Certes, si les livraisons à venir offrent le même intérêt que la première, les éloges de la *Gazette littéraire de Jéna* ne sont point exagérés.

AU HASARD,

Fragmens d'une histoire sans fin, manuscrit trouvé dans le coin d'une cheminée, et mis au jour par Ad. Bréant *.



Ce petit volume n'est pas moins original que son titre. Ses chapitres, intitulés *Récréations*, sont des espèces de méditations en prose semi-poétique où l'auteur laisse aller ses pensées au hasard sur toutes sortes de sujets, à la manière de Montaigne. Le style a de l'élégance et de la force, bien que parfois bizarre. Mais aujourd'hui c'est une qualité qui fait rechercher les livres. Nous indiquons comme très-curieuse la récréation dix-huitième, intitulée : *Ebauche d'un grand système du monde social*, avec cette épigraphe tirée du vicomte d'Arlincourt : *Le monde social est un géant tyrannique et trompeur, armé du code des préjugés et du livre des déceptions.*

Le volume est fort petit, les chapitres fort courts, les sujets très-variés : chaque lecteur y trouvera son lot.

* 1 vol. in-18, papier vélin ; prix : 3 fr. Paris, chez Dondey-Dupré et Ponthieu.

Et à la librairie de l'Industrie, rue-St-Marc-Feydeau, n. 10.

VOCABULAIRE D'UN DILETTANTE.



A M. l'Éditeur du MERCURE DE FRANCE.

MONSIEUR,

The man thas has no music in himself, etc., etc.

« L'HOMME qui n'a pas de musique dans son âme et n'est point ému par l'accord des sons harmonieux, est capable de trahison, de ruses perfides, de vol, etc. » Vous avez entendu cette déclamation en faveur de la musique dans la bouche de ces acteurs anglais qui osaient disputer aux chanteurs italiens le privilége d'a tirer la foule au théâtre Favart. Ils nous devaient bien pour le moins cette réparation publique à nous autres dilettanti qui n'avons pu entendre sans frémir l'écho, jadis charmé des accens de Mainvielle, Catalani, Pasta, répéter les sifflemens de la Melpomène britannique. Enfin Mlle Sontag est venue nous venger complétement. On ne dit plus : Avez-vous vu miss Smithson (nom qui justifierait seul le mot de sifflement que j'ai écrit trois lignes plus haut)? mais bien : Avez-vons entendu Mlle Sontag et la Pisaroni? Je me suis aperçu cependant qu'un reste de défiance règne encore parmi les habitués de Favart. Les *bravi* ne sont plus aussi francs, aussi spontanés qu'autrefois; on regarde d'un œil soupçonneux son voisin pour s'assurer, avant d'applaudir, si ce n'est pas quelque transfuge anglais qui s'apprête à

sourire ironiquement de votre enthousiasme. Moi-même, Italien de cœur, sinon de nation, j'ai failli être pris pour un profane ou un *orecchiante*, terme dont l'étymologie est dans le mot *orecchio* (oreille), et que les *virtuosi de la musica* appliquent à celui dont l'oreille barbare, ou anglaise si vous voulez, ne saurait être sensible qu'à la musique vulgaire. J'ai donc senti la nécessité de me remettre à l'étude de l'italien, et d'apprendre surtout ces expressions techniques ou consacrées, qu'on ne trouve pas toujours dans les dictionnaires, mais que ne saurait ignorer celui qui a visité l'Italie en dilettante. Je me suis formé un petit vocabulaire que j'ai communiqué obligeamment à mes amis; ceux-ci l'ont communiqué aux leurs; on me dit même qu'un journal anglais s'en est emparé, car il y a des dilettanti sur les bords de la Tamise. S'il n'est pas trop tard pour en faire part à vos abonnés, je vous l'abandonne bien volontiers, M. l'éditeur, et souhaite qu'il leur soit utile.

Pezzo che ferma. Cette phrase sert à désigner le morceau saillant d'un opéra. En Italie, un opéra n'est pas considéré comme un *tout* dramatique, action, poëme et musique. Si le second acte est préféré, rien n'est plus commun que de commencer le spectacle par le second et de le finir par le premier. Par ce moyen les spectateurs peuvent s'en aller chez eux après avoir entendu ce qu'il y a de mieux dans l'opéra pour revenir voir le ballet qui se donne entre deux actes. Quand il n'y aurait qu'un seul passage goûté dans un opéra, cela ne l'empêche pas toujours de rester à la scène en Italie. Pendant la représentation, les spectateurs vont se promener dans les corridors, causent entre eux à haute voix, et rendent visite à leurs connaissances dans les loges, où l'on

joue fréquemment aux cartes, où l'on soupe même. Enfin vient le *pezzo che ferma* : toutes les têtes se montrent en dehors des loges. Le morceau est écouté attentivement, applaudi avec enthousiasme, et quand il est fini, la plupart des spectateurs quittent la salle. Quelquefois un opéra contient deux, rarement trois morceaux de ce genre. Pour donner une idée de ce qu'on entend par ces *pezzi che fermano*, on cite dans l'opéra bien connu de *don Giovani*, le duo *La ci darem*; le terzetto dans le finale du premier acte, *Protegga, il giusto cielo*; le duo *O statua gentilissima*, et la scène de l'apparition, à la fin du second acte. Pendant les dernières années de la république de Venise, on jouait des opéras dans plusieurs théâtres le même soir. Les personnes du grand monde allaient continuellement dans leurs gondoles d'un théâtre à l'autre pour entendre le *pezzo che ferma* de chaque opéra.

Impressario : le directeur du théâtre. *Impressa del teatro* : la direction.

Suggeritore : le souffleur.

Scrittura : l'engagement, ou contrat passé entre *l'impressario* et les compositeurs, les chanteurs, etc.

Comica : ce mot est employé dans le sens d'action; *il tenore canta bien, ma non ha comica*; le tenor chante bien, mais il n'a pas d'action.

Recita : représentation. La première *recita* détermine habituellement le sort d'un opéra; c'est-à-dire le public décide si la musique est de nature à plaire aux oreilles italiennes. Il est toujours agréable d'assister à une *prima recita* en Italie, car c'est la seule occasion où un opéra puisse être entendu en silence et complétement. Dans les représentations subséquentes, il arrive

presque toujours qu'on en mutile ou retranche plusieurs passages.

Estero : imagination ou invention musicale. *Questo maestro ha molto estero*, ou bien *questo maestro non ha estero*; ce *maestro* a beaucoup d'imagination, ou bien il n'a pas d'imagination. Un compositeur dit fréquemment, *oggi non posso far niente, non ho estero*. Aujourd'hui je ne puis rien faire; je n'ai pas d'idées.

Tarantella : lieux communs en musique, air vulgaire.

Maestro consumato : compositeur habile qui a produit plusieurs bons opéras. Outre son talent réel, un compositeur doit aussi avoir un certain nombre d'années avant d'obtenir en Italie le titre honorable de *maestro consumato*. Le cygne de Pezaro a obtenu de bonne heure titre.

Brodo longo (bouillon *allongé* avec de l'eau). Terme de mépris appliqué à une musique insipide.

Musica robusta : les Italiens appellent souvent ainsi la musique allemande, parce qu'elle est remarquable par son harmonie riche et vigoureuse.

Incontrare. Dans la langue musicale d'Italie ce mot signifie obtenir du succès. Par exemple : L'opéra *ha avuto gran incontro*; l'opéra a eu un grand succès.

La strella : c'est l'allégro, la conclusion vive d'un long morceau de musique, le finale d'une introduction; un quartetto ou un quintetto s'appelle aussi *la strella*.

L'autunnino. Les théâtres d'Italie ne sont ouverts que pendant certaines saisons ou, pour nous servir du terme italien, *stagioni*. Après l'expiration de ces *stagioni*, une nouvelle troupe de chanteurs est engagée habituellement. Le *stagione teatrale dell'autunno* finit avec le mois de

novembre, mais s'il se prolonge jusqu'à Noël, on l'appelle l'*autunnino.*

Far il carnavale, far la primavera : faire le carnaval, faire le printemps ; ce sont des phrases qui expriment un engagement dans la bouche des chanteurs italiens ; par exemple : *farò il carnavale à Parma* ; je suis engagé ce carnaval à Parme.

Far furore, l'opera fece furore : l'opéra qui a fait fureur est celui qui est reçu avec acclamations.

Far fiasco : échouer ; cette expression ne s'applique pas exclusivement à l'opéra, mais signifie que l'opéra a été un peu sifflé, ou quelquefois seulement qu'il a été froidement accueilli.

Far un fiascone, exprime une chute plus sévère et complète : *esser fiaschato* signifie encore être sifflé : c'est dans ce sens que les Anglais disent d'une pièce qu'*elle est damnée*, *to be damn'd.*

Fara quel che potra. En Italie, lorsqu'un chanteur est indisposé, une petite affiche est fixée à l'entrée du théâtre, avec cette inscription : *Per indisposizione*, ou *per abassamento di voce della signora* *****, *fara quel che potra.* Par indisposition, ou par affaiblissement de sa voix, la signora une telle fera ce qu'elle pourra.

Buffo. Les comiques de l'opéra italien sont divisés en deux classes : le *buffo comico*, ou *caricato*, est, à proprement parler, un acteur comique, sans être nécessairement un chanteur distingué ; le *buffo cantante* seul doit être un bon chanteur. *Due buffi a vicenda, a perfetta vicenda ;* deux bouffons qui ont le même caractère, qui ne diffèrent en rien l'un de l'autre. Suivant les théâtres et les engagemens particuliers, on se sert

des termes : *Buffo caricato assoluto; buffo a parte iguale; buffo con la scelta della parte*, etc.

Musica di piazza, ou, en style familier, *'una piazzata*, se dit de cette musique bruyante et vulgaire que les musiciens ambulans font entendre dans les rues des villes d'Italie. *La musica di questa opera e una piazzata*, la musique de cet opéra est de la pauvre musique, etc.

Miserere, mortorio, piangistero. Termes de dérision, pour définir une musique dramatique d'un caractère dolent et triste. Le *Don Giovani* de Mozart est aujourd'hui un opéra favori en Italie ; mais à sa première représentation à Milan, les critiques prononcèrent que c'était un *continuo miserere*, un *continuo mortorio*, un *continuo piangistero*: c'est ainsi que fut accueillie sous Louis XIV l'*Athalie* de ce pauvre Jean Racine, gentilhomme du roi, et certain jour aussi le *Barbiere* de Rossini à l'Opéra *italien* de Paris.

Musichetta. Petite musique, peu forte mais agréable.

Articoli di teatro. Articles de critique dramatique dans les journaux; ce que nous appelons des feuilletons à Paris. Les *articoli di teatro* (ceux d'Italie, car honneur à M. XXX et à M. C. du *Journal des Débats*; l'un tout Rossini, l'autre tout Grétry), les *articoli* sont écrits généralement par des ignorans, dont les opinions, bonnes ou mauvaises, ne sont pas raisonnées et toujours superficielles; d'où vient que les vrais dilettanti ne les consultent que pour savoir si la pièce a réussi ou non, si tel chanteur a été sifflé ou applaudi, etc.

Aria. Les Italiens appliquent ce terme non seulement aux airs d'opéra, mais encore à ces compositions musi-

cales introduites dans le ballet pour accompagner la pantomime; par exemple : *Il ballo presente ha alcune bellissime arie.* Ce ballet qu'on joue a quelques airs très-jolis.

Balabile, les danses du ballet.

Il compositore del ballo n'est point le compositeur de la musique, mais le compositeur du ballet, le chorégraphe.

Abbonamento, *gli abbonati*. Abonnement, les souscripteurs, les abonnés. L'opéra des villes d'Italie est entretenu par des souscriptions. Les *abbonati* sont très-exacts aux premières représentations : on leur tient compte des relâches par indisposition avec une scrupuleuse exactitude.

Supplemento, doublure : chaque chanteur a sa doublure, et quelquefois chaque danseur.

Andar a terra : tomber : se dit d'un opéra.

Maestro di cartello. Compositeur en renom.

Musico. Un soprano mâle : pour désigner un musicien on dit : *professore*, *dilettante*, *virtuoso di musica*.

Ira di Dio. Expression de mépris adressée à un mauvais opéra ou à un mauvais chanteur.

Voce bianca. Terme commun pour exprimer une *voix de soprano*.

Broccolo. Nom ridicule donné par les Italiens au mari d'une *prima donna* : *il signor Broccolo*, monsieur Tête-de-Chou.

Arie di baule. Airs de malle ou de valise ; se dit de ces airs favoris que les chanteurs portent toujours avec eux dans leurs *malles* ou *porte-manteaux* : chaque chanteur et chaque cantatrice ont leurs *arie di baule*. *Il signor Pucita* est renommé pour ses airs de malle.

Musica filosofica. La musique savante est appelée en Italie *musique philosophique* : c'est quelquefois un éloge. Avec quel transport les Milanais s'écriaient à la *prima recita* de la *Clemenza di Tito* : *Che filosofia !* C'est ici que ce fameux mathématicien qui, ne comprenant pas *Andromaque*, s'écria : Qu'est-ce que cela prouve ? pourrait demander sérieusement quelle philosophie il y a dans un opera !

Ballo (le ballet) est dansé entre deux actes; et la *Balleta* (petit ballet), quand il faut terminer le spectacle.

Cartellone et *cartello.* Le *cartellone*, *grande affiche*, annonce tous les opéras qui seront joués dans un *stagione*, les noms des chanteurs, cantatrices, danseurs, musiciens de l'orchestre etc. Le *cartello* n'est que l'affiche de la soirée.

Libretto : C'est d'abord le texte que le compositeur adapte à sa musique; les paroles de l'opéra, le *poëme.* On appelle aussi *libretto* un livre qui, comme le *cartellone,* donne tout le personnel de l'Opéra, depuis l'*impressario* jusqu'au *suggeritore.*

Ici s'arrête pour cette fois notre vocabulaire ; peut-être le lecteur le trouvera-t-il trop long; quant à nous, nous ne saurions que chercher à en apprendre davantage pour figurer dignement à l'orchestre de Favart pendant tout un *stagione* : car avec ce petit dictionnaire-là, nous ne pourrions prétendre à passer pour un *dilettante* sans nous exposer peut-être à la mésaventure de cet Anglais qui, en arrivant à Gênes, s'avisa de persuader à son *cicerone* qu'il entendait parfaitement l'italien ; il avait remarqué la terminaison du superlatif dans la langue du pays, et répondait à tous les adjectifs de son in-

terlocuteur par ce degré de comparaison. « *Bella chiesa* (belle église)*!* disait le Génois.—*Bellissima!* répondait l'Anglais. — *Alto campanile* (clocher élevé)*!* — *Altissimo!* — *Larga porta* (large porte)*!* — *Largissima!* » Enfin le Génois, impatienté, lui dit avec le sang-froid ironique qui contraste si bien avec la physionomie vive de l'Italien : « *Sapete, signor Inglese, che siete un coglione?* — *Coglionissimo!* répond hardiment *Giovanni Bulli* (John Bull). »

Un Virtuoso di musichetta.

Art de fabriquer toutes sortes d'ouvrages en papier pour l'instruction et l'amusement des jeunes gens des deux sexes, avec 22 planches gravées. 1 vol. in-18. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. par la poste.
A Paris chez Audot, rue des Maçons-Sorbonne, n. 11.

Cet art ingénieux a pour but de faire connaître aux enfans et de rendre faciles les applications les plus ordinaires de la géométrie, remède salutaire contre la paresse et les jeux frivoles ; il leur donnera de la dextérité dans les doigts et de la justesse dans le coup d'œil, il inspirera le goût du dessin et des arts agréables.

Examen des Lois électorales, par M. Duchesne, avocat à Grenoble. Brochure in-8°. Prix : 3 fr. 50 cent. Chez Dondey-Dupré, rue Richelieu, n. 47 bis.

Cet ouvrage traite avec pertinence des modifications, changemens et additions que nécessite notre code électoral. On y indique aussi l'application à en faire à l'organisation des conseils municipaux, d'arrondissement et de département.

ESQUISSES

DE

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE,

DEPUIS LA RÉVOLUTION.



N° II.

Une journée chez Mme Récamier, à Clichy-la-Garenne.

Continuation. — M. Récamier. — L'astronome Lalande.—M. Degérando. — Camille-Jordan. — M. Yzard. — Le Sauvage de l'Aveyron. — Cobentzel. — Prince Dolgorouki. — M. Ouvrard. — Comte Markoff. — Mmes de Stael, Viotti. — Un Ambassadeur en Crispin.—Marquis Luchesini.—Proverbes, charades, etc., etc.

Le souvenir, présent céleste,
Ombre des biens que l'on n'a plus,
Est encore un plaisir qui reste
Après tous ceux qu'on a perdus.

Notre promenade au bois de Boulogne fut courte; mais quelques instans suffirent pour nous faire connaître dans lady Georgiana une femme qui aux grâces et à la beauté joignait un esprit plein de charmes et une véritable instruction. L'heure du dîner était si peu éloignée, que nous priâmes la duchesse de nous ramener sans retard à Clichy. En nous quittant elle nous invita

à un bal qu'elle devait donner le lundi de l'autre semaine à l'hôtel de Richelieu où elle avait ses appartemens. Dans une semblable invitation le complaisant danseur Espinchal ne pouvait être oublié. La duchesse pria Mme Récamier de l'amener : elle le promit.

Au moment où nous entrions au château, cinq heures sonnaient; c'était l'heure où le dîner était toujours sur la table, car M. Récamier aimait la ponctualité autant pour lui-même que pour les amis qu'il avait coutume d'inviter de Paris. Nous le trouvâmes entouré, entre autres convives, de M. de Lalande, l'astronome, et de MM. Degérando et Camille Jordan : M. Degérando est connu par ses écrits sur la philosophie; dans ses relations de société c'est un philanthrope, et par ce mot, auquel on a donné tant de sens divers depuis qu'il existe, je veux dire un philosophe aimable : Camille Jordan, homme de bien dans sa vie politique, éloge rare de nos jours, portait dans les salons cette alliance de douceur et de verve généreuse qui caractérisait son beau talent. On se sentait meilleur quand on se livrait à l'admiration qu'il inspirait : c'était à Camille Jordan qu'allait bien surtout cette définition un peu métaphysique d'un homme vertueux, quand on dit de lui qu'il a « une belle âme ». M. Récamier était activement occupé à faire les honneurs de son Paris en miniature à chacun des nouveaux venus; il me parut être un peu piqué de notre absence. M. Récamier, dans ses désirs personnels et son intérieur, était aussi simple que sa maison était magnifique en décorations de luxe. Ses richesses étaient comme les parfums qui flattent le moins l'odorat de ceux à qui on les prodigue le plus.

Se consacrant tout entier aux importantes affaires qui

augmentaient chaque jour son crédit, M. Récamier confiait à sa femme charmante (qui, par son âge, aurait pu être prise pour sa fille) le soin de recevoir les personnes qui lui étaient adressées et recommandées de tous les coins du globe. Simple, bon et bienfaisant sans ostentation, M. Récamier, qui devait sa fortune à son activité et à ses connaissances des affaires de banque, encourageait tous les actes de charité et de générosité qui marquaient tous les jours de la vie de sa femme; charmé de la manière dont elle brillait dans la sphère d'opulence où il l'avait placée, c'était une jouissance pour lui de la voir aussi prévenante et attentive pour la dernière paysanne d'un pauvre village, que pour le ministre plénipotentiaire d'un des maîtres du monde. Son heureuse étoile semblait avoir destiné Mme Récamier à plaire, et si le bonheur consiste à être aimée, quelle femme peut se vanter d'avoir été plus heureuse qu'elle?

On attendait encore ce jour-là un hôte remarquable, le fameux sauvage de l'Aveyron. Il arriva enfin, accompagné de M. Yzard, qui était à la fois son précepteur, son médecin et son bienfaiteur.

Ce sauvage, dont l'origine est inconnue, fut trouvé dans la forêt de l'Aveyron, où il avait sans doute, pendant plusieurs années, vécu de fruits, de végétaux, et des animaux qu'il pouvait attraper à la course, ou en leur lançant un bâton, qu'il maniait avec une dextérité surprenante. Les bûcherons le prirent dans des filets dont ils l'enveloppèrent. Bientôt après sa capture, il fut conduit à Paris, et le gouvernement le confia aux soins du docteur Yzard. Ce médecin se donna toutes les peines imaginables pour le rendre à la société, et conçut pour

lui une affection égale à celle d'un père pour son enfant. Néanmoins, toutes les peines qu'on prit ne purent dompter ses habitudes sauvages; et soit défaut d'attention de sa part, soit vice de conformation dans ses organes, il ne put jamais apprendre à faire d'autre usage de sa voix que d'articuler quelques inflexions gutturales, en imitation des cris de différens animaux. Mme Récamier le fit asseoir à son côté, supposant peut-être, par un instinct de petite vanité féminine, que la même beauté qui captivait les hommes civilisés, recevrait un semblable hommage de cet enfant de la nature qui paraissait n'avoir guère plus de quinze ans. C'était une scène qui pouvait rappeler un moment l'Ingénu à côté de la jolie Mlle de St.-Yves; mais moins galant qu'on ne l'était en Huronie du temps de Voltaire, et trop occupé de l'abondance variée des mets, qu'il dévorait avec une avidité effrayante dès qu'on avait rempli son assiette, le jeune sauvage s'inquiétait peu des beaux yeux dont il excitait lui-même l'attention. Quand le dessert fut servi et qu'il eut adroitement mis dans ses poches toutes les friandises qu'il put escamoter, il s'échappa tranquillement de table. Personne ne s'aperçut que le jeune sauvage était sorti de la salle à manger, pendant qu'on écoutait une chaude discussion qui s'était élevée entre La Harpe et l'astronome Lalande, au sujet des opinions athées de celui-ci et du singulier goût qui lui faisait manger des araignées. Tout à coup un bruit partant du jardin fit supposer à M. Yzard que son élève seul en était cause. Il se leva pour aller vérifier ses soupçons : entraînés par la curiosité, nous le suivîmes tous à la recherche du fugitif, que nous aperçûmes bientôt courant sur la pelouse avec la vitesse

d'un lièvre. Pour donner plus de liberté à ses mouvemens, il s'était dépouillé de ses habits jusqu'à la chemise. En atteignant la grande allée du parc, plantée de très-grands marroniers, il déchira son dernier vêtement en deux comme si c'eût été un simple tissu de gaze; puis grimpant sur l'arbre le plus voisin avec la légèreté d'un écureuil, il s'assit au milieu des branches. Les dames qui nous avaient suivis arrivèrent au pied de l'arbre juste à temps pour y voir ainsi perché cet oiseau d'un plumage étrange, car son corps était horriblement velu, et tout son individu très-peu agréable. Nous pûmes donc attribuer au dégoût, autant qu'au *décorum*, la marche rétrograde des belles spectatrices et le cri d'effroi qu'elles poussèrent en voyant leur sauvage *protégé* dans l'état de nature.

Lorsque les dames se furent éloignées, nous nous mîmes à l'ouvrage pour rattraper l'enfant des bois, et M. Yzard employa tous les moyens qui lui étaient familiers pour le rappeler, mais ce fut sans effet; le sauvage, insensible aux prières de son précepteur, ou redoutant le châtiment qu'il supposait avoir mérité par son escapade, sauta de branche en branche, et d'arbre en arbre, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus devant lui ni arbres ni branche, quand il fut parvenu au *nec plus ultrà* de l'allée. Le jardinier alors s'avisa de lui montrer un panier plein de pêches, et la nature cédant à cet argument, le fugitif descendit de l'arbre et se laissa prendre. Nous lui fîmes comme nous pûmes un *vêtement indispensable* avec un jupon de la nièce du jardinier. L'ayant ainsi affublé de notre mieux, nous l'emballâmes dans la voiture qui l'avait amené, et il repartit, laissant les convives de Clichy-la-Garenne tirer une grande et

utile comparaison entre la perfection de la vie civilisée et l'affligeant tableau de la nature sauvage, dont cette scène nous avait fourni un contraste si frappant. M. de la Harpe surtout s'échauffa d'un beau zèle : « Je voudrais bien voir ici, s'écriait-il, J.-J. Rousseau avec ses déclamations contre l'état social ! » et dans ce défi adressé aux mânes de l'éloquent sophiste de Genève, la colère du classique rétheur semblait tout à la fois, par une contradiction bien explicable, l'expression de l'élève de Voltaire et celle du philosophe converti, jaloux de combattre à outrance le moindre fantôme de philosophie ou d'irréligion. A défaut de Jean-Jacques, La Harpe recommença sa discussion interrompue avec l'astronome athée : ils étaient tous les deux en verve. Il serait trop long de rapporter leur dispute. Tout défenseur qu'il était de la civilisation dont il faisait honneur jadis à la philosophie, aujourd'hui au christianisme, La Harpe croyait de son devoir de chrétien de déclamer quelquefois aussi contre le luxe, sans se montrer pour cela, dans la pratique, l'ennemi des jouissances qu'il procure. Je me souviens qu'un soir, au dessert, La Harpe, après une sortie éclatante contre les superfluités mondaines, s'était tout à coup éclipsé. Mme Récamier prit la peine de le chercher elle-même, et le trouva dans sa chambre dévotement agenouillé : « Allons, M. La Harpe, lui dit-elle, revenez donc ; on croira que vous nous boudez ». La Harpe ne se pressait pas : « Venez donc, répéta Mme Récamier, nous allons prendre le *café*.—Le *café*, dit La Harpe en se relevant, ah ! c'est du *Moka*, n'est-ce pas madame ? Et redescendu avec nous, il dégusta en connaisseur cette liqueur odorante qui avait réchauffé souvent le génie de son maître Voltaire.

L'astronome Lalande avait bien aussi ses petits ridicules et ses manies. Je citais tout à l'heure son goût pour les araignées, il s'en vantait comme d'une vertu philosophique. L'origine de ce goût était son affection pour Mme Lepaute, que dans des vers dignes d'un mathématicien il avait appelée un jour

La *tangente* des cœurs et le *sinus* des grâces.

Voulant mettre cette dame comme lui-même au-dessus des préjugés, et la guérir de la terreur que lui inspiraient les araignées, les chenilles, etc., il l'avait habituée peu à peu à voir, à toucher et enfin à avaler, à son exemple, ces insectes, objets de ses préventions.

Cependant, sur les sept heures, plusieurs voitures se succédèrent dans les avenues du château, nous amenant les visiteurs de la soirée. Dans le nombre étaient l'ambassadeur russe avec ses secrétaires, les comtes de Cobentzel, dont l'un était l'ambassadeur d'Autriche, et Sigismond de*******, qui étant depuis long-temps lié avec Mme Récamier, lui présenta le jeune prince Dolgorouki, avec lequel il arrivait de Saint-Pétersbourg. On servit des fruits et des glaces aux nouveaux venus pendant qu'on les régalait du récit de la chasse du jeune sauvage, qui amusa beaucoup les diplomates, et fit rougir un peu les jolies chasseresses. Bientôt cependant la conversation avait pris une tournure plus sérieuse, en partie politique et en partie savante, lorsque Mme Récamier proposa de faire une promenade dans le village, où nous nous empressâmes tous de l'accompagner. Après quelques détours, les accords d'un fifre, d'un violon et d'un tambourin nous firent porter nos pas du côté de la rivière.

Il y avait une noce à la guinguette de Clichy, et les nouveaux mariés, avec leurs amis, dansaient sous un petit pavillon. Mme Récamier et les jeunes dames de la société nous persuadèrent de nous mêler à cette fête champêtre. Le marié et la mariée, flattés de l'honneur de notre visite, nous reçurent avec toutes les marques d'égards, et ce contraste piquant, produit dans le tableau par notre arrivée, peut aisément se concevoir. Telle est la toute puissance de la beauté : de graves diplomates et de lourds financiers cherchèrent à rivaliser d'agilité avec les joyeux villageois, et les nobles habitans du Nord se hasardèrent pour la première fois à s'égarer dans les méandres d'une contredanse française, en présence de la femme la plus gracieuse et la plus accomplie du monde; un ton général de gaîté augmentait encore l'intérêt d'une scène digne à la fois des pinceaux de Téniers et de l'Albane.

Un brillant carick s'arrêta à la porte de la guinguette, et un élégant jeune homme en descendit. C'était Ouvrard, dont la vaste fortune surpassait tous les calculs de richesse dont on avait jamais entendu parler. Ouvrard, à cette époque, était âgé tout au plus de trente ans, et ce jeune homme, qui ne comptait que par millions, avait la tête et les traits d'un Antinoüs. Ces recommandations étaient plus que suffisantes pour lui assurer partout une réception favorable. Aussi, sans lui donner le temps de nous expliquer comment il arrivait à la *guinguette* et non au *château*, nous le recrutâmes pour la danse, et la petite mariée lui fut assignée pour partenaire. Certes, l'héroïne de la fête, lorsque le matin elle avait donné sa main à un pêcheur de Clichy, ne songeait guère que dans la danse de la soirée cette

même main serait pressée alternativement par un millionnaire et un ambassadeur. Pendant la danse, un des bracelets de Mme Récamier se détacha et fut relevé par le prince Dolgorouki; il portait la devise suivante, en lettres d'or sur un fond noir :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment.

Lorsque le prince agrafa de nouveau ce bijou sur le bras de la belle châtelaine : « Voilà, lui dit-il, une devise bien grave pour une jolie femme.—Celle-ci explique l'autre, répondit Mme Récamier en lui montrant le second bracelet sur lequel étaient ces mots :

Chagrin d'amour dure toute la vie.

Ne suis-je pas prudente, ajouta-t-elle, de porter ainsi sur moi un conseiller qui m'apprend à éviter la source d'une telle infortune? Ne devrais-je pas tirer de ces devises une règle de conduite, quand bien même un lien sacré ne m'en imposerait pas le devoir? » — Je n'en entendis pas davantage.

La nuit approchait, le bal champêtre cessa. Mme Récamier prit le bras du comte de Markoff. Nous retournâmes au château; nous y trouvâmes une nombreuse réunion, et entre autres Mme de Staël, Mme Viotti, le général Marmont et sa femme, le marquis et la marquise de Luchesini. Le marquis de Luchesini était un homme de talent et un diplomate qui jouissait de toute la confiance de son souverain, le roi de Prusse. Il avait été précédé d'une grande réputation à Paris. Des plaisirs qui se succédaient si rapidement semblaient n'admettre aucun intervalle de réflexion. Après les premières cérémonies d'usage, on proposa de finir la soirée en jouant des *proverbes*. C'était placer une

partie de la société sous son jour le plus avantageux. Mme de Staël allait pouvoir déployer ce talent d'improvisation qui rendait sa conversation si attrayante, Mme Viotti trouverait l'occasion de prouver qu'elle méritait le titre de dixième Muse que La Harpe lui avait donné, et le comte de Cobentzel, estimé un des meilleurs acteurs du théâtre de l'Ermitage à la cour de l'impératrice Catherine, nous ferait juger par nous-mêmes de ce talent déclaré inimitable par Ségur et tous les Russes de notre connaissance. Nous commençâmes par quelques scènes dramatiques. La première fut Agar au désert; Mme de Staël joua le rôle d'Agar, son fils * celui d'Ismael, et Mme Récamier représentait l'ange.

Il serait difficile de décrire l'effet produit par madame de Staël dans ce rôle éminemment dramatique, et cependant je voudrais au moins indiquer la manière pathétique dont elle rendit les émotions de douleur et de désespoir suggérées par la situation d'Agar au désert. Quoique jouée dans un salon, l'illusion dramatique de cette scène fut parfaite. Avec ses longs cheveux épars, Mme de Staël s'était complétement identifiée au personnage, comme Mme Récamier, avec sa modeste et céleste beauté, était la personnification du Messager du Ciel. Pour elle semblaient avoir été faits ces deux vers d'un poète anglais.

Oh woman! lovely woman!
Angels are painted fair to look like you.

« O femme! femme charmante! pour peindre les anges beaux, on les fait semblables à toi! »

* Ce jeune homme fut tué à Stockholm, dans un duel, à l'âge de 20 ans.

Dans l'expression de l'amour maternel d'Agar, Mme de Staël montra toute cette exaltation d'enthousiasme et d'énergie qu'elle retrouva par la suite dans ses écrits chaque fois qu'elle faisait allusion à son père. Inspirée par l'admiration du cercle qui l'entourait, jamais peut-être elle ne fut plus complétement elle-même ; chaque regard était une émanation du génie : il fallait l'avoir vue pour concevoir comment un talent tel que celui de madame de Staël peut, même sans le secours de la beauté, rendre celle qui le possède l'objet de la plus violente passion que puisse faire naître une femme *.

Cette scène étant finie, les proverbes commencèrent ; mais dans l'intervalle Mme Viotti nous chanta sa dernière romance alors en vogue à Paris, et connue sous le titre de l'*Émigration du plaisir*.

Dans les proverbes, les différens auteurs présens rivalisèrent de talent et d'esprit. M. Cobentzel justifia aussi tous les éloges qu'on lui avait prodigués d'avance. Mais on remarqua qu'il excellait surtout dans la comédie bouffonne, au grand scandale de ses collégues en diplomatie, qui ne lui pardonnèrent pas volontiers d'avoir changé son habit brodé contre un manteau de Crispin.

Après les proverbes, nous nous divertîmes avec des charades en action, dans lesquelles toute la société prit part. Nous nous déguisâmes aussi bien que nous pûmes, et nous nous acquittâmes de nos rôles les uns bien, les autres mal. Les plus gauches étaient les plus amusans. Enfin onze heures sonnèrent et le souper fut annoncé. Le souper est toujours et partout l'acte le plus agréable

* On trouve dans les œuvres complètes de Mme de Stael une pièce lyrique intitulée *Agar*, qui pourrait bien être celle que jouent ici les hôtes de Clichy-la-Garenne. (*Note du Rédacteur.*)

de la comédie du jour. Le marquis de Luchesini nous dit à ce sujet que le déjeuner était pour l'amitié, le dîner pour l'étiquette, le goûter pour les enfans, le souper pour l'amour et les confidences. « En effet, dit M. de Narbonne, alors on commence à songer au moelleux coussin d'un bon fauteuil; le bruit du jour est apaisé, les bougies répandent une clarté plus douce, et les dames deviennent moins réservées au moment où leur règne approche. » Cette conversation amena mainte saillie, et le temps glissa si rapidement que nous ne pouvions croire qu'il fût si tard quand vint minuit. Il en est de la vie comme de la richesse; nous en sommes prodigues quand nous l'avons en abondance devant nous, et nous ne nous y attachons que lorsqu'elle tire à sa fin.

Enfin nous partîmes, mais avant de nous séparer, M. Ouvrard invita Mme Récamier et le reste de la société à une partie de chasse pour l'autre semaine dans son beau domaine de Raincy, qu'il avait acheté récemment et où, dit-on, il vivait avec la même magnificence que déployait autrefois le duc d'Orléans. Mme Récamier et ses amis acceptèrent cette invitation; ainsi ce fut avec la promesse d'un plaisir nouveau et prochain que finit le jour délicieux qui, comme tous ceux que nous passions à cette époque aux mêmes lieux, semblait une fête en l'honneur d'une femme qui, par son caractère, ses vertus et sa beauté, méritait bien l'admiration dont elle recevait le tribut continuel.

(*La partie de chasse chez Ouvrard sera le sujet d'un prochain article.*)

LETTRES

SUR

LES THÉATRES LYRIQUES.



L'Académie. — Les grands Prix. — Le *Camp du Drap d'or*. — Les Comités. — Les Genres secondaires. — Les Gens du monde. — L'Opéra-Comique.

« Hérold est le seul grand prix qui ait fait quelque chose », disent nos vieux musiciens. Le fait est vrai: cherchons-en la cause.

Nous avons le bonheur de posséder à Paris une Académie de musique. Elle s'assemble régulièrement tous les samedis, dans un vaste local, dont la porte donne dans la salle de la bibliothèque de l'Institut, et va battre une caisse d'acajou qui renferme une immense pendule du sieur Lepaute, horloger du Roi. A trois heures précises, l'Académie de musique entre en séance, disserte fort savamment, fort clairement, fort longuement, et sort à quatre heures moins vingt-cinq minutes. Elle se compose de six membres, dont le premier ne peut jamais assister aux séances publiques, parce qu'il était sourd long-temps avant le serment du jeu de paume, et il est devenu podagre quelques mois après la restauration; le second habite la campagne huit mois de l'année; chacun des quatre autres a ses affaires. Quand la

musique a pris une délibération, on la soumet à l'architecture, à la peinture, à la gravure, qui votent par assis et levé, comme à la chambre de l'an dernier.

L'Académie n'a pas été instituée pour les hommes de génie, car si ç'avait été une condition de rigueur, Louis XIV se serait bien gardé de la doter de quarante fauteuils : c'est tout simplement l'hôtel des invalides des beaux-arts. Ses membres figurent annuellement pour 1500 livres au budget, étouffent en passant deux ou trois cents talens, meurent, et reçoivent les honneurs militaires au Père-Lachaise, parce que l'habit brodé de l'Institut ne se conçoit pas sans le ruban rouge. Or, les fonctions de l'Académie étant de disserter et d'examiner les productions des jeunes artistes, il faut bien que l'Académie s'attache à quelque chose. Comme le génie n'est guère visible à la loupe, on a posé en principe que le talent c'était l'absence de tel et tel défauts. Cette théorie n'est pas plus absurde qu'une autre. Pour n'être pas appelé à juger de l'imagination, on l'a mise hors de cause et de concours. On a donné des sujets; on a dit : « Brodez là-dessus. Basque, vous savez » courir ! eh bien! courez dans une circonférence de » deux toises de diamètre. » Et il y a eu des couronnes pour tout ce qui a su marcher proprement. Rome regorge de Français qui sont forts en thèmes. O vous, jeunes artistes! qui avez été rejetés comme n'*ayant que du chant*, vous surtout qui n'avez jamais daigné concourir, je vous salue en m'inclinant jusqu'à terre.

Chaque année, au mois de juillet, un membre se détache de cette colonie de contrapuntistes, cède sa place à un nouveau venu, et revient à Paris. Il a passé cinq ans à apprendre le génie dans les salons de notre

ambassadeur, et à jouer aux échecs dans la salle de réception de l'Académie de France, où se trouve un piano qui n'a pas été accordé depuis dix ans. Il sait quelques villanelles, une ou deux tarentelles, et quelquefois l'italien. Sa première visite est pour M. Quatremère de Quincy, dont les mains ont couronné plus d'hommes de génie que l'Europe n'en a vu naître. On lui fait force promesses, et quinze jours après il s'escrime sur une contrebasse à l'orchestre de la Gaîté ou de la rue de Chartres. Si le cachet lui donne un habit propre et ce qu'il faut de linge, il court dans le monde après un poëme. Il se montre régulièrement au balcon de Feydeau; il s'aventure quelquefois au foyer des acteurs; les messieurs lui font politesse, les dames le gracieusent; la Dugazon, qui n'a plus qu'un fil de son pauvre petit filet de voix, lui recommande d'être fidèle au système de déclamation. Cependant son maître a trente poëmes sur son piano. Au bout de cinq ou six ans, il lui en confie un. C'est, pour l'ordinaire, une petite comédie à ariettes, bien froide, bien niaise, avec trois doigts de vers; le jeune homme se met à l'œuvre; il est reçu par acclamation; le grand jour arrive, et voilà encore un grand prix enterré. Quelquefois on fait d'une pierre trois coups, ainsi qu'on l'a pu voir au *Camp du drap d'or*.

— Mais les élèves rejetés? — Oh! c'est autre affaire. Il y a un comité de musique à Feydeau et à l'Opéra, et (voyez ce que peut le hasard!) il est composé des mêmes hommes qui siégent à l'Institut. Le juge qui m'a condamné en première instance, me condamnera nécessairement en appel. — Mais enfin, où sont ces gens-là? Tant d'hommes de mérite ne peuvent rester inaperçus; où se tiennent-ils? où peut-on les voir? — Où? vous en

coudoierez peut-être vingt en sortant. C'est une erreur, une immense erreur que de croire que les talens soient rares, je dis même les grands talens. Ce n'est jamais l'homme qui manque, c'est la position. Jeté, perdu dans la foule, repoussé par ceux qui auraient dû l'accueillir, que voulez-vous que fasse le malheureux que vous avez méconnu ? qu'il s'obstine à ses rêves et qu'il aille expirer de besoin sur la première borne? Tant de constance n'est pas donné à l'homme, et certes il en faut féliciter l'Académie, car elle jugerait à mort. L'artiste applique son talent à des compositions d'un ordre moins élevé, parvient à une certaine aisance, fait souche d'honnêtes gens, perd son génie, et devient marchand en beaux arts. C'est une vérité qu'on prouverait par mille et un exemples, que les genres secondaires font une épouvantable consommation de talens du premier ordre. La lithographie, le vaudeville, la romance, le journal ne vivent que d'hommes meurtris par les jurys et les comités. Tandis qu'ils rêvaient des succès sur une scène élevée, ils dérangeaient leurs affaires; leur nom résonnait au tribunal de commerce sous les plafonds peints par M. Vinchon. Vite et vite, le mélodrame, la romance, la biographie, le feuilleton! Ils nettoient leurs affaires, mais leur talent prend une direction fatale. Qui ne sait, par exemple, que l'homme qui a fait pendant trois ans la colonne du journal, n'a plus d'haleine pour le chapitre? La foule des hommes de talent se perd en faisant violence à ses goûts. Celui qui résiste à tant de contrariétés, n'est pas seulement un homme de mérite, c'est un homme de génie, et il faut convenir que cette espèce est rare. Si les vieilleries mytholo-

giques n'étaient pas si usées, je vous aurais fait une comparaison longue d'une toise sur le phénix.

Les gens du monde sont vraiment curieux. Ils n'ont pas une idée sur les beaux arts et sur les artistes qui ne soit fausse. Enfoncés dans leur fauteuil, le genou droit appuyé sur le genou gauche, jouant avec leurs deux pouces, et rêvant aux beaux arts quand ils sont seuls et sans occupation d'esprit, ils croient qu'il n'y a qu'à se montrer au public et dire me voilà. Ils ne veulent pas tenir compte du découragement qui s'empare des jeunes têtes. Eux-mêmes, dans les soins ordinaires de la vie, à combien de tribulations ne sont-ils pas exposés! que de soucis! que d'intrigues! Eh bien! cent existences d'hommes les plus agitées ne feraient pas une existence d'artiste.—Mais enfin (car mon interlocuteur paraît tenir fermement à ses opinions), mais enfin, où sont ces gens-là! citez-m'en un.—Eh! bon Dieu! je n'ai qu'à me baisser et prendre, vous dis-je. Demandez-le à monsieur, à monsieur, à qui vous voudrez. Je ne rédige pas la biographie des artistes manqués.

La condition des jeunes artistes est la pire chez nous. Les hommes dont dépend leur sort ou n'ont aucun intérêt à ce que leur talent se développe, ou en ont un contraire. Feydeau, seule arène qui leur soit ouverte, n'a foi qu'aux cheveux blancs. Un jeune homme s'est-il trompé à son premier ouvrage, les portes se ferment sur lui sans miséricorde. Que font ces inspecteurs, ces commissaires, ces administrateurs dont on parle tant à la journée? Quand M. Onslow s'enterra à Clermont, qui donc alla vers lui pour lui dire : » Venez, venez à » Paris. Si vous tenez à briller au théâtre, dans dix

» ans il ne sera plus temps. Votre style sera lourd, » vous ne chanterez pas, vous n'aurez qu'un succès de » pupître. » Qui donc a tenté d'arracher M. Bruguière à la romance? Qui donc lui a dit : « Jeune homme, il » y a chez vous l'étoffe d'un Boïeldieu, prenez garde » de vieillir sur la romance? » Qui donc va ravir de vive force M. Adam à ses chansonnettes? Vous parlez de nos conseils; nos conseils! il y aurait de la cruauté à nous. Ils ne pourraient pas arriver à la gloire tant que vos théâtres seront fermés à tout le monde, et nous leur aurions fait perdre le chemin de la fortune. Voulez-vous laisser au hasard le soin de vous amener des hommes de talens? soit, mais ouvrez du moins la route où ils doivent cheminer. Votre école n'a eu qu'un moment de brillante existence, c'est lorsque deux théâtres rivaux se disputaient les ouvrages des Méhul, des Cherubini, des Boïeldieu, des Catel, etc. Vous le voyez, Feydeau languit. Ces honnêtes gosiers sans voix ont encore dix ans à chantonner avant d'arriver à leur retraite; c'est du vaudeville qu'ils veulent, ce n'est que du vaudeville qu'ils nous donnent. Qu'attendez-vous? Si un second théâtre d'opéra-comique s'élevait, vous verriez s'agiter cette jeune génération, notre seule espérance. Vos grands prix tomberaient deux, trois, dix, cent fois; mais ils se releveraient enfin, et M. Hérold ne serait plus le seul lauréat qui ait valu la peine d'une éducation. Nos jeunes compositeurs rejetés se piqueraient d'honneur, et l'école française occuperait enfin la place qu'elle mérite. Quand on songe que tout cela ne coûterait qu'une signature!

Je suis loin d'être sans espérance. Les novateurs ont toujours eu raison contre les hommes à routine, depuis

la création du monde. Mes amis, innocens révolutionnaires qui voulez du neuf en littérature, en peinture, en musique, vous aurez raison aussi : cela est écrit là-haut. Les jurys, les comités, les priviléges, toutes ces vieilles lisières des vieilles habitudes tomberont; de nouvelles écoles prendront naissance; un nouveau *style* se formera, et nos institutions seront attaquées par nos enfans, qui en feront d'autres pour les voir tomber à leur tour. C'est là l'histoire du monde. Quel est l'héritier qui n'a pas fait réparer la maison de son père? Nous avons attaqué avec hardiesse; on nous a permis de la récrépir un peu; attaquons avec constance, on finira par nous permettre de la rebâtir avant qu'elle ne nous écrase dans sa chute.

De l'imprimerie de SELLIGUÉ, rue des Jeûneurs, n. 14.

POÉSIE.



PROLOGUE

DE LA TRAGÉDIE

DE LA PUCELLE D'ORLÉANS.

IMITÉ DE SCHILLER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un paysage. Sur le devant, à droite, on voit un petit oratoire; à gauche, un grand bois.

THIBAUT D'ARC, JEANNE, MARGUERITE, LOUISE, RAYMOND, ETIENNE, CLAUDE.

THIBAUT.

Oui, ce nom de Français, ce nom qui nous honore,
Amis, avec orgueil nous le portons encore.
Dans ces champs, qu'ont jadis cultivés nos aïeux,
Nous respirons encore un air libre, comme eux.
Mais pour nous l'avenir n'a plus de jours prospères;
Peut-être, abandonnant les tombeaux de nos pères,
Subirons-nous demain le joug de l'étranger!
Le soldat envahit l'humble toit du berger.

Partout victorieux, l'ennemi qui nous brave
Au rang de ses états compte la France esclave.
L'Anglais règne à Paris, et sur ses vieux remparts
L'étendart de Clovis fait place aux léopards.
Pour le fils de nos rois il n'est plus de royaume.
La flamme des palais descend aux toits de chaume.
Avant que l'incendie ait dévoré le mien,
Je veux vous marier, mes filles : ce lien
Vous donne un protecteur; et l'amour, à votre âge,
Des chagrins de la vie aide à braver l'orage.
Etienne, Marguerite a du penchant pour vous.
Vous l'aimez, j'y consens ; allez, soyez époux...
Pourquoi baisser les yeux et garder le silence?
Claude, as-tu pour aimer besoin de l'opulence?
Louise te préfère, et son cœur est ton bien ;
J'assure son bonheur en assurant le tien.
Chacune recevra trente arpens en partage.
Je voudrais, mes enfans, vous donner davantage.
Ces biens, demain peut-être on vous les ravira!
L'amour d'un honnête homme au moins vous restera.

SCÈNE II.

THIBAUT, RAYMOND, JEANNE.

THIBAUT.

Jeanne, lorsque le Dieu qui bénit les familles
Embellit mes vieux jours du bonheur de mes filles,
Toi, ma plus jeune enfant, veux-tu donc m'affliger?
Si ton cœur à l'amour est encore étranger,
Vois ce jeune Raymond. Pourquoi fermer ton âme
A l'amour qui pour toi depuis long-temps l'enflamme?
Cependant, tu le sais, un cœur qui n'aime rien,
Ma fille, ne saurait s'entendre avec le mien.

RAYMOND.

Ah! Thibaut, gardez-vous de vouloir la contraindre;
Hélas! de ses refus j'ose à peine me plaindre.

Nul mortel ici-bas n'a droit à son amour.
Souvent sur la montagne, aux premiers feux du jour,
Je la suis, dans ses traits un feu céleste brille;
C'est un être divin : ce n'est plus votre fille.

THIBAUT.

Eh! c'est là mon chagrin! Elle évite ses sœurs;
Du baiser paternel elle fuit les douceurs;
Sous nos paisibles toits quand tout sommeille encore,
Ma fille sur les monts va devancer l'aurore.
Loin des chemins connus elle aime à s'égarer
Dans les sombres forêts où nous craignons d'entrer;
Ecartant ses troupeaux loin des gras pâturages,
Elle aime à les conduire aux lieux les plus sauvages.
Souvent sous l'arbre antique où jadis de ses mains
Le druïde à ses dieux immolait des humains,
Elle va de minuit sans crainte attendre l'heure.
Des esprits infernaux cet arbre est la demeure,
Les anciens du village ont souvent raconté
Les prodiges affreux de cet arbre enchanté.
J'y vis moi-même un soir une femme cachée
Me tendre lentement une main desséchée.
Je m'éloignai tremblant de ce terrible lieu,
Et, plein d'un saint effroi, j'offris mon âme à Dieu.

RAYMOND, montrant l'oratoire.

Non, ce n'est point Satan, mais cette sainte image
Qui de Jeanne en ces lieux reçoit le pur hommage.

THIBAUT.

Eh! comment expliquer ces rêves que la nuit
A mes esprits troublés incessamment produit?
Trois fois j'ai vu ma fille assise sur un trône;
Sa main portait le sceptre, et son front la couronne.
Les grands, le roi lui-même, à mes yeux étonnés,
S'étaient avec respect devant elle inclinés.
Que viennent m'annoncer ces présages, ces songes?
Que son cœur se nourrit d'ambitieux mensonges.

Le ciel pour son malheur lui donna la beauté,
Et ma fille rougit de son obscurité...

SCÈNE III.

THIBAUT, RAYMOND, JEANNE, BERTRAND.

(*Bertrand porte un casque à la main.*)

THIBAUT.

D'où te vient cette armure, et qu'en prétends-tu faire?

BERTRAND.

Ecoutez! sur ce point je puis vous satisfaire.
J'étais à Vaucouleurs; des bourgeois attroupés
Des malheurs de l'Etat paraissaient occupés;
Tout le peuple en tumulte écoutait les nouvelles
Qu'apportaient d'Orléans des messagers fidèles.
Je cherchais dans la foule à m'ouvrir un chemin,
Quand une bohémienne, un casque dans la main,
Me regarde, m'aborde, et dit : « Prends cette armure!
» — D'un noble chevalier ce casque est la parure;
» Un casque est inutile au front d'un laboureur. »
Mais elle ajoute : « Prends, dans ces temps de fureur
» Les bergers ne sont point à couvert des tempêtes,
» Et cet abri d'acier peut seul sauver vos têtes! »

JEANNE, vivement.

Donne-le-moi.

BERTRAND.

Comment?

JEANNE, lui arrachant le casque.

Ce casque m'appartient.

THIBAUT.

Jeune fille, est-ce à toi qu'une armure convient?

RAYMOND.

Sans doute ; avez-vous donc oublié son courage,
Lorsque d'un loup cruel elle dompta la rage ?

THIBAUT.

Que dit-on d'Orléans ?

BERTRAND.

Dieu secoure le roi !
Les Anglais sont vainqueurs ; ils règnent par l'effroi.
La Loire sur ses bords voit fondre leurs cohortes,
Et déjà d'Orléans ils assiégent les portes.
Vingt ennemis divers s'unissent contre nous ;
Mais le duc de Bourgogne est le plus grand de tous.

THIBAUT.

O honte ! des Français s'armer contre la France !

BERTRAND.

L'implacable Isabelle excite leur vengeance :
Trop fière pour cacher ses coupables desseins,
Elle a promis son fils au fer des assassins.

THIBAUT.

Oh ! qu'elle soit maudite en sa fureur impie !
Et, comme Jézabel, que son trépas l'expie !

BERTRAND.

Salisbury, Talbot, si grands dans les dangers,
Guident contre Orléans cet amas d'étrangers.
L'épée immolera ceux qui portent l'épée,
Et la vierge timide, au carnage échappée,
Dévouée aux plaisirs d'un soldat effronté,
Doit par son déshonneur expier sa beauté.
Du haut des quatre tours qui dominent la ville,
L'affreux Salisbury peut d'un regard tranquille

Compter les citoyens qui, pâles et tremblans,
sont chassés par la peur de leurs toits chancelans.
Vainement des boulets affrontant la tempête,
La tour de Notre-Dame élève encor sa tête ;
Déjà sous nos remparts des chemins sont ouverts ;
Ils y portent la foudre, et bientôt dans les airs,
De la terre à grand bruit déchirant les entrailles,
Ces tonnerres cachés vomiront nos murailles.

(Jeanne écoute avec une vive attention, et place le casque sur sa tête.)

THIBAUT.

Et Xaintraille, et Lahire, et ce noble bâtard,
L'espérance des lis, l'effroi du léopard,
Que font-ils maintenant ? n'osent-ils plus combattre ?
Le roi par la terreur se laisse-t-il abattre ?
Livre-t-il aux Anglais son trône et ses états ?

BERTRAND.

Charles est à Chinon ; il n'a plus de soldats :
Glacés par l'épouvante, ils refusent de croire
Aux paroles d'un chef qui n'a plus la victoire.
Sous l'abri des remparts ils cachent leur effroi ;
Un seul guerrier, dit-on, vient au secours du roi.

JEANNE, vivement.

Quel est-il ?

BERTRAND.

Baudricourt ; mais en vain son adresse
Se flatte d'échapper à l'Anglais qui le presse.

JEANNE.

Est-il loin de ces lieux ?

BERTRAND.

Non, près de Vaucouleurs.

THIBAUT.

Laisse-nous seuls, ma fille, apprendre nos malheurs.

BERTRAND.

L'horreur de l'étranger nous force à reconnaître
Le chef des Bourguignons pour vainqueur et pour maître.
Nous resterons Français, et peut-être qu'un jour
Charles verra la paix nous rendre à son amour.

JEANNE, avec inspiration.

Non, non, point de traité! Voici pour notre France
Le jour de son triomphe et de sa délivrance!
Sous les murs d'Orléans l'Anglais doit succomber.
Semblable à l'épi mûr, l'ennemi va tomber.
La vierge va s'armer de la faux meurtrière;
Le ciel a dans son sein mis une âme guerrière.
Ces Anglais, dont les pas souillaient le sol français,
Verront s'évanouir l'orgueil de leurs succès.
Enfans, ne fuyez plus! chassez des craintes vaines!
Avant que la moisson ait jauni dans nos plaines,
O Loire! les coursiers des ennemis vaincus
Dans tes flots courroucés ne s'abreuveront plus.

BERTRAND.

Hélas! il est passé l'heureux temps des miracles!

JEANNE.

Vous le verrez encore! Ecoutez mes oracles!
Ecoutez l'avenir! De l'aigle, roi des cieux,
Une colombe aura le vol audacieux.
En signe de salut c'est le ciel qui l'envoie;
Au vautour ravisseur elle arrache sa proie.
Le Bourguignon, l'Anglais, devant son blanc drapeau
Fuiront épouvantés comme un faible troupeau;
Et du Dieu tout-puissant qui donne la victoire
Une vierge timide attestera la gloire!

RAYMOND.

Voyez quel feu divin anime ses regards!

JEANNE.

Français, livrerez-vous la France aux léopards?
Ce royaume immortel, la plus belle contrée
Qu'en son cours le soleil ait jamais éclairée;
Ce paradis de l'homme en ce riche univers,
D'un farouche étranger subira-t-il les fers?
N'as-tu pas la première, ô ma chère patrie!
Arraché tes enfans à leur idolâtrie?
N'as-tu pas sur ton sol vu s'élever la croix?
N'es-tu pas le tombeau du plus saint de nos rois?
N'est-ce pas de tes bords qu'une pieuse armée
Sortit, et de son joug affranchit l'Idumée?

BERTRAND.

Ecoutez ses discours inspirés par les cieux.

JEANNE.

N'aurions-nous plus pour roi le roi de nos aïeux?

THIBAUT.

Que Dieu sauve la France! Habitans des chaumières,
Est-ce à nous d'affronter les phalanges guerrières?
Le destin des combats est dans la main de Dieu:
Attendons tout de lui. Vous, mes amis, adieu!
Peut-être verrons-nous nos maisons embrasées,
Sous les pieds des chevaux nos moissons écrasées;
Qu'importe? un toit de chaume est bientôt relevé,
Et le sol est fécond pour qui l'a cultivé.

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE IV.

JEANNE, seule.

Adieu, champs que j'aimais! adieu, vertes prairies!
Vous ne me verrez plus au bord de vos ruisseaux!
Arbres que j'ai plantés, sur vos tiges flétries
Je ne répandrai plus de bienfaisantes eaux!

Adieu, forêt sacrée ! adieu, source limpide !
Et toi, fidèle écho, qui répétais mes chants !
Un courage intrépide
Entraîne loin de vous l'humble fille des champs !
Beaux lieux, jadis témoins des jeux de mon enfance,
Jeanne part, et pour elle il n'est plus de repos.
Agneaux, dispersez-vous ; vous êtes sans défense,
Car je vais aux combats guider d'autres troupeaux.
Celui dont la vengeance, à défaut du tonnerre,
Par la main d'un berger fit châtier un roi,
M'a dit : « Pars ! sur la terre
» C'est à toi, jeune fille, à témoigner pour moi !
» Tu couvriras ton sein d'une armure guerrière ;
» Aucun profane amour ne troublera ton cœur ;
» Des femmes à jamais tu seras la première ;
» J'attacherai la gloire à ton drapeau vainqueur.
» Tu parles, le Français ne connaît plus la crainte ;
» Tu combats, l'ennemi fuit tremblant devant toi !
» Et bientôt l'huile sainte
» Coulera par tes mains sur le front de ton roi ! »

Dieu parle, j'obéis. En touchant cette armure,
Une force divine a pénétré mon sein.
J'entends de loin des camps le belliqueux murmure,
Et je cours accomplir mon glorieux dessein.
Déjà le fier coursier du pied frappe la terre.
France, réjouis-toi, tes destins vont changer ;
C'est à mon cri de guerre
Que tes fils triomphans chasseront l'étranger !!!

E. Mennechet.



DES TRADUCTIONS ET DE L'IMITATION.



L'ESPRIT de l'homme est toujours en marche, comme la mer qui ne délaisse un rivage que pour envahir un rivage opposé; s'il semble quelquefois s'arrêter ou rétrograder d'un côté, il n'en avance de l'autre qu'avec plus de rapidité: ses acquisitions réparent ses pertes. Son activité, sa mobilité éternelles amènent donc des découvertes multipliées : de là les phases successives de la poésie, de l'imagination et des sciences. Après trois époques, l'une d'une érudition un peu trop lourde, l'autre d'une création un peu trop d'emprunt, et la troisième d'une philosophie trop matérialiste, notre siècle, habile héritier des travaux de ses prédécesseurs, voit s'augmenter entre ses mains l'héritage des lettres et de la pensée, ou plutôt il leur donne une direction plus naturelle; il leur imprime un caractère plus vrai. Parler de notre supériorité, ce n'est pas nous arroger une prétention, c'est constater un fait : notre âge ressemble à ces vieillards qui savent beaucoup parce qu'ils ont beaucoup vécu. Eclairés par le mérite, par les défauts même de nos devanciers, nous avons su pénétrer plus intimement dans les entrailles de l'antiquité. Autrefois on s'occupait davantage des mots; maintenant on s'attache plus aux choses. La raison en est simple : dans le XVI[e] siècle, lorsqu'il fallait s'organiser une langue, se créer une littérature, on ne cherchait qu'à copier les

formes des idiomes antiques pour en revêtir le corps à peine naissant de la langue française; on étudiait plutôt les auteurs grecs et romains pour leur demander des constructions de phrases, des tournures de style, que pour interroger le secret de leurs pensées et pour étudier la marche de leur génie, tant on était pressé de produire. Aujourd'hui, la langue étant constituée et enrichie de nombreux chefs-d'œuvre, comme on n'a plus à s'occuper autant de la forme, on doit nécessairement descendre dans le fond des choses. Ce n'est plus le vêtement de la pensée qu'on examine, c'est la pensée elle-même; de la partie, pour ainsi dire, extérieure et physique des littératures anciennes, on passe à leur partie interne et morale. La critique de nos jours est donc plus haute et plus profonde; il ne lui suffit pas d'admirer, elle raisonne son admiration, elle l'analyse. Toutefois ne soyons ni assez injustes ni assez ingrats pour nous vanter au détriment de nos ancêtres. Toutes ces têtes fortement savantes de la *renaissance*, en débrouillant le chaos de l'antiquité, ont aplani la route où nous marchons; mais, il nous est permis de le dire, l'instruction, aujourd'hui plus répandue, n'est plus comme une médaille gardée par quelques antiquaires; elle devient une monnaie courante. Notre mérite ne fait pas la critique de nos prédécesseurs; il en fait plutôt l'éloge, puisqu'il en est le résultat. Indépendamment de la marche graduelle des connaissances humaines, un obstacle qui autrefois empêchait la science de se populariser, c'était sa forme austère et son allure pédantesque; à l'inconvénient d'employer le latin pour traduire le grec, et de chercher à ressusciter une langue morte en l'appliquant sur une autre langue morte

comme elle, se joignait l'inconvénient non moins grave de l'épaisseur et de la dimension des volumes. L'érudition restait souvent enfouie dans le pesant *in-quarto* ou dans l'immobile *in-folio ;* clouée en quelque manière aux pupîtres des abbayes et des bibliothèques, elle ne pouvait s'en détacher pour circuler dans la masse du peuple. Les savans menaient la plupart une vie sédentaire, retirée, en dehors du mouvement de leur siècle; tout hérissés dès leur enfance de grec et de latin, ils ne ressemblaient pas mal à ces guerriers que l'antiquité nous représente chargés du poids de leurs armes; on aurait pu les surnommer les *hoplites* de la littérature. Les savans de notre siècle sont munis d'un bagage plus léger. Les livres dépositaires du fruit de leurs travaux, loin d'exiger la force d'un carme ou d'un bénédictin pour en soulever le fardeau gigantesque, réduits à un format portatif, passent de main en main avec facilité; écrits dans la langue vulgaire, ils s'adressent à toutes les intelligences, et la traduction des chefs-d'œuvre grecs n'étant plus faite en latin, n'a plus besoin d'une autre traduction pour être comprise par des lecteurs français. Enfin, ce qui favorise la propagation de la science, c'est qu'elle marche dépouillée de l'attirail du pédantisme. Le simple mot de *grec* n'inspire plus cet effroi qui empêchait les Henriette de se laisser embrasser par les Vadius; il est vrai que nos érudits n'ont plus ni la tournure grotesque, ni le langage ridicule de la caricature immortalisée par Molière. Loin de vivre exclusivement dans les âges antiques, ils partagent l'esprit, les goûts et les plaisirs contemporains. Après avoir travaillé le matin dans le silence du cabinet, ils viennent le soir chercher du délassement dans nos festins et dans nos

ıls, où on ne les voit pas, à l'exemple d'un ancien ›uple traducteur, manger du brouet et danser la pyrıique; leur respect pour l'antiquité ne va point jusque-: ils ont un estomac et des jambes moins classiques.

Ces observations peuvent paraître légères et minuıeuses; elles renferment toutefois cette vérité, qu'en :tudiant les hommes de son siècle, on parvient à mieux onnaître l'homme de tous les temps, la nature hunaine changeant quelquefois d'extérieur, mais le fond 'estant toujours le même. Ainsi donc le commerce établi ɜntre les savans et la société a pour double résultat de 'aire servir la connaissance de nos mœurs et de nos caractères en général à l'explication de l'antiquité, et de répandre la science en la rendant accessible. Autre motif : le nouveau système introduit dans les traductions récentes n'a pas peu contribué à éclairer le goût des lettres. La plupart des traductions des trois derniers siècles, justement surnommées de *belles infidèles*, altéraient la physionomie des auteurs anciens en les couvrant d'une enluminure moderne, en appelant, par exemple, les Athéniens *messieurs*, Hercule *seigneur*, et Clytemnestre *madame*. Les versions d'aujourdhui *, en serrant de plus près le texte de leurs modèles, nous ont révélé une foule de beautés jusqu'à présent inaperçues, tant il existe encore de choses neuves cachées sous l'enveloppe des vieilles choses! Témoins nos chroniques, d'où s'exhume une *Histoire de France* toute nouvelle. Il en est de même des écrivains d'Athènes et de Rome; sachons les interpréter avec fidélité, et nous les jugerons avec discernement. Quelques réflexions sur l'art de tra-

* Voyez la belle traduction de *Sophocle* par M. Artaud.

duire prouveront peut-être que chercher à rendre la lettre de ces auteurs, c'est le plus sûr moyen d'en pénétrer l'esprit.

Semblables aux visages humains dont le type primitif est le même, mais dont l'expression et la couleur varient, les langues reposent toutes sur des principes généraux, et chacune présente une manière d'être spéciale. Les mœurs, les lois, le temps, les climats, différencient leurs physionomies ; ainsi un terme, noble dans un pays, est roturier dans un autre ; un mot qui nous paraît simple dans les idiomes anciens, traduit littéralement, nous semble quelquefois trivial. Les langues ont tour à tour leurs changemens capricieux et leurs usages tyranniques, leur enfance, leur virilité et leur vieillesse. Plus un ouvrage remonte à une haute antiquité, plus l'interprétation en présente d'obstacles. En effet, la disparité qui existe entre les mœurs du siècle où cet ouvrage a été composé et du siècle où il est traduit règne également entre les pensées, la couleur du style et le génie des langues : Homère sera donc plus difficile à traduire que Virgile, le Dante plus que le Tasse, Milton et Shakespeare plus que Pope et Dryden.

Dans le berceau de la littérature, lorsqu'une nation sent plus qu'elle ne réfléchit, on remarque tout à la fois abondance dans les mots, parce que le peuple donne un nom à tous les objets qui l'entourent ; et pauvreté dans les formes du style, parce que la simplicité des mœurs et des besoins ramène toujours le même cercle d'idées, de sentimens, et par conséquent d'expressions. Il y a beaucoup de répétitions et de prolixité, peu de termes de comparaison, peu de rapprochemens de pensées, point d'antithèses. Dans la vieillesse d'une littérature,

au contraire, le progrès des sciences exactes et de la philosophie, le développement de l'intelligence et de la civilisation, la multiplicité des ouvrages, l'habitude de l'analyse et de la critique, tout contribue à revêtir le style d'une contexture serrée et elliptique. Comme une grande masse d'idées est en circulation, on ne cherche plus qu'à emprisonner beaucoup de sens dans peu de mots. Aussi presque toujours les périodes de la prose en ont précédé la concision. En Grèce, Hérodote a paru avant Thucydide; à Rome, Cicéron et Tite-Live ont écrit avant Sénèque et Tacite; en France, Balsac a pris la plume avant La Bruyère et Montesquieu. Cette nécessité pour les langues anciennes d'être simples, abondantes et verbeuses; pour les langues modernes, d'être recherchées, antithétiques et précises, explique suffisamment la difficulté de représenter les unes par les autres, surtout quand elles sont séparées par une distance de trois mille ans. Mais quelque grande que soit cette difficulté, si le talent cherche à la vaincre, il la vaincra peut-être. Quel est le devoir d'un traducteur? il ne fera pas redescendre dans son siècle le modèle qu'il a choisi, mais il remontera lui-même jusqu'au siècle de son modèle; il se replacera au milieu des vieilles croyances; il s'identifiera avec les vieux préjugés; en un mot il vivra de la vie antique. Quand il se sera profondément pénétré du génie de tel ou tel auteur, qu'il tente de communiquer le souffle de ce génie à la parole chargée de le reproduire; qu'il le rende tout entier sans le raccourcir, sans l'allonger; qu'il le suive dans sa marche, dans ses écarts même; surtout qu'il n'ait pas la maladroite prétention de le corriger; il doit tracer une copie fidèle et non pas composer un portrait de fantaisie, peindre de

face et non pas de profil; c'est gâter les œuvres de la pensée antique, que les embellir, et le traducteur qui ajoute à son modèle des ornemens étrangers, lui enlève cette couleur vénérable et presque sacrée dont les siècles l'ont empreint. Que dirait-on d'un sculpteur qui jetterait une draperie sur le Laocoon ou sur l'Apollon? que penserait-on d'un architecte qui voudrait dorer le Panthéon ou recrépir le Colisée? L'interprète en vers (nous ne parlons pas ici du traducteur en prose) ne maniera souvent, dans sa propre langue, qu'un instrument rebelle, mais souvent aussi il saura rendre la physionomie de la phrase originale, copier son attitude, accompagner son mouvement. Sans imiter la manière de ces poètes du 16e siècle, qui, dans un jargon systématiquement barbare, parlaient grec et latin en français, ne peut-il donner au corps de son style une forme antique, c'est-à-dire simple et majestueuse? Certes il y a loin de Ronsard à André Chénier. Quelquefois même une expression calquée sur une autre aura le mérite d'être tout ensemble neuve et juste. Nous l'éprouvons souvent en traduisant notre vieil Homère : tel vers rendu presque mot à mot nous paraît reproduire l'image ou la pensée du poète grec, sans cesser d'être en harmonie avec l'esprit de notre langue. Ces occasions de sympathie entre deux idiomes ne sont pas très-fréquentes, il est vrai; aussi le traducteur doit-il les saisir comme une sorte de bonne fortune poétique. Par ce moyen, il importera dans sa littérature de nouveaux trésors : copiste dans l'idiome qu'il dépouille, il deviendra créateur dans l'idiome qu'il enrichit.

Nous sommes loin de ne pas admirer les ouvrages originaux, mais nous n'en reconnaissons pas moins les dif-

ficultés et la gloire d'une traduction bien faite. Jetons un coup d'œil sur ces deux genres de composition. Quand un poète crée, s'il est vraiment inspiré, la pensée gravée dans son âme s'en échappe tout armée, toute vivante; concevoir et écrire, c'est pour lui une seule et même opération. Dans le moment où son génie enfante, il est le maître de choisir son sujet, de rejeter les idées auxquelles l'expression manque, d'adopter les images qui lui conviennent, de diriger à son gré l'essor de son imagination. Autre chose est le travail du traducteur : il ne marche que d'entraves en entraves, parce que son inspiration ne lui vient pas du premier jet, c'est du dehors qu'il la reçoit. En composant, il a toujours devant les yeux un texte qui lui reproche son infidélité ou qui accuse sa faiblesse; une lutte perpétuelle s'établit entre les deux langues souvent ennemies qu'il est obligé de réconcilier. Comment gardera-t-il un juste milieu entre le génie particulier de l'une et de l'autre? n'est-ce pas naviguer toujours entre Charybde et Scylla? Tandis que le poète créateur s'enflamme et s'exalte lui-même dans l'enfantement d'une œuvre qu'il juge bonne parce qu'elle est sienne, le poète traducteur sent plus d'une fois sa verve se tarir devant les défauts qu'il découvre dans l'ouvrage d'autrui. Le premier dispose arbitrairement de toutes les ressources de sa littérature; le second ne peut puiser dans sa langue que les expressions et les images qui concordent avec celles d'un autre idiome : enfin là tout est liberté, ici tout est contrainte.

Ces théories ne sont point vaines, l'expérience les confirme; car y a une foule de bons ouvrages d'invention et bien peu de traductions parfaites. Ce petit nombre sert toujours d'argument favori aux adversaires des

traductions. Non contens d'en disputer le mérite, ils prétendent qu'il n'en existe pas, et ils trouvent seulement dans celles reconnues les meilleures, l'ombre d'un corps, un air changé en récitatif, l'empreinte effacée d'une médaille, ou le dessin inanimé d'une peinture. Sans doute elles ne seront jamais qu'une reproduction de la pensée, un équivalent du génie; mais pourquoi les proscrire? ne sont-elles pas également utiles à leurs auteurs et à leurs lecteurs, en initiant les uns aux secrets de la composition des grands maîtres, en révélant aux autres les beautés d'une littérature étrangère, qui peut-être n'existerait pas pour eux sans l'aide des interprètes? Pourquoi le poète ne se livrerait-il pas à cette étude d'après l'antique, comme ces élèves des arts, qui éveillent leur génie en copiant les chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire? Objectera-t-on que le traducteur ne saurait être comparé au peintre et au sculpteur, qui ont la faculté de reproduire exactement la couleur par la couleur, le marbre par le marbre? mais ne peut-on établir quelque parallèle entre ces deux opérations, quoique l'une soit perçue par les sens et l'autre par l'esprit? Le peintre, le sculpteur frappent notre imagination, en parlant à nos yeux, et c'est par la représentation matérielle d'un objet qu'ils nous en retracent le souvenir. Le traducteur, pour imprimer la pensée d'autrui dans notre mémoire, charge l'oreille de substituer un son à un autre son, et l'esprit de remplacer un signe par un autre signe; mais ces deux sons, ces deux signes ont la même valeur, puisqu'ils sont appelés à rendre la même idée. La traduction d'un poëme peut donc être, dans une proportion relative, aussi fidèle que la copie d'un tableau ou d'une statue. Son moyen

d'exécution est différent, parce que l'objet de son travail l'est aussi ; mais elle produit un effet identique ; elle remplit le but de l'art, qui est, pour la poésie, de découvrir le fond du cœur et de l'esprit humains, comme pour la peinture et la sculpture d'imiter les formes des objets.

L'utilité des traductions est reconnue, et leur difficulté ne l'est pas moins. Toutefois n'exagérons pas les obstacles. Si notre langue poétique est inhabile à rendre note pour note la cadence variée des poésies grecque et romaine, elle supplée en partie à cette impuissance par la mesure et l'harmonie. Dérivée primitivement des deux langues d'Homère et de Virgile, elle n'a pas perdu toutes les traces de sa double origine, et grâce aux inversions, aux rejets, aux coupes diverses que la poésie autorise, plus d'un vers moderne peut se mouler à peu près sur le vers antique. Cette nature de notre langue, qui, à l'époque de sa création, s'est modelée en partie d'après les formes des idiomes grec et latin, semble secondée par la direction actuelle de notre littérature. Un des résultats de cette révolution française, qui a mis tant de choses et tant d'hommes à nu, c'est d'avoir dépouillé notre poésie du vain luxe et des faux ornemens qui la surchargeaient sans l'embellir. Plusieurs essais attestent la possibilité d'une alliance entre l'élégance et la simplicité. Une foule d'expressions, que la délicatesse orgueilleuse de notre goût avait dédaignées ou repoussées, n'offensent plus nos oreilles. Notre muse ne cherche plus la périphrase, elle ne recule plus devant le mot propre. Ce retour à la franchise, à l'énergie, à la liberté du langage, favorise l'interprétation des idiomes de l'antiquité.

Nous pensons donc que l'art de traduire, par suite de cette tendance nouvelle, est encore susceptible de perfectionnement et que nous pourrons posséder de véritables traductions; or, par traduction, nous n'entendons pas un abrégé à l'instar de l'*Iliade* de Lamotte, encore moins une paraphrase à l'instar de celle de Mme Dacier, mais un ouvrage où, comme dans plusieurs parties des *Géorgiques* et du *Paradis perdu*, par Delille, de l'*Essai sur l'Homme*, par Fontanes, de *Lucrèce* et des *Amours mythologiques*, par M. de Pongerville, on retrouve cette chaleur, ce mouvement, cette vie dont les anciens avaient le secret d'animer leurs chefs-d'œuvre. Nous aimons à le répéter, le traducteur qui veut mériter ce titre ne doit marcher ni au-dessus ni au-dessous de son modèle, mais rester toujours à ses côtés. De quel droit changerait-il un ouvrage qui ne lui appartient pas? S'il en retranche quelque partie, il ne donne l'idée que d'un monument incomplet; c'est un torse qu'il nous montre au lieu d'une statue; s'il y ajoute, il dénature la couleur antique par la teinte récente dont il la couvre; c'est une mosaïque qu'il compose et non pas un tableau. Il n'y a donc de salut pour les traductions que dans la fidélité : par là elles enrichissent une littérature de nouveaux tours, de nouvelles images, de nouvelles pensées; elles deviennent le miroir où se réfléchit la physionomie des siècles antiques.

Nous tâcherons de démontrer dans un second article combien elles sont préférables à l'imitation, qui, en affaiblissant la couleur d'une époque pour l'approprier aux goûts d'un autre siècle, ne produit qu'une œuvre équivoque, également éloignée de l'originalité antique et de l'originalité contemporaine. A. BIGNAN.

ÉLOQUENCE PARLEMENTAIRE.

DEUXIÈME ARTICLE.

Depuis un mois environ que les débats législatifs sont ouverts, nous avons gardé le silence. La critique littéraire n'aurait-elle pas eu mauvaise grâce à venir prononcer ses arrêts au pied de cette tribune nationale où commençait à s'instruire un si terrible procès? Qui songeait à l'intérêt de l'art? Et lorsque chacun s'empressait de grand matin d'ouvrir son journal, était-ce donc pour savoir si M. Dupin aîné ou M. Royer-Collard avait bien parlé? Une préoccupation plus grave tenait les esprits en suspens. Les élections à jamais affranchies de la tyrannie administrative, l'honneur ramené dans les affaires, les droits de la chambre dans la vérification des pouvoirs de ses membres reconnus et consacrés, la majorité assurée aux amis de la monarchie constitutionnelle, voilà ce que la France attendait de ses défenseurs! Mais aujourd'hui que la victoire des élections semble consommée, et que le choix du prince a placé à la tête de la chambre celui que désignaient les vœux et l'affection du pays, il est permis de jeter un regard en arrière, et de chercher l'éloquence là où naguère on ne cherchait que le patriotisme. C'est s'occuper encore des intérêts de la France, c'est compter les trophées après la victoire.

Nos espérances ne nous trompaient pas. La chambre

ne sera plus divisée désormais en deux fractions, plus inégales encore peut-être en talens qu'en nombre, dont l'une avait souvent raison à la tribune, l'autre toujours raison au scrutin. L'éloquence, chose merveilleuse! ne manquera pas à la majorité; la minorité, au contraire (Dieu veuille que ce terme ne soit pas prématuré!), formée des débris de l'ancienne chambre, condamnée à défendre les lois qui furent son ouvrage, sous peine de se renier elle-même, aura contre elle l'éloquence et le nombre! Qui serait éloquent en défendant la censure facultative, la loi du sacrilége, ou les fraudes électorales? Qui serait éloquent contre la liberté des Grecs, en faveur de la traite des nègres? Ainsi, pour la première fois peut-être, l'opposition ne sera pas populaire, elle qui, par sa nature, chargée de surveiller et de censurer le pouvoir, toujours faible par quelque côté, doit se concilier aisément les suffrages publics, surtout en France.

Il faut le dire cependant, les plus beaux discours n'exciteront plus parmi nous ces vives émotions des dernières années. Mutilée par la fraude, réduite à quelques vieux et intrépides défenseurs des libertés publiques, que l'opposition avait de force! Combien sa voix semblait éloquente! Qu'on se rappelle ces fameuses discussions de la loi d'indemnité, de la loi du sacrilége, ou de cette loi de la presse, dernier et impuissant effort d'une faction décrépite : *telum imbelle sine ictu!* Un discours de M. Royer Collard ou de M. Casimir Perrier vengeait et consolait la raison publique. On aimait à entendre répéter éloquemment à la tribune ce que chacun trouvait au fond de sa conscience. Peu importait ensuite que la loi passât. C'était un calcul de boules à faire; l'opi-

nion la rejetait, l'opinion qui ne fait pas les lois, mais qui les sanctionne et qui leur donne la vie. Aujourd'hui la multiplicité des talens nuit en quelque sorte à leur éclat. La raison a trop de défenseurs, son triomphe est trop facile; elle aussi paraît plus pure et plus belle dans les épreuves de la persécution! Les lettres cependant ne sont pas envieuses du bonheur public, elles ne voudraient pas d'une gloire achetée trop chèrement.

Voilà bien des réflexions générales. Il serait temps d'en venir aux spécialités; mais c'est précisément ce qui n'est pas facile. Les premiers débats de la chambre ont offert un étrange spectacle: pas de majorité, pas de minorité certaine; les opinions semblaient errer à l'aventure, sans discipline et sans chefs; chacun parlait pour son compte, sans trop s'inquiéter sur quels bancs il siégeait. C'est de la loyauté sans doute, de l'imprudence peut-être; mais comment grouper et classer les divers genres d'éloquence au milieu de cette confusion d'une assemblée nouvelle qui s'ignore elle-même? Naguère M. de Curzay n'eût-il pas été le plus parfait modèle, le type invariable de l'éloquence ministérielle? L'administration attaquée, convaincue de fraude et de mauvaise foi, lorsqu'elle jugeait à propos de rompre un silence dédaigneux, ne faisait-elle pas sur-le-champ paraître à la tribune le spectre du comité-directeur? Et voilà que M. de Martignac, dans son langage brillant et facile, laissant là de ridicules fantasmagories, répond par des protestations d'honneur et de loyauté, et la chambre tout entière d'applaudir!

M. Pardessus ne fut-il pas long-temps le jurisconsulte du ministère? Il montait à la tribune dans les cas difficiles; ses consultations faisaient loi, et la chambre se

soumettait humblement. Tout à coup une grave question se présente. De la solution qu'on lui donnera dépend la sincérité des élections. Les percepteurs des contributions sont-ils tenus de délivrer aux électeurs la cote des contributions de tous ceux qui sont portés sur les listes? « Non », s'écrie fièrement M. Pardessus. Et voilà que M. le ministre des finances s'empresse de monter à la tribune pour le démentir! En vérité cela déroute. On ne sait plus à quoi s'en tenir; et, dans l'impossibilité de caractériser l'éloquence des partis, il faut bien caractériser l'éloquence des personnes. Choisissons du moins celles qui représentent à elles seules un genre tout entier. L'éloquence philosophique n'a pas eu parmi nous de plus digne interprète que M. Royer-Collard. M. Dupin aîné promet au barreau de Paris de le venger des espèces de revers qu'il a éprouvés à la tribune.

La haute renommée de M. Royer-Collard, comme orateur politique, date de l'année 1820. On se rappelle encore le temps où ses auditeurs, peu familiarisés avec la rigueur d'une méthode toute philosophique, avec la précision d'un langage énergique et simple, où les mots n'occupent pas plus de place que les pensées, reprochaient quelque obscurité à ses admirables discours. Peut-être ce reproche n'était-il pas sans fondement, peut-être l'orateur envisageait-il quelquefois une question politique comme une thèse de philosophie, peut-être aussi était-ce faiblesse de notre part, et le comprenons-nous maintenant sans peine parce qu'il nous a élevés jusqu'à lui. Toujours est-il que depuis cette époque sa renommée n'a fait que grandir, et qu'il est devenu l'homme de la France. On n'a pas oublié sa noble protestation contre la guerre d'Espagne, où il

voyait plus de périls pour la liberté que de garanties pour la monarchie. Mais c'est surtout depuis les élections de 1824 que M. Royer-Collard a combattu d'un infatigable courage les ennemis de toute probité politique. Qui ne se rappelle ces accens d'une douleur vertueuse que lui arrachait, à l'occasion de la loi sur la septennalité, le scandale des élections, et ce regard triste et inquiet qu'il jetait sur l'avenir de la France? Qui n'entend retentir encore sa voix sévère lorsqu'il accusait éloquemment d'ignorance et d'impiété la loi sur le sacrilége?

Chose digne de remarque! cet homme, si grave et si austère, s'arme avec avantage de l'ironie la plus pénétrante. Peu s'en est fallu qu'en l'entendant, la chambre de 1826 ne rougît elle-même de ses projets de mesquine vengeance contre un journaliste; et la dernière loi de la presse, saisie vive dans son principe, ne parut plus qu'un ridicule attentat contre l'œuvre de la Providence, la liberté humaine! Qu'on ne s'étonne pas au surplus de ce caractère particulier de l'éloquence de M. Royer-Collard. A qui conviendrait-il mieux de manier l'ironie qu'au philosophe qui d'un coup d'œil juge les hommes et les choses?

Le défenseur des priviléges de la chambre méritait de siéger à sa tête.

C'est une sorte de proverbe répandu et accrédité dans le public, que le barreau de Paris est malheureux à la tribune législative. Il semble cependant, au premier abord, que l'habitude de la parole et la science des lois devraient assurer aux avocats une facile supériorité. Les anciens orateurs plaidaient avant d'oser haranguer le

sénat et le peuple. Pourquoi le barreau de Paris, qui compte tant d'avocats distingués, ne pourrait-il donc pas produire un orateur?

Je ne sais si l'habitude de la plaidoirie est une utile préparation pour la tribune. On peut en douter: l'éloquence de la tribune prend sa source dans une conviction intime; sa force vient de la conscience même. Elle est véhémente, non parce que l'orateur est habile, mais parce qu'il se passionne; entraînante, invincible, non parce qu'il connaît et met en usage toutes les ressources de la logique, mais parce qu'il croit lui-même ce qu'il veut persuader. Pour l'orateur, il s'agit d'une opinion à faire triompher; pour l'avocat, d'une cause à gagner. Il faut à l'avocat beaucoup d'art et d'exercice; une passion vive est avant tout nécessaire à l'orateur. Peut-être l'habitude de plaider avec chaleur des causes qui ne sont pas les siennes, de s'attendrir et de s'irriter pour émouvoir ou attendrir ses juges, de calculer en un mot jusqu'à la passion comme un moyen de succès, doit-elle compenser au moins les avantages que l'exercice de la parole pourrait donner à l'avocat.

Ajoutons d'ailleurs que la multiplicité des affaires qui surchargent à Paris les avocats de renom doit étouffer plus d'un noble talent. Il faut du loisir à qui veut méditer, étudier, savoir, être autre chose que l'homme de sa profession!

Mais s'il se rencontre quelque esprit vigoureux d'une invincible originalité, donnant sa propre couleur à tout ce qu'il touche, et portant jusque dans les affaires des autres l'ardeur qu'il mettrait dans les siennes; si, loin de se consumer, son feu s'est accru

dans les luttes du barreau, quel avantage n'aura-t-il pas à la tribune?

M. Dupin aîné n'a pas trompé les espérances des électeurs qui l'ont envoyé à la chambre. Son vaste savoir, son amour des lois et de la justice, son irrésistible logique, démentent dès à présent le préjugé vulgaire contre le barreau de Paris. M. Mauguin, son confrère et son rival, partagera cette gloire.

Nous examinerons successivement les autres orateurs qui déjà se sont illustrés à la chambre.

Le second volume des *Soirées de Neuilly* vient de paraître. Il contient trois pièces : *Malet* ou *une Conspiration sous l'empire*, *Dieu et le Diable*, et *les Stationnaires*. Prix : 6 fr. Chez Moutardier, rue Gît-le-Cœur, n. 6.

Et à la librairie de l'Industrie, rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

Bien que le premier volume ait obtenu le succès le plus brillant et le plus mérité, il y a dans ce second volume une progression de talent vraiment remarquable. *Malet* est le drame le plus original qu'ait enfanté la nouvelle école. Observation piquante des mœurs du temps, juste appréciation des caractères, intérêt, mouvement dramatique, dialogue vif, concis, naturel, tout s'y trouve. Nous rendrons compte de cet ouvrage, qui a produit une vive sensation, et qui est destiné à faire époque.

MANUSCRITS GRECS.



L'INFATIGABLE M. Mai, préfet de la bibliothèque du Vatican, vient de retrouver des pages inédites et authentiques de Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Dion Cassius et Polybe, de nouveaux faits de l'histoire ancienne, des renseignemens inappréciables sur la géographie, la chronologie et l'art militaire. Il a exhumé ces textes grecs de la poussière des *Palinosertes*, manuscrits autrefois lavés pour recevoir une nouvelle écriture.

Déjà célèbre par une longue suite de publications de ce genre qui ont enrichi les œuvres de Cicéron, de Plaute, de Symmaque, de Fronton, de Marc-Aurèle, M. Mai a commencé en 1826 à faire paraître une collection in-4° d'ouvrages grecs inédits extraits des manuscrits qui lui sont confiés. On trouvait dans ce volume plusieurs écrits d'Eusèbe et de Photius, et une réponse du rhéteur Aristides à un plaidoyer de Démosthènes.

Le nouveau volume est composé de morceaux tirés pour la plupart de l'immense recueil de Constantin Porphyrogenète, empereur grec, qui, au xe siècle, fit rédiger par des compilateurs des extraits méthodiques des historiens, que l'on rangea sous divers titres, et qui forment 55 sections dont quelques-unes ont été conservées. Déjà l'on en connaissait deux, celle des ambassades et celle des vertus et des vices. M. Mai en publie une troisième, celle des sentences, qui ne sera pas moins utile que les deux autres.

On y trouve cent pages de Diodore de Sicile, des extraits de Denys d'Halicarnasse, de Dion Cassius, de Dexippe, de Ménandre l'annaliste, une page d'Appien, un ouvrage anonyme sur la politique, un discours de Nicéphore Blemmidas sur les devoirs d'un roi, et trois pages du roman de Jamblique, qui ne nous était connu que par l'analyse de Photius. Mais ce qui paraîtra peut-être plus précieux que ces restes du Bas-Empire, ce sont de nombreuses citations des anciens poètes d'Athènes, de Solon, d'Euripide, de Philémon, plusieurs oracles en vers, et d'autres monumens authentiques des plus beaux temps de la Grèce.

L'auteur qui gagne le plus à cette découverte est sans contredit Polybe. On n'avait de lui que les cinq premiers livres de l'Histoire universelle de son temps, des fragmens assez longs jusqu'au dix-septième, et les anciens extraits de Constantin pour ces livres et les vingt-trois autres. Les nouveaux extraits, qui remplissent ici près de cent pages, s'étendent du sixième livre au treizième. Les plus suivis appartiennent au douzième.

Pétitions sur de graves intérêts à la chambre des députés, par Pierre Grand, avocat. Brochure in-8°. Chez Delaforest, place de la Bourse.

Et à la Librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10.

L'auteur traite de la nécessité et des moyens de répandre les lumières dans la Basse-Bretagne, et de l'abolition de la marque.

ESQUISSES

DE

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE,

DEPUIS LA RÉVOLUTION.

N° III *.

Un bal masqué au salon des Etrangers, sous le consulat.

Le marquis de Livry. — Duport, Bigottini, Miller. — Robert le restaurateur. — La comtesse Montholon. — Joséphine. — Mme Talien. — Eugène, etc., etc.

Ah ! ne me rendez plus tous ces plaisirs tranquilles
Qui du soir d'un beau jour raniment le déclin !
Rendez-moi, rendez-moi la fraîcheur du matin,
Et gardez du passé les souvenirs futiles.

Nous pourrons borner ces esquisses de mœurs à Paris, et notre cadre sera déjà vaste ; mais peut-être pour jeter plus de variété dans une semblable galerie de portraits et de tableaux historiques, devrions-nous faire quelques excursions dans les salons de nos villes de province, qui ont aussi leurs orateurs, leurs poètes, leurs hommes de bon ton et leurs petites-maîtresses. Tantôt nous trouverions ces notabilités départementales autour du préfet, du général, ou de

* La *partie de chasse* annoncée dans le numéro précédent ne sera insérée que plus tard.

quelque fonctionnaire un peu moins important; tantôt chez un gentilhomme de l'ancien régime ou un riche roturier, dont le titre de *plus fort imposé* est la seule noblesse. Nos lecteurs de Paris auraient tort de s'attendre à nous voir glaner seulement des ridicules dans ces excursions : la province a aujourd'hui ses hommes de talent, et elle ne les envoie pas tous dans la capitale, où nous voyons les échos de la tribune, de l'Académie et des salons, familiers avec tous les accens, mais spécialement avec l'accent du midi.

De même, en rencontrant dans la société de Paris des étrangers de tous les coins du monde, les uns empressés, comme les Russes, à imiter notre costume et nos manières, les autres comme les Anglais plus généralement jaloux de se singulariser par leur tournure, leurs idées et leur langage, qui n'éprouve pas la curiosité de connaître en quoi la société des capitales de l'Europe diffère ou se rapproche de la nôtre. Ces points de contraste ou de ressemblance nous seront indiqués tantôt par le récit des étrangers eux-mêmes, hôtes passagers de nos cercles et de nos réunions plus intimes. Quelquefois on pourrait aller chercher sur les lieux mêmes des scènes plus détaillées et plus dramatiques. Nous avons aujourd'hui sous les yeux deux ouvrages anglais qui seraient riches en renseignemens à défaut de nos propres souvenirs et de ceux de nos amis. L'un de ces ouvrages nous transporte à *Almack's*, assemblée où danse toute l'aristocratie britannique pendant les sessions du parlement; l'autre est une histoire des clubs de Londres, publication un peu plus indiscrète que l'autre; car tous les individus y sont peints fidèlement avec les noms au bas des portraits. Mais dans son projet, un peu ambitieux peut-être, d'ê-

tre ainsi admis tour à tour dans tous les salons et quelquefois même à la cour des souverains, le *Mercure* compte sur le guide qui l'a déjà introduit à Clichy-la-Garenne et qui aujourd'hui date d'un *club* de Londres ses souvenirs de la paix d'Amiens.

« Vendredi dernier, je traversais les splendides appartemens d'un temple de la rue St.-James, dédié par Plutus à la Fortune *, lorsque j'aperçus, parmi d'autres curieux, sir Georges F...., que son goût pour les arts, sa conversation amusante, et la fréquentation de tous les salons fashionables de Londres, rendent en tous lieux et toujours le plus agréable de tous les *ciceroni*. — Assurément, lui dis-je, l'opulence ne peut rien créer de plus merveilleux que ce que nous voyons ici! — Je conviens, me répondit sir Georges, que le pérystile, les colonnes, l'escalier et tout l'édifice, font honneur à notre Vitruve anglais. Si les ornemens de ces appartemens étaient plus simples et moins chargés de dorures, si les couleurs des lambris étaient mieux assorties, si ces glaces, qui sont le luxe le plus rare des hôtels de Londres, étaient placées de manière à ce qu'on pût s'y voir soi-même en même temps qu'on y est vu des autres, je dirais avec vous que c'est ici le plus bel hôtel de notre capitale. Mais en jugeant l'ensemble sans critiquer les détails, je pense que l'objet désiré a été obtenu, car tout doit paraître magique dans un lieu consacré à toutes sortes d'illusions. Voyez quelle foule de visiteurs la curiosité amène ici. Voilà les principaux membres des deux

* C'est dans St-James-Street que sont non seulement quelques clubs du haut ton, mais encore quelques-unes de ces maisons de jeu appelées *Hells* (enfers), dont la description entrera dans une de nos esquisses sur la société anglaise.

chambres du parlement, des auteurs, des hommes d'état, des banquiers et des dames qui sont sans doute à la fois surprises et charmées de se trouver dans l'enceinte d'un club. Ce vieux gentleman, près de vous, est Samuel Rogers *, banquier-poète, cher aux filles de Mnémosyne, et dont les vers sont de bon aloi au Parnasse, et la prose escomptée à vue par la banque. Voilà l'auteur d'*Hadgi Baba*, qui dans toute cette splendeur orientale doit rêver au titre de son second ouvrage **.

» Celui qui est si assidu, si attentif pour cette jeune dame, est le célèbre lord Normanby ***, et la dame est miss E...., sicilienne de naissance : regardez passer lord Fife, qu'une caricature a brouillé avec Therpsichore.— Ah! je me souviens, répliquai-je ; on avait représenté Mlle Noblet approchant un fifre (Fife) de ses lèvres, et disant: « Avec ce fifre, je joue tous les airs que je veux. » —Justement, continua sir Georges; voici le duc de ***, qui a laissé tant de souvenirs en Portugal; et reconnaissez lord ***, à qui ces appartemens doivent rappeler quelques salons qu'il a vus à Paris lorsqu'il représentait l'Angleterre à la cour de France. Voyez-vous le prince ***, il supporte son long exil avec le stoïcisme de Caton. Sir Georges me montra ainsi l'un après l'autre plusieurs grands seigneurs, arrivant les uns de Rome, d'autres de Paris, d'autres de Berlin. L'essaim de ces fashionables, me dit-il, après avoir erré de climat en climat, revient chaque printemps, comme les hiron-

* Auteur des *Plaisirs de la Mémoire*.

** Le même auteur vient de publier *Hadgi Baba en Angleterre*.

*** Auteur de *Matilda* et autres romans.

(*Notes du Rédacteur.*)

delles, pour passer *la saison* * à Londres. Toute cette foule de personnages différens ne ressemble-t-elle pas à un bal de masques, au *domino* près ?—A propos de bals masqués, répondis-je à sir Georges, vous souvenez-vous de ceux qui furent donnés au *Salon des Etrangers* pendant la paix d'Amiens.—Oui, sans doute, et je n'ai pas oublié le marquis de Livry, qui en faisait les honneurs avec une grâce si galante : la meilleure société de l'Europe était alors rassemblée à Paris, et la France, à peine échappée aux derniers orages de la révolution, semblait saisir avec empressement tous les plaisirs qui pouvaient bannir de sa mémoire le souvenir de ses troubles politiques. Le *Salon des Etrangers* était chaque soir rempli d'une foule immense. De quel jeu effrayant j'y ai été témoin. J'ai vu perdre trois cent mille francs d'un seul coup; et quels quadrilles ! quels danseurs ! c'était Duport, c'étaient Bigottini et Miller qui rivalisaient de grâce et de légèreté dans les divertissemens de la soirée. Les soupers étaient servis par Robert avec tout le luxe de la gastronomie, non pas à un seul couvert, mais sur plusieurs tables, de sorte que chacun pouvait choisir sa compagnie aussi bien que ses mets. Il y avait, dis-je à sir Georges, un de vos compatriotes qui donnait régulièrement au garçon un louis, chaque fois qu'il demandait quelque chose. Un soir que le garçon avait reçu ainsi de cet Anglais généreux jusqu'à dix pièces d'or : Mylord, lui dit-il tout surpris, peut-être ignorez-vous qu'on ne paie pas ici ?—Oh! oh! peu im—porte,

* *The season*. On appelle plus particulièrement la *saison* les mois de l'année où le parlement est assemblé : c'est la saison des bals, des réunions, des routs.

gar—çon, reprit l'Anglais froidement; quand un homme risque cent mille francs sur une carte, il a bien de quoi donner quelques louis pour qu'on lui serve à souper. Voilà dix autres louis pour t'apprendre que je ne me trompe pas.

» Que de gens de tout sexe, de tout âge et de tout rang venaient chez le marquis de Livry pour y hasarder, à la faveur du *domino*, le fruit de vingt ans de travail et d'économie, sur une carte! Que d'intrigues de politique ou d'amour se trouvaient sous le masque! Combien de personnes se cherchaient sans avoir la bonne fortune de se rencontrer! Combien d'autres se coudoyaient qui ne pensaient qu'à se fuir! Le hasard me rendit le témoin d'une scène singulière dans un de ces bals. Il était près de deux heures du matin; la foule était immense et la chaleur excessive; Mme Roger *, qui s'appuyait sur mon bras, s'évanouit et me pria de la conduire hors de la salle. Je trouvai le marquis de Livry à son poste, et il nous engagea à monter dans son appartement, qui était à l'étage le plus élevé. L'air frais et quelques spiritueux rétablirent peu à peu Mme Roger. Nous nous préparions à descendre, lorsque notre attention fut attirée par une conversation très-animée qui se tenait dans un appartement voisin. Beaumarchais dit que pour entendre il faut écouter. Soupçonnant qu'il s'agissait de quelque intrigue sous le masque, nous nous approchâmes de la cloison et nous reconnûmes les voix de deux femmes; mais comme

* Mme Roger est aujourd'hui comtesse de Montholon. Je l'ai rencontrée à Londres depuis son retour de Ste-Hélène, où elle avait suivi Napoléon par attachement pour son mari.

le sujet de leur entretien paraissait n'avoir d'intérêt que pour elles, nous nous préparions à nous éloigner, lorsque, à notre grand étonnement, l'une des interlocutrices prononça le nom de Buonaparte. Ce nom magique fixa de nouveau notre attention, et nous entendîmes que cette dame disait : — Je vous déclare, ma chère Thérésina, que j'ai fait tout ce que l'amitié pouvait me dicter, mais inutilement. Pas plus tard que ce matin, j'ai tenté un nouvel effort; mais il n'a rien voulu écouter de ce que j'allais lui dire; je ne saurais comprendre ce qui a pu le prévenir si fortement contre vous. Vous êtes la seule femme dont il a effacé le nom de la liste de mes amies intimes, et c'est de peur qu'il ne vous montrât directement son déplaisir (ce qui me désolerait) que je suis venue ici seule avec mon fils. Dans ce moment, on me croit bien endormie dans mon lit au château; mais j'étais décidée à venir pour vous voir et vous prévenir, pour vous consoler surtout et me justifier.

» — Joséphine, répondit l'autre dame, je n'ai jamais douté de la bonté de votre cœur ni de la sincérité de votre affection. Le ciel m'est témoin que la perte de votre amitié serait pour moi bien plus pénible que tout le déplaisir de Buonaparte. J'ai tenu, dans ces temps difficiles, une conduite telle qu'on pourrait peut-être s'honorer de mes visites; mais certes je ne vous en importunerai pas sans son consentement... Il n'était pas consul quand Talien le suivit en Égypte..., lorsque je vous reçus tous deux chez moi..., lorsque je partageai avec vous.... (Ici des sanglots interrompirent la voix de la dame.) — Calmez-vous, reprit l'autre, calmez-vous, ma chère Thérésina...; laissez passer l'orage..., je

préparerai une réconciliation, mais il ne faut pas l'irriter davantage; vous savez qu'il n'aime pas Ouvrard, et l'on dit qu'il vous voit souvent! — Quoi donc! parce qu'il gouverne la France, espère-t-il tyranniser nos foyers? Faudra-t-il lui sacrifier nos amitiés privées? » Comme elle prononçait ces mots, on frappa soudain à la porte.

» C'était Eugène Beauharnais, qui cherchait partout sa mère.

» Madame, lui dit-il, voilà plus d'une heure que vous êtes absente; le conseil des ministres est peut-être terminé; que dira le premier consul s'il ne vous trouve pas à son retour? Les deux dames et Eugène descendirent lentement, et Mme Roger me dit : Quittons aussi le bal.

» Nous venions d'être les témoins curieux d'une scène très-intéressante; car une des deux dames devint par la suite impératrice des Français; l'autre était Mme Talien, à qui la France devait la chute de Robespierre. Qu'on se transporte un moment par la pensée à cette époque où les géans de la révolution commencèrent à reconnaître dans Buonaparte un homme de leur taille et quelque chose de plus qu'un grand capitaine. Sa présence seule dans une fête agrandissait l'enceinte d'un édifice, et absent, son nom murmuré tout bas ne réveillait pas impunément l'écho. Que de réflexions nous fit faire cette rencontre, à Mme Roger et à moi! Quand Mme Roger me disait : Quittons aussi le bal; cela signifiait : Rien ne peut plus nous intéresser ici, nous avons le secret du jour. Nous partîmes donc; mais dans d'autres soirées je fus témoin de plusieurs autres incidens, tous caractéristiques de l'époque. Quelquefois aussi, spec-

tateur attentif, j'aimais à suivre les mouvemens des différens groupes qui entraient après avoir salué le marquis de Livry; tantôt c'était une partie d'anciens émigrés qui s'étonnaient de retrouver dans la France républicaine ce retour subit au luxe de l'ancien régime; ils semblaient chercher des yeux, sous le *domino*, la perruque poudrée des courtisans de Louis XVI, et c'était pour eux comme une double mascarade de n'y apercevoir que des têtes coiffées à la romaine. Tantôt un couple de jeunes gens, que 1789 avait trouvés à peine sortis du berceau, disaient: Tout ceci est la jeune France, la jeune république! Quel avenir pour elle! le bon ton, les bonnes manières sont le résultat de l'égalité politique; on peut être heureux et libre, quoi qu'en disent nos pères; le trône n'est qu'un spectacle de plus. Quelquefois des vétérans du régime nouveau, moins confians dans les destinées de la France républicaine, ne venaient chez le marquis de Livry que pour s'étourdir; ils avaient consommé en quelque sorte toute leur énergie dans les grandes scènes de la révolution, et en devinant le dictateur derrière toutes ces fêtes qui faisaient renaître le besoin des pompes d'un palais et d'une cour, ils ne sentaient plus en eux que l'inertie du découragement et de l'ennui; mais l'aspect général de ces assemblées était brillant et animé.

» Dans le salon anglais, où tous ces souvenirs viennent me rendre quelques émotions de ma jeunesse, je ne retrouve pas cette vivacité française qui va si bien à ces rendez-vous de la richesse et du plaisir. J'en reconnais bien çà et là quelques imitations; mais ces grâces ont reçu des leçons de nos cercles de Paris. Je m'approche, et en effet j'entends parler français. Peut-être aussi la

danse et la musique seraient-elles nécessaires au milieu de ces splendides lambris et de cette illumination éblouissante. Nous fûmes bientôt fatigués de tout cet éclat, sir Georges et moi. Heureusement, à minuit chacun passa dans la salle des rafraîchissemens; j'y trouvai un aimable ami, M. L—y, qui m'aborda en me demandant si je connaissais le maître de ce magnifique hôtel.—Non, lui dis-je; mais j'aimerais beaucoup à le voir. Nous le trouvâmes dans le vestibule se tenant sous un énorme lustre qui rappelait la lanterne de Panurge, et où il était occupé à rendre ses saluts à tous ceux qui venaient ou s'en allaient. — Tel que vous le voyez, me dit M. L—y, c'est un grand homme à New-Market et dans toutes les courses de chevaux du royaume. Personne ne sait parier aussi bien que lui. — Peut-être, dit sir Georges, ne sait-il pas aussi bien faire les honneurs d'un salon que votre marquis de Livry au *Salon des Étrangers;* mais vous pouvez voir par la bonne compagnie qui l'entoure qu'il aurait bien du malheur s'il ne devenait pas lui-même un fashionable. — Je le crois, répliquai-je; vive le commerce des gens du bon ton pour devenir homme à la mode; c'est Sterne, je crois, qui compare les hommes à des cailloux au fond d'un fleuve, que le mouvement des eaux agite en tous sens jusqu'à ce que leurs angles raboteux s'effacent par ce continuel contact des uns avec les autres. »

Je ne saurais me dispenser d'ajouter ici un mot sur Mme Talien, qui est devenue l'épouse de Joseph de Caraman prince de Chimay. Après son divorce avec son premier mari, elle s'appelait Mlle Gabarus, et était

fille d'un riche banquier espagnol. Elle n'avait épousé Talien que pour sauver la vie de son père. A l'époque du 9 thermidor, quelques députés placés sur la liste de proscription parlaient de différer l'attaque contre Roberspierre dans la Convention; les voyant hésiter, madame Talien, qui les avait réunis chez elle, leur dit : « Lâches! si vous ne délivrez pas la France de ce monstre, vous ne vivrez pas pour voir la destruction de votre patrie, car je vais lui envoyer tous vos noms. » Cette apostrophe hardie électrisa les conspirateurs. Le lendemain, Roberspierre n'existait plus.

La princesse de Chimay avait eu de Talien une fille, qui reçut en naissant le nom de *Thermidor*.

Théobald, *Episode de la guerre de Russie,* par madame S. Gay. 4 vol. in-12. A Paris, chez Ponthieu, Palais-Royal.

Et à la Librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10,

Roman d'un vrai mérite, comme on nous en donne trop peu aujourd'hui. Des caractères vrais et très-bien dessinés, des événemens pleins d'intérêt et de vraisemblance, enfin un style élégant et facile, ont déjà fait la fortune de cet ouvrage auprès des gens de goût. Le succès angmentera encore, car l'auteur a placé son drame au milieu de l'histoire contemporaine. Nous retrouvons la révolution et ses fureurs, nos triomphes et nos revers, la réaction et ses vengeances. Ainsi le roman s'agrandit des événemens à travers lesquels il se développe, et l'auteur donne plus qu'il ne promet.

LETTRES

SUR

LES THÉATRES LYRIQUES.



La Muette de Portici.

Nous avons à Paris une manière bien étrange d'entendre les beaux-arts. Peinture, musique, gravure, nous jugeons de tout sous le point de vue dramatique. La cavatine de Tancrède ne plaît pas à cet habitué de Feydeau, parce que ces notes légères et gracieuses n'iraient pas sur les vers de Voltaire :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère, etc.

Le tableau de M. Deveria, ce tableau où il y a une si grande puissance de couleur, donne des nausées à cet élève de M. David, parce qu'il n'y a pas assez de pensée. C'est proprement une maladie en France que de vouloir tout rapporter à la littérature.

Lorsqu'on annonça la *Muette de Portici*, nos jugeurs jetèrent des cris d'admiration. Une muette dans un grand opéra ! Il n'y a que M. Scribe pour ces idées ! — Eh ! plût au ciel ! J'estime beaucoup le talent de M. Scribe ; il ne fait rien comme tout le monde ; mais, par malheur, son originalité a l'air d'un parti pris ; elle n'est pas innée, elle est acquise. On dirait que ses ouvrages sont une gageure perpétuelle contre la vraisemblance, et une gageure soutenue avec autant de

grâce et de trait qu'il en faut pour déguiser l'absence de la verve. Je ne voudrais pas jurer qu'avant la fin de l'hiver il n'eût fait d'un paralytique le héros d'un ballet en trois actes. Le paralytique en ballet ne serait pas plus ridicule que la muette en opéra.

Une chose a trompé M. Scribe; car en examinant bien ses ouvrages, on finit toujours par trouver la filiation de ses idées. Sir Walter Scott est le plus grand porte-malheur que je connaisse en littérature dramatique. Beaucoup de gens ont cru pouvoir faire de ses figures ce que M. Ingres a fait des figures de Raphaël, c'est-à-dire les jeter telles quelles sur la toile, et courir à des succès. M. Scribe, qui a plus de tact que ses confrères, s'est aperçu des chutes; il a voulu les éviter, parce que personne ne sait mieux ce que vaut un succès résolu en billets de banque; il a longuement étudié la figure de Fenella; il a vu qu'elle avait réussi, il y a quelque vingt-cinq ans, à Feydeau, dans le vaudeville de *Deux Mots*, et il l'a jetée au travers de *Masaniello*, oubliant que tout a changé depuis vingt-cinq ans, gouvernement et peuple, auteurs et public. En effet, la muette des *Deux Mots*, que Mme Lemonnier représentait avec beaucoup de charme, parce qu'elle n'y avait rien à chanter, devait plaire à un public qui demandait, avant toute chose, l'effet dramatique. La Fenella de sir Walter Scott (dans *Peveril du Pic*) ne pouvait point avoir de prise à l'Opéra sur un public musical. Je ne suis point de ceux qui examinent si ce rôle pouvait être impunément cousu au sujet de Masaniello; je ne suis point de ceux qui trouvent que la conspiration de Naples est mal conçue, mal rendue, écourtée, mutilée, annihilée; feu M. de Marchangy y

aurait trouvé une conspiration encore fort honnête ; quant à moi, peu m'importe : je cherchais un *libretto* et non un prétexte à réquisitoire. Si M. Scribe avait fait un ouvrage lyrique, il n'aurait que le tort d'avoir pris un sujet trop vaste ; nous nous serions consolés du poëme en écoutant la musique ; mais, en courant après l'effet dramatique, il ne l'a pas atteint, et il a fait la plus petite part au compositeur. Sa *Muette de Portici* n'est ni un drame ni un *libretto ;* c'est un je ne sais quoi dont la mise en scène a fait un ouvrage fort amusant ; on l'écoute comme on écouterait une anecdote agréablement contée ; c'est un tableau de chevalet peint sur une toile de vingt pieds.

Jamais partition n'avait été attendue avec autant d'impatience : on savait qu'elle était due au plus élégant de nos maîtres. Les amateurs qui goûtaient le moins la musique improvisée dont M. Auber a si souvent enrichi le théâtre Feydeau, espéraient cette fois en un chef-d'œuvre, car M. Auber y avait consacré un an de sa vie ; et nous autres Français, hommes à organisation paresseuse, nous obtenons quelquefois par un long travail ce qu'une vive imagination italienne trouve en un moment. On disait que l'auteur d'*Emma*, sans revenir entièrement à son premier faire déjà vieilli et trop languissant peut-être pour plaire au goût du jour, avait répudié le faire un peu sec et un peu petit de la *Neige* et du *Maçon*. Le grand jour est enfin venu, et l'on a obtenu beaucoup plus et beaucoup moins qu'on n'espérait. Si vous êtes avide de ce style sévère qui a l'air de se respecter lui-même, qui sacrifie l'idée la plus originale à la plus petite incorrection, étudiez la partition de M. Auber ; l'ouverture exceptée, elle en est un modèle. On voit que

ce maître a tremblé en mettant ses doigts sur les touches du piano; on sent qu'il s'est dit à chaque instant : « Je travaille pour le grand Opéra ! » De là une sorte de gêne et de froideur; sa manière est plus large et plus indépendante, mais aussi adieu cette verve piquante dont il a fait preuve à l'Opéra-Comique ! A part l'introduction du troisième acte, morceau charmant, d'une facture vive, légère, originale, et du meilleur effet; à part la belle prière à Saint-Janvier et la barcarolle du deuxième acte, la partition est pauvre d'idées.

Soyons justes; la faute en est beaucoup plus au poète qu'au compositeur. Malgré le grand talent que Mlle Noblet déploie dans ce rôle, c'est Fenella qui jette du froid sur la musique comme elle en jette sur le poëme. Dès qu'elle part, M. Auber reprend sa verve; dès qu'elle rentre en scène, elle glace M. Auber. Il tend tous les ressorts de son esprit; il croit que là est l'idée capitale de la pièce, le moyen de succès; il soigne, il lèche, il courtise son orchestre, il écrit avec une admirable science harmonique le rôle de la muette; mais comme ce rôle ne peut pas être lié aux voix, tout beau qu'il est d'intentions et d'harmonie, il manque constamment d'effet musical. C'est un monologue qu'il faut toujours écouter aux dépens des masses. Courez encore après l'effet dramatique ! quand on songe qu'il y a dans cette partition vingt fois plus de talent qu'il n'en faudrait pour deux chefs-d'œuvre ! ah ! M. Scribe ! faites des vaudevilles, et laissez M. Auber avoir du génie avec le premier sot chez qui il trouvera de la docilité et un peu d'instinct lyrique. Que les gens d'esprit sont terribles à l'Opéra !

Mais enfin c'est un succès. — Sans doute. — Ex-

pliquez-le donc. — Eh ! qui pourrait expliquer tous les succès ! — Le poëme ? — Gauche. — La musique ? — Peu saisissante.—Le ballet ? — Ah ! grand Dieu ! quel ballet ! je bâille en y songeant. Sans Mlle Dupuis, dont l'Opéra de Londres va nous priver pendant deux mois, le parterre aurait fait éclater sa colère. — Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? — Tout est dû à un art nouveau, à un art auquel la censure a donné naissance, à un art qu'il dépend de M. de Martignac de réduire à rien, à un art qui a voulu que l'art dramatique parlât aux yeux puisqu'il ne pouvait plus parler à l'esprit, à la mise en scène enfin, s'il faut l'appeler par son nom. Costumes, décors, tout est parfait. On croirait assister à une action réelle. Grâce à cette action magique, *la Muette de Portici* est un de ces ouvrages faibles que le public voudra voir cent fois ; et pourtant, disons-le franchement, si *la Muette de Portici* est l'ouvrage de M. Auber qui a eu le moins de succès dramatique, c'est celui qui lui fera le plus d'honneur. Le piano le vengera de la représentation. Cet opéra est, avec le premier acte de *Pharamond*, *Marie*, et *le Colporteur*, ce que l'école française a produit de plus remarquable, comme style, depuis vingt ans.

Agréez, etc.

P. S. En attendant les importans ouvrages de Mayer-Beer et de Boïeldieu qu'il nous prépare, Feydeau procède par de petits actes. *Le Mariage à l'Anglaise* est une charmante comédie, trop faiblement jouée pour produire de l'effet. M. Frédéric Kreubé compose comme MM. Huet, Lemonnier et Mme Pradher chantent. Je laisse à ces messieurs et à cette dame de décider entre eux si c'est un compliment.

M. L'ABBÉ DE MONTGAILLARD.



Quelques anecdotes sur feu M. de Montgaillard couraient dans les salons de Paris. Des personnes qui occupent un haut rang dans le monde et qui assuraient avoir été liées avec cet historien, n'étaient pas les dernières à les répandre. Le *Mercure de France* crut devoir les recueillir; presque toutes les feuilles littéraires s'empressèrent de les lui emprunter.

La famille de M. de Montgaillard a réclamé contre ces assertions. Assurément le culte qu'elle voue à la mémoire de cet homme de lettres honore en même temps et celui qui en est l'objet et ceux qui le professent; la chaleur même que M. le comte et M. le marquis de Montgaillard ont mise à défendre leur frère se conçoit; mais peut-être ces messieurs ont-ils cédé avec trop de facilité à un sentiment dont le principe est autant honorable que les conséquences en seraient dangereuses.

C'est un malheur attaché aux grands talens que la célébrité; en mettant notre vie publique en relief, elle y met aussi notre vie privée. Quand on cherche à se distinguer de la foule, on accepte cette fâcheuse condition. A la mort d'un homme célèbre, sa vie tout entière appartient au public. Sans doute l'ignorance, l'erreur, la malveillance peut-être s'acharnent quelquefois contre la mémoire d'un homme; c'est alors à l'amitié de défendre ce qui est attaqué. Bossuet, le jour même de la mort de

Molière, ne l'a-t-il pas damné en chaire de son autorité privée? C'était une opinion injuste, infâme même, mais enfin c'était une opinion portée sur un grand homme mort, et la veuve de l'auteur de *Tartufe* n'a pas réclamé. Les plus grands génies du dernier siècle sont encore diversement jugés. La famille de Mirabeau, les héritiers de Voltaire contestent-ils au premier venu le droit d'examiner la vie de ces deux grands hommes? Ce serait empêcher l'histoire dans de petits intérêts de famille.

La mémoire de M. l'abbé de Montgaillard pouvait, moins qu'une autre, être à l'abri de ces accusations; car il a passé sa vie à accuser. Sa colérique histoire est un pamphlet en huit ou dix volumes, pleins de contradictions et de fiel contre toutes les célébrités, contre toutes les positions sociales. S'il est vrai qu'un auteur se peigne dans ses ouvrages, on concevra aisément comment nous avons pu ajouter foi aux anecdotes que nous avions apprises de plus d'une bouche. Il y a plus, en les transcrivant, nous avons presque cru faire l'examen de son *Histoire de France*.

La lettre que la famille de M. de Montgaillard a fait insérer dans divers journaux, et que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs, bien qu'elle ne nous ait pas été adressée, atteste que l'anecdote du testament est controuvée; mais, quand elle eût été aussi vraie qu'elle est fausse, ce n'aurait été une insulte ni pour la famille de cet historien, ni pour le clergé, ni pour le gouvernement, ni pour les pauvres malades, ni même pour feu M. de Montgaillard. On peut être misanthrope, on peut être historien violent, atrabilaire, partial, et être encore digne d'estime comme homme privé. Le testa-

ment que l'on supposait écrit par un misanthrope ne pouvait pas plus blesser la famille de M. de Montgaillard que les boutades d'Alceste ne blessent le genre humain.

A M. le Rédacteur, etc.

MONSIEUR,

Dans votre feuille vous avez publié un article relatif à feu l'abbé de Montgaillard, notre frère ; cet article renferme autant de calomnies que de phrases, et constitue de plus un faux matériel. Le testament olographe de feu notre frère est en date du 25 mai 1812, treize années avant sa mort ; il a été déposé chez Me Lebrun, notaire à Paris, par ordonnance de M. Moreau, président du tribunal de première instance de la Seine. Il ne contient pas un seul mot qui puisse prêter le moins du monde aux affreuses assertions énoncées dans votre article ; cet article est séditieux contre le gouvernement du Roi, outrageant envers la religion et le clergé, et diffamatoire envers la famille de l'abbé de Montgaillard. En conséquence, en vertu de l'art. 11 de la loi du 25 mars 1822, etc.

Le comte MAURICE DE MONTGAILLARD.

Le marquis DE MONTGAILLARD.

De l'imprimerie de SELLIGUE, rue des Jeûneurs, n. 14.

POÉSIE.



MADAME DE STAEL.

ODE.

Dieu n'a pas dit à l'homme, en l'imposant au monde :
« Mon souffle n'inspire que toi ;
» Seul, puise le génie à ma source féconde ;
» Seul, garde quelques traits de moi. »
Héritant, comme lui, des richesses de l'âme,
La femme eut son rayon de la céleste flamme,
Œuvre d'amour du créateur ;
Mais sa part du bienfait lui fut bientôt ravie,
Et l'homme, en s'isolant, se fit roi de la vie,
Comme un despote usurpateur.

Le Christ avec sa croix vint briser l'esclavage :
Dieu du cœur, il donna son sang.
Sa parole épura le monde encor sauvage,
Et la femme reprit son rang.
Où sont-ils ces ingrats dont l'altière sentence,
Condamnant l'être aimé d'où nous vient l'existence,
Refuse la lyre à sa main ?
L'empire de l'esprit a-t-il de loi salique ?
C'est la Rome des arts, c'est une république
Qui renferme le genre humain.

Ce Sénat des talens, gardé par la mémoire,
Comme nos cieux, n'a qu'un flambeau.
L'âme n'a point de sexe en entrant dans la gloire,
La mort en a-t-elle au tombeau ?

Homme ! cendre d'un jour, que tant d'orgueil inspire,
A te suivre de front si ta compagne aspire,
Crains-tu d'en être dépassé ?...
Parle, est-il des vertus dans leur plus noble lustre,
Est-il une grandeur, un dévoûment illustre,
Où la femme n'ait point passé ?

Nommez les nations dont vous teniez les rênes,
Héroïnes des temps fameux.
S'il fut quelques grands rois, il fut de grandes reines
Qui portaient le monde comme eux.
Corinne, qu'as-tu fait des palmes de la Grèce ?
Rome, qu'est devenu le poignard de Lucrèce ?
Frappe-toi, femme de Pœtus.
Mère de saint Louis, honneur à ta régence !
Jeanne d'Arc, aux Anglais raconte leur vengeance !
Corday, dis ton nom à Brutus !

Naguère, quand la France enlevait la victoire
Du Tage à la cité des Czars,
Une Muse a régné pour donner à l'histoire
Une Sémiramis des arts.
Elle parut alors qu'une lente tempête
Vint du fond du passé courber la jeune tête
D'un Roi qui perdit ses bienfaits ;
Quand, grondant sous le trône, un volcan populaire
Agitait en travail, dans sa sourde colère,
Et ses vertus et ses forfaits.

On la vit s'élever, jeune mais déjà grande,
Comme l'aigle au rapide essor.
Le Platon de Genève eut la première offrande
De son poétique trésor.
Une reine captive était promise au glaive...
Seule pour la défendre elle accourt, et se lève
Sous les menaces des bourreaux.
Elle ose la chanter ; car dans les temps d'orage
La lyre du poète a ses jours de courage,
Comme le glaive des héros.

Alors interrogeant nos discordes sanglantes,
Elle y jette un coup d'œil profond;
Et son génie atteint les passions brûlantes
Dans les cœurs, abîmes sans fond.
Bientôt de siècle en siècle, éclatant phénomène,
Elle observe en son cours l'intelligence humaine
Marchant d'un pas silencieux;
Et consultant partout les phases de la terre,
Elle sonde la vie en son vaste mystère,
Comme Newton sondait les cieux.

Est-ce que Dieu lui-même en invisible flamme
Lui fit lire dans ses décrets?
Ecoutez la Prêtresse; historien de l'âme,
Elle en raconte les secrets.
De l'esprit, roi des temps, proclame les conquêtes,
Muse, chante les arts qui dans leurs saintes fêtes
Veillent au bonheur des mortels;
Chante la Liberté, patronne des grands hommes,
Que le Christ, comme un phare, en la nuit où nous sommes,
Vint consacrer sur ses autels.

Mais le Cygne, au milieu de ses chants d'harmonie,
Connut l'amertume des pleurs.
Bien souvent l'infortune est la sœur du génie;
La gloire a ses grandes douleurs.
Son âme s'épancha sous le nom de Delphine,
Pour mieux représenter sa nature divine
Luttant avec un monde vain;
Un monde où, combattant l'injustice obstinée,
Le grand cœur se débat contre sa destinée,
Mais en gardant le sceau divin.

Ainsi du feu sacré qu'ont expié tes larmes,
O Staël! tu déplorais le don,
Et ton cœur, du génie éprouvant les alarmes,
Semblait en demander pardon.
L'enthousiasme ardent qui brûlait sa victime
Des sentimens profonds et de la vie intime

Te révéla les saints accords.
Ta Corinne, ou plutôt ton image suprême,
Est un être idéal : c'est la gloire elle-même
Qui revêt un céleste corps.

Hélas ! d'un long exil épuisant la souffrance,
Elle but sa coupe de fiel ;
Et, sans voir ses lauriers, ses yeux cherchaient la France,
Comme un ange banni du ciel.
Mais bientôt son exil, dans de savantes veilles,
Court des Muses du Nord explorer les merveilles,
Et glane dans leurs champs divers.
Comme le conquérant des ondes atlantiques,
A nos beaux arts, rivaux des richesses antiques,
Elle ouvre un nouvel univers.

Son cœur, où s'allumait sa féconde tristeste,
Fut un foyer toujours brûlant.
Dieu la mit parmi nous comme une prophétesse :
Elle créait, même en parlant ;
Ses regards annonçaient qu'elle était immortelle.
Les sceptres étonnés s'inclinaient devant elle ;
Sa gloire était reine en tout lieu.
Loin des sphères de l'homme en triomphe élancée,
Comète indépendante au ciel de la pensée,
Elle gravitait près de Dieu.

Son vol pour nous atteindre a franchi plus d'espace :
Hommes, monarques absolus,
Même en nous égalant la femme nous surpasse,
Son sexe est un degré de plus.
La voilà remontée à sa grandeur première !
L'astre, en laissant au loin des sillons de lumière,
Est rentré dans le ciel natal...
Femme sublime, adieu !... Qu'un autre recommence :
Ce Siècle en traits de feu sur son portique immense
A gravé le beau nom de Staël.

L. Belmontet.

ART DE GUÉRIR.



On ne peut pas dire que « tout soit bien ». Tout ne l'est pas, malgré l'affirmation fort éloquente de lord Bolingbroke dans ces belles pages où Pope a puisé ce système d'optimisme, qu'il est venu exposer avec une haute raison et dans une poésie souvent admirable. Il n'y a rien de permanent, rien qui s'élève toujours, soit dans le monde intellectuel, soit au sein de nos sociétés. La puissance du génie grandit, décroît et s'obscurcit tour à tour. Cette puissance tient à un élan de quelques âmes; quand il s'affaisse, la morale et les lettres tombent avec lui.

C'est le contraire dans les sciences, où il n'y a jamais d'éclipse totale pour la lumière qui existe déjà, quand ces sciences ne créent pas, ou quand elles sont stationnaires. Là, l'édifice s'élève sans cesse; une découverte en suit une autre, et le connu s'agrandit ainsi. Il y a donc perfectibilité scientifique. On a eu tort quand, par découragement, on a déclaré que certaines solutions, cherchées par l'art, à travers les siècles, étaient définitivement introuvables, qu'elles n'écloraient pas sous la main du génie, puisque ces différentes solutions sont conquises aujourd'hui, appliquées dans la société. Quant à quelques cas, ce qu'on a voulu long-temps appeler l'*introuvable*, l'*impossible*, n'était, pour parler plus exactement, que *l'inconnu*. Citons des faits qui

appartenaient à cette série de difficultés, il y a quelques années.

Les lits mécaniques, les appareils de MM. Lafond et Duval, chirurgiens distingués, destinés à corriger les déviations de la taille, n'ont-ils pas rendu la découverte de l'*orthopedie* facile et positive. Où est ici le perfectionnement? Dans l'idée qui a dirigé la création de leurs instrumens particuliers, celle de corriger graduellement en n'ébranlant pas le corps, en évitant toute espèce de souffrance; de redresser peu à peu, à des degrés comptés, comme la nature dévie; de rejeter des moyens, la force. Cette idée, qui a tout changé, est due à une de ces observations sagaces et patientes dans lesquelles Buffon voyait du génie, selon sa définition. Elle appartient à M. Lafond, qui est venu la réaliser dans les différentes parties du traitement par un mécanisme de tension, qu'il appelle *oscillatoire*, et que M. Duval a complété admirablement par cette addition précieuse: « de tendre peu ou point la tête, pendant que l'épine du dos peut l'être à un degré très-élevé ».

On sait que M. le docteur Civiale a inventé un instrument qui broie les pierres dans toutes les parties de la vessie. Nous devons ajouter que cette prodigieuse opération est toujours faite avec sûreté très-promptement, lorsqu'elle lui est confiée, ou à d'habiles praticiens tels que MM. Heurteloup et Pasquier; qu'elle n'amène ni dangers ni douleurs aiguës. On peut assister aux opérations que ce chirurgien fait dans les hôpitaux, d'après sa méthode; elle est déjà appliquée dans une grande partie de la France : ainsi, tout récemment, à Dijon, un jeune chirurgien du premier mérite, M. Margue, en a obtenu les plus grands succès.

Un membre de l'Académie royale de Médecine, l'un des plus habiles professeurs agrégés de la faculté de Paris, M. le docteur Ségalas, est parvenu à créer encore dans cette espèce de maladie; il a imaginé l'instrument le plus ingénieux et le plus inattendu; un instrument qui n'était même pas indiqué aux recherches de la science. Voici à quel usage il est appliqué : il va porter la lumière dans l'urètre, et révéler au médecin le siége, la nature et les signes des maladies qui peuvent y éclater. Cet instrument deviendra le conducteur des autres. M. Ségalas l'a nommé le *speculum* de l'urètre, et l'a fait connaître, il y a une année environ, dans une séance de l'Académie des Sciences. Il y établit ce fait, qu'il pouvait lire, à un pied de profondeur et dans l'endroit le plus obscur, les caractères les plus fins de notre imprimerie, ceux que M. Jules Didot aîné consacre à l'édition des *Classiques en miniature*, et à celle des *OEuvres complètes de Voltaire* en un seul volume in-8°*. M. Ségalas a perfectionné plusieurs instrumens fort précieux du chirurgien Ducamp, mort naguère, si jeune et déjà célèbre!

L'établissement de MM. Lafond et Duval, à Chaillot, porte dans les familles des consolations non moins vives, et bien plus répétées, également difficiles à donner. L'habileté de ces chirurgiens s'appuie d'appareils et de moyens dont on s'explique facilement l'efficacité; des efforts d'une médecine rationnelle, de bains de toutes les eaux connues, d'exercices gymnastiques.

* Chez Dufour e comp., libraires, rue du Paon, n. 1. 66 livraisons paraissent, et environ 80 livraisons formeront les *OEuvres complètes*. Et à la Librairie de l'Industrie, rue St.-Marc-Feydeau, n. 10.

Avec ces moyens ils parviennent à déraciner les déviations, ou à les améliorer pour le moins, à fortifier les parties traitées. Les déviations qu'ils n'effacent point, ils les diminuent beaucoup ; leurs soins dans ce cas raffermissent la santé, toujours un peu ébranlée. Ces maladies terribles ne sont pas rares dans nos vieilles sociétés, au sein de nos grandes villes. Leur résultat habituel, et bien rapproché souvent, est, de briser la vie dans les jeunes années, de l'éteindre dans une lente progression de douleurs.

Considérons une autre partie de ce sujet. Dans la société, cette infirmité si grave n'est jamais un titre à quelque bienveillance particulière ; les choses sont comme cela, et nous ne constatons qu'un fait. Cette infirmité n'excite que quelques sarcasmes piquans et peu généreux; c'est que dans le monde les yeux et le goût jugent seuls, et ces juges sont impitoyables. Aussi les jeunes personnes que leur imagination entraîne au milieu des fêtes de la société n'y sont jamais vues avec cette sympathie que devraient éveiller leur sexe et les grâces de leur âge.

Ce coin du tableau a frappé de douleur quelques médecins d'une âme élevée ; ils ont dû s'efforcer de trouver des moyens efficaces qui, dans les cas ordinaires, pussent détruire ou pallier le mal, et prendre à tâche de rendre ces tristes situations plus rares : de là sont nées, depuis dix années, des études très-précieuses ; enfin l'*orthopédie*, spécialité générique, traitement qui est appliqué à effacer les déviations ou *bosses*.

L'établissement de MM. Lafond et Duval renferme les machines, appareils déjà inventés, ou recréés par eux-mêmes, à la suite d'études faites dans une pratique

de cinq à six années*. Ici, l'intérêt du sujet est assez vif pour que nous mettions quelques lignes, quelques détails de plus, sous les yeux de nos abonnés.

Ces habiles chirurgiens rejettent, tels qu'ils sont, les agens très-actifs de l'invention primitive, ceux qui sont appliqués à Augsbourg, à Leipsick et à Paris. Ils ne les admettent que changés, qu'avec des supplémens. Leur système est le contraire de la tension continue, roide, qui procède par les moyens ascendans : correction douloureuse et douteuse en même temps, car elle entrave la nutrition qui devient plus rare dans les parties traitées; par là, les cures peuvent manquer de force et de durée.

Tout ce qui a été possible, jusqu'à présent, résulte du traitement de MM. Lafond et Duval : rectifier quand l'infirmité n'est ni trop profonde ni trop ancienne; affermir après avoir guéri; rendre les douleurs nulles par une extension très-douce, graduée, avec des intervalles de repos.

On ne redresse guère que jusqu'à l'âge de 18 et 20 ans. On peut corriger considérablement, quand on ne détruit pas le mal.

Quatorze jeunes personnes ont été redressées depuis six mois, et au moment où nous écrivons cet article, cinq autres, tout-à-fait guéries, vont sortir de l'établissement, placé sous la protection des premiers médecins et chirurgiens de Paris, et surtout des deux hommes qui dominent la science, M. Dupuytren et M. Broussais.

M. Duval est un jeune médecin distingué par des connaissances aussi variées que solides. Botaniste, ama-

* Rue des Batailles, n 16, 18 et 20.

teur et possesseur de très-beaux jardins, il les fait cultiver avec des soins qui tiennent à la passion de l'art horticultural. Ces jardins sont destinés aux pensionnaires, qui s'y livrent à des jeux gymnastiques combinés avec le traitement. Ils renferment des promenades délicieuses dans la belle saison, à travers des haies d'arbustes rares, au milieu de collections de roses, de tulipes, de plantes précieuses.

M. Duval, né dans le département de l'Eure, est le compatriote et l'ami d'un jeune philanthrope qui marche avec distinction sur les traces de M. Appert, de M. Romain Fresnel, architecte du gouvernement, qui vient de publier un projet d'une haute importance, plein de vues utiles sur cette grave difficulté sociale, d'*établir des maisons de refuge et de travail pour les forçats et les prisonniers libérés*.

M. Fresnel prépare dans ce moment, réuni à M. Appert, les plans et surtout la démonstration des moyens auxquels il s'est arrêté pour réaliser sa noble entreprise. Il a fouillé des sources précieuses; il a consulté les hommes les plus expérimentés. On peut donc attendre de ses études et de celles de son jeune et illustre collaborateur des lumières vives et utiles, qui placeront la question sur un terrain solide, où sa solution sera plus facile.

M. Duval fait imprimer un *Traité sur les maladies de la colonne vertébrale*. Il y a fondu un ouvrage fort estimé de Shaw, illustre chirurgien, mort récemment à Londres, où il a fondé un *établissement d'orthopédie*. M. Duval l'enrichira de faits variés pris dans les traitemens qu'il a dirigés depuis cinq années. Pendant cette période, il a toujours eu, confiés à ses soins,

quarante ou cinquante malades à la fois. Son livre sera fort utile à la spécialité, où il su tant créer ou perfectionner.

M. Ségalas est aussi au moment de publier un traité neuf, plein de faits, de méthodes simples applicables au traitement des *maladies des voies urinaires.* Sa pratique est déjà étendue, et compte déjà plus de quinze années actives. Le travail de ce praticien habile est donc attendu avec impatience par les hommes de l'art.

Suite du *Répertoire* du théâtre de S. A. R. Madame, contenant *l'Ambassadeur,* par MM. Scribe et Mélesville; et *la Belle-Mère*, par MM. Scribe et Bayard; *le Diplomate*, *l'Intérieur d'un Bureau* et *le Baiser au Porteur*. Prix : 1 fr. chaque livraison d'une pièce in-32, imprimée avec soin sur papier vélin, par Crapelet. Chez Baudouin frères, rue de Vaugirard, n. 17, où l'on trouve la deuxième édition du *Mariage de Raison,* ornée d'une gravure d'Henri Monnier.

Et à la Librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10.

HISTOIRE

DES FRANÇAIS DES DIVERS ÉTATS,

AUX CINQ DERNIERS SIÈCLES;

PAR ARMAND-ALEXIS MONTEIL *.

Les histoires de France qu'on a publiées jusqu'à ce jour ne sont guère que l'histoire des rois, de leurs maîtresses, de leurs confesseurs et de leurs favoris. Les Français, leur vie, leurs mœurs et leurs usages étaient des sujets que les romanciers brevetés, appelés historiographes, regardaient comme trop peu dignes de leur plume pensionnée. Le peuple, qui n'a ni cordons ni titres dont il puisse disposer, n'a pas droit à la vérité. Les princes en sont à l'abri quand ils sont généreux. Quand ils ne le sont pas, ils n'ont autre chose à craindre que le silence.

A l'inventaire de Mézeray, on trouva un sac de mille francs portant cette étiquette : *C'est ici le dernier argent que j'ai reçu du roi; aussi depuis ce temps n'ai-je jamais dit de bien de lui.* Mézeray comprenait parfaitement le métier d'historiographe.

* XIVe siècle. 2 vol. L'ouvrage entier formera 10 vol. in-8°, publiés en cinq livraisons. La première est en vente chez Janet et Cotelle, rue St-André-des-Arts, n. 55.

Et à la Librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10.

Dans le siècle dernier on commença cependant à sentir tout à la fois que la vérité, pour être gratuite, n'en est pas moins la vérité, et que le peuple, pour ne pouvoir pas la payer, n'en est pas moins digne de la voir s'exercer sur lui et de l'entendre. Le titre que Voltaire choisit pour une de ses plus piquantes compositions historiques indique plus encore que l'ouvrage lui-même les nouvelles sources qu'il fallait exploiter. L'*Essai sur les mœurs* ne tint pas sans doute tout ce qu'il semblait promettre, mais c'était un principe qui ne pouvait manquer d'être fécond en conséquences. On commença à comprendre que des sujets n'étaient pas seulement des sujets, qu'ils étaient aussi des paysans dans leurs chaumières, des bourgeois dans leurs villes, des gentilshommes dans leurs châteaux, qu'ils avaient un intérieur, des travaux et des plaisirs; voilà ce qu'on n'avait pas encore songé à représenter. En un mot on n'avait exposé aux gens du peuple que les médailles des rois; on lui avait dérobé ses portraits de famille.

Ce besoin était si généralement senti qu'on accueillit en 1782 avec un rare empressement le premier essai qui parut en ce genre, l'*Histoire de la Vie privée des Français depuis l'origine de la nation*, bien qu'il n'eût rien pour justifier un tel succès. Le grand d'Aussy, dans ses trois volumes, ne nous avait initiés qu'aux secrets de la cuisine de nos bons aïeux. A voir les deux premiers on dirait une carte de restaurateur; le troisième une liste de sommelier.

En 1815 M. Roquefort donna une seconde édition de cet ouvrage, et, reconnaissant combien il était incomplet, annonça une suite qui promettait d'être beaucoup plus

piquante que l'original. Malheureusement le public en fut pour son espoir. Ce projet n'eut pas de suite.

Nous ne croyons pas diminuer en rien le mérite de l'*Histoire de Paris* de M. Dulaure, en attribuant quelque peu de la vogue dont elle jouit au soin que l'auteur avait pris de répondre au besoin que nous venons de signaler. Mais le cadre de son histoire ne lui permettait d'embrasser que les mœurs des habitans de la capitale, toujours plus policées, plus uniformes, moins vives et moins animées que les mœurs contrastantes et originales des provinces.

Un écrivain, qui avait depuis long-temps pressenti le charme et l'utilité d'un tel tableau offert aux yeux dans un complet ensemble, ne s'est pas trouvé détourné de l'exécution de ce projet par cette réimpression et cette publication qui n'avait qu'un point commun avec sa vaste entreprise. Il vient, pour nous servir de ses expressions, de reconstruire avec leurs propres ruines cinq anciens mondes qui de plus en plus s'enfoncent dans le passé.

Les siècles antérieurs au quatorzième ont été comme ce dernier des siècles tout féodaux. M. Monteil, qui d'ailleurs s'est toujours appuyé sur des preuves et qui répugnait à écrire une histoire conjecturale, a pensé qu'il lui suffisait de rendre la physionomie de celui-ci pour faire juger des précédens. Viendront ensuite le quinzième siècle, celui de l'indépendance ; le seizième, celui de la théologie ; le dix-septième, le siècle des arts ; le dix-huitième, le siècle des réformes.

L'auteur annonce, et nous ne saurions trop l'approuver, qu'il a cru convenable d'adopter pour la peinture

de chaque siècle une forme différente. Par ce moyen il lui sera loisible de l'approprier au génie, à la physionomie de chaque temps. Les deux premiers volumes, renfermant le quatorzième siècle, viennent de paraître, et comme alors l'érudition, l'instruction même étaient réfugiées dans les cloîtres, c'est la correspondance de deux cordeliers de Tours et de Toulouse qui nous servira de guide dans ce monde nouveau pour nous.

Nous donnerions difficilement une idée de l'intérêt qu'offre la lecture de cet ouvrage où rien n'est oublié. Tout y est animé; préjugés, croyances, usages domestiques, habitudes et ridicules sociaux, tout y semble revivre. Les citations sont pour un tel ouvrage une recommandation plus efficace que de pompeux éloges. Tout en regrettant de ne pouvoir emprunter quelques passages aux lettres où le frère Jéhan entretient son correspondant des *mariages*, des *six couleurs*, des *gens du monde*, et au touchant récit du *lépreux*, transcrivons ici un fragment de la lettre intitulée le *Théâtre*, dussent nos classiques exclusifs frémir en le lisant :

« Quelle belle fête donna à Paris Philippe-le-Bel, lorsque ses fils furent armés chevaliers ! Je ne sais si depuis on en a donné de plus belle, même d'aussi belle. Frère André, vous en souvenez-vous, dites-moi? L'un et l'autre nous étions si jeunes ! vous plus que moi, car, ne vous déplaise, je suis un peu votre aîné.

» A Tours on parlait encore de cette fête plusieurs années après. Mon père, qui s'y était trouvé, aimait, surtout au repas avec ses amis ou aux veillées de famille, à se rappeler ce qui l'avait le plus frappé; et c'était, si je ne me trompe, le grand mystère représenté sur un beau théâtre tout drapé de riches tapis

qu'on avait élevé au milieu du pré ou île Notre-Dame. Là, disait-il, on voyait la scène qu'offre la vie humaine dans les divers états; on y voyait les artisans avec leurs instrumens, les médecins avec leurs fioles, les gens de justice avec leurs écritoires, les gens de guerre avec leurs épées, les gens d'église avec leurs chapes; on y voyait l'intelligence humaine personnifiée sous l'emblème de l'animal le plus intelligent. Le renard, successivement apprenti, garçon, maître, chef de jurande; apothicaire, mire, chirurgien, médecin; procureur, avocat, juge, président; clerc, moine, abbé, évêque, archevêque, pape; et cependant toujours renard, toujours laissant sortir de dessous ses habits sa grande queue, ses petites oreilles, toujours montrant ses yeux vifs et spirituels, toujours croquant œufs, poussins et poules. Figurez-vous en même temps, ajoutait mon père, çà et là des groupes de rois de la fève, de ribauds en chemise, d'hommes sauvages entourés de jeunes Parisiens, de jeunes Parisiennes formant différentes danses, différens branles, et à l'extrémité la vénérable figure d'Adam, regardant au quatorzième siècle sa nombreuse race, ainsi habillée, costumée, bariolée. « Mes enfans, nous disait-il lorsque nous étions seuls, vous » vous conduiriez bien mieux et vous seriez bien plus » sages, si, comme moi, vous aviez vu l'enfer et le paradis du pré Notre-Dame, images inévitables de la » vie. L'enfer y était représenté comme un vaste lac de » soufre, de poix et de feu. Au milieu de ses noirs flots » était une profonde caverne, ouvrant son épouvantable » bouche par laquelle sortaient et rentraient des légions » de diables tout chargés d'âmes. » Et mon père, qui avait une excellente mémoire et beaucoup d'esprit, en

imitait alors les tourmens, les gémissemens avec tant d'art, qu'on voyait, qu'on entendait. J'ajoute même qu'on sentait, pour ainsi dire, quand il parlait de l'atmosphère vaporeuse, épaisse et puante qui s'élevait au-dessus de l'enfer. Il en était de même lorsqu'il parlait des richesses, de la musique et des parfums du paradis. On voyait, on entendait, on sentait.

» Mon père se plaisait aussi à rendre justice au pieux génie des artistes parisiens qui avaient figuré Jésus-Christ dans son enfance, si naïf, si aimable, un chapelet au bras, causant, riant, mangeant des pommes avec sa mère; ensuite, dans sa passion, si doux, si touchant, expirant au milieu des cris et des huées, le pardon sur les lèvres; enfin dans le jour de son triomphe, brisant les voûtes de la mort, sortant de son tombeau, montant au ciel dans l'état de sa puissance et laissant sur la terre Pilate vêtu de sa robe de juge, Caïphe coiffé de sa mitre, Hérode sa couronne sur la tête, leçon terrible aux mauvais magistrats, aux mauvais prêtres, aux mauvais rois.

» Dans ces temps, n'est-il pas vrai, frère André, le goût de ces représentations théâtrales était général, et à Tours, notre municipalité, pour faire comme ailleurs, donna la représentation du mystère des apôtres en prières. J'avais quinze ans; j'étais en rhétorique. On m'habilla en Saint-Jéhan; et j'ai encore présent que mes camarades et moi demeurâmes six grandes heures à genoux, sans boire ni manger, exposés à la dévotion publique. Mais voici bien un autre spectacle : lorsque nous descendîmes du théâtre les jeunes filles vinrent en foule embrasser les apôtres, bon gré mal gré. Je me défendis vigoureusement des pieds et des mains, car je voulais me faire

cordelier ; toutefois je n'en fus pas moins embrassé et baisé par plus de trente jeunes filles. Eh bien! mon frère, m'en croirez-vous? l'impression, quoiqu'il y ait plus de soixante ans, ne s'est pas entièrement effacée. J'ai plusieurs fois en chaire cité ce fait, sans me nommer, pour prouver combien sont dangereuses les approches du sexe. »

Nous n'avons pas besoin de faire ressortir le charme et la simplicité du style de l'auteur. On voit d'un autre côté, et ce n'est pas nous qui l'en excuserons, que sa méthode n'est pas celle de Daniel et d'Anquetil, écrivains très-vantés, dont un homme d'esprit a dit : « Quand on a étudié l'histoire chez eux, il ne reste plus qu'à l'apprendre. »

Les Ephémères, tragi-comédie en trois actes et en prose, précédée d'un prologue et suivie d'un épilogue; par M. Picard, de l'Académie Française, et M. ***, représentée pour la première fois sur le théâtre royal de l'Odéon, le 14 février 1828. Prix : 3 fr.

Paris, chez J.-N. Barba, au magasin de pièces de théâtre, au Palais-Royal, rue St-Honoré, n. 210, près le Théâtre-Français; et cour des Fontaines, n. 7, au premier;

Et à la Librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10,

O'NEILL,

OU

LE REBELLE,

Poëme de Litton Bulwer, traduit de l'anglais par Mlle Préble *.



L'Angleterre, qui proclame l'abolition de la traite des noirs, et qui même aujourd'hui réclame avec nous l'affranchissement de la Grèce, ne sera-t-elle donc jamais juste et généreuse que hors de chez elle, et sans qu'il lui en coûte rien? Sera-t-elle la dernière puissance en Europe à consacrer cette grande révélation de notre siècle, l'alliance de la politique et de la justice? Quand cessera l'oppression de l'Irlande? six cents ans de misère ne suffisent-ils pas à son ennemie? Les Anglais ne sont-ils point las de cette éternelle contradiction entre leurs systèmes de philanthropie et leur odieuse tyrannie? Ce peuple, chez qui l'on parle tant de la dignité de l'homme et de ses droits imprescriptibles à la liberté, qui donc lui a révélé le droit qu'aurait une nation d'en anéantir une autre, de lui ravir ses biens et son indépendance, de la dépouiller de ses lois une à une, de la condamner à l'ignorance, de lui disputer jusqu'à son culte?

C'est, selon nous, un de ces grands forfaits politiques

* Un volume in-18. Chez tous les marchands de nouveautés. Et à la librairie de l'Industrie, rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

dont l'histoire n'offre guère pour exemples que les guerres de Messénie, le démembrement de la Pologne, l'invasion de la Silésie par Frédéric II, et de la Suisse par le directoire, enfin l'asservissement de la Grèce. Mais du moins, si ces peuples furent écrasés, ce ne fut qu'après une longue résistance, après des efforts vaillans et infatigables (la Grèce le prouve); l'Irlande n'eut pas même cette consolation dans son infortune. L'Angleterre avait commencé par la dépouiller de ses armes comme de ses biens, à l'exemple de cet ancien tyran qui, fatigué de l'héroïsme de ses victimes, les faisait saigner avant le supplice, afin de leur ôter jusqu'à la force du courage.

Réduite par sa faiblesse et sa misère à froisser ses fers en silence, l'Irlande n'eut guère que des soulèvemens particuliers, hauts faits sans souvenir, que l'on flétrissait encore du nom de révolte; elle n'eut que des héros isolés et obscurs, dans lesquels, après tout, le génie d'un Walter Scott saurait peut-être trouver des Bruce et des Rob-Roy. Mais son véritable héroïsme fut un héroïsme de fierté muette et de résignation; ce fut de rester fidèle à sa haine pour l'oppresseur, comme à ses traditions patriotiques et au culte de ses pères.

En attendant cette tardive émancipation, que le cri universel de l'Europe finira par arracher bientôt à l'Angleterre, l'Irlande a déjà souvent protesté contre son esclavage. Grattan, Burke et Shéridan l'ont dès longtemps émancipée pour la gloire. Voici un nom nouveau qui vient se joindre à celui de Moore, pour prouver avec lui qu'il reste encore de beaux génies à l'Irlande.

Ce n'est point une élégie nationale, ce n'est point une messénienne que publie M. Bulwer; mais un poëme,

dont le héros offre en quelque sorte la personnification de l'Irlande, avec son courage et ses malheurs. M. Bulwer a eu l'art de ne pas préciser l'époque de son action; le poëme en acquiert un intérêt bien plus général; il semble faire allusion à toute l'histoire de l'Irlande, et l'on croit y retrouver ses six siècles d'oppression. Mais M. Bulwer a senti que si cette oppression a inspiré d'éloquens plaidoyers à Grattan, à Curran, à Philips, et d'admirables discours à des prêtres errans et inconnus, elle n'aurait pu inspirer qu'un poëme triste et monotone. Il a donc animé son poëme par une fable simple et attachante. Deux ou trois personnages lui suffisent pour exciter l'intérêt et pour le captiver.

Toutefois, si l'Irlande ne forme que le fonds du tableau, elle le domine toujours et elle préoccupe sans cesse la pensée du lecteur, comme elle a préoccupé celle du poète. De là vient cette mélancolie patriotique, si l'on peut parler ainsi, qui respire dans ce poëme, comme dans les premières messéniennes de M. Casimir Delavigne. Ce n'est point cette mélancolie mensongère et péniblement élaborée dans nos salons, que son caractère factice a décréditée parmi nous; la mélancolie de ce poëme est sincère, car elle sort du sujet; elle convient aux tristes événemens qu'il chante, comme au pays ossianique qui en est le théâtre. On se réconcilie avec la lune, les lacs, les forêts, dont on a tant abusé, parce que cette fois ils sont chantés par un homme qui a vécu et fait ses vers sous leur inspiration. On se plaît à la description des vieux châteaux déserts, parce que Bulwer les peint en poète comme Walter Scott, et non pas, comme Anne Radcliffe, en style d'inventaire et de mélodrame; parce que surtout il nous transporte dans

une contrée toute couverte de ruines, et encore un peu gothique par ses mœurs. C'est un des grands mérites de M. Bulwer d'avoir su conserver aux mœurs leur âpreté indigène et au pays sa physionomie pittoresque.

Il me resterait à faire l'analyse du *Rebelle*, mais je n'aurai garde de la tenter. Réduire un volume de beaux vers en une page ou deux de prose, serait une œuvre trop difficile pour moi, et trop insipide pour le lecteur. Pourrais-je montrer tout ce que peuvent sur l'âme généreuse du héros l'amour d'une femme et le fanatisme de la patrie, qui l'entraînent au combat, puis au supplice des rebelles? pourrais-je reproduire toutes ces scènes gracieuses et pathétiques, terribles ou touchantes, et donner une idée de la poésie de pensée et de peinture qui fait le charme du *Rebelle*?....

Il y a aussi dans les événemens de ce poëme quelque chose de vague et d'inachevé qui séduit et attache singulièrement. Car le poète n'est pas obligé de tout dire, et souvent il plaît à l'imagination moins encore par les tableaux qu'il lui montre, que par ceux qu'il lui fait entrevoir, ou qu'il lui laisse à finir.

La manière de Bulwer ressemble beaucoup à celle de Byron, mais il l'imite sans le copier; le talent sait rajeunir comme il sait créer; et l'un n'est ni moins difficile ni moins glorieux que l'autre. O'Neill, par sa destinée mystérieuse, par le caractère rêveur de son âme, appelle le Corsaire et Lara, mais il n'est pas, comme eux, en proie à de sombres et désolantes passions; il aime à se reposer sur l'image des plus douces affections.

« Il est un âge désenchanté où les rayons qui brillaient sur nous dans la jeunesse n'éclairent plus notre » route. Les vices, les chagrins, les soucis déchirent le

» cœur qu'ils flétrissent. S'il reste alors dans les trésors » de la mémoire une pensée qui se rattache aux rêves de » l'enfance, une seule pensée qui, à mesure qu'elle se » développe, attendrit le cœur, affaiblit les liens du pré- » sent, et réveille tous les sentimens assoupis; cette » pensée, c'est le souvenir de l'amour d'une mère!... »

Ailleurs M. Bulwer s'écrie :

« J'envie peu les honneurs et les louanges que de nos » jours on accorde à regret au ménestrel. Peut-être ma » main aura fait résonner en vain pour un pays malheu- » reux les cordes de ma lyre sauvage; peut-être ma voix » ne sera entendue que du fanatisme et de la critique; » n'importe, ma tâche me fut chère, des pensées de » liberté m'inspiraient..... »

Le succès du *Rebelle* prouve à M. Bulwer qu'il n'a pas chanté en vain, et que les noms sacrés de liberté et de patrie ont toujours de la puissance sur les âmes. Le poète de *Smyrne* promet la gloire à ceux qui chantent pour la patrie.

Quant à la traduction, les passages que j'ai cités suffisent pour faire juger de sa grâce et de son élégance. L'étrangeté de quelques expressions, en accusant l'origine anglaise du traducteur, ne sert qu'à nous faire mieux apprécier la pureté habituelle avec laquelle Mlle Preble écrit dans une langue qui n'est pas la sienne.

La traduction est précédée d'une introduction sur l'histoire de l'Irlande. Les événemens et les lois y sont peut-être considérés d'une manière un peu superficielle, mais ce morceau a de la vie, de la chaleur, de l'intérêt. C'est beaucoup plus que n'en offrent d'ordinaire les introductions. L'ouvrage est encore enrichi d'une préface

bien écrite, dans laquelle plusieurs jugemens littéraires sont portés avec goût et justesse.

J'aurais pourtant de graves reproches à faire à cette préface, où une étrange proposition est mise en avant avec une sorte de confiance, ou plutôt jetée, comme par hasard, avec une sorte de frivolité audacieuse qui étonne dans une femme, et dans une femme d'esprit. Mais je ne veux pas tomber dans la controverse et encore moins dans le pédantisme historique. Aussi-bien, je courrais le risque d'être encore renvoyé à la philosophie de M. de Maistre, et à mon catéchisme, par ces petites feuilles qui, tant bien que mal, font le plus de bruit possible, afin qu'on s'aperçoive de leur existence, et qui crient sans cesse après les autres afin que les autres parlent quelquefois d'elles. G. M.

Le *Château de M. le Baron*, comédie-vaudeville en deux actes, de MM. Dartois, Charles et Adolphe. Prix : 2 fr.

La *Muette de la Forêt*, mélodrame en un acte, tiré du roman intitulé *Sœur Anne*; par M. Henjamen, représenté sur le théâtre de la Gaîté le 29 janvier 1828. Prix : 1 fr. 50 c.

Le *Barbier Châtelain*, comédie-vaudeville en trois actes, par M. Théaulon. Prix : 2 fr.

Paris, chez J.-N. Barba, au magasin de pièces de théâtre, Palais-Royal, rue Saint-Honoré, n° 210, près le Théâtre Français, et cour des Fontaines, n° 7, au premier.

Et à la librairie de l'Industrie, rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

BULLETIN LITTÉRAIRE

DE

LA GRANDE-BRETAGNE.



II.

L'Atheneum. — La *Litterary Gazette.* — La *New Weekly Gazette.* — Walter Scott jardinier. — Moore biographe. — Hunt poète petit-maître et libéral. — Washington Irving. — Cooper.

Londres, 8 mars 1828.

En attendant que je continue mon examen des *revues* et des *magasines mensuels*, je voudrais vous signaler les feuilles volantes de la critique anglaise; je veux dire celles qui, se rapprochant davantage par la forme des gazettes proprement dites, consacrent leurs colonnes triples ou quadruples à l'analyse plus rapide de toutes les productions récentes, ou à des citations de fragmens arrachés aux pages encore humides du premier exemplaire d'un livre nouveau. Ces citations provoquent une lutte d'industrie et de vitesse entre ces feuilles hebdomadaires. Heureuse celle qui par exemple peut se procurer la première un chapitre du roman que Walter Scott doit publier. Dès qu'on sait que M. Ballantyne a reçu une seule feuille de ces chefs-d'œuvre périodiques du fécond baronnet d'Écosse, les gazettes littéraires mettent leurs raccoleurs en campagne. L'imprimerie est

observée nuit et jour comme une place dont on a médité le siége. La séduction fait briller l'or aux yeux des ouvriers. Les *singes* et les *ours* typographiques, tout enduits de l'encre collante, sont caressés, flattés, et entraînés dans les tavernes par des inconnus ou d'anciens amis qui viennent renouveler connaissance le verre à la main. Quelquefois on a vu d'audacieux voleurs d'épreuves introduits on ne sait par où dans l'enceinte sacrée des pressiers, et saisis au moment où ils étendaient une main tremblante de convoitise vers la machine ingénieuse qui, mue par la vapeur, rejette de son sein, comme une bannière déroulée, la feuille toute prête. Un conte entier des *Chroniques de la Canongate* fut ainsi soustrait cet été aux éditeurs, qui, ayant fait constater le vol, se firent indemniser en justice par la feuille un moment enrichie du précieux fragment. Anecdote à noter pour l'histoire de la propriété littéraire.

La plus ancienne de ces feuilles critiques est la *London litterary gazette*. Hélas! les années l'ont vieillie! elle a souvent toute l'exactitude minutieuse, la circonspection, la décence, la modération de l'âge; mais elle en a aussi les défauts, c'est-à-dire elle est lourde, sententieuse, pédante, et surtout comère comme une grand'maman. La partie bibliographique de ce journal est la plus utile. Il tient ses lecteurs assez régulièrement au courant des ouvrages publiés et des ouvrages sous presse, mais la critique et l'analyse y sont pauvres d'esprit. Généralement honnête envers les auteurs, elle a quelquefois ses boutades d'aigreur, de colère et de mauvais ton. Quelques poètes lui paient un tribut de vers, entre autres la jeune miss L.-Landon. Cette jeune muse, est comme on sait, un peu pâle : elle a du rhythme,

mais peu de poésie ; elle manque surtout d'originalité. Cependant quelques-unes de ses petites pièces ont de la grâce et de la fraîcheur.

La rivale de la *Litterary gazette* est la *New London litterary review*. C'est un atelier de jeunes aristarques, dont les opinions sont plus hardies, les jugemens mieux motivés. Mais en général il y a peu de profondeur dans la critique de ce journal. Les articles y sont très-souvent écourtés. La méthodique *Litterary gazette* donne une idée plus complète du livre qu'elle analyse.

Un troisième journal littéraire a paru récemment et menace les deux autres d'une dangereuse concurrence. C'est l'*Atheneum*, rédigé par M. Buckingham, qui a appelé à son aide de vrais critiques, forts d'étude, et juges consciencieux. Les dix premiers numéros de ce journal promettent beaucoup. Encore dix du même mérite il tirera à dix mille exemplaires. En attendant je conseille au *Mercure* de traiter l'*Atheneum* en ami. C'est un journal riche, on peut lui faire d'utiles emprunts.

Il me reste maintenant, après avoir parcouru ces diverses gazettes, à vous donner quelques nouvelles littéraires.

— Je vous ai annoncé *des sermons* par Walter Scott : ils paraîtront ce carême. Le baronnet prépare aussi un ouvrage sur les plantations, la culture et le jardinage. A ce sujet on vient de lui adresser une brochure assez malicieuse, dont le titre, à double sens, vous révélera l'intention. — « *Lettre à sir Walter Scott*, pour lui découvrir *quelques erreurs fondamentales* dans son dernier essai sur l'art de *planter* dans un *terrain aride*, et le ramener à un système plus raisonnable que celui qu'il

semble adopter depuis quelque temps, etc.; avec des observations sur les *intervalles* qui doivent exister entre chaque *plantation*, et des notes sur l'art d'émonder les *branches* trop abondantes, etc., par *W. Withers* (par *W. se flétrit*).—Comment a répondu le fécond romancier? par l'annonce d'un nouveau roman en trois volumes, qui doit paraître en mai prochain sous le titre de la *Pucelle de Perth*. Son dernier ouvrage (*Contes tirés de l'Histoire d'Écosse*) obtient ici du succès, mais pas autant qu'il en mérite. Il y a dans cette petite histoire tout le charme des anciennes chroniques. Ce livre est destiné aux enfans, mais les hommes faits ne doivent pas le dédaigner. Ce n'est pas l'œuvre la plus originale de l'auteur, mais c'est la plus irréprochable aux yeux de la critique.

— Thomas Moore va publier une vie de lord Byron. Il faut espérer qu'il n'aura pas oublié qu'il a lu les *Mémoires* du noble lord avant de les brûler. Il nous faut du nouveau pour pardonner un peu à M. Moore son abus de confiance. Du reste M. Moore est le pire de tous les biographes : métaphorique, maniéré jusqu'à la mignardise, il n'a pas compris Shéridan : comprendra t-il Byron? Il y a du parfum dans sa poésie, mais c'est du parfum distillé. Son amour continuel pour les fleurs, les papillons, les jets d'eau, etc., gâte son style. C'est un poète de boudoir. M. Moore s'est décidé à terminer la vie de Byron depuis l'apparition de l'ouvrage de Leigh Hunt intitulé *Lord Byron et quelques-uns de ses contemporains*. Ce M. Hunt est un autre petit-maître en fait de poésie, qui en veut beaucoup à Byron d'avoir été milord, et à Thomas Moore de flatter l'aristocratie. Son ouvrage est une mystification littéraire, un

bavardage sur l'auteur lui-même encore plus que sur le héros.

–A propos de mémoires, M. Otley, libraire intelligent, vient de réimprimer ici ceux de la Contemporaine. On admire beaucoup à Londres cette héroïne, malgré ses transports d'enthousiasme pour la gloire française. C'est le livre à la mode. On espère que dans ses prochains volumes elle parlera un peu plus longuement des bords de la Tamise, où elle a laissé de tendres souvenirs jusque dans la famille royale.

L'Addisson américain vient de faire paraître *la Vie de Christophe Colomb*. M. Washington Irving a sagement imité la simplicité d'une chronique, et son ouvrage a de l'intérêt. Il classe au moins l'auteur parmi les littérateurs vivans, car jusqu'ici M. W. Irving, imitateur du Spectateur, n'avait fait que de la littérature morte. Son *Sketch Book* est-il autre chose qu'un *pastiche ?* Le style sans doute est pur, académique, comme on dirait en France; mais mieux vaut à mes yeux le style plus naïf, quoique trivial, de M. Cooper. Celui-ci va nous donner des *Lettres sur les États-Unis*. Son *Corsaire rouge* a eu du succès malgré la barbarie de son dialogue maritime. On est convenu d'appeler M. Cooper le *Walter Scott américain*. Ce titre, que lui a donné de très-bonne heure son éditeur français, pour raisons de commerce, a été répété en Angleterre; mais, s'il faut dire la vérité, la traduction de ses romans se vend mieux que le texte. La littérature américaine est encore de la *rébellion* pour nos vieux torys.

O.

LETTRES

SUR

LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE.



La princesse Aurélie, par M. Delavigne. — *Don Sanche d'Aragon*, par Corneille.

Une princesse qui se prend d'amour pour un simple cavalier, voilà un sujet de tous les temps et de tous les pays. Cependant, selon les siècles, les choses se passent différemment. Au temps de la chevalerie le cavalier en était quitte pour pourfendre les Maures, vaincre dans les tournois; puis, un beau jour, il épousait sa princesse et devenait roi. Telles sont les mœurs des romans de chevalerie. Plus tard, il n'y eut plus espérance, à force de gloire, de jamais monter sur le trône; mais on restait auprès; on devenait le secrétaire des commandemens ou le chambellan de la princesse, ou son écuyer.

Il y a une pièce de Corneille, don Sanche d'Aragon, où un simple soldat aspire aussi à la main d'une reine. Il finit par l'épouser après avoir été reconnu comme fils du dernier roi d'Aragon. Cette comédie héroïque, sauf quelques longueurs d'amour et de métaphysique, est pleine de verve, de mouvement et d'intérêt. Le 1er et le 5e actes me semblent surtout admirables. Nulle part peut-être le grand génie de Corneille, si fécond et si varié, n'a mieux peint les mœurs de la chevalerie

espagnole, ce ton de galanterie mauresque, ces habitudes d'amour et d'aventures qui faisaient que les princesses pouvaient, sans trop déroger, aimer un simple gentilhomme. Comme la guerre avec les infidèles était une lice d'honneur sans cesse ouverte, chaque aventurier pouvait d'un jour à l'autre se faire un nom digne des plus hautes fortunes. Nulle part l'orgueil castillan et le point d'honneur de naissance n'éclatent mieux. Comme le contraste de la fierté d'un aventurier qui ne doit rien qu'à son bras, et qui s'en vante, fait vivement ressortir les préjugés de noblesse! Carlos aspire à tout et il se sent fait pour les grandes choses; mais il s'indigne de la bassesse de son sang, quoiqu'il surmonte ce sentiment à force de courage et de fierté. Il exprime avec une admirable chaleur cette contrainte, cette lutte de sentimens divers, et ce tourment que fait souffrir aux cœurs ambitieux l'inégalité de fortune et de naissance. Encore s'il ignorait son origine! Mais il croit en connaître assez pour savoir qu'il est né obscur et pauvre.

Plût à Dieu qu'en mon sort je ne connusse rien!
Si j'étais quelque enfant épargné des tempêtes,
Livré dans un désert à la merci des bêtes,
Exposé par la crainte ou par l'inimitié,
Rencontré par hasard et nourri par pitié,
Mon orgueil à ce bruit * prendrait quelque espérance;
Je me figurerais ces destins merveilleux
Qui tiraient du néant les héros fabuleux.
. . . .
Car enfin je suis vain, et mon ambition
Ne peut s'examiner sans indignation:

* Le bruit s'est déjà répandu qu'il est fils du roi d'Aragon.

Je ne puis regarder sceptre ni diadème,
Qu'ils n'emportent mon âme au-delà d'elle-même.
Mais. . . . .
Je ne suis point don Sanche, et connais mes parens.

Quels admirables vers! comme ils respirent une indomptable confiance en soi et une noble colère contre la destinée. Voilà l'aventurier du moyen âge, et surtout de l'Espagne. Voilà quel il était avec ses espérances altières et ses hautes pensées, nées de l'habitude de la guerre et des hasards.

Dès le premier acte nous sommes transportés au milieu d'une époque romanesque et guerrière. Dona Elvire, princesse d'Aragon, aime Carlos, ne sachant pas qu'il est son frère. En vain sa mère lui représente la bassesse de la naissance de Carlos.

D. ELVIRE.

Vous en pourriez juger plus favorablement;
Sa naissance inconnue est peut-être sans tache:
Vous la présumez basse à cause qu'il la cache.
Mais combien a-t-on vu de princes déguisés
Signaler leur vertu sous des noms supposés,
Dompter des nations, gagner des diadèmes,
Sans qu'aucun les connût, sans se connaître eux-mêmes!

Bientôt nous voyons la reine de Castille, Isabelle. Elle va choisir un époux entre trois seigneurs que les états de Castille ont désignés comme les plus dignes du trône; mais elle aime aussi Carlos. Ainsi cet aventurier a l'amour de deux princesses. Cependant la cour s'assemble. Les trois rivaux, don Manrique, don Alvar et don Lope jurent de respecter le choix de la reine. *Que chacun prenne place*, dit Isabelle, sans savoir encore sur qui elle va faire tomber son choix. On s'asseoit, les

reines sur des fauteuils, les trois comtes sur des bancs préparés. Carlos veut s'asseoir près d'eux.

D. MANRIQUE.

Tout beau, tout beau, Carlos! d'où vous vient cette audace?
Et quel titre en ce rang a pu vous établir?

CARLOS.

J'ai vu la place vide, et cru la bien remplir.

D. MANRIQUE.

Un soldat bien remplir une place de comte!

CARLOS.

Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte.

Ainsi voilà Carlos insulté devant toute la cour. Quel tourment pour une amante! quelle humiliation pour une reine! En vain Carlos veut raconter ses exploits. *Nous vous avons vu faire*, dit don Manrique d'un ton dédaigneux, et comme parlant d'un soldat qui n'a fait que son devoir à bien se battre. Isabelle ne peut se contenir.

D. ISABELLE.

Vous en êtes instruits, et je ne le suis pas:
Laissez-le me l'apprendre.

Que penser ici de Voltaire, qui met gravement en note qu'Isabelle, à titre de reine, doit connaître ce qu'a fait Carlos? Eh! oui, sans doute, elle le sait; mais elle n'en veut pas moins que Carlos raconte ses exploits devant toute la cour. Son amour jouira de ce récit qui va rehausser Carlos, venger son honneur. Don Manrique ne s'y trompe pas, il voit quel est le sentiment de la reine. Il s'agit de choisir un époux, et un soldat va parler de ce qu'il a fait!

Je ne me croyais pas être ici pour l'entendre!

s'écrie-t-il.

D. ISABELLE.

Comte, encore une fois, laissez-le me l'apprendre !
Nous avons temps pour tout. Et vous, parlez, Carlos.

Avouons qu'il y a au théâtre peu de situations plus vives et plus intéressantes. Ce retard saisi avec empressement par Isabelle pour reculer son choix, cet outrage qui va lui permettre d'honorer son amant aux yeux de toute sa cour, sous prétexte de réparer l'injure que lui font les comtes, tout excite la curiosité. Cependant Carlos raconte ses exploits d'un ton ferme et modeste. Voilà, dit-il en finissant,

Voilà dont le feu roi me promit récompense :
Mais la mort le surprit comme il la résolvait.

Et avec quel empressement Isabelle répond :

Il se fût acquitté de ce qu'il vous devait.
Et moi, comme héritant son sceptre et sa couronne,
Je prends sur moi sa dette et je vous la fais bonne.
Seyez-vous et quittons ces petits différends.

Ainsi, elle venge l'honneur de son amant, et lui ordonne de s'asseoir entre les comtes ; mais l'orgueil castillan ne peut supporter ce qui lui paraît un affront. Un homme sans naissance s'asseoir entre eux !

D. LOPE.

Souffrez qu'auparavant il nomme ses parens.

. . . .

CARLOS.

Se pare qui voudra des noms de ses aïeux ;
Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux.
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et suis assez connu sans les faire connaître ;

Mais pour, en quelque sorte, obéir à vos lois,
Seigneur, pour mes parens je nomme mes exploits.

. . . .

D. LOPE.

Vous le voyez, madame, et la preuve en est claire,
Sans doute il n'est pas noble...

Cette résistance, cette opiniâtreté à flétrir d'une marque de déshonneur le front de son amant aigrit et pique Isabelle. Corneille gradue cette scène avec un admirable talent. Chaque injure des comtes est un motif et un prétexte de combler d'honneurs ce Carlos qu'on veut rabaisser. Sous le nom de justice rendue aux exploits, l'amour triomphe de pouvoir élever ce simple soldat jusqu'au rang de ces fiers seigneurs; et quelle vivacité de dialogue! quelle justesse de pensées! quelle vérité de sentimens!

D. ISABELLE.

Eh bien! je l'anoblis,
Quelle que soit sa race et de qui qu'il soit fils;
Qu'on ne conteste plus.

D. MANRIQUE.

Encore un mot, de grâce!

D. ISABELLE.

Don Manrique, à la fin, c'est prendre trop d'audace:
Ne puis-je l'anoblir si vous n'y consentez?

D. MANRIQUE.

Oui, mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités:
Tout autre qu'un marquis ou comte le profane.

D. ISABELLE.

Eh bien! seyez-vous donc, marquis de Santillane,

Comte de Pennafield, gouverneur de Burgos!
Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos?
Vous reste-t-il encor quelque scrupule en l'âme?

(*Don Manrique et don Lope se lèvent*; *Carlos s'assied.*)

D. MANRIQUE.

Achevez, achevez, faites-le roi, madame:
Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,
C'est moins nous l'égaler que l'approcher de vous.

. . . .

Je suis prêt d'obéir, et loin d'y contredire,
Je laisse entre ses mains et vous et votre empire.
Je sors avant ce choix, non que j'en sois jaloux,
Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

D. ISABELLE.

Arrêtez, insolent! votre reine pardonne
Ce qu'une indigne crainte insolemment soupçonne.

. . . .

Mais je sais les moyens de vous humilier...

. . . .

Je l'ai fait votre égal, et quoiqu'on s'en mutine,
Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine:
Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi;
J'en ai fait un marquis, je veux qu'il fasse un roi.

. . . .

Marquis, prenez ma bague, et la donnez pour marque
Au plus digne des trois que j'en fasse un monarque.
Je vous laisse y penser tout le reste du jour.
Rivaux ambitieux, faites-lui votre cour.
Qui me rapportera l'anneau que je lui donne
Recevra sur-le-champ ma main et la couronne.

Je ne sais pas s'il y a dans tout le théâtre de Corneille une scène plus vive et plus belle. Quelle situation dramatique! Comme tous les caractères des personnages divers sont mis en lumière! Comme l'action marche rapidement! et Isabelle, comme, en remettant à Carlos

droit de lui choisir un époux, elle réfute noblement les soupçons de don Manrique, en même temps qu'elle humilie l'orgueil de ses rivaux, forcés de reconnaître en en lui l'arbitre de leur sort. Qu'elle était fière d'élever son amant aux yeux de toute sa cour, et que d'honneurs elle lui prodigue sans croire faire jamais assez, puisqu'elle ne peut lui donner son amour!

Que va faire Carlos? et comment Corneille se soutiendra-t-il à cette hauteur de sentimens toujours animés, toujours dramatiques et toujours naturels? Ne nous défions pas de son génie. La scène qui suit est peut-être plus belle encore.

D. LOPE.

Eh bien! seigneur marquis, nous direz-vous, de grâce,
Ce que pour vous gagner il est besoin qu'on fasse;
Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

CARLOS.

Vous y pourriez peut-être assez mal réussir,
Quittez ces contre-temps de froide raillerie.

D. MANRIQUE.

Il n'en est pas saison quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS.

Ne raillons ni prions, et demeurons amis.

. . . .

Je n'entreprendrai point de juger entre vous
Qui mérite le mieux le nom de son époux.

. . . .

Je m'en récuse donc, afin de vous donner
Un juge que sans honte on ne peut soupçonner:
Ce sera votre épée et votre bras lui-même.
Comtes, de cet anneau dépend le diadème;
Il vaut bien un combat: vous avez tous du cœur,
Et je le garde.....

D. LOPE.

A qui, Carlos?

CARLOS.

A mon vainqueur.

Qui pourra me l'ôter l'ira rendre à la reine ;
Ce sera du plus digne une marque certaine.
Prenez entre vous l'ordre et du temps et du lieu,
Je m'y rendrai sur l'heure, et vais l'attendre. Adieu!

A mon vainqueur! Voilà de ces traits sublimes qui transportent tout une assemblée. C'est un mot comme le *qu'il mourût!* l'un est le plus haut degré de la vertu et de la sévérité romaine; l'autre le plus haut degré de l'exaltation chevaleresque.

Si le second et le troisième acte valaient le premier don Sanche serait un des chefs-d'œuvre de Corneille. Malheureusement, ces deux actes sont remplis de conversations amoureuses dans ce ton de galanterie métaphysique qu'avaient mis à la mode les romans de Mlle de Scudéry. Au quatrième acte, Corneille se relève. Le caractère de Carlos prend un nouvel aspect. Le bruit commence à se répandre que le fils du roi d'Aragon, don Sanche, vit encore, et que ce n'est autre que Carlos; mais Carlos, qui croit connaître la bassesse de sa naissance, s'indigne d'une pareille erreur; il se sent assez grand pour ne pas renier l'obscurité de sa race. Il vient se plaindre à la reine Léonor :

Madame, sauvez-moi d'un honneur qui m'offense :
Un peuple opiniâtre à m'arracher mon nom
Veut que je sois don Sanche, et prince d'Aragon.
. . . .

En vain don Lope et don Manrique veulent voir en lui le prince d'Aragon. Il prend comme un outrage de pareils respects.

Comtes, ces faux respects dont je me vois surpris
Sont plus injurieux encor que vos mépris.

Je pense avoir rendu mon nom assez illustre
Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux lustre.
Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.
J'imputais ce faux bruit aux faveurs du hasard,
Et doutais qu'il pût être une âme assez hardie
Pour ériger Carlos en roi de comédie.

C'est toujours ce juste orgueil qui ne doit rien de son mérite et peut, à force de gloire, se passer de noblesse, c'est ce sentiment qui fait la grandeur du caractère de Carlos. C'est surtout au cinquième acte qu'il éclate. Un pauvre pêcheur que Carlos a toujours regardé comme son père, et qui a toujours cru que Cerlos était son fils, vient à la cour; il reconnaît Carlos et en est reconnu; mais le peuple s'écrie que ce vieillard est un imposteur; enfin, malgré les cris de Carlos, le pêcheur est mis en prison. Carlos vient réclamer son père devant la reine.

Eh bien! madame, enfin on connaît ma naissance!
. . . .
Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me reste!
On me vole mon père! on le fait criminel!
On attache à son nom un opprobre éternel!
Je suis fils d'un pêcheur, mais non pas d'un infâme!
La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'âme,
Et je renonce aux noms de comte et de marquis
Avec bien plus d'honneur qu'aux sentimens de fils;
Rien ne peut effacer ce sacré caractère.
De grâce, commandez qu'on me rende mon père;
Ce doit leur être assez de savoir qui je suis,
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

Manrique, d'un ton de générosité fanfaronne, prie la reine de ne pas croire aux aveux de Carlos. Un si grand courage mérite une haute naissance; aidez, dit-il,

Aidez, ainsi que nous, ce peuple à s'abuser.

. . . .

Et de notre pitiè soutenez l'artifice.

CARLOS.

Je suis bien malheureux si je vous fais pitié!
Reprenez votre orgueil et votre inimitié.

. . . .

Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache;
Puisque vous la savez, je veux bien qu'on la sache.
Sanche, fils d'un pêcheur et non d'un imposteur,
De deux comtes jadis fut le libérateur;
Sanche, fils d'un pêcheur, mettait naguère en peine
Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine;
Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main
De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souverain;
Sanche enfin, malgré lui, dedans cette province,
Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince!

Voilà de la véritable grandeur de sentiment et d'expression. Aussi Isabelle lui dit :

Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel père;
Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point
D'être né d'un tel père et de n'en rougir point.

Cependant à la fin tout s'éclaircit, et Carlos, reconnu pour don Sanche d'Aragon, épouse Isabelle. Telle est cette pièce de Corneille, pleine de scènes vives et admirables, et qu'il suffirait peut-être de resserrer en trois actes pour en faire une de ses pièces les plus applaudies.

Voilà, Monsieur, ce que j'avais à dire sur la *Princesse Aurélie*. A la prochaine lettre, *Charles II*, ou le *Labyrinthe de Woodstock*.

Agréez, etc.

ESQUISSES

DE

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE,

DEPUIS LA RÉVOLUTION.



N° IV.

Une partie de chasse au Raincy, chez M. Ouvrard.

Le déjeuner. — L'étoile d'Ouvrard. — Ses trois portiers. — L'orangerie. — Mme Récamier. — Lord et lady Holland. — Marquise de Luchesini. — Duchesse de Raguse. — Comtesse Montholon. — Fox. — Erskine. — Adair. — Junot. — Berthier. — Lannes. — Marmont. — La Harpe. — M. de Narbonne. — Le chevalier d'Azara. — D'Espinchal, etc., etc.

Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs :
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.

LAFONTAINE, *Elégie pour Fouquet.*

PENDANT plusieurs jours des ouvriers furent activement employés à arranger l'orangerie du Raincy, pour le grand déjeuner qui devait être servi le matin de la partie de chasse à laquelle M. Ouvrard avait invité Mme Récamier et ses amis *. J'avais offert à M. Ouvrard

* Voir l'art. III dans le 253e numéro du *Mercure.*

mon assistance pour surveiller les divers travaux, et mon offre ayant été acceptée, on m'avait donné un appartement à la *Pompe à feu*. Je pus en conséquence être témoin de tous les préparatifs de ce grand jour, qui furent exécutés sous la direction de M. Bertheaux, un des premiers architectes de la capitale.

Le Raincy est situé à quatre lieues environ de Paris, et le parc touche à la forêt de Bondy. Ce domaine appartenait autrefois au duc d'Orléans, et après avoir passé d'un acheteur à l'autre dans le cours des vicissitudes révolutionnaires, il était devenu la propriété de M. Ouvrard, le riche commissaire général, qui en avait fait un lieu de magnificence bien supérieur à ce qu'il avait été comme résidence d'un prince du sang. Les divers petits bâtimens qu'on trouvait à peu de distance les uns des autres dans les jardins et les lieux de plaisance, les pavillons formant les loges du parc, la maison dans le village, et le château, étaient constamment occupés par des personnes de rang, auxquelles M. Ouvrard les prêtait pendant la belle saison, ne se réservant pour lui-même que le petit pavillon appelé la *Pompe à feu* et décoré avec un goût et un luxe qui tenaient de la féerie. Ce pavillon était situé sur la hauteur de Raincy, où était une pompe à feu destinée à entretenir l'eau dans les bassins et les sources artificielles du parc.

Pendant que j'étais au Raincy, M. Ouvrard s'arracha plusieurs fois à ses calculs de finance et vint inspecter lui-même les travaux qu'il avait commandés; car faire, défaire et refaire dans ses domaines, était pour lui une manie dont il se vantait autant que de son bonheur. « Notre destinée, disait-il souvent, est notre propre ou» vrage : ceux qui sont malheureux doivent générale-

» ment s'en prendre à leur imprudence ou à leur incon-
» duite. » Quoi qu'il en soit, il est certain que si à l'époque dont je parle, l'étoile de Napoléon jetait un lustre qui étonnait et éblouissait l'univers, l'étoile d'Ouvrard n'était pas moins éclatante dans sa sphère particulière. Si commander des armées est un art difficile, les nourrir exige un talent qui a bien aussi son mérite. Napoléon et Ouvrard partirent du même point, et parcourant chacun une carrière différente, ils obtinrent tous les deux des résultats tout aussi extraordinaires.

Tous ceux qui ont connu M. Ouvrard doivent avoir été frappés de la solidité de ses raisonnemens et de sa facilité pour les exprimer dans la conversation *. Il était né à Nantes, où son père avait une petite fabrique de papier : il ne reçut qu'une éducation incomplète, car, quoiqu'il eût été envoyé de bonne heure au collége de Clisson, cependant, jeté comme il le fut au milieu des désordres révolutionnaires de la Bretagne, il lui avait été impossible de suivre un cours régulier d'études. Arrivé jeune à Paris, sa personne agréable, son tact exquis, sa finesse et sa promptitude d'observation, mais plus encore le crédit de Mme Talien, qui était alors toute puissante de beauté et d'influence, servirent merveilleusement son ambition. Ces avantages le tirèrent d'un rang obscur de l'armée, où il était lieutenant aide-de-camp du général Boivin, et il devint un des premiers spéculateurs de ce siècle de spéculations. Cependant la fortune a été envers lui bien capricieuse. L'homme qui

* M. Ouvrard n'a pas la même facilité pour écrire. Ses Mémoires cependant offrent plus d'un passage d'une élégance remarquable; mais on sait que son éditeur est le fils de M. Etienne.

étonna toute la France par sa richesse et sa splendeur, qui signa un acte de société de commerce avec le roi d'Espagne, qui dit à Bonaparte qu'il avait fait descendre la dignité des rois au niveau de la condition des commerçans, ce second Fouquet fut enlevé de son château enchanté pour être plongé dans une prison *. Après avoir été comblé des adulations que lui attiraient ses richesses, il se vit lui-même obligé, à deux époques différentes, d'adresser d'humbles suppliques à une autorité inférieure pour en obtenir la faveur de sortir de sa prison accompagné d'un gardien, la première fois pour recevoir la bénédiction de sa mère mourante, la seconde pour fermer les yeux d'une fille chérie. Mais à l'époque où M. Ouvrard donna la fête brillante que je vais décrire, il était jeune, beau, et jouissant de tout ce qui peut constituer le bonheur. Il avait par excellence l'art de dire des vérités sous un masque de plaisanterie. Un jour que nous venions de visiter ensemble l'orangerie pour voir où en était Bertheaux, il me dit entre autres choses avec un sourire malicieux : « J'ai pour portiers à Raincy trois ministres d'état ». Le fait est que M. de Talleyrand, le ministre des relations extérieures, Berthier, le ministre de la guerre, et Decrès, le ministre de la marine, avaient chacun élu domicile

* Quand on pense aujourd'hui sous quel toit dort encore le munitionnaire général, comment ne pas citer la fin bien connue du surintendant Fouquet, qui, arrêté au sortir d'une *fête* qu'il avait donnée au roi, alla expier ses grandeurs fugitives à la Bastille, et puis à Pignerol. Heureux Fouquet d'avoir trouvé dans son malheur un ami tel que Pélisson, et un poète tel que Lafontaine.

(*Note du Rédacteur.*)

pour l'été dans les jolis pavillons qui servaient de loges au parc de Raincy.

Toutes les descriptions de fêtes se ressemblent assez généralement; celle-ci reçut un caractère particulier du goût délicat qui en dirigea les apprêts et de la présence de tous les personnages distingués qu'elle réunit au Raincy. M. Ouvrard, en invitant Mme Récamier, avait désiré qu'elle daignât faire les honneurs de la maison : il fallait que le temple fût digne de la divinité qui devait y présider.

Dans une orangerie pavée de marbre, on éleva une table sur une plate-forme parallèle aux caisses de quelques beaux orangers, qui, chargés de fleurs et de fruits, formaient une voûte de verdure d'où s'exhalait un délicieux parfum. Au milieu de la table était un bassin de marbre rempli d'une eau limpide avec un lit de sable d'or, et dans laquelle jouaient des poissons de toutes couleurs. Le déjeuner fut remarquable par la somptuosité, la profusion et l'arrangement des mets. Dans l'appartement voisin, où furent servis le café et les glaces, les murs étaient tapissés de pampres verts, et des rameaux de cette treille intérieure pendaient d'énormes grappes de raisin. Aux quatre coins de cette salle, il y avait quatre bassins de marbre en forme de coquille, d'où jaillissaient des fontaines de punch, d'orgeat et d'eau de fleur d'oranger. Les fruits des deux hémisphères, les uns naturels, les autres en sucre, couvraient des plats de riche porcelaine; les vins les plus exquis, les liqueurs les plus fines pétillaient dans des cristaux; enfin l'abondance de la vaisselle d'or et d'argent, sortie de l'atelier de Biennet, l'orfévre de Bonaparte, réalisait presque le luxe des fictions orien-

tales; on était tenté de croire que l'homme qui déployait tant de magnificence devait avoir trouvé la lampe d'Aladin.

Comme le déjeuner devait précéder la chasse, le rendez-vous était pour midi, et, ce qui n'est pas très-ordinaire pour une société si nombreuse, chacun fut exact à l'heure. Mme Récamier arriva la première afin de recevoir ses amis. Elle amenait avec elle lord et lady Holland, et dans un second carrosse était sa mère avec quelques-unes de ses amies intimes. Bientôt après arrivèrent la marquise de Luchesini, Mme Marmont *, Mme Diwoff, Mme Visconti, la princesse Dolgorouki et Mme Roger **.

Mme Récamier, toujours remarquable par l'élégante simplicité de sa toilette, avait pour coiffure ce fichu de gaze qu'elle mit à la mode et auquel s'attacha son nom: seule elle semblait oublier combien elle était belle et combien elle était admirée. La figure mignonne de Mme Marmont était deux fois jolie avec le costume d'amazone qu'elle avait adopté ainsi que la belle Mme Visconti et la marquise de Luchesini, ces dames ayant l'intention de suivre la chasse à cheval. Mme Diwoff et plus particulièrement la princesse Dolgorouki ne pouvaient que donner une idée favorable des charmes des dames russes. La princesse a passé pour une des plus belles femmes de son temps, et qui n'a pas entendu parler de la passion ardente qu'elle a inspirée au fameux prince Potemkin ***? La vive et intelligente Mme Ro-

* Mme Perrégaux, aujourd'hui duchesse de Raguse.

** Aujourd'hui comtesse de Montholon.

*** Le même prince Potemkin qui fut si long-temps le favori de Catherine.

ger, avec sa figure enfantine et sa grâce sans affectation, méritait bien de tenir sa place parmi les jeunes amies de Mme Récamier, dont je ne cite pas les noms peu connus, du moins alors, et distinguées seulement par leur fraîcheur et leurs charmes.

Les honneurs de la fête devaient être adressés spécialement à lady Holland, la nièce de M. Fox. Cette *belle Anglaise* se distinguait par la dignité de ses manières. On pouvait même l'accuser de cette réserve qui voile fréquemment les dons les plus heureux de la nature : elle formait donc un contraste frappant avec la gaîté, par moment un peu folle, des jeunes Françaises qui l'entouraient. Mais si on se rappelle qu'en France un nom étranger, un nom anglais, surtout à cette époque, possède une sorte de talisman, on croira sans peine que lady Holland ne tarda pas à faire apprécier les qualités solides de son caractère. Toute la société s'unit à Mme Récamier pour lui prodiguer les égards aimables dont une Française connaît si bien l'art ingénieux. Chacun s'étudiait à lui plaire et à l'amuser.

Les messieurs ne tardèrent pas à se succéder. Dans la voiture qui arriva après celle de Mme Récamier étaient MM. Fox, Erskine, Adair, et le général Fitz-Patrick; dans une autre, le comte Markoff et le marquis de Luchesini *, ambassadeurs de Russie et de Prusse; vinrent ensuite les généraux Junot, Berthier, Lannes et Marmont; M. de La Harpe et M. de Narbonne, le

* Le marquis de Luchesini s'étoit élevé d'un poste obscur dans un ministère jusqu'aux fonctions d'ambassadeur. On avait beaucoup vanté ses talens avant son arrivée en France. Il fallut un peu en rabattre.

prince Dolgorouki, et le chevalier d'Azara, ambassadeur d'Espagne; Adrien Montmorency et le comte d'Espinchal le père, renommé par son talent pour conter une anecdote, et riche de souvenirs sur son siècle et ses contemporains.

Une fanfare de cors de chasse remplaça le son de la cloche du château pour donner le signal de se mettre à table : nous nous rendîmes tous à la salle à manger. Mme Récamier donna à lady Holland la place d'honneur entre le prince Markoff et le ministre de la guerre : elle s'assit elle-même entre MM. Fox et Erskine, et les autres convives choisirent leurs places où ils voulurent *

* Le contenu et l'étendue de cet article nous forcent de le diviser inégalement. La suite à un prochain numéro.

(*Note du Rédacteur.*)

De l'imprimerie de SELLIGUE, rue des Jeûneurs, n. 14.

POÉSIE.



COUPLETS

SUR

UN PRÉTENDU PORTRAIT DE MOI,

MIS EN TÊTE D'UNE ÉDITION DE MES CHANSONS.

Petit portrait de fantaisie,
Mis en tête de mon recueil,
Penses-tu que par courtoisie
Le monde entier te fasse accueil?
Tu peux te parer, si tu l'oses,
D'un laurier modeste et discret:
Tu peux te couronner de roses:
Non, non, tu n'es pas mon portrait.

Jamais je ne me suis fait peindre;
Mais qui donc représentes-tu?
Peut-être un caffard qui sait feindre
Jusqu'au charme de la vertu;
Un petit saint, prêtre de ruse
Qu'à Montrouge on encenserait.
La bonne enseigne pour ma muse!
Non, non, tu n'es pas mon portrait.

Ou serais-tu l'auteur tragique
Qui calcula, rima, lima
Maint rôle bien académique
Qu'en vain a réchauffé Talma?
Quoi! parer d'une noble image
Mes petits vers de cabaret!
Pour l'Alexandrin quel outrage!
Non, non, tu n'es pas mon portrait.

Dans ton masque à mine pincée
Est-ce un vil censeur que je vois?
Rat de cave de la pensée
Qu'il confisque au profit des rois?
J'ai de la fraude en pacotille,
Qu'à la barrière on saisirait;
Tu me tiendras lieu d'estampille.
Non, non, tu n'es pas mon portrait.

Mais ta laideur serait la mienne,
Que ta gloire y gagnerait peu;
Crains même qu'un prêtre ne vienne
Saintement te livrer au feu.
Dans l'avenir je devrais vivre,
Que de toi l'on se passerait!
Je suis bien mieux peint dans ce livre:
Non, non, tu n'es pas mon portrait.

De Béranger.



DES TRADUCTIONS ET DE L'IMITATION.



DEUXIÈME ARTICLE.

Dut notre opinion sembler paradoxale, nous prétendons qu'il existe plus d'élémens d'originalité dans une traduction fidèle que dans une imitation libre : la première peut reproduire dans tout leur éclat les tableaux tracés par la main des grands maîtres; la seconde ne peut qu'en affaiblir la couleur : elle y ajoutera des nuances, mais les traits les plus hardis et les plus brillans ont eté saisis déjà par le prêmier peintre. Lorsque nous traduisons quelque vieux poète de la Grèce (c'est à la patrie d'Homère qu'il faut toujours remonter pour trouver la source d'une littérature vraiment originale), telle pensée, telle expression, telle image, rendues avec exactitude, nous semblent jeunes encore après plus de vingt siècles, et nous frappent soit par leur grandeur, soit par leur éclat, soit par leur justesse; notre littérature, s'en emparant comme d'une conquête, mêle ces trésors étrangers aux richesses indigènes, et le traducteur est récompensé de ses efforts par la gloire d'avoir doté sa langue d'une nouvelle découverte. Sous ce rapport, il y a innovation, originalité; alors rien de plus juste que le mot du grand Frédéric sur Delille. Lorsque nous ne faisons qu'imiter un ançien ouvrage, d'abord notre tâche est bien moins difficile, parce que nous nous constituons

les maîtres de choisir entre le morceau qui nous convient et celui qui nous déplaît; en second lieu, les termes que nous détournons de leur sens primitif, les idées et les sentimens que nous dénaturons pour les assortir avec les nôtres, la simplicité et le naturel que nous remplaçons par la recherche et par l'afféterie, tout contribue à n'enfanter qu'un ouvrage à double face qui prétend reproduire d'un côté le génie antique, de l'autre le goût actuel, mais qui ne justifie en rien cette prétention. Le traducteur, se transportant dans les vieux âges et respectant leur couleur native, découvre une foule de beautés neuves à force d'antiquité; l'imitateur, involontairement dominé par l'influence de son siècle, en amalgame les idées avec celles des temps anciens; dès-lors point d'homogénéité entre ses pensées et ses expressions; son langage, moitié grec, moitié français, ressemble presque au jargon métis de ces peuples qui habitent les frontières de deux états. Le résultat de son travail, c'est d'appauvrir une littérature sans enrichir l'autre. Ici, l'antiquité revit dans une fidèle image; là, elle ne renvoie dans un miroir trompeur qu'un reflet terne et confus : le talent qui traduit devra donc l'emporter sur le talent qui imite, tant qu'on préférera l'or à l'alliage, le chant harmonieux d'une voix pure au contraste de deux voix discordantes, et le corps de la Vénus de Médicis à la statue de l'Hermaphrodite.

Le pédantisme nous dit : *Imitez les chefs-d'œuvre;* le bon sens répond : *Imitez la nature.* Les grands maîtres n'ont obéi qu'à leur propre inspiration; n'écoutant que les révélations de leur génie intime, qui est devenu pour eux un démon familier, ils n'ont marché sur les traces de personne. Tâchons de suivre cet exemple, autrement

que seront nos ouvrages? La copie d'une autre copie. En vain invoque-t-on les règles; elles ne sont pas établies sur les préceptes des poétiques; elles ont pour unique base les lois de la nature, qui se modifient d'après la diversité des institutions sociales, des croyances, des climats et des époques. Autre est l'antiquité, autres sont les temps modernes.

La mythologie des anciens était riante, matérielle, extérieure; notre christianisme est sévère, moral, intime.

Leur monarchie et leur démocratie étaient basées sur l'esclavage; la liberté et l'égalité sont les pivots de notre édifice politique. L'Evangile a régénéré les lois; en s'occupant du citoyen, il n'a pas oublié l'homme.

Le calme, attribut de la force, la souffrance, signe de la faiblesse, telles sont les deux sources du beau dans leurs arts et dans les nôtres. Cette différence s'explique par celle des dogmes religieux, la fatalité et le spiritualisme.

Chez eux, l'amour n'était que physique; chez nous, il puise sa source dans le cœur. Le système attribué à Platon était à cet égard une exception pour eux, comme pour nous le système de Buffon.

Leur poésie, toute religieuse, toute nationale, soit au théâtre, soit dans les fêtes publiques, se trouvait liée à leurs mœurs, à leur gouvernement; la nôtre, privée de ces avantages, n'est guère qu'un amusement, un accessoire, un superflu. On ne la chante plus en plein air; on ne fait que la lire dans les salons. La poésie antique, étant celle du plaisir, ne consistait que dans le présent; la nôtre, étant celle du regret ou de l'espérance, se rejette dans le passé, ou s'élance vers l'avenir.

Nous pourrions, en prolongeant ce parallèle, prouver quelle différence nos nombreuses découvertes dans l'univers physique, dans les arts industriels, dans les sciences et dans la morale, établissent entre le caractère des temps anciens et le génie de nos jours; qu'il nous suffise d'avoir soulevé un des replis du voile. On sentira que notre littérature, expression d'une société nouvelle, ne doit pas se mouler dans le creuset antique : la vie ne se mêle pas avec la mort.

Si d'intervalle en intervalle apparaissent quelques-uns de ces génies qui, comme Homère et Milton, Shakespeare et le Dante, Caldéron et Molière, Scott et Byron, Chateaubriand et Lamartine, attestent la force créatrice de la pensée humaine, combien ne voyons-nous pas de poètes copistes étouffer sous l'imitation les germes de l'originalité? Depuis Homère jusqu'à nos jours, quelle série d'imitations échelonnées les unes sur les autres! Que de ruisseaux dérivés de la grande source homérique! Combien tous ces hommes qui se sont donné tant de peines pour se métamorphoser en autrui, n'eussent-ils pas agrandi le cercle de leur talent, s'ils se fussent livrés sans réserve à leurs seules inspirations! Quelque chose de vrai et de grand sera-t-il jamais le produit de l'imitation? Pourra-t-on bien exprimer, bien peindre ce qu'on n'a entendu, ce qu'on n'a vu que par les oreilles et les yeux des autres? Comment ne cherche-t-on pas plutôt à consulter le livre toujours neuf, toujours vivant, de la nature?

Presque tous les poètes (nous ne parlerons ici que de l'épopée) ont reflété dans leurs ouvrages une partie des étincelantes beautés qui brillent dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée;* mais ces emprunts ne présentent en général

ni la grandeur ni la sublimité des tableaux d'Homère. On voit se mêler à la touche large et simple du chantre des temps héroïques, la couleur souvent disparate des siècles postérieurs. Cette alliance de détails hétérogènes détruit toute harmonie dans la composition. A ces défauts, ajoutez l'ennui pour le lecteur de retrouver partout des pensées, des images, des comparaisons, dont le fond est identique. Que de chevaux, que d'aigles, que de torrens ont couru, volé, mugi tour à tour dans la langue épique de chaque littérature! Quoi de plus insipide que tout cet attirail cosmopolite de tempêtes, de naufrages, d'incendies, de pestes, de famines, dont les victimes expirent toujours avec les mêmes procédés, et dont les élémens remplissent leur rôle héréditaire et classique avec une ponctualité si scrupuleuse? La monotonie de tant de réminiscences successives ne doit-elle pas engendrer le dégoût? Quel dommage que des hommes de talent, au lieu de s'adresser sans intermédiaire à ce qui est nouveau, et de marquer leurs ouvrages du sceau de l'individualité, aient préféré suivre servilement une impulsion étrangère et abdiquer leur propre nature! combien de beautés neuves et franches l'imitation des anciens n'a-t-elle pas enlevées à la muse de l'épopée! Tout les génies ont traîné après eux leur *servum pecus*.

Virgile ouvre la marche des imitateurs, et malgré les paroles du chantre de la *Henriade*, *Virgile* n'est pas le plus bel ouvrage d'Homère. S'il eût traité un sujet contemporain, les idées de morale et de philosophie répandues dans l'*Enéide* se fussent trouvées en harmonie avec son époque; mais dans la peinture du siècle d'Enée, on voit percer le siècle d'Auguste. L'anachronisme est visible; à la farouche violence des passions, à la naïve sim-

plicité d'un âge encore voisin de la barbarie, Virgile substitue les froides convenances et la politesse raffinées d'un âge de civilisation. Loin de se faire troyen, grec et toscan, il reste toujours romain. De là le défaut de mouvement et de vérité : l'*Iliade* marche comme un être vivant : l'*Enéide* n'est qu'une belle statue.

Lucain, plus créateur que Virgile, est aussi plus vrai en dépit de ses hyperboles, parce qu'il retrace des événemens encore gravés dans la mémoire de son siècle. Cependant, malgré l'intérêt de pitié et de terreur attaché aux malheurs et aux crimes des guerres civiles, la *Pharsale* ne remplit pas toutes les conditions exigées. Le merveilleux y manque. Les passions humaines ne suffisent pas à l'épopée, il lui faut des Dieux et un ciel. César ne vaut pas Jupiter.

Après un sommeil de douze siècles, le génie épique s'est réveillé tout à coup. Le Dante et Milton se sont frayé des routes nouvelles. Quoiqu'il se proclame le disciple de Virgile, le Dante a su s'élever à une conception dont l'ensemble et les détails n'offrent pas de rapports avec l'*Enéide*. Quoiqu'il ait dû la pensée première de son poëme à un drame italien, malgré de nombreux souvenirs d'*Homère* et de la *Bible*, Milton, en choisissant un sujet en dehors du monde réel, a été contraint d'employer des couleurs vierges. Il est juste d'avouer qu'il a prêté quelquefois à ses personnages des idées subtiles, des raisonnemens théologiques, et des connaissances scientifiques qui n'existaient pas aux jours de l'univers naissant; mais ces fautes, rachetées par de sublimes beautés, étaient une condition nécessaire, une fatalité de son drame. Pour rendre intelligibles des choses antérieures à l'origine des temps, ce n'est que dans le temps

lui-même qu'il pouvait puiser son langage. Ainsi, bien que le Dante et Milton aient transporté leur muse sur deux théâtres également placés loin de nos regards, soit en peignant les tourmens de l'*Enfer*, soit en célébrant les délices du *Paradis perdu*, ils ont réalisé l'idéal. Ils ont jeté des êtres nouveaux dans le monde de la poésie. *Ugolin* et *Françoise de Rimini*, *Eve* et *Satan*, voilà des créations qui sont devenues des types distinctifs.

Si Milton a été inspiré par les croyances fanatiques de l'Angleterre, le Tasse a été favorisé par la superstition italienne. La couleur féerique, chevaleresque et religieuse dont il a empreint ses tableaux, devait charmer le goût et flatter l'orgueil de ses contemporains. Toutefois cette couleur aurait pu briller encore plus vive et plus naturelle ; ce qui la gâte surtout, c'est le voisinage de cette teinte étrangère que le Tasse a puisée dans Homère et dans Virgile. Godefroy a la sagesse d'Enée, Renaud est bouillant comme Achille, Armide est un souvenir de Circé, Clorinde est une contre-épreuve de Camille : toutes ces copies de portraits déjà connus forment une sorte d'anomalie avec les figures neuves créées par le poète. La *Jérusalem* présente donc un conflit entre l'antique et le moderne; mais un chef-d'œuvre ne doit pas être tantôt imité, tantôt original : il doit être moulé d'un seul jet. Sous ce rapport l'Arioste l'emporte sur le Tasse.

Le défaut d'homogénéité est bien plus sensible dans le poëme du Camoens. L'intervention ridicule des divinités du paganisme au milieu d'un sujet moderne est un contre-sens perpétuel. Inès et Adamastor ont bien de la peine à faire pardonner Vénus et Mars.

Laissons de côté une foule d'essais subalternes tentés

dans plusieurs langues. Hâtons-nous d'arriver au grand siècle.

Le gouvernement de Louis XIV, fondé sur la crainte et l'admiration, semble avoir communiqué ces deux sentimens à la littérature qui admirait exclusivement les chefs-d'œuvre des anciens et craignait de s'ouvrir des sentiers nouveaux. (En effet, quel génie fut alors inventeur, excepté Molière, La Fontaine et Bossuet peut-être?) A cette empreinte générale de l'antiquité se joignaient encore les traces de la bouffissure espagnole et de l'affectation italienne, dont le siècle précédent avait importé la mode; et le caractère national se trouvait comme enfoui sous le poids de tant d'imitations étrangères. Cette tendance vers les littératures du dehors était plutôt aveugle que raisonnée. L'influence de cour et d'académie avait égaré le vrai goût de la nation; la preuve, c'est que Racine, si peu grec dans *Iphigénie*, si peu turc dans *Bazajet*, mais en revanche si hébreu dans *Athalie*, si romain dans *Britannicus*, ne trouva point un public à la hauteur de ces deux derniers chefs-d'œuvre. Toute vérité, toute couleur locale s'effaçaient devant l'uniformité de l'étiquette royale. Le roi avait dit : « *L'état, c'est moi.* » Ce principe despotique était passé dans les lettres et les arts. Sans doute Fénélon devait sentir et comprendre cette antiquité dont il avait nourri son génie; mais il ne pouvait échapper entièrement à la contagion des exemples contemporains. De là ce *Télémaque* dont la prose a souvent la grâce et l'harmonie des vers de l'*Odyssée*, mais dont le fond est loin d'être homérique. La peinture de l'ambition, de l'amour et de la jalousie, les préceptes d'une morale inspirée par le christianisme et d'une politique née de la science et de

la civilisation, les allusions peut-être involontaires, mais réelles, à des conquêtes et à des infortunes récentes, tout lui imprime un caractère antipathique avec celui des poëmes d'Homère. Le style est coloré d'une sorte de vernis d'antiquité, mais cette couleur même contraste avec la nature des pensées, qui portent presque toutes une date moderne. Fénélon transporte, pour ainsi parler, à la petite cour d'Ithaque, la monarchie de Louis XIV. Tant il est impossible, même au génie, d'imiter les anciens sans altérer leur physionomie!

Fénélon eut le défaut de traiter un sujet trop éloigné de son siècle, et Voltaire d'en choisir un trop rapproché. Semblable à ces tableaux qui perdent tout leur effet de perspective quand on ne les regarde pas d'assez loin, le sujet de la *Henriade* n'est point placé à la distance convenable, et les allégories en augmentent la froideur. Le poète y porte tour à tour l'esprit d'imitation et d'invention, mais sans vérité, sans conviction intime. Ce que son poëme a de mieux, c'est, avec quelques descriptions, la partie philosophique (et en cela Voltaire a imité Lucain); mais la philosophie n'est pas du ressort de l'épopée, qui ne vit que de croyances. Les scènes diverses que le poète retrace attestent qu'il n'avait encore étudié les hommes que dans les livres, observé la nature que sous les lustres d'or des salons de la régence. Voltaire était trop courtisan, trop sceptique, trop bel esprit, pour remplir la haute mission de l'épopée, qui est d'immortaliser la tradition et les gloires populaires, de servir d'écho à de grandes émotions politiques ou religieuses, d'être la pensée écrite de tout une nation. Il est vrai que nos temps actuels n'ont pas

assez de foi pour être épiques, mais alors c'est au poète à comprendre son siècle.

Klopstock dans la *Messiade*, Chateaubriand dans les *Martyrs*, se sont inspirés des saintes Ecritures et d'Homère; mais les seuls épisodes d'*Abbadona* et de *Velléda* leur assignent un rang parmi les génies inventeurs.

L'auteur de *Philippe Auguste* s'est élevé plus haut dans la création du chant de *l'Interdit*, que dans les autres parties de son poëme où il n'a été qu'imitateur.

Cette nomenclature des plus illustres épopées doit prouver que la plupart, quel que soit le mérite de leurs créations partielles, ne présentent en général qu'une contrefaçon de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*, ces deux monumens des âges héroïques de la poésie. Nous avons vu combien, de siècle en siècle, cette transmutation du génie dans le génie d'autrui a effacé toute empreinte d'originalité. Par là les grandes beautés s'affaiblissent, se dénaturent comme un marbre qui s'use à force d'être foulé aux pieds, comme un parfum qui s'évapore en changeant de vase.

Si nous passions en revue tous les autres genres de littérature, et surtout si nous parcourions la lice dramatique, nous trouverions à chaque pas des preuves de cette influence de l'imitation, qui, à l'époque de la *renaissance*, a comprimé l'essor national de la muse française. Tant qu'on n'imite que les imitateurs, on détruit l'élément de l'inspiration première. Les sources de l'invention sont loin d'être épuisées, le talent est de les découvrir. Il ne faut les chercher que là où les a placées la nature. Le plus habile observateur sera le poète le plus original, l'originalité étant l'expression fidèle

des sentimens de tous. Ces sentimens se modifient selon la nuance des siècles. La poésie peut donc parler plusieurs langages et révéler son intimité sous diverses formes. Ainsi le poète, appelé à devenir le représentant de notre époque, ne sera pas plus Homère que Virgile, pas plus Shakespeare que Corneille, il sera lui-même. Loin de s'attacher aux traces des anciens et des modernes*, il ne choisira pour modèle que la nature. Il s'élevera dans sa force et grandira dans sa liberté, à travers des chemins non encore battus par le vulgaire. Les imitateurs ressemblent aux singes qui ne s'avancent que par troupes dans les bois, mais l'inventeur ressemble au lion qui marche seul sur les montagnes.

De ce que la nouveauté et la réalité sont les besoins de notre siècle, s'ensuit-il que nous devions négliger le culte des anciens modèles? non certes; traduisons-les pour les connaître; étudions-les pour nous pénétrer de leur manière, pour nous éclairer au flambeau de leur génie. Mais comme ils n'ont pas imité leurs prédécesseurs, le plus bel hommage que nous puissions leur rendre, c'est de ne pas les imiter eux-mêmes. Ne suivons leur exemple que dans ce sens qu'ils ont créé une littérature

* Nous ne conseillons pas l'imitation des littératures étrangères contemporaines, bien qu'elle offre moins d'obstacles et d'inconvéniens que l'imitation des anciens; on comprend pourquoi : la civilisation, d'où résulte le nivellement social, détruit ou du moins affaiblit ces dissemblances caractéristiques qui s'interposent entre les vieux siècles et les nôtres. Mais nous ne devons chanter que notre histoire, nos guerres et nos grands hommes, si nous voulons nous former une littérature indigène, comme en Grèce, en Ecosse, en Espagne, en Angleterre.

nationale. Faisons pour la France ce qu'ils ont fait pour la Grèce. Nous ne parlons pas de Rome, parce que tous les rayons de l'éloquence et de la poésie n'y sont qu'une émanation du grand astre de la littérature grecque. Les peuples de cet heureux pays, berceau des arts et du génie, ont cherché le vrai dans le beau et le beau dans le naturel. Ils n'ont exprimé que ce qu'ils ont cru et senti. Venus les premiers, ils ont eu ce mérite de simplicité et de grandeur de toutes les littératures naissantes. Une imagination ardente, une vie active et extérieure, une religion pleine de charmes et de pompe, un climat riant, une terre fertile, tout concourait à poétiser leur ouvrages. On dirait que l'éclat et la pureté de leur ciel se réfléchissent dans leurs idées comme dans leur style. Chaque pensée de Platon, chaque vers d'Homère semblent un reflet du beau soleil de la Grèce.

Que conclure de ces réflexions? qu'il faut ou *créer* ou *traduire*, mais ne pas *imiter*.

A. Bignan.

Récréations tirées de l'art de la vitrification. Moyens curieux simples et peu coûteux d'exécuter sur verre des peintures, dorures, jaspures, herborisations, gravures, etc.; de composer des colliers, filigranes, plumets, empreintes, pierres gravées, faux camées, perles, verres colorés de tous genres, émaux, petites figures, yeux en émail pour les animaux conservés, incrustations, etc., etc., recueillis par M. F. Pelouze; 2 vol. avec 3 planches, dont une coloriée, 2 fr. 50 cent.

Chez Audot, libraire, rue des Maçons-Sorbonne, n. 11.

DE LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE.

« Le siècle a beaucoup fait pour la littérature. Il n'est si mince pamphlétaire courant le monde sous le titre d'homme de lettres et taillant sa plume à la moindre question, qui n'ait eu, avec un peu de souplesse, titre, pension, place au budget, et tout ce qui s'ensuit. On a fait plus; dans des déclamations empreintes d'une sensibilité vraiment touchante, on a demandé au pouvoir d'immobiliser la propriété littéraire, de faire de chaque ouvrage un petit champ qui rapportât annuellement sa récolte, de fonder un majorat de l'esprit, et le pouvoir a nommé une commission pour examiner tout cela. En vérité nous vivons dans un siècle bien plaisant! La régence n'était rien auprès. La soif de l'argent mourut avant Law; la morale des intérêts semble devoir survivre à son inventeur. Il est vrai qu'on l'avait plantée bien avant dans les cœurs. Le budget était plus riche que la caisse d'escompte; aussi le déficit de l'Ecossais n'était-il qu'une plaisanterie, comparé à celui dont M. Roy, après Dieu, nous veuille délivrer. »

Un économiste qui passe sa vie à rêver sur les valeurs improductives, et à déclamer contre les oisifs, m'entendait dire. Il m'aborda fort poliment. « Monsieur, comme il y a un côté plaisant dans toutes les questions, il y a aussi un côté sérieux; l'homme de lettres crée une valeur, car toute parole écrite est une valeur : or...

— Quoi! lorsque les discours de M. de Curzay ou de

M. de Laboessière ont été recueillis par le sténographe, ils deviennent une valeur?

— Assurément.

— Je ne croyais pas que l'art du sténographe eût tant de puissance!

— Laissez-moi, de grâce, achever mon raisonnement. L'imprimeur qui la copie est un ouvrier que je paie; le libraire est un commissionnaire que j'indemnise; mais la propriété reste intacte dans mes mains, et c'est une injustice que de m'empêcher de la transmettre à mes descendans.

— Entendons-nous bien là-dessus, monsieur. La propriété est bien plus d'intérêt public que d'intérêt privé. Elle est injuste en principe, car de proche en proche on finirait toujours par remonter à un premier occupant, c'est-à-dire au droit de la force; mais elle est juste, salutaire, inévitable en ses conséquences. Sans elle il faudrait recommencer la société à chaque mort d'homme. Si elle a été établie plutôt dans l'intérêt de la société que dans celui de la famille, là où l'intérêt général l'emporte sur l'intérêt privé elle doit cesser.

— L'intérêt général est un mot bien vague.

— Oui, comme le bonheur; mais il y a une chose sous ce mot-là. En général j'aime beaucoup les esprits qui voient toutes les questions faciles, mais je professe aussi une grande estime pour ceux qui voient des difficultés à tout. Et tenez, monsieur, faisons comme ce gentilhomme portugais qui, pour s'opposer à une conspiration où trempaient presque tous ses amis, supposa, dans un discours fort saisissant, le royaume soulevé, les gouvernans en fuite, les conjurés maîtres de l'armée, du peuple, des trésors, et leur prouva que, même ce but

atteint, leur triomphe était impossible. Supposons donc que Louis XIV ait rendu héréditaire la propriété des œuvres de l'esprit : à la mort de la fille de Molière, une foule de co-héritiers viennent se jeter sur la curée; les droits de chacun sont réglés; on fait des lots; ici *le Misanthrope*, là *Tartufe*, d'une part *l'Ecole des Maris*, de l'autre *le Bourgeois Gentilhomme;* chacun s'en va emportant dans sa besace les titres qui le constituent propriétaire d'une portion de Molière. Au bout d'un siècle et demi, pour peu qu'il n'y ait pas eu d'homme d'esprit chez messieurs les collatéraux, vous aurez une nuée de propriétaires. *Tartufe*, *le Misanthrope*, etc., rendront, bon an mal an, quatre mille écus; c'est à peu près six vingts écus de rente pour chaque ayant droit, s'ils ne sont qu'une centaine : les voilà bien riches!

— Pardon. En assimilant la propriété littéraire à toute autre propriété, un ouvrage pourra se vendre comme un champ, comme une maison; il passera de main en main.

— Fort bien; mais si le fils de Racine a dévoré l'héritage de son père et vendu *Athalie*, vous en serez réduit, comme aujourd'hui, à gémir quand les derniers rejetons de Racine viendront mendier à la porte du Théâtre-Français. C'est une première difficulté. Voici la seconde : les héritiers de Molière et de Montesquieu possèdent *Tartufe* et *l'Esprit des Lois*. Au lieu de faire charger par des gendarmes tous les parterres de France, au lieu d'épuiser la bile et l'encre des écrivains à gages, on achetera Molière et Montesquieu corps et âme pardevant notaire. Comprenez-vous un peu maintenant ce que c'est que l'intérêt général?

— Mais enfin n'est-ce pas une injustice que de voir

des libraires s'enrichir aux dépens des enfans d'un grand homme?

— Oh! vous voilà, comme M. de Villèle, à envier les *gros bénéfices!* Les libraires ne s'enrichissent aux dépens de personne; c'est à la seule nation que profite la loi. Voici comment j'entends le domaine public : un acheteur qui irait par hasard chez un libraire pour faire emplette de l'*Histoire de l'Empire ottoman* par M. de Salaberry, ne l'obtiendrait pas à moins de quinze ou vingt francs; dix ans après la mort de ce grand historien, si un éditeur était assez audacieux pour le réimprimer, vous le verriez coté sur les quais un peu au-dessus de M. de Madrolle, et à la portée de toutes les bourses et de toutes les intelligences. Notez bien que je vous fais grâce de beaucoup de considérations sur le commerce de la librairie, la concurrence de la Belgique, etc.

Une loi qui assimilerait la propriété littéraire à la propriété ordinaire serait désastreuse; elle tuerait la littérature; elle ne ferait qu'accroître cet esprit mercantile qui s'y est introduit. Si vous rendez cette propriété transmissible, il vous faut de toute rigueur rédiger parallèlement une loi contre le plagiat. Or qu'est-ce que le plagiat? Qui en décidera? Les héritiers de M. David viendront-ils réclamer le *torse de Léonidas*, le *pied de Romulus*, qui figurèrent au salon sous d'autres noms grecs, romains et gaulois? S'il me plaît de retraduire Tacite, d'améliorer le travail de M. Dureau Delamalle, la loi me l'interdira-t-elle? Et pourtant une traduction ne s'améliore que sous la plume d'un second traducteur. Les ouvrages de sciences et d'arts, les livres historiques, ne doivent-ils pas être refaits pres-

que tous les demi-siècles? Clouerez-vous l'esprit humain à un livre de monsieur un tel parce qu'il fait propriété? Auriez-vous interdit à Montesquieu de puiser dans Chardin? à Molière de reproduire quelquefois Cyrano de Bergerac? Les livres enfantent les livres. Laissez-nous, dans la république des lettres, le principe que Montesquieu donne à la monarchie. Ce principe, c'est l'honneur; c'est à lui et non aux lois de tout faire, de tout diriger, de tout décider.

La commission chargée de formuler cette loi l'a bien senti. On l'avait choisie parmi les hommes les plus recommandables; la petite littérature n'y avait qu'un seul interprète, car la loi aurait beau poser l'hérédité en principe, la petite littérature n'a aucun héritage à laisser. Le président, M. le vicomte de Larochefoucauld, animé des intentions les plus honorables, les membres, qui tous appartiennent ou à nos académies ou à nos assemblées législatives, désiraient ardemment de réparer ce qui leur semblait d'abord une injustice. La discussion leur a révélé une foule de difficultés. Les procès-verbaux de la commission, et surtout le rapport qui les précède, resteront comme un monument de haute raison, de lumières, de bonne foi et d'éloquence.

— Et qu'a-t-on décidé?

— On a décidé en principe que c'est la société qui hérite d'un grand homme; et l'on a accordé pour cinquante ans aux héritiers du sang un droit matériel sur les productions de l'esprit. Si vous voulez, nous examinerons demain ces lumineuses discussions. »

Mon économiste manqua au rendez-vous; mais dans un prochain article nous analyserons ce beau travail avec l'attention et la gravité qu'exigent une telle tâche.

ANNALES ROMANTIQUES.



RECUEIL

DE

MORCEAUX CHOISIS

DE LITTÉRATURE CONTEMPORAINE*.

S'IL ne s'agissait ici que de quatrains et de madrigaux, de bouquets à Iris et de billets doux à Chloë, il serait un peu tard, après plus de deux mois, pour venir parler à nos lecteurs de ces vieilleries fanées en naissant et pour rendre l'à-propos de la veille à un almanach presque émérite. Heureusement parmi les morceaux recueillis dans les *Annales romantiques*, il en est un bon nombre qui n'ont que faire de la *circonstance*, et dont le succès doit s'accroître avec le temps. Quelques-unes de ces pièces remarquables, le croirait-on? ont été récemment signalées par un critique retardataire, dans un journal d'ailleurs fort estimable, comme des modèles de ridicule ; de nos jours plus d'un grand poète a passé par le ridicule avant d'arriver à la gloire, et

* 1827-1828. Chez Urbain Canel, rue Saint-Germain-des-Prés, n. 9.
Et à la Librairie de l'Industrie. rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

depuis vingt-cinq ans, osons le dire, il eût été difficile d'y arriver autrement. Il serait grand temps, toutefois, que cette mauvaise plaisanterie prît fin, et que, dans l'intérêt de son honneur, la critique évitât ces fâcheux quiproquos. A une époque où l'on comprend tant de choses, pourquoi ne comprendrait-on pas aussi la poésie?

Nous ne ferons qu'indiquer l'*harmonie* de M. de Lamartine qui a pour titre la *Perte de l'Anio*. Le *Mercure*, dans un de ses derniers numéros, l'a mise tout entière sous les yeux de ses lecteurs. L'amour de l'Italie y respire, et jamais ce beau et malheureux pays ne reçut de plus magnifiques ni de plus harmonieuses consolations. Pour M. de Lamartine, l'Italie est décidément une terre d'adoption et une autre patrie. Puisse-t-elle ne pas lui faire tout-à-fait oublier cette France où tant d'amitiés sincères, tant d'admirations profondes sont une compensation plus que suffisante de quelques jalousies mesquines et de quelques froids dédains!

A côté de la *Perte de l'Anio*, il faut mettre le poëme de *Moïse*, par M. Alfred de Vigny. Entre les jeunes poètes de l'école moderne, placé par son talent au premier rang et sur la ligne des Lamartine et des Victor Hugo, M. de Vigny, moins heureux que ses amis, n'a pu encore triompher de la rigueur d'une critique railleuse, et jusqu'ici c'est comme romancier presque uniquement qu'il s'est acquis de la célébrité. Son premier recueil n'a laissé de traces que dans la mémoire d'un petit nombre d'hommes fidèles à la pure et haute poésie, le reste n'a pas lu ou s'est moqué. Pourtant, ce talent jeune et fort a grandi et s'est mûri dans l'ombre; et comme s'il se sentait étranger sur cette terre de

tribulations et d'exil, il a cherché plus haut refuge et inspiration ; il a enfanté *Eloa* et *Moïse*. *Eloa*, dans laquelle on n'a voulu voir qu'une copie des vierges de Thomas Moore, est une création bien supérieure aux *Amours des Anges ;* si l'on cherchait des rivaux à opposer à M. de Vigny, pour ces éblouissantes descriptions où il dévoile ce qu'aucun œil humain n'a pu voir, c'est au Dante, c'est à Milton et à Klopstock qu'il faudrait remonter. *Moïse*, plus court qu'*Eloa*, est une œuvre de même force et d'égale portée. Le soleil se couche à l'horizon du désert ; depuis le matin Moïse est parti pour trouver le Seigneur, et il gravit péniblement la montagne de *Nébo*. Toute la plaine est couverte d'autels de pierre, et six cent mille Hébreux à genoux attendent, dans une pieuse angoisse, l'instant de la sublime entrevue. Enfin Moïse a percé le nuage de Dieu ; la foudre éclate ; aussitôt l'encens fume sur les autels, et le cantique sacré commence :

> Et debout devant Dieu Moïse ayant pris place,
> Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Tout ce discours de Moïse à Dieu, ces plaintes familières de la créature au créateur, cette prise à partie vigoureuse et poignante, ce sentiment amer et triste de l'isolement au sein du sacerdoce, et ce violent dégoût de la vie dans le prophète centenaire qui a rempli sa tâche, tout cela est simple, grand, plein d'éloquence et d'onction ; tout cela est hébraïque. Enfin l'orage a cessé ; le haut du mont reparaît, mais sans Moïse ; le peuple alors continue sa marche sous Josué, qui s'avance à son tour *pensif et pâlissant ;*

> Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

Le *Bain d'une Romaine* est une fantaisie brillante de fraîcheur et d'originalité, qui contraste vivement avec la sublimité de *Moïse*, et prouve chez M. de Vigny une rare souplesse de ton.

Parmi les pièces de M. Emile Deschamps, on relit toujours avec un nouveau charme la *Lampe* et cette sémillante *Romance à madame Anna D****, où le sentiment et l'esprit se jouent si librement dans les difficultés du rhythme. D'abord ces petits chefs-d'œuvre font sourire de plaisir, et puis à une seconde lecture on s'étonne d'être tout attendri; c'est que chez M. Deschamps une sensibilité exquise et profonde se cache sous les jeux de l'esprit et sous la perfection de la forme.

Oublierons-nous le *Cor* et l'*Invocation à la Poésie* de Mme Tastu, toujours si vraie, si discrète et si recueillie; le *Retour chez Délie*, où Mme Desbordes-Valmore laisse éclater le cri déchirant de la passion; les *Souvenirs de la Suisse*, la *Gelée d'Avril*, qui nous montrent chez M. Chênedollé un talent bien supérieur à l'école de Delille; plusieurs tableaux rians et gracieux de M. de Rességuier; les jolis vers où M. de Latouche rajeunit un vieux sujet. La *Maria* de M. Jules Lefebvre, dont on regrette le long silence; la *Petite fille mourante* de M. Cavé; la *Résurrection*, poétiquement traduite de Manzoni, par M. Antoni Deschamps?

En prose, parmi les morceaux inédits, on remarque surtout les *Bosquets de Maglan*, dont la plume pittoresque de M. Nodier a saisi et rendu les traits les plus fugitifs, les accidens les plus indéfinissables avec la fidélité d'un pinceau.

Quelques regrets se mêlent à ces éloges; on peut re-

procher à l'éditeur des *Annales romantiques* d'en avoir trop négligé la partie matérielle, et d'avoir laissé échapper dans les pièces les plus distinguées des fautes qui les déparent. Une seule petite ode de M. Victor Hugo contient deux altérations qui la rendent inintelligible pour ceux qui ne veulent pas entendre. L'éditeur a de plus réimprimé plusieurs fragmens de prose de MM. Hugo, Villemain, Montlosier, etc., sans avertir de leur date et sans indiquer les ouvrages d'où ils sont tirés. Les *Annales romantiques* sont assez riches pour se passer de ces combinaisons, et en même temps elles méritent toute la perfection typographique que nos voisins les Anglais ont su donner à tant de charmans recueils annuels de prose et de poésie.

LES SOIRÉES DE NEUILLY*.



C'est une vérité qui, à défaut de raisons, pourrait être prouvée par plus d'un exemple, que les auteurs de notre époque n'ont rien de ce qui fait l'artiste. Les hommes du XVII[e] siècle eurent, outre leur génie, un admirable bonheur de position. La civilisation au milieu de laquelle ils vécurent était assez avancée pour leur donner le goût, et point encore assez pour leur faire perdre cette fleur de naïveté qui respire dans toutes les bonnes exécutions. Aussi le XVII[e] siècle a-t-il été véritablement artiste. Son théâtre est le plus beau qui soit sorti des têtes humaines. Ici vous trouverez plus de réalité dans quelques parties, là parfois plus d'élan, mais nulle part vous ne sauriez trouver un système dramatique conçu avec une suite aussi profonde de raisonnemens, un sentiment aussi juste du vrai et du beau. Le siècle suivant eut une autre mission; il ne vit plus un but dans les beaux-arts, il n'y vit qu'un instrument. Les philosophes succédèrent aux artistes. C'est aujourd'hui le tour des historiens. Après avoir remis en question les principes sur lesquels toutes les littératures du midi avaient fait reposer les beaux-arts, on a fini par sacrifier l'idéal au réel, le beau au vrai. Ce qu'on demande

* Tome II[e]; 2[e] édition. Un vol. in-8°. Prix : 6 fr. Chez Moutardier, libraire, rue Gît-le-Cœur.
Et à la Librairie de l'Industrie, rue St.-Marc-Feydeau, n. 10.

avant tout au théâtre, c'est la vérité historique absolue. Cette disposition des esprits amenera peut-être une littérature neuve et forte, un drame où toutes les individualités seront effacées, toutes les masses en relief, mais le poète n'acquerra ces qualités de l'historien qu'aux dépens des qualités de l'artiste. Le drame historique tel qu'on le demande sera aussi froid que la tragédie philosophique.

Parmi les hommes qui ont le mieux compris les besoins du siècle, et qui ont peut-être fait violence à leur rare et belle organisation pour se conformer au goût du jour, les auteurs des *Soirées de Neuilly* occupent, sans contredit, le premier rang. Seuls ils ont osé entrer dans les mœurs actuelles et les retracer sur la toile. Enhardis par le succès, ils ont voulu résoudre le grand problème du drame historique, genre, jusqu'à eux, beaucoup plus facile à vanter dans les journaux qu'à mettre à exécution. Un homme s'est rencontré, doué de cette audace irréfléchie qui ne craint pas le danger parce qu'elle ne le voit pas, qui seul, du fond d'une prison, sans argent, sans nom, sans talent révélé, conçoit le projet de s'attaquer à Napoléon, de lutter corps à corps avec sa puissance et de la renverser; homme qui aurait pu, si le succès avait couronné son entreprise, élever des autels à la peur; car c'est sur la peur qu'il compte pour attacher sans retour à sa fortune les hommes qu'il aura compromis, et qui seront forcés de combattre Napoléon par la crainte qu'ils auront de sa colère et de ses vengeances. Habile à saisir les côtés faibles des gouvernemens qui se sont succédé pendant la république, cet homme a deviné que le sort de l'empire est attaché à la vie de Napoléon; il pressent qu'à la chute de ce

grand homme, Marie-Louise ne sera plus qu'une victime, le roi de Rome qu'un bâtard; ce sénat qui ne nous sera dévoilé qu'en 1814, ce sénat d'esclaves et de mannequins politiques, il l'a pénétré d'un coup d'œil; il marche à son entreprise; il ne s'est trompé dans aucune de ses prévisions; il prend l'empire comme l'empire a pris la république, par surprise; l'empire va tomber. Un obscur soldat le sauve. Une heure de plus, et la France allait faire encore de la guerre civile pour quelques ambitions compromises. Dans cette courte mais vaste catastrophe, on put voir à quel faible lien sont attachées les destinées d'un état quand le maître règne par l'épée; on put voir l'égoïsme et la peur dominer ces vainqueurs et ces vaincus d'un moment. Cet homme c'est Malet. La vengeance et l'amour de la patrie l'ont seuls animé, car sa cendre repose ignorée à Clamar, et Pichegru, ce conspirateur vulgaire, a des statues. Les auteurs des *Soirées de Neuilly* ont sympathisé avec le génie aventureux de cet homme; ils ont vu l'empire fondé par Napoléon, tombant au premier souffle; ils ont vu ces républicains d'hier courant à un nouveau maître comme ils avaient couru aux fers du 18 brumaire; ils ont vu quelle est la puissance d'un homme dominé par une seule idée, la poursuivant, la caressant à travers les obstacles, y rapportant tous ses projets, toute sa vie; ils ont voulu animer de leur âme ce dramatique épisode de l'histoire de l'empire, et ils ont choisi Malet entre tous les héros contemporains, parce que Malet est le seul qui ait une physionomie; tous les autres se perdent et s'effacent dans l'éclat de Napoléon. Certes jamais plus beau tableau historique ne s'est offert aux pinceaux d'un poète.

La conception de ce drame est forte, vive, animée. Il y a dans toutes les parties une connexion intime qui lie tout, qui fait tout concourir au but, qui précipite tout vers l'événement. Les hommes de l'empire sont peints avec une grande vérité de couleurs, tout est vrai, tout est naturel; mais nous estimons trop le talent des auteurs pour leur rien taire. C'est surtout dans leur magnifique composition de *Malet* que les défauts du genre historique sont sensibles. Le tableau perd peut-être en poésie ce qu'il gagne en vérité. L'âme de Malet ne nous est pas révélée; nous le voyons agir, mais nous ne l'entendons jamais penser. S'ils ne s'étaient pas laissé dominer par un système, oh! combien cette figure aurait été belle sous leurs pinceaux! Qu'elle renferme de poésie! combien, en restant toujours vraie, elle prête à l'idéal! car, qu'est-ce au fond que l'idéal? c'est la pensée intime du poète dans telle ou telle position donnée; c'est le vrai qui ne se voit pas tous les jours, le vrai qui ne court pas les rues; et pourtant *Malet* restera comme un des monumens de l'époque; *Malet* restera comme le produit le plus original du nouveau système dramatique. Il faudrait le transcrire tout entier pour faire comprendre les beautés qu'il contient.

C'est surtout dans ce nouveau volume qu'on peut apprécier toute la souplesse du talent des auteurs. Les *Stationnaires,* comme peinture comique de nos mœurs actuelles, sont aussi remarquables que *Malet* comme peinture grave des mœurs de l'empire. Les vaudevilles à l'ambre, les comédies à la glace qu'on nous donne journellement aux boulevarts et dans la rue de Richelieu, n'ont de notre époque que le costume. Ils pour-

raient aussi bien être joués en habits brodés qu'en frac. Ces spirituelles compositions manquent de vie. MM. Cavé et Dittmer ont bien mieux compris la société actuelle. Dans les *Stationnaires* tout est animé, tout est vivant. Puisse la censure dramatique leur permettre de l'essayer dans un cadre plus vaste! Le trône est vide; il les attend. Ils sentiront alors que les poétiques nouvelles ont encore plus besoin de modifications que les anciennes. Mais peut-être le siècle se livre-t-il à la seule littérature qui soit possible; peut-être à défaut de poésie est-il contraint de se jeter dans l'histoire, de la transporter toute nue au théâtre, car il n'y a qu'un moment pour faire les beaux-arts; ce moment est-il déjà passé? Le temps pourra seul nous l'apprendre.

Leçons de chimie de M. Dulong, à la Sorbonne, comprenant l'histoire des sels et la chimie végétale et animale, sténographiées par M. Marmet; prix : 25 cent. la leçon, sur une feuille in-8°; se trouvent chez M. Marmet, professeur de sténographie, rue Pavée-St-André-des-Arts, n° 9, et galerie Vivienne, n° 13. Ces leçons paraîtront les mercredis et vendredis, à partir de ce mois. On se procure aux mêmes adresses la *Sténographie simplifiée*, un petit vol. in-18; par M. Marmet. Prix : 1 fr. 50 c.

Et à la librairie de l'Industrie, rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

LA PRINCESSE AURÉLIE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS;

PAR M. CASIMIR DELAVIGNE *.



Le temps n'est plus où Aristophane pouvait montrer Cléon au doigt et le traiter de lâche. Tant de licence ne pouvait être permis qu'à Athènes. Le poète comique qui a le bonheur de vivre à Paris doit laisser passer tranquillement son siècle devant lui sans oser en fronder le moindre travers, en railler le plus petit ridicule. C'est à peine s'il lui est permis d'en observer le costume. Mais qu'on gagne peu à vouloir lutter contre une nation spirituelle! un autre Aristophane est venu qui n'a pas nommé les Cléon, mais qui les a si clairement désignés qu'eux-mêmes se sont reconnus dans leur portrait. Beaumarchais est cet homme. Il a créé un nouveau genre de comédie qu'on pourrait appeler la comédie d'allusion. Ici tout est faux si l'on veut juger rapidement et à première vue; tout est vrai si l'on examine avec attention. Sous des noms supposés, le poète peint des êtres vivans; plus la peinture des mœurs étrangères qu'il est censé nous retracer est fausse, plus la comédie est vraie, plus le but est atteint. Au degré d'ombrage

* Prix : 4 fr. A Paris, chez Ladvocat, quai Malaquais et Palais-Royal.
Et à la librairie de l'Industrie, rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

où la censure est parvenue, cette comédie est la seule possible. C'est l'atellane moderne, genre de pièce inévitable auquel il faut bien que le pouvoir se résigne comme les despotes de l'Orient se résignaient à l'apologue; car, s'il interdit l'allusion dans les ouvrages nouveaux, le parterre ira la chercher dans Regnard et dans Molière. Le parterre n'a-t-il pas fait de *Tartufe* un ouvrage de circonstance? Ne l'a-t-il pas daté de l'an de grâce 1827? Mieux eût valu pour les jésuites que la censure eût permis de se moquer de leurs ventes de chapelets et de leurs miracles. Ils n'auraient été que ridicules. Le public, en refaisant *Tartufe*, les a peints exécrables.

La Princesse Aurélie, de M. Casimir Delavigne, est une vive et mordante satire de ces mœurs ministérielles dont les électeurs ont fait à peu près justice. Le poète s'est armé de toute sa verve, et, dépaysant la censure, il l'a fait voyager à Salerne, petite principauté qui, au temps d'Aurélie, n'était guère mieux partagée en ministres que Paris ne l'était hier. L'ouvrage n'a eu qu'un malheur: il avait été composé dans un temps d'entier esclavage, il est arrivé dans un temps de presque liberté. Mais la froideur, disons mieux, la colère du public contre des allusions que la veille il aurait dévorées, était-elle juste? était-elle raisonnable? Quoi! nous en sommes encore là! quoi! si peu de mémoire! le peuple était donc bien généreux ce jour-là! mais où ira-t-on avec ces grands sentimens? Vous verrez qu'Orgon aurait dû laisser la donation à ce bon M. Tartufe, quand M. Tartufe éprouva des revers.

Ces beaux semblans de générosité sont surtout la cause du peu de succès que *la Princesse Aurélie* a ob-

tenu à la première représentation. On n'a point voulu comprendre cet ouvrage, de peur d'avoir l'air de courir sur un ennemi que l'on croit à terre. La partie épigrammatique de l'ouvrage est peut-être la moins importante. Le caractère d'Aurélie est tracé avec une vérité, une grâce, un charme inexprimables. Elle a toute l'injustice, tout l'égoïsme de l'amour; elle se croit autorisée à persécuter, à tourmenter Alphonse parce qu'elle l'aime, et elle ne veut pas même lui laisser soupçonner son bonheur. Le caractère des deux amans est une vraie création; l'intrigue, sans être forte, est bien conduite; la pièce abonde en situations comiques. M. Delavigne semble s'être mis en garde contre ce *commun* qui traîne sur tous nos théâtres; il a su rajeunir jusqu'aux physionomies si usées de courtisans. Il est un point sur lequel tous les critiques ont été d'accord. Jamais, peut-être, M. Delavigne n'avait eu un aussi grand bonheur de diction. C'est surtout à la lecture que les beautés de ce style seront senties. Pour que nos lecteurs en puissent mieux juger, nous allons transcrire un morceau de quelque étendue. Nous ne choisissons pas; nous prenons au hasard.

AURÉLIE.

Polycastro!

POLYCASTRO.

Madame!

AURÉLIE.

Il faut être discret.

POLYCASTRO.

De ce devoir sacré je fus toujours esclave.

AURÉLIE.

Approchez, parlons bas; la circonstance est grave.
Décidons de mon sort : sur qui fixer mon choix?

POLYCASTRO.

Sur qui? Madame veut...

AURÉLIE.

Couronner un des trois;
C'est décidé; lequel?

POLYCASTRO.

Des trois régens?

AURÉLIE.

Sans doute.

POLYCASTRO, à part.

Dieu! comment deviner?...

AURÉLIE.

Lequel? je vous écoute.

POLYCASTRO, à part.

Je n'hésiterais pas... C'est fort embarrassant.
Haut.
Mon avis est d'abord qu'en y réfléchissant,
Car il faut réfléchir avant de rien conclure,
Sassane.....

AURÉLIE.

Y pensez-vous?

POLYCASTRO.

Moi, je pense à l'exclure.

AURÉLIE.

Lui qui pour vingt beautés s'est fait peindre, dit-on

POLYCASTRO.

En habit de ministre avec son grand cordon!

AURÉLIE.

Et dans ma galerie à s'admirer s'apprête,
Mon sceptre d'or en main, et ma couronne en tête;
Non : mes graves aïeux, je crois, n'y tiendraient pas;
Ce serait trop plaisant.

POLYCASTRO.

Ils riraient aux éclats;
Et depuis neuf cents ans qu'ils ont perdu la vie,
Un tel roi pouvait seul leur en donner l'envie.
Détrôné !

AURÉLIE.

Point de grâce !

POLYCASTRO.

A perpétuité,
Lui, les rois de sa race et leur postérité.

AURÉLIE.

Quant ou duc d'Albano...

POLYCASTRO.

J'y pensais.

AURÉLIE.

Homme utile !

POLYCASTRO.

Indispensable.

AURÉLIE.

Esprit en ressources fertile.

POLYCASTRO.

Il invente en finance, et ce n'est pas commun.

AURÉLIE.

Qui créa cent projets.

POLYCASTRO.

S'il n'en avait fait qu'un,
On dirait le hasard..... mais.....

AURÉLIE.

Fût-ce une manie,
Elle est noble.

POLYCASTRO.

C'est vrai; grands moyens! beau génie.

AURÉLIE.

Mais de tous les humains c'est le plus ennuyeux.

POLYCASTRO.

Le grand homme, il est vrai, reçut ce don des cieux;
Il l'était par nature, et les mathématiques
L'ont achevé... Chagrins, vapeurs mélancoliques,
Dégoût de tous les biens, abattement moral,
Voilà ce que l'ennui provoque en général.
Dérobons-lui vos jours dont le soin me regarde;
On peut mourir d'ennui, si l'on n'y prend pas garde.

AURÉLIE.

N'y songeons plus, docteur, vos avis sont des lois.

POLYCASTRO.

C'en est donc fait encore d'une race de rois?

AURÉLIE.

Oui, détrônons le duc.

POLYCASTRO.

Seconde dynastie,
Morte avant que de naître, éteinte, anéantie!

AURÉLIE.

Eh bien!

POLYCASTRO.

Eh bien! Madame, entre les candidats,
J'ose le répéter, je n'hésiterais pas.
On n'a pas deux avis : le mien reste le même;
Un d'eux m'avait semblé digne du rang suprême,
Je ne voyais que lui, c'est lui seul que je vois :
Enfin, c'est au marquis que je donne ma voix.

AURÉLIE.

Son grand nom, ses exploits, tout me porte à vous croire.

POLYCASTRO.

A votre avénement il vous faut de la gloire.
Dans les vers composés pour un avénement,
Le myrte et le laurier font un effet charmant.

AURÉLIE.

J'en conviens : des lauriers l'éclat toujours magique
Change en amour pour nous la vanité publique.

POLYCASTRO.

Ajoutons à cela trois mots de liberté,
Et voilà pour six mois tout un peuple en gaîté...
Puis on gouverne après comme on veut, c'est l'usage.

AURÉLIE.

Et comme on peut, docteur. Mais avec quel courage
Vous m'avez, en ami, dit votre sentiment,
Sans consulter le mien et sans déguisement!
Je ne vous promets rien ; c'est au roi votre maître
A vous récompenser, s'il vient à tout connaître.

De tels vers sont au-dessus de tout éloge, et le style se soutient pendant cinq actes à cette hauteur. A part un peu d'obscurité dans l'exposition, et quelque chose de trop brusqué dans le dénoûment, l'ouvrage est en tout digne de son auteur. On y viendra; on le comprendra un jour. C'est l'affaire du temps.

ESQUISSES

DE

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE,

DEPUIS LA RÉVOLUTION.



N° V*.

Une partie de chasse au Raincy, chez M. Ouvrard.

Continuation du déjeuner. — M. Fox à la Malmaison et aux Tuileries. — Le premier consul et M. Erskine. — La Fayette. — Kosciusko. — Le général Fitz-Patrick. — Lord Holland. — M. Destillières. — Général Moreau. — Lannes. — MM. Saint-Farre et Saint-Albin, etc., etc.

Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs :
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.

LAFONTAINE, *Elégie pour Fouquet.*

JE fus assez heureux pour être à côté de M. Adair, me promettant le même plaisir dont j'avais joui à Clichy, grâce à sa conversation. Je commençai donc sans scrupule à le questionner sur son illustre ami, M. Fox, et il répondit à toutes mes questions avec une extrême

* Voir la 258e livraison du *Mercure*.

complaisance. « Comment, lui dis-je, M. Fox a-t-il trouvé la Malmaison, car vous vous y rendîtes il y a quelques jours, en nous quittant, avec Eugène Beauharnais ? — Oh ! me répondit M. Adair, M. Fox en est revenu enchanté; c'est une fort belle résidence ! Mme Bonaparte nous reçut avec cette grâce séduisante qui explique l'amour qu'elle inspire au premier consul, malgré la différence de leurs âges. Sachant que M. Fox aime l'agriculture et la botanique, elle nous fit entrer dans sa serre et nous montra sa belle collection de plantes rares. Après le dîner, nous partîmes de la Malmaison pour aller au Théâtre-Français, où M. Fox, étant reconnu dans la salle, fut salué par d'unanimes applaudissemens, qui le charmèrent d'autant plus qu'ils étaient spontanés. — Et le premier consul, comment M. Fox le trouve-t-il ? — Le premier consul lui plaît beaucoup personnellement. — Et notre cour des Tuileries, si vite improvisée ? — Il en a été charmé comme de tout ce qu'il voit, reprit M. Adair. Le premier objet qu'il y a aperçu dans un des appartemens, a été son propre buste en marbre ; je ne sais si Pierre-le-Grand se sentit plus honoré lorsque, dans sa visite à l'hôtel de la Monnaie, on frappa une médaille en son honneur. Quand nous fûmes entrés dans la salle d'audience, continua M. Adair, le premier consul s'avança vers M. Fox et lui dit : « Je me félicite de vous voir à Paris, Monsieur ; il y a long-temps que je vous admire comme orateur et comme sincère ami de votre pays à qui vous êtes si désireux de rendre la paix : je suis très-heureux de faire votre connaissance. » A ces paroles, il ajouta plusieurs complimens qui, dans la bouche d'un homme si extraordinaire, ne pouvaient qu'être très-agréables à M. Fox. Se

tournant ensuite vers M. Erskine, dont il ne connaissait évidemment ni le talent remarquable ni la réputation éclatante en Angleterre: «*Vous êtes légiste, Monsieur!*» lui dit-il: c'était bien peu de chose pour un tel nom; mais à l'exception de cette apostrophe d'une concision insignifiante, Buonaparte nous a tous satisfaits par sa conversation et nous a laissé une haute idée de son caractère. Quelques jours après, ajouta M. Adair, nous sommes allés à Versailles et avons dîné au Petit-Trianon: nous avons visité encore Saint-Cloud, Bellevue, et M. de Talleyrand à Neuilly: il faudrait à M. Fox le don d'*ubiquité* pour tout voir avant de quitter Paris; manufactures, musées, bibliothèques, etc. D'un autre côté, les visiteurs abondent à l'hôtel de Richelieu, où nous sommes logés. Hier matin, pendant que nous déjeunions avec lord et lady Holland, sont venues deux personnages qui forment un curieux contraste par leur extérieur: l'un d'une taille imposante, l'air ouvert et agréable, et quoique sur le déclin de l'âge doué encore des grâces et de la vivacité de la jeunesse; l'autre petit et nullement remarquable par sa tournure ou par les traits de son visage, par rien, en un mot, de ce qui révèle le héros: le premier était Lafayette, le *preux chevalier* de l'indépendance américaine, le grand-seigneur-citoyen de la révolution; l'autre était le général polonais Kosciusko, nom glorieux, et qui méritait par sa valeur comme par sa noble conduite d'être le Washington de son pays. Lafayette venait inviter M. Fox, le général Fitz-Patrick et moi à son domaine de la Grange; Kosciusko, vieux compagnon d'armes de Lafayette, sera de la partie, qui doit avoir lieu après demain.—Vous venez de nommer le général Fitz-Patrick,

dis-je à M. Adair; puis-je vous demander où il est? — Le voilà assis entre Mme Marmont et l'ambassadeur de Prusse, reprit M. Adair. C'est un ami particulier de M. Fox; ayant connu le général Lafayette en Amérique, il parla en sa faveur à la chambre des communes, pendant sa détention dans les prisons d'Olmutz. »

Là où tant de femmes charmantes et tant d'hommes célèbres par leurs talens et leur esprit étaient rassemblés, il est superflu de dire que le déjeuner fut animé et intéressant. Lord Holland a beaucoup des qualités de son oncle; comme lui, il réunit les deux caractères, en apparence incompatibles, de savant et d'aimable convive. Un feu roulant de saillies fut entretenu entre les Anglais et les Français: heureuses les deux nations, si une rivalité plus sérieuse n'avait pas dû les appeler bientôt à une lutte long-temps terrible!

Une fanfare de cors ayant donné le signal de la chasse, les aboiemens des chiens et les cris des piqueurs retentirent bientôt dans le lointain; les calèches, les caricks, les tilburys et les chevaux étaient prêts aux portes de l'orangerie. Mme Récamier, lady Holland, M. Fox et le comte Markoff se placèrent dans une des voitures; Mmes Marmont, Visconti et Luchesini, montèrent à cheval, et furent escortées par une brillante cavalcade. Enfin chacun consulta son goût et s'arrangea à sa guise. Ceux qui ne voulurent pas suivre la grande chasse, furent conduits par les gardes dans le parc, où il y avait abondance de lièvres et de faisans. Le rendez-vous général était désigné dans un carré de la forêt, où nous trouvâmes une compagnie de chasseurs qui nous attendaient, entre autres M. Ouvrard, qui, ayant prêté le château de Raincy à Mme Récamier pour y recevoir ses

amis, avait, par un raffinement de galanterie, refusé d'y paraître, de peur que la présence du véritable propriétaire ne gênât celle qui en faisait ce jour-là les honneurs. Parmi ceux qu'il avait amenés était M. d'Hanecour, qui passait pour un des meilleurs chasseurs de France, et à qui cette réputation valut depuis le titre de capitaine-général des chasses de Napoléon ; M. Destillières, fameux par sa grande fortune, et père de la duchesse d'Osmond actuelle, et le général Moreau, qui s'excusa de n'avoir pu venir le matin au déjeuner. Tous ces messieurs étaient en costume complet de chasseur, et n'attendaient plus que les nouvelles du cerf pour sonner de leurs cors. Si la magnificence du déjeuner avait excité l'admiration générale, les préparatifs de la chasse ne firent pas moins d'effet sur nous. Dans les clairières de la forêt, on avait dressé des tentes, et sous les tentes des tables avec des rafraîchissemens non seulement pour les chasseurs, mais encore pour les habitans du voisinage, de toute condition, que l'intérêt du spectacle avait attirés en foule. La gaîté naturelle de cette multitude s'était encore accrue par la douce influence du vin, qui lui était généreusement versé, et la belle forêt de Bondy offrait un grand tableau composé de mille groupes différens.

Un accident, qui par bonheur n'eut aucun résultat funeste, me fit faire la connaissance du général Lannes. Le cheval de Mme Visconti, excité par l'ardeur de la chasse, se montra tout à coup indomptable, et partit au grand galop avec une espèce de fureur. Le général Berthier, le général Lannes et moi, nous courûmes à toute bride au secours de la dame ainsi emportée, mais que nous ne pûmes atteindre qu'auprès du village de Villemonble,

environ à une lieue de distance. Pendant ce rapide trajet, le général Berthier tomba de son cheval, de sorte que Lannes et moi nous pûmes seuls retrouver Mme Visconti, qui était dans les plus vives alarmes, quoiqu'elle en fût quitte pour la perte de son beau costume d'amazone, déchiré en lambeaux à travers la forêt. Il s'agissait de la transporter au château, car elle était trop fatiguée pour pouvoir monter à cheval. Le hasard voulut que Berthier, en se démenant dans une mare où sa monture l'avait jeté, pût faire entendre ses cris de quelques chasseurs qui étaient dans cet endroit de la forêt. Or, comme tout était prévu dans cette partie, y compris les accidens, on lui amena bientôt une calèche, où s'étant placé, il arriva de notre côté juste à temps pour donner asile à Mme Visconti dans la voiture. Le chevalier couvert de boue et la dame dans un autre désordre de toilette, se regardèrent en souriant de leurs mutuelles infortunes, et nous les laissâmes s'en retourner en tête à tête dans cet accès de bonne humeur, nous contentant de les suivre de loin pour faire respirer nos chevaux; mais nous ne les revîmes plus de ce jour-là, car déconcertés de leurs malencontreuses aventures, ils prirent la route de Paris, sans s'inquiéter davantage des chasseurs et du cerf.

Le général Lannes et moi nous reprîmes au petit pas la route de la forêt en causant ensemble avec la familiarité de vieilles connaissances, malgré la différence de nos âges. La chasse, comme la guerre, autorise ces intimités spontanées qui semblent ne pouvoir naître que dans les camps et les bois. Le général me raconta les événemens de sa vie militaire, qui, comme celle de tant d'autres guerriers de l'époque, ressemblait à un roman.

Ces hommes osaient alors se vanter de leur origine obscure. J'appris de Lannes lui-même qu'il avait quitté la boutique d'un teinturier pour les drapeaux de la république. Il devait le rang de général en chef à la bravoure aveclaquelle il brava la mort à Lodi, à Arcole, à Aboukir, ainsi qu'à l'amitié qu'avait eue pour lui le premier héros de tous ces combats de géans. Ne croyez pas, me dit le général, qu'il ne s'agisse que de bien se battre : que d'obstacles à surmonter avant de parvenir! et que de chances favorables nous sont nécessaires! Après tout la carrière d'un soldat n'est qu'une alternative de bonne et mauvaise fortune. Le mal y est tout physique et le bien tout moral. Cependant cette vie de privations et embrassée avec amour pour la gloire seule, dont la voix bien souvent ne proclame votre nom qu'au milieu du bruit du dernier coup de canon qui nous emporte. Cette tirade philosophique, dont je me suis souvenu depuis en lisant les bulletins de la bataille d'Esling *, fut interrompue par l'apparition inattendue du cerf, qui vint bondir dans un sentier à dix pas de nous. Aucun chien, aucun chasseur n'était à portée de la vue, mais les cris de ralliement, que nous poussâmes de toute la force de nos poumons, amenèrent bientôt les chiens les plus avancés de la meute, qui, au bout de dix minutes, fut tout entière sur les traces du fugitif. Deux heures après le pauvre cerf fut forcé près de l'étang de Bondy, en présence de tous les chasseurs et de la foule, dont la curiosité avait grossi nos rangs.

On n'entendit plus alors que les complimens qu'on échange en pareille occasion, et le récit plus ou moins

* On sait que ce fut à cette bataille, livrée le 22 mai 1809, que Lannes fut blessé à mort.

improbable que chacun faisait de ses aventures particulières. Mais tout le monde s'était amusé. Le but de ce grand jour était atteint.

En retournant au Raincy nous vîmes que M. Ouvrard n'avait rien oublié pour *l'éclat* de cette partie, car supposant que la chasse pouvait se prolonger fort tard, il avait tout fait disposer pour la continuer à la lueur des torches. J'avais déjà jugé de l'effet imposant d'une chassse aux flambeaux dans une partie qui peu de temps auparavant avait eu lieu par les ordres de Joseph Bonaparte dans la même forêt; mais cette fois-ci la chasse finit avec le jour, et la forêt ne retentit plus que des chants joyeux des paysans à qui furent distribués les rafraîchissemens destinés aux chasseurs.

Les chasseurs au tir qui étaient arrivés avant nous au château n'avaient pas été moins heureux. Nous en jugeâmes à la quantité de gibier qui emcombrait la porte de l'orangerie. La vue de ces monceaux d'animaux égorgés n'était pas du goût de M. Erskine, je le pensai du moins en le voyant partir sans attendre ses amis, qu'il avait refusé d'accompagner à la chasse.

MM. de St-Farre et St-Albin, deux fils naturels du duc d'Orléans, étaient de la partie au tir, et Ouvrard s'étudia, par la réception la plus affable, à leur faire oublier que le Raincy avait appartenu à leur père; mais c'était peut-être le leur rappeler que d'y mettre tout à leur disposition comme s'ils étaient chez eux.

Pendant la chasse la plus grande activité avait présidé aux soins du dîner, qui, réunissant un plus grand nombre de convives que le déjeuner, égala ce premier repas en somptuosité. M. Ouvrard s'assit à table comme

un simple convive, Mme Récamier continuant à faire les honneurs.

Fox et Moreau furent charmés de se retrouver. Le général fut flatté des égards que les Anglais lui prodiguaient; il se laissa aller à causer librement et à raconter ses campagnes, en mettant de côté sa timidité ou sa réserve habituelle. Il fut même inspiré au point de s'attirer le compliment qu'il savait parler aussi bien que gagner des batailles. Des orchestres d'instrumens à vent, placés dans les bosquets autour de l'orangerie, exécutaient des symphonies auxquelles répondaient dans le lointain les fanfares des chasseurs de Grosbois et du Raincy comme pour célébrer les amusemens du jour.

Après le dîner plusieurs chansons de chasse furent chantées au bruit joyeux des verres, et M. Alissan de Chazet, déjà connu pour ces sortes de complaisances, fit, en l'honneur de lady Holland, des vers qu'on trouva charmans et que nous répétâmes en chœur.

Une partie si gaie, où se trouvaient tant de jolies femmes, et animée par une musique délicieuse, ne pouvait se terminer sans danse. Le bal commença donc sur la pelouse devant le château, et chacun y prit part. Des généraux parvenus au pinacle de leur gloire, des hommes d'état riches d'honneurs et de renommée, de jeunes ambitieux à qui la fortune réservait tant de jouissances ou de revers, des exilés oubliant sur le sol natal les sévérités que la révolution exerça contre eux, Anglais, Russes, Prussiens et Français, tous payèrent leur tribut à Terpsichore. Minuit avait sonné avant qu'aucun des hôtes joyeux du Raincy se rappelât qu'ils avaient encore quatre lieues à faire pour retrouver leurs lits à Paris.

LE CURÉ DE MEUDON*.

Air du Carnaval de Béranger.

J'ai lu jadis dans une vieille histoire
Que, gai pasteur d'un docile troupeau,
Certain curé, d'égrillarde mémoire,
Avec son vin ne buvait jamais d'eau.
Or un beau jour que son âme attendrie
Parmi les saints avait mis Cupidon,
Il s'écria : « Dansez dans la prairie,
» Et bénissez le curé de Meudon !

» Pour commencer, sous ces vertes charmilles,
» Mes bons amis, roulez-moi mon tonneau ;
» Et puis courez et m'amenez les filles,
» J'ai fait venir l'orchestre du hameau :
» Il vous joûra votre valse chérie,
» Mais je l'entends... tenez... écoutez donc !...
» Oui, c'est bien lui !... dansez dans la prairie,
» Et bénissez le curé de Meudon !

» Filles des champs, vous êtes bien jolies !
» De rire un peu n'allez pas refuser :
» Le jour s'éteint, les vêpres sont finies,
» C'est un péché de ne pas s'amuser.
» Que votre main au danseur qui vous prie
» Soit confiée avec plus d'abandon...
» Ne craignez rien... dansez dans la prairie,
» Et bénissez le curé de Meudon !

* Rabelais.

» C'est aujourd'hui la fête des bergères,
» Mes chers enfans, il faut en profiter :
» Tout près de moi placez les plus légères,
» Et sans façon faites-les bien sauter !
» Bon, c'est cela !... quoique le diable en rie,
» Les jupons courts me semblent de bon ton.
» Mes bons amis, dansez dans la prairie,
» Et bénissez le curé de Meudon !

» Pourquoi rougir, jeune et timide Isnelle ?...
» Près d'un amant tu soupires tout bas...
» Va donc causer derrière ma tonnelle,
» Et que surtout je ne m'en doute pas !
» Jamais, je crois, pourvu qu'on se marie,
» Ces péchés-là n'ont besoin de pardon... »
Il dit, s'endort, et la foule s'écrie :
« O Dieu ! bénis le curé de Meudon ! »

CH. D.



PRIX ANNUEL

POUR

LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE EN GÉOGRAPHIE.



La Société de Géographie offre une médaille de la valeur de 1,000 fr. *au voyageur* qui aura fait en géographie une *découverte* marquante, et jugée la plus importante parmi celles dont elle aura eu connaissance pendant le cours de l'année 1828. Il recevra en outre le titre de correspondant perpétuel, s'il est étranger, ou celui de membre, s'il est français, et il jouira de tous les avantages qui sont attachés à ces titres.

A défaut d'une *découverte* de cette espèce, une médaille d'or du prix de 500 fr. sera décernée au *voyageur* qui aura adressé pendant le même temps, à la Société, les notions ou les communications les plus neuves et les plus utiles aux progrès de la science. Il sera porté de droit, s'il est étranger, sur la liste des candidats pour la place de correspondant.

La Société désire que les Mémoires soient écrits en français ou en latin; cependant elle laisse aux concurrens la faculté d'écrire leurs ouvrages en anglais, en italien, en espagnol ou en portugais.

Tout ce qui est adressé à la Société doit être envoyé *franc de port*, et sous le couvert de M. le président, à Paris, *rue et passage Dauphine*, n° 36.

De l'imprimerie de SELLIGUE, rue des Jeûneurs, n. 14.

LE PRÉSENT ET LE PASSÉ;

ÉPITRE

A UN DÉTRACTEUR DE L'ÉPOQUE ACTUELLE,

PAR M. LE COMTE ALEXIS DE SAINT-PRIEST *.



Le siècle est corrompu; l'honneur, la loyauté,
Le respect de sa foi, l'austère probité,
. . . .
Tout est fini. — Voilà tes éternels discours.
C'est ainsi qu'adoptant les regrets d'un autre âge,
Au siècle où nous vivons tu prodigues l'outrage.
On te voit, à vingt ans, amoureux du passé,
Plaindre de ton pays le bonheur éclipsé,
Gémir sur notre France, et de sa devancière
Sans cesse avec orgueil agiter la poussière.
. . . .
Les arrêts si tranchans que dictent les partis
Par la stricte équité sont toujours démentis.
Point d'engoûment frivole, aussi point d'invectives;
Soyons justes et francs. De nos vieilles archives
Faisons au grand soleil sortir la vérité,
Belle de sa candeur et de sa nudité.
. . . .
L'histoire est devant toi; viens, regarde: à tes yeux
Elle va dérouler le sort de nos aïeux.

* Brochure in-8°. Chez Ladvocat, quai Voltaire, et Palais-Royal galerie de bois.

Et à la librairie de l'Industrie, rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

Tel est le début de cette épître, et tel en est le sujet clairement exposé. De là suit une revue de notre histoire. Clovis, Charlemagne, la féodalité, Louis XI, Richelieu, Louis XIV, la régence, Mme Dubarry, la révolution, l'empire, la charte, sont caractérisés tour à tour. Avant de juger, citons encore quelques fragmens:

Le duc Jean de Bourgogne.... ah! quel nom je prononce!
A l'horreur des Français Barante le dénonce.
Ami, tu peux l'en croire, entr'ouvre son recueil,
Des Velly, des Garnier équitable cercueil.
Vois Bourgogne, en ces jours d'horreur et de folie,
Flatter la populace, en soulever la lie,
Boire avec les bourreaux, artisans de noirceurs,
Des tigres de septembre antiques précurseurs.
Que de rois dans Paris! Vois-tu leur foule immense
D'un monarque imbécile escompter la démence?
Bourguignons, Armagnacs, l'un par l'autre immolés,
A ces hideux débats les Anglais appelés,
Des plaines d'Azincourt la honte et le désastre,
Le sceptre de Clovis dans les mains d'un Lancastre,
Et ce jeune Dauphin, par un monstre enfanté,
Dans les champs paternels errant, persécuté!

. . . .

Arrivé à l'époque de la révolution et de l'empire qui lui succède, l'auteur s'exprime ainsi:

Loin de nous ces tableaux, qu'ils demeurent voilés!
Loin de nous les tyrans au pouvoir appelés!
Tombez, convention, comité, directoire,
Despotes d'un moment, croulez sous la victoire!
Je puis te consoler à l'aspect des lauriers,
Je puis te peindre, ami, l'époque où nos guerriers
Aux champs de Marengo, dans Lodi, dans Arcole,
De la gloire française ont érigé l'école.
Je puis te rappeler cet être plus qu'humain
Que jeta la nature en un moule romain.

J'admire et je me tais. Trop d'amour, trop de haine,
Poursuivent le César qui dort à Sainte-Hélène ;
Et quelques sentimens qu'il inspire aujourd'hui,
Va, l'heure de l'histoire est encor loin de lui.

. . . .

Liberté ! liberté ! non, jamais notre France
N'en vit jusqu'à nos jours la plus faible apparence.
Où la trouver, dis-moi ? dans quel temps ? en quel lieu ?
A la glèbe du serf ? aux pieds de Richelieu ?
Sous le bonnet sanglant du hideux prolétaire ?
A l'ombre des drapeaux ? du sceptre militaire ?

. . . .

Le Roi ! la Charte ! ami, reçois cette assurance,
Voilà le talisman qui protége la France :
C'est le palladium, le contrat mutuel
Qui nous rassemble tous au pied du même autel.
L'amour propre est gagné ! Dans les cœurs on peut lire
L'espoir d'être choisi, l'orgueil du droit d'élire,
De payer le tribut par soi-même imposé,
Et de sauver l'état s'il était exposé.
De conseils périlleux repoussant l'artifice,
Dans son intégrité sauvons cet édifice !
Qu'il protége la France avec tous ses enfans :
Les guerriers dans Cadix, à Valmy triomphans,
Les utiles mortels soutiens de l'industrie,
Et ceux dont la sagesse éclaire la patrie.

Cette production d'un jeune héritier de la pairie est quelque chose de plus qu'une pièce de vers. C'est un acte de patriotisme, un engagement pris par l'auteur envers ses concitoyens, un noble exemple donné par lui aux retardataires de la classe à laquelle il appartient par sa naissance. Son épître n'a certainement pas une couleur poétique bien saillante ; on n'y trouve pas de ces grands effets de style, ni de ces métaphores gigantesques auxquelles nous ont habitués MM. Victor Hugo et de

Lamartine, et pourtant elle a presque obtenu un succès de vogue. Pourquoi? Parce que l'auteur ne s'adresse point aux passions aveugles, et ne sacrifie point aux exigences de parti; parce que sa pensée répond à la pensée de chacun, parce que son rang social semble donner plus d'autorité encore à des principes généreusement ploclamés, et parce que l'épître de M. le comte de Saint-Priest devient une sorte de protestation contre le reproche de préjugés incurables que l'on adressait naguère à la haute aristocratie. . . . . . .

Combien la raison publique a fait de progrès parmi nous au profit des saines doctrines de la liberté! On peut constater ces progrès d'une manière certaine en examinant le fond, la pensée intime de tous les ouvrages qui ont eu, dans ces dernières années, un succès général. La légitimité sans tendance à l'ancien régime, la religion sans envahissement politique, les idées libérales sans abus de leurs conséquences, tel est le résumé de tous les bons ouvrages que nous avons vus éclore dans la poésie, l'histoire, la politique, et même parmi les romans et les pièces de théâtre. Tout livre qui est demeuré en deçà de ces limites, ou qui les a franchies, est resté chez le libraire.

Quant au jugement que le lecteur peut me demander sur le mérite poétique de M. de Saint-Priest, j'avoue que tout en trouvant ses vers parfois négligés et prosaïques, et tout en les regardant un peu comme des vers d'amateur, je les ai lus sans aucune fatigue et avec un vrai plaisir; il y a toujours de l'esprit et de la pensée, surtout de la conviction, de l'indépendance, et une justesse de vues faite pour plaire à tous les bons esprits.

ECONOMIE POLITIQUE.



RÉCLAMATION.

A M. l'Éditeur du MERCURE DE FRANCE.

MONSIEUR,

DANS un dialogue fort piquant sur la propriété littéraire, vous avez eu ou vous vous êtes donné pour interlocuteur un monsieur qui se dit économiste, ou que vous qualifiez ainsi de votre plein gré; permettez-moi de relever cette petite erreur. Malheureusement l'économie politique n'est point professée dans nos académies; mais heureusement on ne délivre point de grades *en* cette science, et nul ne peut se dire économiste par diplôme; ainsi votre interlocuteur a évidemment usurpé un titre dont on n'a le droit de se parer que lorsqu'on sait la chose dont on parle, et il en parle très-mal. Les argumens que vous mettez dans sa bouche sont ceux d'un procureur au Châtelet, ou tout au plus d'un de ces légistes superficiels qui, loin d'être les défenseurs de l'économie politique, en sont les plus rudes adversaires. Vous cependant vous terrassez ce pauvre homme avec des raisons dont la première idée n'appartient qu'aux économistes. Il est vrai que ces messieurs l'ont énoncée dans d'autres termes que vous: cette science très-exacte, n'admettant qu'une forme analytique d'observations,

ne se perd pas dans des aperçus ingénieux, souvent bien étonnés de se rencontrer ensemble ; elle précise les faits, et leur généralité est une source commune où tout homme qui veut faire des applications peut aller puiser. Or, si pour éclairer la question de la propriété littéraire vous eussiez eu dessein de consulter l'économie politique, vous auriez appris que dans cette science le droit de propriété n'est pas considéré d'une manière absolue, et qu'il se modifie beaucoup suivant l'objet auquel il s'attache ; vous y auriez même rencontré une définition assez heureuse de ces capitaux fondamentaux que la loi a qualifiés d'immeubles, et que les économistes ne considèrent que comme des outils ; vous auriez vu que dès-lors ils ne se font aucun scrupule de démontrer que leur possession n'est bien légitime que pour ceux qui savent en faire usage. Cette manière d'envisager la question me paraît bien contraire aux majorats, aux substitutions, et à tout privilége qui tend à perpétuer une propriété dans des mains inhabiles. En l'appliquant à la propriété littéraire, vous eussiez compris que les économistes sont peu partisans de la transmission des valeurs par hérédité, et surtout de ces valeurs qui ont besoin d'une exploitation journalière et habile. Poursuivant vos recherches, vous auriez eu peut-être occasion d'assimiler la valeur littéraire à celle de ces objets que l'auteur de la nature a livrés aux hommes, sans que jamais leur droit de propriété puisse y mordre, ainsi que la mer cette grande route des nations, ainsi que les fleuves qui coulent pour le bien de tous, sans que leur cours puisse être interrompu par les prétentions des riverains. Les bienfaits de l'homme de génie sont de la même espèce ; ils ont la même destina-

tion, celle d'éclairer comme le soleil, sans qu'un propriétaire insolent puisse empêcher les flots de lumière de se répandre comme une pluie qui féconde, comme la végétation, comme tous les phénomènes de la nature qui marchent en dépit de nos petites circonscriptions de propriété. L'économie politique compte aussi les forces de la nature dans les valeurs qui concourent au bien de l'homme, et cependant elle n'a pas encore essayé de les soumettre au droit de propriété. C'est ainsi qu'il n'a jamais été dans la déduction rigoureuse des faits qu'elle précise, de soumettre les créations de l'esprit aux petites lois étroites d'un ordre social où elle ne peut voir encore que beaucoup d'ignorance.

Elle laisse couler le grand fleuve Homère, gronder l'Océan Voltaire, sans vouloir soumettre ce bien de toutes les nations aux transferts et aux enregistremens.

J'ai l'honneur, etc.

Un de vos Abonnés.

Note du Rédacteur. Notre intention n'était nullement d'examiner la question de la propriété littéraire comme économiste. Chaque chose est bonne, mais à sa place. Il y a beaucoup de points de vue dans une question, et il nous semble qu'une question de législation est mieux examinée par un légiste même superficiel, que par un économiste même profond.

Nous croyons que l'auteur de la réclamation a tranché un peu bien vivement une difficulté qui embarrasse encore beaucoup de bons esprits. S'il prend la peine de lire l'article suivant, il verra que la commission, composée de ce qu'il y a de plus illustre en France dans nos académies et dans nos assemblées législatives, est loin d'être d'accord avec lui sur le principe.

Notre abonné compare la valeur littéraire à celle de ces *objets* que l'auteur de la nature a livrés aux hommes. A notre sens, il se trompe. La mer ne peut pas être possédée, elle ne l'a jamais été; elle est du domaine de tous, sauf quelques restrictions apportées à la faculté d'en jouir, par exemple celle d'y puiser de l'eau, à cause des droits sur le sel. Mais la mer et les fleuves sont l'ouvrage de l'auteur de toutes choses; les produits du génie sont l'ouvrage d'un homme; ils ont été *possédés* dans toute l'acception du mot. Le raisonnement de notre abonné n'aurait pas été plus vrai, mais sa comparaison aurait été plus juste s'il les avait assimilés à un canal, qui est à la fois du domaine public, du domaine de l'état et du domaine privé. Chacun a le droit de libre navigation, moyennant un prix payé à ceux ou aux représentans de ceux qui ont créé la valeur.

Le sultan Adab ou *les Bossus*, poëme en cinq chants; par A. Cosnard. 1 vol. in-18. Prix: 2 fr.

Chez A. Désauges, rue Jacob, n. 5; Ponthieu, Delaunay, Mongie.

Et à la Librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10.

Ce petit poëme, d'une conception légère et comique, est rempli de vers gracieux et piquans. La fable, parfois un peu défectueuse et sans intérêt réel, a fourni à l'auteur l'occasion de déployer un talent poétique qui, pour être développé et acquérir ce qui lui manque encore, a besoin d'être cultivé.

DE LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE.



DEUXIÈME ARTICLE.

Le plus grand défaut des esprits spéculatifs c'est de tout généraliser et de ne point tenir assez compte des faits. La théorie est toujours facile quand on la conçoit en dehors de l'application; mais qu'est-ce qu'un principe sans conséquences possibles?

La commission chargée de rechercher et de préciser les améliorations dont peut être susceptible la législation sur la propriété littéraire l'a bien senti. Après les discussions les plus profondes et les plus lumineuses, après avoir évité avec soin toutes les idées métaphysiques que la question pouvait faire naître, car on n'arrive pas à des lois par des subtilités, elle a sacrifié le principe qu'elle avait adopté d'abord, parce que ce principe ne pouvait rencontrer aucune application nette et facile.

Ce sont les procès-verbaux de cette commission mémorable que nous allons examiner. Le germe de toutes les idées que nous émettrons se trouvera dans ce beau travail. De quels poids seraient nos opinions auprès de celles de tant d'hommes dont l'Europe ne prononce le nom qu'avec respect!

Dans une matière aussi ardue, où l'intérêt public et l'intérêt privé se heurtent à chaque instant, le point le

plus difficile peut-être était d'établir le terrain où devait se placer la commission. Le travail préparatoire, exécuté sous les yeux du président, posa les questions sur lesquelles la discussion devait porter. Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur l'histoire de la propriété littéraire, après avoir établi qu'avant la Charte la publicité étant le droit exclusif du gouvernement, la propriété littéraire ne pouvait exister que par privilége, le savant rapporteur entre dans le vif de la question. Il distingue deux choses dans les produits de la pensée, d'abord *l'œuvre* en elle-même, abstraction faite de tous moyens de publication : ces émanations de la pensée, ces fruits de l'imagination sont sans contredit destinés au public, et il en peut prendre possession dès qu'on les lui livre ; ensuite *l'ouvrage*, c'est-à-dire la forme matérielle que revêt *l'œuvre*, la marchandise, la production industrielle. L'auteur la possède, parce qu'il l'a créée ; son but, en la publiant, c'est d'offrir à tous la jouissance de sa propriété, en conservant pour lui-même l'exercice utile.

Cette propriété est-elle transmissible ? voilà l'idée-mère, le principe et la fin de toute la discussion.

« La propriété, si je ne me trompe, dit un membre *, emporte le droit d'user, de ne pas user, et même d'abuser, pourvu qu'on ne préjudicie pas à la société. L'auteur propriétaire d'un ouvrage réunit tous ces droits ; il peut l'anéantir, le donner, le vendre ; il peut en vendre seulement la communication, et, après l'avoir publié une première fois par l'impression, il peut ne pas vouloir le publier une seconde. Mais après sa

* M. Anger.

mort, l'ouvrage qu'il a publié de son vivant, sans cesser d'être, comme objet matériel, la propriété des héritiers, est devenu, comme objet intellectuel, la propriété du public; il est entré dans le domaine commun des lumières et des jouissances de l'esprit; il est devenu même quelquefois une partie de la gloire nationale. C'est une sorte d'héritage mixte et indivis, dont le produit pécuniaire appartient à la succession, et la jouissance spirituelle à la grande communauté. L'héritier qui empêcherait la réimpression de l'ouvrage, attenterait au droit du public, dont il gênerait, bornerait ou arrêterait l'exercice; il renoncerait par là à son propre droit; il renoncerait à son héritage même, dont il méconnaîtrait la nature, puisque cet héritage est un livre que l'auteur a fait pour le public, qu'il a livré au public, et dont il a eu certainement l'intention que le public pût jouir indéfiniment. » Un autre orateur reconnaissait bien que l'auteur n'est plus propriétaire de sa pensée dès qu'il l'a émise, mais il était forcé d'admettre qu'il est propriétaire des droits matériels que la loi lui accorde avec la publication. Tous concluaient qu'un ouvrage littéraire est une propriété d'une nature particulière sans doute, une propriété *sui generis*, mais une propriété tout aussi incontestable qu'une autre, une propriété grevée de servitude au profit du public. La société, à leurs yeux, devenait propriétaire du droit de *jouir*, mais jamais le fait de la publication ne pouvait lui faire acquérir le droit de *posséder* l'ouvrage même. Il y a donc *réserve de propriété* d'une part et *droit de jouissance* de l'autre *. Une fois la distinction admise,

* M. Dacier.

une fois le principe adopté, on était pressé par les conséquences. L'assemblée fut contrainte de les adopter. En faisant rentrer la propriété de l'ouvrage dans le droit commun, le principe de l'hérédité était inévitable.

Ici toutes les convictions furent ébranlées. On vit l'assemblée flotter dans le doute et reculer un moment devant son ouvrage. Les obstacles se présentèrent insurmontables, immenses, innombrables. Certes, ce ne dut pas être un spectacle peu digne d'admiration que de voir tout ce que la France renferme de plus éclairé, de plus illustre dans les sciences et dans les lettres, éprouver cette longue indécision, ce long tourment du doute. « J'ai été effrayé, s'écria un noble pair *, de toutes les difficultés qu'on a trouvées à l'exécution d'une taxe établie à perpétuité sur toutes les éditions successives d'un ouvrage livré une fois au domaine public..... Si la discussion qui va s'ouvrir les surmonte, je déclare que mon esprit va s'ouvrir avec joie à une nouvelle conviction, en convenant que je ne la prévois pas encore en ce moment. » Avant de renoncer au principe qu'elle avait posé, la commission voulut examiner si les impossibilités de fait pourraient être surmontés. Elle s'entoura de toutes les lumières; elle interrogea toutes les législations; [illegible] elle fit des enquêtes sur les moyens d'appliquer le principe, et to[illegible]jours de nouvelles difficultés se présentaient. Le principe d'hé[illegible]édité ne trouvait presque plus de défenseurs. M. Jules Marescha[illegible] prononça un discours assez satisfaisant pour ramener les esprits à leur première opinion. L'assemblée décida qu'une rétribu-

* M. le marquis de Lally-Tolendal.

ion perpétuelle serait accordée aux héritiers sur le produit des éditions postérieures *.

Deux points dominaient toute la discussion, l'intérêt du domaine public et le respect de la propriété privée. En concédant aux héritiers un droit perpétuel sur les ouvrages, le droit de jouissance reconnu à la société recevait de graves atteintes; car cette transmission perpétuelle sera-t-elle affectée par privilége aux familles, sans qu'elles puissent s'en dessaisir, ou sera-t-elle soumise au droit commun? Dans la première hypothèse, la famille se multipliant toujours, le bénéfice que la loi lui accorde deviendra presque illusoire avec le temps; l'intérêt public aura beaucoup souffert, et l'intérêt privé aura bien peu gagné. Dans la seconde hypothèse, les chances sont plus défavorables encore pour la société. Si la transmission rentre dans le droit commun, un gouvernement ombrageux, une corporation, le premier venu, peuvent l'acquérir, empêcher qu'on n'exploite leur propriété, et frustrer ainsi la société de son droit de jouissance. L'assemblée décida pourtant que la trans-

* M. le comte Portalis était l'un des plus chauds défenseurs du principe. A l'exemple de ses honorables collègues, il a reculé devant l'application.

« Quelques droits reconnus, dit-il, offrent une analogie frappante avec la propriété littéraire. Dans les exploitations de mines, le propriétaire a droit à une rétribution proportionnelle qui lui est payée par les concessionnaires; il en serait autrement si le propriétaire pouvait faire jouir le public du produit de la mine. Or, dans le système de la propriété littéraire, les libraires doivent être considérés comme concessionnaires de l'exploitation des pensées de l'auteur. »

L'exemple allégué par M. le comte Portalis est frappant. On y voit encore le grand principe de la propriété, cette base de l'édifice social, sacrifié à l'intérêt général. Il est de l'intérêt général qu'une mine soit exploitée; si le propriétaire du sol s'y refuse, le droit d'exploitatisn est concédé à un tiers, moyennant une rétribution proportionnelle. Ici, le mode de perception était facile.

mission serait soumise au droit commun, mais que les possédans seraient obligés de laisser publier les ouvrages moyennant une indemnité fixée par la loi.

Ainsi, cette propriété, dont le principe semblait d'abord si incontestable, est déjà soumise à un droit exceptionnel. Il ne restait plus qu'à régler la quotité de l'indemnité que percevrait la famille, mais il fallait la régler, car un héritier aurait pu, par ses exigences envers l'exploitateur, échapper à la loi qui l'obligeait d'user de sa propriété. Ce droit d'indemnité sera-t-il fixe ou proportionnel? L'assemblée était entrée dans un labyrinthe inextricable *. Outre la difficulté d'établir cette taxe, la rétribution perpétuelle frappait à mort le com-

* Nous ne saurions, dans cette rapide esquisse, entrer dans tous les détails; mais en consultant les procès-verbaux on verra combien d'obstacles s'opposèrent à la fixation de l'indemnité. En voici deux exemples:

M. de Vatimesnil proposa l'article suivant:

« La portion du produit de chaque édition, ou la rétribution établie par l'art. 6 au profit des héritiers des auteurs, sera fixée comme il suit:

» Il sera payé par chaque volume contenant..... pages, à raison de..... lignes à la page, et de..... syllabes à la ligne, ou évalué d'après ces proportions, la somme de....., ladite somme sera multipliée par le nombre des exemplaires auquel l'édition aura été tirée. »

Un membre (M. Royer-Collard) fit observer qu'avec ce système les éditions de luxe seraient protégées; les éditions communes seraient accablées par une taxe hors de proportion avec leur valeur, et qu'on ne pourrait plus donner de livres à bon marché.

M. Jules Mareschal, dans sa louable ardeur de rendre possible l'exécution du principe de l'hérédité, soumit un long et savant travail à la commission. Il proposa un long tarif conçu sur ces bases:

« Il sera payé pour 100 feuilles imprimées avec le caractère dit le *douze*, vulgairement *saint augustin*, c'est-à-dire qui n'aura pas moins de 451 millimètres de corps, 1 fr.

» Pour 100 feuilles imprimées avec le caractère dit le *onze*, vulgairement *cicéro*, c'est-à-dire qui n'aura pas moins de 413 millimètres, 1 fr. 35 c., etc. »

Ce système fut reconnu impraticable. Une telle loi aurait ruiné les héritiers en procès.

merce de la librairie. La commission recula de nouveau. Le projet fut rejeté à cause des impossibilités d'exécution des divers modes de perception discutés. Un membre, désespérant d'agir par le raisonnement sur une assemblée qui avait tout examiné avec une profondeur et une maturité admirables, recourut à la dernière ressource des opinions vaincues *. Il adressa à ses collègues une touchante allocution au nom des descendans des grands hommes. Mais cet intérêt, qui avait toujours été présent à l'esprit des honorables membres, ne put l'emporter sur leur conviction. M. de la Rochefoucauld, qui avait dirigé toute la discussion avec un talent vraiment remarquable, et qui, plus d'une fois, avait jeté de vives lumières sur la question débattue, adjura l'assemblée de pourvoir au mode d'exécution de la loi; « car, dit-il, le rejet n'est point définitif. S'il se pré» sentait quelque mode d'exécution praticable à l'es» prit des honorables membres, le principe de la trans» mission perpétuelle pourrait être encore accordé. » L'assemblée garda le silence. « Il restera du moins » constant, ajoute-t-il, que la commission n'a rien » négligé pour y parvenir, et que c'est seulement » après que tous ses efforts pour atteindre ce but ont » été reconnus infructueux, qu'elle a dû renoncer, dans » l'application, à un mode qui, dans la théorie, sem» blait répondre à tous les besoins, et satisfaire les es» pérances légitimes des hommes de lettres. Cette im» possibilité bien reconnue oblige à chercher ailleurs » les moyens d'améliorer leur sort et celui de leurs » familles, idée qui a présidé à la formation de la

* M. Champein.

» commission, et qui doit constamment dominer toutes
» ses discussions. Les moyens ne sauraient se trouver
» actuellement que dans une prolongation du droit ex-
» clusif de réimpression au profit des héritiers. »

On le voit : l'assemblée a hésité entre deux grandes considérations : l'intérêt général et l'intérêt privé. Dès l'instant qu'il a été établi qu'en veillant à l'intérêt privé au détriment de l'intérêt général, la loi devenait dangereuse et inexécutable, l'intérêt général a dû prévaloir, les conséquences ont dû tuer le principe. Et d'ailleurs qu'est-il besoin de donner à tout jamais aux descendans d'un grand homme un droit d'hérédité sur les productions de son génie? En accordant ce droit aux enfans pendant les cinquante années qui suivront la mort de leur père, la loi a tout prévu; car il faut ce temps pour établir une réputation d'homme. Ce temps passé, leur nom sera leur plus bel héritage. Il leur vaudra plus qu'une rétribution perpétuelle sur des livres. Puisque nous en sommes à traiter des petits intérêts de la vie, quel homme, financièrement parlant, ne croirait gagner en payant cent mille écus le droit de s'appeler Montesquieu ou Voltaire? Ce ne serait pas seulement une affaire de vanité : il y aura toujours un budget.

Rendons, en finissant, encore une fois hommage à la commission. Jamais loi ne fut élaborée avec plus de soin, avec plus d'amour du bien public; jamais peut-être la tribune n'a retenti d'accens plus éloquens. Pourquoi faut-il que la publicité de ce livre soit si restreinte? Pourquoi faut-il que ce soit presque un privilége que de le posséder?

DES ROMANS

DE

MADAME LATTIMORE CLARKE.



Il y a encore quelques amateurs difficiles qui restent armés de préventions fâcheuses contre le genre des romans historiques. Ce mélange de vérités et de fictions les importune. Dans la sévérité de leur goût ils oublient que l'épopée, juste objet de leur admiration, ne diffère des romans historiques que par la versification; que, dans tous les poëmes épiques connus, les inventions du poète ne marchent appuyées que sur des faits et sur des traditions constantes, et que ces chefs-d'œuvre du génie sont dus à la double inspiration de Clio et de Calliope.

Pourquoi d'ailleurs regimber contre la nécessité? Vous demandez aux nouveaux romanciers de se borner, comme leurs prédécesseurs, à la peinture des mœurs, des travers, des grandes passions, c'est-à-dire de recommencer, à leurs risques et périls, les ouvrages de Lesage, de Fielding, de Richardson, de J.-J. Rousseau. La tâche ne serait ni égale, ni facile, ni prudente. Pour égaler les grands maîtres, parlons plus juste, pour en approcher avec quelque bonheur, il n'est qu'un moyen, c'est de ne les prendre pour modèles que sous le rapport du style, de l'ordonnance, de la vérité des caractères, et de s'élancer ensuite avec une généreuse indépendance dans une carrière où l'on évite le danger de les rencontrer

trop près de soi, où l'on s'épargne les hasards d'une redoutable concurrence. Il faut en un mot faire autrement qu'eux, à peine de leur demeurer évidemment inférieur; et quel est l'auteur qui, avec la conscience de quelque talent, ayant à choisir entre plusieurs positions, donne la préférence à celle où il se sent vaincu d'avance par la nature seule d'un terrain déjà couvert, dans toute son étendue, des trophées de ses rivaux?

Le roman historique tire d'ailleurs de grands avantages des circonstances où il a été introduit dans la littérature. La sévérité de nos habitudes et de nos institutions politiques a passé jusqu'à nos délassemens et à nos plaisirs journalier. Nos divertissemens, frivoles en apparence, ne nous plaisent que lorsqu'ils sont assaisonnés par l'instruction; ce goût se retrouve au théâtre comme dans les lectures, puisque tous nos ouvrages dramatiques sont empruntés à l'histoire moderne, et cette histoire, contre la foi de l'affiche, y est horriblement défigurée, ce qui n'est pas très-loyal. Le romancier historique est de meilleure foi; s'il nous trompe, c'est du moins en conscience, le titre nous avertit du danger; c'est tout ce que nous pouvons exiger, et quand une erreur si franchement annoncée est à la fois instructive et agréable, elle est bientôt pardonnée.

Voilà ce qui explique et le succès inouï des ouvrages de sir Walter Scott, et la quantité d'imitateurs qui ont marché sur les traces du chantre écossais. Au premier rang de ces heureux imitateurs, l'opinion publique a déjà placé Cooper et Horace Smith; et, dans le nombre des dames qui se sont livrées avec succès au même genre de compositions, à côté des Genlis, des Staël, des Cottin, on comptera sans doute et l'on placera hono-

rablement l'auteur de *Vanina d'Ornano* et d'*Olesia ou la Pologne*, second ouvrage de Mme Lattimore Clarke, qui surpasse de beaucoup les espérances qu'avait fait concevoir son premier roman.

Le principal mérite de *Vanina d'Ornano** est, à notre gré, la ressemblance des portraits et la fidélité aux mœurs de l'époque. Le grand ressort qui fait agir les personnages est cette haine envenimée entre la république de Gênes et l'île de Corse, haine que le temps et les progrès de la civilisation ont adoucie, sans venir à bout de l'éteindre entièrement. Dans l'âme de l'impitoyable San-Pietro, cette haine est portée à un degré de fureur et d'exaspération contre lequel échouent les charmes et les vertus d'une jeune épouse qui a le malheur d'être génoise. Victime du dévoûment conjugal, et convaincue du crime irrémissible d'avoir essayé une démarche auprès de la république pour conserver les jours menacés de son époux, Vanina tombe frappée par le barbare insulaire qu'elle a voulu sauver. La catastrophe est si effrayante, qu'elle passe les bornes de la vraisemblance; Mme Clarke l'a senti, et en empruntant son épigraphe à un vers célèbre de Boileau, elle donne assez à entendre que le fait n'est que trop malheureusement une réalité historique. Ainsi se confirme cette observation singulière, qu'à la différence des autres passions qui s'affaiblissent à proportion que les objets s'en multiplient, les haines nationales gagnent en intensité ce que la division et l'étendue semblent devoir naturel-

* 2 vol. in-12. Prix : 6 fr. Chez Mame et Delaunay-Vallée, rue Guénégaud, n. 25; Charles Gosselin, rue St-Germain-des-Prés, n. 9; Et à la Librairie de l'Industrie, rue Saint-Marc-Feydeau, n. 10.

lement leur ravir. Si l'on voulait en chercher la raison philosophique, peut-être on la trouverait dans les illusions d'un patriotisme exagéré, qui transforme en vertus publiques des affections vicieuses dont rien, dans les relations privées, ne dissimule la difformité. C'est là le principe des horreurs commises de sang-froid et sans scrupule dans le tumulte des guerres civiles; or, tel était le caractère de celles que se faisaient alors les Corses et les Génois; et c'est par le même principe qu'on expliquerait encore et les événemens les plus épouvantables de nos quarante dernières années, et les scènes de carnage et d'assassinats dont la Grèce est aujourd'hui le théâtre.

*Olésia** est d'un genre plus doux et plus attachant que *Vanina d'Ornano*. Une circonstance bien favorable redouble l'intérêt de ce roman. L'auteur, comme il est facile de s'en apercevoir, a résidé plusieurs années en Pologne. Mme Clarke ne parle que de ce qu'elle a vu ou de ce qui lui a été transmis sur les lieux par des témoins oculaires. Elle a choisi une époque récente et qui, dans sa douloureuse exactitude, se rattache à des souvenirs auxquels il est impossible que des lecteurs français soient indifférens. Dans *Olésia* les événemens domestiques se développent par les révolutions, par les catastrophes d'une noble et malheureuse contrée; dans quelque sphère que s'agitent les divers personnages, leurs passions, leurs mouvemens individuels se mêlent aux mouvemens et aux passions de la politique, et la ri-

* 4 vol. in-12. Prix : 12 fr. Chez Mame et Delaunay-Vallée, rue Guénégaud, n. 25; Charles Gosselin, rue St-Germain-des-Prés, n. 9; Et à la librairie de l'Industrie, rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

valité redoutable dont le cœur d'une jeune fille disputé par un Polonais et par un Russe est l'objet, ne s'y présente que comme une suite inévitable de la situation d'un pays victime d'une plus terrible et plus vaste jalousie entre les deux peuples. L'un et l'autre débat se termine par le sort des armes, et pour compléter la pénible ressemblance du dénoûment, c'est pour la cause de l'injustice que se prononce la victoire. L'indépendance des sentimens naturels est immolée comme la liberté nationale à une ambition tyrannique, et l'assassinat du généreux Witold par l'étranger son rival ne paraît qu'un épisode nécessaire des meurtres qui, en inondant de sang le faubourg de Praga et les rues de Varsovie, livrèrent la faiblesse à la merci de la puissance, et commencèrent ce système atroce de conquêtes qui devait retomber un jour sur la puissance par qui il avait été fondé, comme sur celle qui succomba depuis en essayant de le continuer.

Il faut donc s'attendre à trouver dans la partie vraiment historique de ce roman, une force de pinceau peu ordinaire dans ces sortes d'ouvrages, et qui étonnera également et ceux qui se rappelleront le sexe de l'auteur, et ceux qui, après avoir été trompés par son nom, apprendront avec plaisir que la France est son pays natal. En général nous ne sommes pas accoutumés à revêtir d'idées de force les traits de nos spirituelles compatriotes. Si cette idée a quelque fondement, félicitons Mme Clarke de s'être placée dans une heureuse exception ; si c'est un préjugé, félicitons-la encore de l'avoir dissipé. S'agit-il de grâce, d'élégance, de délicatesse, on n'est pas surpris de retrouver Mme Clarke de sa patrie ; son sexe se révèle par sa sensibilité ; mais compte-

rait-on beaucoup de femmes, je ne dirai pas en France, mais en Europe, qui eussent comme elle le double talent de la force et de la simplicité; qui sussent s'élever à la hauteur des considérations politiques, et en redescendre sans effort pour pénétrer dans les replis les plus cachés, dans les secrets les plus mystérieux du cœur humain; qui fussent capables d'allier la majesté des récits épiques à la naïveté des descriptions familières de l'intérieur d'un ménage, et de faire entendre, au milieu des cris des combattans et du fracas des armes, la voix douce et protectrice de l'hospitalité? Qu'on étudie les portraits de Poniatowski, de Kosciusko, de Witold, du général russe Igor, qu'on les compare aux portraits de la palatine de S.... qui n'est désignée, comme quelques autres noms, que par des initiales, et avec laquelle on ne serait pas fâché de faire une connaissance plus intime, celui d'Olésia, celui de la jalouse et vindicative Éléonore, celui du juif père d'Olésia, de sa modeste et excellente épouse, et on sera obligé de reconnaître que dans très-peu de romans on aura à louer plus de variété dans les caractères, plus d'adresse dans les contrastes, plus de mouvement et de chaleur dans les narrations, et un style, en général, plus pur, plus correct et plus animé.

Voilà bien des éloges; une critique sévère pourrait y mêler quelques observations moins agréables. Elle pourrait signaler certains passages où l'expression pèche tantôt par un excès de hardiesse qui vise au néologisme, tantôt par un défaut opposé qui dégénère en négligence; elle mettrait le doigt sur des morceaux auxquels plus de développemens ajouteraient un nouvel intérêt, quoiqu'à dire vrai la précision même, poussée au-delà des bornes, ne soit souvent qu'un heureux artifice de

l'art d'écrire, et que sur cet article le regret exprimé soit encore un hommage au talent. Mais quand on est constamment intéressé ou attendri, a-t-on le temps ou le courage de s'attacher à des fautes légères que la moindre attention fera disparaître, soit dans une édition nouvelle, soit dans une production ultérieure. L'une ne s'est point fait attendre. Quant à un troisième ouvrage, il était dans les intérêts de Mme Clarke de répondre promptement à l'impatience du public, qu'elle a mis en goût. Un succès en appelle un autre. La coquetterie d'une dame auteur est de ne pas se montrer trop avare de ses faveurs. Mme Clarke était sûre de la perpétuité des hommages que son beau talent lui a déjà conciliés.

Elle vient donc de les conquérir pour la troisième fois. *Edgar* * a justifié les heureux présages de ses aînés. Dans cette jolie *nouvelle*, le progrès est sensible; le style, sans rien perdre de son éclat, a gagné de la justesse et de la précision. Les tableaux grandissent, l'imagination est frappée, les caractères ressortent avec plus de vivacité par la magie des contrastes. Rien de plus vrai, de plus noble, de plus sympathique que ce jeune misanthrope, si près de la nature, et par suite si éloigné de la société, subjugué par l'amour, mais resté fidèle à son système de vie intérieure et concentrée. Auprès de lui paraît la jeune et trop vive Ludwika, parée de toutes les grâces de l'esprit et de la figure, mais attachée aux

* 1 vol. in-12. Prix: 3 fr. 50 c. Chez Mame et Delaunay-Vallée, rue Guénégaud, n. 25; Charles Gosselin, rue St-Germain-des-Prés, n. 9.

Et à la Librairie de l'Industrie. rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

frivolités de son âge presque autant qu'à son généreux ami, et perdant enfin la vie au sein même des plaisirs, qu'elle avait juré de sacrifier à l'amour. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut lire un dénoûment où la terreur et la pitié sont portées à leur comble. L'auteur y a, comme dans certaines scènes de miss Radcliffe, introduit du merveilleux; mais le merveilleux est très-facile à expliquer par la seule puissance d'une imagination exaltée. Edgar, frappé au cœur par un spectacle aussi épouvantable qu'inattendu, va chercher et trouve sous les murs de Smolensk la fin d'une vie pour laquelle on sent trop bien qu'il n'existe plus de bonheur.

Le mieux et *le bien* sont dans *Olésia* et dans *Edgar*. Mme Clarke nous doit un quatrième ouvrage, auquel nous puissions appliquer le vers de La Fontaine :

Puis enfin il n'y manqua rien.

Mme Clarke est en fonds pour acquitter sa dette.

D. H.

De la civilisation en France, et des causes qui en arrêtent les progrès; par M. J.-B. Ferat. Brochure in-8°. Prix : 2 fr. 50 cent.; chez tous les marchands de nouveautés.

Et à la librairie de l'Industrie, rue St-Marc-Feydeau, n. 10.

Essai fort remarquable et qui a réuni tous les suffrages des hommes éclairés.

UN TOURNOI EN 1800.



Un jour à Stockholm. — Le duc d'Aumont. — Le comte de Fersen. — Le comte de Parr. — Gustave III. — M. Dupré. — Le baron de Rotzen. — Le Chevalier inconnu. — La reine de Suède. — Le comte de Corstenson. — Gustave IV. — Le chevalier d'Hermensen. — Le comte Piper. — Les devises du tournoi.

Un titre qui souvent fut la gloire nous
poursuit dans l'adversité.

Le fragment qu'on va lire appartient aux précédentes esquisses des mœurs françaises par un double rapport : en premier lieu nous l'empruntons au même auteur; ensuite il est assez piquant de retrouver en 1800 chez les fils des anciens Scandinaves la tradition des mœurs élégantes et de la galanterie de la cour de Louis XIV, alors que la France semblait avoir répudié ses souvenirs chevaleresques, en conservant, il est vrai, toute son antique vaillance. On remarquera encore que de tous temps les Suédois s'étaient glorifiés du titre de Français du Nord, et qu'aujourd'hui le prince qui gouverne ce peuple ne peut que perpétuer cette fraternité de nom, de mœurs et de gloire autour du trône de Gustave Vasa.

« Un journal annonçait dernièrement que le colonel Gustafson, l'ex-roi de Suède Gustave IV, se trouvait à Bâle dans une telle indigence, qu'il avait été forcé de

vendre son porte-manteau. L'auteur de ce paragraphe le terminait par un appel à la sympathie des souverains en faveur d'un roi légitime. Sans doute il y a de l'exagération dans ce fait; mais il ne pouvait que me causer une impression pénible en me rappelant que j'avais vu sur le trône ce prince alors jeune, aimable, et surtout populaire, aujourd'hui exilé, errant et presque oublié. Notre siècle a vu tant d'autres transformations politiques, que le titre de roi déchu est devenu presque commun, et la scène du *Carnaval de Venise*, dont Voltaire fit un chapitre si piquant, pourrait être répétée aujourd'hui avec des noms bien autrement illustres.

Vers la fin de l'année 1800 j'étais à Stockholm, et je déjeunais un matin avec le duc de Pienne, devenu duc d'Aumont et premier gentilhomme de la chambre, alors colonel du Royal-Suédois, régiment qu'il venait de lever en Scanie. Le comte de Fersen, que ses manières aimables avaient naguère distingué à la cour de France, vint nous prendre pour nous conduire à Drotmagholm, palais de la reine, où le jeune roi devait paraître comme chevalier dans un tournoi annoncé depuis plusieurs mois, pour le jour de sa naissance, dans toutes les cours du Nord. La reine, une des plus belles femmes de son siècle, devait couronner le vainqueur et lui remettre publiquement une écharpe brodée d'or. En un mot, tout avait été disposé pour rendre cette fête aussi brillante que celles qui, sous Louis XIV, excitaient l'admiration de l'Europe. Gustave IV était admirateur passionné de ces jeux guerriers, qui sans contredit contribuaient à entretenir en Suède cette valeur chevaleresque, ces mœurs élégantes, et cette courtoisie dont Gustave III, son père, avait été un si parfait modèle.

Nous demandâmes le comte de Parr, qui, en sa qualité de gentilhomme de la chambre, présidait à la répétition d'un nouveau ballet qu'on devait danser le soir devant le monarque après le tournoi. Quand nous arrivâmes au théâtre, ce temple magnifique des arts, érigé par Gustave III, le comte, qui n'était pas prêt encore, nous pria de l'attendre quelques momens et nous fit conduire au salon communiquant à la loge du roi, où l'on nous servit une collation. « C'est ici, dit le comte de Fersen, que le roi soupe quand il vient au théâtre. C'était aussi l'appartement favori de son père, qui l'avait fait meubler avec cette élégance. Ce prince aimait à oublier son rôle de souverain pour se mettre sur le pied de l'égalité avec ses amis. — Mais, demandai-je, pourquoi ce sofa de velours cramoisi est-il souillé de ces taches d'encre qu'on remarque au milieu de tout cet éclat d'or, d'albâtre, de soie et de tentures? — Votre question est naturelle, reprit le comte, et votre surprise redoublera quand je vous aurai dit que ce que vous prenez pour de l'encre est le sang du feu roi. Quand il fut frappé d'une balle par Ankarstrom, la nuit du 16 mars 1792, on le déposa sur ce sofa, et le sang de sa blessure a produit les taches que vous remarquez sur le velours. On aurait pu facilement sans doute effacer toutes les traces de cet horrible événement dans un lieu consacré au plaisir ; mais pour des raisons qu'on ne saurait deviner, le roi a voulu que le canapé restât ici, et telle est notre habitude de le voir qu'il a cessé d'éveiller en nous de pénibles souvenirs. »

Le comte de Fersen allait entrer dans quelques détails relatifs à cette catastrophe, qui priva la Suède d'un monarque dont le courage égalait toutes ses autres bonnes

qualités; car ayant reçu une lettre anonyme qui le prévenait du danger, il méprisa les avis et fut victime de sa téméraire confiance * ; mais le comte de Parr vint nous joindre, et au bout de quelques momens nous partîmes pour le palais de la reine, situé à quelques lieues de Stockholm.

La route, comme toutes celles qui avoisinent la capitale, est excellente, et le grand nombre de voitures qui se rendaient à Drotmagholm ajoutait une grande variété de mouvement aux sites pittoresques de la contrée.

Depuis le lever du jour une foule immense assiégeait les avenues du palais, mais l'ordre le plus parfait régnait parmi cette multitude de piétons, de cavaliers et de gens en carrosse. A peine les portes furent-elles ouvertes que tous les spectateurs se rangèrent sans confusion et sans tumulte. Deux hussards de la garde et un des écuyers du roi attendaient le comte de Fersen, qui devait inspecter la fête. Descendus de voiture nous montâmes à cheval et nous accompagnâmes le comte à travers les magnifiques jardins du palais, qui, dit-il, lui rappelaient ceux de Versailles et des temps déjà anciens pour lui. A quelque distance du palais était une jolie vallée entourée de coteaux boisés. Dans ce lieu désigné pour la fête du jour, on avait construit des galeries pour trois mille spectateurs, et c'étaient des places réservées pour les personnes invitées par le roi. Les dames étaient parées élégamment, et les messieurs en uniforme ou en habit de cour. Ce dernier costume consistait en un manteau de soie noire, doublé de satin

* Voyez les détails de cet assassinat dans les *Causes étrangères* publiées par M. Panckoucke.

couleur de feu, qu'on portait par-dessus un habit ordinaire. Les galeries étaient couronnées de bannières aux armes de Suède. Un pavillon préparé pour la reine et les dames de sa suite était décoré d'armoiries, de guirlandes de fleurs et de pannonceaux, artistement arrangés par Dupré, l'architecte du roi, qui était célèbre par son bon goût dans toute l'Europe.

A certains intervalles, des colonnes étaient élevées, les unes servant de but pour courir la bague, et d'autres surmontées de têtes de Sarrasins qui devaient être enlevées par les lances des chevaliers. Les compétiteurs pour le prix, après avoir fait plusieurs fois le tour des lices, furent stationnés aux différentes barrières, sous la garde d'un écuyer. Le jeune baron de Rotzen, ami du duc de Pienne, vint nous joindre dès que nous eûmes pris nos places, et nous raconta toutes les particulités de la fête qu'il connaissait parfaitement, ayant été un des tenans du roi dans un des derniers carrousels. Il commença par nous expliquer les devises et les emblèmes des bannières de chaque chevalier : quelques-unes étaient très-ingénieuses.

« Quelle est donc, lui demandai-je, cette bannière noire qui n'est ni gardée ni portée par un page? — Comment, me répondit-il, est-il possible que vous n'ayez pas entendu dire ou lu dans les journaux d'Allemagne que peu de temps après que le tournoi fut annoncé, un chevalier, qui désirait rester inconnu, défia au combat singulier tout chevalier suédois assez hardi pour lui disputer le prix, qui, vous le savez, doit être une écharpe brodée par la reine. Au jour désigné, il jeta son gant et planta sa bannière où vous la voyez; son écu y est

aussi : il offre un champ bleu parsemé d'étoiles avec cette devise :

FRA TANTE UNA.

Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il prétend combattre avec la hache d'armes, qui depuis long-temps n'est plus d'usage.

— Ne serait-il pas possible, répondis-je, que ce défi ne fût qu'une plaisanterie pour augmenter l'intérêt de la fête? car certainement un semblable combat ne devrait jamais être permis dans un pays où le duel est puni de mort. Un roi, qui est le premier magistrat de ses sujets, tolérerait-il une telle violation des lois?

—Quoi qu'il en soit, reprit le baron, le fait est comme je l'ai dit, et nous en verrons bientôt le résultat. Les bruits les plus extraordinaires courent relativement à ce Don Quichotte inconnu, mais la version la plus accréditée dit que ce ne peut être qu'un jeune lord anglais qui vit la reine à la cour de son père, lorsqu'elle n'était que la princesse Dorothée Wilhelmine de Bade, et qui en devint passionnément amoureux. Il avait quelque raison de croire être payé de retour. On fait à ce sujet un long roman; mais sans entrer dans aucun détail, il suffira de vous dire que l'amour du jeune lord aurait pu être approuvé, et qu'il serait peut-être aujourd'hui l'époux de la princesse, si une des sœurs de celle-ci n'était devenue impératrice de Russie et l'autre la femme de Maximilien de Bavière. La politique fit donc Dorothée reine de Suède. Le jeune Anglais, nourrissant toujours sa passion romanesque, a visité plusieurs fois la Suède et s'est introduit à la cour sous divers déguisemens, mais il a été découvert par les femmes de la reine et obligé de s'é-

loigner pour prix de sa hardiesse. On dit qu'il était sur le point de s'embarquer pour l'Amérique; mais qu'entendant parler de ce tournoi, il s'était déterminé à saisir cette dernière occasion de voir Stockholm, et il vient ici pour vaincre ou mourir en présence de Sa Majesté. Quelques personnes, il est vrai, vont jusqu'à insinuer que, connaissant l'esprit chevaleresque de notre souverain, il aurait l'espérance de voir le roi lui-même accepter son défi et lui donner ainsi la chance de rendre veuve celle qui avait séduit son cœur avant de devenir reine. Cependant c'est le fils du feld-maréchal Corstenson qui doit être dans cette occasion le champion de l'honneur suédois. Voilà trois mois et plus qu'il s'exerce au maniement de la hache d'armes, et il y a acquis une grande dextérité. Tenez, voyez-le à cheval, suivi de son page qui porte le gantelet. Si le courage, la force et l'adresse peuvent quelque chose, personne n'a jamais eu plus légitime espoir de succès que mon jeune ami; et si les prières de la beauté peuvent protéger un brave dans le combat, les prières les plus tendres et les plus sincères seront son talisman. Sa devise est

BEN AMA QUIEN NUNCA OLVIDA.

Le baron de Rotzen allait me faire connaître pourquoi cette devise avait été choisie, quand nous fûmes interrompus par l'arrivée de la reine, qui devint aussitôt l'objet de l'attention générale. Sa grâce et la noblesse de sa démarche l'aurait trahie sous le costume le plus humble, mais tous les charmes de la jeunesse et de la beauté étaient relevés chez elle par tout ce que l'art et le goût peuvent leur prêter encore. Un diadème de perles or-

nait ses beaux cheveux, et sa robe de satin blanc imitait le costume des dames de la chevalerie.

Quoique les dames suédoises soient remarquables par leurs attraits personnels, la beauté de la reine ne la distinguait pas moins que son rang élevé dans ce cercle de femmes jeunes et belles. Elle venait de s'asseoir sous le pavillon royal, lorsque le roi, à la tête des chevaliers choisis parmi l'élite de la noblesse suédoise, entra dans l'arène et en fit le tour pour saluer les dames qui se levaient respectueusement à son approche.

Gustave IV, qui était alors un très-jeune homme, avait un air noble et aimable et quelque ressemblance dans les traits du visage avec Charles XII; il portait un habit simple à l'espagnole. Au moment où il passait devant nous, son cheval se cabra et faillit le renverser. — Cet animal lui jouera quelque mauvais tour, nous dit le baron, et je ne puis m'expliquer pourquoi il s'opiniâtre à le garder. C'est le même coursier qu'il montait à Upsal le jour de son couronnement et qui manqua le tuer. Le valet qui en avait soin le promenait chaque jour et s'arrêtait habituellement devant la porte d'un cordonnier, dont la femme, admirant le noble animal, lui donnait un morceau de pain. Gustave IV se rendait sur son coursier au palais de l'archevêque pour y être oint et sacré; il portait la couronne sur sa tête et le sceptre à la main; mais arrivé devant la porte du cordonnier, le cheval refusa obstinément de passer outre, jusqu'à ce qu'il eût reçu sa ration journalière. Le roi lui fit sentir l'éperon un peu vivement : alors le cheval de se cabrer tout à coup, et le sceptre et la couronne de Suède roulèrent dans la rue. Mon frère était page de la chambre, et à ce titre marchait auprès du

roi. S'apercevant de cet accident, il tint fortement le monarque par la botte; sans lui, Sa Majesté eût suivi les insignes royaux dans la boue, et eût commencé son règne sous de bien sinistres auspices. »

Cependant les chevaliers ayant terminé leurs évolutions, qui eurent lieu au son de la musique militaire des gardes, un hérault s'avança au centre des lices pour proclamer le tournoi; mais il ajouta qu'au nom du roi il était expressément défendu qu'aucun Suédois ou étranger proposât ou acceptât un défi à outrance; que l'idée de convertir, en présence de la reine, un lieu destiné aux jeux d'adresse en théâtre de carnage, avait excité le déplaisir de Sa Majesté, et qu'une violation de ses ordres serait regardée comme une offense très-grave.

Cette proclamation fut reçue avec des acclamations unanimes, et par le commandement exprès du prince la bannière du chevalier inconnu fut enlevée hors des lices. Alors Gustave dirigea son cheval vers le jeune comte Corstenson, et l'abordant en lui prenant la main lui dit tout haut: — J'approuve votre courage et je vous remercie de vous être montré prêt à défendre l'honneur suédois; mais il faut vous réserver pour une plus digne occasion. — Ah! me dit tout bas le duc de Pienne, qui était en grande faveur auprès de Gustave IV, il a tout le bon sens et la délicatesse de son père, et à ces qualités il joint une singulière fermeté de caractère. Il en a donné une preuve convaincante dans son dernier voyage à Pétersbourg, où il sut résister à tous les artifices de l'impératrice Catherine, en rompant le mariage qu'elle voulait lui faire contracter avec la petite-fille d'Alexandre Paulowna.

Le jeu de la bague et les autres exercices du tournoi

durèrent plusieurs heures sans interruption, et les chevaliers rivalisèrent entre eux d'adresse et de grâce.

D'abord le roi semblait devoir être le vainqueur de cette journée; mais il fut enfin surpassé par le comte Piper, qui triompha de tous ses compétiteurs. Gustave le conduisit aux pieds de la reine qui lui remit l'écharpe et lui permit de baiser la main qui l'avait brodée. La bannière du héros fut alors placée sur un char antique tiré par deux rennes blanches comme le lait, de la taille de deux jeunes cerfs, et si bien dressées qu'elles étaient conduites par un enfant. Le comte de Fersen avait fait venir ces deux jolis animaux de ses domaines en Laponie pour en faire présent au roi. Leurs formes gracieuses et leur docilité charmaient tous les spectateurs de cette scène brillante.

Le chevalier victorieux eut l'honneur de reconduire la reine au palais. Les autres chevaliers offrirent la main aux dames de la cour, et le cortége, suivant le char triomphal, se rendit à la salle du banquet, où les tables étaient servies avec tout ce que le luxe peut imaginer de plus délicat.

A la table de la reine étaient assis le comte Piper et les étrangers de distinction qui avaient assisté à la fête. Le roi présidait la table assignée aux chevaliers du tournoi, et les grands officiers de la couronne faisaient les honneurs des autres. Dans les jardins délicieux du palais, des rafraîchissemens étaient distribués au peuple, parmi lequel régnait la gaîté franche d'une réunion de famille. J'étais assis à la table du comte Sheffer, entre le duc de Pienne et le chevalier d'Hermensen, qui nous raconta plusieurs anecdotes de Gustave III, dont il avait été le gentilhomme de la chambre pendant

son voyage en Italie et en France. A la fin du banquet, un groupe de Scaldes, revêtus du costume pittoresque de la Scandinavie, chantèrent en s'accompagnant de la harpe. Le chevalier d'Hermensen m'expliquait le sens de leurs paroles, qui me semblèrent pleines de feu et d'imagination. Ces chants faisaient souvent allusion au chevalier vainqueur, et une jeune fille vint lui présenter une couronne de chêne. Bientôt après la reine se leva de table, et les convives quittant Drotmagholm se rendirent à l'Opéra.

A l'entrée de leurs Majestés l'orchestre fit entendre l'ouverture de Gustave Vasa, et les passages de la pièce qui renfermaient des allusions à la fidélité suédoise furent accueillis avec de triples salves d'applaudissemens. Le roi et la reine semblaient touchés de tant d'enthousiasme. La musique de l'opéra était de Piccini et le poëme attribué à Gustave III, qui était poète et poète avec talent. Dupré avait peint les décors. On admira surtout la décoration qui représentait les mines de la Dalécarlie. Après l'opéra vint le ballet. Ainsi se termina un des plus heureux jours que le sort réservait à Gustave IV.

Peu d'années après, Gustave se rendit à Carlsruhe pour y visiter son beau-père; il y arriva le 15 mars 1804, époque à laquelle un détachement français vint violer le territoire du duc de Bade pour arrêter le duc d'Enghien et le livrer à Bonaparte. Le roi envoya un de ses aides de camp avec la mission de ne rien oublier pour sauver la vie du malheureux prince. Déjà le sacrifice était consommé. A cette nouvelle, Gustave commanda à son ambassadeur de quitter Paris, et renvoya au roi de Prusse l'ordre de l'aigle noir que Bonaparte en

avait reçu comme lui, alléguant qu'il ne pouvait rester le frère d'armes de l'assassin du duc d'Enghien.

Tel était ce prince, chevalier dans sa conduite comme dans le simulacre d'un tournoi et digne successeur de son père : Gustave n'était pas de son siècle. La révolution avait poussé des racines jusque sous ce sol du Nord où il essayait de renouveler la chevalerie des anciens jours. Rejeté par son peuple, Gustave est plus à plaindre qu'à blâmer; car ses fautes, contraires à une saine politique, étaient du moins des inspirations généreuses. En vain sir Sidney Smith fit entendre une réclamation en sa faveur au congrès de Vienne. Le soldat de fortune qui occupe le trône des Gustave ne devait pas son sceptre à une usurpation, mais à une élection libre de la Suède, ou plutôt, singulière destinée des rois légitimes! c'est l'humiliation passagère de la France qui a consolidé cette dynastie nouvelle, dont les victoires de la France avaient seules révélé le nom et l'origine obscure aux descendans des anciens Scandinaves.

Gustave IV est à jamais exclu du trône de ses ancêtres. Il a trouvé dernièrement, dans un de nos jeunes poètes (M. Victor Hugo), un lauréat pour célébrer sa constance dans l'infortune; mais on peut encore lui appliquer assez justement ces paroles de M. de Chateaubriand.

« Demande-t-il l'hospitalité sur la route? il frappe et l'on n'ouvre point; il n'a pour appuyer ses membres fatigués que la colonne du chemin public, et on lui dispute même ce lieu de repos pour le forcer à marcher vers de nouveaux déserts. »

LETTRES

SUR

LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE.



Charles II ou le Labyrinthe de Woodstock, par M. Alexandre Duval. — *Yelva ou l'Orpheline russe*, par MM. Scribe, Dupeuty et Villeneuve.

M. Alexandre Duval s'est bien gardé, tout en empruntant son sujet à Walter Scott, de copier fidèlement le roman, et d'en resserrer tous les événemens dans le court espace de trois actes. Il n'a pris qu'un des incidens du roman, le danger de Charles II dans le château de Woodstock; mais il a changé les circonstances; il a introduit d'autres personnages; enfin, il a fait une pièce à l'occasion du roman plutôt qu'avec le roman.

Autre différence encore : Walter Scott a fait un roman où sont peintes les mœurs de l'époque; cavaliers, têtes rondes, Charles II, Cromwel, chacun a sa part dans le vaste tableau de Walter Scott. M. Duval n'a fait qu'un drame anecdotique, et il n'a pas eu la prétention de faire revivre sur la scène la révolution anglaise avec ses héros. Cependant le caractère de Charles II est peint à peu près comme le représente l'histoire, gai, insouciant, spirituel, l'homme du monde le moins fait pour vivre au milieu des crises d'une révolution et être

l'héritier d'un roi mort sur l'échafaud; non pas que Charles II manquât de cœur : il était courageux, mais à la manière des soldats. Il n'avait du reste ni gravité ni force de caractère, et pourtant, tel est l'ascendant des qualités vraies et naturelles, avec son insouciance il suffit honorablement à toutes les épreuves de ses malheurs, et jamais il ne manqua de dignité dans sa mauvaise fortune; car, après tout, celui qui prend en gaîté ses adversités, celui-là ressemble de bien près à celui qui les supporte avec une ferme et magnanime résignation. L'indifférence ne messied pas quand on est indifférent à ses propres peines; elle ne déplaît et ne choque que lorsqu'on se montre indifférent aux peines d'autrui. De ce côté le malheur était en quelque sorte plus convenable au caractère de Charles II que la prospérité; car, tant qu'il fut errant et exilé, son insouciance fut l'effet du courage; quand il fut sur le trône, elle ne parut plus que de l'égoïsme.

Dans la pièce de M. Duval, cette insouciance du danger est peinte d'une manière piquante. Caché dans le château de Woodstock, Charles II ne songe qu'à faire la cour à la belle Alice Lée, fille de sir Lée, un des plus dévoués cavaliers. Il oublie les têtes rondes qui le poursuivent; il oublie même, en cherchant à se faire aimer de la belle Alice, que son père et son frère parcourent l'Angleterre pour lever une armée royaliste, et que c'est mal récompenser leur zèle que d'essayer de séduire Alice. Insouciance du danger d'une part, insouciance de la morale d'une autre, voilà le Charles II de l'exil et le Charles II de White-Hall. Au surplus, il ne songe pas sérieusement à séduire Alice, à dieu ne plaise. Il y a plus de légèreté d'esprit que de mauvais desseins dans

sa conduite; aussi est-ce une très-belle scène et très-piquante en même temps, que celle où Charles, pour achever de se faire aimer, se fait reconnaître, ne doutant pas que son rang n'éblouisse la jeune Alice; mais celle-ci, avec un maintien plein de dignité, tombe aux pieds du roi, et désormais c'est par le respect qu'elle repousse l'amour. Voilà Charles bien avancé d'être le roi: à toutes ses galanteries le mot *sire!* sert de réponse et de frein. Ce caractère d'Alice est fort bien tracé; il est plein de grâce et de noblesse.

Charles II tiendra sa place avec honneur dans le théâtre de M. Duval entre *Edouard en Ecosse* et *le Menuisier de Livonie*. L'intrigue est vraie et intéressante, surtout dans les deux derniers actes; les caractères sont sinon bien profonds, du moins naturels et vrais; enfin, il y a beaucoup de mots heureux qui naissent du dialogue et viennent sans efforts. Ce genre de mérite commence à devenir rare; aujourd'hui on cherche les traits, on amène les mots de loin, et, avec un peu d'habitude du théâtre et un peu de tact, on peut maintenant, cinq ou six phrases à l'avance, prévoir un joli mot.

C'est surtout dans les pièces de M. Scribe que se retrouve plus qu'ailleurs cette disposition de causer pour faire de l'esprit, et plus le fond de la pièce est léger, plus cette broderie se laisse voir. Aussi dans *Yelva* combien de détails qui n'ont pas de rapport au sujet, et qui ne sont placés que pour amuser le spectateur et détourner son attention de l'invraisemblance des événemens. En effet, si l'intrigue des pièces de M. Scribe était plus vraisemblable, comme chaque scène se soutiendrait par son intérêt naturel, il n'y aurait pas besoin de ces mots et de ces traits épisodiques; mais, comme

chaque homme a toujours les qualités de ses défauts, il s'est trouvé que l'esprit de M. Scribe, incapable peut-être de donner de la vraisemblance à ses actions, est merveilleusement fait pour, à défaut d'intérêt dans le fond, mettre beaucoup d'esprit dans la forme, et se sauver ainsi par les détails. Chaque scène devient un cadre ingénieux de mots plaisans et spirituels, et je finis par m'inquiéter assez peu si l'action marche aussi naturellement qu'elle le pourrait. M. Scribe, en fait d'art dramatique, ne se fait guère scrupule d'un gros péché mortel, parce qu'il compte, pour être justifié, sur ses petites vertus vénielles.

Yelva n'est pas plus vraisemblable que la plupart de ses pièces; c'est une jeune orpheline russe, privée de la parole en voyant tuer son père, et qui la recouvre en entendant un coup de pistolet tiré sur son amant. Ajoutez à cela un rôle de Russe, homme à bonnes fortunes, grand amateur des plaisirs de Paris, et qui cherche à copier les Français; c'est le personnage chargé, avec un cosaque, d'égayer la pièce, et Gontier s'en acquitte à merveille. Je déroge ici aux habitudes du *Mercure* en parlant du jeu des acteurs, mais c'est pour rendre justice à Mlle Léontine Fay. Il est difficile de rendre avec plus de vérité et d'énergie ce tourment inexprimable de ne pouvoir se servir de la parole dans les momens de passion. Ses yeux, ses gestes, ses sons inarticulés, tout est d'accord pour donner l'idée de la plus vive émotion qui s'indigne et s'irrite de ne pouvoir se faire jour au dehors par le langage.

Agréez, etc.

THÉATRES.



THÉATRE DU VAUDEVILLE.

La Demoiselle de boutique, ou le Premier Début, comédie-vaudeville en trois actes et en cinq tableaux; par MM. Carmouche, Mélesville et Amédée.

Le petit Vaudeville, ce malin enfant, un peu normand de sa nature, et dont les gentilles espiégleries faisaient sourire nos pères et rougir parfois les jeunes filles, a pris de nos jours une allure plus décidée, et sa main plus affermie, au lieu d'une marotte, s'arme aujourd'hui du fouet de la satire. Rien n'échappe à ses traits, et lorsqu'il s'avise de faire de la morale, il se plaît encore à orner sa férule de ses grelots.

La pièce nouvelle jouée avec succès au théâtre de la rue de Chartres, sous le titre de la *Demoiselle de boutique ou le Premier Début*, offre une idée morale que les auteurs ont cachée avec adresse sous des tableaux assez gais, et des détails où l'on reconnaît une fidèle observation des localités. L'intrigue de cette pièce est légère, et sa marche est facile à suivre. Une rapide analyse suffira pour indiquer le plan de cet ouvrage, véritable canevas dont la broderie fait tout le mérite.

Thérèse, jeune lingère, préfère aux occupations paisibles de son commerce, les succès brillans du théâtre. Elle apprend en secret des rôles de comédie et de mé-

lodrame, et n'attend plus qu'un protecteur pour obtenir un ordre de début. Durozier, garçon riche, et amateur de spectacle, propose à la jeune Thérèse de la faire débuter sur un théâtre, que l'on ne désigne pas, mais que nous supposons être un des premiers de la capitale. Thérèse, effrayée d'abord, mais bientôt enchantée de la gloire qui l'attend, accepte, et se prépare à l'examen qu'elle doit subir devant l'aréopage comique. Une seule pensée vient altérer sa joie. Thérèse aime un commis voyageur qui l'adore, et qu'elle a promis d'épouser. Mais étourdie par le tableau de ses succès futurs, elle résiste aux prières de son amant et lui échappe pour aller à la répétition dans le galant landau de Durozier. Prosper au désespoir jure d'oublier la coquette et peut-être l'infidèle Thérèse, qui, sous le nom de Mirza, se rend devant le comité assemblé qui doit autoriser ses débuts.

Le comité prend séance. La coquetterie et la jalouse envie des actrices, l'importance de quelques acteurs, la nullité de presque tous ont fourni aux auteurs de ce tableau des traits malins, qu'une gaîté de bon goût a pris soin d'émousser; ce sont de véritables poignards de tragédie. La jolie figure de Thérèse est pour elle une mauvaise recommandation aux yeux du 1er rôle, de la duègne et de l'ingénue. Toutes refusent d'admettre Mirza; mais l'adroit Durozier leur arrache leur consentement en flattant tour à tour leur amour propre ou leur intérêt. Mirza est admise, et son début est fixé au soir même.

Le moment est arrivé, on entend les trois coups; Mirza pâlit, et ne veut plus entrer en scène; elle entrevoit le danger que lui avaient caché les éloges de

Durozier et les caresses féminines de ses compagnes. On l'entraîne sur la scène, le rideau part, les bravos accueillent la débutante, et Durozier, resté sur le véritable théâtre, apprend aux spectateurs, par une pantomime expressive et comique, toutes les angoisses de la malheureuse Mirza. Sa chute est complète, on la rapporte mourante au foyer, et tous les bons camarades s'éloignent en lui prodiguant des consolations banales à travers lesquelles perce une satisfaction maligne.

Nos lecteurs nous demandent ce qu'est devenu le malheureux Prosper, si cruellement abandonné par Mirza. Il soutenait une lutte au parterre contre les cabaleurs; il a fait même sentir tout le poids de son amour à un gros marchand de bois de Joigny, qui s'est fait chef de cabale, et ce siffleur impitoyable n'est rien moins que M. Bonnard, l'oncle de Thérèse, qui n'a pas trouvé d'autre moyen de corriger sa nièce de sa manie du théâtre, que de lui en faire éprouver tous les désagrémens. Bonnard et Prosper rejoignent Thérèse au foyer. Tout s'explique, et la pauvre victime, consolée par la peinture que lui fait Prosper du bonheur qui attend une mère de famille dans son ménage, renonce à toutes ses chimères, pardonne à son oncle sa sévère leçon, et finit par épouser son amant.

Sans offrir des situations neuves, cet ouvrage est amusant par les détails, et comme il a le mérite d'être bien joué, il tiendra, comme on dit, sa place au répertoir aussi long-temps que les plus agréables pièces de ce théâtre.

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN.

Première représentation de *la Fiancée de Lammermoor*.

De toutes les créations de sir Walter Scott la *Fiancée de Lammermoor* est peut-être la plus poétique. C'était une œuvre bien difficile que de la réduire aux étroites proportions de la scène. Que de beautés il fallait se résoudre à perdre! Mais M. Victor Ducange est doué d'un talent si éminemment dramatique qu'il semble se jouer des difficultés. Son drame est plein d'intérêt, de mouvement et de vie. Si dans la scène du contrat il faiblit un moment, dans la scène des fiançailles et dans l'entrevue d'Edgar et de sa fiancée il s'élève au-dessus de son modèle. M. Victor Ducange est le seul auteur dramatique qui ait compris Walter Scott. Soyons justes toutefois, le jeu sublime de Frédéric et de Mme Dorval n'ont pas peu contribué au succès éclatant qu'a obtenu ce bel ouvrage.

Chénier ne s'alarmait pas à tort de la faveur que le public de son temps accordait au mélodrame. L'homme de talent qu'il redoutait de voir est enfin venu. Bien plus! il a trouvé des interprètes dignes de lui. Il faut enfin oser le dire, car la hiérarchie dramatique n'est plus qu'un vain mot, une affaire d'afficheur, la Comédie Française n'a rien à opposer à Frédéric et à Mme Dorval. La question est aujourd'hui résolue; ce n'est point dans la rue de Richelieu que le drame historique prendra naissance, c'est à la Porte-Saint-Martin.

TABLE

DU VINGTIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

De l'imprimerie de SELLIGUE, rue des Jeûneurs, n. 14.

